This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

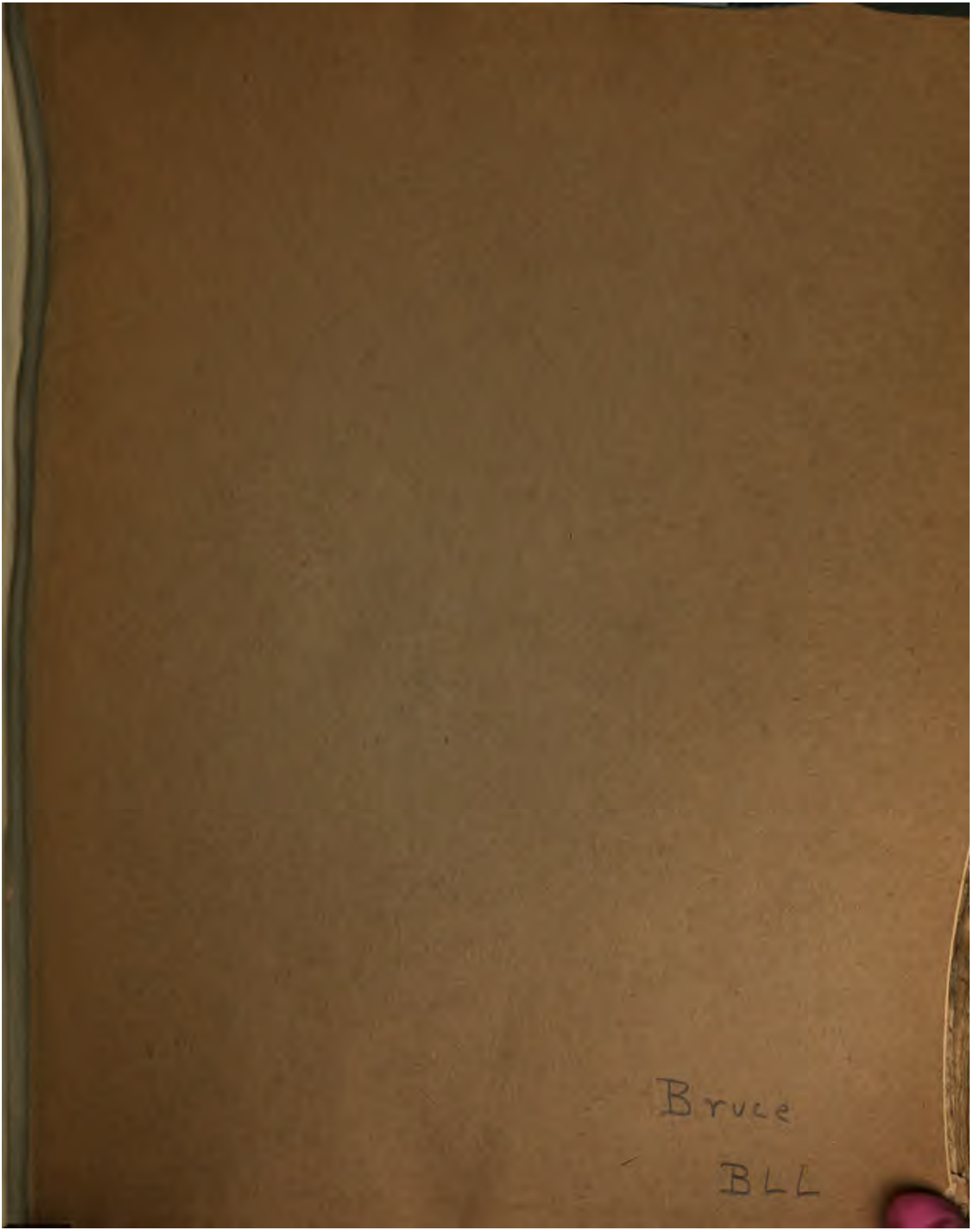
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


Bruce
BLL

VOYAGE
EN NUBIE
ET EN ABYSSINIE.

TOME SECOND.

(Brucel
BLL 769A

TITRE de propriété de M. PANCKOUCKE du Voyage de Nubie & d'Abyſſinie, par M. le Chevalier BRUCE.

« M. le Chevalier BRUCE, Auteur d'un Voyage en Nubie, & en Abyſſinie, dont » le manuſcrit doit former pluſieurs volumes *in*-4°, avec nombre de Planches & » Cartes, a cédé, comme en effet il cede à M. Panckoucke, ce acceptant, pour en » jouir, lui & ſes ayans cauſe, tous ſes droits ſur ledit manuſcrit, pour en faire » une ou pluſieurs Editions, en françois, en tel format qu'il jugera convenable. »

Kirnnaird, 10 Février 1788. *Signés* JAMES BRUCE & PANCKOUCKE.

Regiſtré la préſente ceſſion ſur le Regiſtre 23 de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 562, fol. 503, &c. Paris, 1er Avril 1788.

Signé, KNAPEN, *Syndic.*

Le Privilege ſe trouvera à la fin de l'Ouvrage.

VOYAGE
EN NUBIE ET EN ABYSSINIE,
ENTREPRIS
POUR DÉCOUVRIR LES SOURCES DU NIL,
Pendant les années 1768, 1769, 1770, 1771, 1772 & 1773.

PAR M. JAMES BRUCE.

Traduit de l'Anglais, par M. CASTERA.

TOME SECOND.

A PARIS,
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. XC.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

M.V.W.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
205146
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1901

Geez

መሐልየ፡ መሐልይ፡ ዝውስቱ፡ ዘሰ
ሎሞን፡ ይሰሎመኒ፡ በስሎመተ፡ አፈሁ፡
አደም፡ አፃበትኪ፡ አምወይን፡፡ ወመ
ዓዘ፡ ሰፍረትኪ፡ አምኩሉ፡ አፈወ፡፡=፡
ዕፍረትሰ፡ ዘተሠውጠ፡ ስመከ፡፡ ወበ
አንተዝ፡ ደናግል፡ አፍቀሬከ፡፡ ወሰ
ሐበከ፡ ድኅሬከ፡ በመዓዘ፡ ዕፍሬትከ፡
ንረወፅ፡፡ አብአኒ፡ ንጉሣ፡ ውስተ፡
ጽናሑ፡፡ ንተፈሣሕ፡ ወንትሐሠይ፡
ብከ፡፡ ናፈቅር፡ አፃበተኪ፡ አምወይ
ን፡፡ ወናቱዕ፡ አፍቅሮትኪ፡፡ ጻለም፡
አነ፡ ወሠናይት፡ አምአወልደ፡ ኢየሩ
ሰሌም፡፡ ከመ፡ ምጽአላተ፡ ቄደር፡ ወ
ሐይመታተ፡ ሰሎሞን፡፡ ኢትርአያኒ፡
አሰመ፡ አነ፡ ሑሳም፡፡ እሰመ፡ አርእያ
ኒ፡ ፀሐይ፡፡ ደቂቀ፡ አምየ፡ ተበአሰ
በአንቲአየ፡፡ አንበሩን፡ ዓቃቢተ፡ ዓ
ፀደ፡ ወይንዓፀደ፡ ወይን፡ ዘዚአያ፡
ኢዓቀብኩ፡፡ ንጎረኒ፡ ዘአፈቀሬት፡
ንፍሰየ፡፡ አይቴ፡ ትሬኢ፡ ወኢይቴ፡
ትሰክብ፡ ጊዜ፡ ቀትር፡ ከመ፡ ኢይኩ
ን፡ አንዘ፡ አንጋጊ፡ ውስተምናአ
የ፡ ከልአኒከ፡፡ አመ፡ ኢያአመናኪ፡
ናአሰኪ፡ ሠናይተ፡ አምአንሰተ፡ ዚ
ኢ፡ አንቴ፡ ውሰተ፡ ሰኩናሆሙ፡ ለ
ጣሪዔተ፡፡ ወሬአዲ፡ መሐስዓ፡ አማ
ሌከ፡፡ ውስተ፡ አዕዛደቲሆሙ፡ ለ
ኖሎት፡፡ ለፈረስየ፡ ወለሰሬገለተ፡
ፈረዖን፡፡ አሰተማሰልኩኪ፡ አንተ፡
ንቤየ፡፡

Amhara

ይሀ፡ ከምሰጋና፡ ያሚበልጽ፡ ሞሰጋና፡
የሰሎሞን፡ ነው፡፡ ባፈ፡ አሳሳም፡ ይ
ሱምናል፡፡ ከወይን፡ ይልቅ፡ ጡቶች
ኩ፡ ይሰ፡ ይሳሱ፡፡ የሰቱሰሞ፡ ሰታ
ከሰቱ፡ ሁለ፡ ይሰላል፡፡ በዝሜ፡ የተ
ቀለቀለ፡ አምህ፡ አንይ፡ ለቱ፡ ያዝወ
ድይናል፡፡ አለዚህ፡ ቀናደት፡ ወደደ
ህ፡፡ ሁዋለከን፡ ተከተቤህ፡፡ በሸቴ
ሀ፡ ከታ፡ ሰንቂደሰን፡፡ ንጉሠ፡ ከጭ
ጎሳው፡ ከገሰን፡፡ ባንች፡ ደአ፡ ይሰና
ለ፡፡ ጠቶተሰን፡ ኩወይን፡ ይልቅ፡ ከን
ወደክን፡፡ ከንቶን፡ መወደድ፡ ቅን፡
ነገሬ፡ ነው፡፡ ከየሩሳሌም፡ ቀናጅተ፡
ይለቅ፡ ጠቁረአሰሁ፡፡ ከንደ፡ ዘባን፡
ሰጀ፡ ከንደ፡ ሰሉሞን፡ ድንኳኒ፡ ከዎ
ሬ፡ ነበረ፡፡ ጠቁረአሰሁና፡ አቅደኝ
ፀሐይ፡ ከሰየኝሞና፡፡ የናቴ፡ ሌጀች፡
ሰለኔ፡ ተጸሉ፡፡ ሠይን፡ ጠብቀ፡ ብሎ፡
አኖሩኝ፡፡ የኔን፡ ወይን፡ አሌጠበቅሁ
ም፡፡ ሌቡናዩ፡ የወደደችሆይ፡ ንገረኝ፡
ወዴተ፡ ተሰመሬለህ፡፡ ወደተ፡ ተተ
ኛለህ፡፡ በቀትና፡ ጊዜ፡፡ ከቅበዘበዝ፡
አንደሌገኝ፡፡ ከባለንጀሮችህ፡ መን
ጎች፡፡ ሬሰሺን፡ ካሰወቅሺ፡፡ ከሴ
ቶች፡፡ የመታምረ፡፡ የመንጎችን፡
ሰኮና፡ ቀተለሸ፡ ውሩ፡፡ የፈየሴ
ትሸን፡ ጥቦተ፡ ጠብቂ፡፡ በረኞች
ቦታ፡ ያሉን፡፡ ፈረሴኝ፡ የፈረዮን፡ ፈ
ረሰ፡፡ ሰሬገለየን፡ የፈረዮን፡ ሰረ
ገላ፡፡

Fatasha

የሰሎማን፡ ባዝሊኪ፡ ባዝ፡ ሸሬው፡
ባዝ፡ ኒመኬዝ፡ ይማሆኵ፡፡ ሸሬ፡ ኪን
ጐጕ፡ ወይን፡ ወሸወ፡ ኪኂሬሰ፡ ኒሬ፡
ናሊኪ፡ ኄረ፡ ሸሬ፡ ከሸውሊዝ፡ ኂሬ፡
ተደባለቃ፡፡ እንዚ፡ ይቁን፡ ይከልና፡
አንገጊሳ፡ ወተረነው፡፡ ኪኂፅዝ፡ ኂሬ፡
ጌሳኖ፡፡ አሸኔ፡ ኒንግሊ፡ ፋገው፡፡ ወይን፡
ሊውሸው፡ ኪንጕጕሰ፡ ይከሌነው፡፡
ኪይከሌኒ፡ ሌታ፡፡ አን፡ ሸመንቱ፡ ቀነኵ፡፡
ለየሩሰሌም፡ ሸክንሊ፡ አን፡ ኪዝኵ፡፡
ዘላን፡ ጕጅ፡ ኪና፡፡ ሶሎምኒው፡ ደን
ኃን፡ ክና፡፡ ሰመንቱ፡ አነኵ፡ ሐሌታ፡፡
ኃሬ፡ ሐሌኪይ፡፡ ይገና፡ ሑረ፡ ይገፅ፡ ከሬ
ኅሱረው፡፡ ወይን፡ ሰብረሰ፡ ሜልታ፡፡
ዝቤኖ፡፡ ይክመሰ፡ ወይን፡ ሰብረሰ፡
ሜለትግረ፡፡ ይት፡ ይካለይቲ፡ ድዊ፡፡
አጉተ፡ ሰካብሰያ፡፡ አጉተ፡ ጋንጀግን፡
ሐሰሐሰ፡ ጊዘዝ፡፡ አግጊና፡ ወንተ፡ ተረ
ንጕ፡ ኪመጊዋ፡ ሊንያ፡፡ ኩያጋሰ፡ አህ
ከረ፡፡ ይዊንሊኪ፡ እንተ፡ ሸሬረ፡፡ አን
ተፍ፡፡ ናልኩሰ፡ ሰኮብሰወሊ፡፡ ፍ
ንቲፅ፡ ተቦተሰ፡ ሜለቲ፡፡ ሌተን
ለ፡ ናሲፅዋ፡ ደፍረዘዝ፡ ፉርያኑ፡
ሰረጋላን

Damot Agow

ግዚሄ፡ ህሮ፡ ግዚሄ፡ ቦሰሎፐኽ፡ አኟ።። ሥ፡ ጽቡኽ።። ኑኍረኩኽ፡ አለታ፡

ሥጂ፡ አጣቀ፡ ከወደኽ፡ ፄኩ፡ ኢቁሽ፡ አ ኦረ፡ አልደ።። ደጅሰ፡ ሁረ፡ ደግዯኟ፡

ሥዯኑ።። ህናሽ፡ ሀፈ፡ ከህና፡ ሮቅ፡ አ ቃረሹ።። ወደኽ፡ ሥቃ፡ ደፈ፡ ሰቁፈ።።

ሥተኑ።። ደሹኟ፡ ሐብፈ፡ ክሹኟ፡ ዩው፡ ወደኽ፡ ልግትቁረ።። አዘኽ፡

ሀረካሮ፡ አቀኽሶኩ፡ ኟግተኽ፡ ሥቂ፡ አቀኽደደኽ፡ ድቁ።። አወረ፡ ፈተረኽ፡

አቅኑ።። ክሄረ፡ ቱክኑ።። ኮሀረ፡ ሀረ፡ አወሪ፡ ግዘሪኽ፡ ሰት፡ ፂዝ።። አሸ

ቹረነኩኑ።። ንጉሠ፡ ፀወለ፡ ደቀ።። ኻላ፡ ሐወክሰኩ፡ ኮፂሥፐ፡ ኅኽጋ።።

ክጀቀ፡ አሥተሥኩኽ፡ አቁጠኽ፡ ከወ ከውረ፡ አረቅቦረ።። አቁኽ፡ ፂረሥ

ደኽ፡ ህየኩ፡ አቀነኩን።። ክተ፡ ቀነኩኽ፡ ሬ።። ቦሥኔሳችሺኽ፡ ሰወኽ፡ ቲክኽ፡

ሯቲቁ፡ ገብ፡ አኟ።። ከየረሰሊሥ፡ ድፈ።። ፈሩድረ፡ ተበተ፡ ኡግሩድ፡

ሥቁ፡ ህየኩ፡ ኟሩድረኽ።። ሥቃ፡ ሥቃ፡ ዙታ፡ አኩ።። ደቺረዛ፡ ቦፈረወኽ፡

ሥጉጀሮ፡ ሰሉዎን፡ ድኩኔሮ።። ገረ ቹረዛ።።አሚደረቃ፡ቦፈረወን፡ አዎደረቀ፡

Tcheratz Agow

እን፡ ሞሰጋን፡ ደሰሬ፡ ከሰዉ፡ ሞሰጋኒ፡
የሰሎሞን፡ ኒ፡፡ ከሞቢ፡ ኪሰኛወ፡፡
ኩሰኘ፡፡ ከወይን፡ ከሰ፡ እንኑ፡ ደሳን፡
ኵኒረኒ፡ ኒረ፡ ከኒረዉ፡ ወላ፡ ከሸ
ኩ፡፡ ይዉሰኝሰ፡ አለቀጽትዊ፡፡ ኩ
ሰሞሰ፡ ኑረታ፡ እንካሰ፡፡ እንከታ፡ ኒን
ካካ፡ አካነኩ፡፡ እንግርቀ፡ ታንከሩሩ፡፡
ሓረደ፡ ሓረ፡ ካነ፡፡ ንጉሞኒ፡ ተጉሊደ፡
ሚጽከ፡፡ ከደ፡ ደሰዋ፡፡ እንጉዋ፡ ከወ
ይን፡ ደእንካነ፡፡ ኩቀ፡ እንከንኝ፡ ግግረ፡
ድቢ፡ ነ፡፡ ከየሬሰሌዎ፡ እንከከ፡ ከሰ፡
ማርከታ፡፡ ዚለነተ፡ ጎጅ፡ ሰሎሞንታ፡
ድንኃንታ፡ አመረዝ፡ ሰኙኃ፡ ሠርከታ፡ ካ
ንቲደን፡፡ ዓዋ፡ ካንቲይ፡፡ ይቱ፡ ይረ፡
ይባና፡ ጀፍሮን፡፡ ወይን፡ ማንደንኵ፡
ንካማ፡ እንኩሬነ፡፡ የዉሰ፡ ወይነ፡
ሠንተየ፡፡ ይሸዋ፡ እንካነተውሳ፡ ድ
ኩ፡፡ ዉሸዋ፡ ዛንግሩቴ፡፡ ዉሸዋ፡
ሁረ፡ ባርግ፡ ሸሸ፡፡ አገበተረ፡ አገሰታ፡
ቲተ፡ ይሰብኪ፡ ሞረተሱ፡፡ ኛረይ፡ ተ
ከሰ፡፡ ኵከና፡ አምርተ፡፡ ሞረተሲ፡
ሰጉኖ፡ ተክንተታ፡ ሬ፡፡ ፍባይቲ፡ ሳ
ዉንኩ፡ ሞነቲ፡፡ አበለሞ፡ ሰፍረደ፡
ዝኩንኩሳ፡፡ ሬረሲይ፡ አርሃን፡ ሬ
ረሳሳ፡ ሰረገሊያ የሬርፀን፡ ሰረገሊ
ያ፡፡

Gafat

ይህ፡ የሰሎሞን፡ እጀዋት፡ እጀ፡ አ
ደ፡ በሰሞት፡ እጀ፡ እፀፀሞ፡ እፀፀመ
ኝ፡፡ ሞይት፡ አትላቀ፡ ንቦ፡ ደ፡
አዝንደ፡ ጉነ፡፡ አንሩደሰ፡ አንፍ፡
አለሙ፡ ይጋጅ፡፡ ሰሙየትደ፡ ደበሉ፡
ሰሞውተህ፡ አንደ፡ ገነ፡ አጽሞከ፡፡
የውታቶ፡ ዘያትጅ፡ ወድሃ፡፡ መልፍና
ሕን፡ ቀጠለመ፡፡ በንሩደ፡ አንሩወ፡
አንታሁና፡፡ ንጉሠ፡ አትጌባኝ፡ በጨ
ጕልሸ፡፡ በይት፡ ደስ፡ ይብል፡፡ ንቡደ፡
ሞይነ፡ ይጋደ፡ አንወዴ፡፡ ይት፡ ወዮዴ፡
ጉነ፡ ጸወተ፡ ይቀነ፡፡ ከየሩሳለመ፡ መዘ
የች፡ ዲተላቀ፡ አገላጀሁ፡፡ አንደ፡ አ
የባሞ፡ ድካመደ፡ አንደ፡ ሰሎሞን፡

ምድንኳረ፡=፡ ጉነ፡ ጋጀሁማ፡ ደጀ፡፡
አገጸንሁሞ፡ አተደኝ፡፡ ጠበረት፡ አ
ባጀችም፡፡ አሙየተ፡ ቡሸች፡ ያኔት፡
ይብሉ፡ ይትጸሌም፡፡ ሞይንሸ፡ አቃቡ፡
ብል፡ አትወን፡፡ ያነተን፡ ወይነ፡ አለ
ቀብሁም፡፡ ልቡጀያቀለሰን፡ ይውደ፡፡
ይፈነ፡ ተዘነገር፡ ይፈንትትገደል፡ ቀነሸ
ቡየ፡፡ ይትተወክ፡ ማልሆነ፡ ማለች
ጄ፡ መንገ፡፡ ድማሐሸ፡ ያትሸሊ፡ አ
ንተች፡ ጉነ፡ ኑሸሊ፡፡ የገናችን፡ መ
ሰኩነ፡ ቀነይ፡ ንደይ፡፡ የናየሎችሸን፡
ንቦትአቅቡ፡፡ ባቦለምሸ፡ ቦተ፡ አቀ
ቢ፡፡ ፈርያሸን፡ የፈርዮን፡ ፍርድሺ፡
ባልሺን፡ የፈርዮን፡ ባልሹ

Galla

ኪዮ: ገለተ: አረጀረ: ገለተ: የሰሎሞ ን: ይሰ:: አፈኒ: ይጎተ: አንድ: አንጮ ተ:: ወይን: አረጅረ: ሐናሚኬ: ገሙ ቱ:: ዉናገንኬ: ወሩጋ: ዉናጋ: ይይ: አረጀረ:: ሞቃኮቲ: ደበሌ: ሞቃኬ: አከ: ውናጋዋ: አነጀለችሰ:: ከናረ: ደበረ: ሲጀለቲኒ:: ደበኬ: ሲይከሰደ ሙ: ውናጋኬቲ: ውረጋ: አደሞና:: ሞ ቲ: ይንቃ: አናሴንሲሴ:: ሲቲ: ገሙ ድና:: ሐረሚኬ: ከወይን: አረደረ: ደለና:: ሲሒ: ደለሰ: ቀደለ: ደቢ: ደሰ:: ከየረሷሌሙ: ደበሪ: ይረ: ደተ ያጅሬ:: አከ: ቲክሲቱ: ቱሶ: ከሰሎ ሞን: ደንጆን: ሚደጊ: ቱረ:: ደተይ ደረ: አነኒሰላ:: ኢይ: አነኒላሌ: ጎደ ከ: ኒደሌ: አንለፎደያኒ: ወሎለኒ:: ወ ይን: ገይ: አነደረአቲሰኒ:: ውይን: ኮ: ሂኒገኒ:: ቀልቢከ: ከንደለቲ: አነቲሂ ሚ: ኤሳ: አደሞፈቴ:: ኤሰ: ኒደቲ ሯፍተ: ሳፈወቲ: ዔና: ሦሬረአ: ከኢኒ ተሂ:: ኒረያንኬ: ኒደ:: ኮተንኬ: ቢኢባቴ: ነድአዋን: ከሞበሬዶ:: ነደነ ከኤ: ኮቲ: ደካደንቴ: በጉ:: ረየተኬ: ንቦተ: ኤጊ:: ኢገዴዋን: ኢረጊ: ከ ንደረን:: ፊረደኮ: የፊረዮን: ፊረደ: ሰረ ገለየን: የፊረዮን: ሰረግለ::

VOYAGE
AUX SOURCES DU NIL.

LIVRE TROISIEME.

ANNALES D'ABYSSINIE,

TRADUITES SUR L'ORIGINAL (1),

CONTENANT L'HISTOIRE DES ABYSSINIENS, DEPUIS LE RÉTABLISSEMENT DE LA LIGNÉE DE SALOMON JUSQU'A LA MORT DE SOCINIOS, ET A LA CHUTE DE LA RELIGION ROMAINE.

ICON *AMLAC.*

De 1268 à 1283.

Race de Salomon rétablie ſous ce Prince. — Il continue à tenir ſa cour dans la Province de Shoa. — Mort de Tecla Haimanout. — Motifs de la fabrication du prétendu Canon de Nicée.

J'AI déja obſervé pluſieurs fois combien la multiplicité des noms, pris par les Rois d'Abyſſinie, répand de confuſion ſur leur hiſtoire. Mais le Prince dont je

(1) Cet original, dont M. Bruce s'eſt ſervi, eſt écrit en *Geez*.

parle à préſent ne s'eſt point aſſujetti à cette coutume générale. Icon Amlac eſt le ſeul nom ſous lequel il ſoit connu; & nous ſavons qu'il fut le premier de la race de Salomon, rétabli ſur le trône d'Abyſſinie, après le long exil que ſa famille avoit ſouffert par la trahiſon de la ſanguinaire Judith. Le nom d'Icon Amlac ſignifie *Qu'il ſoit notre Souverain;* & ſans doute il ne prit ce nom qu'en reprenant la couronne. Celui qu'il portoit avant eſt abſolument perdu.

En rentrant en poſſeſſion de tous les Etats de ſes peres, ce Prince fut trop ſage pour abandonner le ſéjour de la fidele province de Shoa. Au lieu d'aller réſider à Tigré, il fit de Tegulat, capitale de Shoa, le ſiége de ſon Empire, & il y regna quinze ans.

Un an avant la mort d'Icon Amlac, celui à qui il devoit le rétabliſſement de ſa famille ſur le trône d'Abyſſinie, l'Albuna Tecla Haimanout, Fondateur de l'Ordre des Moines de Debra Libanos, mourut dans ſon Monaſtere, étant déja très-avancé en âge, & laiſſant une grande réputation de ſageſſe & de piété. Il fut le dernier Abyſſinien élevé au rang d'Abuna; & c'eſt-là ce qui fait connoître la date de ce Canon, dont j'ai déja parlé & qu'on a dit fauſſement être un Canon du Concile de Nicée.

Quoique Le Grand, & quelques autres Ecrivains, aient prétendu être dans le doute ſur l'époque & ſur les raiſons de la fabrication de ce Canon, il me ſemble clair qu'il fut forgé par l'Egliſe d'Alexandrie, du temps de Tecla Haimanout, & vraiſemblablement d'après les conſeils de ce grand homme.

L'Egypte étoit tombée ſous le pouvoir des Sarraſins. Le Patriarche Cophte, & tous les Chrétiens d'Alexandrie, étoient leurs eſclaves. Mais les Abyſſiniens reſtoient libres; & ils avoient voué aux conquérans de l'Egypte une haine implacable, par une foule de raiſons dont la perſécution qu'éprouvoient les Chrétiens n'étoit pas la moindre. Comme cette haine ne pouvoit manquer d'accroître chaque jour, il paroiſſoit inévitable que les Abyſſiniens, au lieu de continuer à s'adreſſer à Alexandrie, ou au Caire, pour recevoir un Abuna des mains des Mahométans, en choiſiroient un parmi eux, & ſe rendroient tout-à-fait indépendans de la chaire de Saint-Marc. Séparés du reſte du monde par la mer & par des déſerts impraticables, manquant de livres, & ſe relâchant ſans ceſſe dans la diſcipline religieuſe, ils ſembloient également, à meſure qu'ils s'éloigneroient de leur primitive Egliſe, devoir tomber dans une ignorance totale, & embraſſer le Paganiſme, ou la religion de Mahomet.

Mais le Canon *qui leur défendoit* de choiſir un de leurs *compatriotes pour* Abuna, les obligeoit toujours d'avoir à la tête de leur Clergé un homme que ſa naiſſance & ſon éducation attacheroient à l'Egliſe Grecque, &, par ce moyen, il y avoit tout lieu de croire qu'ils ne ſe ſouſtrairoient point à la dépendance du Patriarche d'Alexandrie. Ce raiſonnement me ſemble très-probable, & j'ai déja non-ſeulement démontré qu'il eſt impoſſible que ce Canon, écrit en arabe & d'un ſtyle barbare, ſoit du premier Concile Œcuménique, mais qu'il doit être au contraire du temps de Tecla Haimanout.

IGBA SION.

De 1283 à 1312.

Succeſſion rapide de divers Princes. — Les mémoires de ces règnes manquent.

IGBA Sion ſuccéda à Icon Amlac, & après lui il s'écoula un eſpace de cinq ans, durant leſquels cinq de ſes freres monterent ſucceſſivement ſur le trône. Ils ſe nommoient Bahar Segued, Tzenaff Segued, Jan Segued, Hazeb Araad, & Kedem Segued: mais leur nom eſt tout ce qu'on ſait d'eux.

DES règnes ſi courts ſemblent cependant prouver que ces Princes vécurent dans un temps de troubles, ſoit qu'ils ſe fiſſent la guerre entr'eux, ſoit qu'ils euſſent à combattre les Maures du Royaume d'Adel, dont la puiſſance s'étoit rendue redoutable.

CE qu'il y a de bien certain, c'eſt que la famille royale de Laſta, loin de cauſer aucune diſſenſion, continua à obſerver fidélement ſon dernier traité avec la race de Salomon; auſſi ſuis-je porté à croire qu'une guerre civile entre les freres fut cauſe que chacun d'eux occupa le trône ſi peu de temps, & que les Etats d'Adel, voyant l'Empire d'Abyſſinie affoibli par ſes querelles inteſtines, ſaiſirent cette

occaſion pour s'emparer de tout le pays qui s'étend d'Azab à Melinde, pour chaſſer les Abyſſiniens du rivage de la mer, & enfin pour les empêcher d'avoir aucun port ſur l'Océan, & de faire directement le commerce de l'Inde. Ce qui me fait penſer ainſi, c'eſt qu'au règne ſuivant nous voyons le royaume d'Adel devenu très-puiſſant, & les Princes Maures d'Arabie établis dans de petits Etats répondant aux frontieres méridionales de l'Abyſſinie, & placés entre ces frontieres & l'Océan. Nous voyons en même-tems qu'une haine invétérée ſubſiſtoit entre les deux nations, & que les Princes d'Abyſſinie attribuoient ſans ceſſe la cauſe de cette haine à ce que les Maures d'Adel, anciennement leurs vaſſaux, leurs ſujets, ne devoient l'indépendance qu'ils avoient acquiſe qu'à la rebellion.

Les cinq Princes, qui régnerent ſi peu, furent remplacés par Wedem Araad, le plus jeune de leurs freres. Celui-ci remplit le trône pendant quinze ans, & vraiſemblablement il ſut maintenir ſon Royaume en paix. C'eſt ainſi, du moins, que nous le trouvons au tems de ſon ſucceſſeur : mais cette paix, il eſt vrai, n'étoit qu'une ſuſpenſion d'armes, pendant laquelle chacun des partis attendoit que l'autre l'attaquât, pour ſe livrer à une guerre longue & ſanglante.

AMDA SION.

De 1312 à 1342.

Conduite licencieuſe de ce Prince au commencement de ſon règne. — Il exerce beaucoup de rigueur envers les Moines de Debra-Libanos. — Ses Sujets Mahométans ſe révoltent. — Les Royaumes de Mara & d'Adel lui déclarent la guerre. — Ils ſont vaincus & ſoumis.

AMDA Sion monta ſur le trône à la mort de ſon pere Wedem Araad, le plus jeune des freres d'Icon Amlac, tous également morts à l'avénement d'Amda Sion. Ce Prince n'eſt guère connu que ſous le nom qu'il prit en recevant la couronne. Il portoit auparavant celui de Guebra Maſcal. Le commencement de ſon regne fut ſignalé par une action indigne d'un Chrétien, & qui, nouvelle dans les annales de l'Ethiopie, ſembloit annoncer un caractère bien différent de celui que ce Prince montra par la ſuite Il avoit aimé quelque temps en ſecret une des concubines de ſon pere : mais, en montant ſur le trône, il en fit publiquement ſa maîtreſſe, &, non-content de commettre cette eſpece d'inceſte, il abuſa bientôt de ſes deux ſœurs.

LA Cour ſe tenoit toujours à Tegulat (1), capitale de

(1) La ville des loups ou des hyenes.

la province de Shoa ; & non loin de-là étoit le Monaſtère de Debra-Libanos, fondé par Tecla Haimanout, l'Abuna à qui la race de Salomon devoit la reſtitution du trône. Pendant que la guerre déſoloit l'Egypte & la Paleſtine, pluſieurs hommes diſtingués par leur ſavoir & leur piété ſe retirerent dans ce Monaſtère ; & parmi eux il y avoit un certain Honorius, moine plein d'un zele ardent, & qu'on a depuis canoniſé. Honorius crut qu'il étoit de ſon devoir d'avertir d'abord le Roi de ſes crimes, & enſuite de l'excommunier publiquement.

Mais il paroît qu'Amda Sion ne comptoit pas plus au rang de ſes vertus la patience que la chaſteté. Il donna ſoudain l'ordre de ſaiſir Honorius, & il le fit mettre nud & fouetter de verges dans toutes les rues de ſa Capitale. La nuit qui ſuivit cette action cruelle, le feu conſuma la Ville entiere de Tégulat ; & les prêtres ne manquerent pas de perſuader au peuple que *c'étoit le ſang* d'Honorius, qui avoit mis le feu dans *tous les* endroits, où il en étoit tombé la moindre goutte. Mais le Roi, peut-être mieux informé, crut que c'étoit les Moines mêmes qui avoient brûlé ſa Capitale, & il bannit, de la province de Shoa, ceux de Debra Libanos.

Après le maſſacre des Princes, par Eſther, (1) ſur le rocher de Damo, dans la province de Tigré, la montagne de Geshen fut choiſie pour ſervir de priſon aux deſcen-

(1) Elle eſt connue ſous divers noms, ainſi que je l'ai déja dit. *Judith* eſt celui qu'on lui donne en Tigré, & *Eſther* en Amhara.

dans mâles de la race de Salomon. Geshen eſt un roc très-haut & très-eſcarpé, ſitué dans le royaume d'Amhara, & voiſin de la province de Shoa, dont il dépend. C'eſt là que le Roi exila Philippe l'Itchegué, chef du Monaſtere de Debra Libanos, diſperſant les autres Moines dans les provinces de Dembea, de Tigré, de Begember, dont les habitans étoient la plupart Juifs & Payens, & où ces Moines firent beaucoup de proſélytes.

CEPENDANT la ſévérité du Roi fit rentrer tout le peuple dans le devoir; & on ceſſa bientôt de parler d'Honorius & de ſes miracles. La ville de Tégulat fut promptement rebâtie, avec plus de magnificence qu'elle n'en avoit auparavant. Amda Sion ſongea alors ſérieuſement à effacer les impreſſions défavorables que ſa conduite avoit faites ſur le cœur de ſes ſujets, & même ſur les peuples voiſins.

NOUS avons déja remarqué une choſe, dont nous aurons encore occaſion de parler dans le cours de cette hiſtoire, & dont il eſt important de ſe reſſouvenir pour bien comprendre les expéditions militaires d'Abyſſinie; c'eſt qu'il regne deux ſaiſons, tout oppoſées, dans les pays ſéparés par une ligne preſqu'imperceptible. Durant notre hyver d'Europe, c'eſt-à-dire, depuis le mois d'Octobre juſqu'au mois de Mars, l'hyver ou la ſaiſon des pluies ſe fait ſentir ſur les côtes de l'Océan Indien & de la mer Rouge; mais la pluie ceſſant d'y tomber pendant le reſte de l'année, devient au contraire abondante en Abyſſinie. C'eſt pourquoi Amda Sion dit à ſes troupes mutinées, ainſi que nous

nous le verrons bientôt, qu'il les conduiroit dans le royaume d'Adel, où il ne pleuvoit point.

Les diverſes Nations qui habitent le long de la côte de l'Océan & du Golphe d'Arabie, ont des cabanes ou des maiſons ſtables. Nous allons les déſigner, en commençant par celles qui ſont au nord, c'eſt-à-dire les plus près de l'Atbara. La premiere eſt celle des Ageeg, qui prend ſon nom d'une petite iſle, ſituée ſur la côte vis-à-vis de la montagne d'Habab, d'Agag ou d'Agaazi, le principal Diſtrict de ces nobles & puiſſans Paſteurs, que nous avons déja fait connoître, & qui different & par les cheveux & par la couleur, des Paſteurs de la Thébaïde. Enſuite viennent les différentes tribus des Tora, Shiho, Taltal, Azimo & Azabo, vivant là où la mer Rouge prend ſa direction vers l'Eſt, juſqu'au détroit de Babelmandeb. Tous ces peuples aux cheveux laineux, furent les premiers meſſagers de Saba, le pays des parfums & de l'or. Puis on trouve ſur la côte de l'Océan pluſieurs autres Nations, ayant toutes la peau noire, & deſcendant du Cushite Troglodyte; mais qui ſans changer de demeure avec les ſaiſons, vivent la plupart dans des cavernes, & le reſte dans des maiſons.

Dans les royaumes d'Adel & d'Auſſa, les habitans ſont de couleur, non pas noire, mais baſanée, & ils ont des cheveux liſſes. Ils s'appellent Gibbertis, nom que quelques auteurs Français ont prétendu ſignifier eſclave, d'après le mot Abyſſinien Guebra, qui veut dire, en effet, un eſclave ou un ſerviteur. Mais il ſeroit bien ſingulier qu'une Nation auſſi riche, auſſi puiſſante, qui non ſeulement s'eſt

rendue indépendante des Abyſſiniens, mais leur a enlevé pluſieurs Provinces, & qui, à cauſe de leur différence de religion, conſerve pour eux le plus profond mépris, s'appellât elle-même leur eſclave. Il eſt, au contraire, certain que le nom de Gibberti a une ſignification toute différente. Jabber, mot arabe, dont ce nom dérive, veut dire la *foi*, ou la *vraie foi*; & conſéquemment Gibberti ſignifie le *fidele*, ou *l'orthodoxe*, titre honorable, dont ſe qualifient les habitans des baſſes contrées de l'Abyſſinie, comme étant conſtamment attachés à leur religion, au milieu des chrétiens, avec leſquels ils ſont ſans ceſſe en guerre.

Il n'y a point de monnoie courante en Abyſſinie. L'or ne s'y livre qu'au poids. Les revenus de l'Empire ſont tous payés en nature, comme en bœufs, en moutons, en miel, premiers objets de néceſſité. Quant aux choſes de fantaiſie & de luxe, on ſe les procure pour de l'or, de la myrrhe, du caffé, des dents d'éléphant, & divers autres articles, qu'on envoie en Arabie, d'où l'on fait venir, en échange, les marchandiſes qu'on deſire.

Chaque riche Abyſſinien a un Gibberti pour ſon facteur. Le Roi lui-même en a pluſieurs, qui ſont ordinairement les plus intelligens, les plus adroits de leur profeſſion. Ceux-ci étant les premiers Abyſſiniens que le commerce a liés avec les Arabes, de l'autre côté du détroit de Babelmandeb, & s'uniſſant fréquemment par des mariages avec cette Nation, conſervent un mélange des traits & de la couleur des Arabes & des Abyſſiniens. Ils ſont toujours protégés en Arabie

par quelques uns de leurs compatriotes, qui, vendus jeunes, comme eſclaves, & élevés dans la religion Mahométane, occupent preſque tous les premiers emplois dans les états du Sherif de la Mecque & des autres princes Arabes. Ce ſont des hommmes de cette Nation, qu'on a vu quelquefois envoyés en Europe, & décorés du titre d'Ambaſſadeurs.

En s'avançant à l'occident & au midi, on voit les royaumes de Mara, de Worgla & de Pagoma, petit Etats, bornés par la mer, quelquefois libres, & quelquefois dépendans d'Adel. Dans la même plaine, & au ſud de ces trois royaumes, eſt celui d'Hadea, dont la capitale eſt Harar. Le prince qui y regne eſt auſſi un Gibberti, & par ſon mariage avec une Sheriffa, ou fille de la race de Mahomet, il s'eſt placé au rang des Shérifs, c'eſt-à-dire des deſcendans de cette noble famille : auſſi porte-t-il des habits preſque tous verds, & ſur-tout un turban d'herbe verte, marque de ſon averſion pour le chriſtianiſme.

Les Gibbertis ſont donc les princes & les marchands du pays. Ils embraſſerent l'Iſlamiſme, peu de temps après la mort de Mahomet, quand les Baharnagash, dont nous avons parlé plus haut, entre les mains de qui étoient toutes les richeſſes du pays, ſe révolterent contre l'Empereur d'Abyſſinie. Les Negres ſont leurs ſujets. Ils charrient l'eau; ils fendent le bois, ils les ſervent dans leurs maiſons, ils conduiſent leurs chameaux, s'ils vont en caravane, & ils compoſent preſque toutes leurs armées quand ils font la guerre.

Mais indépendamment des Gibbertis & des Negres, il

y a encore dans ces contrées d'autres habitans, qu'il faut bien ſe garder de confondre avec les indigenes, quelle que puiſſe être leur reſſemblance avec eux. Cette troiſieme race d'habitans de l'Abyſſinie ſont appelés Maures par les écrivains Portugais. Ils faiſoient autrefois le commerce dans l'occident de l'Afrique. Après avoir été chaſſés d'Eſpagne par Ferdinand & Iſabelle, ils ſe joignirent à pluſieurs émigrans de l'Empire de Maroc pour aller s'établir & trafiquer en Arabie; mais les oppreſſions ſans nombre qui ſuivirent la conquête de l'Egypte & de l'Arabie par Selim & Soliman, interrompant leur négoce, ils ſe répandirent le long des côtes d'Abyſſinie. Ce ſont ces mêmes Maures que Vaſco de Gama (1) rencontra à Mombaza, à Magadoxa & à Melinde, & qui chercherent à le trahir par tout, excepté dans cette derniere Ville; & ce ſont encore eux que le même conquérant trouva dans l'Inde, où ils n'avoient d'autre profeſſion que le commerce dans lequel ils excelloient.

La quatrieme eſpece d'hommes, qu'on voit en Abyſſinie, ſont les marchands Arabes, qui y viennent pour faire les recouvremens de ce qui leur eſt dû, & pour renouveller leurs liaiſons de commerce. Ceux-ci ſont les plus riches de tous. Ils fourniſſent aux Gibbertis l'argent & les marchandiſes dont ils ont beſoin pour faire un commerce très-étendu & très-lucratif dans l'intérieur de l'Afrique. Les Gibbertis franchiſſant toutes les montagnes d'Abyſſinie, vont juſqu'à la mer de l'Oueſt, & traverſent des Pays, où l'on ne peut ſe ſervir de chameaux, mais où les ânes,

(1) Conquêtes des Portugais, par Lafiteau, vol. 1, liv. 2, pag. 90 & 144.

les mulets, & en quelques endroits les bœufs ſont les ſeules bêtes de charge.

Il y a auſſi dans ces contrées une cinquieme ſorte de gens, dont il ſeroit inutile de parler, ſi ce n'étoit à cauſe du mal qu'ils y ont conſtamment fait. Ce ſont les Abyſſiniens déſerteurs du chriſtianiſme, dont ils ſe montrent les ennemis les plus invétérés, & dont le métier ordinaire eſt d'être ſoldats. Dans le pays même ils ſont peu eſtimés: mais tranſportés dans l'Inde, ils y acquierent de la confiance; & ce ſont, en général, les meilleures troupes de l'Orient.

Enfin la ſixieme race d'hommes, qu'on trouve tranſplantée ſur cette côte, eſt celle des Turcs, qui n'y ſont connus que depuis peu d'années. Ces Turcs venoient de la Grece & de la Syrie, lorſqu'ils furent *les inſtrumens* des conquêtes de Selim & de *Soliman*, ſon fils. Diſperſés en petites garniſons *dans les fortereſſes* & les principales villes *de l'Egypte* & de l'Arabie, ils épouſent les filles les uns des autres, ou bien des femmes du pays, & ils forment une eſpece de milice héréditaire, qui de pere en fils reçoit de Conſtantinople la même paie, qu'elle recevoit ſous Selim. Quoique les traits du viſage & les mœurs de ces Turcs reſſemblent parfaitement à ceux des naturels des divers pays, où leurs familles ſont établies depuis la conquête, ils conſervent encore leur ſupériorité, par l'adreſſe qu'ils ont à manier les armes à feu, armes qui, dans l'origine, étant fort peu connues, tant des Arabes que des Abyſſiniens, donnerent un très-grand avantage aux conquérans.

Nous avons déja obſervé que les Maures Mahométans & les Arabes poſſédant tout le plat pays, qui borde la côte de l'Océan Indien, oppoſée à l'Arabie heureuſe, & étant obligés d'aller à la Mecque, tant à cauſe des pélerinages preſcrits par leur religion, qu'à cauſe de leur unique profeſſion, qui eſt le négoce, ils devinrent les ſeuls voituriers & facteurs du commerce de l'Abyſſinie. Tout le pays à l'Eſt & au nord de Shoa étoit entre les mains des marchands Mahométans, choiſis par le Roi; & ces marchands établirent un grand nombre de foires, depuis Ifat, juſqu'à Adel.

ADEL & Mara ſont deux des plus puiſſans Royaumes des bords de l'Océan Indien. Soutenus ordinairement par des troupes Arabes, ils furent les premiers à ſecouer le joug des Rois d'Abyſſinie, & ils ne payoient guere de tributs à ces Princes, que lorſqu'ils venoient eux-mêmes le lever avec une armée. Ifat, Fatigar & Dawaro étoient originairement des Provinces chrétiennes; mais ſous les regnes des Rois foibles, ayant été vendues pour de l'argent à des gouverneurs Maures, elles renoncerent par degrés & à leur religion & à leur dépendance.

D'après tout ce que nous venons d'expliquer, il ſera aiſé de concevoir que toutes les fois que nous dirons que le Roi d'Abyſſinie marcha de ſa Capitale de Shoa, contre Dawaro, Hadea ou Adel, nous entendrons que du ſommet des plus hautes montagnes, il deſcendit dans les plaines, qui ſont de niveau avec la mer. Le pays qui s'étend d'Hadea à Dawaro, long-temps théâtre de la guerre, a été conſéquemment dégarni de toute eſpece de bois, tant par les ſoldats, qui

l'ont brûlé pour leur uſage, que par les cultivateurs, qui ont eu beſoin d'enſemencer les terres. Ce pays eſt rempli d'étangs, qui ne ſe deſſechent point durant toute l'année, le ſol eſt recouvert d'une terre graſſe & noire, que les torrens charrient des contrées pluvieuſes de l'Abyſſinie, & on ſeme du millet & d'autres grains dans les champs les plus élevés, tandis que des troupeaux nombreux paiſſent au pied des montagnes. Cependant malgré tous ces avantages, ce pays a de grands inconvéniens; il eſt extrêmement chaud, mal ſain; & les fievres y regnent ſouvent, ce qui le rend fatal aux étrangers, & le fait déteſter des Abyſſiniens.

QUAND nous diſons auſſi que le Roi marcha contre Samhar, *cela ſignifie* qu'il traverſa la contrée fertile, & vint dans cette partie de la Zone, qui ceint la mer, & dont le ſol eſt graveleux. Ce pays, il eſt vrai, eſt privé des avantages de l'eau & des dépôts de terre graſſe; *mais auſſi* n'eſt-il point ſujet aux mêmes *maladies*: l'on y a bâti des Villes; & les *beſtiaux paiſſent*, les moiſſons ſont recueillies *dans les* terreins ſitués plus près des montagnes, qu'on appelle dans la langue du pays *Magaza*, c'eſt-à-dire ſol noir. Enfin, lorſqu'on verra l'armée murmurer d'être retenue durant la ſaiſon des pluies dans la contrée baſſe, il faudra ſe rappeler que le temps étoit alors frais, agréable & exempt de danger dans la haute Abyſſinie. Les ſoldats languiſſoient de ne pas être au ſein de leurs familles, où ils auroient joui des avantages de la ſaiſon & de tous les plaiſirs que le vin & les femmes peuvent procurer.

MAINTENANT que j'ai décrit la ſituation, le ſol, le climat

& les divers habitans des Provinces qui furent le théâtre de la guerre, je vais expliquer les motifs de cette guerre, motifs qui dûrent leur naiſſance à la conduite diſſolue qu'eut Amda Sion au commencement de ſon regne, & aux déſaſtres qui avoient aſſailli l'Empire ſous ſes prédéceſſeurs.

TANDIS que le Roi étoit occupé à exercer ſa ſévérité envers Honorius & les autres Moines, un des Maures facteurs, que ce Prince avoit chargé de ſes intérêts de commerce, fut volé & aſſaſſiné dans la province d'Ifat. Sans en faire les moindres plaintes, les moindres reproches, Amda Sion fit raſſembler ſoudain ſes troupes, & leur donna ordre de l'attendre à Shugura, ſur les frontieres de ſon Empire. Cependant impatient de tirer vengeance de l'outrage qu'il avoit reçu dans la perſonne de ſon facteur, il fondit avec ſept cavaliers ſeulement (1) ſur le premier des établiſſemens Mahométans, & il y paſſa au fil de l'épée tout ce qu'il rencontra : puis ſe mettant à la tête de ſon armée, il marcha, à grandes journées, droit à Ifat, brûlant Kungura, Jadai, Kubat, Fadiſe, Caliſe & Argai, Villes ſituées ſur ſon paſſage & remplies de marchandiſes précieuſes. Ne trouvant rien qui s'oppoſât à ſes fureurs, il diviſa ſon armée en petits détachemens & les envoya de divers côtés, avec ordre de brûler & d'égorger tout ce qu'ils rencontreroient, & pendant ce temps là il reſta lui-même dans ſon camp pour garder les femmes & le bagage.

(1) On croit que ce nombre pourroit s'être accru juſqu'à ſoixane-dix cavaliers ; mais j'ai ſuivi le texte, & quand Amda Sion auroit eu ſoixante-dix hommes avec lui, ſon action n'en ſeroit guère moins téméraire.

LES

Les Maures étonnés de l'attaque terrible & ſoudaine d'un Prince, qu'ils avoient cru endormi dans les plaiſirs, coururent tous aux armes; & apprenant que le Roi ſe tenoit dans ſon camp avec très-peu de ſoldats, ils ſe réunirent ſous le commandement du gouverneur d'Ifat, Hak-Eddin, le même qui avoit volé & maſſacré le facteur du Roi. Ils réſolurent d'attaquer ce monarque de grand matin; mais heureuſement pour lui, deux détachemens de ſes troupes vinrent à ſon ſecours, & le joignirent la nuit même qui précéda la bataille.

A peine l'aube commençoit à paroître, que les Maures ſe préſenterent. Mais au lieu de trouver les Abyſſiniens enſevelis dans le ſommeil, ils les virent déjà rangés en bataille; & ceux-ci, ſans leur donner le temps de revenir de leur ſurpriſe, tomberent ſur eux avec fureur. Le Roi voyant que Derdar, frere d'Hak-Eddin, s'étoit avancé hors des rangs pour animer les Maures au *combat*, fondit ſur lui, & le frappant de ſa *lance*, il l'étendit roide mort, & le fit fouler *aux pieds* de ſon cheval aux yeux des deux armées. En même-temps les Abyſſiniens animés par cet exemple, preſſerent les Maures, qui plierent bientôt & s'enfuirent dans les bois, où l'on en maſſacra un grand nombre.

Après cette victoire le Roi donna ordre à ſes ſoldats de conſtruire des cabanes, pour ceux du moins qui ne trouveroient pas des maiſons toutes prêtes. Il leur fit en même-temps labourer & enſemencer de vaſtes champs, leur donnant à entendre que ſon intention étoit de paſſer en cet endroit la ſaiſon des pluies.

LES Mahométans virent bien alors que ſi ces projets étoient accomplis, il ne leur reſtoit aucun eſpoir ; ainſi ils ſe ſoumirent d'un commun accord à payer le tribut que le Roi voulut leur impoſer. Amda Sion ayant mis Saber-Eddin à la place de ſon frere Hak-Eddin, & voyant que les pluies commençoient à tomber, congédia ſon armée & s'en retourna à Tegulat ſa capitale.

QUOIQUE la valeur du Roi eût ſuffi pour lui mériter l'eſtime & l'attachement des ſoldats, ſa libéralité les lui concilia encore mieux. Tout le butin pris ſur les ennemis fut rigoureuſement partagé entre ceux qui l'avoient gagné. Le Monarque ne voulut jamais en avoir ſa part, que lorſqu'il avoit combattu en perſonne, & alors il ne ſe taxoit pas plus qu'un de ſes principaux officiers.

DE retour à Tegulat, il montra le même déſintéreſſement, la même généroſité que ſur le champ de bataille, diſtribuant tout ce qu'il avoit rapporté aux Grands, que leurs emplois & les ſoins du gouvernement avoient empêchés d'aller au combat, ainſi qu'aux pauvres & aux Prêtres pour le ſervice des égliſes. Auſſi cette munificence & le zele qu'il déploya contre les ennemis du Chriſtianiſme, le rendit cher à tout le Clergé, malgré ce qu'avoit fait craindre le commencement de ſon regne.

LA ſaiſon des pluies en Abyſſinie met ordinairement un terme aux expéditions guerrieres. Chacun ſe retire alors dans ſa ville ou dans ſon village, pour ſe mettre à l'abri des pluies qui inondent ſans ceſſe le pays. Les ſoldats, les laboureurs &

ſur-tout les femmes, conſacrent ce temps à des plaiſirs continuels. Les villes, les villages ſont toujours placés ſur les plus hautes montagnes. Les vallées qui ſéparent ces montagnes contiennent des torrens rapides & profonds. Chaque ſentier un peu creux forme un courant. Toute la vallée eſt trop bourbeuſe pour pouvoir y paſſer à cheval, & la violence des eaux ne permet pas aux gens de pied de s'y haſarder. C'eſt donc alors, & alors ſeulement que les gens dorment tranquilles dans leurs maiſons. Les lances, les boucliers ſont ſuſpendus aux murailles, & on ôte les ſelles, les brides aux chevaux, qui dans le reſte de l'année ne quittent pas ces harnois, même pour paître. A la vérité la bride qu'on leur laiſſe continuellement n'eſt pas la même dont on ſe ſert pour aller à la guerre. Elle n'a qu'un petit mords, ſemblable à celui de nos bridons de chaſſe, & on le leur met afin qu'ils n'en perdent pas l'uſage.

La Cour & les principaux officiers du Roi ſe retirent dans la capitale, où ils adminiſtrent la juſtice, contractent des alliances entr'eux, & préparent les fonds & tout ce qui eſt néceſſaire pour le retour de la belle ſaiſon.

Cependant Amda Sion ne fut pas plutôt rentré dans Tegulat, que les Maures, qu'il venoit de vaincre, conſpirerent contre lui. Les chefs du complot étoient Amano, Roi d'Hadea, Saber-Eddin, le même à qui Amda Sion avoit donné le gouvernement de Fatigar, & enfin Gemmel-Eddin, gouverneur de Dawaro. Ils ne ſe déclarerent point ouvertement, mais leurs projets ne purent échapper à un Prince auſſi vigilant qu'Amda Sion. Toutefois il ſe garda bien de faire voir

qu'il en connoiſſoit quelque choſe, de peur d'engager les Maures à ſe déclarer plus promptement. Il ſe contenta de mettre le plus de diligence poſſible dans ſes préparatifs de guerre ordinaires; mais cela n'en impoſa point à l'ennemi. Soit qu'il apprît qu'Amda Sion connoiſſoit ſes deſſeins, ſoit qu'il fût impatient d'une trop longue oiſiveté, Saber-Eddin commença les hoſtilités avant la ceſſation des pluies. Il ſurprit quelques villages Chrétiens, & en pilla & brûla les égliſes.

Tous ceux qui ont écrit ſur l'Abyſſinie, louent beaucoup les habitans de ce pays là de n'avoir jamais cru à l'exiſtence des ſorciers & de la magie. J'ignore pourquoi ils leur font tant d'honneur: mais je ſais bien qu'il n'y a pas, à ma connoiſſance, une ſeule nation ignorante & barbare, qui mérite un pareil éloge, & que les Abyſſiniens le méritent encore moins qu'aucune autre. A peine trouve-t-on un ſeul moine des monaſteres iſolés, tels, par exemple, que ceux de la vallée brûlante & mal-ſaine de Waldubba, un hermite de ceux qui vivent en grand nombre dans les montagnes, un vieux Prêtre enfin qui ait vécu quelque temps ſolitaire, qui ne prétende poſſéder des charmes pour nuire ou pour empêcher qu'on ne nuiſe, & différentes méthodes pour lire à ſon gré dans l'avenir. Tous les Maures, depuis le premier juſqu'au dernier, croient à l'aſtrologie. Leurs bras & leur cou ſont ſans ceſſe chargés d'amulettes & de taliſmans pour ſe garantir du mal que les ſorciers pourroient leur faire. Leurs femmes paſſent pour être des magiciennes très-dangereuſes, & toute la nation Maure, tant hommes que femmes, a, dit-on, de grands talens pour la divination. Les Falasha ſont encore réputés plus habiles ſorciers, s'il eſt poſſible. Tous les Abyſſiniens croient fermement que

les Hyenes, que l'odeur des charrognes attire la nuit en grand nombre dans la ville de Gondar, ne ſont autre choſe que les Falasha des montagnes voiſinnes, qui, par enchantement, ſe revêtent de la figure de ces animaux. Les Gallas même, nation étrangere, barbare & ennemie des Abyſſiniens, dont elle differe par la religion & le langage, s'accordent pourtant avec eux à croire à toute la puiſſance de la magie. Les Gallas s'imaginent comme les autres qu'on peut à une très-grande diſtance rendre les gens malades, les faire mourir, détruire les moiſſons, empoiſonner les eaux, & nouer l'aiguillette.

AMANO, roi d'Hadea, avoit à ſon ſervice un prétendu Magicien, fameux parmi les Mahométans, à cauſe du talent qu'il avoit, diſoit-on, de lire dans l'avenir. Le Roi d'Hadea s'étant déterminé à ſecouer le joug d'Amda Sion, voulut ſavoir du Magicien s'il devoit aller au-devant de ce Prince pour le combattre en Shoa, ou s'il devoit attendre qu'il vînt l'attaquer lui-même; & le Magicien aſſura ſon maître que s'il attendoit Amda Sion dans ſes états, ce prince, victime de ſa témérité, perdroit dans une ſeule bataille ſon royaume & la vie.

AMDA Sion, dont le premier ſoin étoit de prévenir la réunion des confédérés, & de chercher à les combattre l'un après l'autre, n'attendit point que ſon armée entiere fût aſſemblée; mais auſſi-tôt qu'il eut un corps de troupes en état de faire tête à l'un des rébelles, il le fit marcher pour qu'il s'oppoſât à leurs projets.

UN nombre conſidérable de cavaliers & de fantaſſins deſti-

nés à former l'avant-garde de l'armée, quand le Roi y étoit; furent prêts les premiers, & c'eſt ce corps, qui ſous le commandement du général de la cavalerie Abyſſinienne, ſe rendit en Hadea pour combattre Amano. Dans cette expédition le général de la cavalerie fit la plus grande diligence. Vaillament ſecondé par les hommes les plus braves, les plus actifs & montant les meilleurs chevaux de l'armée, il fit de très-longues marches, & ſurprenant le roi d'Hadea avant que ce Prince eût encore raſſemblé toutes ſes troupes, il lui livra bataille, défit entierement ſon armée, & le prit lui-même priſonnier. Cependant, quoique le magicien eût fort mal prévu ce qui devoit arriver à ſon maître, il avoit été aſſez prudent pour lui-même. Amda Sion le fit chercher avec ſoin, mais inutilement. Il n'avoit pas manqué de s'enfuir au premier bruit de l'arrivée des troupes Abyſſiniennes, & il s'étoit caché dans la province d'Ifat.

Le ſecond corps de troupes d'Amda Sion, marcha contre Saber-Eddin, dans la province de Fatigar. Ce corps étoit commandé par le gouverneur de la province d'Amhara, à qui Amda Sion avoit donné l'ordre de ravager le pays, & d'engager, par tous les moyens poſſibles, Saber-Eddin à accepter le combat, ſoit avant, ſoit après l'arrivée des troupes qui devoient revenir d'Hadea.

Mais tandiſque le Roi étoit occuppé à ſoumettre les Maures, il apprit que les Falasha s'étoient révoltés, & venoient de prendre les armes en grand nombre. Soudain ce Prince fit avertir Tzaga Chriſtos, Gouverneur du Begember, de réunir ſes troupes à celles de Gondar, de Saçalta & de Damot, & de

marcher contre les rebelles avant qu'ils euſſent le temps de dévaſter le pays. Après avoir ainſi oppoſé des forces à ſes divers ennemis, Amda Sion marcha lui-même en perſonne en Dawaro.

HYDAR étoit Gouverneur de cette province, & quoiqu'il fût en apparence fidele à ſon devoir, il n'en étoit pas moins entré dans la conſpiration de Saber-Eddin, & il entretenoit une correſpondance ſecrette avec le Roi d'Adel, dont Auſſa la capitale n'étoit que peu éloignée du Dawaro.

LE Roi célébra la Pâque à Gaza, ſur le bord du déſert. Voulant accoutumer ſes troupes à la fatigue & aux dangers, il laiſſa ſes tentes & ſes bagages avec ſon armée, & ſuivi de vingt ſix cavaliers ſeulement, il partit en ſecret pour faire une incurſion à Samhar, détruiſant tout ce qui ſe rencontroit ſur ſon paſſage, & paſſant la nuit au milieu de ſes ennemis, ſans avoir de proviſions, ſans ſe permettre le moindre ſommeil, ſans poſer même un inſtant les armes.

LE Roi ne fut pas plutôt parti pour cette expédition, que ſon armée ignorant où il étoit, fut dans les plus vives alarmes; mais un matin à la pointe du jour il reparut dans le camp. A ſon arrivée il trouva un meſſager qui venoit lui apprendre que Tzaga Chriſtos ayant livré bataille aux Falasha, en avoit tué un grand nombre, & forcé les autres de ſe cacher dans leurs montagnes innacceſſibles. Bientôt après avoir reçu cette nouvelle, le Roi vit paroître Tzaga Chriſtos lui-même, qui venoit le joindre avec ſes troupes victorieuſes.

CES ſuccès furent ſuivis par des ſuccès non moins brillans,

qui ſignalerent les armes Abyſſiniennes dans les royaumes d'Hadea & de Fatigar. Saber-Eddin, forcé de combattre, avoit été complettement défait, & on avoit pillé ſon palais & réduit ſa femme & ſes enfans en captivité. On mandoit au Roi que ſes troupes avoient trouvé tant de butin dans le pays, que quoiqu'on n'en eût pillé encore qu'une partie les Soldats parloient déjà de ſe débander & de ſe retirer chez eux, contens de ce qu'ils avoient conquis, & aſſez riches pour vivre en repos le reſte de leurs jours. On invitoit en même temps Amda Sion d'entrer en diligence dans ces provinces, & de marcher droit au midi, juſqu'à ce que ſes deux armées fuſſent réunies. Cet avis étoit trop important pour que le Monarque Abyſſinien ne le ſuivît pas. Après avoir laiſſé rafraichir ſes troupes, après leur avoir fait part de l'eſpoir qui l'animoit, il conduiſit toute ſon armée dans la province d'Ifat.

QUAND Saber-Eddin vit que les armées d'Amda Sion étoient réunies, & que lui, privé d'alliés & n'ayant que peu de troupes, ſe trouvoit également expoſé, ſoit qu'il voulût combattre, ſoit qu'il voulût fuir, il prit le parti de s'abandonner à la clémence du Roi. Toutefois il eſſaya auparavant d'adoucir la colere de ce Prince, en employant la médiation de la Reine. Mais le Monarque ayant défendu publiquement à la Reine de ſe mêler de ces querelles, & paroiſſant dès ce moment plus irrité, plus inflexible, il ne reſta d'autre eſpoir à Saber-Eddin que de ſe remettre à ſa diſcrétion. Il vint donc ſe jetter aux pieds du vainqueur. A cet aſpect, les ſoldats loin d'être touchés du malheur & de l'humiliation de Saber-Eddin, conjurerent à grands cris le Roi de donner la mort au meurtrier des Prêtres Chrétiens, au deſtruc-

teur

teur de leurs Egliſes. Mais Amda Sion, dont la généroſité égaloit la valeur, ſe borna à reprocher amerement à Saber-Eddin ſa trahiſon, ſa cruauté, ſon ingratitude, & à le faire charger de fers & mener en priſon. En même temps il dépoſa Hydar, Gouverneur de Dawaro, dont il connoiſſoit depuis long-temps la perfidie, & il donna à Gimmel-Eddin, frere de Saber-Eddin, le commandement de toutes les provinces Mahométanes. Gimmel-Eddin prétendoit n'avoir point été préſent au commencement de la guerre, mais avoir gardé ſa fidélité au Roi, & fait ſes efforts pour diſſuader ſon frere de ſe révolter.

TANDIS que ce Prince diſpoſoit du gouvernement des provinces vaincues, il apprit que les Rois d'Adel & de Mara ſe préparoient à le ſurprendre & à lui livrer bataille lorſqu'il s'en retourneroit en Shoa.

AMDA Sion étoit alors campé avec toute ſon armée ſur les bords de la riviere d'Hawash. Les projets hoſtiles des Rois d'Adel & de Mara l'irriterent tellement qu'il réſolut d'étendre ſa vengeance plus loin qu'il ne l'avoit jamais portée. Dans ce deſſein montant ſur une éminence, il fit approcher de lui tous ſes Officiers, pendant que l'armée entiere l'entouroit de tous côtés, & qu'un Moine, célebre par ſa piété, & revêtu en ce moment de ſes habits pontificaux ſe tenoit auprès de lui. Le Roi prononça, avec une véhémence extraordinaire, un long diſcours, «dans lequel il ſe plaignît de toutes les offenſes qu'il » avoit reçues des Mahométans établis ſur ces côtes, & il dit que » les principaux auteurs de ces offenſes étoient les Rois d'Adel » & de Mara. Il rappella tous les meurtres, les ſacriléges dont

» ils s'étoient rendus coupables, le nombre de Prêtres qu'ils » avoient égorgés, les Egliſes qu'ils avoient brûlées, & les » femmes Chrétiennes & les enfans qu'ils avoient réduits en » eſclavage, & dont ils faiſoient ouvertement commerce, » choſe qui ſeule méritoit qu'on leur déclarât la guerre. » Eux ſeuls, dit-il, avoient excité leurs ſujets Mahométans » à infeſter ces frontieres, ſoit en guerre, ſoit en paix. Il ſem- » ble, ajouta-t-il, que d'après l'immenſe butin que nous » avons conquis, l'avarice ſoit le ſeul motif qui nous ait » fait prendre les armes; mais pour moi je renonce à tout ce » qui me revient. Je me croirois coupable ſi je profitois des » moindres richeſſes acquiſes au prix du ſang ou de la liberté » du moindre de mes ſujets, infiniment plus eſtimable à mes » yeux, que tout le ſang & les tréſors des infideles d'Adel. » Soyez donc tous témoins que je me réſigne dès ce moment » à n'être qu'un ſoldat de Jéſus-Chriſt; & je jure que quand » ſeulement vingt d'entre vous conſentiroient à ſuivre mes » pas, je n'abandonnerois point les peuples d'Adel & de Mara » que je ne les aie rendus mes tributaires, ou que je ne les » aie exterminés eux & leur religion. »

ALORS il entra ſous la tente, & communia des mains du Prêtre en préſence de toute l'armée. Tous les principaux Officiers en firent autant, & tous les Soldats témoignerent par des acclamations répétées, qu'ils adhéroient aux volontés du Roi & qu'ils ſe croyoient liés par ſon ſerment. Tout le camp parut animé d'une ſainte fureur. Chaque combattant ſe rappellant le diſcours du Monarque, crut y voir un reproche de la conduite de l'armée entiere, qui poſſédoit les dépouilles des ennemis au prix du ſang des Chrétiens. Soudain

s'armant de torches enflammées, ils coururent tous enſemble mettre le feu au butin. Toutes les marchandiſes, toutes les richeſſes d'Ifat, d'Hadea, de Fatigar, de Dawaro furent en un moment réduites en cendre par les mains de ces fanatiques, qui contens alors de ſe voir abſous du crime que le Roi avoit attribué à leur butin, revinrent à leurs étendards, pauvres, mais convaincus qu'ils étoient devenus par cette expiation les Soldats du Chriſt; & loin de deſirer encore des conquêtes & du pillage, ils ne furent plus altérés que du ſang des habitans d'Adel & de Mara.

Bientôt Amda Sion apprit que les Maures avoient attaqué deux nuits de ſuite les troupes Abyſſiniennes qui étoient dans la province d'Ifat, & qui avoient eu beaucoup de peine à ſe maintenir dans leur camp. Ce Prince étoit alors en marche avec un détachement, & frappé de cette nouvelle fâcheuſe, il ſe hâta de voler au ſecours des ſiens. *Il* campa pendant la nuit dans un poſte très-avantageux, non loin de ſa principale armée, & réſolut de profiter de cette ſituation, ſi, comme *il le croyoit*, les Maures renouvelloient leur attaque une troiſieme fois.

Les Abyſſiniens ont tous une timidité abſurde pendant la nuit. Ils craignent de voyager, & bien plus encore de combattre dans ce temps, où ils s'imaginent que le monde eſt livré à certains Génies ennemis de l'homme & prompts à la vengeance, quand par haſard ils ſont interrompus dans leurs opérations. Cette ſuperſtition eſt portée ſi loin, qu'un homme n'oſe pas riſquer de jetter un plat d'eau à terre, de peur que cette eau ne tombe ſur quelque Génie, ou ſur quelque Far-

ſadet. Les Maures, au contraire, exempts de ces ridicules craintes, ſont accoutumés à voyager pour leur commerce à toutes les heures, & ils choiſiſſent la nuit ſouvent par néceſſité, ſouvent pour éviter la chaleur. Ils ſe moquent de la ſuperſtition des Abyſſiniens, contre laquelle ils prennent pourtant des précautions. Un paſſage du Koran, couſu dans un morceau de cuir & attaché autour de leur cou ou de leur bras, les garantit, à ce qu'ils croient, de tout maléfice, & d'après cet avantage ils ne manquent pas, toutes les fois que l'occaſion s'en préſente, de combattre les Abyſſiniens, avant l'aube du jour, parce que dans ce pays là il n'y a point de crépuſcule.

Ils ne tromperent donc point l'eſpérance d'Amda Sion, le jour où ce Prince les attendoit. Ils vinrent avec tout le ſecret poſſible pour attaquer le camp. Mais Amda Sion, qui avoit eu le temps de faire rafraîchir ſon détachement, s'apprêtoit à courir à leur rencontre. Cependant le combat étoit commencé en différens endroits, & quoique défendu avec vigueur, le camp étoit en grand danger, lorſque le Roi fondit ſur l'arriere-garde des Maures. Mais ceux-ci, reconnoiſſant bientôt le Monarque, hâterent leur retraite & emporterent un butin conſidérable.

Le ſuccès qui avoit ſuivi leurs expéditions nocturnes, le peu de perte ſur-tout qu'ils avoient faite, quoiqu'ils euſſent été forcés de ſe retirer, & la parfaite connoiſſance qu'ils avoient du pays, inſpirerent aux Maures la réſolution d'éviter les batailles rangées, de haraſſer, de déſoler chaque nuit l'armée du Roi. En conſéquence ils rapprocherent leur camp de celui des Abyſſiniens, ce qui inquietta bientôt ceux-ci, qui ne purent

plus ni s'éloigner pour aller au fourrage, ni ſe procurer facilement des proviſions. Alors le Roi détacha de ſon armée un corps conſidérable de cavalerie & d'infanterie, qui n'avoit point encore combattu. En expédiant ce détachement, il ordonne aux fantaſſins de revenir avec du bétail, mais aux cavaliers qui portoient chacun un homme en croupe, il leur recommanda de ſe poſter ſecrettement dans un bois ſitué auprès d'un étang, ſur les bords duquel les Maures avoient coutume de ſe retirer après leurs attaques de nuit, pour ſe repoſer & ſe livrer au ſommeil pendant la chaleur du jour. Les Maures revinrent la nuit ſuivante fondre ſur le camp par divers côtés; mais la valeur du Roi, donnant l'exemple par-tout, ranima les Abyſſiniens, & força l'ennemi à faire retraite, plus promptement & avec moins de ſuccés que les autres fois.

Le Roi feignant d'être fatigué, ne courut point ſur les Maures au-delà des limites de ſon camp; & les Maures, contens de ne pas ſe voir pourſuivis après avoir fait une ſi grande perte, ſe retirerent dans l'attente d'un renfort, impatiens de jouir du repos, de l'ombre & de la fraîcheur. Cependant à peine avoient-ils poſé leurs armes, mis leurs bleſſés entre les mains de ceux qui devoient les ſoigner, & commencé à prendre quelques rafraîchiſſemens, que la cavalerie Abyſſinienne ſortit du bois, & fondant ſur eux, tandis qu'il leur étoit également impoſſible de combattre & de fuir, elle les tailla en pieces ſans en laiſſer échapper un ſeul.

Après le retour de ſes troupes, le Roi réfléchiſſant ſur la conduite des Maures, ſe rappellant les diverſes circonſtances de leurs combats nocturnes, ſongeant ſur-tout qu'ils

ne l'avoient jamais attaqué que dans les momens les plus défavorables, ſe douta qu'ils devoient avoir quelques intelligences dans ſon camp. Plein de ſoupçon, il chercha à le vérifier, & on découvrit alors trois hommes d'Harar, qui avoient ſuivi long-temps l'armée comme eſpions, & qui arrêtés & convaincus de leur crime, eurent la tête tranchée à l'entrée du camp. Enſuite le Roi voyant qu'il ne lui reſtoit plus d'ennemis à combattre dans cette province, fit abattre ſes tentes, & retourna à Gaza en Dawaro.

PAR cette marche, Amda Sion avoit plutôt l'air d'ouvrir une campagne que de la terminer; ce qui mécontenta beaucoup ſes ſoldats. Ils avoient vaincu leurs ennemis, & les pluies commençant à tomber, le pays étoit devenu mal-ſain, & tout ſembloit les avertir qu'il étoit temps de quitter le champ de bataille. Ils chargerent donc leurs Officiers de repréſenter au Roi, qu'il étoit important pour eux de retourner dans leur pays pendant la durée de l'hyver, & qu'après les fatigues, les dangers, auxquels ils avoient été expoſés pendant pluſieurs mois, vouloir les retenir à Dawaro dans la ſaiſon des pluies, c'étoit vouloir les condamner à une mort certaine.

DE plus le nouveau Gouverneur des provinces Maures, Gimmel-Eddin, aſſura Amda Sion qu'il répondoit lui ſeul de la paix & de la fidélité des états tributaires; mais il obſerva en même temps que ſi le Roi vouloit ſéjourner dans le pays avec une nombreuſe armée, qui le ruineroit & ſeroit toujours prête à le dévaſter ſous le moindre prétexte, il ne penſoit pas que les Maures fuſſent en état de payer le tribut qu'il leur avoit

imposé. Mais le Roi connoissant bien les motifs qui faisoient agir ses Officiers & le Gouverneur Maure, demeura inébranlable dans sa résolution. Il reprocha à Gimmel-Eddin & aux Abyssiniens leur manque de discipline & leur amour de l'oisiveté, & il chargea ses Officiers d'apprendre aux Soldats, que s'ils craignoient les pluies il les meneroit dans le royaume d'Adel où il n'en tomboit point; mais qu'il avoit pris une résolution dont il ne se départiroit jamais, c'est que tant qu'il y auroit sur toute cette côte un seul village qui ne le reconnoîtroit pas pour son Souverain, il ne poseroit point les armes.

Après avoir ainsi manifesté son sentiment, le 13 de Juin 1316, il quitta son camp de Dawaro & marcha droit à Sanhar, afin de prévenir la confédération des principales puissances Maures qui avoient formé le complot de l'attaquer pendant la nuit, l'une après l'autre, & quand elles l'auroient obligé de se retirer en Shoa, d'aller lui livrer une bataille générale, avant que son armée en désordre eût encore eu le temps de se rafraîchir. Les chefs de cette conspiration étoient au nombre de sept. Les Souverains d'Adel, de Mara, de Tico, d'Agwama, de Bakla (1), de Murgar & de Gabula, lesquels avoient déjà rassemblé une armée considérable. Le Roi voyant qu'ils persistoient à ne l'attaquer que de nuit, monta à cheval, suivi de peu de monde, & alla examiner le pays afin de choisir un poste avantageux pour son camp; mais il se vit tout à coup entouré par un parti de troupes d'Adel, qui s'étoient mises en embuscade pour le surprendre. Un Soldat, qui pa-

(1) C'est une tribu de Pasteurs. Excepté les deux premieres de ces nations, toutes les autres sont aujourd'hui inconnues en Abyssinie.

roiſſoit être un Abyſſinien, s'approcha du Prince, & lui porta par derriere un coup de ſabre, qui coupa ſa ceinture en deux, perça ſa cuiraſſe & le bleſſa. Il alloit redoubler, mais le Roi le frappa de ſa lance ſur le front, & tous les Maures prirent la fuite.

CEPENDANT les Maures continuerent pendant cinq nuits de ſuite à harceler le camp du Roi; ce qui augmenta beaucoup les murmures des Abyſſiniens. Ils étoient d'autant plus mécontens, que leur ennemi fuyoit tout engagement général, quoiqu'Amda Sion lui eût préſenté pluſieurs fois le combat. Le 28 Juin ce Prince quitta la poſition déſavantageuſe où étoit ſon camp, & il s'avança d'une journée de marche plus près de Mara, montrant qu'il vouloit ſe rendre dans le centre de ce royaume. Mais il fut arrêté là par ſes Soldats, qui refuſerent abſolument d'aller plus loin, & de continuer à porter les armes dans ce climat dangereux, tandis que les autres Abyſſiniens jouiſſoient tranquillement dans leurs foyers, de la ſanté, de l'abondance & des plaiſirs.

CES diſpoſitions de l'armée ne furent pas plutôt connues du Roi, qu'il convoqua les Chefs, & ſe plaçant ſur une hauteur, il harangua ſes Soldats avec une éloquence ſi forte & ſi perſuaſive, que tous ceux qui avoient juſqu'alors admiré ce Prince comme un guerrier, avouerent que comme Orateur il étoit auſſi le premier de ſes états. Il rappella à ſes troupes : « Que leur expédition n'étoit point une campagne ordinaire » comme celles de ſes prédéceſſeurs, qui ne prenoient jamais » les armes que pour recueillir leurs revenus. Le but de la » guerre actuelle, dit-il, eſt de venger le ſang de tant de Chré-

» tiens

» tiens innocens, égorgés en pleine paix à cauſe de leur reli-
» gion. Nous ſommes les inſtrumens dont Dieu ſe ſert pour
» venger la mort des Prêtres qui ont été indignement offerts
» en ſacrifice ſur leurs propres autels. Non, vous n'êtes
» point des Soldats vulgaires. Vous vous êtes réunis par un
» ſerment ſacré. Vous avez, au bord de la riviere d'Hawash,
» juré ſur l'Euchariſtie que vous ne retourneriez point en
» Abyſſinie, avant d'avoir vaincu & puni les Mahométans
» de ces Etats. Ainſi donc à préſent que tout ſuccede à vos
» vœux, à préſent que les armées Mahométanes ſont défaites
» auſſi-tôt qu'elles ſe préſentent au combat, & que tout le
» pays ouvert à votre courage, vous laiſſe les maîtres du châ-
» timent que vous voudrez infliger, vouloir vous retirer &
» pardonner à vos ennemis, ce ſeroit vous jouer à-la-fois
» & du ſerment qui vous engage, & des ſaints motifs de votre
» expédition. » — Il leur prouva enſuite par des raiſonne-
mens invincibles le danger qu'il y auroit pour eux à ſe retirer
dans ce moment à travers un pays dévaſté & où ils ne trouve-
roient pas de quoi ſubſiſter. « Songez, ajouta-t-il, aux alarmes
» que notre retraite cauſeroit en Shoa, ſi nous nous y reti-
» rions devant un ennemi qui nous ſuivroit de près juſque dans
» ma capitale; car telles ſeroient les conſéquences du parti
» qu'on propoſe. Quoique les Maures refuſent de com-
» battre, rien ne les empêcheroit de ſe mettre à nos trouſſes
» pour nous harceler ſans ceſſe dans une retraite qui auroit
» tout l'air d'une fuite; & une guerre commencée avec le
» plus grand ſuccès ſe termineroit d'une maniere fatale &
» ignominieuſe. »

AMDA Sion pourſuivant ſon diſcours leur cita ſon propre

exemple. « Leurs Prophetes, dit-il, avoient prédit dès long-
» temps qu'il ſeroit un Prince ami des voluptés & du repos,
» & loin de nier ce goût, il en fit l'aveu. Il déclara même
» qu'il trouvoit raiſonnable que chacun d'eux aimât les plai-
» ſirs & l'aiſance; mais il les pria de l'imiter en cela, & de
» ſacrifier leur propre ſatisfaction à ce qu'ils devoient à Dieu,
» à leur Patrie, & à leurs freres égorgés; parce que juſqu'à
» ce que ces devoirs fuſſent remplis, le repos & les plaiſirs
» dont pouvoient jouir des Chrétiens, & ſur-tout des Chré-
» tiens enchaînés par un ſerment, n'étoient à ſes yeux qu'une
» ſorte d'apoſtaſie. »

UN cri général d'approbation répondit à cette harangue. Tous les Abyſſiniens déclarerent qu'ils renouvelloient le ſerment fait au bord de l'Hawash, qu'ils ſe regardoient comme les Soldats du Chriſt, & qu'ils ſuivroient leur Roi juſqu'à la mort.

LES grandes qualités de ce Prince, la force & la grace de ſon diſcours ſuffiſoient ſans doute pour produire ce changement ſoudain dans l'armée; mais ce qui augmenta beaucoup les diſpoſitions des Soldats, c'eſt qu'un Hermite renommé pour ſa piété & l'auſtérité de ſes mœurs, & qui vivoit en Shoa, dans une grotte ſituée preſqu'au ſommet d'un rocher, ſe rendit alors au camp pour déclarer qu'il avoit trouvé dans l'apocalypſe de Saint-Jean, que cette année la religion Mahométane devoit être exterminée de deſſus la face de la terre. Remplis de cet eſpoir, le jour de la fête de Ras-Werk, au mois de Juillet, l'armée paſſa l'Yaſs, grande riviere du royaume de Mara; & elle campa ſur ſes bords. La nuit ſui-

vante elle fut allarmée par un avis qu'on donna au Roi, mais que ce prince reconnut bientôt pour un menſonge.

UNE femme, *dont le* pere étoit Chrétien, vint dire qu'elle quittoit *le camp des Maures*, qu'ils n'étoient qu'à peu de diſtance de là, & qu'ils attendoient une nuit de pluie & d'orage pour attaquer l'armée du Roi. Le temps étant préciſément fort mauvais, cette nuit là, on ne douta point que les ennemis n'arrivaſſent bientôt. Le vent ſouffloit avec tant de violence que la tente du Roi fut renverſée, ainſi que quelques autres, & la confuſion étoit d'autant plus grande que les Soldats croyoient à tout inſtant voir les Maures fondre ſur eux. Mais ſoit qu'ils n'euſſent pas eu intention de venir, ſoit que la tempête fût trop violente pour qu'ils ſe haſardaſſent, ils ne parurent *ni cette nuit là*, ni pendant tout le temps que les Abyſſiniens furent campés en cet endroit.

DANS ce temps là un grand nombre *de Prêtres* & d'autres perſonnes quitterent *leurs foyers*, & voulurent être témoins *des triomphes de* leur Roi, ſur des peuples, dont, pour la plupart, le nom même leur étoit inconnu. Pluſieurs détachemens de troupes vinrent auſſi renforcer l'armée du Roi. Alors Amda Sion s'avança encore d'une journée de chemin dans le royaume de Mara, & il ſe ſaiſit d'une ſituation très-avantageuſe, où il réſolut de ſe maintenir avec le gros de ſon armée, afin de pouvoir envoyer ſans ceſſe des détachemens pour déſoler le pays. Cet endroit ſe nomme *Daſſi*. Il n'y a ni riviere ni ſource, & l'on ne peut s'y procurer d'autre eau que celle qu'on trouve en creuſant dans le ſable, & qui dans la ſaiſon des pluies tombant des montagnes & filtrant à travers une terre

légere, vient ſe ramaſſer dans le gravier & eſt toujours de niveau avec la mer. Là le Roi attaqué des fievres du Kolla (1) fut dangereuſement malade.

Le roi d'Adel n'ignora point les difficultés qui s'étoient élevées dans l'armée d'Amda-Sion, & le projet qui en avoit été la ſuite. La marche du prince Abyſſinien, qui s'avançoit lentement dans cette ſaiſon de l'année vers le centre du pays, le ſoin qu'il prenoit de renforcer ſon armée & de lui procurer tout ce qui lui étoit néceſſaire, tout prouvoit que ce n'étoit point une incurſion rapide & momentanée; mais l'exécution ſuivie d'un plan qui deviendroit fatal aux ſouverains de ces petits états. En outre Gimmel-Eddin, que le roi avoit tiré de priſon & établi gouverneur des provinces Maures d'Abyſſinie, aſſuroit poſitivement les Mahométans que tel étoit le deſſein d'Amda-Sion. Il leur diſoit que ce Prince n'entroit point dans leur pays pour exiger des tributs, pour enlever du butin, ni pour ſe faire reconnoître pour leur Souverain; mais pour attaquer leur religion, que lui & ſes ſoldats avoient juré de détruire; que ce n'étoit point le moment d'offrir une rançon pour obtenir la paix, parce que quand même ils voudroient donner pour cela leurs femmes & leurs enfans, le Roi ne les accepteroit pas, à moins que les peres & les époux n'euſſent embraſſé le chriſtianiſme. Il ajoutoit enfin que pour lui, il avoit pris ſon parti, & qu'il mourroit comme il avoit vécu, fidele à la religion de Mahomet; non tranquille ſpectateur des ſuccès de l'ennemi, mais occupé à lui réſiſter juſqu'au dernier ſoupir, & qu'en conſéquence il ſe préparoit à le combattre de tout ſon pouvoir.

(1) Le Kolla eſt le nom ſous lequel les Abyſſiniens déſignent les pays-bas de leur Empire.

La réſolution de Gimmel-Eddin ne fut pas plutôt rendue publique, qu'une ſorte de frénéſie s'empara de tout le peuple d'Adel. Ils coururent tumultuairement aux armes, & demanderent à grands cris d'être menés immédiatement contre les Abyſſiniens, parce qu'ils ne vouloient pas vivre plus long-tems de cette maniere.

PARMI les principaux Maures, il y avoit un nommé Saleh, chef du petit diſtrict de Caſſi, & Sherif, c'eſt-à-dire de la race de Mahomet. Cet homme non-ſeulement diſtingué par ſa naiſſance, mais par ſon caractere & ſa piété, étoit de plus Iman, titre par lequel on déſigne un Grand-Prêtre dans la religion muſulmane; & comme il avoit acquis un grand crédit ſur ceux de ſon parti, il réſolut d'engager tous les états Maures à former une ligue générale. L'accompliſſement de ce projet étoit aſſez difficile; car il eſt néceſſaire d'obſerver que quoique la défenſe de leur religion dût être un motif aſſez puiſſant pour unir les Mahométans contre les Chrétiens, l'amour du gain & les jalouſies de commerce, faiſoient ſans ceſſe que quelqu'un d'entre eux favoriſoit toujours le Roi d'Abyſſinie, au ſein même de leur confédération & de leurs conſeils. Le but de Saleh étoit donc de détruire ces oppoſitions, & il réuſſit au-delà de ſes eſpérances, en déterminant ſeize Rois à entrer en campagne avec quarante mille hommes, dont le commandement général fut donné au Roi d'Adel.

JE dois rappeller ici que je traduis un hiſtorien Abyſſinien. Ceux que la chronique originale appelle Rois, doivent être ſeulement conſidérés comme des Chefs héréditaires, indé-

pendans de l'Abyſſinie, & ne payant aucun tribut. Les noms de leurs états étoient Adel, Mara, Bakla, Haggara, Fadiſe, Gadai, Nagal, Zuba, Harlar, Hobal, Hangila, Tarshish, Ain, Ilbiro, Zeyla & Eſtè. Quand nous conſidérons que ces ſeize ſouverains ne réunirent que quarante mille hommes, & qu'ils avoient ſous eux 2712 Officiers généraux ou Gouverneurs de Diſtricts, lieux dont tous les noms ſont rapportés, nous devons avoir une bien foible opinion, & de l'étendue & de la population de ces royaumes, alors nouvellement fondés.

IL me ſemble fort inutile de répéter d'après la chronique Abyſſinienne, les noms de tous ces villages, qui probablement n'exiſtent plus. J'obſerverai ſeulement que dans le nombre des états déſignés ſur la côte de l'océan, ſe trouve le Royaume de Tharshis ou Tharshish, préciſément ſur la route de Sofala. Ce qui fournit une forte preuve que Sofala & Ophir ſont le même pays, & que ce Tarshish eſt l'endroit où s'arrêtoient les flottes de Salomon dans leur voyage d'Ophir.

AMDA-SION ne pouvant ſe mettre en marche à cauſe de ſa fievre, & ne voulant point livrer bataille qu'il ne fût lui-même en état de commander ſon armée, ſe renferma dans ſon camp de Daſſi, juſqu'à ce qu'il fût entierement guéri. Mais en attendant il envoya ſans ceſſe des détachemens ravager le pays circonvoiſin.

LE Roi n'avoit alors avec lui que les troupes des provinces d'Amhara, de Shoa, de Gojam & de Damot, qui

compoſoient ordinairement l'arrierre-garde, quand toute l'armée royale étoit aſſemblée. Toutes ſes troupes étoient exactement payées, bien armées, bien vêtues; mais elles étoient devenues peu ſoucieuſes de la diſcipline, & difficiles à conduire; parce qu'indépendamment des choſes néceſſaires, elles poſſédoient des richeſſes, qu'elles avoient acquiſes par des victoires continuelles, depuis que traverſant la riviere d'Hawash, elles s'étoient avancées dans le royaume de Mara, pauvre par ſon ſol, mais riche par ſon commerce, & abondant en marchandiſes des Indes. Les ſoldats étoient tellement chargés de butin, qu'ils recommencerent à vouloir s'en retourner chez eux, plutôt que d'étendre leurs conquêtes, & de détruire le royaume de Mara & d'Adel.

La mauvaiſe qualité de l'eau de ce pays chaud & mal ſain, fut cauſe que le Roi eut les fievres endémiques, qu'il n'avoit nullement cherché à prévenir, & contre leſquelles il ne fit aucun remede. Rien ne pouvoit l'empêcher de s'expoſer aux brûlantes ardeurs du ſoleil, & à l'humidité dangereuſe des nuits; & il y avoit déjà ſept jours qu'il étoit attaqué de la fievre, ſans qu'il voulût ni manger, ni boire. Toute l'armée crut, d'après cette maladie, que le Monarque prendroit le parti de s'en retourner promptement, & dans tout le camp on parloit du départ, comme ſi l'on en avoit déjà reçu l'ordre.

Cependant l'armée Mahométane s'étoit raſſemblée ſans que le Roi en eût eu le moindre avis. L'aſcendant de Saleh avoit entraîné les divers chefs des Maures, & leur réunion s'étoit faite d'autant plus facilement qu'Amda-Sion ne leur avoit

opposé aucun obstacle. Ce prince sentant sa fievre diminuée le neuvieme jour de sa maladie, fit partir quelques chasseurs, parce qu'il avoit envie de manger du gibier, qui est très-abondant dans ces contrées, & que les Abyssiniens regardent comme l'aliment le plus sain & le plus nourrissant pour les malades. Après avoir tué ce qu'il falloit pour le Roi, les chasseurs s'en revinrent, à l'exception de deux d'entr'eux qui continuerent à poursuivre le gibier dans les bois, & s'éloignerent du camp jusqu'à quatre journées de chemin. Alors ayant besoin de chercher de l'eau pour faire boire leurs chiens, ils rencontrerent un Maure qui chassoit comme eux, & qui leur montra l'armée Mahométane, campée à très-peu de distance, & fort nombreuse. Soudain ils s'en retournerent à la hâte pour instruire le Roi du danger qui le menaçoit. A cette nouvelle Amda-Sion envoya quelques cavaliers pour tâcher de savoir au juste le nombre, la situation & les desseins de l'ennemi. Il leur recommanda sur-tout, de faire ensorte de lui mener un prisonnier; car les chasseurs avoient tué le leur, de peur qu'il ne fût un obstacle à leur retour.

Le Roi étoit sans fievre : mais il n'avoit point encore repris ses forces. Malgré cela il essaya de quitter son lit & de s'armer ; mais il s'évanouit & tomba le visage contre terre, au moment où on lui ceignoit son épée.

Bientôt les cavaliers qui avoient été à la découverte arriverent, & confirmerent ce qu'avoient dit les chasseurs. Ils avoient trouvé l'armée des Maures au bord de l'eau & à la même

même place où elle avoit d'abord été vue : mais ce qu'ils raconterent du nombre & de l'air redoutable des ennemis, répandit dans le camp abyſſinien une terreur panique. Les femmes du Roi, comme s'exprime l'Hiſtorien de ſa vie, ce qui ſemble prouver qu'il en avoit plus d'une; les femmes du Roi eſſayerent de le détourner de courir le riſque d'une bataille, dans l'état de foibleſſe & de langueur où il étoit; elles le conjurerent d'abondonner un pays mal-ſain, & de garnir de troupes les paſſages de la haute Abyſſinie, afin d'empêcher l'ennemi de le pourſuivre en Shoa.

MAIS le Roi s'étant lavé le viſage & bien rafraîchi, prit un air de confiance, & s'aſſit à la porte de ſa tente, où ſes Officiers & ſes ſoldats ſe précipitoient en foule autour de lui. Là il leur dit, du ton le plus tranquille, « qu'expéri-
» mentés, comme ils devoient l'être, il étoit ſurpris de les
» voir ſans ceſſe s'abandonner à une crainte, à un découra-
» gement indigne d'une armée de vétérans. Vous ſavez,
» ajouta-t-il, que je ſuis venu contre le Roi d'Adel, pour
» reprendre une Province qui fut jadis dépendante de ma
» couronne. Quoique dans la route vous vous ſoyez chargés
» de richeſſes, ce que j'ai permis autant par amitié pour
» vous, que pour déſoler mes ennemis, mon principal objet
» n'eſt point le pillage des Marchands. Si je ſuis vaincu dans
» la bataille qui aura lieu demain, car à Dieu ne plaiſe que je ne
» l'accepte pas ſi on me l'offre, je ſerai le premier à vous don-
» ner l'exemple de mourir en hommes, au milieu de vos en-
» nemis; mais, tandis que je vivrai, je ne ſouffrirai point que
» l'étendard du Chriſt fuie devant les étendards profanes des
» Infideles. Quant aux circonſtances où je me trouve, à ma

» maladie, au grand nombre de guerriers Maures, cela ne » diminue en rien l'eſpoir que j'ai de fouler demain à mes » pieds la tête du Roi d'Adel. Je n'ai jamais penſé que ce » fût à ma force, à ma valeur, non plus qu'à la lâcheté de », de mes ennemis, que je duſſe le bonheur de triompher d'eux » juſqu'à préſent : ainſi je ne crains point que ma foi- » bleſſe accidentelle puiſſe leur donner de l'avantage ſur » moi, tandis que je continuerai à compter ſur la force de » Dieu ».

TOUTE l'armée, témoin de la confiance & de la fermeté du Roi, commença à regarder ſa convaleſcence comme un miracle. Soudain chaque ſoldat prit les armes, & ils demanderent tous à être menés au combat, & à ne point attendre que l'ennemi vînt les attaquer. Ils conjurerent en même-temps le Roi de ne pas expoſer ſa perſonne, comme il avoit coutume de le faire : mais de compter ſur la valeur de ſes troupes, ſans riſquer une vie, dont la perte ſeroit pour les Mahométans un avantage plus ſignalé que le gain de tout ce qu'ils avoient perdu. Alors ce Monarque, exhortant ſes troupes à perſévérer dans leurs ſentimens courageux, rentra pour prendre du repos, & envoya les femmes, les enfans, & tout ce qui pouvoit embarraſſer les combattans, dans un petit couvent ſitué ſur le penchant d'une montagne, appellée Debra-Martel (1). Enſuite, après avoir pris des renſeignemens ſur le pays, & s'être aſſuré des endroits où il pourroit avoir de l'eau, il s'avança vers l'ennemi.

LE jour ſuivant, un Maure lui donna avis que les

(1) La montagne du Témoignage.

Mahométans avoient non-seulement empoisonné tous les puits & les citernes, mais encore corrompu, par des maléfices & des enchantemens, les eaux qui étoient en avant de l'armée; puis ce Maure ajouta que les ennemis ne s'étoient pas encore mis en marche, parce qu'ils attendoient les troupes de quelques districts du royaume d'Adel, qui devoient joindre leur camp. D'après cette nouvelle, le Roi se fit précéder d'un jour par son Fit-Auraris, & il envoya avec lui un Prêtre nommé Tecla Sion, pour qu'il pût bénir les eaux & détruire les effets du maléfice des Maures. Ensuite il continua sa route avec toute son armée, & campa sur le bord d'une petite riviere à peu de distance de l'ennemi.

Le Fit-Auraris est un Officier qui a sous ses ordres un corps de troupes, avec lesquelles il précede toujours l'armée abyssinienne, à plus ou moins de distance, suivant les circonstances où l'on se trouve. Je parlerai, dans la suite, plus au long de cet emploi.

L'ARMÉE du Roi étant rendue au bord de la riviere, les soldats commencerent à se baigner, & à faire entrer dans l'eau leurs mulets & leurs chevaux, ainsi qu'il est d'usage le jour des Rois dans toute l'Abyssinie. Ces ablutions se faisoient en l'honneur de Tecla Sion, qui ayant béni les eaux & détruit les enchantemens des sorciers Maures, avoit changé le nom de la riviere en celui de Jourdain. Mais, tandis qu'il étoit ainsi occupé, le Fit-Auraris rencontra un nombreux parti d'ennemis, avec des femmes, qui portoient des drogues pour empoisonner & enchanter les eaux. Ce parti tomba si rudement sur le Fit-Auraris qu'il le mit en

fuite ; & cet Officier porta lui-même à l'armée la nouvelle de ſa défaite.

LES Abyſſiniens furent tellement épouvantés de ce rapport, qu'ils refuſerent d'avancer un pas de plus. Leurs tentes avoient été plantées ſur le bord de la riviere, où ils étoient arrivés, & enſuite ils avoient paſſé de l'autre côté. Mais dès qu'ils entendirent le Fit-Auraris, ils retournerent tous à leurs tentes, afin d'avoir la riviere devant eux, & de pouvoir combattre l'ennemi avec plus d'avantage, s'il venoit les chercher. Cependant ils ne perſiſterent pas long-temps dans cette réſolution. La plupart d'entre eux parloient d'abattre leurs tentes, de s'en retourner en Abyſſinie pour prendre des renforts, & revenir quand leur armée ſeroit plus nombreuſe : mais ce qui augmenta beaucoup les partiſans de cette opinion, c'eſt que pendant qu'on raiſonnoit ainſi, les Maures ſe préſenterent à la vue du camp.

LE Roi, déſolé de la terreur de ſes ſoldats, couroit à cheval dans tous les rangs, & employoit toute ſortes de moyens pour appaiſer leurs murmures. Il leur dit qu'en ſe retirant dans un camp, c'étoit s'empriſonner eux-mêmes ; que la plus grande partie de l'armée étant compoſée de cavalerie, tout ſon avantage étoit dans une plaine, comme celle qu'ils avoient devant eux ; qu'une retraite pour aller joindre le reſte des troupes Abyſſiniennes, lorſqu'ils avoient tant de chemin à faire, étoit une idée folle, parce que l'ennemi marcheroit ſans ceſſe à leurs trouſſes : enfin il pria ceux qui ne voudroient pas combattre, de demeurer ſeu-

lement ſpectateurs, & de ne point quitter leur place. Comme Amda-Sion ne reçut alors de ſes ſoldats aucun ſigne de contentement ni d'approbation, & qu'il vit bien que s'ils ſe débandoient, tout étoit perdu, parce que les Maures étoient en préſence, il ordonna ſoudain au général de la cavalerie, & à cinq autres officiers d'attaquer l'aile-gauche de l'ennemi, tandis que lui & les gens de ſa maiſon alloient fondre ſur l'aile-droite.

L'HISTORIEN Abyſſinien, honorant rarement la mémoire des particuliers, a cependant, dans cette occaſion, conſervé les noms de ces braves hommes. Le premier étoit Zana Asferi, le ſecond Tecla, le troiſieme Wanag Araad, le quatrieme Saïf Segued, l'un des fils du Roi, le cinquieme Badel Waliz, & le ſixieme enfin Kédani. Ces cavaliers ſuivis, à ce qu'on croit de leurs domeſtiques, quoique l'hiſtoire ne parle que d'eux ſeulement, tomberent avec fureur ſur la gauche de l'armée *Mahométane*.

LE Roi, au premier abord, tua de ſa main les deux chefs de l'aîle-droite; & ſon fils Saïf Segued ayant tué auſſi un des principaux officiers de l'aîle-gauche, une terreur panique s'empara de ces deux côtés des Maures, & leur armée entiere parut en même-temps s'ébranler. Alors les Abyſſiniens, honteux de leur conduite, & voyant le danger de leur Roi, s'élancerent en pouſſant de grands cris ſur les Mahométans. En cemoment toutes les troupes des infideles s'étoient réunies, & l'on combattit de toutes parts avec opiniâtreté, juſqu'à ce qu'enfin le centre, puis l'aîle gauche des Maures, furent diſperſés; mais l'aîle droite, conſiſtant en guerriers

venus pour la plupart d'Arabie, & ne connoiſſant pas le pays, ſe retira dans une vallée étroite, profonde, environnée de montagnes perpendiculaires & couvertes de bois.

L'ARMÉE Abyſſinienne croyant alors que le combat étoit achevé, commença, ſuivant ſa coutume, à s'abandonner au pillage, dépouillant & hachant les corps des tués & bleſſés; mais le Roi, qui vit d'après la mépriſe des Arabes qu'ils étoient tous perdus ſi on les pourſuivoit, fit proclamer, ſur le champ de bataille, l'ordre de ſe rallier à l'étendard royal, qui étoit planté ſur une petite éminence; & il fit, en même-temps, défendre de piller, ſous peine de mort. Cependant comme il s'apperçut que cette défenſe étoit mal exécutée, il s'élança à la tête de quelques cavaliers, & parcourant le champ de bataille, il tua lui même deux de ſes ſoldats, qu'il rencontra dépouillant les Maures, ſans aucun égard pour ſes ordres. Cet exemple de ſévérité de la part d'un Prince toujours très-attentif à épargner le ſang de ſes ſoldats, eut tout l'effet qu'il en attendoit. L'armée entiere ſe rallia ſoudain ſous l'étendard royal.

AMDA-SION partagea alors ſon armée en deux corps. Il plaça à l'entrée de la vallée, où les Arabes s'étoient retirés, la partie de la cavalerie & de l'infanterie, qui avoit le plus ſouffert dans cette terrible journée, & après avoir intercepté tous les paſſages, il fit grimper des ſoldats dans les montagnes & dans les bois, pour environner de tous côtés les malheureux Arabes, qu'il dévouoit à une deſtruction certaine.

LE Roi fit encore plus; il fit promptement rafraîchir

ceux des cavaliers, qui avoient le moins ſouffert dans le combat, parce qu'il ſavoit qu'il n'y avoit point de temps à perdre, ſi on vouloit pourſuivre les Maures, qui, accablés de fatigue, de faim & de ſoif, ne manqueroient pas de ſe retirer au bord de l'eau pour prendre ſoin de leurs bleſſés & ſe repoſer. En effet, ce Prince ne ſe trompa point. Les ennemis allerent ſe poſter à une petite journée de marche du champ de bataille, & préciſément dans l'endroit où ſes chaſſeurs les avoient vus la premiere fois.

AMDA-SION donna le commandement de ce détachement au général de la cavalerie, à qui il recommanda de chaſſer les Maures à une journée de chemin au-delà d'où ils étoient, tandis que lui, après avoir pris quelques légers rafraîchiſſemens, commençoit à harceler les Arabes renfermés dans la vallée. Ce Prince ſe mit à pied à la tête de ſes troupes, & attaqua de front les Arabes, qui, ſe voyant alors dans une ſituation déſeſpérée, firent tous les efforts poſſibles pour gagner la plaine. Mais ils furent bien plus allarmés, quand des ſoldats grimpés ſur le ſommet des montagnes, leur lancerent de tous côtés des rochers énormes. Preſſés en avant par le Roi, & aſſaillis derriere par un ennemi qu'ils ne pouvoient même pas voir, la confuſion & le déſordre ſe mirent bientôt parmi eux, & ils furent maſſacrés ſans qu'il en échappât un ſeul. Après quoi, le Monarque permettant le pillage à ſes troupes, ſe retira dans ſon camp & dans ſa tente, où le général de la cavalerie vint lui rendre compte de ſon expédition.

CET officier s'étoit avancé lentement, étendant ſes troupes

le plus qu'il lui avoit été poſſible, afin de donner à l'ennemi moins de facilité pour s'échapper. Tous les Maures s'étoient raſſemblés auprès de l'étang, où les Abyſſiniens les avoient maſſacrés ſans pitié, juſqu'après le coucher du ſoleil. Les vainqueurs avoient marché alors vers le lieu, où Saleh, Roi de Mara venoit de raſſembler les foibles débris d'une armée naguère ſi redoutable; mais ces troupes malheureuſes déſeſpérées de leur défaite, accablées de la chaleur, épuiſées de fatigues, & également incapables de combattre & de fuir, reſtoient étendues à terre & penchoient leur bouche dans l'eau pour ſe déſaltérer & ſe rafraîchir, manquant d'ailleurs de toute autre ſecours. Le général de la cavalerie, ranimé par les rafraîchiſſemens qu'il avoit pris & par une recente victoire, n'eut donc d'autre peine pour exterminer ces infortunés, que d'en donner l'ordre; & ſes ſoldats l'exécuterent avec toute la cruauté & la rage que peut inſpirer la différence de religion. Depuis le jour que le Roi leur avoit reproché de manquer à leur ſerment, & de négliger la vengeance qu'ils devoient à leurs freres & aux Prêtres maſſacrés par les Maures, chaque ſoldat meſuroit la fidélité qu'il devoit aux promeſſes jurées au bord de l'Hawath, par le ſang qu'il répandoit : cependant, fatigués de cette boucherie, ils garderent quelques priſonniers, parmi leſquels ſe trouvoit Saleh, Roi de Mara.

LA journée étoit déja avancée, lorſque le Roi eut achevé le maſſacre des Arabes, renfermés dans la vallée; & il étoit nuit cloſe, lorſque les ſoldats, non moins fatigués de piller que de combattre, rentrerent dans le camp. Mais ce ne fut que le lendemain avant midi que le général de la cavalerie arriva

arriva & raconta au Roi ce qu'il avoit fait. L'on conduisit devant le Roi, en présence de toute l'armée, l'infortuné Saleh, revêtu des mêmes habits & des marques de dignité, qu'il avoit en combattant la veille à la tête de ses troupes; il portoit des chaînes d'or à ses bras, & il avoit un collier d'or, enrichi de pierres précieuses. Le Roi daigna à peine lui parler, & Saleh garda un profond silence. Quand l'armée eut satisfait sa curiosité en contemplant ce prince, autrefois l'objet de sa crainte, Amda-Sion fit un mouvement de la main, & soudain le malheureux prisonnier fut pendu avec ses habits royaux, à un arbre qui étoit à l'entrée du camp. Ensuite on fit venir la Reine de Mara, sur laquelle on avoit débité tant d'histoires merveilleuses, & qu'on disoit avoir l'art d'empoisonner les eaux par des drogues & des enchantemens; & le Monarque Abyssinien, malgré son penchant pour le beau sexe, la fit tailler en pieces par des soldats, & on donna son corps à manger aux chiens.

Alors Amda-Sion fit partir un message pour apprendre la victoire aux Reines, ses femmes, & aux autres Dames qu'il avoit envoyées, avec une partie de son armée, à Debra Martel. A cette nouvelle, les Moines de ce Couvent firent, en action de graces, une procession solemnelle, qui fut suivie de tout ce que la piété & la charité purent leur suggérer.

L'on étoit alors à la fin de juillet, temps où les pluies tombent en Abyssinie continuellement & avec violence. Le Roi convoqua tous les nobles, les officiers & les prêtres qui étoient dans son armée, & il tint conseil pour savoir s'il s'en retourneroit directement en Shoa, ou si se con-

tentant de renvoyer les femmes, les enfans & le bagage; il resteroit avec ses meilleures troupes, pour ravager une partie du royaume d'Adel, où il étoit déjà entré, & puis regagner sa capitale par un autre chemin. La majorité de l'armée, & sur-tout les Prêtres furent pour le premier parti; mais le Roi & les principaux officiers soutinrent que les avantages, acquis par tant de sang, ne devoient point être abandonnés, jusqu'à ce qu'on eût réduit les Mahométans au point de ne pouvoir plus nuire à l'Abyssinie, ou même si la fortune continuoit à être favorable, jusqu'à ce qu'on eût exterminé & la religion & la race entiere des infideles: cette opinion fut suivie.

Le Roi renvoya donc en Shoa, son bagage, ses femmes, ses enfans, ses domestiques & tous les gens inutiles. Il ne garda auprès de lui qu'une armée de vétérans, en état de combattre un nombre de soldats six fois plus considérable que le leur; & ne comptant plus pour sa subsistance que sur le pays contre lequel il marchoit, il alla faire la conquête de la Ville de Zeyla. A peine y étoit-il entré, qu'il fit partir un détachement de son armée pour s'emparer du riche Village de Taraca, où l'on passa tous les hommes au fil de l'épée, & où l'on réduisit toutes les femmes à l'esclavage pour servir l'armée, à la place de celles qu'on avoit renvoyées en Abyssinie.

Par ces petites expéditions, le Roi vouloit accoutumer ses soldats à combattre en son absence & détruire un préjugé général, qui leur faisoit croire qu'ils ne vaincroient point s'il ne les commandoit pas.

Le 10 de Juillet, ce Prince se remit en marche, & il arriva à Darbé sans aucune opposition. Le lendemain matin il envoya divers détachemens piller, brûler & détruire tout à droite & à gauche. Ces détachemens dévasterent tous le pays de Gassi & égorgerent le Sherif Abdullah, gouverneur de cette Province & fils de l'Iman Saruch, auteur de la confédération des seize Rois Maures contre Amda-Sion. Delà le Roi envahit tout-à-coup Abalgé & Talab, Districts considérables appartenant au Roi d'Adel.

Le Roi d'Adel apprenant qu'Amda-Sion, au-lieu de s'en retourner en Abyssinie au commencement de la saison des pluies, avoit résolu de ravager tous les pays Mahométans, ne négligea rien pour se mettre en état de lui résister, & il rassembla les troupes que chaque Province pût lui fournir, afin de faire un dernier effort contre ce terrible ennemi.

Apeine Amda-Sion avoit-il *achevé de détruire* Talab, que le Roi d'Adel, *désespéré* de voir depuis si long-temps *dévaster son* Royaume, marcha contre le vainqueur, & prit bien moins de précautions, que sa situation & le caractere de son ennemi n'en exigeoient. Amda-Sion, dont le vœu le plus ardent étoit de combattre les Maures, toutes les fois que l'occasion s'en présentoit, abandonna le pillage, & courut au devant du Roi d'Adel, dès l'instant qu'il apprit sa marche. Lui laissant le choix du champ de bataille, & se regardant déjà sûr de la victoire, il détacha d'avance de son armée quelques partis de cavalerie pour couper les Maures dans leur retraite, lorsqu'ils voudroient s'enfuir; car jamais aucun général ne fut aussi pré-

voyant que lui pour exterminer ſes ennemis. Enſuite il attaqua le Roi d'Adel, & enfonçant ſes éperons dans les flancs de ſon cheval, il fut au milieu des Maures, lorſque les plus agiles de ſes ſoldats demeuroient encore loin de lui. A la vue du péril de leur Roi, les Abyſſiniens, ſuivant leur coutume, fondirent avec rage ſur les Mahométans; les troupes du Roi d'Adel furent aiſément vaincues; ce Prince malheureux périt lui-même ſur le champ de bataille, & la plus grande partie de l'armée croyant trouver ſon ſalut dans la fuite, donna dans les embuches qu'Amda-Sion avoit préparées pour l'exterminer.

Les trois fils & le frere du Roi d'Adel, ayant bien reconnu pendant le combat l'infériorité de leurs troupes, & épouvantés du ſort dont leur pays étoit menacé, prirent leurs effets les plus précieux, que pour plus grande marque d'humilité ils chargerent ſur leur tête & ſur leurs épaules, & dans cet état ils vinrent ſe préſenter devant le Monarque Abyſſinien. Amda-Sion étoit armé & aſſis en dehors de ſa tente. Les quatre Princes Maures proſternés à ſes pieds, inclinant leur front dans la pouſſiere, & lui demandant pardon de tout ce qui avoit été fait contre lui, ſe ſoumirent à le regarder comme leur Souverain, à obéir à ſes ordres, & le prierent de s'arrêter, de ne pas continuer à dévaſter leur pays, parce que ce qui reſtoit, appartenoit preſque tout à des marchands Arabes, qui ne lui avoient fait aucun mal.

Mais le Roi peu diſpoſé à croire à leurs aſſurances de fidélité, leur dit d'un ton ſévere, « qu'eux & toute l'Ethiopie » ſavoient qu'ils étoient autrefois ſoumis à ſon empire, comme

» le reſte de ſes ſujets. Que dans ce temps-là ni lui, ni ſes pré-
» déceſſeurs ne les avoient point opprimés, mais qu'ils leur
» avoient rendu préſent pour préſent, or pour or, honneur pour
» honneur, & qu'ils les avoient renvoyés ſatisfaits toutes les
» fois qu'ils étoient venus lui préſenter leurs hommages. Que
» depuis peu s'étant imaginés qu'il étoit foible, & ſe ſentant
» encouragés par le grand nombre de leurs freres venus
» d'Arabie, ils s'étoient ſans aucun prétexte ſouſtraits à leur
» devoir, oſant parler de lui comme d'un Eunuque, propre
» ſeulement à garder leur ſerrail, & ſe comportant envers
» lui d'une maniere injurieuſe pour ſa perſonne & pour le
» trône qu'il occupoit. Qu'il pourroit cependant leur pardon-
» ner cela, s'ils ne s'étoient pas rendus coupables d'un autre
» crime que tout le ſang d'Adel ne pourroit laver. Qu'ils
» avoient maſſacré les Prêtres Chrétiens, brûlé les Egliſes,
» & exterminé ſes ſujets au ſein de leurs villages, parce qu'ils
» croyoient qu'il étoit trop loin pour les défendre. Que réſolu
» de punir cet outrage, il étoit venu au centre de leur pays,
» & que tant qu'il reſpireroit & qu'il lui reſteroit dix hommes
» en état de tirer l'épée, il ne renonceroit pas à ſa vengeance. »
En achevant ces mots, il leur donna ordre de ſe retirer pour attendre l'approche de ſon armée.

Les deux fils aînés & le frere du Roi d'Adel furent ſi frappés de ce diſcours & de la maniere terrible dont le Monarque Abyſſinien le prononça, qu'ils ne répliquerent pas une ſeule parole. Mais le dernier de ces Princes, jeune homme de la plus grande eſpérance, & que ſes parens avoient eu beaucoup de peine à contraindre de fuir après la bataille, répondit avec beaucoup de courage.

« IL eſt reconnu dans tout le royaume, dit-il, qu'Adel n'a » jamais appartenu à aucun autre Souverain qu'à nous. La » puiſſance & la fureur qui renverſent & conquierent les » royaumes, ont ainſi ſoumis le nôtre; mais malgré cela notre » couleur, notre ſtature (1), prouvent ſuffiſamment que vous » n'êtes pas notre Roi. Nous avons été libres, & nous ſommes » conquis. Nous avons tenté de regagner notre liberté, » & le ſort ne nous a point ſecondés. Mais nous n'avons pas » eû moins d'égards pour vous ni pour vos prédéceſſeurs, » que vous n'en avez eû pour nous. Quand vous êtes venus » en amis dans notre pays, nous vous avons toujours reçus » en chantant devant vous & nous réjouiſſant, parce que nous » ſavions que vous aviez parmi vous des hommes de mérite » & d'une grande valeur.

» Pour l'accuſation qu'on nous fait d'avoir pillé les Chré- » tiens, vous voyez vous même combien elle eſt fauſſe. Vous » voyez quelles ſont les richeſſes de notre pays, richeſſes que » nous avons gagnées par notre induſtrie & notre commerce, » tandis que les Abyſſiniens pauvres & nuds, n'étoient que » des paſteurs & des voleurs. Au temps de vos prédéceſſeurs » une poignée de Maures auroit fait fuir la plus forte armée » Abyſſinienne, & il en ſeroit encore de même, ſans la valeur » & la conduite perſonnelle de Vous, qui êtes leur Roi. » Oui, vous, plus que tout autre pouvez en être juge. J'en » appelle à vous-même. Vous ſavez combien de fois ils ont » été prêts à abandonner vos étendards, pour prix de toutes les

(1) Les Maures ſont, en général, plus grands que les Abyſſiniens.

» victoires & de toutes les richeſſes qu'ils ont partagées avec » vous; mais il n'y a pas un ſeul Maure dans Adel qui n'eût » voulu combattre juſqu'au dernier ſoupir, avec un Prince » comme vous. C'eſt donc vous & non votre armée que nous » craignons. Nous ſavons faire la différence de l'un & de » l'autre. Vous avez déjà remporté tout l'honneur & le profit » de la victoire. Maintenant détruire un peuple ſans défenſe, » eſt, ſans doute, indigne d'un Roi, & ſur-tout d'un Roi tel » que vous. »

AMDA Sion ne montrant aucun mécontentement de la franchiſe du jeune Prince, lui répondit d'un ton calme : « des » diſcours & des réſolutions ſemblables aux vôtres, ont été » cauſe que votre pere a perdu la vie ſur le champ de bataille. » Je ne viens point pour raiſonner avec vous ſur ce que » vous devez faire. Je ne vous ai jamais envoyé perſonne pour » vous conſeiller; mais ſi la Reine votre mere, le reſte de » votre famille, & généralement tous ceux qui après la mort » de votre pere ont quelque commandement dans Adel, » ne viennent pas demain au ſoir à la porte de ma tente, » comme vous y êtes venus, je ravagerai tout le pays, de- » puis la place où je ſuis maintenant aſſis, juſqu'aux bords de » l'Océan. »

LES jeunes Princes ne manquerent pas de rendre compte à la Reine leur mere de leur entrevue avec le Monarque Abyſſinien, & de la conjurer d'aller le lendemain matin ſe jetter aux pieds du vainqueur pour implorer ſa clémence. Mais ceux qui avoient pouſſé le Roi d'Adel, Prince naturellement foible, à faire la guerre à Amda Sion, crurent qu'il y avoit plus de dan

ger pour eux que pour la famille Royale, à ſe ſoumettre à ce conquérant. Ils réſolurent donc de tenter encore le ſort des combats, s'engageant par un ſerment ſolemnel à vivre & à mourir enſemble. Ils chargerent un ancien ennemi d'Amda Sion d'informer les Princes du parti qu'ils avoient pris, & de les engager à venir le plus promptement poſſible ſe mettre à leur tête, parce qu'ils étoient prêts à vaincre ou à périr enſemble, dès que la famille Royale ſeroit hors des mains de l'ennemi.

AMDA Sion inſtruit de tout ce qui ſe paſſoit, & exceſſivement irrité contre les Maures, ſe mit promptement en marche, & ayant traverſé la grande riviere d'Aco, il entra dans la ville de Marmagab. Le lendemain il fit partir deux détachemens par différens côtés, avec l'ordre précis de ne rien épargner de tout ce qui auroit vie. Enſuite ſe mettant lui-même à la tête du reſte de ſes troupes, il marcha droit où l'on diſoit que les chefs d'Adel raſſembloient une armée, brûlant & ſaccageant tout ce qu'il rencontroit en ſon chemin. Il rencontra un corps de Maures, dont la plus grande partie étoient des fantaſſins; mais qui tous faiſoient bonne contenance & ſembloient diſpoſés à l'attaquer. En même temps une multitude immenſe de vieillards, de femmes, d'enfans, dont les parens avoient été tués dans les derniers combats, paroiſſoient déterminés à ſeconder leurs compatriotes & à triompher ou à périr avec eux.

A l'aſpect de cette étrange armée, Amda Sion s'arrêta quelques inſtans. Il ne pouvoit deviner le deſſein de tous ces gens-là: mais envoyant un parti de cavalerie pour les diſperſer, il vit qu'ils faiſoient tous une réſiſtance vigoureuſe. Les uns combattoient avec leurs épées & leurs boucliers, les autres

avec

avec leurs flêches, tandis que les femmes armées de piques, de pieux, de bâtons, & lançant des pierres, repouſſoient les Abyſſiniens, qui s'étoient imaginés d'abord les mettre aiſément en fuite. Le Roi, témoin de cette bataille, devint de plus en plus incertain, & il commença à ſe repentir d'avoir affoibli ſon armée, en envoyant au loin des détachemens. Il leur expédia ſoudain l'ordre d'avancer & de fondre ſur les ennemis, il fit lui-même des efforts extraordinaires, mais long-temps en vain. De quelque côté qu'il voulût paſſer, des gens ſe préſentoient à la mort, & ne quittoient pas leur poſte, tant qu'il leur étoit poſſible de le défendre.

Le plus remarquable de ces combattans, ſoit par ſa valeur, ſoit par ſa parure, ſa grande jeuneſſe, & les graces de ſa perſonne, étoit le Roi de Wypo. Animant ſes guerriers par ſes diſcours & par ſon exemple, il ſe préſentoit ſans ceſſe par-tout où Amda-Sion combattoit; & ſon courage eut bientôt fixé l'attention du Monarque Abyſſinien. Alors celui-ci, quittant ſon épée, & prenant un arc, choiſit, dit l'Hiſtorien d'Abyſſinie, la plus grande flêche qu'il put trouver, & en perça le cou du jeune héros, qui ſoudain pencha la tête, & tomba mort ſous les pieds de ſon cheval.

Cet exemple étoit fait pour frapper de terreur une armée comme celle des Maures. Ils prirent tout-à-coup la fuite: mais, malheureuſement pour eux, ils rencontrerent les détachemens abyſſiniens, qui venoient au ſecours du Roi, & qui en égorgerent cinq mille. La plupart de ces infortunés étoient des femmes ou des vieillards, hors d'état de faire la guerre, mais qui aimoient mieux perdre la vie que de ſouffrir

plus long-temps les outrages & les maux de toute eſpece, dont le vainqueur les accabloit. L'Hiſtorien que je traduis dit qu'il ne réchappa de cette bataille que trois Maures. Parmi les Abyſſiniens, pluſieurs principaux Officiers furent tués, & il n'y eut guère de cavalier qui ne reçut quelque bleſſure. Auſſi lorſqu'Amda-Sion fut de retour dans ſa capitale, & qu'il parloit de ſes campagnes, il avoit coutume de dire, en faiſant alluſion à cette bataille, où il avoit couru le plus grand danger : « Dieu me préſerve de combattre avec „ de vieilles femmes ». Le ſort du jeune Roi de Wypo fut très-malheureux. Il avoit nouvellement épouſé une fille du Roi d'Adel; & ce mariage fut cauſe qu'il perdit l'occaſion de combattre les Abyſſiniens, tandis qu'ils étoient découragés par la maladie d'Amda-Sion.

Le Roi marcha alors vers Saſſogade, où il arriva pour célébrer la fête de S. Jean. Ce jour-là même il donna ordre d'abattre toutes les moſquées des Mahométans, de détruire toutes les récoltes, de brûler les villages, & de paſſer tous les Maures au fil de l'épée; ce qui fut rigoureuſement exécuté. Enſuite il paſſa la grande riviere de Zorat, & il vint dans le pays des Oritii, où il établit ſon camp. Les habitans de cette Province étoient renommés par leur cruauté & la haine qu'ils avoient vouée au Chriſtianiſme. Sans ceſſe occupés à faire des incurſions dans les villages chrétiens, ils en enlevoient les habitans, qu'ils rendoient eunuques, ou qu'ils défiguroient, en leur coupant le nez & les oreilles.

Le Roi voulant juſtifier la ſévérité qu'il ſe préparoit à faire exercer contre les Infideles, ordonna qu'on lui préſentât tous

les Chrétiens qui avoient été mutilés par eux. Le nombre de ces infortunés étoit très-considérable. Amda-Sion leur demanda à quoi les Maures les employoient; & ils répondirent qu'ils leur faisoient couper du bois, charier de l'eau, & garder leurs femmes lorsqu'ils les avoient rendus eunuques. Alors ce Prince fit venir ses Généraux, & il leur recommanda de faire cacher le lendemain, quand il se mettroit en marche, divers petits partis autour de la ville. Le lendemain, en effet, il décampa; & les Maures ayant entendu le son de la trompette, & croyant que toute l'armée s'en étoit allée, retournerent dans leurs maisons. Mais ils donnerent dans les embûches des Abyssiniens, & ils furent taillés en pieces.

AMDA-SION se rendit ensuite à Haggara, où il demeura huit jours, & célébra la fête de la Sainte-Croix. Là, il entoura son camp de palissades, comme s'il avoit voulu y séjourner très long-temps; puis il y fit déposer tout le butin de ses soldats, & le laissant sous une foible garde, il se mit en marche au son de la trompette, & paroissant partir pour quelque nouvelle expédition. Mais il mit des troupes en embuscade, & lorsque les Maures, qui étoient cachés dans les bois, vinrent fondre sur le camp & eurent commencé à forcer les palissades, ils furent environnés par les Abyssiniens, qui les massacrerent tous, à l'exception des vieillards & des femmes, à qui on coupa le nés & les levres, pour leur rendre ce qu'ils avoient fait aux chrétiens. Les Abyssiniens trouverent à Haggara beaucoup d'armes excellentes & de vêtemens qu'on avoit récemment fait venir d'Arabie pour l'usage des confédérés.

LE Roi revint alors en arriere, & après ſept jours de marche il arriva à Begul dans le Sahara. De-là, il envoya ordre au gouverneur d'Ifat, de lui faire mener tous les chrétiens qui avoient apoſtaſié, tant ſous lui que ſous ſon frere, le prévenant en même-temps que s'il ne lui obéiſſoit pas ponctuellement, il le feroit mettre à mort, lui & toute ſa famille. Quand les renegats furent raſſemblés, le Roi les fit fouetter de verges, charger de fers & mettre en priſon.

DE Begul l'armée marcha à Waz, puis à Geſt, & de Geſt à Harla, ravageant le pays par tout où elle paſſa. Cinq jours après être parti d'Harla, le Roi ſe rendit à Delhoya, ſe propoſant de faire de cette Ville un exemple terrible, parce que les habitans, non contents de tuer le gouverneur qu'il leur avoit donné, avoient fait brûler tous les chrétiens qui étoient parmi eux. Il fit envelopper cette Ville, pendant la nuit, & après avoir livré au glaive les hommes, les femmes & les enfans, il la fit raſer de fond en comble.

DE Delhoya Amda-Sion marcha à Degwa. Puis à Warga; qu'il traita comme Delhoya. Enſuite il entra dans la Province de Dawaro. Là, il apprit que pendant qu'Hydar, gouverneur de cette Province, & Sabber Eddin, lui amenoient de Shoa un convoi conſidérable, & les habitans de Dawaro, interceptant ce convoi, avoient taillé en pieces ceux qui le défendoient. Alors, au lieu de continuer ſa route pour regagner ſa capitale, comme il en avoit eu l'intention, il campa, pendant les fêtes de Noël, à Bahalla, d'où il envoyoit ſans ceſſe des détachemens de ſon armée ravager la Province.

Informé que Joseph, Gouverneur de Ferca, s'entendoit avec les peuples de Dawaro, il le fit emprisonner, & lui prit tous ses chevaux, ses ânes, ses mulets, avec une immense quantité d'autre bétail; après quoi il rentra dans la province de Shoa.

TELLE est l'histoire que l'Auteur Abyssinien a tracée du regne d'Amda-Sion, histoire que j'ai pourtant un peu abrégée, & accommodée à notre maniere d'écrire. Malgré l'usage général des Historiens de ces contrées, celui-ci ne dit rien de lui-même. Il paroît cependant qu'il vécut sous Zara Jacob, le troisieme successeur d'Amda Sion. Quoiqu'il écrivit dans la province de Shoa, son livre est en Geez très-pur. A peine y trouve-t-on un seul mot d'Amharic.

J'OBSERVERAI ici trois choses, non parce qu'elles ne se voient qu'ici, mais au contraire, parce qu'on les trouve uniformément répétées d'un bout à l'autre dans l'histoire d'Abyssinie.

LA premiere, c'est que le Roi d'Abyssinie est absolu tant en matiere ecclésiastique qu'en matiere civile. Il punit toutes les fautes du Clergé, avec autant de facilité que celles de ses autres Sujets. L'exemple d'Honorius en est une preuve. Cependant Honorius n'avoit combattu qu'avec des armes spirituelles, des crimes, qui mériteroient sûrement la censure de toutes les Eglises.

MAIS, quoique l'excommunication prononcée par Honorius eût pu être d'un exemple utile, si elle avoit concerné

un particulier, les loix d'Abyſſinie ne permettoient pas qu'elle fût employée contre le Roi, par rapport aux mauvais effets qui pouvoient en réſulter pour le royaume; car dans ce pays-là l'excommunication eſt une punition très-rigoureuſe. C'eſt l'interdiction de l'eau & du feu (1). Les excommuniés ne peuvent pas allumer du feu; & il eſt défendu à tous les autres Chrétiens de leur en donner, non plus que de leur donner de l'eau. Perſonne ne peut manger ni boire avec eux, entrer dans leur maiſon, ni les recevoir dans la ſienne. Ils ne peuvent ni acheter ni vendre, pas même demander ce qui leur eſt dû. Il y a plus, ſi pendant le tems que dure leur excommunication, ils ſont aſſaſſinés, on ne fait aucune recherche ſur la cauſe de leur mort, & on ne ſouffre pas qu'on les enterre.

Je demande d'après cela, ce que deviendroit le gouvernement de l'Abyſſinie, s'il étoit permis à un Prêtre d'excommunier ſon Roi? Les Rois de ce pays-là ne ſe piquent pas d'être des ſaints. Ils vivent même d'une maniere aſſez déréglée. S'il ne falloit donc que trouver un Prêtre fanatique, choſe peu rare dans ces contrées, les prétextes ne manqueroient point pour troubler le gouvernement & jetter ſans ceſſe tout dans l'anarchie & la confuſion. Mais on ne voit point dans l'hiſtoire d'Abyſſinie que cela ſoit jamais arrivé, quoique Legrand & quelques Jéſuites non moins bigots que lui, nous aient aſſuré que cet uſage étoit commun. Leur intention étoit de prouver par-là que l'Egliſe Abyſſinienne & l'Egliſe Romaine avoient une grande conformité entre

(1) *Interdictio aquæ & ignis.*

elles. Mais les divers regnes des Monarques Abyſſiniens démontrent le contraire.

LA ſeconde choſe que j'obſerverai, c'eſt que rien ne montre en Abyſſinie ſur quoi eſt fondé le préjugé, d'après lequel tant d'Auteurs ont écrit que les peuples de cet Empire étoient Nomades, vivans ſous des tentes, & ſans ceſſe errans. S'ils avoient un peu réfléchi, ils auroient penſé qu'il n'y a pas de pays au monde moins propre que l'Abyſſinie à mener une telle vie. Le pays eſt rempli de montagnes. Chaque morceau de terrein plane, eſt pendant ſix mois de l'année traverſé, au moins une fois le jour, par des torrens qui entraînent les animaux, les arbres, & tout ce qui eſt devant eux. On n'y peut cultiver que les champs, qui ont un peu de pente; & ſi le voyageur paſſe dans ces champs dans le temps des pluies, il court riſque d'être emporté. Comment ſeroit-il donc poſſible que, dans un tel climat, trente ou quarante mille hommes puſſent camper à l'aventure, & ſubſiſter ſans avoir une demeure ſtable? Auſſi ont-ils des villes & des villages placés ſur le ſommet des rochers & des plus hautes montagnes; & ils ne ſe croiroient jamais en ſûreté s'ils voyoient quelque terrein au-deſſus d'eux. Ils ſe tiennent renfermés dans ces villes pendant toute la ſaiſon des pluies, ſans qu'aucun particulier, aucun ſimple ſoldat ait jamais de tente. Quand le beau tems revient, les gens de guerre ſe mettent en campagne, ſoit pour lever les tributs dans le royaume, ſoit pour aller combattre leurs ennemis. Mais cette coutume n'eſt point particuliere à l'Abyſſinie, elle regne encore dans une grande partie de l'Aſie & de l'Afrique.

LA troiſieme remarque que j'ai à faire, c'eſt que ſous le regne d'Amda-Sion, les princes ſes fils ne furent point relégués dans la montagne. Saïf Araad combattoit avec ſon pere, lorſque Saleh, Roi de Mara, fut vaincu; & cependant la montagne étoit alors deſtinée à ſervir de priſon. L'Itchegué des Debra Libanos y fut envoyé. Depuis le maſſacre des princes dans la montagne de Damo, & la retraite du jeune Roi Del Naad dans la province de Shoa, les enfans des Rois ceſſerent donc d'être empriſonnés, juſqu'à ce que la race de Salomon fut rétablie & qu'elle retourna dans la province de Tigré, ainſi qu'on le verra par la ſuite.

Amda-Sion mourut paiſiblement à Tegulat, après un regne de trente ans, qui ne fut qu'une ſuite de triomphes. Rien ne nous apprend qu'il ait été une ſeule fois vaincu.

SAÏF ARAAD.

De 1342 à 1370.

Ce Prince regne en paix. — Il protege le Patriarche des Cophtes au Caire contre la perſécution du Soudan.

APRÈS la mort d'Amda Sion, Saïf Araad, ſon fils, monta ſur le trône. Il paroît que de ſon temps les Maures demeurerent tranquilles; car l'hiſtoire ne fait mention d'aucune hoſtilité de leur part. S'il eſt vrai qu'en effet le commerce qu'ils

qu'ils faiſoient ſur la côte d'Abyſſinie, où ils s'étoient établis, & la puiſſance qu'ils y avoient acquiſe, fuſſent la ſuite des perſécutions que les marchands avoient éprouvées en Arabie, la maniere cruelle dont ils furent traités par Amda-Sion, dut obliger une grande partie de ces marchands à franchir le détroit pour s'en retourner dans leur pays.

CEPENDANT le Soudan d'Egypte avoit fait empriſonner Marc, Patriarche des Cophtes; & la nouvelle en vint bientôt aux oreilles de Saïf Araad. Il ſe faiſoit alors un grand commerce entre l'Abyſſinie & le Caire, tant par le moyen des caravanes qui ſe rendoient au Caire en traverſant le déſert, que par la navigation de la mer Rouge du Caire à Suakem. En outre d'autres grandes caravanes, alors compoſées de Payens, comme elles le ſont aujourd'hui de Mahometans, paſſoient d'Occident en Orient, pour acheter les marchandiſes & les revendre dans toute l'Afrique, *ainſi que* cela s'eſt pratiqué dès les premiers *ſiecles*. Saïf Araad ne pouvant donner de ſecours direct au Patriarche des Cophtes, fit arrêter tous les marchands du Caire, & envoya des partis de cavalerie pour épouvanter les caravanes & interrompre leur marche. Comme la cauſe de tout cela étoit bien connue, & que le Patriarche n'avoit été mis en priſon que parce qu'on vouloit lui extorquer de l'argent, on cria de tous côtés contre l'injuſtice du Soudan; & celui-ci fit bientôt relâcher l'Abuna Marc, ſous la ſeule condition qu'il rétabliroit la paix entre Saïf Araad & l'Egypte, ce qui ne tarda pas à avoir lieu.

WEDEM ASFERI.

De 1370 à 1380.

Les Mémoires de ce regne & du regne ſuivant manquent.

Nous ne ſavons rien de ce prince, ſinon qu'il remplaça ſon pere Saïf Araad, & qu'il régna dix ans. Cependant ſon nom, qui ſignifie *ami de la guerre*, ſemble annoncer un regne actif. Il eſt à remarquer que c'eſt ſous ce prince qu'il eſt fait mention pour la premiere fois d'une ère dans la chronologie Abyſſinienne, ère qui a embarraſſé beaucoup de ſavans, & qui n'eſt peut-être pas encore bien connue. Elle eſt appellée l'ère du Maharat, c'eſt-a-dire, de la miſéricorde, mot que Scaliger & Ludolf ont rendu par celui de grace. Scaliger dit qu'il a pris beaucoup de peine pour découvrir ce que c'étoit que cette ère; mais je doute que ſa peine ait eu tout le ſuccès dont il s'eſt flatté. Il eſt certain que cette ère n'eſt ni celle de la rédemption, ni celle de la converſion au chriſtianiſme, ni celle de Dioclétien. Il en eſt parlé dans l'hiſtoire d'Abyſſinie ſous le regne de Saïf-Araad, & elle répond à l'an 1348 du Chriſt: mais nous ne ſavons point à quoi elle ſe rapporte; nous ne pouvons en expliquer l'origine; & tout ce que Scaliger a dit à cet égard eſt ſans doute imaginaire.

DAVID II.

De 1380 à 1409.

WEDEM-ASFERI eut pour ſucceſſeur ſon frere David, ſecond fils de Saïf-Araad. *Le regne de ce Prince* n'eſt remarquable que par rapport à l'égliſe Abyſſinienne; parce qu'alors un morceau de la croix ſur laquelle mourut Jeſus-Chriſt fut porté à Jeruſalem, & en mémoire de ce grand événement, le Roi ordonna qu'on brodât des fleurs ſur la robe ſacerdotale, qui avoit été juſqu'alors toute unie.

DAVID ſecond avoit déjà regné vingt-neuf ans, lorſque examinant de trop près un cheval fougueux qu'il aimoit beaucoup, il en reçu un coup de pied ſi violent, qu'il en eut le crâne briſé, & il mourut ſur la place. On l'enterra dans la grande iſle de Dek, ſituée dans le lac de Dembea, ou Tzana.

THÉODORE.

De 1409 à 1412.

Les Mémoires de ce regne, quoique très-eſtimés en Abyſſinie, ſont incomplets, & probablement ce ſont les Prêtres qui les ont mutilés.

THEODORE ſuccéda à David ſon pere. Le Poëte Ethiopien qui a compoſé l'éloge qu'on trouve dans la liturgie Abyſſinienne, appelle ce prince le *fils du lion*. Il arriva de ſon tems un miracle, qui pourroit fort bien le faire mettre au rang des ſaints. Un jour qu'on célébroit ſa fête, & que ſa mere Mogeſſa (1) donnoit un grand repas, cette Princeſſe avoit eu ſoin de faire ſervir beaucoup de viande : mais le ciel voulant mieux faire les choſes, fit pleuvoir au milieu des convives une grande quantité d'excellent poiſſon rôti.

THÉODORE ne régna que trois ans. Il mourut en Amhara, & il fut enterré dans l'égliſe de Tedba-Mariam. Quoique le regne de ce Prince fût très-court, il doit avoir été heureux; car les Abyſſiniens le regardent comme une des plus belles

(1) C'eſt probablement Magwas, ou Bergan Magwas, la gloire de la Grace, nom donné ſouvent aux Reines d'Abyſſinie. Mogeſſa n'a point de ſignification que je ſache, dans aucun des langages d'Ethiopie.

époques de leur hiſtoire. Ils croient même que Théodore doit reſſuſciter, & régner encore mille ans en Abyſſinie. Durant tout ce tems-là, diſent-ils, toutes les guerres ceſſeront, & chaque Abyſſinien vivra dans l'abondance & dans la joie. Quelqu'extravagante que ſoit cette croyance, on verra par la ſuite qu'elle me fit courir de très-grands dangers.

Tout ce que nous ſavons de certain ſur Théodore, c'eſt qu'il abolit le traité par lequel Icon-Amlac avoit cédé à l'Abuna Tecla-Haimanout & à ſes ſucceſſeurs un tiers des revenus de l'Abyſſinie. Ce Prince ſage, en diminuant l'appanage exceſſif de l'Abuna, lui réſerva cependant dans chaque province de l'empire, un territoire ſuffiſant pour maintenir la dignité de ſa place. Depuis on jugea même ce partage encore trop conſidérable; & il a été reſtreint par divers rois, qui n'agiſſant point d'après les principes de Théodore, n'ont point mérité comme lui la vénération de la poſtérité.

ISAAC.

De 1412 à 1429.

Il n'y a point d'annales du regne d'Iſaac, non plus que des quatre régnes ſuivans.

ISAAC, ſecond fils de David, ſuccéda à ſon frere Théodore. Pendant ſon regne les Falasha, qui étoient demeurés tranquilles depuis leur défaite ſous Amda-Sion, prirent de nouveau les armes. L'on ignore les vrais motifs de cette révolte: mais il y a apparence qu'elle fut occaſionnée par quelqu'injuſtice commiſe contre les Juifs; car le roi eut alors à combattre l'opinion de vingt-quatre Juges, dont douze de Shoa & douze de Tigré, & il les dépouilla de leurs charges. Le nombre de ces Juges avoit été doublé pendant que l'Abyſſinie avoit deux monarques différens, c'eſt-à-dire, lorſqu'avant la reſtauration, la famille de Zagué régnoit en Tigré & celle de Salomon en Shoa.

ISAAC marcha contre les Falasha, dans la province de Woggora; il les défit entierement à Koſſogué, & en mémoire de cet évenement il fit bâtir ſur le champ de bataille une égliſe qu'il nomma Debra-Iſaac, & qui ſubſiſte encore juſqu'à ce jour.

REMPLI de courage & de piété, Iſaac régna près de dix-ſept ans. Son hiſtoire s'eſt vraiſemblablement perdue pendant les troubles ſurvenus depuis. Auſſi ignorons-nous la plus grande partie des actions de ce Prince.

ANDREAS I, ou AMDA SION.

ANDREAS, fils d'Iſaac, monta ſur le trône après lui; mais il ne régna que ſept mois; & tout ce qu'on ſait, c'eſt qu'il fut, ainſi que ſon pere, enterré à Tedba-Mariam.

TECLA MARIAM, ou HASEB NANYA.

De 1429 à 1433.

CE Prince, le troiſieme fils de David, ſuccéda à ſon neveu. Il régna quatre ans, & prit en recevant la couronne le nom d'Haſeb-Nanya.

SARWÉ YASOUS.

SARWÉ-YASOUS, fils de Tecla-Mariam, régna ſeulement quatre mois. Le nom qu'on lui donna à ſon avénement au trône étoit Maharat-Nanya.

Il y a quelques listes des Rois d'Abyssinie qui ne font pas mention de lui.

AMDA YASOUS.

A Sarwé-Yasous succéda son frere Amda-Yasous, qui prit en montant sur le trône, le nom de Badel-Nanya. Il étoit le second fils de Tecla-Mariam, & il n'eut qu'un regne de neuf mois.

ZARA JACOB.

De 1434 à 1468.

Il fait partir de Jérusalem des Ambassadeurs pour le Concile de Florence. — Premiere entrée des Catholiques Romains en Abyssinie, & disputes sur la Religion. — Zara Jacob persécute les restes des Sabéens & des Idolâtres. — Les Provinces Mahométanes se révoltent, & sont vaincues.

Les courts regnes dont nous venons de parler, furent suivis d'un regne très-long. Zara-Jacob, quatrieme fils de David II, succeda à son neveu, & occupa le trône pendant 34 ans. Il prit alors le nom de Constantin; & on le regarde en Abyssinie comme un autre Salomon, c'est-à-dire, comme le meilleur modele

modele qu'un Souverain puiſſe imiter. D'après tout ce qu'on rapporte de lui, il paroît que ce prince eut non-ſeulement des occaſions favorables pour s'inſtruire de la politique, des mœurs & de la religion des nations étrangeres : mais qu'il y mit beaucoup d'ardeur.

LES Abyſſiniens avoient fondé depuis long-tems à Jeruſalem un couvent, auquel Zara-Jacob fit des dons, ainſi qu'on le voit par les lettres qu'il écrivit lui-même à un moine de ce couvent, & qui exiſtent encore (1).

IL obtint auſſi le conſentement du Pape pour établir à Rome un couvent d'Abyſſiniens, couvent qui eſt encore deſtiné aux moines de cette nation, mais où il n'en vient guères, non plus qu'à Jeruſalem. Au nom de ce Prince & conformément à ſes deſirs, Nicodeme, alors ſupérieur du couvent de Jeruſalem (2), envoya des Ambaſſadeurs, ou plutôt de ſimples Prêtres, au Concile de Florence. Ces Prêtres adhérerent aux ſentimens de l'Egliſe Grecque ſur la proceſſion du Saint-*Eſprit*, grand objet de ſchiſme entre les Grecs & les Latins. Cependant l'ambaſſade Abyſſinienne parut aſſez importante pour être le ſujet d'un tableau du Vatican; & c'eſt à ce tableau que nous devons aujourd'hui la connoiſſance de l'ambaſſade.

LA bienveillance du Soudan d'Egypte qui régnoit alors,

(1) Voyez Ludolf, liv. 3, n°. 29. — J'ai vu cette lettre tout au long dans un gros volume de Canons des Conciles, dont une copie fut envoyée par Zara Jacob au Moine de Jéruſalem.

(2) S. Stephano *in Rotondis*.

ſemble avoir été très-favorable aux intentions de Zara Jacob, en maintenant la communication de l'Europe avec l'Aſie. C'eſt dans l'hiſtoire de Zara Jacob que nous voyons pour la premiere fois une diſpute religieuſe entre les Abyſſiniens & les Franks ou Frangi, nom devenu depuis odieux & ſouvent fatal. L'Abba George diſputa, dit-on, devant le Roi ſur un point de religion, & il confondit ſon antagoniſte. Le nom de cet antagoniſte n'eſt point cité. On croit pourtant que c'étoit un peintre Vénitien (1), qui vécut longtems en Abyſſinie & qui y mourut. Cependant depuis cette premiere diſpute, tous les regnes ſuivans offrent quelque preuve d'un parti formé en faveur de l'Egliſe Romaine, qui probablement dut ſon introduction dans l'empire d'Abyſſinie à l'ambaſſade envoyée au concile de Florence.

QUOIQUE la religion en Abyſſinie fût celle de l'Egliſe d'Alexandrie, pluſieurs ſectes différentes s'étoient établies dans le pays. Sur les côtes de la mer Rouge & de de l'Océan indien dans les provinces qui ſont en plaine & voiſines du royaume d'Adel, les habitans étoient pour la plupart Mahométans; & les intérêts de leur commerce les avoient engagés à ſe répandre dans pluſieurs villages des montagnes, & principalement dans la province de Woggora & aux environs de Gondar. Le Dembea, ſitué au midi, & le pays eſcarpé de Samen à l'orient, étoient remplis de ſectes abſurdes, tandis que les habitans des vallées, qui s'étendent vers la Nubie, les Agows, vivant auprès des ſources du Nil, le peuple qui porte le même nom, mais qui eſt une nation

(1) Franciſco de Branca-Léon.

différente, parlant un différent langage, & demeurant dans les hauteurs de la province de Lasta, d'où se précipite le Tacazzé, étoient presque tous de l'ancienne religion des Sabéens, c'est-à-dire, qu'ils adoroient les planetes, les étoiles les vents, les arbres & les fleuves. Bien plus, parmi les Agows des sources du Nil, & les habitans voisins de la Nubie, étoient plusieurs idolâtres, qui mettoient au nombre de leurs Dieux les vaches & les serpens, & qui s'imaginoient que par le moyen de ce dernier objet de leur culte, ils pouvoient lire dans l'avenir.

Soit que la guerre eût détourné les yeux des Rois d'Abyssinie de ces erreurs monstrueuses, soit plutôt qu'un esprit de tolérance prévalût dans cet empire, qui, comme nous l'avons déjà vu, fut converti au Christianisme sans qu'on versât une goutte de sang, il est certain qu'avant le regne de Zara Jacob, l'histoire ne nous apprend point que l'idolatrie fût regardée comme un crime, ni qu'on poursuivît en aucune maniere ceux qui s'en étoient rendus coupables. Ce n'est que du temps de ce Prince que quelques familles furent accusées d'adorer les vaches & les serpens. On les saisit par ordre du Roi, & ce Monarque les jugea lui-même avec son Clergé & les principaux Officiers de l'état. Il fit asseoir en même temps à son tribunal quelques étrangers venus récemment de Jérusalem, coutume qui depuis s'est maintenue dans ces contrées. Tous les accusés furent condamnés & mis à mort, puis le Roi fit proclamer dans toute l'étendue de son Empire, que quiconque ne porteroit pas sur la main droite une amulette, contenant ces mots: » Je renonce au Diable pour Jésus-Christ notre Seigneur, » auroit ses biens confisqués & seroit puni corporellement.

TOUTES les nations payennes ont été dans l'uſage d'avoir des amulettes ſur leurs bras & en différentes parties de leur corps, & c'eſt ſans doute des Gentils que les Juifs ont pris cette coutume. Les Mahométans l'ont auſſi adoptée : mais, juſqu'à l'époque dont nous parlons, les Chrétiens d'Abyſſinie ne la pratiquoient point.

CEPENDANT la condamnation des idolâtres, qui ne concernoit d'abord que ſept perſonnes, ſe répéta en divers lieux & à différentes époques. L'homme chargé de cette inquiſition la rendoit encore plus odieuſe. Cet homme étoit l'Acab Saat, Amda Sion, principal confident du Roi. Exceſſivement auſtere, il laiſſoit toujours croître ſes cheveux & ſa barbe ; il ne changeoit jamais de vêtemens ; il n'approchoit aucune femme ; il n'avoit aucune relation à la cour, & il ne voyoit le Roi que quand il étoit ſeul. S'il paroiſſoit en public, il ſe faiſoit ſuivre par un grand nombre de Soldats, avec des tambours, des trompettes & tout l'attirail de la guerre, cortege extraordinaire pour un Prêtre. Cet homme ſingulier avoit à ſa dévotion une foule de lâches eſpions, qui lui rendoient compte de tout ce qui avoit un air d'idolatrie. Quand on lui avoit dénoncé un coupable, il ſe rendoit dans la maiſon de ce malheureux, & après s'être bien régalé lui & les ſiens, il faiſoit venir la famille entiere de l'accuſé, qu'on exécutoit en ſa préſence.

PARMI ceux qui furent livrés au ſupplice, étoient deux gendres du Roi. Leurs femmes même, Medehan Zamidu, & Berhan Zamidu les accuſerent, l'un d'adultere, l'autre d'inceſte, & on les mit à mort aſſez ſecrettement dans leur

propre maiſon : mais enſuite le Roi ayant déclaré la choſe dans une aſſemblée de Grands, de Prêtres, & d'autres perſonnes venues de Jéruſalem, ils blâmerent tous ce jugement, comme contraire aux loix, à la ſaine politique & aux premiers principes de la juſtice. Auſſi la fermeté du conſeil eut un tel effet que l'hiſtoire de ce regne n'offre plus aucun exemple de ces perſécutions, ni ne parle plus de l'Inquiſiteur Amda Sion.

Le Roi s'occupa alors de choſes plus dignes de lui. Il établit dans ſon Royaume différens Gouvernemens, aſſignant à chacun les impôts qu'il devoit payer, & l'époque & la maniere où le paiement devoit avoir lieu, conformément à la ſituation & à la richeſſe de chaque Province. La puiſſance des Etats Maures, que leur grand commerce augmentoit ſans ceſſe & portoit à des rébellions continuelles, obligea le Roi de prendre des renſeignemens exacts ſur la fortune des Chefs de ces Etats, ainſi qu'on avoit eu coutume de le faire autrefois.

Le Chef du riche diſtrict de Gadai, fut le premier chez qui le Roi ſe rendit, & il eſt néceſſaire d'obſerver que dans ces ſortes d'occaſions on donnoit des préſens qui équivaloient preſque deux années du revenu de la Province, & dont une moitié revenoit au Roi, l'autre à ſes courtiſans. Il y avoit alors à la Cour une Princeſſe Maure qu'on appelloit la Reine de Zeyla. Elle y étoit venue dans l'eſpoir que le Roi l'épouſeroit; mais ce Prince ne la trouvant point à ſon gré, à cauſe, dit on, de la longueur de ſes dents d'en haut, ou bien à cauſe de quelqu'autre défaut, il la maria à un homme de qualité.

CETTE Reine de Zeyla ne poſſédoit plus qu'un vain titre; car elle avoit été dépouillée de ſon royaume avant qu'elle vint en Abyſſinie. Cependant l'injure qu'elle crut avoir reçue du Roi reſta profondément gravée dans ſon cœur. Elle étoit ſœur de Mihico, fils de Mahomet & Chef de Gadai, à qui elle s'empreſſa de perſuader de ne point ſe préſenter au Roi, & elle réuſſit ſi bien, que non-ſeulement il s'abſenta, mais qu'il s'exempta du tribut accoutumé.

LE Roi fut alors informé par un noble d'Hadea qui lui étoit fidèlement attaché, que le Chef de Gadai tramoit des complots contre lui, & qu'il vouloit engager le Roi d'Adel à marcher avec ſon armée, tandis que les principaux habitans d'Hadea tomberoient d'un autre côté ſur les Provinces de Dawaro & de Bali.

CEPENDANT le Roi apprit que tout étoit tranquille dans le royaume d'Adel, & en faiſant des recherches ſur ceux de ſes ſerviteurs Maures de la Province d'Hadea, qui étoient entrés dans la conſpiration de Mihico, il découvrit que c'étoit Goodalu, Alarea, Ditho, Hybo, Ganzé, Saag, Gidibo, Kibben, Gugulé & Haleb. Il y avoit alors dans la Province aſſez de force pour cette confédération. Auſſi le Roi, au lieu de lever une armée, jugea qu'il ſuffiſoit d'y envoyer un Gouverneur en état de s'oppoſer aux rebelles. Un oncle de Mihico étoit en ce temps-là exilé dans la montagne de Déjan (1), où le Roi l'avoit envoyé à la priere de ſon neveu; mais il conſervoit encore le commandement du petit diſtrict de Bomo, &

(1) C'eſt un des rochers eſcarpés qui ſervent de priſon.

tout le peuple de Gadai lui étoit extrêmement attaché. Le Roi le fit venir, lui exposa toute la conduite de Mihico, lui conféra le titre de Gouverneur d'Hadea, & le comblant d'honneurs & de présens, il fit marcher avec lui les troupes qui étoient en Amhara, pour le mettre en possession de son gouvernement, & chasser le rebelle Mihico.

La grande foire d'Adel devoit bientôt commencer, & tous les Marchands du Dawaro & du Bali étoient prêts à s'y rendre. C'étoit précisément le temps que les rebelles d'Hadea avoient choisi pour attaquer ces Provinces; &, probablement, plusieurs d'entr'eux devoient marcher vers la foire, pour tomber sur les Marchands. Mais le Roi, instruit de leurs projets, fit défendre expressément à tous les habitans du Bali & du Dawaro de mettre le pied dans le royaume d'Adel; & on leur enjoignit au contraire de se joindre au Gouverneur de Bomo; ce qui fut fidélement exécuté. A l'approche de ce Gouverneur, toutes les classes d'habitans s'empressèrent de le reconnoître.

Mihico, voyant que le Roi avoit pris ce parti, sentit bien qu'il étoit perdu. Il se hâta de s'enfuir, avec sa famille, dans le royaume d'Adel; & passant le long de Bawa Amba, montagne fort élevée, où l'on trouve un défilé très-difficile, entre le haut pays & le Kolla, il éparpilla une partie de ses richesses en différens endroits, espérant que ceux qu'on mettroit à ses trousses, déjà rebutés par les mauvais chemins qu'ils auroient à faire, & occupés à ramasser le butin qu'ils trouveroient, ne seroient pas tentés de le poursuivre plus loin. Mais ce stratagème ne réussit

pas. On l'atteignit bientôt, & on lui coupa la tête, les mains, & les pieds, qu'on envoya au Roi. A cette nouvelle, des réjouiſſances publiques furent faites, & le Monarque Abyſſinien donna le gouvernement de Gadai au Maure, qui le premier l'avoit inſtruit de la rebellion de Mihico, & il confirma le Gouverneur de Bomo dans le gouvernement d'Hadea, qu'il rendit héréditaire dans ſa famille.

ZARA JACOB s'occupa enſuite à relever les Egliſes, que les Mahométans avoient détruites, & à en fonder de nouvelles, qu'il fit bâtir, ſuivant l'uſage des Rois d'Abyſſinie, ſur le champ de bataille où les ennemis de la foi avoient été vaincus. Tandis qu'il ſignaloit ainſi ſon zele pour la Religion, le Patriarche d'Alexandrie lui fit ſavoir que l'Egliſe de la Vierge venoit d'être conſumée par la feu, dans cette capitale de l'Egypte. Le Monarque, extrêmement ſenſible à cette perte, & voulant la réparer, donna ſoudain ordre qu'on bâtît en Abyſſinie une nouvelle Egliſe, qui fut conſacrée à la Mere du Chriſt.

DÉJA très-avancé en âge Zara Jacob n'auroit voulu employer le reſte de ſa vie qu'à des ſoins pieux : mais il en fut détourné par la néceſſité de défendre les droits de ſa couronne. Les rebelles d'Hadea n'avoient point changé de ſentimens en changeant de Gouverneur; & voyant que le Roi n'étoit plus occupé que de ſa dévotion, ils formerent de nouveaux complots, & reprirent les armes. Le Gouverneur qui avoit remplacé Mihico n'apprit que fort tard au Roi ces inſurrections : mais le Roi diſſimula, parce que ce Gouverneur étoit

étoit pere de la Reine Helena. Cependant, prenant pour prétexte de faire la dédicace de la nouvelle Egliſe de Saint-Cyriacos, il raſſembla un grand nombre d'hommes de confiance, & tomba à main armée ſur les Provinces rebelles, avant qu'elles euſſent eu le temps de réunir leurs forces. Le premier qui s'oppoſa au Roi fut un Officier du Gouverneur de Fatigar, qui croyoit n'avoir à combattre que l'avant-garde de l'armée royale, & étoit bien loin de s'imaginer que Zara Jacob fût lui-même à la tête d'un ſi foible parti. Bientôt revenu de ſa mépriſe, il déploya le plus grand courage. Il parvint juſqu'au Roi, & lui porta un coup ſi terrible, que ſa lance en fut briſée : mais le Roi, d'un coup plus aſſuré, lui fit mordre la pouſſiere. A cet aſpect tous les Maures prirent la fuite; mais ils furent pourſuivis & paſſés au fil de l'épée, ſans qu'il en réchappât un ſeul. Les Abyſſiniens perdirent fort peu d'hommes dans ce combat : il eſt vrai que le Roi avoit avec lui ſi peu de troupes, qu'il ne pouvoit pas en perdre beaucoup.

A la nouvelle de cette bataille, Hiradin, frere du Gouverneur, ſe déclara hautement rebelle, & marcha pour combattre le Roi ſur les bords de l'Hawash. Zara Jacob irrité de ſon audace, envoya un de ſes Officiers, nommé Han Degna, qui ſurprit Hiradin dans l'endroit où il ſe baignoit. Il étoit en ce moment loin d'attendre l'ennemi ; auſſi fut-il enveloppé ſans que ſon armée eût le temps de le défendre. Sa tête fut coupée & envoyée au Roi, qui ſe réjouit d'autant plus à cette vue, qu'on lui en fit hommage le jour de Noël.

ZARA JACOB donna ordre qu'on raſſemblât les corps de ſes ſoldats qui avoient péri dans le combat, & il les fit enſevelir avec pompe, & avec beaucoup de marques d'affliction. Enſuite il manda le Gouverneur d'Hadea, qui déclara que ſa conduite & ſa fidélité n'avoient à craindre aucun examen. L'une des pricipales raiſons qui avoient empêché ce Gouverneur d'accompagner le Roi dans ſon expédition, c'eſt que la Reine étoit violemment ſoupçonnée de favoriſer les Mahométans, dont elle avoit autrefois profeſſé la religion; &, d'après cela, le Roi avoit ordonné au Gouverneur, ſon pere, de ſe tenir dans ſa Province. Cependant il ſe trouva que tout ce qui dépendoit du Gouverneur étoit fidele, & prêt à marcher aux ordres du Roi. Auſſi ce Prince étendit-il ſon commandement ſur les Provinces, dont il venoit de punir les Chefs rebelles.

BŒDA MARIAM.

De 1468 à 1478.

Il renouvelle l'ancien uſage de bannir les Princes dans la montagne. — Guerre d'Adel. — Mort du Roi. — Entrepriſes des Portugais pour faire des découvertes en Abyſſinie & dans les Indes.

L'HISTORIEN d'Abyſſinie dit que Bœda Mariam monta ſur le trône contre la volonté de ſon pere, qui, dans la derniere année de ſa vie, le traita avec beaucoup de rigueur.

La Reine, mere de Bœda Mariam, impatiente de voir régner ſon fils, ſe réunit à pluſieurs perſonnes de ſa famille, & croyant le Roi trop vieux pour avoir la force de s'oppoſer à ſes deſſeins, elle réſolut de l'engager à partager le trône avec ſon fils. Les exemples du regne de deux Rois, & ſurtout au même degré de parenté, n'étoient point rares en Abyſſinie : mais les choſes étoient bien changées. La jalouſie avoit ſuccédé à une exceſſive confiance, & écarté du gouvernement, autant qu'il étoit poſſible, l'héritier préſomptif de la couronne.

La mere de Bœda Mariam, nommée Sion Magaſſ, c'eſt-à-dire la Grace de Sion, crut que pour mieux faire réuſſir ſon projet, elle devoit mettre le Clergé dans ſes intérêts; & quoique le Clergé ne ſe déclarât pas ouvertement, il eſt certain qu'il parut approuver la Reine plus que la fidélité qu'il devoit au Roi ne le permettoit. Enſuite elle s'adreſſa aux grands Officiers de l'Etat, & à ceux qui entouroient le Roi, & qui étoient le plus attachés à ſon fils. Mais ceux-ci commencerent par chercher à la détourner de ſon deſſein; & voyant enſuite qu'elle y perſiſtoit, & que la découverte pourroit entrainer dans ſa ruine tous ceux qu'elle avoit voulu gagner, ils avertirent le Roi lui-même. Ce Prince fut ſi indigné d'un tel projet qu'il ordonna que Sion Magaſſ fût frappée de verges juſqu'à ce qu'elle expirât; & cette exécution ſanglante étant achevée, on enterra en ſecret cette malheureuſe Reine, dans une égliſe conſacrée à la Vierge Marie, non loin de Debra Berhan (1).

(1) Debra Berhan eſt une autre Egliſe, ſituée ſur une montagne aux environs de Gondar. Ce mot ſignifie la montagne de la Gloire, ou la montagne Reſplendiſſante.

Cependant Bœda Mariam n'avoit paru prendre aucune part à ces intrigues. Mais après la mort de la Reine, on rapporta à Zara Jacob que le jeune Prince avoit pris de l'encens & des cierges dans les égliſes & qu'il s'en étoit ſervi pour rendre les devoirs d'uſage au tombeau de ſa mere. Le Roi fit alors venir ſon fils, & l'interrogea ſur cette accuſation, à laquelle le Prince répondit en rendant un compte fidelle de tout ce qu'il avoit fait, s'en applaudiſſant aux yeux du Monarque lui-même, & déclarant qu'aucune puiſſance ſur la terre ne pourroit l'empêcher de donner des marques de reſpect & d'affection à la mémoire de ſa mere.

Le Roi conſidérant la maniere dont ce Prince ſe juſtifioit comme un reproche qu'il lui faiſoit de ſa cruauté, le fit charger de fers lui & ſon principal ami Meherata Chriſtos, & il les exila ſur une montagne. Il eſt même difficile de dire juſqu'où ſe ſeroit portée la colere du Monarque, ſi les Moines de Debra-Koſſo, les Moines de Debra-Libanos, & tous ceux du déſert, qui ſe regardoient, à quelques égards, comme les complices de la mere de Bœda Mariam, n'avoient pas, d'après de prétendues propheties, des ſonges & des viſions, convaincu le Roi que l'infaillible arrêt de la Providence étoit que le jeune Prince lui ſuccedât. Zara Jacob ſe ſoumit à cet ordre, parce qu'il lui faiſoit eſpérer que ſa race ſe maintiendroit long-tems ſur le trône d'Abyſſinie.

Cependant, après la mort de Zara Jacob, Bœda Mariam rappellé de la montagne, prit les rênes de l'État, & les tint d'une main ferme. Depuis le dixieme ſiecle où Judith

avoit fait maſſacrer tous les Princes de la famille royale, l'uſage de les exiler ſur la montagne avoit été interrompu. Les enfans des Rois vivoient auprès de leurs parens, comme ceux de leurs ſujets; & les Monarques avoient paru d'autant plus volontiers accéder à une coutume plus douce, qu'aucun d'eux n'avoit encore déſigné un lieu d'exil pour ſuppléer au fatal rocher de Damo. Mais la meſintelligence ſurvenue entre Zara Jacob & la Reine, le projet de cette Reine, le courage & la franchiſe de ſon fils Bœda Mariam, tout ſembloit prouver alors la néceſſité de renouveller la ſévérité des anciennes loix, qui preſcrivoient le banniſſement des Princes. En montant ſur le trône Bœda-Mariam donna ordre d'arrêter tous les Princes ſes freres, & les confina pour le reſte de leurs jours dans la montagne de Geshen, qui ſe trouve aux extrémités des hautes Provinces d'Amhara & de Begemder. Cette montagne fut dès ce moment conſacrée à ſervir de priſon à la famille royale, juſqu'à ce qu'un maſſacre, pareil à celui de la montagne de Damo, la fit également abandonner.

Bœda Mariam prit alors des meſures efficaces pour le bonheur de ſon peuple. Il accorda une amniſtie générale à ceux que la ſévérité du dernier Roi avoit condamné à la mort, au baniſſement ou à quelqu'autre peine. Convoquant bientôt les Etats-généraux de ſon royaume, il s'y préſenta avec un air de bienveillance & de franchiſe, qui lui gagna tous les cœurs; & il accorda les places qu'il trouva vacantes ou celles qui étoient mal remplies, à des hommes de la plus pure intégrité. Il paſſa enſuite en revue toute ſa cavalerie, qu'il diviſa en corps différents, & qu'il mit en garniſon

où il crut qu'elle ſeroit au beſoin le plus à portée d'exécuter ſes ordres.

L'année ſuivante Bœda Mariam ſe rendit à Debra-Libanos, dans la Province de Shoa. Cependant on remarqua que ce voyage ne ſe faiſoit pas avec les ſimples préparatifs qu'exigeoient des jours de paix & le peu de chemin que le Roi paroiſſoit d'abord avoir à faire. Au contraire, des ordres furent envoyés juſqu'aux frontieres du Tigré pour recevoir l'armée royale, qui devoit bientôt y arriver. Le bruit s'en répandit au loin, & porta l'alarme dans tous les Etats voiſins. Mahomet, Roi d'Adel, fut le premier qui en trembla. Quoiqu'une ſorte d'intelligence ſubſiſtât depuis pluſieurs années entre Adel & l'Abyſſinie, il y avoit eu de part & d'autre des infractions qui pouvoient ſervir de prétexte au premier qui voudroit déclarer la guerre. Mais comme juſques-là les deux puiſſances avoient été également diſpoſées à la paix, de légers manquemens avoient paſſé ſous ſilence.

Cependant, pour prévenir toute ſurpriſe, à la nouvelle de l'aſſemblement des troupes Abyſſiniennes, le Roi d'Adel crut devoir s'informer des intentions de Bœda Mariam. Il lui envoya donc des Ambaſſadeurs, qui paroiſſoient ne devoir que le complimenter ſur ſon acceſſion au trône, mais qui étoient réellement chargés de découvrir le ſecret de ſes deſſeins. Ils ſe rendirent en Shoa où ils offrirent au Roi des préſens conſidérables. Ce Prince les accueillit d'une maniere très-diſtinguée, & les préſens qu'il envoya en retour au Roi d'Adel, ne furent point inférieurs à ceux qu'il avoit reçus. Après avoir fêté pendant pluſieurs jours les Ambaſſadeurs,

il confirma la paix entre l'Abyſſinie & le royaume d'Adel, aux mêmes conditions qui avoient eu lieu depuis long-temps.

Le roi de *Dancali*, vieux, infirme & conſtament attaché aux *Abyſſiniens*, ne crut pas préciſément qu'ils vinſſent envahir ſon petit territoire : mais il ne fut pourtant pas ſans quelqu'inquiétude. Il craignit, que dans ſa marche, l'armée ne bût le peu d'eau qu'il avoit en été, & qui ſeule rendoit ſon royaume habitable. Ce royaume eſt un pays bas & ſabloneux, qui s'étend le long de la mer Rouge, là où la côte prenant au nord de Suez, porte un peu vers le nord juſqu'à cali, & va enſuite directement à l'eſt juſqu'au détroit de Babelmandeb. Il y a dans le nord & dans le nord-oueſt des *mines de ſel*; une partie déſerte de la province de Dawaro le borne au ſud, & la mer au nord. Mais il ne poſſede d'autre port que la baie ſpacieuſe & ſûre, qu'on nomme *la Baye de Bilur* (1), & vulgairemeut la Baye de Bayloul. Cette baye eſt par treize degrés trois minutes de latitude.

Le royaume de Dancali eſt borné à l'Orient du pays d'Azab, par cette partie du royaume d'Adel, qui produit la myrrhe. Le Roi eſt Mahometan, ainſi que tous ſes ſujets. On les déſigne ſous le nom de Taltals. Ils ſont tous noirs; mais quelques-uns d'entre eux ſeulement ont les cheveux laineux. Si tous ne les ont pas de même, cela provient ſans doute de

(1) Bilur, dans le langage de Samhar, ſignifie ſel minéral. On appelle ainſi ce ſel, s'il eſt coloré avec quelque minéral, & qu'il ſoit verd ou rouge. On applique auſſi ce mot aux émeraudes & au cryſtal de roche verd.

leur mélange avec les Abyſſiniens dont les cheveux ſont liſſes. Le royaume entier n'a que deux très-petites rivieres, qui en été diſparoiſſent dans le ſable; de ſorte qu'il faut creuſer pour trouver de l'eau. Mais dans les tems des pluies ces mêmes rivieres ſont groſſies par les eaux qui coulent des montagnes d'Abyſſinie, & alors ſeulement elles vont porter leur tribut à la mer. S'il ſe trouve d'autre eau dans ce pays, elle eſt amere & ſaumache; & l'on ne s'en ſert que dans une extrême néceſſité. Mais cette eau ſaumache même manque quelquefois; & les habitans de Dancali ſont contraints d'aller ſe déſaltérer au loin ſur les frontieres d'Abyſſinie, & d'y mener paitre leurs chevres & leurs brebis malheureuſes,

Lorſque le commerce de l'inde fleuriſſoit dans ces contrées, les revenus des Dancaliens conſiſtoient dans les profits qu'ils retiroient de leurs chameaux, employés ſans ceſſe à charier des marchandiſes dans toutes les partie de l'Afrique. Main tenant tout leur commerce ſe borne à porter du ſel foſſile, en briques, qu'ils trouvent dans leur pays, & qui paſſe en Abyſſinie à la place de l'argent. Ils vont le vendre à un prix très-modéré dans les montagnes d'Abyſſinie, après l'avoir charié le long de la mer à travers leurs déſerts brûlans, & au riſque d'être maſſacrés par les Gallas,

Les préſens envoyés à Bœda Mariam par le Roi de Dancali ne durent pas paroître magnifiques à côté de ceux du Roi d'Adel. Ils conſiſtoient en un cheval, un mulet, un bouclier de peau d'élephant, une lance empoiſonnée, deux

épées

épées & quelques dattes. Mais ces dons de la pauvreté furent reçus avec reconnoiſſance ; car ils venoient d'un cœur franc & loyal. Au lieu que ceux d'Adel partoient d'une nation, qui chaque année ſe ſignaloit par quelqu'acte de perfidie & de cruauté. Le Roi ayant fait venir à la fois en ſa préſence l'Abuna, Imaramha-Chriſtos & les ambaſſadeurs d'Adel & de Dancali, déclara qu'aucun de ces deux états ne ſeroit le théâtre de la guerre ; mais qu'il étoit prêt à marcher contre les Dobas (1), & qu'il vouloit enfin punir les incurſions téméraires & les atrocités dont ce peuple ſe rendoit ſans ceſſe coupable ſur les terres d'Abyſſinie. Il dit en même tems aux ambaſſadeurs d'avertir leurs maîtres de garder une neutralité abſolue, ſans quoi ils ſe trouveroient infailliblement envelopés dans la ruine des Dobas.

Le temps du Carême s'approchant, Bœda Mariam retourna à Ifras ; mais auparavant il cantonna ſa cavalerie dans les environs d'Ambaſanet, & il donna ordre au Gouverneur d'Amhara de venir le joindre promptement. Ce gouverneur étoit alors à Salamât, où il aſſiégeoit un parti de rebelles ſur le mont Gehud, c'eſt-à-dire ſur la montagne de la Manifeſtation. Le projet du Roi étoit que les troupes d'Anharas, d'Amgot & de Tigré ſe précipitaſſent du haut de leurs montagnes ſur les ennemis, pendant que lui, avec ſa cavalerie, leur couperoit toute retraite dans les plaines ſalées ; & c'étoit là préciſément ce qui faiſoit trembler le Roi de Dancali pour l'eau de ſes deux petites rivieres.

Cependant ce Prince fut fidele au ſecret promis à

(1) Les Dobas ſont une race barbare de Paſteurs. Ils ont beaucoup de reſſemblance avec la nation des Gallas, & ils ſont Payens comme eux.

Bœda Mariam. Mais le Roi d'Adel tint une conduite bien différente. Il ne fut pas plutôt inſtruit des deſſeins du Monarque d'Abyſſinie, qu'il invita les Dobas à envoyer leurs femmes, leurs enfans & leurs effets à Adel, tandis que ſes troupes intercepteroient les proviſions de l'armée Abyſſinienne & la combattroient par-tout où elle pourroit le faire avec avantage: ce plan fut promptement agréé. Douze tribus de Dobas ſe mirent en marche auſſi ſecrettement qu'il leur fut poſſible pour conduire leurs troupeaux dans le Royaume d'Adel; mais Bœda Mariam étoit trop vigilant & trop actif pour laiſſer à ſes ennemis le temps d'exécuter leurs projets. Il s'empara avec ſa cavalerie du paſſage de Fendera, & lorſque les Dobas y arriverent chargés de bagage & excédés de fatigue, ils furent taillés en pieces, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe.

Le Roi s'expliqua ſur les Dobas dès le commencement de la campagne. Il annonça que ſon intention n'étoit point de leur faire la guerre comme à un ennemi ordinaire, mais de les exterminer juſqu'au dernier; & pour montrer combien il étoit affermi dans cette réſolution, il fit vœu de ne pas quitter leur pays, qu'il n'en eût labouré & enſemencé les champs & conſommé la récolte ſur les lieux mêmes avec ſon armée. Il fit donc venir les cultivateurs de deux Diſtricts voiſins, Wadge & Ganz, & il leur ordonna de labourer & de ſemer du grain dans ce canton; après quoi, il partit pour Axum; mais il revint dans le pays des Dobas vers la fête de l'Epiphanie. Ce peuple des Dobas impatient & cruel vit bien que l'intention du Roi étoit de le détruire totalement, & qu'il n'y avoit d'autre moyen d'éviter

ce malheur que la ſoumiſſion. Ce fut donc le parti qu'il prit. Une grande partie de la Nation embraſſa le chriſtianiſme; ce qui cauſa tant de ſatisfaction à Bœda Mariam qu'il rendit aux Dobas la même quantité de bétail qu'il leur avoit pris; & en outre, il leur fit préſent de la récolte entiere ſémée par ſes ordres & il récompenſa les habitans des diſtricts de Ganz & de Wadge.

Cependant réſolu de punir le Roi d'Adel de ſa trahiſon, Bœda Mariam traverſa les Provinces d'Iſat & de Dawaro, & comme s'il n'avoit eu que des intentions pacifiques, il alla ſoudain dans le Begemder, où il manda à l'Abuna de venir le joindre avec ſon jeune fils Iſcander, dont la Reine, Romana Werk, (1) étoit accouchée depuis peu de temps. De-là il s'avança juſques dans la Province de Gojam, ou il laiſſa des ordres à ſes officiers pour qu'il raſſemblaſſent ſes troupes & qu'ils pût, à ſon retour, les trouver prêtes. Enſuite il confia le jeune Prince à Ambaſa David, gouverneur de Gojam, & il alla à Gimbota, Ville bâtie ſur les bords du Nil. Là, voulant faire honneur au gouverneur de ſon fils, il changea le nom de la Ville en celui de David Haraſa (2). Puis, content d'avoir établi le Prince en cet endroit, il donna ordre aux troupes, qui étoient dans les Provinces de Tigré & de Dawaro, de s'avancer juſqu'au frontieres méridionales du Royaume d'Adel; & reprenant le même chemin par lequel il étoit venu; il rejoignit l'armée qui l'attendoit à Gojam, & ſuivi de cette

(1) Romana werk ſignifie grenade d'or.
(2) La ſtation de David.

armée & d'une grande partie de nobleſſe de ſon Royaume, il marcha droit à l'ennemi.

TANDIS que ce Prince alloit porter la guerre chez les Rois Mahométans, une violente querelle troubla le ſein de ſes propres états. Après le Concile de Florence, beaucoup d'étrangers étoient venu en Abyſſinie à la ſuite de l'Abuna Imaranha Chriſtos; & parmi ces étrangers ſe trouvoient pluſieurs Moines de Syrie & d'Egypte, propagateurs d'une héréſie, qui fit de très-grands progrès. Ils nioient la conſubſtantiabilité du Chriſt, qu'ils regardoient bien comme un Dieu parfait & un homme parfait; mais qu'ils ſoutenoient être dans ce que nous appellons ſon humanité, d'une nature différente de la nôtre, n'étant point compoſé de chair, de ſang comme nous, mais d'une ſubſtance infiniment plus noble, plus parfaite & propre à lui ſeul. Le clergé Abyſſinien s'aſſembla & condamna cette héréſie; & tous ceux qui nierent l'humanité du Chriſt expierent leur erreur dans les ſupplices. Quelques-uns allerent mourir dans le Kolla, & d'autres furent expoſés ſans aucun ſecours ſur le ſommet des plus hautes montagnes, & y périrent de froid & de faim.

L'ASSEMBLÉE du Clergé avoit encore un autre motif de mécontentement, qui affecta le Roi lui même. Un Vénitien nommé Branca Leon, étoit au nombre des étrangers, dont je viens de parler. Il étoit peintre; & le Roi, pere de Bœda Mariam l'avoit beaucoup aimé, parce qu'il avoit décoré les Egliſes du portrait de pluſieurs Saints Abyſſiniens. Cependant il arriva que ce peintre faiſoit un tableau d'autel, &

il voulut repréſenter l'Enfant Jéſus dans les bras de ſa mere, ſujet fort commun en Italie, où l'on place toujours l'Enfant ſur le bras gauche de Marie. Mais il en eſt autrement en Orient; la main gauche y eſt regardée avec une ſorte de mépris, & quand on eſt à table on ne ſe ſert jamais que de la main droite.

Les Moines Abyſſiniens, non moins fanatiques qu'ignorans, déjà échauffés à l'occaſion de la derniere héréſie, s'emporterent avec rage, en voyant qu'on faiſoit à l'Enfant-Jéſus ce qu'ils appelloient une indignité. Mais le Roi charmé de la beauté du tableau, & las du ſang que les querelles théologiques avoient fait couler, réſolut de ne pas laiſſer aller plus loin l'eſprit de perſécution. Quelques-uns des chefs de la diſpute prirent alors le parti de ſe taire, & le reſte ſentit la néceſſité de rentrer dans le devoir. Le tableau fut placé ſur l'autel d'Atronſa Mariam, Egliſe qui demeura intacte pendant les invaſions des Maures ſous les regnes de David III & de Claudius, & qui ne fut détruite que long-temps après par les Gallas.

Mais les troupes raſſemblées à Dawaro, ſous le commandement du Betwudet (1) Abder Yaſous, étoient déja entrées dans le Royaume d'Adel, & ne s'attendant point à trouver les Maures préparés au combat, elles mettoient à feu & à ſang tout ce qui ſe préſentoit devant elles. Mais elles ne tarderent pas à trouver les Mahométans diſpoſés

(1) Le Betwudet eſt un Officier qui a à-peu-près le même rang que le Ras. Il y en avoit deux, qui furent tués dans la même bataille, comme on le verra par la ſuite. Mais cet emploi malheureux fut enfin aboli.

à les recevoir; ils ſavoient les projets du Roi, depuis le moment qu'il avoit quitté le pays de Dawaro pour aller joindre ſon fils dans la Province de Gojam. Et comment en auroit-il pû être autrement? Une multitude de Maures accompagnoit ſans ceſſe ſes armées; & quoiqu'ils euſſent l'air de lui être fideles, leur cœur reſtoit ſecrettement attaché à leurs compatriotes & à leur religion. Les Abyſſiniens n'eurent donc pas plutôt franchi les frontieres d'Adel, qu'ils rencontrerent divers partis ennemis, & bientôt après, l'armée entiere ſe préſenta en bon ordre, déterminée à les combattre avant qu'ils euſſent le temps de faire de plus grands dégats.

La bataille ſe donna; & elle fut auſſi ſanglante qu'on devoit l'attendre de la haine, qui regnoit entre les ſoldats des deux nations, de l'égalité des deux armées, & de la connoiſſance réciproque de leur maniere de combattre, que leur donnoit une longue expérience. La victoire fut long-temps balancée. Les officiers Maures la diſputerent avec une extrême valeur, & pluſieurs d'entre eux périrent victimes de leur intrépidité. Sidi Hamet, fils du Roi d'Adel, les chefs d'Arar, de Nagal, de Telga, d'Adega, d'Hargai, de Gadai & de Kumo, tomberent ſous le fer Abyſſinien, ainſi qu'un grand nombre d'autres guerriers diſtingués, qui avoient voulu ſe ſouſtraire au joug de Bœda Mariam, ou que l'eſpoir de défendre le Roi d'Adel avoit fait venir des côtes d'Arabie.

Bœda Mariam marchoit lui-même contre les Maures & s'avançoit avec rapidité, quand il apprit que la Reine Ro-

mana, ſon épouſe, venoit de mettre au monde un ſecond fils baptiſé ſous le nom d'Anquo Iſraël. A cette nouvelle, il s'arrêta pour donner une fête à ſon armée; & tandis qu'il étoit à table, un officier d'Adber Yaſous vint lui apprendre la défaite des Maures, & lui dire qu'il n'y avoit plus dans Adel d'armée en état de réſiſter aux Abyſſiniens. Soudain il envoya un détachement de ſes troupes pour renforcer Adber Yaſous, & il s'occupa d'augmenter ſon armée & de faire des préparatifs encore plus conſidérables, afin de pouvoir, vers la fin de la campagne, dévaſter les pays de ſes ennemis, de maniere à les mettre pour long-temps hors d'état de ſe ſouſtraire au tribut qu'ils lui devoient.

Mais tandis qu'il travailloit à l'exécution de ce projet, Bœda Mariam fut attaqué d'une colique inteſtinale ſi violente, qu'il en mourut. On ignore ſi ce fut l'effet de quelque poiſon. Un moment avant d'expirer, s'appercevant que ſon viſage n'étoit point tourné du côté d'Adel, il ordonna qu'on le changeât de ſituation, afin de pouvoir montrer par ſon dernier regard, combien il deſiroit la deſtruction de ce Royaume; & c'eſt ainſi qu'il rendit le dernier ſoupir.

Bœda Mariam étoit un Prince plein de ſageſſe & de valeur. Il aimoit peu les plaiſirs. Pieux & zélé pour le maintien de ſa religion, il ſut réſiſter avec fermeté à toutes les tentatives des prêtres & des moines, qui cherchoient continuellement à perſécuter, à innover, & même à ſe rendre indépendans. On a beaucoup dit que Bœda Mariam penchoit pour l'Egliſe Romaine, & étoit faché que l'Egypte fournît un Abuna à l'Abyſſinie. On prétend même

Sans le ſecours de l'Angleterre, le monde entier n'auroit pas eu aſſez de vertu pour s'oppoſer à ce déluge de Muſulmans, prêt à tout inonder; mais les Anglois ſembloient être dans la main de Dieu, une armée réſervée pour punir la tyrannie & confondre l'erreur. Ils combattirent, & les choſes changerent de face.

DANS ce temps-là l'Europe vit, avec étonnement, un nombre immenſe de pêcheurs qui, placés à l'extrémité du Golphe Adriatique, s'appliquoient avec des ſoins infatigables & une patience extraordinaire à cultiver, par la voie d'Alexandrie, les reſtes du commerce de l'Inde; quoique ce commerce les expoſât ſans ceſſe aux oppreſſions, à toutes les cruautés de ces conquérans ignorans & barbares, de ces Turcs, qu'aucun eſpoir de gain, aucun changement de ſéjour, aucune habitude de commerce enfin ne put parvenir à civiliſer & à plier aux regles de la juſtice. Veniſe devint à-la-fois le plus grand entrepôt des épiceries & des parfums, & la puiſſance maritime la plus conſidérable qui eût paru juſqu'alors en Europe.

GÈNES s'éleva auſſi: mais malgré tous ſes efforts, elle fut obligée de céder à ſa rivale, qui étendit ſa domination dans le Continent, & reſta maîtreſſe du commerce de l'Inde, ſource & ſoutien de ſa grandeur.

LES chevaliers de Saint-Jean de Jéruſalem établis à Rhodes, inquiétoient alors beaucoup les vaiſſeaux Maures, qui faiſoient le commerce d'Alexandrie, & qui trouvoient des concurrens trop redoutables dans les petits Etats chrétiens

qu'ils avoient vu naître. Le commerce recommença encore à se faire par le moyen des caravanes qui traversoient le désert. Plusieurs troupes de marchands passoient tranquillement d'Arabie jusqu'aux bords de la mer occidentale, tandis que d'autres partoient de divers cantons de la Barbarie & marchoient plus au Sud que les premiers. La sécurité & la promptitude de ces voyages faisoient dédaigner à ceux qui les entreprenoient le commerce de la mer; & le Maure recommença à se contenter des services inappréciables que lui rendoit son ancien & fidele ami le chameau.

ORMUZ, petite Isle située dans le Golphe persique, devint l'entrepôt du commerce des épiceries, lorque ce commerce éprouva trop de gêne dans la Méditerranée. Toute l'Asie reçut d'Ormuz les marchandises des Indes, & ces vaisseaux traversant le détroit de Babelmandeb, renouvellerent l'ancien marché de la Mecque, où se rendoient des caravanes de toutes les parties de l'Afrique. Dès ce moment, la Mecque n'a plus été abandonnée, & il y aborde sans cesse des marchands, qui traversent le continent par toutes sortes de directions.

Jean I, Roi de Portugal, après avoir vaincu les Maures dans plusieurs batailles, les contraignit de repasser la mer & de s'en retourner dans leur patrie. Ses victoires effacerent la honte du sobriquet qu'on lui avoit donné, & Jean le Bâtard ne fut plus désigné que sous le nom glorieux de Jean le Vengeur. Mais ce n'étoit point encore assez pour sa grande ame. Secondé par quelques Marins Anglois, il

fit une descente sur les côtes de Barbarie, mit le siége devant Ceuta, & se rendit promptement maître de cette ville. Les liaisons de ce Prince avec les Anglois étoient une suite de son mariage avec Philippine de Lancastre, sœur d'Henri IV, Roi d'Angleterre. Jean le Vengeur eut de ce mariage cinq fils, tous braves, tous combattans à la prise de Ceuta, & en état de commander des armées. Henri, le plus jeune de ces Princes, n'avoit alors que vingt ans; mais il monta le premier à la breche sous les yeux de son pere, qui le nomma soudain Maître de l'Ordre du Christ, nouvelle institution de Chevalerie, dont l'extirpation du Mahométisme étoit le but.

Malgré tous les succès qu'eut le Roi Jean I dans la guerre d'Afrique, le Prince Henri sentit de bonne heure que le Portugal étoit trop borné pour lutter seul contre l'énorme puissance des Mahométans, dont la domination s'étendoit sur les plus riches parties du monde connu. L'élévation soudaine de Venise frappa en même temps les yeux de ce Prince. Venise ne devoit qu'à son commerce seul l'avantage de pouvoir résister à ses redoutables ennemis. Le Portugal étoit, par lui-même, plus important que Venise: mais la pauvreté, l'ignorance, l'orgueil, & la paresse, regnoient dans son sein; & depuis l'expulsion des Maures, l'Agriculture même y étoit abandonnée.

Dès sa plus tendre jeunesse, le Prince Henri avoit aimé avec passion les Mathématiques, & cultivé avec soin l'Astronomie. Généreux & vaillant, il étoit ennemi de la superstition, de la vanité & de la colere. Il traitoit

avec la plus grande bonté les Juifs & les Arabes, qui seuls, peut-être, pouvoient seconder l'ardeur qu'il avoit de s'instruire. Vainement, sans doute, eût-il tenté de rendre le Portugal rival du commerce de la Méditerranée, dont Venise étoit en possession. Mais il lui restoit un autre moyen d'aller chercher les denrées dans l'Inde : il falloit traverser l'Océan Atlantique, & doublant le cap fameux, qu'on nommoit alors le Promontoire des tempêtes, pénétrer dans la mer d'Asie. Frappé de cette idée, le Prince Henri se retira dans une maison de campagne solitaire, afin de pouvoir consacrer tout son temps à l'étude & à la méditation de ses grands projets. L'ignorance & les préjugés de son siecle étoient contre lui. On ne connoissoit alors d'autre géographie que celle des Poëtes. Les Portugais s'imaginoient que toutes les terres fermées entre les tropiques ne pouvoient avoir des habitans, étant désolées par un soleil dont rien ne tempéroit les ardeurs, & baignées par une mer brûlante. Aussi croyoient-ils que toute entreprise, pour découvrir ces régions, étoit non-seulement une folie, mais un excès d'audace, un attentat contre la Providence.

Cependant si le Prince Henri eut à combattre les préjugés de sa nation, il trouva d'un autre côté de puissans motifs d'encouragement. L'histoire grecque, qu'il étudioit avec soin, lui prouva que le voyage, auquel il songeoit, avoit déja été exécuté deux fois ; d'abord par les Phéniciens, pendant que Necho régnoit en Egypte, & ensuite par Eudoxe, sous un autre Roi d'Egypte bien moins ancien, sous Ptolemée Lathyrus. Eudoxe doubla la pointe la plus méridionale d'Afrique, & arriva à Cadix. Hannon avoit fait plus

encore : il étoit parti de Carthage, & après avoir franchi le détroit, il s'étoit avancé dans l'Océan Atlantique, juſqu'au 25ᵉ degré de latitude nord.

Mars un exemple plus récent c'eſt celui de Macham, Navigateur Anglois, qui, dans le quatorzieme ſiecle, revenant de la côte occidentale d'Afrique, fit naufrage & ſe ſauva ſur l'iſle de Madere, alors inhabitée, avec une femme qu'il aimoit tendrement. Bientôt après, Macham eut le malheur de perdre ſa compagne, & ne pouvant plus ſupporter la ſolitude abſolue où il ſe trouvoit, il conſtruiſit un canot, avec lequel il gagna le continent, où les habitans s'emparerent de lui, & le préſenterent au Calife comme un objet de curioſité. Enfin, en 1364, les Normands de Dieppe eurent une Compagnie qui alloit faire le commerce juſqu'à Sierra-Leona, qui n'eſt qu'à 7 degrés de la ligne.

La douceur avec laquelle le Prince de Portugal traitoit ſes priſonniers Maures, fut récompenſée par les inſtructions qu'il reçut d'eux. Ils lui apprirent que quelques-uns de leurs compatriotes du royaume de Suz avoient pénétré fort loin dans le déſert, montés ſur des chameaux, & portant avec eux de l'eau & des proviſions ; qu'après pluſieurs jours de marche, ils avoient rencontré des mines de ſel ; qu'ils y avoient pris leur charge, & qu'enſuite ils étoient allés au-delà des limites des pluies du tropique, où ils avoient trouvé de grandes villes habitées par des hommes noirs & aux cheveux laineux. Ces hommes avoient aſſez bien reçu les voyageurs marchands, & leur avoient appris qu'il y avoit encore

au-delà de leur pays un grand nombre de tribus nombreuſes & guerrieres. Enfin Don Pedro, frere du Prince Henri, rapporta, à ſon retour de Veniſe, une mappe-monde, où toute la côte de l'Océan atlantique étoit diſtinctement tracée; & on avoit figuré, à l'extrêmité méridionale de l'Afrique, un cap environné d'une mer, qui communiquoit à l'Océan Indien.

Le Prince ne ſe crut pas plutôt sûr d'un paſſage aux Indes, en faiſant le tour de l'Afrique, qu'il s'occuppa de faire conſtruire tout ce qu'il falloit pour cette navigation. Il corrigea les tables ſolaires des Arabes, & fit quelques changemens dans l'Aſtrolabe; car, choſe étrange, le quart de cercle n'étoit point encore connu en Portugal, quoique plus de cent ans auparavant le Perſan Ulughbeg eût pris la hauteur du Soleil à Samarcande avec un quart de cercle de quatre cents pieds de rayon, ſi tant il eſt vrai pourtant que la grandeur de cet inſtrument ne ſoit point exagérée.

Henry qui par ſa bienfaiſance & ſa libéralité avoit attiré autour de lui les plus ſavans Mathématiciens & les plus habiles Pilotes de ſon temps, leur propoſa de mettre leur théorie en pratique. Il y avoit déjà dix ans qu'il faiſoit partir des vaiſſeaux pour eſſayer d'exécuter ſes projets, ſans avoir encore pû déterminer les marins qui les conduiſoient à paſſer le Cap Non, c'eſt-à-dire à aller trente lieues plus loin juſqu'au Cap Bajador. Leur courage ſe bornoit là, & l'idée d'un Océan tempêtueux leur faiſoit une telle impreſſion qu'ils s'en revenoient exceſſivement ſatisfaits de leur audace & de leur ſcience. Mais le Prince penſoit bien différemment

Diſſimulant cependant l'opinion déſavantageuſe qu'ils lui donnoient de leurs talens, il continua à leur démontrer la poſſibilité qu'il y avoit d'exécuter ſon projet, & à leur propoſer des récompenſes. Alors ils entreprirent de nouveaux voyages, & bientôt après ils revinrent auſſi peu avancés que la premiere fois. Il y a même apparence que ces eſſais inutiles auroient encore duré long-temps, ſi un accident, ou plutôt la Providence n'étoit pas venue au ſecours.

JEAN Gonzalez & Triſtan Vaz, tous deux attachés à Henri en qualité de Gentilshommes de ſa chambre, & voyant l'impreſſion que l'incapacité de ſes Pilotes faiſoit ſur lui, obtinrent de ce Prince le commandement d'un petit vaiſſeau, & ils réſolurent de doubler le Cap Bojador & de découvrir la côte qui s'étend au-delà. J'ignore ſi les dangers de cet Océan ne s'étoient point préſentés à l'eſprit de ces nouveaux navigateurs; mais ils furent ſurpris par une tempête violente, & après avoir été pluſieurs jours en danger de périr, ils aborderent dans une petite iſle, qu'ils nommerent le Port Santo. Jean Gonzalez & Triſtan Vaz étoient animés l'un & l'autre du véritable eſprit des découvertes. Loin de ſe croire perdus dans un nouveau monde, & d'être contens de ce qu'ils avoient déjà fait, ils s'occuperent à bien examiner l'endroit où le haſard les avoit conduits. L'iſle étoit ſtérile & ne valoit pas grand choſe par elle même : mais tandis que les deux voyageurs la parcouroient, ils obſerverent à l'horiſon un point noir, qui ne changeoit ni de place ni de figure, & convaincus que c'étoit une terre, ils s'en retournerent à Lisbonne pour faire part au Prince Henri de leur double découverte.

SOUDAIN

SOUDAIN le Prince fit équiper trois vaiſſeaux dont deux furent confiés à Vaz & à Arco, & le troiſieme à Bartholomée Pereſtrello, Gentilhomme de la chambre du Prince Dom Juan, frere de Henri. Ces navigateurs ne tromperent point l'eſpérance de celui qui les envoyoit. Ils gagnerent d'abord Porto Santo, & enſuite ils s'avancerent juſqu'au point noir vu par leurs devanciers, point qui n'étoit autre choſe que l'iſle de Madere, alors entierement couverte de bois. Cette iſle a toujours été depuis d'un très-grand ſecours aux vaiſſeaux qui font le commerce des deux Indes, & elle eſt demeurée à la couronne de Portugal, même après que les Portugais eurent perdu la plus grande partie de leurs conquêtes en Orient.

AU temps de cette découverte, Jean Ier. avoit ceſſé de vivre, & Edouard, ſon petit-fils étoit monté ſur le trône. Mais cela n'empêcha point Henri de ſuivre le cours de ſes projets.

GILES d'Anez, excité par le ſuccès des derniers voyageurs, partit dans l'intention de doubler le Cap Bojador, ſans s'écarter du rivage de maniere à pouvoir rencontrer des terres inconnues. Les vents & la mer le favoriſerent. Il doubla facilement le Cap, & après s'être avancé pluſieurs lieues dans la baie qui eſt au ſud, il revint heureuſement en Portugal raconter qu'il avoit trouvé une mer non moins navigable en-delà qu'en-deçà du Cap Bajador, & que les difficultés, les dangers de cet Océan, qui avoient juſqu'alors épouvanté les marins, étoient ſans aucun fondement.

LE paſſage du Cap Bojador fut bientôt connu en Europe &

réveilla dans l'esprit de tous les navigateurs le desir de tenter des aventures. Les plus hardis vinrent s'adresser soudain au Prince Henri; & cette émulation augmenta encore le courage des Portugais, déjà fiers de leurs succès. Mais il est toujours des hommes, qui incapables de produire eux-mêmes rien de grand, passent leur temps à critiquer les entreprises des autres. Ces hommes blâmoient le Prince Henri d'avoir choisi le moment où la guerre des Maures venoit de coûter beaucoup d'hommes & d'argent au Portugal, pour faire de nouvelles dépenses en cherchant à découvrir des pays, qu'ils regardoient comme inutiles & perdus dans l'Océan. Quoiqu'ils n'osassent plus avancer comme autrefois que cet Océan bouilloit continuellement autour de ces contrées brûlantes, ils soutenoient encore que ces contrées étoient tellement échauffées par le soleil, que tous les hommes qui les habiteroient devoient devenir noirs, & qu'il ne pouvoit y avoir aucune végétation. De tels raisonnemens auroient pourtant suffi pour renverser tous les desseins du Prince Henri, si le Roi de Portugal avoit pensé comme la plus grande partie de ses sujets. Mais le Portugal étoit destiné à parvenir avant peu au plus haut point de l'héroïsme & de la gloire, grace à la longue suite de Princes sages & vaillans qui le gouvernerent.

Le Roi Edouard, loin de répondre aux détracteurs des nouvelles entreprises, témoigna plus de respect & de confiance à son oncle. Voulant même l'exciter à porter encore plus loin ses projets, il lui donna à vie la souveraineté de Madere, du Port-Santo, & de tous les pays qu'il pourroit faire découvrir sur la côte d'Afrique, & il soumit pour toujours la juridiction spirituelle de Madere à l'ordre du Christ, dont le Prince étoit grand-Maître.

Les voyages ſe continuerent donc ſous les auſpices de Henri. Nugno Triſtan doubla le Cap-Blanc, & parvint juſqu'à une petite riviere, ſur les bords de laquelle il trouva des habitans qui poſſédoient de l'or, ce qui depuis fit nommer cette riviere *Rio del Oro*, & on y bâtit un fort qu'on appella Arguim. Je ne crois pourtant pas que l'or ſoit le produit des pays ſitués par la latitude du Cap-Blanc. Il y étoit ſans doute apporté par les negres, qui habitent plus au ſud de l'Afrique, & qui venoient acheter du ſel des mines qu'on trouve dans le déſert des environs de ce Cap. La vue de l'or fut dès cet inſtant l'argument invincible qui calma les craintes & les ſcrupules de ceux qui avoient été les plus oppoſés aux découvertes.

En l'an 1445, Denis Fernandez découvrit le premier le fleuve du Sénégal, dont la rive ſeptentrionale eſt habitée par les Maures Aſenagi, au teint baſané, & la rive méridionale par les Yalofs, negres qui recueillent & vendent la gomme arabique. Enſuite le navigateur Portugais s'avançant au-delà du fleuve vit le Cap-Verd, & fut non moins enchanté que ſurpris du ſpectacle qui s'offroit à lui au milieu de la zone torride, quand il trouva un pays arroſé par de grandes rivieres & paré de la plus brillante verdure. La guerre civile déſoloit la nation des Yalofs. Bemoï, l'un de leurs Princes, régnoit par l'adreſſe de ſa mere, qui étoit parvenue à le placer ſur le trône dans un temps de minorité, au préjudice de ſes trois demi freres qui en étoient les héritiers légitimes. L'aîné de ces Princes conſervoit une ombre de pouvoir, & ſembloit favoriſer l'uſurpateur. Pendant ce temps-là Bemoï ſe lia étroitement avec les Portugais. Il leur promit tout ce qu'ils voulurent; il leur promit ſur-tout

cours de cet ouvrage, que dans le commerce de l'Inde on traverſoit l'Afrique dans toute ſa largeur, d'Orient en Occident. Le Prince Henri avoit eu deſſein de faire ſuivre une route parallele pour aller au Midi, en paſſant dans des pays où dominoit le Chriſtianiſme; car des Chrétiens venant de la Paleſtine avoient rapporté depuis long-temps qu'il y avoit à Jéruſalem un couvent de Moines, ſujets d'un Prince Chrétien qui habitoit dans le cœur de l'Afrique, & dont l'empire s'étendoit des bords de la mer Rouge & de l'Océan Indien juſqu'au rivage atlantique. On avoit ajouté à cela que pluſieurs de ces Moines venoient fréquemment à Alexandrie, dont le Patriarche avoit ſeul le privilege d'envoyer un Evêque dans leur pays : mais tous ces faits, ſouvent racontés, avoient pourtant été oubliés par les Chrétiens d'Europe. Marc Paul, voyageur Vénitien (1), avoit répandu beaucoup de confuſion ſur toute cette hiſtoire, en diſant qu'il avoit rencontré dans ſes voyages en Tartarie ce Prince Chrétien, qu'on nommoit le Prêtre Jean.

CEPENDANT le Roi de Portugal choiſit pour ſes Ambaſſadeurs auprès de ce Prince, Pedro Cavillan & Alphonſe de Païva. Cavillan étoit un homme très-capable de remplir une pareille miſſion. Employé pluſieurs fois par le dernier Roi dans des affaires très-délicates, il avoit montré beaucoup d'eſprit & de prudence. D'ailleurs il étoit encore dans toute la vigueur de l'âge, courageux, actif, adroit à manier toutes ſortes d'armes, modeſte & gai en converſation; & ce qui couronnoit tant de qualités brillantes, c'eſt qu'il

(1) Voyez le voyage de Marc Paul.

avoit l'heureux avantage d'acquérir promptement la connoiſſance des langues, & de pouvoir bientôt s'expliquer partout ſans Interprêtes, avantage auquel nous devons, peut-être plus qu'à tout autre, attribuer le ſuccès de ſon voyage.

C'EST à la Cour de Bemoï qu'on avoit eu la premiere certitude qu'il exiſtoit un Prince Chrétien dans l'intérieur de l'Afrique. Les habitans des côtes de la mer Atlantique racontoient qu'en pénétrant dans le pays vers l'eſt, on trouvoit pluſieurs nations puiſſantes, habitant dans des villes, & gouvernées par des Princes indépendans les uns des autres; & que plus loin, à l'orient de ces nations, étoit un Souverain, dont les ſujets n'étoient ni payens ni idolâtres, mais moitié juifs & moitié chrétiens.

IL paroît que ces détails dûrent être apportés au Sénégal par les caravanes. Certainement le langage des Negres n'a été, dans l'origine, qu'un dialecte de l'Abyſſinien. Les noirs Ethiopiens qui s'établirent au-deſſus de Thebes, conſacrerent, dit-on, beaucoup de ſoins aux lettres. Ils réformerent les caracteres hiéroglyphiques, & n'en doutons pas, ils inventerent l'alphabet ſyllabique, dont on ſe ſert juſqu'à préſent en Abyſſinie, & qui vraiſemblablement, fut le premier connu de ces diverſes nations. Enfin, quoiqu'il en puiſſe être, les divers noms employés au Sénégal ſont tous abyſſiniens. Sénégal, ou plutot Sénéga, vient d'aſenagi qui en Abyſſinie ſignifie meſſagers & caravanes. Dengui veut dire une pierre ou un rocher. Angueah eſt le nom particulier

d'un arbre du pays. Anzo ſignifie un crocodile; & tous ces mots ſont des noms de rivieres d'Abyſſinie.

DANS le Benin, autre contrée de la négritie, les Portugais eurent une nouvelle preuve qu'il exiſtoit un Prince chrétien dans le centre de l'Afrique & au ſud-eſt de ce pays. Les habitans racontoient que c'étoit un Prince très-puiſſant, qu'il ſe nommoit Ogané, & que ſon royaume étoit à environ deux cents-cinquante lieues de diſtance du Benin. Ils ajoutoient qu'à leur avénement au trône, les rois du Benin recevoient de ce Prince une croix de cuivre & un bâton courbé. Il ſemble que ce mot d'Ogané n'eſt qu'une corruption de Jean ou Jeanoy, titre que les chrétiens orientaux ont donné aux rois d'Abyſſinie. Mais il eſt bien difficile de croire qu'il y eût des rapports entre l'empire d'Abyſſinie & le Benin, non-ſeulement à cauſe de l'éloignement, mais parce que l'intervalle qui les ſépare eſt rempli par les nations les plus ſauvages du monde, les Gallas & les Shangallas.

A la vérité, la cour d'Abyſſinie réſidoit en ce tems-là en Shoa, province frontiere au ſud-eſt de l'empire, & il ſeroit poſſible qu'elle eût étendu ſa puiſſance dans le pays de ſes barbares voiſins juſqu'auprès du Benin, qui eſt ſur les bords de la mer atlantique. Mais j'avoue que ceci n'eſt qu'une ſimple conjecture. Ni l'hiſtoire abyſſinienne, ni rien de ce que j'ai vu dans le pays ne m'en a fourni la preuve.

AMHA-YASOUS, prince de Shoa, ayant rendu viſite au roi d'Abyſſinie à Gondar en 1770 & 1771, il s'établit entre nous une amitié ſincere; & je fis tout ce que je pus pour apprendre

apprendre au juſte, par ſon moyen, ſi l'Abyſſinie & le Benin avoient eu des liaiſons enſemble. Ce Prince écrivit exprès à ſon pere & lui envoya divers meſſages : le pere répondit que pour ſatisfaire ma curioſité, on conſulteroit les archives du gouvernement. Mais rien ne put me prouver que le Prince de Shoa eût jamais été ſouverain du Benin. Bien plus, ni cet état, ni même la mer Atlantique n'étoient de mon tems connus en Shoa. Cependant le pays déſigné aux Portugais par les Negres ne peut être que l'Abyſſinie; & le bâton courbé & la croix atteſtent cette opinion; à moins que tout cela ne fût une invention des peuples du Benin pour flatter le roi de Portugal.

Ce Monarque étoit réſolu à ne pas différer plus longtems la découverte des lieux qui produiſoient les épiceries dans l'Inde, & d'un paſſage pour ſe rendre par terre ſur la côte orientale de l'Afrique. Covillan & Païva furent donc chargés de cette miſſion, comme je l'ai déja rapporté plus haut; & munis de lettres de crédit ils ſe rendirent à Alexandrie. On leur donna en même tems une Carte, tracée ſous la direction du Prince Henri, & on leur recommanda de la vérifier & de la corriger ſuivant ce qu'ils verroient. Ils devoient s'informer où ſe tenoient les principaux marchés d'épiceries, & ſpécialement du poivre; quelles étoient les voies qu'on prenoit pour envoyer ces denrées en Europe; d'où venoient l'or & l'argent, mobile éternel de ce commerce; & enfin le Roi leur avoit enjoint ſur-tout de s'aſſurer s'il étoit poſſible de ſe rendre dans l'Inde en doublant le promontoire méridional de la côte d'Afrique.

D'ALEXANDRIE les voyageurs Portugais se rendirent au Caire, & ensuite à Suez, à l'extrémité de la mer Rouge; & s'étant joints à une caravane de Maures, ils firent route pour Aden, ville riche & commerçante, en-deça du détroit de Babelmandeb. Là, ils se séparerent. Covillan cingla vers l'Inde, & Païva fit voile pour Suakem, isle petite & de peu de commerce, située sur la côte de Barbarie (1). Nous ignorons les détails de ce que fit ensuite Païva. Nous savons seulement qu'ayant voulu s'avancer plus loin, il perdit la vie & qu'on n'en entendit plus parler.

COVILLAN, plus heureux, se rendit à Calicut, & à Goa. De là traversant l'Océan indien, il alla voir les mines de Sofala. Ensuite il retourna à Aden & au Caire, où au lieu de rencontrer, comme il l'espéroit, son compagnon Païva, il y apprit la nouvelle de sa mort. Il fut joint au Caire par deux Juifs, nommés Abraham & Joseph, qui lui portoient des lettres du roi d'Abyssinie. Alors chargeant Abraham de ses réponses, il garda Joseph avec lui, & reprenant la route d'Aden, il se rendit à Ormus dans le golfe Persique. Là Covillan se sépara du Juif Joseph, lequel profita d'une caravane, qui traversoit le désert pour aller à Alep. Covillan n'ayant plus d'autre projet que de visiter enfin l'Abyssinie revint encore à Aden, & franchissant le détroit de Babelmandeb, il débarqua enfin dans les états du roi d'Abyssinie. Ce Prince, nommé Alexandre, étoit alors à la tête de ses troupes pour contraindre des sujets rebelles à lui payer le tribut qu'il leur avoit imposé. Il reçut

(1) La Barbaria, ou Barabra des Anciens.

Covillan avec bonté : mais la curioſité plus que l'avantage qu'il pouvoit retirer d'une telle ambaſſade, l'interreſſa en faveur du Portugais, & il le mena avec lui en Shoa, où la cour réſidoit alors.

TOUTEFOIS Covillan ne revit plus l'Europe. Une politique cruelle ne ſouffre point que les étrangers qui ont mis le pied en Abyſſinie puiſſent en ſortir. Covillan s'y maria, & conſervant ſa faveur ſous différens Princes, il parvint aux premiers emplois, qu'il remplit ſans doute avec la ſupériorité qu'un homme dont l'éducation avoit été ſoignée, devoit avoir ſur un peuple ignorant & barbare. Il écrivit fréquement au roi de Portugal, qui, de ſon côté, n'épargna rien pour entretenir une correſpondance ſuivie. Dans le journal que Covillan envoya au Monarque, il décrivit avec ſoin les différens ports de l'Inde qu'il avoit vus, la ſituation & la richeſſe des mines de Sofala. Il dit que ce pays étoit très-peuplé, & rempli de villes opulentes. Il exhorta le Roi à pourſuivre avec vigueur la découverte d'un paſſage par le ſud de l'Afrique, paſſage qu'il ſoutint être ſans danger. Il aſſura que le Cap étoit connu dans l'Inde ; & enfin il envoya une carte dont un Maure lui avoit fait préſent dans ſon voyage, & ſur laquelle le promontoire étoit bien tracé, ainſi que toutes les villes qui bordoient la côte voiſine.

AVEC ces inſtructions, le roi de Portugal fit armer trois vaiſſeaux, dont il donna le commandement à Barthelemi Dias, lui recommandant bien de s'informer du roi d'Abyſſinie quand il ſeroit ſur les côtes occidentales d'Afrique.

Dias alla jusqu'aux vingt-quatrieme dégré & demi de latitude sud, & après y avoir planté les armes du roi de Portugal, il prit possession de ce pays au nom de ce Prince. Il remit à la voile & entra dans la baye des Pâtres, nom qu'il donna à cet endroit d'après la multitude de bœufs qu'il vit à terre. Ne sachant pas trop où il dirigeoit sa route, Dias parvint à la riviere Del-Infante, après avoir atteint sans s'en douter ce redoutable Cap objets des desirs de tous les Portugais. Là voulant se rapprocher de terre, il fut plusieurs jours battu par une mer turbulente, & contrarié par les vents : mais il s'obstina à découvrir la côte, & il parvint enfin à la vue du Cap, qu'il nomma le Promontoire des tempêtes, à cause de tout ce que son vaisseau avoit eu à souffrir pour y arriver.

Le grand objet de ce voyage étoit enfin rempli. Dias & ses compagnons avoient couru beaucoup de dangers : aussi à leur retour on ne manqua point de rendre justice à leur intrépidité & à leur constance. Ces navigateurs avoient essuyé tant d'orages, bravé tant de périls, que pendant le reste de la vie du roi Jean, on ne cessa de parler de ce terrible Cap. Cependant le roi changea le nom de Promontoire des Tempêtes, que Barthelemi Dias lui avoit donné, & il voulut qu'on l'appellât le Cap de Bonne Espérance.

Cependant quoique le passage du Cap fut découvert, il ne manqua pas de gens puissans à la Cour, qui vouloient qu'on y renonçât. Une des raisons dont ils se servoient pour soutenir leur sentiment est vraiment curieuse ; & si les Portugais n'avoient pas ensuite montré le plus grand héroïsme, nous

aurions droit de croire, que depuis que le prince Henri n'étoit plus, le zele pour la religion & l'eſprit de conquête, s'étoient également rallentis chez cette nation. Les détracteurs des découvertes diſoient donc que le paſſage aux Indes par le cap de Bonne-Eſpérance, privant les états Maures du commerce des épiceries, engageroit ces peuples à ſe réunir pour exterminer le Portugal. Mais leur enlever ce commerce avoit été en effet l'ambition du prince Henri. Il vouloit la ruine des Maures, comme chef de l'ordre de Chriſt, ordre établi contre les infideles, & plus particulierement encore contre les ſectateurs de Mahomet.

DON Emanuel qui occupoit alors le trône de Portugal, écartant de vaines terreurs, reſolu de ſuivre le projet le plus noble & le plus hardi qu'une nation ait peut-être jamais pu entreprendre, & qui, bien qu'il eût déja coûté beaucoup de tems & de dépenſes, n'en avoit pas moins commencé à réuſſir au-delà de toute eſpérance. Il n'eut pas beſoin de chercher long-tems pour jetter les yeux ſur Vaſco de Gama, homme diſtingué par ſon courage & par une grande préſence d'eſprit. Il le choiſit pour commander cette flotte, & il lui remit à ſon départ le journal & la carte de l'Inde de Pedro Covillan, avec des lettres pour tous les Princes indiens dont il avoit entendu parler.

MAIS ce que fit Vaſco de Gama à ſon départ, n'annonçoit ni un guerrier, ni un grand homme. Ses proceſſions, ſes vœux, ſes momeries, ſa dévotion oſtentueuſe & digne d'un vrai bigot, toute ſa conduite enfin, ſembloit plus faite pour décourager ſes ſoldats, que pour les exciter à ſervir

vaillament leur patrie. Il leur rappella mal-à-propos les tempêtes qu'avoit eſſuyées Dias auprès du terrible Cap qu'ils alloient paſſer, & il ne fit que leur perſuader par là que ce voyage leur offroit plus de danger que de gloire. Je ne prétends point, ſans doute, condamner les actes de dévotion au commencement d'une expédition maritime ou guerriere; mais je crois qu'ils doivent être courts & ſimples. Tout préparatif extraordinaire rappelle à des eſprits foibles l'idée du péril, & les décourage à l'aſpect des premiers obſtacles qu'ils rencontrent.

CEPENDANT le 14 Juillet 1497, Gama partit de Lisbonne avec ſa petite flotte; & comme l'art de la navigation avoit déja fait de grands progrès, il cingla en haute mer droit aux iſles Canaries, & enſuite à celles du Cap-Verd, où il jetta l'ancre, & où il prit de l'eau & des proviſions. Ayant remis à la voile, il fut pendant quatre mois contrarié par les vents & par le mauvais tems; & accablé de fatigue, il ſe trouva obligé d'entrer dans la grande baie de Sainte-Helene (1), par les trente-deuxieme degré trente-deux minutes de latitude ſud. Vaſco vit que les habitans de cette baie étoient noirs, petits, & parloient un langage inconnu, langage qu'on trouva enſuite être le même que celui du Cap de Bonne-Eſpérance. Ils étoient vêtus de peaux d'antelopes, qui abondent ſur cette côte, & dans tout le pays des Hotentots; & ils avoient pour armes des cornes & des os d'animaux & de poiſſons, ne poſſédant d'ailleurs aucune idée du fer.

(1) A l'Oueſt de la Peninſule Atlantique.

Les Portugais n'avoient point encore connoiſſance des vents aliſés & des mouſſons qui regnent ſur ces mers; & Gama étoit parti pour l'Inde dans la ſaiſon la plus défavorable. Le 16 de Novembre il fit voile pour le cap avec un vent de ſud-oueſt: mais le même jour le mauvais tems ſe déclara, & les Portugais furent tellement battus par la tempête, que le 18, ayant enfin découvert le Cap, ils n'oſerent pas le paſſer. L'on vit alors combien les impreſſions que leur avoit laiſſé le voyage de Dias étoient plus fortes que les devoirs, l'obéiſſance, la réſignation qu'ils avoient ſi ſolemnellement promis à la chapelle de l'hermitage, où Vaſco les avoit menés en proceſſion. Tout l'équipage ſe révolta, & refuſa d'aller plus loin, les Pilotes, les Boſſemans étant même à la tête des mutins. Mais Vaſco, bien convaincu qu'aucun danger extraordinaire ne les attendoit au-delà du cap, perſiſta à vouloir le doubler, & les Officiers animés de la même ardeur que leur Commandant, s'emparerent des chefs des mutins, & les mirent aux fers à fond de cale.

Vasco lui-même prit en main le gouvernail de ſon vaiſſeau & s'écarta de la terre, au grand étonnement de ſes plus braves compagnons. La tempête dura encore deux jours: mais elle ne put ébranler la conſtance de l'Amiral, qui le 20, leur enfin l'honneur de doubler le Cap. Dans ce moment de triomphe, les trompettes & les tambours ſe firent entendre, & Vaſco permit à ſes compagnons toutes ſortes de réjouiſſances, afin de bannir le ſouvenir de leurs craintes, & les faire convenir avec lui, que ce Cap avoit été très-juſtement appellé le Cap de Bonne-Eſpérance.

Le 25, les Portugais mouillerent l'ancre dans un petit port qu'ils nommerent Angra-de-San-Blaz. Bientôt après ils virent un grand nombre d'habitans accourir sur le rivage & sur les montagnes voisines. L'Amiral craignant quelque surprise, fit débarquer ses gens armés. Mais auparavant il ordonna qu'on jettât sur la plage des grelots de cuivre & d'autres bagatelles. Les naturels s'en emparerent précipitament, & ils se hasarderent même à venir si près qu'un d'eux prit quelque chose dans la main même de l'Amiral. Sitôt que Vasco descendit à terre, les sauvages l'accueillirent en chantant & en jouant de la flûte; & lui, ordonna aux Portugais de sonner de la trompette & de danser autour des sauvages.

De San-Blaz, jusqu'à soixante lieues plus loin, la côte parut aux Portugais couverte d'arbres & d'une verdure extrêmement agréable. Le jour de Noël, ils se rapprocherent de terre, & ils entrerent dans une riviere, à laquelle ils donnerent le nom de riviere des Rois. Ils appellerent aussi toute la côte qui s'étend de San-Blaz à cette riviere *Terra de Natal*. Le temps étoit devenu très-beau; les Portugais mirent leurs canots à la mer pour descendre à terre; & ils virent le rivage bordé d'hommes & de femmes d'une haute stature, mais ayant l'air doux & prévenant. L'Amiral fit débarquer Martin Alonzo, qui parloit plusieurs langages des Negres. Alonzo se fit fort bien entendre, & fut agréablement accueilli du chef, ou Roi, à qui l'Amiral envoya en présent quelques bagatelles, & qui en revanche offrit tout ce que produisoit son pays, tant il étoit enchanté des Portugais.

Le 5 Janvier 1498, ayant renouvellé ſa proviſion d'eau que les Negres eux-mêmes aiderent les matelots à mettre à bord, Gama quitta cette nation douce & généreuſe, & s'avança juſqu'à un cap, qu'il nomma le cap des Courans. Là ſe termine la côte de Natal, & commence celle de Sofala au nord du Cap. Gama en venant du Midi, au Cap des Courans, arriva préciſément au même endroit ou Covillan s'étoit rendu en venant du Nord; de ſorte que ces Portugais avoient fait à eux deux le tour entier de l'Afrique.

ISCANDER, ou ALEXANDRE.

De 1478 à 1495.

Iſcander déclare la guerre aux Peuples d'Adel. — Conduite ſage de ce Roi. — Il eſt trahi & aſſaſſiné par Za Saluce.

L'HISTOIRE d'Abyſſinie nous apprend que dès que Bœda-Mariam fut mort, une foule de nobles s'aſſemblerent & allerent chercher, dans la montagne de Geshen, la Reine Romana & ſon jeune fils Iſcander, qui, à ſon arrivée en Shoa, fut couronné ſans la moindre oppoſition.

L'ON remarque dans les annales d'Abyſſinie que les minorités ſont fréquentes ſur le trône. La Reine mere eſt alors déclarée régente, & avec deux ou trois grands de la Cour, elle ſe met en poſſeſſion de la perſonne du Roi & gouverne en ſon

nom. Tout ce qui arrive durant les minorités eſt auſſi ſoigneuſement recueilli dans les annales du Royaume, que ce qui a lieu lorſque le Roi eſt en âge de gouverner; mais comme les minorités ne ſont ordinairement qu'une ſuite continuelle de querelles, de complots, de trahiſons, auſſi-tôt qu'elles ceſſent, la plus grande partie de ce qu'on a écrit eſt effacé, comme l'ouvrage des ſujets, & n'étant point digne d'être inſéré dans une hiſtoire, à laquelle ils ont donné le titre de *Kebra za neguſt*, c'eſt-à-dire la grandeur ou la perfection des Rois. Cette politique a un grand déſavantage, puiſqu'elle dérobe à l'hiſtoire la premiere cauſe des faits les plus importans.

LORSQU'ISCANDER fut monté ſur le trône, la Reine mere, l'Acab Saat, Teſfo Georgis, & le Betwudet Amdu, gouvernerent le Royaume pluſieurs années avec le plus abſolu deſpotiſme. Il ſe forma alors contre eux une conſpiration à la tête de laquelle étoient deux hommes très-puiſſans, l'Abbé Amdu & l'Abbé Haſabo; mais leur trame fut découverte; quelques conſpirateurs furent punis de mort, d'autres empriſonnés & d'autres bannis dans des lieux inhabitables afin qu'ils y périſſent de maladie ou de faim.

DÈS ſa plus tendre jeuneſſe, Iſcander montra un ardent deſir de déclarer la guerre au Roi d'Adel; mais ce Roi, dont les Etats avoient été ſi ſouvent déſolés par les armées Abyſſiniennes, ne manqua point de ſe faire à la Cour d'Abyſſinie, un parti qui pût lui aſſurer la durée de la paix, tandis qu'un chef d'Arar, nommé Maſſudi, ne négligeoit rien pour la lui faire perdre. Cet homme extrêmement brave,

capable de ſupporter les plus grandes fatigues, & ardemment attaché à la religion Mahométane, avoit fait vœu d'employer, chaque année, les quarante jours du carême à déſoler quelque partie du Royaume d'Abyſſinie; & pour mieux accomplir ſes projets, il entretenoit à ſes frais une petite armée de vétérans, à qui il avoit inſpiré ſon zele & ſa dévote fureur. Tantôt il ravageoit une partie des frontieres, tantôt une autre, enlevant dans les villages les hommes, les femmes, les enfans, qu'il réduiſoit à l'eſclavage & envoyoit vendre en Arabie & dans l'Inde, & faiſant tomber ſans pitié ſous le tranchant du ſabre, tout ce qui faiſoit la moindre réſiſtance.

Il étoit ſans doute très-difficile au Roi d'Adel de perſuader aux Abyſſiniens qu'il n'étoit point d'accord avec Maffudi, & que ce chef n'agiſſoit pas à ſon inſtigation. Le jeune Roi d'Abyſſinie ne pouvoit diſtinguer Adel d'Arar, ni l'armée de Mahomet (1) de celle de Maffudi. Il ſupportoit impatiemment les excès que ce dernier commettoit chaque année; mais les Grands qui entouroient Iſcander, l'empêchoient de ſe livrer à ſon indignation, l'écartoient des affaires & de la guerre, & lui faiſoient employer ſon temps à la chaſſe, dont il ne ſe ſoucioit nullement. Dès l'âge de quinze ans, ce Prince étoit l'homme le plus adroit de ſon Royaume à manier toutes ſortes d'armes; & il n'avoit encore que dix-ſept ans, lorſque revenant d'obſerver une des incurſions accoutumées de Maffudi, il ordonna à Za Saluce, ſon premier

(1) C'étoit le nom du Roi qui régnoit alors en Adel.

miniſtre & gouverneur d'Amhara, de faire marcher toutes les forces du midi de l'Empire, tandis que lui ſe chargeoit d'aſſembler la nobleſſe des Provinces d'Angot & de Tigré; & dès que la ſaiſon des pluies eut ceſſé, il entra dans le Royaume d'Adel.

LE Roi d'Adel fut forcé malgré lui à cette guerre. Cependant en Prince ſage, il ne ſe laiſſa pas prendre au dépourvu. Au premier bruit des hoſtilités, il marcha contre Iſcander; mais ſans dépaſſer ſes frontieres. Quelques habitans d'Arno, village Mahométan, mais tributaire de l'Abyſſinie, maſſacrerent le Gouverneur qu'Iſcander leur avoit donné. Iſcander ne le ſut pas plutôt qu'il fondit ſur ce village & le détruiſit, & à peine cette expédition étoit-elle achevée, qu'il ſe trouva en préſence de l'armée des Maures. La bataille commença, & on combattit avec opiniâtreté des deux côtés, lorſque les troupes que commandoit Za Saluce ſe retirerent & abandonnerent le Roi au milieu de ſes ennemis. Cependant cette défection ſembla inſpirer un nouveau courage aux Abyſſiniens qui reſtoient. La victoire paroiſſoit encore incertaine; Iſcander ſe trouvoit engagé dans un paſſage étroit & preſſé par un Maure, qui tenoit dans ſa main l'étendard verd de Mahomet, quand ce jeune Prince, fondant tout-à-coup ſur ce Maure, le perça de ſon javelot, & lui ayant arraché l'étendard de la pointe même de l'eſponton auquel il étoit attaché, il frappa le fils du Roi d'Adel, & l'étendit roide mort; ce qui cauſa ſoudain la retraite des Mahométans.

ISCANDER étoit ſans doute trop prudent pour pourſuivre ſes ennemis dans l'état de délabrement où étoit ſon armée, d'autant que l'armée d'Adel ſe retiroit ſans ſe diſperſer. Cepen-

dant Za Saluce s'occupoit à regagner la Province d'Amhara, excitant à la révolte tous les villages qu'il trouvoit ſur ſon chemin. Le Roi jugeoit néceſſaire de marcher contre ce lâche & rebelle miniſtre. Mais quoiqu'inégal en force aux Maures, il ne pouvoit ſe ſoumettre à leur abandonner le terrein. Il conſulta ſes principaux Officiers; puis il harangua ſes ſoldats d'un ton ſi éloquent & ſi pathétique, dit l'auteur Abyſſinien, que tous d'une commune voix demanderent à retourner au combat. Le jeune Prince rangea alors ſon armée d'une maniere qui étonna ſes plus anciens Officiers; & enſuite il envoya un défi aux Maures par quelques priſonniers. Mais les Maures, qui aimoient anciens l'empêcher de ravager le pays, que d'en venir à une action, reſterent tranquilles dans leurs tentes; & Iſcander, après les avoir attendus juſqu'à midi, fit défiler ſes troupes en préſence de l'armée ennemie, auſſi fierement & auſſi ſavament peut-être qu'auroit pu le faire le héros dont il portoit le nom.

En ſe retirant, le Roi laiſſa dans les Provinces ſeptentrionales, à meſure qu'il les traverſoit, les troupes de ces Provinces; deſorte qu'il arriva en Shoa avec fort peu de monde à ſa ſuite. Il apprit alors que Za Saluce s'étoit retiré en Amhara: mais le traître avoit laiſſé ſes créatures derriere, & leur avoit donné ſes inſtructions. Ainſi, le lendemain de l'arrivée du Monarque à Tegulat, capitale de la Province de Shoa, ils allerent le ſurprendre la nuit dans une petite maiſon où il s'étoit retiré, & ils l'égorgerent pendant ſon ſommeil. Enſuite ils cacherent quelques jours ſon corps dans un moulin. Mais Taka Chriſtos &

quelques autres amis du Roi le découvrirent & l'expoſerent aux yeux de tout le peuple, qui d'une voix unanime proclama Roi, Andreas, fils d'Iſcander, & déclara traitres à la patrie Za Saluce & ſes partiſans.

CEPENDANT Za Saluce ne rencontra point en Amhara l'accueil dont il s'étoit flatté. A ſon approche toute la Nobleſſe de la Province s'arma contre lui, ſes troupes l'abandonnerent, & il fut pris. Alors on lui arracha les yeux, & l'ayant monté ſur un âne, on le promena dans les Provinces d'Amhara & de Shoa, au milieu des malédictions de tout le peuple.

ANDREAS, appellé au trône, & nommé alors Amda Sion, étoit encore enfant, & n'eut qu'un regne de ſept mois.

LES Ecrivains Portugais ont répandu une grande confuſion ſur cette partie de l'hiſtoire d'Abyſſinie. Iſcander monté ſur le trône en 1475, mourut, dit-on, en 1490, ce qui eſt confirmé par Ludolf; & cependant tout le monde reconnoît qu'il a regné dix-ſept ans. Mais s'il regna dix-ſept ans, il ſemble qu'il ne devoit être mort qu'en 1492. La plupart des Portugais avouent d'ailleurs que Covillan vit Iſcander & s'entretint avec lui quelque tems avant ſa mort; ce qui doit effectivement être vrai, ſi ce Prince vécut juſqu'en 1492; car Pedro Cavillan entra en Abyſſinie en 1490, ainſi que nous l'apprend Galvan dans les Mémoires de ſon pere. Mais d'un autre côté, Tellez nous dit qu'Iſcander étoit mort ſix mois avant l'arrivée de Covillan.

Qui croire ? Si Covillan n'eſt effectivement arrivé en Abyſſinie que ſix mois après le meurtre d'Iſcander, ce fut vers la fin du regne d'Amda Sion, enfant, qui comme nous l'avons dit, n'occupa le trône que ſept mois.

Alvarez ne fait point mention de ce jeune Roi, non plus que Tellez ; & ils ont fait tous deux une foule de mépriſes qui prouvent que les hiſtoriens Portugais font fort peu d'attention à la chronologie Abyſſinienne. Ils diſent qu'Iſcander étoit le pere de Naod, quoiqu'il ne fût que ſon frere. En parlant enſuite d'Helena, ils la donnent pour la mere de David ; & cependant Helena, déclarée Iteghé durant la minorité de David III, n'étoit que la grand'mere, ou plutôt l'épouſe du grand-pere de ce Prince, & elle n'eut jamais d'enfant.

J'ai trouvé environ quatre ans de différence entre mon calcul & celui des auteurs que je viens de citer. Mais je n'ai pas cru devoir ſervilement renoncer à ma raiſon, pour ſuivre l'opinion d'étrangers, qui entendoient fort mal la langue, & ne connoiſſoient guerre la maniere de compter du pays dont ils ont écrit l'hiſtoire. Mon calcul eſt d'ailleurs appuyé ſur une éclipſe de ſoleil, qui eut lieu en 1553, dans la treizieme année du regne de Claudius. En partant de cette époque juſques à l'inſtant où je mis le pied ſur les terres d'Abyſſinie, & en remontant enſuite au temps d'Iſcander, il paroît que ce Prince monta ſur le trône en 1478, & que regnant dix-ſept ans, il dut vivre juſqu'en 1495. Ainſi il put voir Pedro Covillan, & converſer avec lui, ſi Covillan alla effectivement en Abyſſinie en 1490.

NAOD.

De 1495 à 1508.

Conduite ſage de ce Monarque. — Il ſe prepare à faire la guerre aux Maures. — Il conclud une paix honorable avec le roi d'Adel.

APRÈS le meurtre du jeune roi Iſcander, les Abyſſiniens, las des troubles qu'occaſionnoient les minorités, offrirent unanimement la couronne à Naod. Il étoit frere d'Iſcander, & n'avoit qu'un an de moins que lui; mais Bœda Mariam l'avoit eu de Calliope, ſa ſeconde femme, & il naquit dans la ville de Gabargué, le même jour que l'armée royale fut défaite, & que les deux Betwudets périrent. L'Impératrice Helena & ceux de ſon parti employerent des moyens ſecrets pour faire regarder Naod comme né ſous de malheureux auſpices, & ils voulurent mettre à ſa place Anquo Iſrael, dernier fils de Bœda Mariam, afin de pouvoir regner eux-mêmes ſous ſon nom. Mais Taka Chriſtos, le principal moteur du parti, ayant expliqué ſes intentions, fut pourſuivi par l'armée dans la Province de Dawaro, & ſoudain on proclama Naod Roi, & on alla le chercher dans la montagne de Geshen.

NAOD étoit dans le printems de ſa vie, & plein de force

&

& de courage. Mais le Royaume ſe trouvoit alors dans une ſituation qui rendoit le gouvernement trop difficile pour un ſeul homme. Les intrigues continuelles de l'Impératrice Helena, l'or que les Mahométans ſavoient répandre à propos parmi les grands, le peu de ſuccès que l'armée avoit eu dans la derniere guerre d'Adel, la trahiſon de Za Saluce, la mort prématurée d'un jeune Prince qui donnoit l'eſpoir de remédier à tant de maux, tout avoit tellement concouru à porter le trouble & la diviſion dans l'Etat, & ſur-tout à la Cour, qu'il ſembloit n'y avoir plus d'hommes dignes de former le Conſeil du Roi, & de remplir les emplois du Gouvernement.

En montant ſur le trône, Naod fit publier une amniſtie générale; & il déclara: » Que tout homme qui reprocheroit à une autre d'avoir pris parti dans les derniers » troubles, d'être entré dans quelque complot, d'avoir » été partiſan de l'Impératrice ou de Za Saluce, ou d'avoir » reçu des préſens des Maures, ſeroit mis à mort ſans aucun » délai ». Cette déclaration eut l'effet le plus heureux. Elle tranquilliſa tous les eſprits. Ceux qui ſe ſentoient coupables ne craignirent plus de recherches, en voyant que le Roi anéantiſſoit tout moyen d'en faire. Andreas, moine très-conſidéré & parent du Roi par ſa mere, s'étant permis de parler avec quelque légereté de la nouvelle proclamation, Naod l'envoya chercher, & lui fit couper le petit bout de la langue en ſa préſence. Mais Andreas, dont le ſeul tort ſemble avoir été cette premiere indiſcrétion, & qui d'ailleurs avoit un très-grand caractere, vécut ſous le regne ſuivant, pour donner au Roi une preuve d'attachement pour ſa famille & d'amour pour ſon pays.

NAOD ayant ſu mettre promptement un terme aux troubles intérieurs du Royaume, ſongea à pouſſer vigoureuſement la guerre qui ſubſiſtoit toujours entre les Abyſſiniens & Maſſudi. Le Roi d'Adel avoit déja obtenu la paix par l'entremiſe de l'Impératrice Helena; & Naod, plus ſage que ſon frere Iſcander, n'étoit pas fâché de pouvoir combattre ſes adverſaires chacun en particulier. Il aſſembla une armée moins nombreuſe que celle qu'avoient coutume de commander en perſonne les Rois d'Abyſſinie, & il ne voulut pas ſouffrir qu'un ſeul Maure s'y enrôlât.

L'ON ſavoit préciſément l'inſtant où Maſſudi devoit recommencer ſes dévaſtations ordinaires; car depuis près de trente ans il ſignaloit le premier jour de ſon carême par l'incendie de quelque Egliſe, & l'enlévement de quelques familles chrétiennes, & de leur bétail, & tant que le carême duroit, il s'avançoit dans le cœur du Royaume. Les Abyſſiniens ſont les plus rigoureux obſervateurs du jeûne; leur auſtérité ne leur permet de prendre alors aucune nourriture animale, ni œufs, ni beurre, ni vin. Quelque ſoif qu'ils puiſſent avoir, ils n'oſent pas même boire un verre d'eau avant ſix heures du ſoir; & à cette heure-là ils ſe contentent d'un morceau de pain ſec, preſque toujours aigre, les plus riches y ajoutant ſeulement un peu de miel. Auſſi leur carême les affoiblit au point qu'ils ne peuvent ſupporter la moindre fatigue. C'étoit la raiſon qui déterminoit Maſſudi à choiſir ce tems-là pour attaquer l'Abyſſinie. Il étoit bien sûr de trouver moins de réſiſtance.

NAOD ayant ſu gagner la confiance de ſon armée, ne voulut mener aucun homme qui ne fût diſpoſé à lui obéir, & à vivre pendant le carême comme dans un temps de

festins & de réjouissances. Il en donna lui-même l'exemple; & le Moine Andréas qui avoit fait vœu de jeûner une année entiere pour obtenir du Ciel le succès de l'armée, déclara aux soldats qu'il y avoit plus de mérite pour eux à sauver de l'esclavage un village chrétien & à repousser les Mahométans, qu'à faire un carême du reste de leur vie.

NAOD marcha donc contre Maffudi, & il s'empara d'un terrein assez fort, feignant d'être effrayé de la foiblesse de son armée. Les Maures, contre la volonté de leur chef, l'attaquerent avec un air présomptueux & avec peu de précaution. Mais ils ne furent pas plutôt entrés dans des passages qu'on leur avoit exprès laissé ouverts, qu'ils virent l'armée du roi en bon ordre & prête à les recevoir; & ils furent si bien enveloppés, que tous ceux qui avoient pénétré dans le camp resterent étendus sur la place. Alors Naod se mettant aux trousses de l'ennemi, reprit tous les prisonniers & le bétail que les gens de Maffudi emmenoient; & il s'avança jusques aux frontieres du royaume d'Adel, où il trouva des Ambassadeurs, qui venoient lui dire de la part de leur maître qu'il espéroit que son intention n'étoit pas de violer les traités.

NAOD répondit à ces envoyés, qu'il desiroit au contraire de raffermir la paix qui subsistoit entre lui & le roi d'Adel, mais à condition qu'on rendroit tous les Abyssiniens qu'on trouveroit dans le royaume d'Adel, & que Maffudi avoit enlevés. Il ajouta qu'il resteroit quinze jours dans l'endroit où il avoit campé, pour attendre la réponse du Roi d'Adel. Mais desirant la paix, & épouvanté du dé-

faſtre de Maſſudi qu'on avoit juſqu'alors regardé comme invincible, le Roi d'Adel fit raſſembler tous les chrétiens eſclaves qui étoient dans ſon royaume, il les renvoya à Naod.

NAOD ſatisfait d'avoir, par ſon courage, mis un frein aux hoſtilités des Maures, rentra dans ſes Etats, & s'occupa, en Prince plein de prudence, à réformer les divers abus qui s'étoient introduis parmi ſon peuple, & à cultiver les arts. Ce Prince mourut après avoir régné treize ans.

DAVID III.

De 1508 à 1540.

David encore enfant ſuccede à Naod. — La Reine Régente envoie Mathew Ambaſſadeur en Portugal. — David prend les armes. — Il eſt vainqueur des Maures. — Arrivée d'une ambaſſade de Portugal. — Nouvelle guerre avec le Roi d'Adel. — Déſaſtres qui en ſont la ſuite.

LA fermeté que Naod déploya dans le cours de ſon regne, ſuſpendit quelque tems le ſort fatal dont l'Abyſſinie étoit menacée, & ſans les dangereuſes meſures qu'on prit pour prolonger les minorités, & ne porter ſur le trône que des enfans, il eſt probable que cet Empire eût échapé aux calamités terribles qui l'accablerent. Mais l'Iteghé Helena, & l'Abuna Marcos, ſon nouveau favori, n'écoutant que leur ſeul intérêt firent obtenir la couronne de Naod à David ſon fils, qui n'étoit âgé que d'onze ans. Ils étoient par ce moyen ſûrs de gouverner eux-mêmes. Au lieu qu'il en eût été tout

autrement s'ils eussent fait couronner à cette époque, le troisieme fils de Boeda Mariam, ce même Anquo Israel, qu'ils avoient voulu appeller au trône long-tems auparavant, c'est-à-dire lorsqu'il n'étoit qu'un enfant.

Indépendamment du desir de gouverner, les factieux pouvoient avoir un autre motif, qui, bon en lui-même, devenoit peut-être criminel par les circonstances. Helena desiroit d'entretenir constamment la paix avec le Roi d'Adel. Elle ne pouvoit voir avec indifférence la ruine des états Mahometans. Elle ne pouvoit sur-tout se résoudre à y contribuer elle-même. Maure & fille de Mahomet, Gouverneur de la Province de Dawaro, elle avoit été soupçonnée, du vivant même de son époux, de préférer l'avantage de son pays natal à celui de l'Abyssinie.

Cette Princesse, parfaitement bien instruite des intérêts des deux Nations, semble avoir agi d'après les principes les plus judicieux. Elle savoit que le royaume d'Adel étoit, par sa situation & le caractere de ses habitans, très-propre au commerce ; elle savoit que cette partie de l'Afrique, la côte d'Arabie qui lui est opposée, & la péninsule des Indes trafiquoient ensemble, consommoient réciproquement une partie des productions les unes des autres, & qu'elles se réunissoient & s'entre-aidoient pour répandre le reste dans les contrées les plus éloignées de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique ; car ces trois seuls continens formoient alors le monde connu. Lorsqu'Adel étoit en paix avec l'Abyssinie, celle-ci s'enrichissoit, parce qu'en favorisant l'exportation de l'or, de l'yvoire, du café, des bestiaux & des cuirs, que produisent toutes les montagnes d'Abyssinie. Le commerce fleurissoit & faisoit naître l'abon-

dance. Les marchands répandoient avec ſécurité des marchandiſes juſques dans les Provinces les plus reculées; & les deux royaumes y trouvoient un égal avantage. Mais ce commerce ne ſe maintenoit pourtant depuis quelque tems que par l'or que les Maures étoient obligés de ſemer à la cour d'Abyſſinie. Ce moyen corrupteur entretenoit la proſpérité du Royaume. Mais des hommes ignorants & barbares, tels que ſont en général les Abyſſiniens, deſiroient violement la guerre avec le royaume d'Adel, afin de pouvoir tout d'un coup ſe mettre en poſſeſſion des richeſſes que leurs voiſins avoient gagnées par l'induſtrie & le commerce.

L'IMPERATRICE Helena vit que dans tous les cas les Abyſſiniens n'avoient pas beaucoup à perdre. S'ils faiſoient des incurſions dans les états Mahométans, ils pilloient les marchés & acquéroient, au péril de leur vie, des étoffes des Indes de toutes eſpeces, qu'ils n'auroient pu ſe procurer autrement qu'à prix d'argent. D'un autre côté, ſi les Maures étoient vainqueurs, ils ne trouvoient point d'étoffes à enlever : mais ils prenoient les Abyſſiniens eux-mêmes, ils les réduiſoient en eſclavage, & ils alloient les vendre à grand prix en Arabie, & dans tous les cantons de l'Aſie. Après l'or c'étoit la marchandiſe la plus recherchée en Orient; & comme c'étoient toujours les hommes les moins adonnés au travail qui alloient à la guerre; quand ils étoient pris, leur abſence accéléroit l'heureux retour de la paix.

L'ON voit donc que la guerre même établiſſoit une ſorte de commerce entre les deux Nations. Mais la paix étoit ſans

contredit préférable pour l'une & pour l'autre. L'Impératrice Helena ne l'ignoroit point. Auſſi fit-elle conſtamment tout ce qu'elle put pour en maintenir la durée. Mais les ſeuls moyens qui lui garantiſſoient le ſuccès de ſes deſirs chez un peuple naturellement ami des combats, c'étoit de donner à ce peuple un Roi enfant, dont les loix du pays la nommoient tutrice, comme elles la rendoient Régente de l'empire.

QUOIQUE dans l'état ordinaire des choſes, la politique d'Helena eût aſſez bien réuſſi à maintenir la paix entre les deux Nations, l'élévation d'une troiſieme puiſſance vint déranger cet équilibre, & changer totalement le ſyſtême qui avoit prédominé juſqu'alors. Les Turcs qui auparavant n'avoient jamais été comptés pour quelque choſe dans le midi de l'Afrique & de l'Aſie, ſe montrerent tout-à-coup ſous un aſpect qui fit trembler tous ces Etats.

SELIM, Empereur de Conſtantinople, vainquit Canſo El Gauri, Soudan d'Egypte, qui périt dans le combat. Quelque temps après ayant livré une ſeconde bataille, Selim encore vainqueur s'empara du Caire, & ſous le ſpécieux prétexte que Tomum Bey, ſucceſſeur de Canſo, avoit fait mettre à mort les Ambaſſadeurs Turcs, il fit pendre ce malheureux Soudan à la principale porte de ſa capitale, & par cette exécution ſanglante, il détruiſit la race des Mamelucs. Sinan Bacha, premier Miniſtre & Général de Selim, conquit bientôt toute la péninſule d'Arabie, juſqu'aux bords de l'Océan Indien.

LE peuple long-temps accoutumé à combattre, & à qui

Mahomet avoit inſpiré ſon enthouſiaſme, conquit l'Orient. Mais le luxe le déſarma bientôt, & le réduiſit à la même ſituation où il étoit lorſqu'Auguſte voulut le ſoumettre. Sinan Pacha n'eut donc beſoin que d'une poignée de guerriers pour exterminer les ſouverains légitimes de ces contrées. Les uns furent vaincus par la force, les autres par la perfidie, & Sinan les remplaça dans chaque ville principale par des Officiers de confiance, avec des garniſons de Janiſſaires, qui ne connoiſſoient d'autres loix que les loix militaires.

LA guerre cependant avoit changé de forme ſous ces nouveaux conquérans. Les fuſils, l'artillerie, étoient employés contre les javelots, les lances & les fléches, ſeules armes en uſage en Arabie & en Abyſſinie. Une flotte chargée de ſoldats & d'inſtruments de guerre, dont les noms étoient auſſi inconnus aux peuples de ces contrées que leurs effets deſtructeurs, fut deſtinée par les Turcs à conquérir l'Inde; & quoique la valeur Portugaiſe vînt au ſecours des Indiens, & repouſſât les Ottomans avec ſuccès, ceux-ci fortifierent ſans ceſſe les divers poſtes qu'ils avoient en Arabie, & ſur les ſecours deſquels ils comptoient, ſi un ennemi avoit voulu les arrêter, ſi la tempête ou quelqu'autre obſtacle avoit pu s'oppoſer à leur retour.

L'ON peut dire que ces garniſons de Janiſſaires dévoroient les entrailles du commerce, ſous prétexte de le protéger. Leur Commandant avoit pourtant établi des douanes dans chaque port. Mais on vit bientôt que leur vrai motif étoit de mieux connoître les perſonnes dont ils pouvoient extorquer le

plus

plus d'argent. Jidda, Zibid, Moka, villes commerçantes & voiſines de l'Abyſſinie, quoique ſituées ſur la côte d'Arabie; Suakem, iſle placée ſur le rivage d'Afrique, aux portes des Abyſſiniens, & dans la route des Caravanes qui vont d'Abyſſinie au Caire, étoient toutes ſous le commandement d'un Bacha Turc, & avoient des garniſons Turques, envoyées par l'Empereur Selim, & Soliman ſon ſucceſſeur.

Les Marchands Arabes n'aimant que la paix, & ayant cette bonne foi qu'un commerce heureux inſpire, s'enfuirent bientôt loin de la violence & de l'injuſtice des Turcs, & porterent leurs richeſſes ſur les côtes du royaume d'Adel. Le commerce de l'Inde voulant échapper aux mêmes tyrans, vint auſſi en Adel ſe réfugier parmi ſes amis, & c'eſt-là que les Maures le cultiverent tout le tems que dura l'impolitique & barbare oppreſſion des Turcs.

Zeyla eſt une petite iſle, ſituée ſur la côte d'Adel, oppoſée à l'Arabie heureuſe, & à l'entrée de l'Océan Indien. Les Turcs établis en Arabie, quoique ſans deviner la vraie cauſe de la fuite du commerce, furent très-fâchés de le voir refluer dans le royaume d'Adel. Ils s'emparerent de Zeyla. Ils y établirent une douane, & par le moyen de ce poſte & des Galeres qu'ils envoyoient en croiſiere dans les détroits, ils ſoumirent le commerce que le royaume d'Adel faiſoit avec l'Inde, à des contributions qui pouvoient, en quelque ſorte, les indemniſer de la déſertion

que leurs injuſtices & leurs violences avoient occaſionée en Arabie.

Ce nouvel établiſſement des Turcs menaça de renverſer à la fois le royaume d'Adel & l'empire d'Abyſſinie. En conſidérant la diſcipline ferme & ſévere du gouvernement des Turcs, & la politique foible, les préjugés des Adeliens & des Abyſſiniens, il paroit plus que probable que ces deux derniers peuples euſſent été ſoumis, ſi l'Inde n'avoit point été le principal objet de l'ambition des Turcs, & qu'ils n'y euſſent pas rencontré les Portugais déja ſolidement établis. Les Portugais furent gouvernés par une ſucceſſion de Rois, qui n'eurent peut-être jamais leurs égaux; & leurs Officiers & leurs Soldats étoient ſupérieurs pour la diſcipline, le courage, l'amour de la patrie, à toutes les armées dont l'hiſtoire nous offre l'exemple.

Ce moment n'étoit pas favorable pour qu'un enfant montât ſur le trône d'Abyſſinie & qu'une femme tint les rênes du gouvernement. L'Impératrice Helena le vit ſans doute. Mais ſon ambition lui fit préférer au bien de ſon pays le plaiſir de commander. Inſtruite des progrès de la puiſſance Portugaiſe dans l'Inde, elle ſentit que le ſecours de cette nation pouvoit ſeul ſauver Adel & l'Abyſſinie.

Le Portugais Pedro Covillan venu, comme nous l'avons déja dit, Ambaſſadeur à la cour d'Abyſſinie, y étoit demeuré durant le cours de deux regnes, ſans qu'on voulût abſolument lui permettre de s'en retourner. Il y étoit devenu en quelque ſorte un objet de curioſité plutôt que d'utilité.

A la liberté près, rien ne lui manquoit. L'Impératrice l'avoit marié à une femme de haute naiſſance, & l'avoit comblé de richeſſes & d'honneurs. Cependant, à l'époque où l'on eut à redouter les conquêtes des Turcs, cette princeſſe commença à s'appercevoir de quelle importance pouvoit être pour elle un homme qui lui fourniroit des moyens ſûrs de correſpondre avec l'Inde & le Portugal; car les perſonnes à qui elle avoit réſolu de s'adreſſer ne lui étoient pas moins inconnues que leur langue.

Il y avoit alors à la cour d'Abyſſinie un marchand Arménien, nommé Matthew, homme intelligent, honnête, & accoutumé depuis long-tems à parcourir les Etats de l'Orient pour les beſoins mercantiles du Roi & des Grands d'Abyſſinie. Il avoit été au Caire, à Jeruſalem, à Ormus, à Iſpahan, aux Indes orientales, à la côte de Malabar, tant dans les lieux conquis par les Portugais, que dans ceux qui étoient reſtés ſous la domination de leurs Princes légitimes. C'étoit enfin un de ces facteurs qui, ainſi que je l'ai déja expliqué, ſont employés par les Monarques & les riches Abyſſiniens, à aller vendre ou échanger les revenus qui leur ſont payés en nature.

Ces Facteurs ſont la plupart Grecs & Arméniens: mais ces derniers obtiennent toujours la préférence. Ils payent les uns & les autres leur caratch, c'eſt-à-dire leur capitation au Grand Seigneur, dont ils ſont ſujets; & en conſéquence ils obtiennent des paſſeports & la liberté de commercer dans toute l'étendue de l'Empire, ſans être ex-

posés aux insultes & aux extorsions que les autres étrangers ont à éprouver des Officiers Turcs.

DE tous les peuples semés dans l'Orient, les Armeniens sont, sans contredit, les plus remarquables pour leur patience & leur sobriété. Ils parlent en général les différentes langues de ces contrées. Forts, robustes, extrêmement soigneux des animaux & des marchandises qu'on leur confie, & pleins de franchise & de bonnefoi, ils se contentent d'un assez léger profit. Enfin, Matthew fut choisi par l'Impératrice Helena, pour être son ambassadeur auprès du roi de Portugal; & elle le fit accompagner par un jeune Abyssinien, qui mourut dans le voyage. Les lettres qu'Helena adressa en cette occasion au Monarque Européen, sont très-longues, & contiennent plus de fiction & de vanité que de choses vraies. Aussi me suis-je bien gardé de les transcrire, & par cette raison & parce qu'elles sont imprimées ailleurs (1).

IL paroit certain que ces dépêches furent à la fois l'ouvrage de Covillan, qui connoissoit parfaitement la maniere de correspondre avec la cour de Portugal sur des sujets difficiles, & l'ouvrage des simples Abyssiniens, qui ignorant totalement l'art des ambassades, la maniere d'écrire à des Princes, & les dangers auxquels ils exposoient l'ambassadeur, s'il étoit arrêté par un ennemi, dirent tout nettement ce qu'ils desiroient de l'alliance des Portugais. Ainsi, dans la premiere moitié de la lettre, moitié que nous pouvons

(1) *Vide* Marmol, vol. 1, chap. 37.

ſuppoſer dictée par Covillan, l'Impératrice dit, que ce qu'elle demande au Roi lui ſera expliqué par Matthew, ſon ambaſſadeur, qu'elle qualifie du titre de ſon confident, & d'homme inſtruit de ſes plus ſecrets deſſeins. Elle prie le Monarque d'ajouter foi à tout ce que cet ambaſſadeur lui dira en particulier, comme ſi elle lui parloit elle-même. Tant de prudence annonce, ſans doute, tout ce qu'on devoit attendre d'un homme dès-longtems accoutumé à des négociations ſecretes.

Mais la fin de ces mêmes dépêches divulgue tout le ſecret de l'ambaſſade, & cette fin eſt dictée, à ce qu'on peut croire, par les miniſtres Abyſſiniens. On y demande tout ſimplement au roi de Portugal, d'envoyer des forces ſuffiſantes pour détruire la Mecque & Médine; d'armer une flotte, qui défendant les côtes d'Abyſſinie, attaque la puiſſance Turque par mer, tandis que les Abyſſiniens exterminеront par terre tous les Mahométans; & enfin on prodigue aux Mahométans Turcs & Maures, les épithetes les plus injurieuſes.

La premiere partie de cette lettre ne pouvoit aſſurément empêcher Matthew de paſſer, ni lui occaſionner aucun déſagrément. Il étoit le maître de donner à ſa miſſion le prétexte qui lui convenoit le mieux. Mais le reſte de la lettre ſervoit à le noircir d'une maniere affreuſe, & le rendoit coupable à la fois de ſacrilege & de haute trahiſon contre l'empire Ottoman, dont il étoit Raja (1). Auſſi n'eſt-il

(1) C'eſt-à-dire un ſujet payant la capitation.

pas douteux, que ſi Matthew avoit été arrêté & qu'on eût intercepté ſes dépêches, ſon ambaſſade eût été récompenſée par la perte de ſa vie & les tourmens les plus cruels. Il ſemble qu'il le craignît lui-même; car lorſqu'il fut arrivé dans l'Inde, il refuſa conſtamment de faire part de ſes lettres, même au Viceroi Portugais, qui l'avoit accueilli de la maniere la plus favorable & la plus amiçale.

QUAND le jeune Monarque abyſſinien fut en âge de régner par lui-même, loin d'approuver la miſſion de l'ambaſſadeur Matthew, il s'opiniâtra à la nier, ainſi que nous le verrons bientôt. Si l'on en croit les hiſtoriens Portugais, Helena étoit dans un tel état de déſeſpoir quand elle fit partir Matthew, qu'elle offrit un tiers de l'empire au roi de Portugal, pour prix des ſecours qu'elle attendoit de ce Prince. Mais cette offre ne ſe voit point dans les lettres qu'elle écrivit; & ſi c'étoit-là un des ordres ſecrets dont Matthew fut chargé, nous ne devons plus être ſurpris que David III ne voulut point enſuite avouer ſon ambaſſade.

MATTHEW ſe rendit heureuſement juſqu'à Dabul dans l'Inde; mais là commencerent ſes infortunes. Le Gouverneur le prenant pour un eſpion le fit étroitement empriſonner. Albuquerque, Viceroi des Indes, qui avoit déja des projets ſur l'Abyſſinie, apprenant qu'un homme revêtu du caractere d'ambaſſadeur, étoit arrêté, accourut de Goa, & l'arracha des mains du Gouverneur de Dabul, à qui ſans ce ſecours, Matthew n'auroit pas facilement échappé. Tous les Portugais qui étoient dans l'Inde, jettoient de haut cris de voir envoyer à leur Maître un ambaſſadeur tel que Mat-

chew. Tantôt ils disoient que c'étoit un espion du Sultan; tantôt un imposteur, un cuisinier, un vil esclave enfin.

ALBUQUERQUE, avant que Matthew débarquât, voulut traiter particulierement avec lui, afin de l'engager à lui montrer ses dépêches. Mais Matthew refusa absolument de rien faire voir qu'au roi de Portugal lui-même. Aussi cette conduite lui fut préjudiciable aux yeux du Viceroi, qui dès ce moment parut disposé, ainsi que tous ses Officiers, à faire peu de cas de l'ambassadeur lorsqu'il descendroit à terre. Mais Matthew se voyant hors de danger & sachant bien que le caractere dont il étoit revêtu rendoit sa personne sacrée, ne voulut point être traité en simple particulier. Il fit avertir le Viceroi, l'Evêque, & tout le Clergé, qu'indépendamment de son titre d'Ambassadeur, qui exigeoit qu'on le respectât, il étoit porteur d'un morceau de la vraie croix, que l'Impératrice envoyoit au Roi de Portugal; & il leur afit dire qu'à moins de vouloir être taxés de sacriléges, ils devoient témoigner la plus grande vénération pour cette relique précieuse, & célébrer son arrivée par une fête solemnelle. Il n'en fallut pas davantage. Toutes les rues de Goa furent remplies de processions. Les troupes se mirent sous les armes. Le Viceroi & ses principaux Officiers allerent recevoir Matthew au moment qu'il descendoit de sa chaloupe, & ils le conduisirent au Palais, où il fut logé & traité avec magnificence. Mais rien ne put détruire la prévention qu'ils avoient déja contre lui; & l'Ambassadeur, & le morceau de la vraie croix, furent bientôt négligés. Ce ne fut qu'après trois ans de séjour dans l'Inde, c'est-à-dire en 1513, qu'il eut la permission de continuer sa route

pour le Portugal, où il ſe rendit ſur une flotte chargée d'épiceries qu'Albuquerque expédioit.

L'HISTORIEN Damianus Goez, homme plein de bon ſens & de candeur, ne peut concevoir pourquoi on envoyoit en ambaſſade un Arménien, & non un des premiers nobles d'Abyſſinie. Mais il eſt probable, d'après ce que j'ai dit de cet Arménien, que perſonne n'étoit plus capable que lui de remplir les intentions de l'Impératrice. En outre un noble Abyſſinien n'auroit pas oſé ſe haſarder à faire un pareil voyage, parce qu'il eût bien ſu qu'une fois hors des limites de ſon pays, il ſe ſeroit trouvé ſans défenſe, ſans protection, & expoſé à être vendu comme eſclave par le premier Turc, dans les mains de qui il ſeroit tombé. Les Abyſſiniens ne paroiſſent jamais en Arabie, & dans toute l'Inde, que lorſqu'ils y ſont menés en eſclavage; & jamais leur Souverain ne fit de traité avec aucune des Puiſſances dont la mer le ſépare. Obſervons d'ailleurs que les Abyſſiniens ne parlent que leur propre langue; que cette langue n'eſt nullement répandue, & qu'enfin ils ignorent juſqu'à l'exiſtence des nations éloignées.

EN outre, un Abyſſinien qui, comme je l'ai déja remarqué, mourut en chemin, avoit été envoyé avec Matthew. Ainſi l'étonnement de Damianus Goez eſt mal fondé.

LE malheur qui avoit attendu Matthew dans l'Inde, l'accompagna juſqu'en Portugal. Les Capitaines de vaiſſeau ſembloient ſe diſputer à qui le traiteroit le plus mal. Mais enfin il arriva à Lisbonne. Le Roi ne fut pas plutôt

plutôt informé de la maniere indigne dont ſes Officiers s'étoient conduits envers Matthew, qu'il les fit charger de fers, & vraiſemblablement ils auroient été renfermés pour le reſte de leur vie, ſi l'Arménien lui-même n'avoit pas eu la générosité de demander leur grace.

DAVID III n'avoit qu'onze ans quand il fut placé ſur le trône (1). A ſon avénement, il prit le nom de Lebna Denghel, c'eſt-à-dire l'encens de la Vierge, enſuite le nom d'Etana Denghel, ou de Myrrhe de la Vierge, & enfin celui de Wanag Segued, qui ſignifie reſpecté, craint des lions : auſſi eſt-ce avec les lions, plutôt qu'avec des hommes, qu'il paſſa la derniere partie de ſa vie, s'étant retiré ſur les montagnes les plus ſauvages de ſon Empire.

PENDANT la minorité de David, Helena conclut un traité de paix avec le Roi d'Adel : mais Maſſudi qui, en répandant de l'argent, s'étoit fait de puiſſans amis parmi les Turcs établis en Arabie, continua ſes hoſtilités. En récompenſe du grand nombre d'eſclaves qu'il avoit fait paſſer à la Mecque, le Shérif lui envoya un étendard d'étoffe de ſoie verte, & une tente de velours noir enrichie de broderies d'or; ce qui eſt le plus grand honneur qu'un Muſulman puiſſe recevoir. En outre, il fut nommé Sheik de l'isle de Zeyla; & par ce moyen il tint dans ſes mains la clef de l'Abyſſinie.

CEPENDANT David n'avoit pas encore ſeize ans,

(1) Voyez la lettre de David à Emmanuel, Roi de Portugal, écrite en 1524.

quand les succès constans de Maffudi, les richesses qu'il avoit acquises par ses expéditions, & les honneurs qui en étoient la suite, engagerent le Roi d'Adel à se joindre à ce Sheik, & à rompre la paix avec l'Abyssinie. Ainsi ces deux Princes s'étant mis à la tête des forces mahométanes, tomberent sur Dawaro, Ifat & Fatigar; &, en moins d'un an, ils reduisirent en captivité, ou ils égorgerent plus de dix-neuf mille Chrétiens, sujets du Roi d'Abyssinie. La terreur se répandit alors dans tout l'Empire, & on murmura hautement contre le jeune Monarque & contre l'Impératrice, qui le tenoit sous sa tutelle. On les accusoit l'un & l'autre de garder un silence craintif, & de souffrir que les Turcs & les Maures ravageassent chaque année, avec impunité, quelque Province de l'Empire.

Ces murmures acheverent d'exciter la vengeance de David, depuis long-tems indigné des incursions de l'ennemi. Il prit soudain le parti d'assembler une armée, & de la commander en personne. Envain l'Impératrice essaya de lui faire voir le danger auquel il s'exposoit. Envain elle lui représenta qu'il manquoit d'expérience à la guerre, & qu'il devoit confier à quelque vieux Général le commandement des soldats qu'il destinoit à combattre les troupes exercées des Maures, plutôt que de s'en fier à lui-même.

Le jeune Roi répondit que tous ses anciens Officiers avoient déja été éprouvés, & que les ennemis s'étoient tellement mocqués d'eux, qu'ils ne pouvoient plus inspirer aux soldats la moindre confiance; qu'ainsi il étoit, à son tour, résolu de tenter la fortune, & de laisser le sort maître des

événemens. Quoique tous les Devins, tous les Prophètes, eussent annoncé que l'expédition seroit malheureuse, le plus grand nombre des guerriers, & sur-tout les jeunes nobles, flattés d'avoir un chef de leur âge, coururent se ranger sous l'étendard du Roi. Les hommes plus murs comptoient beaucoup sur la vigueur de cette jeunesse; & les vieillards même s'empressèrent de s'y joindre, ne doutant pas que leur âge & leur expérience ne leur donnassent de l'influence dans les Conseils du Monarque.

Jamais peut-être aucune armée n'entra en campagne en meilleur état. L'Impératrice ouvrit son trésor, & pourvut à tout, même aux choses superflues. Elle excitoit tous les guerriers, en qui elle avoit quelqu'espoir, à accompagner le Roi, & elle n'épargnoit pour cela ni les présens, ni les promesses. Cependant tous ces grands préparatifs n'avoient pas fait beaucoup d'impression sur les confédérés du royaume d'Adel. David étoit déja à la tête de son armée, que les Maures sembloient n'avoir pas encore jugé à propos de lui opposer quelque résistance. Ils s'occupoient pendant ce tems-là à ravager une partie de l'Abyssinie. Mais le Roi pénétra rapidement dans la Province de Fatigar, & marcha droit à Aussa, capitale du royaume d'Adel.

Entre la Province montueuse de Fatigar, & les plaines d'Adel, est une vallée profonde, où l'armée abyssinienne étoit obligée de passer. De hautes montagnes la bordent des deux côtés, & l'entrée & la sortie en sont également étroites. Le Roi partagea son armée. Il garda les meilleures troupes auprès de lui, & il envoya les autres sous le commandement

du Betwudet, comme s'il avoit voulu qu'elles combattiſſent l'ennemi avant qu'il s'emparât des défilés. D'un autre côté, les Maures épouvantés des ſuites terribles qu'auroit la marche du Roi, s'il envahiſſoit un pays ſans défenſe, regarderent comme un très-grand avantage de pouvoir gagner les défilés avant d'en venir aux mains. Le Betwudet, qui ne deſiroit rien de plus, les laiſſa paſſer ; & entrant dans la vallée après eux y établit ſon camp. Le Roi étoit auſſi entré par l'autre extrémité de la vallée, & n'avoit point été apperçu des Maures, qui croyoient même que ce Prince s'étoit déja avancé du côté d'Auſſa. Ainſi ils ſe trouverent enveloppés par l'armée abyſſinienne, bien plus forte que la leur. Le Roi fit alors laiſſer ſes tentes debout, avec un corps de troupes pour les garder ; de ſorte qu'elles fermoient tout le paſſage de la vallée, pendant que le Betwudet s'avançoit de l'autre côté, en faiſant la même manœuvre.

LE Roi ayant dès le lendemain rangé ſon armée en bataille, en préſence des Maures, leur offrit le combat, & ne fut pas peu ſurpris de les voir, contre leur ordinaire, héſiter d'en venir aux mains. Il auroit ſans doute bien fait de les attaquer ; mais il ne ſoupçonnoit pas la cauſe de la terreur qui s'étoit emparée de l'ennemi. Maffudi, le fanatique Maffudi, depuis long-temps excité par de fauſſes prophéties, & élevé au plus haut degré de l'enthouſiaſme par l'honneur qu'il avoit acquis, deſirant en outre d'être placé, par une mort glorieuſe, au rang des martyrs de ſa religion, vint trouver le Roi d'Adel, & lui dit que ſon heure étoit enfin venue ; qu'on lui avoit prédit jadis que ſi cette année-là il combattoit le Roi d'Abyſſinie en perſonne, il perdroit

la vie ſur le champ de bataille, & qu'il étoit bien certain que David étoit dans l'armée, parce qu'il avoit diſtingué la tente d'écarlate réſervée au Monarque ſeul. Ainſi il pria le Roi d'Adel de ſe retirer par l'endroit le plus commode de la montagne, qu'il lui indiqua, d'emmener avec lui ſa famille & ſes favoris, & de lui laiſſer le commandement de l'armée, afin qu'il haſardât ſeul ſa fortune contre David. Mahomet, qui ne ſe ſoucioit pas beaucoup de combattre, n'en eut jamais auſſi peu d'envie, qu'en écoutant ce que lui diſoit Maſſudi. Il réſolut ſoudain de ſuivre ſes conſeils, & avant la bataille il ſe retira, ſuivi de quelques amis, par le côté qui lui avoit été indiqué.

Il étoit déja neuf heures, la chaleur commençoit à ſe faire ſentir; & il faut obſerver que les Abyſſiniens ne commencent jamais à combattre de meilleure heure. Maſſudi voyant que le Roi d'Adel avoit déja eu le temps de s'éloigner, envoya au camp de David un Trompette, porter un défi par lequel il propoſoit un combat ſingulier au premier noble Abyſſinien qui voudroit ſe meſurer avec lui, ſous la condition expreſſe que le vainqueur ſeroit cenſé obtenir la victoire pour ſon parti, & qu'alors les deux armées ſe retireroient chacune de ſon côté, ſans qu'il y eût d'autre ſang répandu. Il ne paroît pas qu'on accédât à cette derniere condition: mais le cartel fut ſoudain accepté. Gabriel Andreas, ce même Moine qui, ſous le regne de Naod, avoit eu le petit bout de la langue coupé, pour avoir parlé avec trop de liberté d'une proclamation du Roi, s'offrit le premier, & pria David de lui confier en ce jour l'honneur du trône & la fortune de l'armée. Le Roi y conſentit ſans héſiter, & tous les Abyſſiniens

applaudirent à Andreas ; car, quoique Moine, il étoit d'une très-haute naiſſance, ſavant, riche, libéral, affable, & remarquable par le tour plaiſant de ſon eſprit. En outre, on le connoiſſoit pour bon ſoldat, d'une valeur & d'une adreſſe éprouvée, & ne le cédant ni pour la vigueur, ni pour l'agilité, à aucun des guerriers de l'armée.

MAFFUDI ne ſe fit pas plus attendre que ſon rival ; & on ſent bien que le combat ne devoit pas durer long-temps entre deux champions ſi animés. Gabriel Andreas, profitant du premier inſtant favorable, porta à Maffudi un coup de ſabre ſi terrible, entre le cou & l'épaule, qu'il le fendit preſque en deux, & l'étendit roide-mort. Enſuite il lui coupa la tête, & vint la jetter aux pieds du jeune Roi David, en diſant : Voilà le Goliath des Infideles !

CE mot fut le ſignal de la bataille. Le Roi, à la tête de l'armée abyſſinienne, fondit ſur les Maures, & les mettant bientôt en déſordre, il les repouſſa du côté du Betwudet, qui, les recevant avec des troupes fraîches, les força de reculer vers le Roi. Ainſi, n'ayant d'autre eſpérance que dans la fuite, ces malheureux ſe diſperſerent dans les montagnes, où, pourſuivis comme des bêtes ſauvages, ceux qui échapperent au glaive furent réduits à périr de faim & de ſoif.

L'ON dit qu'il étoit reſté ſur le champ de bataille douze mille Mahométans, & que les Abyſſiniens perdirent fort peu de monde. L'étendard verd de Mahomet fut pris, ainſi que la tente de velours noir brodé d'or, que le Roi donna

depuis à l'Ambaſſadeur de Portugal, pour qu'elle ſervît à célébrer la Meſſe, ainſi que nous le verrons bientôt.

LES Abyſſiniens s'emparerent auſſi de beaucoup de bétail, & d'une quantité immenſe de riches marchandiſes des Indes. Mais David ne ſe contenta point de ce qu'il avoit gagné dans cette bataille. Il s'avança dans le royaume d'Adel, & campa dans l'endroit, où l'on tenoit le marché le plus conſidérable du pays (1). Le lendemain il alla dans une ville, où il y avoit une maiſon appartenante au Roi d'Adel. Voyant que la porte étoit fermée, il y frappa avec ſa lance : mais perſonne ne répondit. Il défendit à ſes ſoldats de rien piller, & il ſe retira, laiſſant ſa lance plantée dans la porte, comme une marque qu'il étoit venu en ce lieu, & qu'il avoit été maître d'entrer dans la maiſon.

QUOIQU'A ſon retour le Roi fût reçu au milieu des acclamations de ſes ſujets, & avec toute la vénération que méritoit le ſauveur de ſon pays, les yeux de l'armée & de la nation entiere s'étoient d'abord fixés ſur Andreas, dont la valeur avoit délivré l'Abyſſinie du fléau terrible, qui la déſoloit depuis long-temps, de l'implacable Maſſudi. Tout le monde s'empreſſa d'accourir au-devant de lui, & de jetter ſur ſon paſſage des fleurs & des branchages verdoyans. Les femmes couronnoient ſon front de guirlandes, célébroient ſa gloire par des chanſons, & élevoient leurs enfans à ſon paſſage pour le leur faire voir. La victoire des Abyſſiniens fut remportée le mois de Juillet 1516; & le même jour une flotte portugaiſe, ſous le commandement de Don Lopez Suarez

(1) Voyez la carte du Shoa.

Alberguiera, s'empara de l'isle de Zeyla, à l'entrée de la mer Rouge, & en brûla les établissemens.

Il est certain que ni les soupçons qu'on avoir eus dans l'Inde sur l'Arménien Matthew, ni la naissance obscure de cet Ambassadeur ne firent impression sur le Roi de Portugal. Ce Prince lui rendit les plus grands honneurs à son arrivée, & lui témoigna non moins d'égards pour l'objet de sa mission, que de considération pour son Maître. Tout le temps que Matthew resta à Lisbonne, il fut logé & traité magnifiquement. Le Roi Emanuel considérant de quelle utilité pouvoit être pour les Portugais un ami si puissant sur les côtes de la mer Rouge, où leurs flottes trouveroient toutes sortes de provisions & de secours, lorsqu'elles poursuivroient les escadres Turques, fit préparer à son tour une ambassade, & en même-temps il renvoya Matthew sur la flotte d'Alberguiera.

Edouard Galvan, homme d'une grande capacité, qui avoit été Secrétaire d'Etat, & Ambassadeur en Espagne, en France, en Allemagne, étoit arrivé à un âge où il pouvoit espérer de jouir tranquillement de ses richesses & de ses honneurs, & de passer le reste de ses jours en paix; il avoit enfin quatre-vingt-six ans lorsqu'il se vit nommé par le Roi Emanuel pour remplir la place d'Ambassadeur en Abyssinie. Aussi l'Historien Goez a-t-il raison d'être plus étonné du choix de son Maître, que de celui de l'Impératrice Helena.

Cependant la flotte de Suarez entra dans la mer Rouge, &

& s'arrêta à l'iſle baſſe de Camaran, ſur la côte de l'Arabie heureuſe. C'étoit le lieu le plus mal-ſain que l'Amiral put choiſir. Auſſi Edouard Galvan y mourut-il. Malgré cela Suarez réſolut d'y paſſer l'hiver, & il exécuta ſa réſolution, quoiqu'il manquât de toutes ſortes de proviſions, excepté d'eau. Il avoit d'autant plus de tort de s'opiniâtrer à reſter là, que le moindre vent l'auroit conduit en vingt-quatre heures à Maſuah, terme de ſon voyage, où, s'il avoit perdu une mouſſon, il auroit pu du moins ſe procurer des proviſions en abondance, & être à même de remplir à chaque inſtant les intentions de ſon Maître.

QUAND l'ignorant Suarez fut de retour dans l'Inde, Lopez de Segueyra le remplaça. Il partit de Goa avec une flotte conſidérable, entra dans la mer Rouge, & fit voile pour l'iſle de Maſuah, où il arriva le 16 Avril 1520, amenant avec lui l'Ambaſſadeur Matthew. Au premier aſpect de la flotte, tous les habitans de Maſuah abandonnerent l'iſle, & s'enfuirent ſur le continent, à Arkééko. Segueyra ayant demeuré quelques jours devant Maſuah, ſans ſe permettre le moindre acte d'hoſtilité, un Chrétien & un Maure vinrent le trouver, & lui apprirent que la côte vis-à-vis faiſoit partie de l'Empire d'Abyſſinie, & étoit gouvernée par un Officier abyſſinien, revêtu du titre de Baharnagash. Ils lui ajouterent que les habitans de Maſuah ne s'étoient enfuis que parce que les Turcs avoient coutume de faire des deſcentes dans l'iſle, & de la ravager; mais que tous les habitans du continent étoient Chrétiens. Le Commandant Portugais fut enchanté de ces nouvelles; & voyant que Matthew n'avoit dit que la vérité, il commença à le traiter avec beaucoup plus d'égards.

Il fit préſent d'un vêtement fort riche au Chrétien, ainſi qu'au Maure. Il les loua de s'être enfuis d'abord à Arkééko, plutôt que de s'expoſer aux attaques des Turcs, & il leur dit d'aſſurer leurs compatriotes que lui, & tous les gens de ſa flotte, étoient Chrétiens, & aux ordres du Roi d'Abyſſinie, pour le ſervice duquel ils étoient venus dans ces parages; qu'ainſi les habitans pouvoient revenir quand ils voudroient avec la plus grande ſécurité.

Le lendemain le Gouverneur d'Arkééko vint au rivage, accompagné de trente hommes à cheval, & de deux cens hommes à pied. Il montoit lui-même un cheval ſuperbe, & il étoit vêtu d'une eſpece de chemiſe longue à la maniere des Maures. Il fit préſent de quatre bœufs à Segueyra, & il reçut en retour quelques pieces d'étoffes de ſoie, dont il parut très-flatté. La converſation entre ce Gouverneur & le Général Segueyra fut franche & amicale. L'Abyſſinien invita le Portugais à venir à terre, l'aſſurant que le Baharnagash étoit déja informé de l'arrivée de la flotte.

Segueyra lui fit pluſieurs demandes concernant la religion du pays; & le Gouverneur lui montrant du doigt une montagne qui étoit à environ vingt mille de diſtance, lui dit qu'il y avoit là un couvent qu'on appelloit le monaſtere de Biſan, dont les moines inſtruits de ſon arrivée, avoient dépêché ſept d'entre eux pour venir au devant de lui. En effet, les ſept moines ne tarderent pas à ſe préſenter, & le Général Portugais les reçut très-affectueuſement. Il ne faut pas oublier que Matthew avoit ſouvent parlé à Segueyra du monaſtere de Biſan.

Les moines n'apperçurent pas plutôt Matthew que verſant des larmes de joie & s'abandonnant à tous les tranſports d'une tendre amitié, ils le féliciterent ſur ſon retour après une ſi longue abſence. Le Général Portugais engagea ces moines à venir à ſon bord, leur donna un feſtin & leur fit des préſents convenables. Enſuite il choiſit ſept Portugais, à la tête deſquels étoit Pedro Gomez Teſſera, Auditeur des Indes Orientales, & homme à qui la langue Arabe étoit aſſez familiere, & il les chargea d'aller rendre ſa viſite au monaſtere de Biſan. Ces Portugais firent très-heureuſement ce petit voyage; & Teſſera rapporta du couvent un manuſcrit en parchemin, dont les moines lui avoient fait préſent pour le roi de Portugal.

Ce ne fut que le 24 Avril que le Baharnagash ſe rendit à Arkééko. Il avoit auparavant fait annoncer ſon arrivée. Le Général Portugais croyant qu'il viendroit au bord de la mer, y fit planter ſa tente & étendre ſes tapis des Indes & ſes couſſins pour le recevoir. Mais le Baharnagash qui craignoit, ſans doute, de ſe trouver trop à portée des canons de la flotte, ne voulut pas venir ſi loin, & il exigea que le Général s'avançât juſqu'à moitié chemin. Les choſes étant ainſi arrangées, le Baharnagash & Segueyra s'aſſirent ſur l'herbe.

L'Abyssinien commença par dire au Portugais, que d'après certaines prophéties, ils étoient attendus depuis long-tems dans le pays; & que lui & les autres Officiers d'Abyſſinie étoient prêts à leur rendre tous les ſervices qui

dépendoient d'eux. Après que le Général Portugais l'eut remercié, les Prêtres & les Moines terminerent la converſation par quelques actes religieux. Segueyra fit en cette occaſion préſent au Baharnagash d'une très-belle armure complette & de quelques pieces d'étoffes de ſoie, & le Baharnagash lui donna en retour un magnifique cheval & une mule.

DANS cette entrevue tous les ſoupçons qu'on avoit eus ſur le compte de Matthew ceſſerent, & il fut reconnu pour un véritable Ambaſſadeur. Tous les Portugais s'empreſſerent alors autour de Segueyra, chacun en particulier deſirant d'être choiſi pour accompagner l'Arménien à la Cour. La premiere choſe que fit le Général fut de nommer Don Roderigo de Lima, ambaſſadeur du Roi de Portugal, à la place de Galvan, mort dans l'iſle de Camaran. Enſuite il choiſit pour l'accompagner George de Breu, Lopez de Gama. Juan Scolare étoit ſon Secrétaire; Juan Gonzalvez, ſon Facteur & Interprête; Emmanuel de Mare, ſon Organiſte, & Maître Juan, ſon Médecin. Il y avoit en outre à ſa ſuite Pedro Lopez, Gaſpar Pereyra & le peintre Lazarus d'Andral. Ses trois Chapelains ſe nommoient Juan Fernandez, Pedro Alphonſo Mendez & Franciſco Alvarez. N'oublions pas ſur-tout que Matthew marchoit avec cette troupe & qu'il emmenoit avec lui trois Portugais, nommés Magailanes, Alvaremgo & Diego Fernandez.

IL ſembloit que la deſtruction de l'armée Maure dans la vallée de Fatigar, & la mort du redoutable Maſſudi devoient être le terme des hoſtilités des Mahométans. Il ſembloit

qu'ils laiſſeroient enfin en paix les frontieres d'Abyſſinie, qu'ils avoient ſi long-temps ravagées ſous leur fanatique Général. Mais les richeſſes & la population du royaume d'Adel, & des États circonvoiſins, s'étoient tellement accrues depuis que la tyrannie des Turcs avoit fait fuir le commerce loin de l'Arabie, qu'au lieu de s'entretenir des idées de paix, les Maures méditoient une attaque plus terrible que jamais. Ils s'étoient procurés pour cela une grande proviſion d'armes à feu, au maniement deſquelles ils avoient ſoin de s'accoutumer, & qui étoient abſolument inconnues aux Abyſſiniens.

Le Roi, campé alors en Shoa, étoit à portée de retenir dans le devoir les deux Provinces mahométanes de Fatigar & de Dawaro. Il paroiſſoit, d'ailleurs, n'avoir d'autre projet que de dompter les Dobas, également voiſins des Maures & des Chrétiens, & dangereux pour les deux nations quand l'occaſion s'en préſentoit, quoiqu'ils fuſſent aſſez communément vendus aux Mahométans. Le Shum (1) de Giannamora, petit diſtrict dépendant de l'Abyſſinie, rempli de braves ſoldats, & conſidérablement renforcé par David, fut chargé de ſoumettre ces barbares, du territoire deſquels ſon gouvernement étoit limitrophe.

Le Roi marcha enſuite vers l'Orient, juſqu'aux frontieres de Fatigar; mais il s'arrêta là, ſe trouvant préciſément au midi de ſes Etats. L'Ambaſſadeur Portugais étoit débarqué dans le nord de l'Abyſſinie; de ſorte que pour aller

(1) Gouverneur.

joindre le Monarque il eut beſoin de traverſer preſque tout l'Empire, marchant dans des forêts, & ſur des montagnes tout-à-fait différentes de celles d'Europe, remplies de bêtes ſauvages, & d'hommes plus ſauvages encore que les bêtes même, & ſéparées par de grandes rivieres, que les pluies du tropique font ſouvent déborder. En outre, on rencontre ſouvent dans cette route des déſerts qui, à la vérité, ne ſont pas bien étendus, mais où les hommes, ni les animaux ne peuvent trouver aucune nourriture, ni aucun ſecours. Malgré cela la petite troupe des Portugais fut aſſez brave pour ne pas héſiter un ſeul moment. Rien de ce qui pouvoit contribuer à la gloire de leur Prince, & à l'honneur de leur pays, ne leur parut difficile.

CEPENDANT les Portugais n'avoient pas été long-temps en route, que leur courage commença à les abandonner. Dans le peu de chemin qu'ils eurent à faire le premier jour pour ſe rendre au couvent de Saint-Michel, ils trouverent la forêt ſi touffue, qu'à peine y avoit-il paſſage pour un homme. Les bruyeres, les buiſſons d'une foule d'eſpeces qui leur étoient inconnues, & remplis d'épines, ajouterent beaucoup à l'incommodité du chemin, & redoublerent la fatigue des voyageurs. Des montagnes eſcarpées s'offroient par-deſſus d'autres montagnes, parmi leſquelles étoient des précipices terribles, où rouloient des torrens impétueux, & où grondoit la tempête. Les ſommets arides de ces monts étoient noircis & calcinés par un ſoleil brûlant, & par les coups répétés de la foudre. Un grand nombre de bêtes féroces ſe préſentoient auſſi aux regards des Portugais; & ſi elles ne s'élançoient pas ſur eux pour les dévorer, c'eſt parce qu'elles

étoient étonnées de voir tant d'hommes à la fois dans un lieu si sauvage. Cependant les bois devinrent plus clairs-semés, & les voyageurs trouverent quelques terreins découverts, où des hommes armés gardoient de petits troupeaux de chêvres affamées. Ils virent des champs de millet assez étendus. Les habitans de ce pays étoient noirs, ayant les cheveux tressés avec beaucoup d'art, & le corps sans aucun vêtement, à l'exception d'un morceau de cuir qui leur ceignoit les reins. Là les Portugais furent accueillis par d'autres Moines, dont quatre remarquables par leur grand âge, & par le respect que les autres leur témoignoient.

Après avoir fait reposer leurs mulets & leurs chevaux, ils continuerent leur route, en côtoyant un grand lac, à l'extrémité duquel étoit une haute montagne, que leur lassitude ne leur permit pas de gravir. Désolés de trouver de si rudes chemins, les voyageurs passerent la nuit au pied de la montagne, après avoir reçu une vache, dont les Moines de Saint-Michel leur firent présent. Là Matthew sépara son bagage de celui des autres voyageurs, & il le mit sous la garde des Moines. Il rapportoit sans doute de l'argent de Portugal; &, se méfiant de la réception du Roi, il eut la prudence de mettre ce qui lui appartenoit à l'abri du danger; mais cette précaution lui fut inutile, car huit jours après une fievre épidémique fit périr cet Arménien en quarante-huit heures de temps. Bientôt après, le domestique de Don Rederigo fut victime de la même maladie.

Cependant la mort de Matthew ne laissoit plus aux

Portugais le moyen de s'expliquer avec le Roi, ſur la promeſſe que lui ou l'Impératrice avoient faite de leur céder un tiers du Royaume, pour prix des ſecours qu'ils donneroient à l'Abyſſinie. Ils craignoient d'ailleurs l'épidémie, dont l'Arménien venoit de périr. Ils craignoient le mauvais temps, & ce fut malgré eux qu'ils pourſuivirent leur voyage.

LE monaſtere de Biſan, où ils étoient alors, eſt ainſi nommé d'après la grande quantité d'eau qu'on trouve tout autour. La reſſemblance des ſons eſt cauſe que Poncet (1), & quelques autres voyageurs, l'ont appellé le monaſtere de la Viſion; mais Biſan, qui ſignifie de l'eau, eſt le vrai nom de ce Monaſtere. Un grand nombre de lacs & de rivieres ſont répandus dans ces plaines, & des ſources abondantes jailliſſent au ſommet de ces montagnes, & ſe précipitent à grand bruit ſur des projections de rochers moins élevés.

DU monaſtere de Biſan dépendent ſix autres couvens, renfermés dans une enceinte de vingt-ſix milles. Chacun de ces couvens eſt placé, comme une tour, ſur le ſommet d'un rocher. Le mont ſur lequel eſt Biſan eſt très-élevé & preſqu'à pic. Il y a un autre couvent encore plus haut qui, quoiqu'habité, ſemble être inacceſſible. Il eſt de tous côtés environné de bois: on y trouve toutes ſortes d'arbres fruitiers, tant de ceux qui ſont connus en Europe, que de ceux qu'on n'y connoît pas. Les oranges, les citrons, les limons y abondent. Il y a des pêches ſauvages & de petites figues d'un aſſez mauvais goût. Des grappes de raiſins

(1) Voyez le voyage de Poncet, à ſon retour par la Province de Tigré.

noirs

noirs chargent des pampres entrelacés à des arbres ſauvages, & s'offrent aux beſoins de l'homme & des animaux. Les champs ſont couverts de myrthe, de différentes eſpeces de jaſmin, de roſes de toutes les couleurs, mais ces roſes ſont inodores, à l'exception d'une ſeule, la roſe blanche ſimple (1).

Les Moines de ces ſix couvens ont été, dit-on, juſqu'au nombre de mille. Ils poſſedent un vaſte territoire, & ils paient un tribut, en vaches & en chevaux, au Baharnagah, de qui ils dépendent. Leurs chevaux ſont très-eſtimés, parce qu'ils viennent du voiſinage de l'Arabie. Cependant, quoique je fuſſe maître abſolu de choiſir ceux que j'aurois voulu, pendant que je commandois la maiſon du Roi, je ne pus jamais en trouver, dans cette partie de l'Abyſſinie, plus d'une vingtaine aſſez grands & aſſez forts pour porter un homme avec ſon armure complette.

Je vais laiſſer à préſent Don Roderigo continuer ſon voyage, dont la relation, écrite par ſon chapelain Alvarez, n'a pas trouvé un grand crédit auprès des Hiſtoriens de ſon pays. Il eſt vrai qu'il y a, ſurtout en ce qui concerne la religion, un grand nombre de choſes très-difficiles à croire; & qui, je penſe, ſont l'ouvrage des Jéſuites. Quelques années après qu'Alvarez eut quitté l'Abyſſinie, Tellez, contemporain d'Alvarez, l'accuſa de fauſſeté; & Damianus Goez, l'un des premiers Hiſtoriens Portugais, dit qu'il a vu, ſous le nom d'Alvarez, un journal très-différent de celui qu'on a publié. Pour moi, j'avoue que ce qui y eſt raconté de

(1) Cette roſe s'appelle en Barbarie *mihsta'*, & en Abyſſinie *kagga*.

la premiere audience accordée par le Roi, me paroit être, ainſi que beaucoup de faits mentionnés enſuite, l'ouvrage de perſonnes qui n'ont jamais été en Abyſſinie. Si mon opinion eſt juſte, on ne doit pas accuſer Franciſco Alvarez des interpolations menſongeres dont il n'eſt point l'auteur; mais pour ce qu'il dit de l'accueil favorable que les Moines abyſſiniens, & le peuple en général, firent à la Religion Catholique, pendant le long & déſagréable ſéjour de Don Roderigo parmi eux, je ne doute pas que ce ne ſoit une fauſſeté, dont Alvarez ſeul eſt coupable.

Nous avons déja vu que, du tems même de Zara Jacob, la religion des Francs étoit en exécration. Nous avons vu de plus que tout l'Empire s'étoit révolté ſous le regne de Bœda Mariam, par rapport à un tableau de la Vierge Marie, peint par Branca Leon, Vénitien, qui vivoit encore à la Cour d'Abyſſinie, lorſque Don Roderigo de Lima ſe rendit auprès de David III, en Shoa. Iſcander & Naod furent l'un & l'autre très-attachés à l'Egliſe d'Alexandrie; & ni l'Abuna Imaranha Chriſtos, qui vécut juſqu'au regne d'Iſcander, ni l'Abuna Marcus, qu'Alvarez trouva en place, ne permirent qu'on introduisît des pratiques étrangeres. Je ne puis donc concevoir comment les Catholiques purent être auſſi bien, auſſi généreuſement accueillis que nous le dit Alvarez. Le ſang, qu'on répandit bientôt après, nous prouve que ſi les Abyſſiniens ſe ſentirent en effet quelqu'inclination pour l'Egliſe Romaine, cette inclination ne fut que paſſagere. Quand je trouve dans le journal d'Alvarez quelque choſe qui peut être mal entendu, je m'empreſſe de l'expliquer. Mais ſi j'y vois un fait expreſſément défiguré, comme, par exemple, la

célébration de l'Epiphanie, je le réfute, parce que ma propre expérience me prouve qu'il est absolument faux. Quant au reste du journal, je l'abandonne au jugement du public comme un ouvrage assez peu digne de foi. J'observerai seulement qu'on ne peut révoquer en doute le voyage de Don Roderigo & des autres Portugais, dont le livre d'Alvarez fait mention.

J'ai marqué sur ma carte les différens endroits où s'arrêterent ces voyageurs, quoiqu'une grande partie du pays, qu'ils traverserent, appartienne à présent aux Gallas, & soit non moins inaccessible aux Abyssiniens qu'aux étrangers.

Il y a dans la relation d'Alvarez deux choses qui me surprennent beaucoup. La premiere est le danger continuel que coururent les voyageurs d'être dévorés par les tygres, qui s'approchoient d'eux jusqu'à la portée d'une pique. L'on verra que j'en parle dans l'appendix à l'article de l'hyene.

La seconde chose qui m'étonne dans le voyage des Portugais, c'est le champ de feves au milieu duquel ils passerent. J'avoue que je n'ai jamais vu de feves en Abyssinie. Le lupin plante sauvage & un peu ressemblante aux feves, infecte les Provinces où l'on recueille le miel; mais on l'y regarde avec la plus grande aversion, & j'en expliquerai les raisons par la suite. Les Mahométans dont Roderigo traversa les champs, ne sont point indigenes, & n'ont jamais eu aucun rapport avec les mœurs & la religion des anciens habitans du pays: aussi est-il plus que probable que la culture des feves ne remonte pas au-delà de l'époque où les Mahométans s'établirent

là; c'eſt-à-dire qu'elle a dû commencer long-temps après que les préjugés pythagoriciens ont été détruits.

DON Roderigo de Lima avoit débarqué en Abyſſinie le 16 Avril 1520, & il n'arriva que le 16 Octobre de la même année à la vue du camp du Roi, dont il étoit alors éloigné de trois milles. Le Roi s'étoit avancé dans la province de Fatigar, ainſi que je l'ai déja dit. Il étoit à environ vingt-cinq milles du premier endroit où ſe tiennent les marchés du royaume d'Adel, & à un peu moins de deux cens milles du port de Zeyla. Après le voyage pénible que l'Ambaſſadeur Portugais venoit de faire pour voir le Roi, il eſpéroit avoir ſans difficulté une audience de ce Prince; mais il ſe trompoit. Au lieu de le faire venir en ſa préſence, le Roi envoya un de ſes Officiers, le *Hadug Ràs* (1), c'eſt-à-dire le Commandant des ânes, pour ordonner à Don Roderigo d'aller planter ſa tente à trois milles plus loin du camp; & ce Portugais fut enſuite cinq ans avant de pouvoir obtenir ſon congé.

ALVAREZ rend un compte fort imparfait d'une ſi longue ambaſſade; &, à l'exception de la célébration de l'Epiphanie, il ne fait mention d'aucune circonſtance remarquable dont il ait été témoin. On croiroit, en liſant ſa relation, que l'ambaſſade des Portugais ne dura pas plus d'un mois; & qu'ils ne s'entretinrent qu'une ſeule fois d'affaires avec le Roi. Je vais rapporter ici cette converſation pour donner une idée du ton d'humeur qui régnoit entre les deux parties.

(1) C'eſt un titre d'humilité. Mais le Hadug Ras eſt un des grands Officiers de la Couronne, & ne ſe mêle nullement de ce qui a rapport aux ânes.

LE Roi mena un jour l'ambaſſadeur voir l'égliſe de Mecana Selaſſé, c'eſt-à-dire l'égliſe de la Trinité, qu'on réparoit en ce moment, & qui ſervoit de tombeau aux Rois pendant que la famille royale réſidoit en Shoa. Toutes les égliſes d'Abyſſinie ſont couvertes de chaume. Mais quelques perſonnes de la ſuite de Don Roderigo, qui lui vouloient ſans doute du mal, avoient mis dans la tête du Roi que celle-ci ſeroit plus élégante ſi elle étoit couverte en plomb, choſe dont ce Monarque ne pouvoit avoir d'idée. Il demanda à Don Roderigo ſi le Roi de Portugal ne pourroit pas lui envoyer aſſez de plomb lamiré pour couvrir ſon égliſe. L'ambaſſadeur répliqua ſoudain qu'à ſa premiere requiſition le roi de Portugal lui enverroit aſſez de plomb pour couvrir non-ſeulement cette égliſe, mais toutes celles qu'on pourroit bâtir en Abyſſinie; & que ce préſent ne ſeroit même qu'une bagatelle pour ſon maitre (1).

TOUT-A-COUP le Roi changea de converſation, & prenant un air ſévere, il dit à l'ambaſſadeur : » Que puiſqu'il parloit » de préſens, il ne devoit pas oublier de faire ſavoir au roi » de Portugal, que ſi jamais il renvoyoit un ambaſſadeur » en Abyſſinie, il devoit le faire ſuivre de préſens conſidéra- » bles, parce que déſormais les ambaſſeurs étrangers qui ſe » haſarderoient à venir ſans cette précaution, ſeroient mal » reçus.

DON Roderigo répondit très-vivement : » Que le roi de » Portugal étoit bien éloigné d'envoyer des préſens à aucun

(1) Alvarez, Hiſtoire d'Ethiopie, page 157.

» autre Roi ; que n'ayant point de ſupérieur, il n'avoit » point coutume d'offrir des dons, mais d'en recevoir, ſui- » vant ſon royal plaiſir, parce qu'il étoit bien au-deſſous de » conſidérer les préſens pour ce qu'ils valoient en eux-mêmes. » Don Roderigo ajouta qu'il prioit le Roi d'obſerver qu'il » avoit été envoyé par le Général des Indes, & non par le » Roi de Portugal ; que néanmoins quand le Roi ſon maître » avoit fait partir pour l'Abyſſinie Galvan, mort depuis peu » en route, il lui avoit donné pour cent mille ducats » de préſens, non qu'il ſe crût dans l'obligation de rien » donner, mais conſultant ſeulement ſa grandeur & ſa géné- » roſité ; que quant aux impreſſions défavorables qu'avoient » cherché à donner de lui des calomniateurs, que Sa Majeſté » Abyſſinienne écoutoit, & dont elle répétoit ſans ceſſe » les diſcours, il la prioit de ſonger aux lettres qu'il lui » avoit apportées du Général des Indes, parce qu'elles » devoient lui apprendre que les Portugais n'étoient point » accoutumés au menſonge & à la diſſimulation, mais à » dire la vérité toute nue ; qu'il n'avoit jamais dérogé à ce » principe depuis le premier moment qu'il étoit auprès » de lui ; qu'il le prioit de l'en croire là deſſus, ſinon qu'il » étoit le maître de penſer comme il lui plairoit ; qu'il lui » obſervoit cependant une fois pour toutes, que quoiqu'il » ne vînt que comme ambaſſadeur du Général des Indes, il » pouvoit en cette qualité ſe préſenter devant le plus grand » Monarque du monde, ſans être obligé d'entendre tous les » diſcours auxquels il avoit été expoſé depuis qu'il étoit à » la Cour d'Abyſſinie, diſcours que, quand il ne ſeroit pas » revêtu du titre d'ambaſſadeur, il ne pourroit ſouffrir comme » Portugais, Gentilhomme & Soldat ; qu'ainſi il lui deman- » doit ſoudain la liberté de ſe retirer.

LE Roi lui dit alors, » qu'il l'avoit traité avec une dif-
» tinction bien au-deſſus de tout ce qu'il auroit pu attendre
» de ſes prédeceſſeurs, puiſqu'il n'avoit porté des préſens
» d'aucune valeur ».

L'AMBASSADEUR répliqua ſoudain; » que toute la diſtinction
» qu'on lui avoit montrée depuis qu'il étoit ſur les terres d'A-
» byſſinie, conſiſtoit en injuſtices & en outrages; qu'il croi-
» roit mourir martyr s'il finiſſoit ſes jours dans un pays où
» on lui avoit dérobé tout ce qui lui appartenoit, excepté
» les vêtemens qu'il avoit ſur le corps; que Matthew, qui
» n'étoit qu'un ambaſſadeur prétendu, avoit été traité bien
» différemment par le roi de Portugal; qu'enfin, il ne deſi-
» roit que ſon congé, puiſqu'il avoit remis ſes lettres &
» rempli ſa miſſion : mais que juſqu'au moment de ſon départ
» il s'attendoit à être traité en homme d'honneur, en homme
» incapable d'un menſonge »

LE Roi reprit, » qu'il le croyoit homme d'honneur, &
» digne d'être cru : mais que Matthew étoit un menteur. Il
» pria Don Roderigo de croire qu'il ſavoit comment les
» capitaines des vaiſſeaux & les officiers du roi de Por-
» tugal s'étoient comportés avec ce même Matthew; mais
» qu'il étoit loin d'imputer ces torts à Don Roderigo ».

IL ſe répandit à la Cour un bruit, qui inquiéta beaucoup
l'ambaſſadeur. On dit que ſuivant la coutume invariable de
l'empire, le Roi ſe propoſoit de ne pas le laiſſer ſortir d'A-
byſſinie. Deux Vénitiens, Nicolas Branca, Leon & Thomas
Gradenigo, avoient été retenus malgré eux depuis le regne

de Bœda Marian. Mais ce qui effrayoit le plus Don Roderigo étoit l'exemple de Covillan, qui vivoit encore à la Cour d'Abyſſinie, après avoir été envoyé ambaſſadeur à Iſcander par Jean I, roi de Portugal, & qui, au lieu de pouvoir jamais obtenir ſon congé, avoit été obligé de ſe marier & de s'établir dans le pays.

IL eſt bien difficile de deviner quelles étoient alors les intentions de David. Mais comme il réſolut d'envoyer un ambaſſadeur au roi de Portugal, il étoit néceſſaire qu'il laiſſât partir Don Roderigo. Cependant il ne dérogea pas entiérement à la politique Abyſſinienne; il retint de force le ſecrétaire d'ambaſſade, Maître Juan, & le peintre Lazaratus d'Andreas; & Don Roderigo fut obligé de partir ſans eux.

ZAGA ZAAB, moine Abyſſinien, qui avoit appris la langue Portugaiſe, pendant le ſéjour de Don Roderigo à la Cour d'Abyſſinie, fut choiſi pour ambaſſadeur. Le Portugais & lui partirent, bien pourvus de tout ce qui leur étoit néceſſaire pour leur voyage, & ils arriverent heureuſement à Maſſuah, où ils trouverent une flotte commandée par le Gouverneur des Indes Don Hector de Silveyra, qui attendoit Don Roderigo de Lima pour le ramener. Soit que l'Empereur d'Abyſſinie eût changé d'avis ou non, le 27 Avril 1526, quatre Meſſagers arriverent de la Cour, portant des ordres qui enjoignoient à Roderigo de revenir ſur ſes pas & de mener Don Hector avec lui. Mais les Portugais refuſerent d'obéir. Ils ſe contenterent de laiſſer Zaga Zaab

maître

maître de s'en retourner. Cet Abyſſinien déclara que s'il étoit attrapé, il pourroit bien être jetté dans la foſſe aux lions; & il s'empreſſa de ſe rendre ſur la flotte, qui partit de Maſuah dès le lendemain.

Les voyages fréquens des Portugais cauſerent de vives alarmes aux puiſſances Mahométanes: mais ni le roi d'Abyſſinie, ni les Portugais n'avoient pourtant retiré aucun avantage de ces voyages, & il y a beaucoup d'apparence que les différentes flotes qui ſe rendoient à Maſuah, n'y vinrent que pour chercher l'ambaſſadeur Don Roderigo. Les ſix années perdues en querelles & en puérilités entre le roi d'Abyſſinie & l'ambaſſadeur Portugais, avoient eu l'air de former des liaiſons ſérieuſes entre les deux Nations; & ce qui inquiétoit encore plus les Maures, c'eſt que rien n'avoit tranſpiré. Mais pourquoi n'avoit-il rien tranſpiré? Parce qu'on ne s'étoit arrêté à aucun plan certain, parce qu'on n'avoit fait que des propoſitions vaines & oiſeuſes, qu'on n'avoit ni le pouvoir, ni la volonté d'exécuter. Tel étoit, par exemple, le projet de réunir deux armées pour conquérir l'Arabie juſqu'à Jéruſalem. Cependant les Turcs étendoient rapidement leurs progrès au midi. Ils avoient ſoumis l'Arabie en moins de temps que Don Roderigo n'en avoit paſſé à diſputer avec le Roi pour du poivre & pour des mules; & la tempête étoit prête à éclater dans l'endroit où on s'y attendoit le moins.

Sous le regne doux des Mameluks (1), avant la conquête

(1) Canſo el Gauri, & Tomum Bey.

de l'Egypte & de l'Arabie par Selim (1), une caravane avoit coutume de partir d'Abyſſinie pour aller directement à Jéruſalem. Les Abyſſiniens avoient alors un traité avec les Arabes : leur caravane, compoſée d'un millier de pélerins, tant prêtres, que laïques, prenoit ſon point de départ d'Hamaſem, petit territoire abondant en proviſions, & qui n'eſt éloigné que de deux journées de marche de Dobarwa & de Maſuah. Elle ne faiſoit faire guère plus de ſix milles par jour, s'arrêtant ſouvent dans ſa marche pour célébrer le ſervice divin, plantant ſes tentes de bonne heure, & ne partant jamais avant neuf heures du matin. Ces voyages continuerent à ſe faire tranquillement juſqu'à l'invaſion des Turcs; la caravane faiſoit entendre des tambours, déployoit ſes drapeaux, & elle traverſoit le déſert par la route de Suakem, ſans que perſonne cherchât à l'inſulter.

L'ANNÉE après que Selim fut en poſſeſſion du Caire, l'Abbé Azerata Chriſtos, Moine diſtingué par ſa piété, conduiſit quinze cens pélerins à Jéruſalem, où ils arriverent ſans accident. Mais à leur retour, ayant rencontré un corps de troupes de Selim, la plupart furent maſſacrés, & les autres diſperſés dans le déſert, où ils périrent de faim & de ſoif. En 1525, une autre caravane s'aſſembla à Hamazem. Elle conſiſtoit en trois cens trente-ſix Moines ou Prêtres, & quinze Religieuſes. Le douzieme jour de leur départ, tandis qu'ils marchoient lentement, chargés de proviſions & d'eau, ils furent attaqués par les Maures du diſtrict d'Hamazem même. Tous les Chrétiens un peu âgés qui furent pris furent

(1) Selim premier, Empereur des Ottomans.

passés au fil de l'épée, & tous les jeunes réduits en captivité. De trois cens trente-six personnes, il n'en échappa que quinze, dont trois seulement purent retourner en Shoa, où ils arriverent pendant que Don Roderigo y étoit. Ce fut là le premier acte d'hostilité que commirent les Maures du nord de l'Abyssinie, pour se venger de l'alliance que le Roi venoit de contracter avec les Portugais. Dès ce moment les Chrétiens interrompirent leur communication avec le Caire par le désert, & les Mahométans suivirent seuls cette route.

Depuis l'arrivée de Covillan en Abyssinie les choses étoient bien changées. Les Portugais avoient d'abord desiré l'amitié des Abyssiniens pour pouvoir, par leur moyen, communiquer avec l'Inde. Mais depuis ils pouvoient se passer d'un tel secours, puisqu'ils avoient trouvé l'utile passage du cap de Bonne-Espérance. De son côté, David affranchi de la crainte des Maures d'Adel, qu'il avoit vaincus, voyant que la puissance formidable des Turcs, après avoir conquis l'Egypte, étoit constamment repoussée dans l'Inde par les Portugais, & mécontent enfin de la conduite brusque de l'Ambassadeur Don Roderigo, & des promesses exorbitantes que l'Impératrice Helena avoit fait faire à son insçu par l'Arménien Matthew, ne desira pas de resserrer davantage, avec les Portugais, des liaisons dont il ne prévoyoit point l'utilité.

La conquête de l'Inde étoit le principal objet de l'ambition de Selim; mais il y trouva tant d'obstacles qu'il y renonça, & ayant déja soumis l'Arabie, qui s'étend sur un côté de la mer Rouge, il résolut de porter sa domination

ſur le rivage oppoſé. Trois raiſons le déterminoient à ce projet; la premiere, c'eſt que la Ville-Sainte de la Mecque ſeroit alors bien plus en ſûreté, ſi une flotte Portugaiſe venoit joindre ſes forces à une armée Abyſſinienne; la ſeconde, c'eſt que les galeres Turques ne navigueroient point tranquillement à l'extrémité du Golphe d'Arabie, tant que les Abyſſiniens ſeroient maîtres d'accorder aux Portugais une Iſle, où un port pour s'y établir & le fortifier; la troiſieme enfin, c'eſt que l'Empereur d'Abyſſinie étant, à ce qu'on diſoit, un Prince dont le prophete avoit honoré l'un des prédéceſſeurs de ſa correſpondance, Selim croyoit qu'il étoit de ſon devoir de convertir ce Prince & ſon Royaume à l'Iſlamiſme; & il vouloit opérer cette converſion par l'épée, méthode qui ne fut jamais adoptée que par la religion de Mahomet & par celle de Rome.

Les lances & les fleches, armes peu redoutables, portées par des hommes à demi nuds & aſſemblés à la hâte & & momentanément, n'étoient plus en uſage parmi les Turcs. Selim avoit remplacé des troupes mal exercées, par des garniſons de Vétérans qu'il avoit répandus dans toutes les Villes de la côte d'Arabie. Ces garniſons habiles à manier le mouſquet, étoient munies d'une puiſſante artillerie, & ſecondée par une flotte nombreuſe, qui, quoique continuellement vaincue dans l'Inde par les Portugais, contre leſquels elle étoit deſtinée, n'avoit pourtant jamais ceſſé de ſe promener dans la mer Rouge, & de renforcer les poſtes des Turcs, avec de nouveaux ſoldats.

L'Impératrice Hélena mourut en 1525, l'année avant

que Don Roderigo quittât l'Abyſſinie. Cette Princeſſe avoit voulu former entre les Portugais & les Abyſſiniens des liaiſons qu'il ſemble que David ne croyoit pas pouvoir tourner à ſon avantage, ſi l'on en juge du moins par le déſaveu continuel qu'il faiſoit de l'ambaſſade de Matthew. Peu après la mort d'Helena, David ſe prépara à recommencer la guerre des Maures. Il n'avoit cependant pas ſu ſe procurer le moindre ſecours des Portugais: mais les Adeliens avoient employé bien différemment les momens de la paix. Ils s'étoient étroitement liés avec les Généraux Turcs, qui commandoient en Arabie, & principalement avec le Bacha de Zibit, ville maritime & très-commerçante, ſituée vis-à-vis de Maſuah. Une garniſon Turque étoit venue avec un grand train d'artillerie, s'emparer de Zeyla, & un Turc avoit pris le commandement de cette iſle. Tout étoit donc prêt à la défenſe, dès que le roi d'Abyſſinie menaceroit d'attaquer les Maures; & ce prince marchoit déja contre eux.

Le premier ſigne de mécontentement que les Mahométans donnerent de la liaiſon des Portugais & des Abyſſiniens, fut, ainſi que je l'ai déja rapporté, le maſſacre de la caravane partie pour Jeruſalem. Le roi voulant punir cet attentat, entra ſoudain dans la province de Dawaro; & de-là il envoya un corps de troupes pour obſerver quel étoit l'état des forces des Maures dans le royaume d'Adel. Ce détachement ne fut pas plutôt ſur les terres de ce royaume, qu'il rencontra les troupes ennemies prépoſées à la garde des frontieres. On en vint aux mains. Les Abyſſiniens furent vainqueurs, & ils pourſuivirent les Maures juſques dans les endroits les plus deſerts de leur pays. Le Roi s'avança

alors pour combattre l'armée Mahométane. La bataille se donna à Shimbra Coré. Elle fut sanglante ; & les Abyssiniens la perdirent completement. Le Betwudet, le Hadug Ras, le Gouverneur d'Amhara, Robel, Gouverneur de la montagne de Geshen, la plus grande partie de la noblesse, & quatre mille soldats resterent sur la place.

Mahomet, surnommé Gragné, c'est-à-dire, le Gaucher ; commandoit l'armée des Maures. Il étoit gouverneur de Zeyla, & c'est lui à qui son parti devoit la ligue des Bachas Turcs de la côte d'Arabie. Ayant donc remporté cette victoire sur le monarque Abyssinien, il résolut de continuer la guerre d'une maniere décisive. Il commença par demeurer deux ans tranquille. Pendant ce tems-là il envoya à la Mecque & dans les établissemens Turcs tous les prisonniers Abyssiniens qu'il avoit faits ; & il demanda en retour le secours de troupes & d'artillerie spécifié dans son traité avec les Turcs. En conséquence un corps considérable de Janissaires traversa la mer, & vint fortifier l'armée Maure. Soudain Mahomet mena ses troupes dans la province de Fatigar, qu'il soumit facilement, ainsi que les deux autres provinces voisines, l'Ifat & le Dawaro, brûlant, ravageant tout ce qu'il trouvoit sur son passage, & réduisant à l'esclavage, suivant sa coutume, les habitans que le sabre épargnoit.

L'année suivante Mahomet marcha droit en Dawaro, où il commit les mêmes excès. Le roi d'Abyssinie désepéré, voyant qu'une ruine entiere menaçoit son empire, & qu'il n'y avoit d'autre moyen de la prévenir que de combattre les

Maures, marcha contre eux, quoiqu'il eût une armée bien inférieure, à tous égards, à celle qu'il alloit attaquer. La bataille se donna le premier Mai 1528. Le Roi fut encore vaincu. Islam Segued, son premier Ministre, qui commandoit l'armée ce jour là, tomba sous le fer ennemi, ainsi que les autres principaux Officiers; & l'armée Maure s'empara de la province de Shoa. David se retira dans l'Amhara & campa à Hegu, espérant recruter son armée pendant la saison des pluies. Mais Gragné, qui étoit à sa poursuite, ne lui en donna pas le temps. Ce Maure entra en Amhara, exterminant tout ce qu'il rencontroit. Le second jour du mois de Novembre, il brûla l'église de Mecana Selassé (1), & celle d'Atronsa Mariam. Le 8 du même mois il mit le feu à Ganeta Georgis; le 2 de Décembre à Debra Agezia Beher; & le 6 l'église de Saint-Etienne fut aussi réduite en cendres. Ensuite Gragné s'en retourna chargé de butin, dans le royaume d'Adel.

Le mois d'Avril de l'année suivante Mahomet Gragné fit une nouvelle invasion. Il pilla & brûla Warwar, & il y établit son camp. En 1530, il s'empara de la province de Tigré. C'étoit au mois d'Octobre, & le Roi, qui avoit passé l'hiver en Dembea, gagna le Woggora. De-là ce Prince alla, en Décembre, à Tsalamet, & ensuite il retourna en Tigré pour célébrer la fête de l'Epiphanie.

En 1531, le Monarque Abyssinien traversa le Tzegadé, ayant toujours derriere lui Gragné, qui sembloit moins

(1) Du S. Sépulcre.

faire la guerre que ſuivre ſa proie à la chaſſe. Le 2 de Janvier le Général Maure brûla l'égliſe d'Abbé Samuel. Enſuite il deſcendit dans la province de Mazaga, ſur les frontieres du royaume de Sennaar, pour conférer avec Muchtar, l'un des Chefs de ſon parti. Là Muchtar & Gragné réſolurent de combattre le Roi, en quelqu'endroit qu'ils puſſent le joindre, & ſur-tout de l'attaquer ſeul, pour tâcher de le prendre. Gragné faiſant alors des marches forcées, atteignit David le 6 Février à Dalakus, ſur les bords du Nil. Il lui offrit ſoudain d'en venir aux mains; car il connoiſſoit le caractere de ce Prince, & il ſavoit bien que ſon orgueil ne lui permettroit pas de refuſer de combattre, quelle que fût l'infériorité de ſon armée.

Ce que le Général Maure eſpéroit, arriva. La fortune ſe déclara encore contre le roi d'Abyſſinie. Negadé Yaſous, Açab Saat, & pluſieurs autres Chefs de la Nobleſſe périrent en combattant ſous les yeux de leur Prince; & le brave Moine Andreas (1), déja très-avancé en âge, chercha la mort au milieu des ennemis, ne voulant point ſurvivre à la ruine de ſa patrie.

Les Maures jugeant alors qu'ils n'avoient plus beſoin de ſe tenir réunis en corps d'armée, ſe diviſerent en pluſieurs petites troupes, afin d'avoir plutôt dévaſté le pays. Une partie de l'armée de Gragné ſe détacha pour aller brûler Axum & l'autre reſta en Amhara, ſous le commandement de Siméon,

(1) C'eſt ce même Andreas qui tua le Maure Maſſudi dans un combat ſingulier, au commencement du regne de David.

pour

pour tenir le Roi en échec & l'empêcher d'aller ſecourir Axum. En effet Simeon diſperſa l'armée de ce Monarque; & la ville d'Axum fut brûlée, ainſi que pluſieurs des plus riches égliſes d'Abyſſinie, du nombre deſquelles étoient Hallelujah, Banquol, Gazo, Debra Kerbé. Les infortunes ſe ſuivoient de près. Le 7 Avril, Saül, fils de Teſfo Yaſous, attaqua un détachement de l'armée des Maures, & fut taillé en pieces.

En 1536, la vingt-huitieme année du regne de David, ce Monarque traverſa le Tacazzé & eut pluſieurs rencontres déſaſtreuſes avec les habitans du Siré & du Serawé. Teſfo l'Oul, qui commandoit pour le Roi dans cette derniere province, ſurprit, il eſt vrai, un parti Turc qu'il vainquit, & il laiſſa ſur le champ de bataille Adlé, chef de ce parti : mais il éprouva bientôt lui-même un ſort pareil, en combattant contre Abbas, Gouverneur Maure du Serawé. Un grand nombre des principaux habitans du pays périrent dans cette rencontre. Galila, grande Iſle ſituée dans le lac de Tzana, fut pillée, & on livra aux flammes le Couvent qui y étoit. Les Abyſſiniens avoient dépoſé ſur cette Iſle une grande partie de leurs tréſors. Auſſi le butin dont les Maures s'emparerent en cette occaſion, fut-il très-conſidérable.

L'année d'après, Gragné envoya un meſſage au Roi, pour lui dire qu'il devoit bien voir qu'en combattant contre les Mahométans, il combattoit contre Dieu même. Il l'exhortoit à avoir aſſez de ſageſſe pour faire la paix pendant qu'il en étoit encore temps, lui offrant de faire retirer ſon armée, s'il vouloit lui donner ſa fille en mariage; & l'aſſurant

qu'autrement il ne quitteroit l'Abyſſinie que lorſqu'il auroit mis tout l'Empire hors d'état de ne produire autre choſe que de l'herbe. Mais rien ne pouvoit dompter le ſuperbe David. Il répondit à Gragné, par ſon meſſage, qu'il étoit un infidele, un blaſphêmateur, que Dieu employoit à le punir, lui & ſon peuple, des péchés qu'ils avoient commis; que ſon devoir étoit de ſupporter ce châtiment avec patience: mais qu'on verroit bientôt les Maures détruits, ainſi que l'étoient toujours les inſtrumens coupables dont le ciel daignoit ſe ſervir dans ſes vengeances. Qu'il eſpéroit cependant que lui & ſon royaume d'Abyſſinie ſeroient conſervés, comme un monument de la miſéricorde de Dieu, qui n'abandonnoit jamais ſon peuple, même quand il le châtioit.

Il eſt certain que la chute de l'Empire entier ſembloit alors inévitable. La famine, & la peſte, ſa compagne ordinaire, ravageoient l'Abyſſinie & emportoient ceux que la guerre avoit épargnés.

Gédéon & Judith qui régnoient ſur les Juifs dans les montagnes de Samen, après avoir beaucoup ſouffert des incurſions de Gragné, s'étoient révoltés contre le Roi d'Abyſſinie & réunis à ſon ennemi. Pendant ce temps, le Roi en continuant à montrer pour l'Egliſe Catholique une inclination qui paroiſſoit lui avoir été inſpirée depuis l'ambaſſade de Roderigo, écarta de lui beaucoup de monde. Lui & ſa Cour obſervoient le Carême ſuivant le Calendrier Romain: mais le Clergé, ainſi que le reſte de l'Empire, étoit fidele au Calendrier de l'Egliſe d'Alexandrie.

Ce fut le 7 de Mars qu'Oſman de Dawaro, Jonadab,

Kefla, Youſef, & pluſieurs autres Abyſſiniens rebelles, qui marchoient ſous les enſeignes du Maure Ammer, l'un des Généraux de Gragné, ſurprirent le Prince Victor, fils aîné du Roi, qui alloit joindre ſon pere, & diſperſerent ſon armée, après l'avoir tué. Trois jours après, le Roi combattit en perſonne l'armée d'Ammer, à Zaat, dans la Province de Waag : mais il fut encore vaincu, & le plus jeune de ſes fils, le Prince Menas, fut fait priſonnier. Dans cette occaſion, le Roi demeura preſque ſeul, & il alla ſe refugier parmi les rochers & les buiſſons, dont eſt hériſſée la haute montagne de Tſalem, dans le diſtrict de Tſalamet. Mais à peine y eut-il paſſé un jour, que le rebelle Joram, maître de ce diſtrict, vint l'y pourſuivre, & l'infortuné Monarque n'échappa au traître qu'en traverſant de nouveau le Tacazzé, ſeul & à pied. Il ſe retira alors ſur le Tabor, montagne exceſſivement élevée dans la Province de Siré, & il y demeura tout l'hiver.

Le courage invincible, la conſtance admirable de David, qui ſembloit ſeul ne pas déſeſpérer de ſa cauſe, & qui, reſté ſans enfans, ſans armée, combattoit encore pour défendre la liberté de ſon pays, étonnoit à la fois ſes amis & ſes ennemis. Auſſi, tous les braves Soldats qui purent échapper aux partis des Maures répandus autour de la montagne où étoit le Roi, n'héſiterent pas à ſe rendre auprès de ce Prince; & quoiqu'on ſût à peine en quel lieu de ſon Royaume il s'étoit caché, il ſe trouva de nouveau à la tête d'une armée bien peu nombreuſe, mais d'une valeur à toute épreuve. Dans ce temps-là, Achmet-Eddin, Lieutenant d'Ammer, voulut traverſer la Province de Siré, chargé des dépouilles

des Egliſes & des Villes qu'il avoit pillées. Le Roi le voyant à ſa portée, fondit tout-à-coup ſur lui du haut de la montagne, le ſurprit, l'immola de ſa propre main, & le laiſſa avec la plupart des Maures, étendu ſur le champ de bataille. Après quoi, il diſtribua le butin à ſa petite armée.

AMMER, l'ennemi mortel du Monarque Abyſſinien, Ammer, qui avoit juré de détruire lui ſeul la Famille Royale, parut dans la Province de Siré, & aux environs du Tabor, où il ſe livra aux plus horribles cruautés, tourmentant, maſſacrant les Prêtres, brûlant les Egliſes & les Villages, & eſpérant enfin que tous ces excès irriteroient aſſez le Roi pour lui faire quitter l'aſyle inabordable, où il ſe tenoit dans la montagne. Mais apprenant en même temps qu'une grande quantité de vaiſſelle d'or, d'argent & d'autres richeſſes, appartenant à l'Egliſe de Debra-Kerbé, avoit été envoyée dans une Iſle du lac Tzana, Ammer abandonna le Roi & courut s'emparer de ce butin.

CE Maure fut attaqué d'une fiévre dangereuſe pendant cette expédition : mais à ſon retour, il étoit déjà ſi bien rétabli, qu'il recommença à pourſuivre le Roi avec la même fureur. Mais le 10 de Février 1538, un Soldat entra la nuit dans ſa tente pendant qu'il dormoit, & le tua de pluſieurs coups de couteau à deux tranchans, qu'il lui donna dans le ventre. On ignore ce qui avoit pu déterminer ce Soldat à commettre cette action : cependant la mort d'Ammer fut très-utile à David & au repos de l'Abyſſinie.

IL y avoit douze ans que Dom Roderigo de Lima étoit

parti de Masuah pour s'en retourner en Portugal, emmenant avec lui Zaga Zaab, Ambassadeur du Roi d'Abyssinie. Cet Ambassadeur arriva heureusement à Lisbonne, & fut reçu avec beaucoup de magnificence par le Roi Jean. Mais comme à son départ, Zaga avoit laissé l'Abyssinie dans un état florissant, & que probablement la vie qu'il menoit en Portugal étoit plus agréable pour lui que celle de son pays, il ne s'empressa pas de mettre fin à son ambassade. D'ailleurs, les établissemens des Portugais dans l'Inde étoient parvenus à un point de grandeur & de prospérité, qui ne leur laissoit guere le temps de songer à un allié, tel que le Roi d'Abyssinie.

Le commerce des Maures & leur navigation dans l'Inde avoit reçu un coup fatal, tant par le succès des Portugais, que par la chute des Mamelucs d'Egypte. Sultan Soliman & son Général Sinan Pacha, en remplissant tous les lieux conquis par eux, de Soldats qui n'avoient aucune idée du commerce, & qui ne songeoient qu'au pillage & à la rapine, acheverent ce que la découverte du passage du Cap de Bonne-Espérance avoit commencé. L'introduction des Turcs & des armes à feu en Arabie n'étoit donc plus redoutable que pour David; & tels en furent les effets terribles, dans le cours de douze ans, qu'ils ne lui laisserent en Abyssinie que le seul titre de Roi, & une vie si hasardée, si fort en péril, qu'il ne pouvoit pas un seul jour compter sur le lendemain.

David avoit retenu en Abyssinie deux Portugais que Don Roderigo avoit amenés des Indes, l'un nommé Maître Juan,

& l'autre Lazaratus d'Andrad. L'Abuna Marc, vieux & infirme, & n'ayant plus de rapports avec le Caire depuis la conquête des Turcs, étoit devenu assez indifférent pour l'Eglise Grecque. Quelque temps avant sa mort, il désigna, à la priere du Roi, pour son successeur, le Portugais Juan; & en conséquence, il le sacra Abuna, après lui avoir donné les ordres inférieurs tous à la fois; car Juan n'étoit qu'un Laïc, étudiant en Médecine, fort simple & fort bigot. Nous l'appellerons désormais Juan Bermudes.

Ce Juan consentit volontiers à accepter la prélature, à condition toutefois que le Pape l'approuveroit; & il partit pour Rome, non par la route ordinaire de l'Inde, mais en traversant l'Arabie & l'Egypte. Le nouvel Evêque arriva sans accident en Italie; & Paul III, alors Pape, lui confirma non-seulement le Patriarchat d'Abyssinie, mais il lui donna aussi celui d'Alexandrie, ajoutant même à ses titres, suivant ce que dit Bermudes lui-même, le titre incompréhensible de Patriarche de la Mer. A tant d'emplois, Bermudes en joignoit encore un autre. Il étoit nommé Ambassadeur de David à la Cour de Portugal; & certainement il étoit digne de remplir cette place, quels que fussent d'ailleurs ses talens ecclésiastiques. Il avoit demeuré douze ans en Abyssinie; il connoissoit parfaitement bien le pays, & il avoit été témoin de la foule de désastres qui mirent cet Empire sur le penchant de sa ruine.

Mais tandis que le nord de l'Abyssinie étoit désolé par les Maures, une catastrophe terrible ensanglanta le midi. Le Visir Mudgid, Gouverneur d'Arar, apprenant qu'on por-

toit chaque jour dans la montagne de Geshen les tréſors des Egliſes & d'autres richeſſes qu'on vouloit ſouſtraire au pillage, réſolut de s'emparer de cette fortereſſe naturelle, que ſa ſituation rendoit preſque imprenable, & qui étoit encore défendue par une armée, obligée de camper ſans ceſſe au pied de la montagne.

QUAND Mudgid arriva au lieu où il devoit rencontrer cette armée, il trouva qu'elle avoit abandonné la place; & guidé par un Mahométan, attaché au ſervice des Princes, le Viſir gravit la montagne, ſans aucune oppoſition, prit la famille Royale priſonniere, & fit paſſer au fil de l'épée, ſans diſtinction d'âge, ni de ſexe, toutes les autres perſonnes qui y étoient. Ce fut en 1540 qu'arriva ce terrible événement. Les malheurs de David étoient alors à leur comble, & il mourut cette même année.

IL eſt néceſſaire de rappeller ici qu'Alvarez, Chapelain de l'Ambaſſadeur Portugais Don Roderigo, avoit, à ce qu'il raconte lui-même, été chargé par David de préſenter ſon hommage au Pape. Il laiſſa donc Zaga Zaab en Portugal, & il ſe rendit à Bologne où étoit alors Charles-Quint; & en préſence de cet Empereur, Alvarez remit au Pape ſes Lettres de crédit qui avoient été dictées par Pedro Covillan, & il expliqua dans un long diſcours les motifs de ſon ambaſſade.

LE Pape eut un extrême plaiſir à recevoir l'hommage du Roi d'Abyſſinie, pendant qu'un grand nombre de Royaumes d'Europe ceſſoient de méconnoître ſa ſuprématie. Il conſi-

déra comme très-avantageux pour lui de jouir aux yeux de Charles-Quint des honneurs que lui rendoit le plus puiſſant Prince d'Afrique. Mais pour Charles-Quint, quoiqu'il ſe préparât à une expédition contre les Mahométans, qu'il avoit ſinguliérement à cœur de combattre, il parut aſſez indifférent ſur cette ambaſſade & ſur le Souverain qui l'envoyoit; preuve certaine qu'il regardoit tout cela comme un menſonge.

PLUSIEURS Ecrivains ont auſſi douté qu'Alvarez & même Juan Bermudes vinſſent de la Cour d'Abyſſinie, parce qu'on ne croyoit pas que le Roi pût abandonner la communion d'Alexandrie, dans laquelle il avoit été élevé par l'Abuna Marc, encore vivant. En outre, il ſembloit que l'Abuna Marc ne pouvoit guère avoir ſecondé des ambaſſades deſtinées à ſapper dans ſes fondemens le trône de ſa religion, ainſi que le pouvoir patriarchal dont il étoit lui-même revêtu.

MAIS on peut répondre à cela que l'Hiſtorien Abyſſinien du regne de David, montre dans tout le cours de ſes annales l'inclination de ce Prince pour l'Egliſe de Rome. Il en donne même un exemple frappant, lorſque pendant la guerre que le Roi d'Abyſſinie ſoutint contre Gragné, il célébra la fête de Pâques à la maniere des Catholiques, quoiqu'il sût bien que cette innovation diviſeroit le Royaume & lui aliéneroit une grande partie de ſes ſujets, dont il avoit le plus preſſant beſoin. Quant à l'Abuna, nous devons obſerver que le Caire étoit alors ſous la puiſſance des Turcs qui en avoient bouleverſé le gouvernement & qui s'acharnoient à perſécuter l'Egliſe Grecque.

LE

Le Roi & l'Abuna lui-même avoient donc également raiſon de ne pas s'adreſſer au Caire, devenu le ſiége de la puiſſance des Turcs, leurs ennemis. Ainſi, ils n'eurent point de peine à ſe tourner vers une nation, qui ſeule pouvoit leur donner des ſecours, & empêcher la ruine totale du gouvernement civil & de la religion en Abyſſinie.

Les Auteurs Européens qui traitent de l'Hiſtoire d'Abyſſinie, diſent que le regne de David III commença très-heureuſement : mais qu'à la mort de l'Impératrice Helena, le Monarque s'abandonna à toutes ſortes de débauches, & principalement à celle des femmes. M. Ludolf rapporte qu'il ſouffrit que ſes concubines euſſent des idoles juſques dans ſon palais. Mais j'oſe aſſurer que c'eſt une calomnie inventée par les Prêtres Portugais, qui ne purent jamais pardonner à David d'avoir nié la lettre portée par Matthew, & par laquelle il donnoit un tiers de ſon royaume au Roi de Portugal. David monta ſur le trône à l'âge d'onze ans. Il vainquit Maſſudi à ſeize ans; il n'en avoit guère que vingt, lorſque Don Roderigo arriva à ſa Cour ; &, ſi l'on en croit Alvarez, témoin oculaire, David étoit alors plein de prudence & de piété, & Helena vivoit encore.

En 1526, année qui ſuivit le départ des Portugais, David fut vaincu par les Maures ; & depuis ce temps juſqu'à ſa mort, il fut ſans ceſſe pourſuivi dans ſon royaume, comme ſi on eût chaſſé une bête farouche. Contraint de s'enfuir de rocher en rocher, avec très-peu de ſuite, ſouvent ſeul, il mourut en 1540, à l'âge de quarante-ſix ans. Je ne

vois donc point le temps de sa vie où l'on peut dire qu'il s'abandonna à la débauche.

QUANT à l'idolâtrie, qu'on l'accuse d'avoir laissé introduire dans son palais par ses maîtresses, je ne vois point d'où il eût pu tirer des rites & des maîtresses idolâtres. Les peuples voisins de l'Abyssinie conservent un reste de Sabéïsme mal entendu, adorant les étoiles, la lune & les vents. Mais je ne connois aucun de ces peuples qui rende un culte à des idoles.

CLAUDIUS, ou ATZENAF SEGUED.

De 1540 à 1559.

Commencement prospere du regne de Claudius. — Christophe de Gama arrive en Abyssinie. — La saison des pluies l'empêche de joindre le Roi. — Bataille d'Ainal. — Bataille d'Offalo. — Christophe de Gama est tué. — Bataille du Bet d'Isaac. — Défaite des Maures. — Mort de leur Général. — Conduite remarquable de Nur, Gouverneur de Zeyla, & Général des Maures.

CLAUDIUS encore très-jeune, monta sur le trône de David son pere, dans un tems où l'Empire sembloit devoir avoir plus que jamais besoin d'un Prince à qui l'âge eût donné de l'expérience. Mais Claudius possédoit des graces & une affa-

bilité, qui, à la premiere vue, lui attachoient le cœur de tous ſes ſujets. L'Impératrice l'avoit fait élever avec le plus grand ſoin. Il étoit inſtruit dans tous les exercices guerriers, & brave à l'excès. C'eſt du moins ce qu'on dit de lui dans les annales d'Abyſſinie. Mais quoique je n'aye pas cru pouvoir m'écarter du texte littéral de ces annales, il eſt de mon devoir d'obſerver qu'elles paroiſſent erronées.

CLAUDIUS naquit en 1522, & Helena mourut en 1525. Ainſi il ne put voir l'Impératrice que pendant les trois premieres années de ſa vie; & dans un âge ſi peu avancé, il n'eſt pas poſſible qu'il tirât un grand avantage des inſtructions de cette Princeſſe. Celle à qui Claudius dût ſon éducation eſt Sabel Wenghel, célebre en Abyſſinie par ſa ſageſſe & par ſon courage, & égale peut être à l'Impératrice Helena. Sabel Wenghel étoit veuve de David, & nous verrons que dans une autre occaſion elle eſt encore nommée Helena. Mais on ne doit pas oublier que cette confuſion de perſonnes eſt due à la confuſion de noms qu'offre preſque chaque regne dans l'hiſtoire Abyſſinienne.

L'ON dit auſſi dans les annales d'Abyſſinie, qu'à ſon avénement au trône Claudius n'étoit qu'un enfant. Mais né en 1522, & ſuccédant à ſon pere en 1540, il devoit avoir 18 ans; & cet âge ne peut être appellé celui de l'enfance, ſurtout en Abyſſinie, à moins que, comme je l'ai déja remarqué, on ne conſiderât ſon âge relativement à la tâche difficile qu'il avoit à remplir en montant ſur un trône ébranlé de toutes parts, & qui ſembloit prêt à être renverſé.

LES Maures, malgré les ſuccès conſtans qu'ils avoient eus en combattant contre David, craignoient pourtant encore ſa longue expérience, & la conſtance indomptable qu'il oppoſoit aux plus grands revers. Auſſi ſe crurent-ils très-heureux de n'avoir plus affaire qu'à un jeune homme à peine ſorti de la tutelle des femmes, toujours favorables aux ſectateurs de Mahomet.

TOUS les chefs Mahométans s'empreſſerent donc de former une ligue contre Claudius, & réſolurent de l'attaquer avant qu'il fût en état de ſe défendre, pour pouvoir d'un ſeul coup mettre un terme à la guerre. Ils leverent des troupes dans tous les pays qui leur étoient ſoumis; mais à la vérité avec un excès d'inattention préſomptueuſe, qui prouvoit combien ils ſe croyoient à l'abri de tout danger. Le jeune Roi étant alors bien informé que le Viſir Aſa Oſman, Debra Yaſous, & Joram, le même qui s'étoit trouvé naguère à la veille de ſe ſaiſir de David dans la montagne de Tſalem, avoient leur camp près de lui, & négligeoient de faire bonne garde, fondit ſur eux, ſans qu'ils ſuſſent quelles étoient ſes forces, & ayant battu & diſperſé leur armée, il répandit la terreur parmi les confédérés, par la maniere dont il profita de ſa victoire. Ce Prince pourſuivit les fuyards pendant deux jours & une nuit; & il ne rentra dans ſon camp qu'après avoir livré à la fureur du glaive tout ce qui étoit tombé ſous ſa main.

CETTE action de Claudius ranima le courage des ſoldats, & leur inſpira une confiance qui alloit juſqu'à l'enthouſiaſme. Tous ceux qui avoient combattu ſous ſon pere, ſe hâterent

de ſe rendre auprès de lui. Les Agows de Laſta ſur-tout, deſcendirent en foule de leurs montagnes eſcarpées; car le Chef de cette Nation belliqueuſe étoit allié de Claudius par ſa mere.

CLAUDIUS à la tête de ſon armée parut dès ce moment aſſez redoutable aux Mahometans, pour qu'ils ceſſaſſent de ſe retirer pendant l'hiver, ſuivant leur coutume, dans le royaume d'Adel. Ils ſe cantonnerent au contraire dans les différents diſtricts qu'ils avoient conquis en Abyſſinie, & au lieu de ravager le pays, ils ne s'occuperent plus qu'à ſe défendre contre leur nouvel aſſaillant. Bientôt ils convinrent entr'eux de réunir toutes leurs troupes, & de marcher enſemble contre le Roi pour le forcer à une bataille. Oſman de Ganzé, le Viſir Mudgid, qui s'étoit établi en Amhara, Saber Eddin (1), & tous les Officiers rebelles du Siré & du Serawé, formerent ſans obſtacle une jonction. Le ſeul Jonathan, Général très-expérimenté, n'avoit point encore réuni ſes troupes à l'armée confédérée. Cependant, quoique l'armée du Roi fût chaque jour en état de combattre, ce Prince ne paroiſſoit pas trop ſe ſoucier d'en venir aux mains; & il s'étoit placé avec tant d'avantage, qu'il ſembloit preſqu'impoſſible de le forcer dans ſon camp.

JONATHAN marchoit alors pour aller joindre ſes alliés. Le Roi fut averti de ſes deſſeins; & le Général Maure n'étoit qu'à deux journées de ſa deſtination, quand le Roi laiſſant ſes tentes dreſſées & ſes feux allumés, ſe déroba la nuit de

(1) Nom qui ſignifie conſtant dans la foi.

ſon camp, & par une marche forcée atteignit Jonathan, qui croyoit alors ce Prince bloqué par les confédérés. Jonathan pris à l'improviſte, ne put ſe défendre. Son armée fut taillée en pieces. Il tomba lui-même ſous le fer des Abyſſiniens; & auſſi-tôt le Roi s'en retourna avec la même rapidité qu'il étoit venu. Il avoit eu ſoin de laiſſer dans la route de petits détachemens qui puſſent l'avertir, en cas que les ennemis voulurſſent lui tendre quelque piege, & qu'inſtruits de ſa marche, mais ne pouvant plus en prévenir les effets, ils cherchaſſent à s'en venger.

Mais déſormais les Maures étoient avertis de ce qui ſe paſſoit avec moins de zele & de promptitude qu'autrefois. Le Roi poſſédoit ſi bien l'affection des gens du pays, que les ennemis n'apprirent ſa victoire que le lendemain de ſon retour. Il la leur fit ſavoir lui-même par un priſonnier Maure, qu'il avoit gardé exprès, & qui, en leur apportant la tête de Jonathan, leur fit un ample récit de la bataille, dont il avoit été témoin, & du butin que le Roi avoit fait.

Ce priſonnier porta en même tems aux Maures un défi que leur faiſoit le Roi, en leur prodiguant toutes les épithetes qu'ils méritoient; & bientôt après ce Prince s'avança vers eux avec ſon armée qu'il rangea en bataille. Mais quoiqu'il les attendît longtems, quoique les cavaliers Abyſſiniens propoſaſſent de ſe meſurer en combat ſingulier, ainſi qu'ils ont coutume de le faire toutes les fois qu'ils ſont en préſence de l'ennemi, les Maures étoient ſi étonnés de ce qui venoit de ſe paſſer depuis trois jours, & de ce qu'ils voyoient en ce moment, qu'aucun Officier n'oſa conſeiller

de riſquer la bataille, ni aucun ſoldat accepter un cartel. Claudius rentra dans ſon camp, & diſtribua le butin à ſes troupes; après quoi il les fit rafraichir, & il envoya les bleſſés dans un lieu sûr & commode.

Le Roi étoit dans le pays de Samen, voiſin de la province de Laſta. Il quitta ſon camp & traverſa le Tacazzé, afin de ſe rapprocher des diſtricts où les Turcs s'étoient cantonnés. Dans cette marche une foule de gens ſe joignit à ſon armée victorieuſe. Des rebelles, des apoſtats revinrent auprès du Roi, pleins de confiance dans la clémence de ce Prince. Pluſieurs Maures mêmes nés en Abyſſinie n'héſiterent pas à marcher à ſa ſuite, parce qu'ils ſavoient déja la différence qu'il y avoit entre le gouvernement doux des Chrétiens, & celui de leurs nouveaux maîtres, les Turcs & les Maures d'Adel.

Le Roi établit ſon camp à Sard, où il célébra la fête de Pâques; & ſuivant l'uſage de ces contrées, pluſieurs Nobles obtinrent un congé pour aller célebrer des actes religieux au ſein de leur famille. Ammer, Gouverneur de Ganzé, qui connoiſſoit cette coutume, forma le projet de profiter de l'inſtant où le Roi n'auroit que peu de monde auprès de lui pour l'attaquer; & il auroit certainement réuſſi, ſi le Monarque n'avoit pas été inſtruit de ce deſſein preſqu'auſſitôt qu'il eut été conçu. En conſéquence ce Prince ſe mit en embuſcade avec ſes plus braves combattans, dans le chemin où devoit paſſer Ammer; & Ammer qui étoit bien loin de prévoir ce piege, y tomba & perdit ſon armée entiere le 24 Avril 1541. Après ſa victoire Claudius quitta Sard & alla camper à Shume.

TANDIS que les choſes changeoient auſſi favorablement en Abyſſinie, l'Ambaſſadeur Juan Bermudes ſe rendit de Rome à Lisbonne, où le roi de Portugal le reconnut pour Patriarche d'Alexandrie, d'Abyſſinie, & même comme il le deſiroit, pour Patriarche de la mer. La premiere choſe qu'il fit, ce fut de donner un exemple de la diſcipline Abyſſinienne, en mettant aux fers Zaga Zaab, pour avoir perdu autant de tems ſans remplir l'objet de ſa miſſion. Mais le roi de Portugal obtint peu de jours après que Zaga Zaab fût relaché. Bermudes s'occupa alors avec zele du ſujet de ſon ambaſſade. Il fit un tableau ſi frappant des déſaſtres de l'Abyſſinie, il s'intrigua ſi fort auprès du roi de Portugal & des grands, qu'il obtint un ordre du Roi, pour que Don Garcia de Noronha, qui alloit remplir la viceroyauté des Indes, envoyât quatre cens ſoldats Portugais à Maſuah pour ſecourir l'Abyſſinie.

JUAN Bermudes voulant encore mieux s'aſſurer de ce ſecours, réſolut de s'embarquer ſur la flote qui portoit Don Garcia de Noronha : mais il fut tout-à-coup attaqué d'une maladie, qu'il attribua à du poiſon que lui avoit, dit-il, donné Zaga Zaab ; & il différa ſon départ. Etant rétabli au bout d'un an, il s'embarqua & arriva heureuſement dans l'Inde. Mais Don Garcia de Noronha étoit déja mort, & ſon ſucceſſeur Don Etienne de Gama ne ſuivit pas le projet de ſecourir l'Abyſſinie avec autant de chaleur que Bermudes l'auroit ſouhaité.

CEPENDANT, après quelque délais, Don Etienne de Gama réſolut d'entreprendre lui-même de paſſer le détroit de Babelmandeb,

Babelmandeb, & d'aller brûler les Galeres Turques qui étoient à Suez. Mais le Général Portugais ne réuſſit pas. Son projet ayant été découvert, les Galeres furent toutes miſes à terre. De Suez, il ſe rendit à Maſuah, où ſa flote avoit beſoin de prendre de l'eau; & en conſéquence il envoya ſes canots & ſes chaloupes à Arkéeko, petite ville fortifiée du continent, où l'eau eſt très-bonne. Mais les Turcs & les Maures de Zeyla & d'Adel, alors maîtres d'Arkéeko, s'emparerent d'un millier de pieces de coton, qu'on avoit envoyées pour troquer contre de l'eau & des proviſions, & ils firent dire au Général Portugais : » Que le roi d'Adel, » leur maître, étoit déſormais maître de toute l'Ethiopie, » & ne vouloit point permettre qu'on continuât à trafiquer » avec ſes ſujets; que cependant ſi le Commandant de la » flote vouloit faire la paix avec lui, il lui rendroit ſes mille » pieces de coton, lui fourniroit des proviſions en abon- » dance, & lui feroit les réparations convenables pour les » ſoixante Portugais qui avoient été tués auprès de Zeyla ». Il faut ſavoir qu'en effet, quand la flotte étoit entrée dans la mer Rouge, ſoixante Portugais s'étant embarqués dans une chaloupe, aborderent ſur la côte du royaume d'Adel, où ils vouloient ſe procurer de l'eau, & ayant l'imprudence de céder aux ſollicitations qu'on leur fit de quitter leurs armes, ils furent tous maſſacrés.

Don Etienne vit facilement le piége que lui tendoient les Maures, & voulant les payer de la même monnoie, il leur fit dire par leur meſſage : « Qu'il étoit très-diſ- » poſé à traiter avec l'Officier Maure; mais qu'il ne de- » mandoit pas qu'on lui rendît les piéces de coton, parce

» qu'elles étoient de bonne priſe ; que quant aux ſoixante » Portugais, ils méritoient la mort, comme traîtres & dé- » ſerteurs ; qu'il envoyoit encore mille piéces d'étoffe pour » qu'on lui donnât en retour de l'eau & des proviſions, ſur- » tout du bétail en vie ; qu'enfin, comme c'étoit un temps » de fêtes, il vouloit célébrer la paix avec les habitans, & » qu'il apporteroit lui-même ſes marchandiſes à terre, dès » que les jours de Pâques ſeroient paſſés. »

Ces conventions étant acceptées avec une mauvaiſe foi réciproque & une intention égale de ſe tromper, & Don Étienne ayant obtenu les proviſions dont il avoit beſoin, il défendit expreſſément aux Portugais d'aller à terre. Puis il choiſit ſix cens hommes de bonnes troupes dont il donna le commandement à Martin Correa, qui s'embarqua ſur de légers canots, deſcendit ſecrétement auprès d'Arkéeko, s'empara de la ville & paſſa tous les habitans au fil de l'épée. Nur, qui commandoit dans la province pour le Roi d'Adel, n'eut pas plutôt appris que les Portugais étoient débarqués, qu'il prit la fuite. Il avoit même déjà gagné la campagne, quand Martin Correa le tua d'un coup de mouſquet & lui coupa la tête, qu'il envoya à la Reine Sabel Wenghel. Cette Princeſſe étoit alors dans une place fortifiée de la province de Tigré, & elle avoit auprès d'elle le Degdeaſmati (1) Robel, le même que l'ancien Ambaſſadeur Don Roderigo avoit rencontré en allant joindre le Roi, & qui depuis étoit Gouverneur de la province. La Reine reçut avec de grandes marques de joie la tête du Général Maure, la conſidérant

(1) Vulgairement *Kaſmati*.

comme un garant des victoires que les Portugais & les Abyſſiniens devoient remporter.

CEPENDANT Don Etienne de Gama, commandant de la flotte, fit choix des Portugais qu'il deſtinoit à aller joindre Claudius. Le Roi de Portugal n'avoit promis à Juan Bermudes que quatre cens cinquante hommes : mais un ardent deſir de gloire s'étoit emparé de tous les eſprits, & chacun ambitionnoit de partager les dangers de l'entrepriſe. Tout ce que put faire Don Etienne de Gama, fut de choiſir pour Officiers les hommes les plus diſtingués ; & ceux-ci emmenant ſans néceſſité pluſieurs domeſtiques, augmenterent de beaucoup le nombre promis de quatre cens cinquante hommes. Don Etienne confia le commandement de cette petite armée de Héros au plus jeune de ſes freres, Don Chriſtophe de Gama, Officier de la plus grande eſpérance.

CEPENDANT ceux qui ne purent pas avoir l'honneur de marcher, murmurerent beaucoup, & l'autorité de Don Etienne eut peine à les contenir dans les bornes du devoir. C'eſt d'après cette honorable émulation & le mécontentement des braves ſoldats qui ne purent pas aller combattre, que la Baye de Maſuah, où étoit alors la flotte Portugaiſe, fut nommée *Bahia dos Agravados*, c'eſt-à-dire, la Baye des maltraités, la Baye de ceux à qui on a fait une injuſtice. On s'eſt trompé, lorſqu'on a rendu ce mot par la Baye des malades.

LES Portugais, commandés par Don Chriſtophe de Gama, marcherent à Arkéeko. Le lendemain, Don Etienne &

les principaux Officiers de l'eſcadre vinrent prendre congé de leurs compatriotes ; & ayant reçu la bénédiction du *Patriarche de la Mer*, Juan Bermudes, ils ſe rembarquerent & firent voile pour l'Inde.

DON Chriſtophe marcha ſoudain, avec intrépidité, du côté de Dobarwa, qui eſt l'entrée la moins difficile de l'Abyſſinie, bien qu'elle ſoit remplie de montagnes eſcarpées & preſqu'inacceſſibles. Le Baharnagash eut ordre de faire accompagner les Portugais & de leur fournir du bétail, tant pour charier leur bagage, que pour leur nourriture, & cet ordre fut ponctuellement exécuté. Mais les voitures qui portoient l'artillerie s'étant briſées dans ces mauvais chemins, & perſonne n'étant à portée d'en fournir de nouvelles, Don Chriſtophe en fit faire, ſur le modele de celles qui venoient de Portugal ; & comme le fer eſt très-rare en Abyſſinie, il fit mettre en bandes les canons des plus mauvais fuſils, & on en garnit les roues des voitures.

LA Reine ſe hâta de venir joindre Don Chriſtophe de Gama. Ce Général apprenant qu'elle étoit en route, ſortit de Dobarwa & alla environ une lieue au-devant d'elle, faiſant marcher ſon armée au bruit du tambour & enſeignes déployées. A ſon approche, il fit faire une décharge générale de ſa mouſquetterie, ce qui cauſa beaucoup de frayeur à la Reine. Cette Princeſſe avoit avec elle ſes deux ſœurs & une ſuite nombreuſe de perſonnes des deux ſexes. Don Chriſtophe l'aborda d'un air galant & reſpectueux. Elle étoit couverte depuis les pieds juſqu'à la tête ; mais elle leva ſon voile de maniere que le Général Portugais pût voir aiſément ſon

visage. Il lui donna cent de ses soldats pour la garder, & il rentra avec elle dans la ville, l'un & l'autre également satisfaits de leur premiere entrevue.

En quittant Dobarwa, Don Christophe marcha huit jours de suite dans des chemins très-difficiles, desirant de pouvoir joindre son armée à l'armée du Roi. C'est alors qu'il reçut de la part du Général Maure un défi rempli des expressions les plus injurieuses, auxquelles il répondit sur le même ton. Cependant il continua sa route, autant que les pluies le lui permirent; & Gragné, qui vouloit prévenir une jonction, le suivit jusques dans la province de Tigré. Les deux armées ne cherchoient point à s'éviter, & elles marchoient vers le même point. Aussi le 25 Mars 1542, elles arriverent à la vue l'une de l'autre, à Ainal, petit village situé dans le pays du Baharnagash.

L'armée des Maures étoit composée de mille cavaliers, cinq mille fantassins & cinquante fusiliers Turcs, & elle avoit en outre quelques piéces d'artillerie. Don Christophe, indépendamment de ses quatre cens cinquante Portugais armés de mousquets, avoit douze mille Abyssiniens, la plupart à pied, avec quelque mauvaise cavalerie, commandée par le Baharnagash & Robel, Gouverneur du Tigré. Don Christophe avoit bien plus à cœur de joindre le Roi que de livrer une bataille; mais en brave Général, il se hâta de combattre, dès qu'il en vit la nécessité; & comme l'ennemi le surpassoit de beaucoup par le nombre de la cavalerie, il se posta de maniere à pouvoir tirer le meilleur parti possible de ses armes à feu. Aussi fut-il heureux d'avoir pris ce parti;

car les Abyſſiniens montrerent la plus grande terreur, quand les mouſquetades commencerent des deux côtés.

GRAGNÉ montoit un cheval bay, & il s'avançoit juſqu'auprès des rangs des Portugais, pour voir s'il y avoit quelqu'endroit par où ſa cavalerie pût pénétrer, lorſqu'étant reconnu à ſes habillemens pour un Officier de diſtinction, il fut ajuſté par Pedro de Sa, Portugais très-adroit, & il reçut un coup de fuſil qui tua ſon cheval & le bleſſa lui-même à la jambe. Ce coup occaſionna une grande confuſion parmi les Maures, & il auroit peut-être entraîné leur défaite, ſi au même inſtant le Général Portugais n'avoit pas été également bleſſé d'un coup de feu. Don Chriſtophe voulant montrer qu'il comptoit ſur la victoire, ordonna à ſes ſoldats de s'avancer, & de planter leurs tentes dans l'endroit même que les Maures venoient de quitter. Mais Gragné monta ſur un autre cheval, & ſe retira ſans être pourſuivi, les Abyſſiniens ſe contentant d'être ſpectateurs du combat.

DON Chriſtophe, ayant toujours l'Impératrice dans ſon armée, établit ſon quartier d'hyver à Aſſalo. Gragné ne voulut point le perdre de vue, & il campa à Zabul, eſpérant encore combattre les Portugais avant qu'ils puſſent ſe réunir avec le Roi. Pendant l'hyver, le Monarque Abyſſinien & le Général Portugais ne ceſſerent de s'envoyer réciproquement des meſſages & de chercher à s'aſſurer, par leur correſpondance, du meilleur plan à ſuivre pour ſoutenir la guerre. Don Chriſtophe & l'Impératrice penſoient tous les deux que, d'après le petit nombre de Portugais qui reſtoient, il ſeroit très-dangereux de riſquer une action avant la fin de l'hyver.

Le Général Maure avoit sans doute deviné leur opinion; car, dès que le Roi commença à descendre du Dembea, Gragné s'approcha du camp de Don Christophe & se plaça entre lui & Claudius, étendant ses troupes devant les Portugais & les défiant de la maniere la plus outrageante de sortir de leur camp & de venir le combattre. Parmi le grand nombre de vertus que possédoit Don Christophe au degré le plus éminent, il ne comptoit point la patience, si nécessaire à ceux qui commandent des armées. Il étoit brave à l'excès, ardent, impétueux, jaloux de ce qu'il croyoit l'honneur militaire, & obstiné à suivre les résolutions intrépides que lui inspiroit cet honneur. Les défis d'un barbare, dont un Général plus tranquille se seroit moqué, firent oublier à Don Christophe les raisons qu'il alléguoit souvent lui-même, & que l'Impératrice lui répétoit sans cesse pour l'empêcher de hasarder la bataille avant l'arrivée de Claudius qui s'avancoit à grands pas à la tête de son armée. Ce Général ne pouvant supporter plus long-temps l'insolence de Gragné, dédaigna tous les conseils & prit le parti de combattre. Ainsi, le 30 Août, à la pointe du jour, il sortit de son camp, & ayant placé son armée de la maniere la plus avantageuse, il offrit la bataille à l'ennemi.

Par le moyen des présens qu'il avoit faits au Bacha de Zibid, Gragné avoit augmenté sa cavalerie jusques au nombre de deux mille hommes. Il avoit aussi cent Turcs armés de mousquets, un nombre infini de fantassins & un train d'artillerie, supérieur à tout ce qui avoit paru jusqu'alors en Abyssinie. La Reine, effrayée des préparatifs de la bataille, s'enfuit & emmena le Patriarche Juan Bermudes, qui sem-

bloit n'avoir pas plus d'envie qu'elle d'être témoin du ſort de cette journée. Mais Don Chriſtophe, qui ſentoit tout l'effet que pouvoit produire un ſi dangereux exemple, tant ſur les Portugais que ſur les Abyſſiniens, fit courir après eux vingt cavaliers qui les ramenerent l'un & l'autre; & il reprocha alors au Patriarche de manquer à ſon devoir, parce qu'il étoit obligé, avant de ſe retirer, de le confeſſer & de donner l'abſolution à ſes ſoldats, puiſqu'ils alloient combattre contre les Infideles.

La bataille ſe donna le 30 Août; & l'on combattit des deux côtés avec une fureur égale. Les Portugais avoient de grand matin ſemé de la poudre à canon au-devant de leur premiere ligne; & ſitot que les Turcs s'approcherent ils mirent le feu à cette poudre, qui en brûla pluſieurs & les mit hors de combat. La fortune ſembla d'abord favorable à Don Chriſtophe. Mais Gragné ayant fait pointer quelque artillerie contre les Abyſſiniens, & ceux-ci entendant le bruit de l'exploſion, & voyant l'effet de quelques balles qui tomberent au milieu d'eux, prirent la fuite, & laiſſerent les Portugais, au nombre de quatre cens hommes ſeulement, qui ſe virent tout-à-coup entourés par toute l'armée des Maures. Gragné ne s'amuſa point à pourſuivre les fuyards. Il n'en vouloit qu'aux Portugais, dont le petit nombre ſembloit lui annoncer une victoire ſûre & rapide. Il les attaqua donc de toutes parts, mais ſans ſuccès; il avoit même perdu ſes meilleurs Officiers, lorſqu'un ſoldat Turc appercevant Don Chriſtophe, qui combattoit & s'expoſoit en tous lieux, le viſa avec ſa carabine & l'atteignit au bras. Soudain tous les Soldats Portugais s'oublierent eux-mêmes pour ne ſonger

ger qu'à leur général. Mais il refusoit absolument de quitter le champ de bataille ; & on fut obligé de le mettre par force sur une littiere & de l'éloigner avec la Reine & le Patriarche.

Il étoit déjà nuit. Don Christophe avoit été transporté au milieu d'un bois, tout auprès d'une caverne. Il donna ordre qu'on l'y descendît & qu'on pansât ses blessures. En vain la Reine & le Patriarche le pressèrent ensuite de quitter ce lieu. Sa résolution étoit prise, & sans daigner en expliquer les raisons, il refusa obstinément de s'éloigner d'un pas de plus. La Reine lui observa alors qu'il étoit précisément sur le chemin des cavaliers Maures, qui ne manqueroient pas de l'environner bientôt : mais il répéta d'un ton si ferme, qu'il vouloit demeurer-là, que la Reine & le Patriarche, qui n'ambitionnoient nullement les honneurs du martyre, l'abandonnerent au sort malheureux qui l'attendoit.

Don Christophe avoit ramené d'une de ses expéditions dans les montagnes, la femme d'un Officier Turc qu'il avoit tué. Cette femme extrêmement belle feignit de se convertir au Christianisme. Elle vécut avec le Général Portugais, & elle lui inspira la plus vive tendresse. L'on dit que lorsqu'il fut blessé & obligé de se retirer, cette femme lui dit la route qu'il devoit suivre, & lui promit de le venir joindre avec ses amis, pour le conduire dans un lieu sûr. Quelques domestiques que la Reine avoit laissés pour veiller sur lui, & le secourir, s'il étoit possible, s'étant cachés entre les rochers, virent en effet, dès que le jour commença à poindre, une femme s'approcher de la caverne, & bientôt après s'en re-

tourner dans le bois, d'où il sortit tout-à-coup une troupe de Maures, qui coururent vers la retraite où Don Christophe étoit étendu à terre, souffrant beaucoup de ses blessures. A la premiere question qu'ils lui firent, il dit courageusement son nom; & les Maures furent si satisfaits de cette capture, qu'ils ne porterent pas plus loin leurs recherches, & s'en retournerent au camp avec leur prisonnier. Don Christophe fut conduit en présence du Général Maure, Gragné, qui l'accabla de reproches; mais le Général Portugais lui répondit d'un ton si fier & si méprisant, que le Maure, outré de colere, tira son sabre, & lui trancha la tête. Il envoya ensuite cette tête à Constantinople, & le corps fut partagé entre Zibid & quelques autres contrées de l'Arabie.

Les Maures s'emparerent du camp des Portugais, & égorgerent tous les blessés qu'ils y trouverent. Les femmes, épouvantées, s'étoient retirées dans la tente de Don Christophe, où les Turcs allerent les chercher, & commencerent à se livrer avec elles à toute leur brutalité. Mais une jeune & noble Abyssinienne, qui avoit épousé un Portugais, indignée des outrages auxquels elle alloit être exposée, mit le feu à plusieurs barrils de poudre, qui étoient dans la tente, & fit périr, à la fois, elle, ses compagnes, & leurs indignes vainqueurs.

La Reine & le Patriarche, après avoir suivi des chemins très-pénibles, & avoir été accueillis par-tout où ils s'arrêterent avec l'hospitalité la plus généreuse, arriverent enfin sur la montagne des Juifs, rocher inabordable, excepté par un seul côté, encore l'entrée en est-elle extrêmement difficile.

Défendu par la nature, cet asyle l'est aussi par un grand nombre d'habitans, qui vivent sur le sommet de la montagne dans une plaine spacieuse, bien cultivée, & arrosée par une riviere qui la partage. Là les deux fugitifs demeurerent deux mois, tant pour se reposer, que pour donner au Roi le temps de les secourir; & dès qu'ils surent qu'il étoit en marche pour les joindre, ils quitterent leur retraite, & se hâterent d'aller à sa rencontre.

CLAUDIUS témoigna le plus grand chagrin de la mort de Don Christophe, qu'il pleura pendant trois jours; ensuite il envoya trois mille onces d'or pour être partagées entre les Portugais, qui, à la place de Don Christophe, avoient élu pour leur Général Alphonse Caldeyra. Ces braves soldats s'empresserent alors d'aller joindre Claudius, & ils le prierent instamment de les mener au combat, afin qu'ils pussent venger la mort de Don Christophe.

PEU de temps après, Alphonse Caldeyra voulant dompter un cheval fougueux, fut jetté à terre, & mourut de sa chûte. On nomma pour le remplacer Arius Dias, Portugais né à Coïmbre d'une mere negresse. Dias devint un des favoris du Roi, qui commençoit à se faire des partis parmi les Portugais, dans l'intention de les diviser & de leur faire perdre leur attachement pour leur Patriarche, leur religion, & leur pays.

LE Roi se rendit de la province de Samen dans celle de Shawada, où les Maures vinrent pour le combattre avec toutes leurs forces. Ce n'étoit pourtant plus cette formidable armée qui avoit vaincu Don Christophe. Les soldats

Turcs, qui faiſoient la principale force de l'armée, s'étoient flattés d'avoir chacun une ſomme conſidérable pour la rançon du Général Portugais, & ils virent avec indignation la maniere dont il fut mis à mort. Auſſi s'en retournerent-ils ſoudain tous enſemble en Arabie, laiſſant Gragné combattre ſeul pour ſes intérêts. Claudius n'ignoroit pas cette défection; & ſe hâtant de raſſembler ſon armée, il livra bataille aux Maures le 15 de Novembre, dans la plaine de Woggora, ſituée ſur le ſommet de la montagne de Lamalmon. Là, malgré leur triomphe récent, les Maures ne tarderent pas à reconnoître la ſupériorité des troupes du Monarque Abyſſinien.

Cette journée fut fatale aux Mahométans. Mahomet, Oſman, Falil, trois chefs Maures, fameux par leurs anciens ſuccès contre David, reſterent ſur le champ de bataille.

Claudius deſcendit après ſa victoire dans la province de Derſegué, contrée plane & fertile, où les Maures avoient coutume de ſe retirer pour réparer leurs pertes, après avoir reçu quelqu'échec. Le Roi ravagea tout le pays, pendant que Gragné commettoit des excès bien plus cruels dans les cantons du Dambea, que le Monarque avoit reconquis. Claudius retourna alors à Shawada, & Gragné à Derſegué. Puis le Roi ſe rendit à Wainadega, & Gragné, quittant Derſegué, s'approcha ſi près de l'armée abyſſinienne, que les poſtes avancés étoient preſqu'à la vue l'un de l'autre. Quand deux armées ſont ainſi placées, la bataille eſt inévitable.

DANS la matinée du 10 Février 1543, Claudius, posté au Bet d'Isaac, ayant fait rafraîchir ses troupes, sortit de son camp, & présenta la bataille à l'ennemi. Les Portugais, toujours pleins du desir de venger Don Christophe, combattirent avec la plus grande valeur; & la présence du Roi, retenant les Abyssiniens dans le devoir, l'avant-garde de Gragné fut repoussée sur le centre. Ce choc occasionna un grand désordre parmi les Maures, jusqu'à ce que Gragné s'avançât seul hors des rangs, faisant signe de la main à ses soldats pour qu'ils le suivissent. Il vint même alors si près des Portugais, qu'ils le reconnurent facilement.

UN ancien domestique de Don Christophe, Pedro Leon, homme de petite taille, mais aussi brave qu'agile, s'étant glissé sans être apperçu, le long d'une riviere, afin de mieux ajuster Gragné, lui perça le corps d'une balle, dans le moment que les deux armées se joignoient Le Général Maure, sentant que sa blessure étoit mortelle, poussa son cheval du côté d'un bosquet où Pedro Leon, qui le suivoit, le vit tomber mort. Ce Portugais, voulant combattre encore, ne se chargea point de la tête de Gragné; mais il se contenta de lui couper une oreille, qu'il mit dans sa poche, & il retourna dans la mêlée. Les Maures ne se virent pas plutôt privés de leur Général, que, se regardant comme perdus, ils prirent confusément la fuite; & ils furent poursuivis jusqu'au soir par les Portugais & les Abyssiniens, qui en firent un grand carnage.

LE lendemain au matin, le corps de Gragné fut trouvé par un Officier Abyssinien, qui lui coupa la tête, & la porta

à Claudius. Ce Prince reçut l'Officier avec beaucoup de distinction, & lui promit de le récompenser. Pedro Leon demeuroit alors tranquille spectateur de l'impudence de l'Abyssinien. Mais Arius Dias, qui étoit instruit du fait, demanda au Roi un moment d'attention, & lui dit : « Qu'il croyoit » que Sa Majesté connoissoit assez bien Gragné pour imaginer que ce Général eût souffert qu'on lui coupât une » oreille, si on n'avoit pas pu en même-temps lui couper » la tête ; & qu'ainsi cette oreille devoit être au pouvoir d'un » homme plus brave que celui qui venoit d'apporter la tête » dans le camp ». Aussi-tôt Pedro Leon tira l'oreille de sa poche, & la mit aux pieds du Roi, aux acclamations de tous ceux qui étoient présens. On le loua non-seulement pour le courage qu'il avoit montré en vengeant la mort de son Maître, mais encore pour sa modestie, qui ne lui avoit pas laissé demander la moindre récompense.

Un fils de Gragné, & plusieurs autres principaux Officiers, furent faits prisonniers dans cette bataille. Del Wumbaréa, femme de Gragné, Nur, fils de Mudgid, & quelques soldats, furent obligés de chercher leur salut dans les déserts & les forêts de l'Atbara, & ils eurent beaucoup de peine à s'échapper.

Claudius venoit donc de tirer une ample vengeance des Chefs Maures qui avoient réduit son pere aux plus cruelles extrémités. Il ne lui en restoit plus à punir qu'un seul, Joram, qui, après avoir jadis chassé David de l'endroit où il étoit caché sur le mont Salem, l'avoit forcé à traverser à pied le Tacazzé, & lui avoit fait courir à la fois le risque de

ſe noyer & d'être pris. Joram n'avoit pu ſe trouver à la bataille du Bet d'Iſaac : mais eſpérant être encore à temps d'y prendre part, il s'avançoit à grands pas. Le Roi, informé de ſa marche, détacha ſoudain un corps de troupes qui puſſent le ſurprendre avant qu'il eût appris la défaite de ſes alliés. Ces troupes ſe mirent en embuſcade, & au moment que Joram paſſoit, elles fondirent ſur ſon armée & la taillerent en pieces. Ainſi Claudius acheva de ſatisfaire ſa piété filiale, & de s'acquitter de tout ce qu'il devoit aux ennemis de David.

PENDANT tous le temps que Gragné avoit ravagé l'Abyſſinie, les provinces de Siré & de Tigré avoient été le principal théâtre de la guerre. Ces Provinces étoient ſituées préciſément entre le Dembea & les places que les Maures occupoient ſur la mer Rouge. L'ennemi les avoit traverſées dans tous les ſens, & conſéquemment le ravage y étoit porté au comble. Gragné avoit brûlé la ville d'Axum, & détruit toutes les égliſes, tous les couvens du Tigré. Dès que Claudius fut délivré de ce redoutable ennemi, il ſongea ſérieuſement à réparer les excès qu'il avoit commis. Il prit d'abord la route d'Axum avec une petite armée, ſe propoſant enſuite de marcher contre les Gallas.

CE fut pendant que Claudius étoit dans la province de Siré, & dans la treizieme année de ſon regne, qu'il y eut une éclipſe de ſoleil, qui jetta & la Cour & l'armée dans la plus grande conſternation. Les Prophetes, les Devins, Moines ignorans des déſerts, ne laiſſerent point échapper une occaſion ſi favorable d'ajouter à leur conſidération, &

d'augmenter la terreur du peuple, en déclarant que cette éclipſe n'annonçoit rien moins que le renouvellement de la guerre des Maures. Cependant l'année s'écoula en paix : mais deux vieilles parentes du Roi moururent ; & les Devins furent obligés de ſe contenter de cette grande calamité pour l'objet de leurs prophéties. Toutefois cette éclipſe m'a ſervi à comparer & à rectifier les dates des principaux faits de l'hiſtoire d'Abyſſinie. Siré, où le Roi réſidoit alors, étoit très-favorable pour cela : car dans mon voyage de Maſuah à Gondar, j'avois déterminé la latitude & la longitude de cette ville par un grand nombre d'obſervations.

Dans la nuit du 22 Janvier 1770, j'obſervai le paſſage de différentes étoiles au méridien ; & le lendemain je pris la hauteur du ſoleil à midi, & je trouvai que la latitude de Siré étoit de 14 deg. 4 min. 35 ſec. nord. Le 23 au ſoir, j'obſervai l'immerſion du premier ſatellite de Jupiter, & je conclus que la longitude étoit de 38 deg. 0 min. 15 ſec. à l'eſt du méridien de Grenwich.

La treizieme année du regne de Claudius tombe en 1553 ; & je penſe qu'il a dû y avoir une éclipſe de ſoleil le 24 Janvier de la même année, nouveau ſtyle ; ce qui répond préciſément au 18 du mois, que les Ethiopiens nomment Teïr. Voici quels furent les différens degrés de l'éclipſe.

Le commencement eut lieu à . .	7 h.	21 m.	0 ſ. a. m.
Le milieu à	8	40	0	
La fin à	10	1	0	

Le diſque du ſoleil fut caché juſqu'à dix heures, de ſorte que

que l'éclipſe fût preſque totale, & juſtifia ſuffiſamment les appréhenſions & les alarmes des ſpectateurs.

PENDANT le mois de Janvier le temps eſt extrêmement beau à Siré. On n'y voit pas un nuage. Le ciel eſt d'un azur plus pâle, plus clair qu'un ciel d'Europe, & d'une beauté inexprimable. J'expliquerai par la ſuite la maniere dont je me ſuis ſervi de l'éclipſe dont je viens de parler, pour rectifier quelques dates de l'Hiſtoire Abyſſinienne.

LES éclipſes de lune ne ſont pas, je crois, remarquées en Abyſſinie. Les habitans de ces contrées ne ſortent point de leurs maiſons pendant la nuit. Auſſi n'en vois-je pas une ſeule citée dans toute l'hiſtoire d'Abyſſinie. Le temps permet même plus rarement que dans d'autres climats, de voir les éclipſes de ſoleil; car dans la ſaiſon des pluies, qui dure depuis le mois d'Avril juſqu'en Septembre, le ciel eſt tellement couvert de nuages, que ce n'eſt que par un très-grand haſard qu'on peut le voir un ſeul moment. Mais dans le mois de Teïr, c'eſt-à-dire, en Décembre & en Janvier, le temps eſt extrêmement clair, & c'eſt dans ce mois-là qu'eut lieu l'éclipſe de 1553.

CLAUDIUS s'occupa alors de la religion. Il avoit envoyé demander au Caire un Abuna pour ſuccéder à l'Abuna Marcus, & ce ſucceſſeur étoit déjà en chemin, lorſque Juan Bermudes ne pouvant ſupporter ce coup, déclara publiquement au Roi qu'ayant été l'Ambaſſadeur de David à Rome, & ayant fait hommage au Souverain Pontife pour le Roi & pour ſon royaume, il eſpéroit que Claudius rempliroit les

engagemens de ſon pere, embraſſeroit la Religion Romaine, & la feroit reconnoître ſans délai pour la Religion dominante en Abyſſinie. Mais le Roi refuſa, & il s'enſuivit une converſation qui eſt rapportée par Juan Bermudes lui-même, & qui prouve à la fois, & la modération du jeune Prince, & le zele audacieux & brutal d'un Prêtre bigot, ignorant & groſſier. Juſqu'alors les Abyſſiniens avoient aſſiſté avec attention & avec reſpect à la Meſſe des Portugais; & les Portugais alloient avec complaiſance dans les Egliſes des Abyſſiniens. Ils épouſoient des femmes Abyſſiniennes. Il paroît que les enfans étoient baptiſés indifféremment par les Prêtres des deux Egliſes; & cette bonne intelligence auroit ſans doute duré long-temps, ſans cet impatient eſprit de proſélytiſme qui dominoit Bermudes.

Le Roi voyant combien il étoit dangereux pour lui de ſe rapprocher d'un tel homme, conſerva toutes les apparences d'un véritable attachement pour l'Egliſe Grecque. Cependant, dit l'Hiſtorien d'Abyſſinie, on ſait bien qu'au fond du cœur Claudius étoit partiſan de la Religion Romaine, & qu'il ne fut détourné de l'embraſſer que par la haine particuliere qu'il portoit à Bermudes, par les conſeils de l'Impératrice Sabel Wenghel & par le ſouvenir des infortunes de ſon pere. Quand il fut ſommé publiquement de ſe ſoumettre au Pontife de Rome, il répondit qu'il ne l'avoit jamais promis; que Bermudes n'étoit point le véritable Abuna, ou qu'il ne le regardoit du moins que comme l'Abuna des Francs; & que l'Abuna d'Abyſſinie étoit le ſeul chef de l'Egliſe qu'il reconnût. Bermudes lui dit qu'il étoit maudit & excommunié. Claudius ſe contenta de lui obſerver que lui-

même, Juan Bermudes, professoit l'hérésie des Nestoriens, & adoroit quatre Dieux; à quoi Bermudes répliqua durement que Claudius mentoit, & qu'il alloit rassembler tous les Portugais & s'en retourner dans l'Inde avec eux. La réponse du Roi fut qu'il desiroit que Bermudes s'en retournât dans l'Inde : mais que quant aux Portugais, ni eux, ni d'autres personnes ne pouvoient sortir de son royaume sans sa permission. Ce Prince avoit déjà gagné Arius Dias, à qui il donna le nom de Marcus avec le commandement des Portugais, & il lui envoya un étendard avec ses armes, pour remplacer le drapeau du Roi de Portugal. Mais le page Abyssynien qui rapportoit ce drapeau, ayant été rencontré par le Portugais Jacques Brito, il le lui arracha des mains, après l'avoir étendu sur la place d'un coup d'épée dont il le frappa à la tête.

D'APRÈS l'entretien de Claudius & de Bermudes, leur querelle théologique occasionna beaucoup de disputes entre les Prêtres des deux communions, disputes auxquelles le Roi assista toujours en personne. Si le parti des Abyssiniens n'étoit pas mieux défendu que celui du Patriarche Bermudes, qui, comme on sait, ne pouvoit être un grand Théologien, nous devons croire que leurs différens raisonnemens n'étoient pas très-édifians. Les Prêtres Portugais (1) disent que le Monarque, frappé de l'ignorance de son Clergé, fut souvent obligé de défendre lui-même sa cause, & qu'il parla alors avec tant de force & d'éloquence, qu'il mit plus d'une fois le Patriarche hors d'état de lui répondre. Mais ces dis-

(1) Tellez, liv. 2. chap. 27.

putes verbales ſe réduiſoient toujours à rien, & Bermudes réſolut de préſenter ſes argumens par écrit. En conſéquence, il expliqua dans un petit livre, avec le ſecours de ſes partiſans, les opinions qui faiſoient l'objet de la diſpute, & il préſenta ce livre au Roi qui le lut avec tant de plaiſir, qu'il le garda toujours avec lui. Ce fut un outrage cruel pour le Clergé Abyſſinien. Le nouvel Abuna étoit arrivé d'Alexandrie, & Claudius lui ayant demandé la liberté de lire le livre de Bermudes, l'Abuna la lui refuſa; ce qui mit le Prince dans une telle colere, qu'il appella l'Abuna Mahométan & Infidele.

La dure & brutale ſévérité de Bermudes fut cauſe que la querelle des Portugais & des Abyſſiniens s'échauffa de jour en jour, & que des injures on en vint aux coups. Cela fut même pouſſé ſi loin, qu'une nuit les Portugais aſſaillirent la tente du Roi, tuerent quelques-uns de ſes domeſtiques & en bleſſerent pluſieurs autres. Le Roi deſirant alors d'écarter un peu les Portugais de ſa perſonne, aſſigna des appointemens conſidérables à Bermudes & l'envoya dans le pays des Gafats, dans l'eſpoir que ſon caractere turbulent & emporté lui ſuſciteroit quelques embarras. Bermudes réſida là ſept mois conſécutifs, opprimant ce peuple ſimple & ignorant, & l'effrayant par les effets des armes à feu. Pendant ce temps-là, Claudius avoit marché contre les Gallas. Bermudes revint alors à la Cour. Il trouva Arius Dias mort, & la plupart des Portugais extrêmement attachés au Roi. Mais il recommença ſi bien à vouloir cabaler & déſunir les eſprits, que Claudius réſolut de l'exiler ſur une montagne pour le reſte de ſes jours.

Le nouveau Général des Portugais étoit Gaſpard de Souza, homme également aimé de ſa nation & du Roi d'Abyſſinie. Ses ſollicitations & celles du Kaſmati Robel, furent cauſe que l'exil de Bermudes n'eut point lieu ; mais on conſeilla ſecrétement au Patriarche de s'embarquer pour l'Inde, pendant qu'il en étoit encore temps. En conſéquence, il ſe rendit à Dobarwa, où il paroît qu'il demeura deux ans tranquille & oublié de la Cour, diſant tous les jours la Meſſe à dix Portugais qui s'étoient établis dans cette ville, après la défaite de Don Chriſtophe. Enſuite il alla à Maſuah, & profitant d'une mouſſon favorable, il s'embarqua dans un vaiſſeau Portugais, emmenant avec lui ſes dix compatriotes qu'il avoit engagés à quitter Dobarwa, & qui arrivèrent heureuſement à Goa.

Ignace, Fondateur de l'Ordre des Jéſuites, étoit alors à Rome, & venoit de jetter les premiers fondemens de la puiſſance où ſe ſont élevés ſes diſciples. La converſion de l'Abyſſinie parut ſi importante au ſaint Eſpagnol, qu'il réſolut de ſe tranſporter lui-même dans ce royaume & d'en devenir l'Apôtre. Mais le Pape, qui eſpéroit de lui & de ſon Ordre des ſervices plus eſſentiels & plus à ſa portée, ne voulut abſolument point lui permettre d'exécuter ce projet. Il ſe contenta de nommer un Jéſuite Patriarche d'Abyſſinie, ſans faire la moindre mention de Don Juan Bermudes. Le nouveau Patriarche ſe nommoit Nugnez Baretto. Ignace le chargea pour Claudius d'une lettre qu'on trouve dans les collections (1) hiſtoriques. Mais cette piéce ne peut pas, je

(1) Elle eſt datée de Rome le 16 Février 1555. Voyez Tellez, liv. 2. ch. 22.

crois, nous donner une juſte idée du génie d'un ſi grand Saint. Elle ne contient preſqu'autre choſe que les textes de l'écriture relatifs à la différence d'opinion des deux Egliſes, & ſur leſquels les Miſſionnaires futurs devoient prêcher & écrire.

MUNI de cette lettre & accompagné d'un aſſez grand nombre de Prêtres, Baretto ſe rendit à Goa. Mais étant inſtruit en y arrivant de l'averſion de Claudius pour l'Egliſe Catholique, il crut qu'au lieu de compromettre la dignité d'un Patriarche, il valoit mieux envoyer André Oviedo, Evêque d'Heliopolis, Melchior Carneyro, Evêque de Nicée, & pluſieurs autres Prêtres, comme Ambaſſadeurs du Viceroi des Indes auprès de Claudius, & les [illegible]re pourvoir des lettres de créance néceſſaires. Ces Envoyés arriverent à Maſuah en 1558, cinq jours avant qu'un Bacha vint avec une eſcadre & beaucoup de troupes, prendre poſſeſſion de Maſuah & d'Arkééko, places qui avoient déjà été occupées par les Turcs, deux ans auparavant.

DÈS que Claudius fut informé de l'arrivée des Portugais, il en parut très-content, parce qu'il les regarda comme un renfort. Mais ouvrant enſuite leur lettre de créance, & voyant que c'étoient des Prêtres, il changea de ſentiment. « Il dit qu'il s'étonnoit beaucoup que le Roi de Portugal ſe » mêlât ainſi de ſes affaires; que lui & ſes prédéceſſeurs » n'avoient jamais rendu hommage qu'à la Chaire de Saint » Marc, & reconnu d'autre Patriarche que le Patriarche » d'Alexandrie. Cependant, ajouta-t-il, avec ſa bonté, ſa » modération ordinaire, puiſqu'ils ſont venus de ſi loin par

» rapport à moi, je ne manquerai pas d'envoyer des per-» ſonnes pour les recevoir & les conduire ici. » En effet, les deux Evêques & leur ſuite furent bientôt après conduits à la Cour. C'eſt en ce temps qu'eut lieu la diſpute ſur les deux natures; diſpute à laquelle le Roi prit beaucoup de part. Ce Prince avoit une éloquence forte, véhémente dans la diſcuſſion : mais quand la querelle fut terminée, il reprit avec les Prêtres Portugais ſa modération & ſa douceur ordinaire.

NUGNEZ Baretto mourut dans l'Inde, & Oviedo hérita de ſon titre de Patriarche d'Abyſſinie, ainſi que le Pape l'avoit décidé dès le commencement de leur miſſion.

CLAUDIUS n'avoit point d'enfans; ce qui engagea l'Impératrice Sabel Wenghel à déterminer ce Monarque à propoſer une rançon pour le Prince Menas qui avoit été fait priſonnier de guerre ſous le regne de David ſon pere, & qui depuis étoit toujours demeuré en captivité parmi les Maures, ſur une haute montagne du royaume d'Adel. Un fils de Gragné avoit éprouvé enſuite le même ſort à la bataille de Wainadega, où ſon pere fut tué, & il étoit reſté priſonnier de Claudius.

LES Maures établis en Abyſſinie, & tous les Abyſſiniens qui durant la derniere guerre avoient abandonné leur religion & leur légitime Souverain, étoient violemment oppoſés à ce qu'on mît le Prince Menas en liberté. C'étoit le ſeul frere qu'eût Claudius; & le trône vacant, en ſon abſence, il ne pouvoit manquer d'être diſputé par les armes; ce que

les Maures desiroient beaucoup. En outre, Menas étoit à la fleur de son âge, excessivement brave, sévere, cruel, mortel ennemi des Mahométans, & très propre à commander. Tout justifioit enfin la répugnance que des personnes qui se regardoient comme les objets naturels de la haine de ce Prince, avoient à le donner pour successeur à Claudius.

DEL Wumbaréa crut que quoiqu'elle eût perdu Gragné son époux, & qu'elle fût privée de la présence de son fils, elle ne devoit pas moins en prendre part à la cause commune. Ainsi elle s'adressa au Bacha de Masuah qui ne voyoit que l'avantage d'obtenir une rançon, se souciant fort peu, d'ailleurs, que ce fût Menas ou un autre qui régnât en Abyssinie. Le Bacha se chargea donc de traiter cette affaire, & il déclara qu'autrement il enverroit Menas au Grand-Seigneur, aussi-tôt qu'il auroit reçu une réponse de Constantinople. Claudius protesta de son côté qu'il livreroit le fils de Gragné aux Portugais, si l'on n'acceptoit pas immédiatement la rançon proposée pour son frere. Cette double résolution leva bientôt toutes les difficultés. On paya quatre mille onces d'or aux Maures & au Bacha, & le Prince Menas fut rendu à Claudius, qui soudain relâcha Ali Gerad, fils de Gragné & de Del Wumbaréa, ainsi que Waraba Guta, frere du Roi d'Adel.

JE dois observer ici que c'est mal-à-propos que Bermudes (1) raconte que Del Wumbaréa fut prise par les Abyssi-

(1) Voyez la relation de Bermudes, imprimée à Lisbonne par François Correça, 1565.

niens ;

niens & donnée en mariage à Arius Dias. Tout cela n'eſt qu'une fable inventée à plaiſir, ainſi que le prouvent clairement les Annales d'Abyſſinie. Del Wumbaréa ayant obtenu la liberté de ſon fils, ne tarda pas à montrer qu'elle n'avoit pas encore oublié le pere. Nur, Gouverneur de Zeyla, & fils du Maure Mudgid, qui avoit égorgé les Princes ſur la montagne de Geshen, étoit éperduement amoureux de la veuve de Gragné, & lui avoit rendu un ſervice important en l'aidant à s'enfuir en Atbara, le jour que ſon époux fut tué. Mais cette héroïne ne voulut point alors répondre à la paſſion de Nur, & elle promit de ne jamais donner ſa main qu'à celui qui lui apporteroit la tête du vainqueur de Gragné, du Roi d'Abyſſinie, de Claudius enfin. Nur accepta avec ardeur une condition qui lui laiſſoit peu de rivaux à craindre, & qui ſembloit même digne de lui ſeul, & hors du pouvoir de tout autre.

AVANT que Claudius marchât contre les Maures d'Adel, il reçut un meſſage de Nur, qui lui dit que quoique Gragné fût mort, il reſtoit encore un Gouverneur de Zeyla, dont la famille étoit deſtinée à répandre le ſang des Princes Abyſſiniens, & qu'il l'avertiſſoit de ſe tenir prêt, parce qu'il alloit le joindre promptement pour le combattre. Claudius venoit de faire différens voyages dans ſes Etats, pour faire relever les Egliſes, que Gragné & les autres Mahométans avoient brûlées; & il rebâtiſſoit celle de Debra Werk (1), quand il reçut le défi de Nur. Ce Prince étoit d'un caractere à ne jamais refuſer l'offre du combat. S'il ne

(1) La montagne de l'Or.

marcha pas tout de ſuite contre Nur, il ne tarda pas, du moins; & ayant raſſemblé ſon armée à la hâte, il prit la route d'Adel, au grand regret de ſes amis, qui lui conſeilloient, dit-on, le contraire.

Il ſemble peut-être étrange qu'on pût donner de tels conſeils à ce Prince. Juſqu'alors victorieux, il regnoit ſur un peuple entiérement ſoumis; ce qui étoit bien différent du temps où il avoit commencé à prendre les armes. Malgré cela, on avoit prophétiſé dans le camp que le Roi entreprenoit une campagne malheureuſe, & qui lui coûteroit la vie. Ces bruits funeſtes ne ſervoient qu'à décourager l'armée; mais ils produiſoient un effet contraire ſur l'eſprit du Monarque; ils fortifioient la réſolution qu'il avoit priſe de combattre. Ce qui eſt certain, c'eſt que le Clergé, qui l'avoit vu chaſſer du royaume les Mahométans, d'une maniere preſque miraculeuſe, réſiſter courageuſement au Patriarche Romain, réparer les torts que ſon pere avoit voulu faire à la communion grecque, & rebâtir les Egliſes avec zele & avec magnificence; le Clergé l'avoit élevé à un tel degré d'enthouſiaſme, qu'on lui entendoit dire ſouvent, qu'il préféroit de recevoir la mort, en combattant contre les infideles, à la vie la plus longue, au ſein du repos. Il ne falloit donc pas être grand Prophete pour prédire l'iſſue d'une bataille, où le Roi cherchoit moins à défendre ſa vie, qu'à trouver la victoire & la mort, où le nombre des Portugais étoit réduit à ſi peu de choſe, qu'il ne pouvoit plus avoir aucune influence, où même, dans ce nombre, ceux qui reſtoient attachés au Roi étoient regardés comme des traîtres par les partiſans du Patriarche, & où enfin leurs diſputes, leurs

querelles, ſans ceſſe renouvellées, les rendoient tous également odieux aux Abyſſiniens.

Les deux armées étoient déjà rangées en bataille, & l'action alloit s'engager, quand le principal moine des Debra Libanos vint trouver le Roi pour lui faire part d'un rêve ou d'une viſion, qui l'avertiſſoit de ne point combattre. Mais les Maures s'avançoient, & le Roi déjà à cheval, au lieu de répondre au prêtre, marcha promptement à l'ennemi. Au premier feu les Abyſſiniens fuirent lâchement, laiſſant leur Monarque engagé au milieu de l'armée Maure, avec vingt cavaliers & dix-huit fuſiliers Portugais, qui furent tous tués à côté de Claudius. Ce Prince lui-même tomba enfin mort, après avoir combattu en héros, & reçu vingt bleſſures différentes. Sa tête fut coupée & portée par Nur à Del Wumbarcé, qui la fit attacher par les cheveux aux branches d'un arbre qui étoit devant ſa porte, afin de pouvoir repaître ſans ceſſe les yeux d'un ſpectacle ſi cher à ſa vengeance. Elle en jouit trois ans de ſuite : mais il eſt probable qu'alors la veuve de Gragné ſentit amortir, dans les bras d'un nouvel époux, la douleur que lui avoit inſpirée la perte du premier, puiſqu'elle conſentit à mettre un terme à ſa vengeance. Un marchand Armenien acheta la tête de Claudius & l'apporta à Antioche, où il l'enſevelit dans le tombeau d'un ſaint du même nom.

Claudius avoit regné dix-neuf ans. Ses grandes qualités & ſes talens le rendirent digne d'occuper une place entre les Rois les plus diſtingués que nous préſente l'hiſtoire. Combattant dès le premier moment qu'il monta ſur le trône, il fut vain-

queur dans toutes les batailles qu'il donna, excepté celle où il perdit la vie. Après qu'il eut été tué, les Maures firent un grand massacre des Abyssiniens qu'ils avoient mis en déroute, & la plus grande partie de la Noblesse fut égorgée en voulant s'échaper. Parmi ceux qui périrent, on compte le songeur des Debra Libanos, dont l'esprit prophétique, en lui faisant prévoir la mort du Roi, ne s'étoit pas étendu jusqu'à lui révéler la sienne.

Les Abyssiniens s'empressèrent de placer le nom du Roi qu'ils venoient de perdre, dans le catalogue de leurs Saints, & jusqu'à présent il est appellé dans sa patrie St. Claudius. En effet il fut doué de toutes les vertus qui devoient lui mériter l'honneur d'être admis dans le calendrier, à l'exception d'une seule, celle de mourir en pardonnant à ses ennemis.

La bataille où Claudius perdit la vie se donna le 22 Mars 1559. Nur remporta en cette occasion une victoire complette. Les principaux Officiers Abyssiniens tomberent sous le tranchant du sabre; une grande partie de l'armée resta prisonniere, le reste fut dispersé, & le camp entierement mis au pillage. Aussi jamais aucun Général Maure n'étoit rentré dans son pays avec tant de gloire. Mais ensuite Nur offrit au monde un spectacle plus mémorable, & qui lui fit bien plus d'honneur que sa victoire. Quand il fut près d'Adel, il se revêtit d'un habillement de simple soldat, il monta une mule commune, qui n'avoit qu'une vieille selle & de mauvais harnois, & il défendit les chansons avec lesquelles on a coutume d'accueillir, dans ces contrées, les Généraux qui reviennent victorieux. Il déclara en même tems qu'il n'avoit aucune

part au succès de cette journée, & que la gloire en étoit due à Dieu seul, dont la main toute puissante avoit daigné frapper l'armée chrétienne.

L'IMPRUDENT & malheureux Juan Bermudes, s'étant rendu de l'Inde en Portugal, n'en sortit plus jusqu'à sa mort. On mit sur sa tombe une épitaphe dans laquelle il est appellé *Patriarche d'Alexandrie.* Cependant il paroît certain, d'après l'histoire de ces tems-là, qu'il fut d'abord sacré par le vieux Patriarche Marcus, & que le Pape Paul III ne fit que confirmer ce qu'avoit fait le Prélat hérétique & schismatique, quoique j'aie déjà dit, d'après Juan Bermudes, lui-même, que le Pape l'avoit sacré Patriarche d'Alexandrie, d'Abyssinie & de la mer. Bermudes vécut plusieurs années après avoir quitté l'Orient, & jamais il ne résigna aucune de ses dignités.

CEPENDANT, à son arrivée en Europe, quelques personnes qui étoient à Rome, & qui se disoient bien intentionnées, commencerent à se demander entre elles, si la conversion de l'Abyssinie n'avoit pas couru de grands risques en tombant entre les mains d'un homme tel que Bermudes. On fit courir sur son compte plusieurs histoires scandaleuses. On prétendit qu'il avoit dérobé en Abyssinie une coupe d'or (1); mais ce fait ne me semble nullement probable. Ses mœurs l'éloignoient d'une pareille bassesse. Simple, grossier, bigot, excessivement vain, il ne montra jamais aucun goût pour les richesses.

(1) Plurch. vol 1,

Don Sébastien, roi de Portugal, instruit du mauvais état de la religion catholique en Abyssinie, & du peu d'espoir qu'il y avoit de convertir ce royaume, pria le Pape de charger tous les Missionnaires qui y étoient déjà, d'aller prêcher l'Evangile au Japon. Mais Oviedo fit au Pape une réponse dans laquelle il exposa de si bonnes raisons, que sa mission en Ethiopie fut confirmée.

MENAS, ou ADAMAS SEGUED.

De 1569 à 1563.

Rebellion du Baharnagash. — Il fait proclamer Roi le Prince Tascar. — Il est vaincu par le Roi. — Il cede Dobarwa aux Turcs, & se ligue avec le Bacha de Masuah.

A la mort de Claudius, Menas son frere, monta sur le trône, & trouva le royaume retombé tout-à-coup dans une confusion presqu'aussi grande que celle où il étoit à la mort de David. La premiere campagne de Menas fut contre le Juif Radaël. Il alla le chercher & le combattre dans la Province de Samen, où ce rebelle occupoit un poste très-fort. Le succès fut quelquelque tems incertain, & l'expédition n'étoit pas très-avancée, lorsqu'un hermite, vraisemblablement las du voisinage d'une armée turbulente, vint trouver le Roi, & lui dit, qu'il lui avoit été révélé que la con-

quête des Juifs ne lui étoit pas destinée, & que leur tems n'étoit pas encore venu.

TANDIS que Menas sembloit disposé à profiter de l'avis de l'hermite, comme d'un prétexte honorable pour abandonner une entreprise qui ne réussissoit pas à sa fantaisie, il survint un évenement qui le détermina à y renoncer plus promptement encore. Deux Pasteurs d'Ebenaat, dans la province de Beluſſen, engagerent deux de leurs parens, qui servoient Menas, à les introduire la nuit dans la tente de ce Prince. On ne sait point quel étoit leur grief contre lui : mais ils avoient résolu de l'assassiner pendant qu'il dormiroit. Ils s'avançoient pour commettre ce crime, lorsqu'un d'eux heurta la lampe qui brûloit dans sa tente, & la fit tomber. Le Roi se réveilla au bruit, & parla d'une voix très-forte au meurtrier, qui soudain le frappa avec un couteau, mais en tremblant, & si foiblement qu'il ne le blessa point. Alors ils se hâterent tous les deux de s'enfuir: mais le lendemain ils furent arrêtés à Ebenaat, & ramenés au Roi, qui donna ordre qu'on leur fit leur procès. Ils furent condamnés, l'un à être tué à coups de lances, l'autre à mourir sous le bâton. Après quoi leurs corps furent abandonnés aux chiens & aux bêtes féroces, ainsi qu'il est d'usage pour les crimes de haute trahison.

LA seconde année du regne de Menas fut marquée par la révolte des principales personnes de la Cour, à la tête desquelles étoit le Baharnagash, ancien & fidele serviteur de Claudius. Menas, dès le commencement de son regne, avoit maltraité cet Officier; & le Baharnagash connoissant le carac-

tere violent & cruel du Roi, ne pouvoit pas se croire en sûreté, tant qu'il dépendroit de ce Prince.

MENAS voulant étouffer cette rebellion dans sa naissance, fit partir Zara Johannès, vieux Officier, à qui il donna toutes les troupes qu'il put rassembler au premier instant. Mais Isaac informé de la foiblesse de cette armée, & comptant sur sa supériorité, ne perdit point de tems pour tomber sur elle & la disperser. Cet échec ne découragea point le Roi. Il avoit déjà rassemblé des forces plus considérables, & voulant les augmenter encore, il s'avançoit lentement, afin de recueillir en chemin les débris de l'armée qui avoit été mise en déroute. Quoique victorieux, le Baharnagash ne vit pas sans inquiétude qu'il ne pouvoit point éviter le Roi, dont le courage & les talens, comme soldat, & comme général, laissoit tout à craindre à ses ennemis.

DEPUIS le sort fatal des Princes, qui, sous le regne de David III, furent massacrés sur la montagne de Geshen par le Visir Mudgid, aucun enfant de la famille royale n'avoit été envoyé dans cette prison. Le Prince Tascar, neveu de Menas, étoit donc alors en liberté, & le Baharnagash cherchant à donner de la considération à son parti, fit proclamer ce jeune Prince Roi d'Abyssinie, dès que l'armée de Zara-Johannès eut été vaincue. Tascar étoit un Prince doux, affable, & très-différent, à tous égards, de son oncle Menas.

CEPENDANT le 31 Juillet 1561, le Roi attaqua le Baharnagash dans les plaines de Woggora; & ayant mis son armée en

en déroute & fait Taſcar priſonnier, il envoya ce malheureux Prince au ſommet élevé du Lamalmon, d'où il fut précipité & mis en pieces ſur les pointes des rochers. Le Baharnagash Iſaac, qui avoit eu beaucoup de peine à s'échaper, s'enfuit juſque ſur les frontieres de ſon gouvernement, dans le voiſinage de Maſuah. Là voyant tout le danger de la ſituation où il ſe trouvoit, il ſentit qu'il n'y avoit plus d'autre eſpoir pour lui que de former une alliance avec le Bacha. Ce projet ne ſembloit pas facile à exécuter; car ſous le regne de Claudius, le Baharnagash, fidele à ſon maître, avoit fait la guerre au Bacha, & perdu ſon frere dans uncombat. Mais une néceſſité preſſante efface aiſément le ſouvenir des injures paſſées.

Le Bacha Samur étoit un homme de ſang-froid & de beaucoup de capacité, qui commandoit l'iſle de Maſuah depuis 1558. Il vit un très-grand avantage dans l'alliance qu'on lui propoſoit, & il ne parut pas moins empreſſé de la conclure que le Baharnagash lui-même. Le prix de cette alliance fut la ceſſion de Dobarwa, dont Iſaac mit ſoudain le Bacha en poſſeſſion, ainſi que de tout le pays qui s'étend entre cette ville & Maſuah. Par ce moyen les Turcs déjà maîtres du rivage de la mer, le devinrent auſſi des campagnes voiſines juſqu'au pied des montagnes. Dobarwa eſt une ville grande & commerçante, ſituée dans une plaine qui produit en abondance toutes les proviſions dont manque l'iſle de Maſuah. C'eſt en outre la clef de la province de Tigré, & des hautes contrées de l'Abyſſinie.

A ſon avénement au trône, Menas avoit reçu avec com-

plaisance les félicitations du Patriarche Portugais Oviedo. Mais apprenant ensuite qu'il prêchoit, & que ses prédications semoient la division & l'animosité parmi ses sujets, il le fit venir en sa présence, & lui imposa un silence absolu. Oviedo refusa d'obéir; & alors le roi perdant patience, se jetta sur lui, le battit indignement, lui arracha la barbe, lui déchira ses habits & lui ôta son calice, afin de l'empêcher de dire la Messe. Ensuite il le bannit, ainsi que François Lopez, sur une montagne déserte, où ces deux Prêtres éprouverent toutes sortes de souffrances, pendant sept mois qu'ils y resterent.

MENAS ne borna point à cela le courroux qui l'animoit. Il fit publier plusieurs ordonnances rigoureuses contre les Portugais. Il ne voulut plus permettre qu'ils épousassent des femmes Abyssiniennes, & il ordonna aux Abyssiniennes, qui étoient déjà mariées avec eux, d'aller dans les églises catholiques. Après cela, ayant rappellé le Patriarche du lieu de son banniſſement, il lui défendit de rester dans le royaume, sous peine de mort. Mais Oviedo, qui sembloit n'avoir d'autre ambition que celle du martyre, refusa encore d'obéir au Roi. Il déclara qu'il falloit suivre les commandemens de Dieu, & non la volonté criminelle de l'homme; & laissant soudain tomber sa robe à mi corps, il présenta au Roi ses épaules nues pour être battu. La réponse & l'espece de défi du Patriarche irriterent tellement Menas, que tirant son épée, il alloit donner tout d'un coup à ce Prélat le martyre qu'il recherchoit tant, s'il n'eût pas été arrêté par les prieres de la Reine & des Officiers qui l'environnoient.

OVIEDO ayant été encore cruellement battu, fut renvoyé en exil dans la montagne; & cette fois-ci l'ordre de ſon banniſſement comprenoit tous les autres Portugais qui ſe trouvoient en Abyſſinie. Mais le Patriarche au lieu de ſe ſoumettre à cet ordre, ſe joignit à ſes compatriotes, & ils ſe rendirent tous enſemble auprès du Baharnagash, qui venoit de conclure ſon traité d'alliance avec le Bacha Samur.

LE Baharnagash Iſaac montra aux Portugais le deſir de protéger & même d'embraſſer leur religion. Les Portugais, à leur tour, l'aſſurerent qu'il recevroit promptement de l'Inde tous les ſecours dont il avoit beſoin. Dans cet eſpoir, il ſe plaça le plus avantageuſement qu'il lui fut poſſible, évitant la bataille, & attendant les auxiliaires Portugais, dont le Roi redoutoit beaucoup l'arrivée. Mais la ſaiſon qui amenoit les vaiſſeaux de l'Inde s'étant écoulée ſans qu'aucun Portugais parût, le Roi réſolut d'en venir aux mains, ſans attendre ce qu'une autre mouſſon pourroit produire. Iſaac renforcé alors par les ſecours du Bacha, crut enfin qu'il valoit mieux pour lui riſquer une bataille, que de perdre ſa réputation en évitant ſans ceſſe de combattre.

LES deux armées ſe rencontrerent donc, & Menas battit encore le Baharnagash ſans beaucoup de réſiſtance, & même ſans avoir perdu beaucoup de monde. Cette bataille ſe donna le 20 avril 1562. Immédiatement après ſa victoire le Roi ſe rendit en Shoa, & il fit marcher pluſieurs détachemens de ſon armée contre les brigands Dobas, qui enlevoient les troupeaux des Abyſſiniens. Nous ignorons pourquoi

Menas se retira alors si loin du Bacha & du Baharnagash. Ils étoient encore tous les deux vivants & libres : mais vraisemblablement leur défaite les avoit affoiblis au point de ne pas laisser craindre au Roi qu'ils fissent des incursions dans ses états.

MENAS s'étant avancé dans la province d'Ogge fut attaqué de la fievre du kolla, c'est-à-dire de la fievre du plat pays, & au bout de quelques jours de maladie, il mourut le 13 Janvier 1563. Ce Prince laissa trois fils, Seltza Denghel, qui lui succéda, Tascar & Lesana Christos.

QUELQUES historiens Européens (1) ont prétendu que Menas fut vaincu & perdit la vie dans la bataille qu'il livra au Baharnagash. Ce fait est cependant contredit formellement dans les annales d'Abyssinie, qui racontent la mort de Menas comme je viens de la rapporter. Quoique battu, le Baharnagash persista toujours dans sa rebellion ; il fit même proclamer Roi un Prince nommé Jean, frere de Tascar, lorsque Tascar fut précipité du roc Lamalmon.

MENAS étoit d'un caractere sombre, irascible, violent, mais qui sembloit fait pour le temps où il vivoit. Brave, vigilant, attentif à toutes les affaires du gouvernement, sobre, ennemi de tous les plaisirs, il ne différoit, ni dans ses habits, ni dans sa maniere de vivre, des moindres soldats de son armée.

(1) Ludolf, lib. 2, cap. 6.

MAIS ces qualités le firent craindre des chefs, sans le rendre cher aux soldats, accoutumés à la libéralité & à la magnificence de Claudius ; & cette défaveur populaire servit de prétexte aux Prêtres catholiques pour le noircir bien plus qu'il ne méritoit. Aussi dirent-ils que pendant la durée de sa prison, il avoit embrassé la Religion Mahométane & pris toute la férocité des Maures. Mais il est aisé de répondre que les mœurs de ses compatriotes, habitans des montagnes & ne connoissant, depuis plusieurs siécles, d'autre métier que la guerre & le carnage, étoient sans doute plus féroces, plus barbares que celles du peuple d'Adel, d'un peuple adonné de tout temps au commerce, soigneux d'acquérir des richesses par des moyens doux & honnêtes, habitué enfin à pratiquer l'hospitalité & toutes les vertus paisibles envers les diverses nations qui trafiquoient avec lui. D'ailleurs, en eût-il été tout autrement, Menas ne forma jamais de liaisons avec les Maures. S'il eut vécu un peu plutôt ou un peu plus tard, l'exil sur le sommet d'une montagne (1) auroit été son partage en Abyssinie. Cependant les montagnes qui servoient de prison aux enfans de la Famille Royale, n'avoient encore inspiré à aucun Prince des sentimens aussi sauvages que ceux de Menas ; & on ne peut pas croire qu'il fût plus étroitement emprisonné dans le royaume d'Adel, qu'il ne l'eût été dans sa patrie.

QUANT à ce qui concerne sa religion, nous pouvons assurer que la conduite des Catholiques Romains lui avoit inspiré de l'horreur pour leur croyance ; & pour juger si cette

(1) Sur la montagne de Geshen, ou sur celle de Wechné.

horreur étoit bien fondée ou non, nous en appellons à tout ce que firent les Catholiques ſous le regne précédent, ſuivant ce qu'ils racontent eux-mêmes. Qu'on ſe repréſente un Roi tel que Claudius, aſſis ſur ſon trône, au milieu de ſes courtiſans & de ſes principaux Officiers, maudit, excommunié, appellé en face hérétique & menteur, par un Prêtre ignorant & groſſier comme Juan Bermudes, attaqué la nuit & obligé de fuir pour ſauver ſa vie de la fureur d'une troupe d'étrangers qu'il nourriſſoit de ſon pain. Enſuite, qu'on conſidere Menas demandant, à ſon avénement au trône, au Patriarche Oviedo, de ne plus prêcher une religion fatale au repos de l'Empire, une religion qui répandoit parmi ſes peuples les mêmes diſſenſions qui avoient troublé les deux règnes précédens; & qu'on ſe figure en même-temps ce fanatique Oviedo, qui déclare inſolemment ne pas vouloir obéir aux ordres du Monarque. L'on peut dire alors ce qui ſeroit arrivé en France, en Eſpagne, en Portugal, à des étrangers, qui auroient agi de cette maniere avec le Souverain, ou les Miniſtres. Ajoutons encore à cela, que depuis le premier Portugais juſqu'au dernier, ils combattirent tous dans l'armée du Baharnagash, d'un ſujet rebelle qui vouloit enlever la couronne de ſon Maître, pour la placer ſur la tête d'un prétendant. Si, d'après cet examen, on eſt encore ſurpris que Menas eût de l'averſion pour des étrangers turbulens, j'avoue que je juge mal des ſentimens les plus naturels de l'homme, & de ce qu'un Prince doit à ſon rang, à ſon pays, à la poſtérité, & à lui-même.

MENAS avoit ſi peu d'inclination pour la Religion Romaine, qu'il tira l'épée contr'elle pendant tout le temps qu'il

régna, & qu'il ne parut jamais chancellér ni dans ſon attachement pour l'Egliſe Grecque, ni dans ſon amitié & ſon reſpect pour l'Abuna Youſef: c'eſt, du moins, ce que nous apprend l'hiſtoire d'Abyſſinie. Enfin les Catholiques Romains devoient, moins que perſonne, l'accuſer d'être Mahométan, puiſqu'il exiſte encore une lettre de Paul III (1), à Menas, dans laquelle le Pape appelle ce Prince *ſon cher fils en Jéſus-Chriſt*, & *le plus ſaint des Princes.*

SERTZA DENGHEL, ou MELEC SEGUED.

De 1563 à 1595.

Sertza Denghel eſt couronné à Axum. — Invaſion des Gallas en Abyſſinie. — Tableau de ce peuple. — Le Roi défait l'armée d'Adel. — Il eſt vainqueur des Falashas, & tue leur Roi. — Bataille du Mareb. — Le Bacha Samur eſt tué, & les Turcs ſont chaſſés de Dobarwa. — Empoiſonnement de Sertza Denghel. — Il nomme Za Denghel ſon ſucceſſeur.

SERTZA DENGHEL, en ſuccédant à Menas ſon pere, prit le nom de Melec Segued. Il n'avoit alors que douze ans, & ſon couronnement ſe fit à Axum, avec toutes les anciennes cérémonies du pays. Le commencement du regne de ce Prince fut marqué par une révolte des Soldats, qui s'étant

(1) Voyez l'Hiſtoire d'Abyſſinie de le Grand.

d'abord jointe aux Mahométans, pillerent la ville, & enſuite ſe débanderent. Le royaume fut encore menacé d'un plus grand malheur, par la méſintelligence qui ſurvint entre le Roi & Hayto Hamelmal, Prince né de Romana Werk, fille d'Hatzé Naod.

Le Roi manda à Tecla Asfadin, Gouverneur du Tigré, de marcher contre le rebelle. Les deux partis combattirent avec un égal avantage : mais Hamelmal étant mort bientôt après, ils ſe diſperſerent entiérement. Faſil, parent du Roi, fut nommé Gouverneur du Damot; mais peu de temps après il ſe révolta, & fut vaincu. Le Roi, qui n'avoit alors que ſeize ans, commanda lui-même ſon armée pour la premiere fois, &, tout jeune qu'il étoit, il contribua beaucoup par ſa valeur au gain de la bataille.

Dans la ſixieme année de ſon regne, Sertza Denghel marcha contre une tribu des Gallas, nommée la tribu des Azés. Il la vainquit en pluſieurs rencontres, & il demeura deux ans dans leur pays. A ſon retour les Baharnagashs Iſaac & Harla, ainſi que beaucoup d'autres mécontens, vinrent au-devant de lui. Il s'enſuivit une ſorte de pacification. Le Roi reçut des préſens conſidérables des rebelles: il étoit alors à Dobit, petite ville de la province de Dembéa, où il paſſa l'hiver.

Durant tout ce temps-là Oviedo & les autres Portugais ne parurent point à la Cour. Le Roi n'empêchoit cependant point les Prêtres Catholiques de baptiſer, de prêcher, & de remplir les autres fonctions de leur miniſtere. Il parloit ſouvent

ſouvent avec éloge de leur morale, de leur ſobriété, de leur patience, & de la pureté de leurs mœurs : mais il condamnoit hautement tous leurs principes de religion, qu'il diſoit être dangereux, en contradiction avec eux-mêmes, & oppoſés à l'ordre civil & monarchique du Gouvernement.

CEPENDANT les Gallas firent une nouvelle irruption dans la province de Gojam. C'eſt ici le lieu de faire connoître cette nation, qui a fait elle ſeule plus de mal à l'Empire que toutes ſes guerres civiles, & ſes autres ennemis enſemble. En parlant des langages des divers peuples qui habitent l'Abyſſinie, j'ai ſimplement fait mention de l'origine des Gallas, & de leur progrès dans le nord de ce royaume, juſqu'au moment de leurs premieres hoſtilités. Je vais à préſent rapporter ce que j'ai recueilli de leur hiſtoire. Pendant mon ſéjour en Abyſſinie, pluſieurs Gallas ſervoient dans l'armée du Roï ; & d'après une multitude de converſations que j'ai eues avec toutes ſortes d'hommes de cette nation, je me flatte d'avoir appris tout ce qu'il eſt poſſible d'en apprendre.

LES Gallas ſont un peuple très-nombreux de Paſteurs ; qui, vraiſemblablement, vivoient ſous l'équateur, ou au-delà de la ligne. L'on ne peut pas ſavoir préciſément la cauſe de leur émigration ; mais, pendant pluſieurs années, ils ſe ſont portés conſtamment vers le nord. Ils n'avoient d'abord parmi eux que de l'infanterie ; & ils diſent que le pays d'où ils venoient ne leur permettoit pas d'élever des chevaux ; ce qui eſt en effet impoſſible au 13e degré nord

de la ligne, dans les environs de Sennaar : mais en venant vers le nord, en faisant la conquête des Provinces Abyssiniennes, & des petits districts Mahométans qui les avoisinent, ils se sont procuré des chevaux, & ils les ont si bien fait multiplier, qu'ils possedent maintenant une cavalerie formidable, & qu'ils dédaignent eux-mêmes leur infanterie.

Sous la ligne, au midi de l'Abyssinie, les montagnes sont excessivement élevées, & l'on y voit rarement le soleil, à cause des nuages & de la pluie qui chargent continuellement le ciel; ce qui fait que les Gallas ont la peau brune & les cheveux longs. Ce peuple ne connoissoit d'abord pour principale nourriture que le lait & le beurre : mais en s'approchant d'un climat moins pluvieux, il a appris des Abyssiniens à cultiver la terre & à faire du pain.

Les Gallas affectionnent beaucoup le nombre sept, & ils ont divisé leur populeuse nation par trois fois ce nombre de tribus. Ils s'accordent tous à dire qu'en arrivant aux frontieres de l'Abyssinie, ils se trouverent au centre du continent de l'Afrique. Le pays s'élevant à mesure qu'ils avançoient, sept de leurs tribus se tournerent vers l'est, du côté de l'Océan Indien. Elles s'y établirent, s'y mutiplierent prodigieusement & marcherent ensuite droit au midi, dans les provinces de Bali & de Dawaro, qu'elles commencerent à dévaster par de fréquentes incursions, & où elles finirent par s'établir en 1537, sous le regne de David III.

Dans le temps que celles-ci marchoient à l'orient, sept

autres tribus gagnoient vers l'occident & s'étendoient en formant un demi-cercle au midi du Nil, tout le long de ſes bords, autour de la province de Gojam, par-derriere le pays des Agows, qui ſont ſur la rive orientale du fleuve, & juſques aux montagnes habitées par les Gongas & les Gafats. Les forêts qui bordent les hauteurs du Nil, ont juſqu'à préſent ſervi au midi de barriere à ce peuple, non qu'il n'ait pourtant ſouvent combattu pour elles, non qu'il n'ait ſouvent conquis & plus ſouvent encore pillé les pays que les Abyſſiniens poſſedent de ce côté-là: mais depuis le regne de Sertza Denghel, le théâtre de la guerre des Gallas avec les Abyſſiniens a été conſtamment ſur la rive orientale du fleuve. Je veux donc dire qu'ils n'ont point formé d'établiſſemens à force ouverte ſur la rive qui dépend de l'Abyſſinie. Il ne s'y eſt établi que quelques-unes de ces tribus, qui à la ſuite de leurs guerres inteſtines, ſont venues trouver le Roi d'Abyſſinie & en ont obtenu des terres riveraines du Nil, & vis-à-vis de la nation même qu'elles abandonnoient, & contre laquelle elles ſont devenues le rempart le plus redoutable.

Les ſept dernieres tribus des Gallas demeurerent au centre du pays, c'eſt-à-dire, aux frontieres méridionales de la province de Shoa. Ces tribus ſont les moins connues, parce qu'elles ont fait moins de progrès que les autres. Elles ſe ſont cependant emparées de Walaka, petite province entre celles d'Amhara & de Shoa. Mais cette invaſion a obtenu l'agrément du Prince de Shoa, qui par politique a été bien aiſe d'avoir une barriere entre lui & le Roi d'Abyſſinie, dont il ne reconnoît guere l'autorité que pour la forme, le

gouvernement de Shoa ayant été donné à l'un de ſes ayeux en toute propriété, & étant héréditaire dans ſa famille.

TOUTES ces tribus de Gallas entourent l'Abyſſinie de l'orient au midi, & du midi à l'occident, faiſant des incurſions continuelles, brûlant & maſſacrant tout ce qui tombe ſous leurs mains; ayant en outre l'affreuſe coutume de couper les parties ſecrettes des hommes, leſquelles ils font ſécher & ſuſpendent dans leurs maiſons. Leur cruauté s'étend même juſqu'à ne pas épargner les femmes enceintes, qu'ils éventrent toujours, dans l'eſpoir de détruire un enfant mâle. Les Gallas occidentaux qui entourent la péninſule du Gojam & du Damot ſont déſignés ſous le nom de *Borens Gallas*; & ceux qui ſont à l'orient ſous celui de *Bertumas Gallas*, quoique pourtant cette épithete ſe trouve rarement dans les annales d'Abyſſinie, où les premiers ont toujours celle de Boren. Pour les autres Gallas, ils n'ont aucun ſurnom général. Ce peuple, le plus cruel ſans doute qui ait jamais habité aucun pays, eſt pourtant ſoumis à un gouvernement exceſſivement vigilant & ſévere. Les moindres querelles, les plus petites diſputes entre les particuliers, ſont ſoudain jugées & punies.

CHACUNE des trois diviſions des Gallas élit un Roi qui regne ſur ſes ſept tribus. Elles ont auſſi une eſpece de nobleſſe, dans les ſeules familles deſquelles les Rois peuvent être choiſis. Mais le mérite militaire éleve quelquefois les familles plébéïennes à la nobleſſe & au droit d'élection à la royauté. Jamais aucun de ces nobles ne peut être élu Roi qu'il n'ait paſſé l'âge de quarante ans, à moins qu'il n'ait

tué de ſa main autant d'ennemis qu'il lui manque d'années pour avoir l'âge requis.

A l'élection du Roi, le Conſeil de chaque tribu ſe raſſemble d'abord ſéparément dans ſon diſtrict. Il examine combien il eſt néceſſaire de laiſſer d'hommes dans ſon territoire, pour le garder, le gouverner, le cultiver; & enſuite, ceux qui obtiennent le plus de ſuffrages, vont joindre tous les repréſentans dans l'endroit où le Roi réſide, c'eſt-à-dire, parmi la tribu qui a fourni un Souverain il y a ſept ans. Là ils s'aſſeoient ſous un arbre, ſacré pour ces nations, & qui ſemble être leur Dieu. On le nomme Wanzey (1); il porte une fleur blanche, il a un feuillage très-touffu, & il eſt fort commun en Abyſſinie. Après différens ſcrutins, le nombre des candidats eſt réduit à quatre, & alors les ſuffrages de ſix tribus s'arrêtent : mais la ſeptieme, dont le tour eſt venu de fournir un Roi, le choiſit parmi les quatre candidats, le couronne d'une guirlande de wanzey, & met dans ſes mains un ſceptre fait auſſi de bois de wanzey. Ce Roi porte le titre de Buco.

Le Roi des Gallas occidentaux eſt déſigné ſous le nom de Lubo. Celui des autres Gallas ſous le nom de Moaty. Ce Roi dicte à l'aſſemblée qui l'a élu le meurtre & le pillage qu'elle doit entreprendre : mais il a ſoin de lui preſcrire un prompt retour, en cas que la nation ait beſoin de ſon ſecours. Les Gallas paſſent pour être très-propres à ſurprendre & à attaquer, mais ils manquent de perſévérance. Ils ſont

(1) Voyez l'article du Wanzey dans l'Appendix.

des marches incroyables; ils traverſent les rivieres, en tenant leurs chevaux par la queue, exercice auquel eux & leurs chevaux ſont accoutumés de bonne heure. Ils font, en très-peu de temps, le plus grand mal poſſible aux nations qu'ils combattent, & rarement ils ſuivent pour s'en retourner le chemin par lequel ils ſont venus. Ils forment enfin une cavalerie légere, excellente pour une armée qui eſt en pays ennemi.

Le fer eſt très-rare chez les Gallas; de ſorte que leurs principales armes ſont de longs bâtons, appointis & durcis au feu, dont ils ſe ſervent comme de lances. Leurs boucliers ſont de peau de bœuf, ſans être doublés; auſſi ces boucliers ſont-ils ſujets à ſe racornir dans les temps ſecs, & à devenir trop mous quand il pleut. Mais, malgré ces déſavantages, la cruauté des Gallas avoit fait une telle impreſſion ſur les Abyſſiniens, qu'ils ſoutenoient autrefois rarement leur premier choc. En outre le bruit qu'ils font, les cris barbares qu'ils pouſſent en chargeant l'ennemi, épouvantoient tellement les chevaux & les cavaliers, que ceux-ci ne pouvoient s'empêcher de prendre la fuite.

J'ai eu ſouvent occaſion d'entendre ces hurlemens triſtes & cruels, dans les combats qui ont eu lieu pendant mon ſéjour en Abyſſinie. Les Edjows, troupe de Gallas, qui avoient été au ſervice du Roi Joas, & qui lui étoient alliés par ſa mere, ſortie d'une de leurs tribus méridionales, les Edjows, dis-je, ſe tenoient conſtamment dans l'armée rebelle, & ſe montroient toujours les plus mal intentionnés. Ils ſe joignirent aux troupes des provinces de Begember &

de Lafta, pour attaquer la maiſon du Roi, pendant que ce Prince la commandoit en perſonne. Ils combattirent alors avec une intrépidité qui alloit juſqu'à la rage; mais ce fut ſans aucun ſuccès, & la plupart perdirent la vie contre les longues piques de la cavalerie noire du Roi, dont les chevaux étoient trop bien exercés pour être effrayés des cris des Gallas. Cependant, il faut l'avouer, la bravoure de cette troupe méritoit un ſort plus heureux.

Les femmes des Gallas ſont, dit-on, très-fécondes. Mais elles ne ſe renferment pas une ſeule journée chez elles après leurs couches. Elles font également leurs travaux de ménage, & elles retournent dans les champs. Les femmes labourent, ſement & recueillent la moiſſon. Les bœufs ſervent à emporter le bled; & alors les hommes les conduiſent. Ce ſont auſſi les hommes qui gardent le bétail dans les champs.

Les Gallas ſont, dans les deux ſexes, au-deſſous d'une taille médiocre, mais extrêmement légers & agiles. Les hommes & les femmes, ſur-tout les premiers, treſſent leurs cheveux avec des boyaux de bœuf, dont ils ſe font auſſi des ceintures; & comme ces boyaux ſe putréfient, cela leur donne une odeur épouvantable. Ils ſe frottent la tête & tout le corps avec du beurre ou de la graiſſe fondue, qui découle continuellement. Cette coutume prouve qu'ils ſortent d'un pays plus chaud que celui qu'ils habitent aujourd'hui; & elle a beaucoup de rapport avec celle des Hottentots. Les Gallas n'ont aucun vêtement ſur le corps, à l'exception d'un petit morceau de peau qu'ils portent pour cacher leurs parties naturelles, & d'une peau de chevre dont ils ſe cou-

vrent les épaules, comme nos femmes ſe couvrent d'un mouchoir.

L'ON a aſſuré (1) qu'ils n'avoient aucune eſpece de religion. Mais je crois qu'on n'a pas établi ce fait ſur des recherches aſſez profondes. L'arbre qu'ils appellent Wanzey, ſous lequel ils couronnent leurs rois, eſt adoré comme un Dieu par leurs différentes tribus. Il y a auſſi de certaines pierres auxquelles ils rendent une eſpece de culte que je n'ai jamais aſſez bien compris pour pouvoir en rendre compte. Mais certainement ils adorent la lune, & ſur-tout quand elle eſt nouvelle : j'en ai été fréquemment témoin. Ils adorent auſſi quelques étoiles, quand elles ſont dans certaines poſitions, & en différens tems de l'année. Enfin je penſe qu'ils conſervent en grande partie l'ancien Sabeïſme. Tous, tant qu'ils ſont, croient reſſuſciter après leur mort. Ils croient qu'ils reviendront ſur la terre avec le même corps qu'ils ont, mais dans un état plus parfait, & qu'ils recommenceront une nouvelle vie dans un endroit qu'ils ne connoiſſent pas, & où ils ne pourront ni mourir, ni ſouffrir d'aucune maniere. Ils n'ont qu'une idée fort obſcure, ou plutôt ils n'ont aucune idée des châtimens futurs ; mais ils ſe flattent que leur récompenſe ſera une exiſtence douce & tranquille au ſein de la même famille, des mêmes amis avec leſquels ils vivent ſur la terre. Cette perſuaſion eſt à-peu-près ſemblable à celle de toutes les autres nations payennes que j'ai vues en Afrique, & avec leſquelles j'ai intimément converſé ; c'eſt enfin ce qu'en général on appelle croire à l'immortalité de l'ame. Je ne me

(1) Jérôme Lobo, Hiſtoire d'Abyſſinie de le Grand.

ſuis

ſuis jamais apperçu qu'un ſauvage s'en formât une idée plus diſtincte, ni qu'il ſéparât l'immortalité de l'ame de l'immortalité du corps.

Les Gallas qui habitent au midi ſont, pour la plupart, convertis au mahometiſme. Mais ceux de l'Orient & de l'Occident reſtent payens. Ils ſe marient entr'eux, & ne ſouffrent jamais que des étrangers s'établiſſent dans leur pays. Cependant, à force de courage & de patience, les Maures ont trouvé le ſecret de trafiquer chez eux avec aſſez de ſûreté. Ils leur portent de la myrrhe, du ſel & de groſſes étoffes bleues, qu'ils tirent de Surate, & qu'on appelle *Marowti*. Mais le ſel eſt le principal article de leur commerce.

Les Gallas épouſent quelquefois des femmes Abyſſiniennes : mais les enfants qui proviennent de ces mariages ne peuvent occuper aucun emploi chez eux. Voici la maniere dont ce peuple ſe marie. L'époux ſe préſente devant les parens de l'épouſe, tenant dans ſa main droite une poignée d'herbe, & dans ſa main gauche une bouſe de vache, & il dit : » Puiſſe » ceci ne jamais entrer, & ceci ne jamais ſortir, ſi je ne tiens » pas ce que je promets ». C'eſt-à-dire, puiſſe la vache ne jamais mettre de l'herbe dans ſa bouche pour ſe nourir, ou puiſſe-t-elle mourir avant d'avoir rendu l'herbe qu'elle aura mangé. Enſuite les obligations matrimoniales ſont très-ſimples. L'époux jure à la jeune épouſe de lui donner à manger & à boire pendant qu'elle vivra, & de l'enterrer quand elle ſera morte.

La poligamie eſt permiſe aux Gallas : mais ils ſe contentent ordinairement d'une ſeule femme. Ils ſont même ſi mo-

dérés à cet égard, que ce ſont les femmes qui ſollicitent les hommes d'augmenter le nombre de leurs épouſes. L'amour de leurs enfans ſemble l'emporter de beaucoup ſur le goût des plaiſirs & de la volupté; & ce ſentiment ſi noble fait trop d'honneur à ces ſauvages, pour qu'on puiſſe l'oublier. Une jeune femme, qui a un ou deux enfans de ſon mari, le prie de prendre une autre épouſe, & pour mieux l'y engager, elle lui indique les plus belles filles qu'elle connoît, principalement celles qu'elle croit les plus propres à devenir meres. Après que le mari a fait ſon choix, elle va à la tente de la jeune fille & s'aſſied devant la porte dans une poſture ſuppliante, juſqu'à ce qu'elle ait été apperçue par les perſonnes qui ſont dedans. Alors elle ſe nomme à haute voix, Elle crie : » Qu'elle eſt fille d'un tel; que ſon mari poſſede » tout ce qui peut rendre une femme heureuſe; qu'elle n'a » que deux enfans; & que ſa famille étant ſi bornée, elle » prie la jeune fille qui eſt dans ſa tente de venir épouſer ſon » mari, afin que leur famille devienne puiſſante, & que dans » un jour de bataille, ſes enfans ne deviennent pas la proie » de leurs ennemis ». Il faut obſerver qu'en effet les familles des Gallas ſe réuniſſent toujours pour combattre, ſoit dans leur guerres inteſtines, ſoit dans les guerres étrangeres.

QUAND la premiere femme a obtenu une ſeconde épouſe pour ſon mari, elle la conduit elle-même chez elle. Elle la fait coucher avec ſon mari, & les ayant laiſſés enſemble, elle donne un feſtin aux parens de ſa nouvelle compagne. Là elle fait venir ſes enfans, & chaque homme porte les mains ſur la tête de ces enfans, & s'engage par

un ſerment à vivre & à mourir avec eux comme avec les ſiens propres. Après cette eſpece d'adoption, les enfans ſont menés chez tous leurs parens, & paſſent ſept jours à les viſiter. Pendant ce tems-là le mari reſte chez lui avec ſa jeune épouſe; & quand les ſept jours ſe ſont écoulés, il donne un banquet, où la premiere femme s'aſſied à côté de lui, & la ſeconde ſert à table. Dès ce moment la premiere femme reprend ſes droits, & l'autre eſt traitée par elle comme une fille aimée. Je me permettrai d'obſerver en paſſant qu'il faudroit, je crois, beaucoup de tems pour qu'une pareille coutume pût s'introduire parmi nos jeunes femmes angloiſes.

QUAND un Galla meurt, & laiſſe pluſieurs enfans, l'aîné lui ſuccede, & hérite de tout ſans aucun partage; il n'eſt même obligé, dans aucun temps, d'en faire part à ſes freres. Si le pere vit quand un fils commence à ſe raſer la tête, ce qui eſt une preuve de virilité, il lui fait préſent de deux ou trois vaches en rapport, & même davantage, ſuivant ſon rang & ſa fortune. Ces vaches, ainſi que tout ce qui en provient, demeurent à celui à qui elles ont été données, & à la mort de ſon pere, le frere aîné eſt obligé de lui en tenir compte. Le frere aîné eſt auſſi obligé de donner à ſes ſœurs, lorſqu'elles ſe marient, tout ce que leur pere leur avoit aſſuré de ſon vivant, avec ce qui en eſt provenu.

QUAND un Galla devient vieux, & n'eſt plus en état de ſoutenir les fatigues de la guerre, il eſt obligé de céder ce qu'il poſſede à ſon fils aîné, qui, en revanche, n'a beſoin

que de le nourrir ; & quand le fils aîné meurt, & qu'il laiſſe pluſieurs freres, le plus jeune d'entr'eux eſt obligé d'épouſer ſa veuve, ſi elle eſt en âge de faire des enfans : mais les enfans de ce mariage ſont toujours regardés comme appartenans au frere aîné. Il y a plus, le mariage du plus jeune frere avec la veuve de ſon aîné ne lui donne aucun droit à la ſucceſſion de cet aîné.

Les Gallas qui habitent au midi ont leurs ſept tribus diſtinguées par les noms d'Elma Kileloo, Elma Gooderoo, Elma Robali, Elma Doolo, Elma Bodena, Elma Horreta, & Elma Michaëli. C'eſt au milieu de ces ſept nations que les Marchands Mahométans paſſent pour ſe rendre à Naréa, la contrée la plus méridionale que les Abyſſiniens aient conquis.

Les principales tribus des Gallas qui vivent à l'Occident, ſont les Djawis, les Edjows ou Ayzos, & les Tolumas. Ces Gallas ſont ceux qui combattoient lorſque j'étois en Abyſſinie. Ils ſont pour la plupart payens : mais quelques-uns de leurs enfans, qui furent laiſſés jeunes à la Cour lorſque les peres s'enfuirent après le meurtre du dernier Roi, ſont devenus les meilleurs Chrétiens, & les meilleurs guerriers qu'aient les Abyſſiniens.

Il eſt ſans doute très-curieux de connoître leur maniere de ſe nourrir, de ſavoir quel eſt ce genre de proviſions aſſez faciles à charrier, pour leur permettre de traverſer d'immenſes déſerts, & de tomber à l'improviſte ſur les villes, les villages, & les moiſſons des Abyſſiniens. Eh bien, ces pro-

visions ne sont que du café rôti & pulvérisé, qu'ils mêlent avec du beurre, & dont ils font des boules assez consistantes pour pouvoir être portées sans s'écraser dans des sacs de cuir. Une de ces boules, de la grosseur d'une petite bille de billard, entretient, disent-ils, leur force & leur courage pendant toute une journée de fatigue, bien mieux que du pain & de la viande. En Arabie & en Abyssinie, on appelle la graine qui fournit cette sorte de nourriture Bun : mais je pense que son vrai nom est café, d'après Caffa, la Province méridionale de Narea, d'où elle tire son origine. La feve du café est, comme on sait, d'un blanc grisâtre, & se partage en deux grains dans la cosse ronde qui l'envéloppe. Le cafier est l'arbre le plus commun du pays, & il croît spontanément depuis Caffa jusqu'aux bords du Nil.

Ce qui est encore très-remarquable parmi les Gallas, c'est que leur langage differe absolument de tous les idiomes usités en Abyssinie, & qu'il est le même, à très peu de chose près, dans toutes leurs tribus. Nous aurons, par la suite, occasion de parler fréquemment des ravages exercés par cette nation, qui a conquis quelques-unes des plus belles provinces d'Abyssinie, & qui, peut-être domineroit maintenant sur toute l'étendue de ce vaste Empire, si la Providence n'avoit pas interposé son pouvoir d'une maniere inattendue, mais plus efficace que les plus formidables armées, & toutes les forces humaines.

Avant leur entrée en Abyssinie, les Gallas n'avoient jamais entendu parler de la petite-vérole. Cette maladie les attaqua dans une de leurs invasions; & elle fit tant de ravages

parmi eux, que les Provinces dont ils s'étoient emparés devinrent à moitié désertes, & qu'ils furent obligés de se reconnoître, dans plusieurs des cantons qu'ils occupoient, tributaires du même peuple qu'ils avoient fait trembler. Cependant leur soumission ne date que du commencement de ce siecle, & du regne de Yasous le Grand. Nous en parlerons en écrivant l'histoire de ce Prince. Reprenons maintenant la suite de Sertza Denghel, que nous avons laissé à la neuvieme année de son regne; séjournant avec son armée à Dobit, petite ville de la province de Dembea, où il étoit à portée de veiller sur le rebelle Baharnagash Isaac, & sur ses confédérés.

L'ANNÉE suivante, le Roi profita du premier temps favorable pour aller dans la province de Gojam s'opposer aux incursions des Djawis, l'une des tribus occidentales des Gallas. Les Djawis avoient en ce moment l'honneur d'avoir parmi eux le Buco, c'est-à-dire le chef, qui régnoit sur les sept tribus dont ils faisoient partie. Cependant, aux premieres nouvelles de la marche du Roi, ils repasserent le Nil, sans avoir eu le temps de ravager le pays. Le Roi se rendit alors, pour passer l'hiver, dans le Bisamo, pays situé au sud du Nil, & contrée des Djawis.

SI les Gallas ont mérité la haine des Abyssiniens par les ravages fréquens qu'ils ont commis en Abyssinie, il faut pourtant convenir qu'ils leur ont une grande obligation, puisque ce sont ces Gallas qui ont fini par ruiner leur ancien ennemi, le Roi d'Adel, désormais réduit à un état d'impuissance absolue.

SERTZA DENGHEL retourna enſuite dans le Dembea. Il trouva la milice de cette Province très-mécontente, d'après les liaiſons que les ſoldats avoient formées avec les ſoldats Maures, qui s'étoient établis parmi eux depuis les guerres de Gragné. Il trouva que les Abyſſiniens avoient abandonné, en ſecret, le Chriſtianiſme, & étoient prêts à ſe révolter. Alors il les fit aſſembler tous déſarmés, & les enveloppant avec ſon armée, il les fit tailler en pieces : trois mille hommes tomberent ce jour-là ſous le tranchant du ſabre.

LA treizieme année du regne de Sertza Denghel, Mahomet, Roi d'Adel, ſe mit en marche avec ſon armée, dans l'intention de ſe joindre au Baharnagash & au Bacha de Maſuah. Mais le Roi, attentif à tous les mouvemens de ſes ennemis, prévint leur réunion, ſurprit le Baharnagash ſeul, le battit & diſperſa ſon armée. Le Baharnagash courut le plus grand danger dans cette occaſion, & fut obligé de s'enfuir déguiſé, & de ſe cacher près du Bacha à Dobarwa. Le Roi nomma alors au gouvernement du Tigré, Darguta, vieux Général plein de courage & d'expérience. Il lui laiſſa non-ſeulement le ſoin de régir la Province, mais de veiller ſur le Bacha. Enſuite laiſſant ſes bleſſés, qu'il remplaça par des ſoldats frais de l'armée de Darguta, il eſſaya, par des marches forcées, de joindre Mahomet, qui n'avoit pas entendu parler de ſa victoire ; & apprenant que le Roi Maure étoit campé en-deça de la riviere de Wali, Sertza Denghel traverſa cette riviere, & parut tout-à-coup en préſence de Mahomet, qui abattoit ſes tentes, venant en ce moment d'apprendre la défaite du Baharnagash. Le Prince

Maure, ainſi que toute ſon armée, fut frappé de terreur à l'aſpect imprévu du Monarque Abyſſinien, qui, s'étant placé de l'autre côté de la riviere, lui avoit coupé toute retraite vers le royaume d'Adel.

CEPENDANT Mahomet craignant d'avoir encore un autre ennemi derriere lui, craignant de ſe trouver preſſé entre deux armées, ſe décida à paſſer la riviere; mais il le fit avec tant de précipitation & de déſordre, que les Abyſſiniens n'eurent d'autre peine que d'égorger les Maures, à meſure qu'ils arrivoient de leur côté. Une partie des gens de cheval voyant le ſort de ceux qui traverſoient la riviere dans l'endroit où elle étoit guéable, tenterent de la paſſer à la nage, au-deſſus & au-deſſous du gué: mais quoique le courant fût peu rapide, les équorres étoient élevées & preſqu'à pic, & la plupart des cavaliers ne pouvant faire grimper leurs chevaux à terre, ſe noyerent. D'autres furent écraſés à coups de pierre, ou percés à coups de lance. Quelques-uns d'entr'eux eurent pourtant le bonheur de paſſer très-loin du gué avec leur Roi Mahomet, qui laiſſant le reſte de l'armée derriere lui, s'échappa, ſans être pourſuivi, & alla porter lui-même la nouvelle de ſa défaite à Adel.

TOUTE l'armée Maure, à l'exception d'une partie de la cavalerie, périt ce jour-là par le fer ou par l'eau. Depuis la défaite de Gragné par Claudius, les Mahométans n'avoient pas reçu un coup ſi terrible. Le victorieux Sertza Denghel quitta alors ſon camp & ſe poſta à Zarrodeo, ſur les frontieres du royaume d'Adel, avec l'intention d'y paſſer l'hiver, & d'entrer, dès que le temps le permettroit, ſur les

terres

terres de l'ennemi, pour les ravager entiérement. Mais pour le malheur de ce Prince, ſes deux ennemis les plus terribles étoient ſitués aux deux extrémités de ſon Empire. Car, dans le même moment qu'il ſe propoſoit de faire à l'orient une excurſion contre les Adéliens, les Gallas attaquoient à l'occident la province de Gojam. Sans perdre un inſtant, Sertza Denghel traverſa toute l'Abyſſinie & vint aſſaillir les Borena Gallas, ſur les bords de la riviere de Madge. Cependant, il n'y eut point d'action conſidérable. Les Gallas eſſayerent d'attaquer le camp du Roi pendant la nuit : mais voyant qu'ils étoient trop foibles pour obtenir la victoire, ils ſe retirerent dans leur pays. Le Roi ſe rendit alors dans la province de Dembea ; & pendant qu'il étoit en chemin, rencontrant à Mainadega un parti de Falashas, appellés *les Abatis*, il tomba ſur eux avec tant de fureur, que pas un ſeul ne réchappa.

SERTZA Denghel s'étoit rendu ſi redoutable à ſes ennemis, qu'aucun d'eux n'oſoit l'attendre de pied ferme. Il obligea les Falashas d'abandonner leur Roi Radaët, qu'il exila à Wadge. Il paſſa enſuite quatre années conſécutives à dévaſter le pays des Gallas, c'eſt-à-dire, les provinces de Shao & de Bed, ainſi que les contrées de Samen & de Serkó ; qu'habitent les Falashas ; & il vainquit leur nouveau Roi Caliph, ſucceſſeur de Radaët.

EN s'avançant vers les provinces de Gojam & de Damot, les Gallas avoient conquis tout les pays bas qui ſont entre les montagnes de Narea & le Nil. Le Roi deſirant alors de s'ouvrir la communication d'un pays où il ſe faiſoit un grand commerce, & d'où il ſortoit beaucoup d'or ; traverſa le

Nil & marcha droit à ce pays, faisant fuir devant lui des multitudes de Gallas. Il fut accueilli avec beaucoup de joie par le Souverain de ces contrées qui le regardoit comme son libérateur, & qui lui fit plusieurs présens considérables. Il lui offrit sur-tout une grande quantité d'or. Sertza Denghel passa la saison des pluies dans ces contrées, & fixa sa résidence à Cuthény, où son fiere Abba Hedar mourut par un accident terrible. Le feu ayant pris à de la poudre, il fut tué, avec sa femme & ses enfans. Cette même année les Nareans demanderent à se convertir au christianisme; & le Roi leur envoya des Prêtres qui les baptiserent tous.

Tandis que Sertza Denghel délivroit le royaume de Narea de ses ennemis, le Bacha Cadward, jeune officier distingué par son mérite & sa réputation, & nommé Bacha de Masuah, venoit d'arriver de Constantinople, & commençoit à se signaler en faisant des incursions dans la province de Tigré, & en réduisant un grand nombre d'Abyssiniens à l'esclavage. Le Roi très-éloigné de cette partie de ses états, supportoit cet outrage avec impatience. Ayant donc pris des sûretés pour maintenir en paix diverses contrées limitrophes de l'Abyssinie, il conduisit son armée dans le Woggora, commettant beaucoup de cruautés dans sa marche, afin d'engager les Falashas à descendre de leurs montagnes & à lui livrer bataille.

Un peuple aussi économe & aussi attaché à ses intérêts que le sont les Juifs, ne put pas voir impunément détruire ses troupeaux & ses moissons. Une multitude immense de Falashas vint donc attaquer Sertza Denghel, l'un des meil-

leurs Généraux qu'ait vu l'Abyssinie, & commandant une armée très-peu nombreuse, mais composée de guerriers éprouvés. Geshen, frere du fameux Gédeon, étoit alors roi des Juifs, & se mit à la tête de ses troupes. La bataille se donna dans la plaine de Woggora, le 10 Janvier 1704, avec le succès qu'on devoit en attendre. Il resta sur la place quatre mille Juifs, parmi lesquels on comptoit le malheureux Geshen.

Fier de sa nouvelle victoire, Serza Denghel entra dans le pays de Kouara, où les Juifs avoient plusieurs places fortes. Partout il fut reçu en vainqueur & en maître. Tournant ensuite à gauche, il gagna la province de Woombarea, habitée par la nation des Shangallas, & ensuite les montagnes des Agows. Là il fut averti qu'il se préparoit de nouveaux troubles dans le Damot : mais les habitans de cette province n'étoient pas encore en état de se révolter ouvertement.

Cependant, pour ne pas avoir deux ennemis à la fois à une distance si éloignée l'un de l'autre, le Roi se décida, dès que les pluies eurent cessé, à marcher contre le Bacha Cadward. Le Bacha fut promptement instruit du dessein du Monarque Abyssinien, & tout aussi-tôt prêt à le recevoir ; de sorte que Serza Denghel le trouva déjà campé sur la rive du Mareb, qui lui appartenoit, mais n'ayant encore commis aucun acte d'hostilité. A l'aspect de l'armée royale, le Bacha sortit de son camp, & laissa un terrein suffisant entre lui & le Mareb, pour que le Roi pût ranger ses troupes, s'il avoit envie de passer la riviere & de l'attaquer.

Cette conduite plus présomptueuse que prudente de la part du Bacha, n'intimida point Sertza Denghel, qui accoutumé à profiter de tous les moyens, de sang froid & sans bravade, saisit l'occasion que lui présentoit son ennemi. Il rangea d'abord son armée du côté du Mareb où il étoit. Ensuite il passa la rivière en aussi bon ordre qu'il le pouvoit dans une saison de l'année, où le courant est toujours rapide & profond. Pendant que ses troupes étoient dans l'eau, il fit halte plusieurs fois pour les remettre en ordre, comme s'il avoit dû être attaqué en mettant le pied sur le rivage. Le Bacha étoit un Général habile; & l'on dit qu'en voyant la prudence soupçonneuse du Roi, il s'écria : » Oh ! combien il est » différent de son pere ! » Le Bacha faisoit alors allusion à la fougueuse intrépidité qui emportoit Menas lorsqu'il étoit à la tête de ses armées.

Sertza Denghel avoit laissé tous les équipages de l'autre côté de la riviere qu'il venoit de traverser, & il mit ses troupes en bataille vis-à-vis du Bacha, avec la plus grande tranquillité. Il sembloit être sous le commandement du Bacha, & obéir à ses ordres : mais il profitoit avec soin des moindres avantages que le terrein pouvoit lui offrir. Cependant le Bacha ne doutant point de la supériorité de ses troupes, se flatta de tenir alors le Roi entre lui & la riviere; & il crut que ce jour alloit être le dernier du regne & de la vie de Sertza Denghel.

Le combat commença des deux côtés avec une égale valeur. L'infanterie Abyssinienne repoussa l'infanterie Turque. Le Roi descendant alors de cheval, la lance & le bouclier

à la main, se mit à la tête de ses troupes pour qu'elles conservassent leur premier avantage, tandis que le Bacha, qui avoit déjà mis en fuite la cavalerie qu'il avoit attaquée, vint tomber tout-à-coup sur les fantassins que commandoit le Roi. Les Turcs en firent un grand carnage avec leurs sabres. La victoire devenoit douteuse, quand Robel, Chambellan de Sertza Denghel, & commandant les cavaliers armés de piques, qui font partie de la maison du Roi, voyant son maître en danger, fondit sur la cavalerie Turque, où étoit le Bacha, & s'ouvrant un chemin frappa d'un coup de pique l'officier qui portoit l'étendard du Bacha, & l'étendit roide mort. Puis il courut au Bacha, & n'ayant plus d'autre arme que le poignard que les Abyssiniens portent toujours à leur ceinture, il le tira & le plongea dans la gorge du Général Turc, qui expira dans l'instant. A cet aspect la terreur s'empara de l'ennemi. La cavalerie Turque prit la fuite; & il s'ensuivit une déroute générale.

Le corps du Bacha fut emporté sur une mule, & répandit la consternation dans tous les lieux où il passa. Il ne fut pas plutôt arrivé à Dobarwa qu'il fallut le faire sortir par l'autre bout de la ville. Sertza Denghel n'étoit point accoutumé à s'endormir sur ses victoires. Il entra dans Dobarwa l'épée à la main, exterminant tout ce qu'il rencontroit devant lui, payens & mahométans, & les poursuivant de cette maniere jusqu'aux frontieres de Mafuah, où il en périt un très-grand nombre de faim & de soif dans le désert.

Le Roi voulant immortaliser l'action intrépide de Robel, ordonna qu'on écrivît ces mots en lettres d'or dans les an-

nales de l'empire : » Robel, ſerviteur de Sertza Denghel, » fils de Manetchali, tua avec un couteau ordinaire, un Bacha » Turc qui étoit à cheval ».

AINSI délivré du plus redoutable de ſes ennemis, Sertza Denghel traverſa la province de Gojam, & retourna dans le royaume de Narea, paſſant au fil de l'épée tous les Gallas qu'il trouvoit ſur ſon paſſage. Il avoit laiſſé dans ce pays un nombre ſuffiſant de Prêtres & de Moines pour inſtruire les habitans dans la Religion Chrétienne. Cependant quelques Hiſtoriens du regne de ce Prince prétendent que ce ne fut qu'à ce ſecond voyage que les peuples de Narea commencèrent à ſe convertir.

QUOI qu'il en ſoit, la victoire fut fidele à ſuivre tous les pas de Sertza Denghel. Il ſe préparoit à punir les mécontens de Damot, quand un Prêtre, fameux par ſa piété & ſon eſprit prophétique, vint l'aborder & l'avertir de ne point entreprendre cette guerre. Le Roi, mépriſant le meſſage & le meſſager, déclara qu'il étoit réſolu à entrer ſans délai dans le pays de Damot : le Prêtre ſe reſtreignit alors dans ſes conſeils ; on aſſure qu'il pria le Roi de ſe reſſouvenir de ne pas manger du poiſſon d'une certaine riviere, qui arroſe le territoire de Giba dans la province de Shat : mais Sertza Denghel, fier de la victoire qu'il remporta ſur les Borens Gallas, oublia le nom de la riviere, & les avis du Prêtre, & ayant mangé du poiſſon de cette riviere, il tomba ſoudain malade, & mourut à ſon retour.

L'AUTEUR Abyſſinien dit que le funeſte accident qui mit

Sertza Denghel au tombeau, ſe renouvella ſous Yaſous le Grand, époque où cet Hiſtorien écrivoit. L'armée du Roi étoit alors campée ſur les bords de la riviere de Giba, & tous ceux qui mangerent du poiſſon pêché dans cette riviere furent malades, & moururent. Je ne prendrai pas ſur moi de décider ſi ce fait eſt vrai ou non; mais je doute que du poiſſon, ou tout autre animal ſe tenant dans l'eau impreignée d'un poiſon minéralogique, puiſſe vivre, & cependant prendre une aſſez grande quantité de ce poiſon pour faire périr les perſonnes qui mangent de ſa chair (1). On dit quelque choſe d'approchant des huitres pêchées dans des endroits où il y a du cuivre, ou ſur leſquelles on répand de la couperoſe, afin de les verdir. Toutefois, je ne crois point que ces huitres puiſſent vivre, ou du moins avoir un goût agréable, avec des préparations qui les rendroient capables de ſervir de poiſon à l'homme.

Sertza Denghel étoit d'un caractere humain, affable, & très-différent de ſon pere Menas. Fortement attaché à l'Egliſe d'Alexandrie, il ſembloit ne pas ſe ſoucier beaucoup des Prêtres Romains, & de leur religion. Quand il en parloit, il blâmoit toujours leurs préceptes; mais il louoit leur ſobriété & la ſainteté de leur vie. Ce Prince ne laiſſa point de fils légitime, mais bien pluſieurs filles qu'il avoit eues de

(1) Il me ſemble que M. Bruce a tort de douter de cela. J'ai vu pluſieurs fois à Saint-Domingue des perſonnes empoiſonnées pour avoir mangé du poiſſon pris ſur des fonds cuivrés. Dans le temps où le vent fait tomber dans la mer les pommes de manchenilier, les poiſſons & les crabes qui touchent à ce fruit n'en meurent point; mais ces poiſſons & ces crabes empoiſonnent les hommes qui les mangent. (Note du Traducteur).

la Reine Mariam Sena. Il laiſſa auſſi deux fils naturels, Za Mariam, & Jacob.

Il eſt abſolument faux que les enfans naturels n'aient point droit d'hériter de la Couronne d'Abyſſinie. Tellez, & quelques autres Ecrivains, ſe ſont trompés ſur cela. Il n'y a aucune différence à cet égard entre les fils naturels & les fils légitimes.

SERTZA Denghel ſembloit avoir deſtiné dès long-tems ſa ſucceſſion à Za Denghel, fils de ſon frere Leſana Chriſtos. Za Denghel doué des plus excellentes qualités, & déja en âge de régner, s'étoit diſtingué dans la plupart des guerres où il avoit accompagné ſon oncle. Malgré cela le Roi étant tombé malade changea de ſentiment, & céda, ſans doute, aux ſollicitations de la Reine & de quelques grands ambitieux, qui deſiroient de s'emparer du gouvernement pendant une longue minorité. On fit alors venir à la cour le Prince Jacob, enfant de ſept ans, & il fut traité en héritier du trône, ce que tout le monde pardonna facilement à l'affection d'un pere.

MAIS enfin, dès que Sertza Denghel ſentit les approches de ſa mort, l'amour de ſon pays l'emporta ſur les liens du ſang; & convoquant ſon Conſeil autour de ſon lit de mort, il tint un diſcours dans lequel il déſigna ſon ſucceſſeur. « Comme je ſens, dit-il, que je ſuis ſur le point de mourir, » ce qui m'intéreſſe le plus, après le ſalut de mon ame, c'eſt » le bonheur de mon royaume. Mon intention étoit de choi- » ſir mon fils Jacob pour mon ſucceſſeur; je l'aurois même » nommé, ſans ſa grande jeuneſſe, & peut-être, ni vous, » ni

» ni moi, n'aurions eu à nous en repentir. Toutefois, en » considérant l'état actuel de l'Empire, je préfere ſon avan- » tage à l'affection que je porte à mon fils. Je choiſis donc » Za Denghel, mon neveu, pour me ſuccéder & être votre » Roi. Je vous le recommande, comme étant propre à la » guerre, d'un âge mûr, d'une vertu exemplaire, & digne » de la couronne par ſes grandes qualités, comme par ſa » naiſſance. » Après avoir prononcé ces paroles, le Roi mou- rut à la fin du mois d'Août 1595. On enterra ſon corps dans l'Iſle Roma.

CEPENDANT, auſſi-tôt que Sertza Denghel ne fut plus; les Grands de l'Etat reprirent leurs premieres réſolutions. Les raiſons mêmes que le Roi leur avoit données en mourant pour leur montrer que Za Denghel étoit digne du trône, les faiſoient pencher à l'en exclure. Le long regne qui ve- noit de s'écouler, les avoit obligés de ſe tenir dans les bor- nes du devoir; & fatigués de cette gêne, ils vouloient un Roi enfant & une minorité telle que le leur offroit Jacob.

ZA DENGHEL.

De 1595 à 1604.

Za Denghel eſt détrôné. — Jacob eſt mis à ſa place. Rétabliſſement de Za Denghel. — Il exile Jacob dans le Narea. Il embraſſe la Religion Romaine. — Bataille de Bartcho. — Mort du Roi.

DANS le nombre des filles que laiſſa Sertza Denghel, il y en eut une de mariée à Kefla Wahad, Gouverneur de la province de Tigré, & une autre à Athanaſius, Gouverneur d'Amhara. Ces deux hommes, ſans contredit, les plus puiſſans du royaume, virent, ainſi que Mariam Sara, leur belle-mere, que Za Denghel étant d'un âge mûr, & ayant toutes les qualités propres à régner, il ne leur laiſſeroit d'autre part dans le gouvernement que les emplois auxquels leur mérite leur donneroit droit de prétendre comme les autres ſujets.

EN conſéquence, dès que Sertza Denghel fut mort, peut-être même avant qu'il eût fermé les yeux, il ſe forma une conſpiration contre le ſucceſſeur de ce Roi; & le Triumvirat envoya un corps de troupes qui ſe ſaiſit de Za Denghel & le mena priſonnier à Dek, grande Iſle, appartenant à la Reine, & ſituée dans le lac Tzana. Za Denghel fut retenu là pendant quelque temps: mais enfin, il trouva le moyen de s'é-

chapper, & il ſe retira dans les montagnes ſauvages & inacceſſibles du Gojam, qui forment, en cet endroit, les bords du Nil. Les conjurés avoient porté leurs précautions encore plus loin, & les événemens qui arriverent depuis, prouverent que ces précautions étoient bien fondées. Ils avoient envoyé un parti de ſoldats pour ſurprendre Socinios : mais ce Prince, qui ſe tenoit ſur ſes gardes, ne vît pas plutôt le ſort de ſon couſin Za Denghel, qu'il s'éloigna de maniere à prouver qu'il ſentoit toute l'importance de ſes prétentions, & qu'il n'étoit point ſpectateur indifférent de la révolution.

POUR bien connoître les droits des Princes qui monterent tour-à-tour ſur le trône, dans le cours de la guerre ſanglante qui s'alluma alors, il eſt néceſſaire de ſe rappeller que l'Empereur David III eut trois fils. L'aîné étoit Claudius, qui lui ſuccéda, & dont nous avons déjà donné l'hiſtoire. Le ſecond ſe nommoit Jacob. Il mourut avant le Roi ſon frere ; mais il laiſſa deux fils, Taſcar & Facilidas. Le troiſieme enfin étoit ce Menas, qui fut le ſucceſſeur de Claudius, & dont l'hiſtoire a été également écrite.

MENAS eut quatre fils, le premier étoit Sertza Denghel, ſurnommé Melec Segued, qui monta ſur le trône après ſon pere, & dont je viens de peindre le regne glorieux ; le ſecond Aquieter, le troiſieme Abaté, & le quatrieme Lezara Chriſtos, pere de ce même Za Denghel, choiſi par ſon oncle Sertza Denghel, pour monter après lui ſur le trône.

TASCAR, fils de Jacob, mourut avant d'être majeur.

Couronné, ainſi que nous l'avons dit, par le Baharnagaſſi, qui le fit révolter contre Menas, il fut vaincu & précipité par ordre du Roi, du ſommet du roc Lamalmon. Facilidas, ſecond fils de Jacob, vécut long-temps. Il avoit de grandes poſſeſſions en Gojam, & il fut tué en combattant pour repouſſer les invaſions des Gallas.

Ce Facilidas eut un fils naturel nommé Socinios, à qui il laiſſa ſes biens. Socinios étoit neveu de Sertza Denghel, & couſin-germain de Za Denghel, déſigné pour ſucceſſeur à la couronne. Ainſi Za Denghel étant empriſonné, & Jacob rejetté, il n'y avoit point de doute que Socinios ne réclamât le trône, comme le plus proche héritier de David III, communément appellé Wanag Segued.

Dès ſon enfance Socinios avoit été accoutumé aux armes, & endurci à la fatigue. Une partie de ſes poſſeſſions avoient été uſurpées, à la mort de ſon pere, par des favoris de Sertza Denghel; & il eſpéroit qu'en parvenant à la couronne, Za Denghel lui feroit rendre tout ce qui lui appartenoit; car ces deux Princes étoient non moins liés par l'amitié que par le ſang. Jamais Socinios, dit l'Hiſtorien d'Abyſſinie, n'auroit fait un ſeul pas pour monter ſur le trône, ſi Za Denghel, ſon couſin, avoit obtenu le ſuccès qu'il méritoit.

Il étoit alors à la tête d'un corps de troupes aſſez conſidérable. Il venoit d'aider Raſa Chriſtos, Gouverneur de Gojam, à repouſſer les Gallas qui avoient fait une irruption dans cette Province; & le courage & la prudence qu'il

montra ce jour là, imprimerent fortement dans l'esprit des soldats, qu'il seroit bientôt le plus vaillant guerrier de son tems.

La Reine & ses deux gendres ayant échoué dans leur entreprise contre Socinios, furent obligés de suivre le seul parti qu'il leur restoit à prendre. Ils firent couronner Roi (1) enfant, Jacob, âgé de sept ans, qu'ils mirent sous la tutelle du Ras Athanasius.

Ces trois ambitieux s'associerent en même tems Za Selassé, homme de basse naissance, & d'une nation obscure de payens appellés les Guzagués, distingué d'ailleurs par son courage & son sang froid, qui l'avoient rendu cher aux soldats : mais turbulent, séditieux, sans délicatesse, sans reconnoissance, sans foi, & se souciant aussi peu de son Prince que de sa patrie.

Le jeune Roi Jacob souffrit patiemment le joug de ceux qui le gouvernoient, pendant tout le tems que sa minorité put lui servir d'excuse. Mais parvenu à l'âge de majorité, il commença à prendre peu-à-peu part aux affaires ; & s'appercevant de quelques mesures, qui tendoient à prolonger le gouvernement de ses tuteurs, il bannit, de son propre mouvement, Za Selassé, auteur de ces mesures, & il l'envoya jusque dans le royaume de Narea.

---

(1) Ce titre de Roi enfant semble avoir été employé comme un surnom en Abyssinie, & on le conserve jusqu'à ce jour.

CE coup d'autorité allarma la Reine & ſon parti. Ils prévirent que dès ce moment tous les hommes vertueux, tous ceux qui aimoient la patrie, ſe rapprocheroient du jeune Roi, & s'efforceroient d'anéantir le pouvoir des tyrans. Ainſi, au lieu d'attendre cette cataſtrophe, ils réſolurent de rappeller au trône Za Denghel, qui étoit reſté dans les montagnes ſituées entre la province de Gojam & celle de Damot. Afin d'écarter de l'eſprit de Za Denghel toute crainte de trahiſon, le Ras Athanaſius ſe rendit au Palais, & tandis que Jacob étoit ſur ſon trône, il l'accabla publiquement des reproches les plus injurieux & les plus mépriſans; il le traita d'enfant têtu, opiniâtre, extravagant; il le déclara indigne de régner, & il lui annonça que Za Denghel alloit venir reprendre ſa place. La conduite de Jacob en cette occaſion ne fut point telle que les propos inſolents d'Athanaſius ſembloient le faire craindre. Il répondit tranquillement & avec douceur à ces invectives; mais voyant qu'il étoit entierement au pouvoir de ſes ennemis, il abandonna ſon palais pendant la nuit, & il prit la route du Samen, ne doutant point de trouver ſûreté & protection, s'il pouvoit une fois gagner les rochers eſcarpés qu'habitoient les parens de ſa mere.

LA fortune ſembla d'abord favoriſer les deſſeins de ce jeune Prince. Il arriva dans un petit village, ſitué ſur les confins du pays où il alloit; mais c'eſt-là qu'il fut découvert & arrêté; & on le ramena à Za Denghel, qu'il trouva déjà placé ſur ſon trône.

DANS ces occaſions la coutume barbare des Abyſſi-

niens eſt de mutiler les prétendans à la couronne, de leur couper le nez, une oreille, une main ou un pied; afin que s'ils vivent après cette cruelle opération, ils ne ſoient du moins plus à craindre; parce que, ſuivant les loix du pays, perſonne ne peut parvenir ni à la royauté ni à la prêtriſe, ſans avoir tous ſes membres bien entiers. Cependant Za Denghel ne pouvant pas uſer d'une telle inhumanité envers ſon jeune & malheureux rival, ſe contenta de l'exiler dans le royaume de Narea.

Depuis l'inſtant où le Bacha Semur avoit été mis en poſſeſſion de Dobarwa par le Baharnagash Iſaac, révolté contre Menas, la religion Romaine ſe trouvoit ſans ſoutien. Tous les Prêtres de cette religion reſtés en Abyſſinie y étoient morts, & l'entrée du royaume demeuroit fermée aux autres, par la violente animoſité des Turcs, & les cruautés qu'ils exerçoient ſur les miſſionnaires qui tomboient entre leurs mains. Cependant Melchior Sylvanus, Indien, Vicaire de l'égliſe de Sainte-Anne à Goa, fut jugé propre à aller porter quelques ſecours au petit nombre de catholiques que l'Abyſſinie comptoit encore. Son langage, la couleur de ſon teint, ſon air & ſes manieres orientales, tout ſembloit promettre qu'il réuſſiroit à tromper la vigilance des ennemis de la foi.

En effet, il ſe rendit à Maſuah en 1597, & il pénétra en Abyſſinie, ſans qu'on ſoupçonnât ce qu'il étoit. Il eſt vrai que la puiſſance des Turcs avoit été conſidérablement diminuée par la victoire de Sertza Denghel, qui, comme nous l'avons déjà rapporté, tua le Bacha Cadward, & ſe remit en

poſſeſſion de la ville de Dobarwa & de toutes ſes dépendances. Les miſſionnaires pouvoient eſpérer d'éviter les premiers dangers. Mais il en reſtoit d'autres qui leur fermoient le paſſage des Indes, & il falloit pour leur échaper non moins de prudence que de courage.

En l'année 1600, Pierre Paez, le plus eſtimable de tous les miſſionnaires qui ont paru en Abyſſinie, & celui qui y a eu les plus grands ſuccès, arriva à Maſuah. Il avoit éprouvé un long empriſonnement & beaucoup de ſouffrance, avant de pouvoir atteindre cette iſle : mais enfin il fut à même de ſe charger du petit troupeau catholique, & de relever Melchior Sylvanus, qui retourna dans l'Inde.

Paez ne s'empreſſa point de paroître à la cour, comme l'avoient fait ſes prédéceſſeurs, & comme ſes ſucceſſeurs le firent toujours : mais ſe tenant renfermé dans le couvent de Fremona, dans la province de Tigré, il ſe mit à apprendre ſans relâche à écrire le Géez, & il acquit une connoiſſance ſi profonde de cette langue, qu'il l'emportoit ſur les naturels même du payŝ. Il s'adonna alors à l'inſtruction de la jeuneſſe, & il recevoit dans ſon école les enfans des Abyſſiniens comme ceux des Portugais. Les grands progrès des diſciples porterent bientôt au loin la réputation du maître. Juan Gabriel, un des Officiers Portugais les plus diſtingués, fut le premier qui parla de lui à Jacob, qui régnoit alors, & ce Prince fit donner ordre à Paez de venir le joindre dès que la ſaiſon des pluies ſeroit paſſée.

Au mois d'Avril 1604, Paez, accompagné de deux de ſes

ſes jeunes éleves, ſe préſenta au Monarque qui tenoit alors ſa Cour à Dancas, & qui le reçut avec les mêmes honneurs qu'on accorde aux perſonnes du premier rang. Une telle diſtinction ne manqua pas de déplaire aux moines Abyſſiniens qui prévirent ſoudain que leur abaiſſement ſuivroit l'élévation de Paez : ils ne ſe tromperent point. Dans une diſpute qui eut lieu en préſence du Roi, le lendemain de l'arrivée de Paez, ce Portugais voulut que ſes deux jeunes diſciples ſoutinſſent ſa cauſe contre tous les Théologiens Abyſſiniens. Quiconque connoît l'ignorance groſſiere des Prêtres de cette nation, ne peut nullement douter que dans de pareilles querelles, la victoire la plus aiſée & la plus complette ne dût reſter du côté des enfans.

ALORS on dit la Meſſe ſuivant l'uſage de l'Egliſe Romaine, & Paez prononça enſuite un ſermon, qui bien que le premier prêché en Abyſſinie, ſurpaſſa de ſi loin, par l'élégance & la pureté de la diction tout ce qu'on connoiſſoit dans la langue ſavante, dans le Géez, que les auditeurs le regarderent comme un premier miracle du Prédicateur.

ZA Denghel fut ſi frappé de la beauté de ce ſermon, que dès cet inſtant, non-ſeulement il prit la réſolution d'embraſſer la religion catholique, mais il en fit part, bientôt après, à Paez lui-même, le faiſant cependant jurer de tenir la choſe ſecrette pendant un certain temps. Toutefois ce ſerment exigé de Paez avec tant de prudence, fut imprudemment rendu inutile par le Roi lui-même, qui étant d'un caractere trop ardent pour ſe contraindre, après avoir été convaincu, fit proclamer une défenſe de fêter dorénavant

le Samedi ou le Sabbat des Juifs. Il fit en même temps écrire au Pape Clément VIII, & à Philippe III, Roi d'Eſpagne & de Portugal, pour leur offrir ſon amitié, & leur demander des gens de métier pour apprendre à travailler à ſes ſujets, & des Jéſuites pour prêcher la Religion Catholique.

Ces meſures trop promptes furent bientôt divulguées; & chaque mécontent, qui portoit dans ſon cœur des principes de révolte, ne manqua pas d'aſſurer que ſon mécontement étoit l'effet de ſon zele pour la vraie Religion.

La plupart des gens de la Cour ſuivirent l'exemple du Roi. Quelques-uns agiſſoient en courtiſans pour mériter la faveur du Prince, & ne ſe propoſoient de ſuivre la Religion Romaine que tant qu'elle ſeroit à la mode, qu'elle ſerviroit leurs intérêts, qu'elle ne les expoſeroit à aucun danger. D'autres ſe conformoient au ſentiment du Roi, par un véritable attachement pour lui, pour lui obéir comme à leur légitime Souverain, parce qu'ils avoient une confiance entiere en ſa raiſon ſupérieure, parce qu'il connoiſſoit mieux que perſonne l'avantage de ſon royaume, dans l'état malheureux où il ſe trouvoit, & les moyens de maintenir ſa puiſſance, ſi intimement liée avec le bonheur de ſon peuple. Mais peu, très-peu de perſonnes, à ce qu'on croit, adopterent la foi catholique, d'après le ſermon de Paez, quelque pur qu'en fût le langage, & quelqu'éloquent que fût le Prédicateur. Il s'étoit déja écoulé plus de cent ans ſans que les Abyſſiniens en général fuſſent convaincus, ſans même que rien prouvât qu'ils étoient prêts à l'être.

CEPENDANT les Jéſuites ont cité un exemple de la converſion ſoudaine qu'occaſionna le ſermon de Paez, exemple que je ne veux point omettre par rapport à eux, quoiqu'il n'en ſoit point parlé dans les annales abyſſiniennes. Il eſt vrai que ce n'eſt pas là qu'on doit le chercher; &, s'il n'y eſt pas, je ne prétends pas dire qu'il en ſoit moins authentique.

UN Moine Abyſſinien, très-avancé en âge, aborda Paez, & lui dit à haute voix devant le Monarque : » Quoique j'aie » long-temps vécu ſans douter de l'orthodoxie de l'Egliſe » Grecque, je rends graces à Dieu de ce qu'il m'a laiſſé » ſur la terre juſqu'à ce jour, & procuré, par ce moyen, » l'occaſion de connoître la vérité. Vous avez expliqué les » choſes que nous ſavions déja, de maniere qu'elles nous » ſont rendues plus intelligibles, & que nous ſommes con- » firmés dans notre croyance; & vous avez rendu ſi claires » les choſes difficiles à comprendre, que nous nous éton- » nons déſormais de l'aveuglement qui nous empêchoit de » les voir. Ainſi, pour prix des lumieres que je viens de » recevoir de vous, je déclare ici que j'ai fermement réſolu, » avec l'aide du Tout-Puiſſant, de vivre & de mourir » dans la foi que vous profeſſez, & que vous venez de » prêcher ».

PARMI les perſonnes de la Cour les plus attachées au Roi, on diſtinguoit Laéca Mariam, le compagnon inſéparable de ſa bonne & mauvaiſe fortune. Il avoit ſuivi ce Prince autant par affection que par devoir, ſans chercher jamais à éviter les conſéquences qui ſembloient devoir réſulter de ſa con-

duite. Sa réputation de valeur & de talens guerriers égaloit au moins celle de Za Selaſſé : mais, dans tout le reſte, il différoit de ce Général. Il étoit modéré dans ſa conduite, prudent dans ſes diſcours, plus prompt à rendre de bons offices qu'à en promettre, affable, poli, & ſi modeſte, ſi humble même, qu'on croyoit preſqu'impoſſible que ces qualités fuſſent naturelles à un homme qui avoit ſi ſouvent donné des preuves de ſa ſupériorité dans les occaſions difficiles.

Cet homme, le véritable ami du Roi, fut un de ceux qui embraſſerent la Religion Catholique le même jour que ce Prince, parce qu'il voulut ſans doute ſuivre ſon exemple. Mais cette converſion devint bientôt le prétexte dont leurs ennemis ſe ſervirent pour pouvoir les aſſaſſiner l'un & l'autre. Za Selaſſé, irrité d'avoir un rival en aucun genre, & ſur-tout dans l'art de la guerre, commença à tenir des aſſemblées avec les Moines, à qui il apprit à croire ce que la conduite du Roi annonçoit journellement, c'eſt que l'Egliſe d'Alexandrie alloit être totalement réprouvée, & qu'il n'y auroit plus d'autre Religion tolérée en Abyſſinie que la Religion Romaine.

La province de Gojam, toujours oppoſée à ce qui portoit la moindre apparence d'inclination pour l'Egliſe Romaine, ſe déclara contre le Roi. Avant d'aller joindre ſes complices, le traitre Za Selaſſé eut une conférence avec l'Abuna Petros, & lui propoſa de délier les ſoldats, & tous les ſujets de Za Denghel, de leur ſerment de fidélité. L'Abuna, homme lâche & corrompu, violent ennemi du

Roi, & ardent à ſoutenir la cauſe des rebelles, balança pourtant quelques inſtans, non qu'il répugnât à nuire à ſon Maître, mais il ne comprenoit pas que cette démarche pût avoir l'effet qu'en eſpéroit Za Selaſſé; & il lui demanda quel avantage il ſe promettoit d'une pareille nouveauté? Le traître l'aſſura que c'étoit préciſément parce que la choſe étoit nouvelle qu'elle auroit plus de ſuccès; & alors l'Abuna délia tous les Abyſſiniens de la fidélité qu'ils avoient jurée à Za Denghel, déclarant le Roi maudit & excommunié, ainſi que tous ceux qui défendroient & favoriſeroient ſa cauſe.

Je dois obſerver, que quoique j'écrive ici l'hiſtoire du dix-ſeptieme ſiecle, il n'y avoit point encore eu d'exemple en Abyſſinie qu'un Prêtre eût oſé excommunier ſon ſouverain, excepté celui d'Honorius, qui excommunia Amda Sion à cauſe de ſon double inceſte. Le doute que les Jéſuites eux-mêmes diſent qu'eut le fanatique Petros, ſur l'effet de l'excommunication, qu'il regardoit comme une nouveauté, prouve que cette pratique n'avoit point pris racine dans l'égliſe d'Alexandrie. Les malédictions de l'Abuna ne ſervirent effectivement de rien juſqu'à ce que Za Selaſſé ſe fût mis à la tête de l'armée des rebelles raſſemblés en Gojam. Le Roi étoit déjà prêt à partir de Dancaz pour marcher à la rencontre du traître.

Za Denghel s'avança ſoudain dans la plaine de Bartcho. Pendant qu'il étoit en route, il fut d'abord abandonné par le Ras Athanaſius, & enſuite par une grande partie de ſes troupes. Cette déſertion lui montra les premiers effets de

l'excommunication lancée par l'Abuna; & les choſes allerent au point que Juan Gabriel, Officier Portugais de la premiere diſtinction, conſeilla au Roi d'éviter une bataille, & de ſe retirer pendant qu'il en étoit encore tems, dans quelqu'endroit fortifié pour paſſer le reſte de l'année, & attendre que l'erreur de ſes ſujets fût diſſipée. Mais ce Prince ſe croyant deshonoré s'il avoit l'air de fuir devant un rébelle, réſolut de combattre Za Sélaſſé, qui, habile Général lui-même, connoiſſoit bien tout le danger auquel l'expoſoient des délais.

Ce fut le 13 Octobre 1604, que le Roi ayant rangé ſon armée en bataille, ayant placé 200 Portugais avec un grand nombre d'Abyſſiniens à la droite, & s'étant chargé lui-même de la gauche, demanda Pierre Paez pour qu'il vînt donner l'abſolution : mais ce Jeſuite étoit alors fort loin dans la province de Tigré, où il détruiſoit par ſes exorciſmes les chenilles, les papillons, les ſouris, & divers autres ennemis, occupation bien plus précieuſe pour lui que la vie d'un Roi, qui s'étoit laiſſé aveuglément conduire au carnage par ſes prédications fanatiques.

Dès le commencement de la bataille le ſuccès parut être tout entier pour Za Denghel. A la droite de ſon armée, les Portugais, commandés par un vieil Officier expérimenté, renverſerent avec leurs armes à feu tout ce qui étoit devant eux : mais à la gauche où étoit Za Denghel, les choſes tournerent différemment. Toute ſa diviſion s'enfuit, excepté un corps de Nobleſſe, ſes Officiers, ſes amis, qui reſterent autour de lui & combattirent vaillamment pour ſa défenſe. Le Roi lui-même exceſſivement adroit à manier les

armes, vigoureux, agile, excellent cavalier, & encore à la fleur de ſon âge, déploya une valeur qui ſembloit être au-deſſus d'un mortel : mais enfin ce Prince & ſes amis ſe trouvant enveloppés par l'armée entiere de Za Selaſſé, & leur nombre diminuant à chaque inſtant, ils ne purent plus longtems réſiſter.

LAÉCA Mariam n'étant occupé qu'à défendre la vie du Roi, & frappant avec fureur tous ceux qui ſembloient menacer ce Prince, fut percé avec une lance par un ſoldat, qui s'étoit approché de lui ſans qu'il le vît. A cet aſpect le Roi emporté par l'ardeur de venger la mort de ſon ami, ſe précipita comme la foudre ſur l'eſcadron oppoſé, & il reçut dans la poitrine un coup de lance qui le renverſa de ſon cheval. Quelque terrible que fût ce coup, Za Denghel ſe releva ſans tarder, & mettant l'épée à la main, il continua à combattre avec la même intrépidité. Il étoit alors aſſailli par une troupe de ſoldats, qui formoient un cercle autour de lui, & dont la plupart ſe tenoient, par crainte, à une certaine diſtance, lui lançoient des coups mal dirigés, & le combattoient, pour ainſi dire, comme ils auroient pû combattre quelque animal féroce. D'autres deſirant qu'il ſe rendît priſonnier, s'abſtenoient de le frapper, par un reſte de reſpect pour ſon rang & ſon caractere. Mais le traître Za Selaſſé parut en cet inſtant, & voyant le roi prêt à tomber de fatigue & couvert de bleſſures, il dirigea ſa lance, enfonça ſes éperons dans les flancs de ſon cheval, & fondit ſur le prince, qu'il frappa au front. Ce coup renverſa le Roi ſans ſentiment ; & bientôt on acheva de le tuer.

AVEC Za Denghel finit la bataille. Pluſieurs de ſes guer-

riers le virent tomber ; un plus grand nombre encore apperçut ſon corps après l'action : mais aucun n'oſa ſe charger de le prendre, ni même faire ſemblant de le reconnoître. Il reſta ainſi délaiſſé pendant trois jours : mais enfin trois payſans allerent l'enlever & l'enterrerent au bout d'une plaine dans un petit bâtiment qui reſſemble à une chapelle, & qui n'a pas plus de ſix pieds de haut. J'ai vu ce bâtiment. Il eſt ombragé par un très-bel arbre, de l'eſpece qu'on nomme en Abyſſinie *Saſſa*. Le corps du Roi demeura là dix ans. Au bout de ce tems Socinios le fit porter de cet humble mauſolée dans le monaſtere de Daga, au milieu du lac de Dembea, où on lui fit alors des obſéques magnifiques.

LA mort de Za Denghel cauſa une douleur ſi grande, & l'horreur que ce crime répandit ſur ceux qui l'avoient commis fut telle, que Za Selaſſé & le Ras Athanaſius furent longtems ſans oſer nommer un nouveau Monarque. Ils y avoient pourtant ſongé avant la bataille : mais la crainte de Za Denghel, l'incertitude de cette journée les avoient empêché de le faire d'un commun accord. Il n'y avoit point de doute que le choix ne tombât ſur Jacob : mais Jacob étoit exilé au loin ſur la montagne de Caffa, dans le royaume de Narea. D'ailleurs le lieu de ſa réſidence étoit incertain, & pour aller l'y chercher il falloit traverſer des déſerts immenſes, que les excurſions des Gallas rendoient dangereux & ſouvent impraticables.

JACOB.

De 1604 à 1605.

Jacob fait des propoſitions à Socinios. —Ses propoſitions ſont rejettées. — Il entre en campagne. — Imprudence & défaite de Za Selaſſé. — Bataille de Debra Tzeït. — Jacob eſt vaincu & tué.

PENDANT l'interregne Socinios parut en Amhara, non comme un candidat qui vient ſe préſenter, parce qu'il compte ſur un pouvoir & des ſecours étrangers, mais comme un conquérant à la tête d'une armée qui quoique peu nombreuſe, eſt bien diſciplinée, & prête à réduire par la force ceux qui refuſeroient de reconnoître ſes droits.

LA premiere choſe qu'il fit fut de charger Bela Chriſtos, homme d'un mérite reconnu, d'aller trouver le Ras Athanaſius, qui étoit alors en Gojam, de lui repréſenter les droits qu'il avoit de ſuccéder à Za Denghel, de lui demander le ſecours de ſes troupes, & de lui déclarer qu'il reconnoîtroit cet important ſervice auſſi-tôt qu'il en auroit le pouvoir. Cependant, ſans attendre la réponſe d'Athanaſius, il traverſa le Nil & entra en Gojam à la tête de ſa petite armée; & ſoudain il envoya un ſecond meſſage au Ras, pour le prévenir de ſa marche, & lui ordonner de ſe tenir prêt à le recevoir comme ſon ſouverain.

CETTE démarche prompte & hardie de Socinios confondit le Ras Athanaſius. Il n'avoit pas encore eu le tems de ſe concilier avec Za Selaſſé, ſon ami; & il étoit alors trop tard. De tous ceux qui ſe trouvoient en ce moment en Abyſſinie, Socinios étoit le ſeul qui ſollicitât la couronne. De plus, il étoit tout prêt à la recevoir, & tous les ſoldats l'aimoient beaucoup. Ainſi ces diverſes raiſons furent cauſe que le Ras Athanaſius crut devoir ſe prêter de bonne grace aux circonſtances. Il alla, avec tous ſes ſoldats, au-devant de Socinios, comme ſi c'eût été de bonne volonté; & il le ſalua Roi, au milieu des acclamations des deux armées réunies.

AYANT ſi bien réuſſi avec Athanaſius, Socinios ne perdit point de tems pour eſſayer s'il ſeroit auſſi heureux auprès de Za Selaſſé, qui étoit alors dans ſon gouvernement de Dembea. Il lui fit dire : » Que Dieu, par ſa grace, l'ayant » appellé au trône de ſes ancêtres, il alloit dans la province » de Dembea, où il lui ordonnoit de préparer ſes troupes à » le recevoir & à mériter les bienfaits qu'il ſe diſpoſoit à lui » accorder ». A cette nouvelle Za Selaſſé parut comme frappé d'un coup de tonnerre. Le ſouverain qu'il vouloit choiſir étoit Jacob, parce qu'il ſavoit par expérience qu'il pourroit le gouverner plus facilement qu'un autre; & celui qu'il craignoit le plus étoit Socinios, parce qu'il connoiſſoit ſes grandes qualités, & qu'il ne doutoit pas que ce prince ne regnât par lui-même. Après s'être concerté avec ſes partiſans, Za Selaſſé fit répondre à Socinios : » Que n'ayant » point été inſtruit de ſes réclamations juſqu'à ce moment, » il avoit déjà envoyé un meſſage dans le royaume de Narea,

» pour inviter Jacob à venir, & qu'il attendoit la réponſe » de ce Prince : mais que ſi Jacob ne paroiſſoit point, il re- » cevroit Socinios avec tout le reſpect & l'affection due à un » Souverain; & qu'il eſperoit qu'il daigneroit lui accorder le » court délai dont il s'étoit mis dans le cas d'avoir beſoin, » par inadvertance & très-innocemment.

CETTE réponſe ne pouvoit en aucune maniere être agréable à Socinios, qui renvoya ſoudain ſon émiſſaire à Za Selaſſé pour lui ſignifier : » Qu'il étoit déjà Roi; qu'il ne céderoit » jamais ſon droit à Jacob, dès longtems dépoſé & déclaré » indigne de regner; & qu'il ne le céderoit pas même à » ſon pere Melec Segued, quand il ſortiroit de la tombe » & qu'il redemanderoit le trône ſur lequel il s'étoit aſſis » ſi long-tems ».

ZA Selaſſé voyant qu'il n'y avoit point d'accommodement à attendre de Socinios, commença par empriſonner l'envoyé, & au lieu de faire au Prince une nouvelle réponſe, il ſe mit tout de ſuite en marche avec ſon armée, pour tâcher de le ſurprendre avant qu'il eût eu le tems de prendre ſes meſures. Ce projet lui réuſſit; car Socinios qui étoit tout-à-coup tombé malade, & qui ne ſavoit pas trop quelle confiance il pouvoit avoir en l'armée d'Athanaſius, ſe retira à la hâte dans les montagnes d'Amhara. Athanaſius ſe retira auſſi de ſon côté, juſqu'à ce qu'il pût ſavoir le parti qu'il devoit prendre avec Za Selaſſé & le Roi.

L'ON n'avoit encore aucune nouvelle de Jacob. L'hiver étoit preſque paſſé; & non-ſeulement les troupes, mais tou-

tes les classes du peuple paroissoient fatiguées de ce long interregne, & soupiroient après leur ancienne forme de gouvernement. Chacun disoit, que puisque Jacob ne paroissoit point, il n'y avoit aucune raison d'exclure Socinios, dont les droits n'étoient pas douteux, & qui avoit toutes les qualités propres à faire un bon Roi.

Za Selassé voyant que cette opinion faisoit tous les jours des progrès parmi ses soldats, & craignant qu'ils ne se mutinassent & ne le laissassent seul, se fit une vertu de la nécessité. Il fit partir un envoyé pour reconnoître Socinios pour Souverain, & déclarer qu'il étoit prêt à lui jurer obéissance & fidélité. Socinios reçut ce message avec une apparente satisfaction; & il chargea un Moine, homme de mérite, en qui il avoit beaucoup de confiance, d'être son représentant, & d'aller recevoir l'hommage de Za Selassé, & de son armée. A l'approche de ce Moine, Za Selassé envoya dix de ses principaux Officiers pour le recevoir & le conduire dans son camp; & quand il fut arrivé, le Général & toute l'armée jurerent fidélité à Socinios. On donna des présens, on célébra des fêtes, ainsi qu'il est d'usage à l'avénement d'un nouveau Souverain, & tout le camp s'abandonna à la joie.

Ces bonnes nouvelles parvinrent immédiatement à Socinios & au Ras Athanasius. Mais tandis que l'armée de Za Selassé célébroit des réjouissances, un émissaire vint, de la part de Jacob, annoncer au Général que ce Prince étoit en Dambéa, & qu'il lui accordoit le double titre de Betwudet & de Ras, avec la lieutenance générale du Royaume. Za

Selassé, au comble de ses vœux, distribua beaucoup de présens à ses soldats, & prit, sans tarder, le parti d'aller joindre Jacob : mais auparavant il écrivit en secret aux dix Officiers qui avoient accompagné le représentant de Socinios, de venir le rejoindre aussi promptement qu'il leur seroit possible, & avant que l'arrivée de Jacob fût connue. Huit d'entr'eux furent assez heureux pour s'en revenir; mais les deux autres furent pris dans leur fuite, & on les ramena à Socinios, qui leur fit soudain donner la mort.

Le Ras Athanasius, voyant que les affaires de Jacob tournoient si heureusement, renonça à Socinios, & se rendit à Coga, auprès du nouveau Monarque, pendant que Socinios se retiroit en Amhara. Ce Prince étoit alors à la tête d'une armée très-respectable, & il attendoit avec impatience le moment de punir l'ambition de Jacob, & la double perfidie d'Athanasius & de Za Selassé.

Quoique Jacob fût alors assis sur son trône, & environné d'une puissante armée, & des grands Officiers de l'Empire, la crainte que lui inspiroit Socinios le troubloit incessamment. Pour se délivrer de cette inquiétude, il s'adressa à la mere de son rival, & la chargea pour lui d'une offre de paix & d'amitié, lui promettant en outre de lui donner les royaumes d'Amhara, de Walaka & de Shoa, avec toutes les terres que son pere avoit possédées dans les autres parties de l'Abyssinie. Mais Socinios répondit brièvement : » Qu'aucun homme ne pouvoit lui ôter ce qu'il » tenoit de Dieu; que tout l'Empire lui appartenoit, & que » tant qu'il respireroit il n'en abandonneroit pas la moindre

» partie; qu'il avertiſſoit Jacob d'y faire bien attention; » de réſigner paiſiblement une couronne qui ne lui appar- » tenoit pas, & dont l'uſurpation l'entraîneroit, lui & ſa » patrie, à une perte inévitable ».

Une replique ſi fiere démontrant aſſez la réſolution de Socinios, Jacob entra en campagne, & fut bientôt ſuivi par Za Selaſſé. Mais ce traître inſolent, ne pouvant jamais ſe contenir dans les bornes du devoir, même ſous un Roi de ſon choix, ne voulut point joindre ſes forces à celles de ce Prince, & ſe mit à la tête d'une armée particuliere, & ſoumiſe à ſes ſeuls ordres. Ainſi ayant leurs camps ſéparés, choiſiſſant un terrein différent, & ſe trouvant ſouvent à une grande diſtance l'un de l'autre, ils arriverent dans la province de Begember, en préſence de Socinios. Jacob s'avança même ſi près, que de la tente de Socinios on pouvoit diſtinguer la ſienne, & le lendemain le Roi & Za Selaſſé, ayant rangé leurs armées en bataille, offrirent le combat à Socinios.

Mais ce Prince vit trop bien que la partie n'étoit pas égale; & quoiqu'il ne deſirât pas moins que Jacob d'en venir aux mains, il ne le pouvoit pas en ce moment. Il refuſa donc: mais il ſe tint le plus près qu'il lui fut poſſible de ſes ennemis, plaçant ſes troupes ſur des terreins élevés & inégaux, où il demeuroit maître de n'engager une action que quand il y verroit ſon avantage.

Cependant le refus de Socinios accrut encore l'orgueil de Za Selaſſé. Il dédaignoit Jacob comme Général, & il

ſe flattoit que ſi Socinios évitoit de combattre, c'étoit ſeulement parce que ce Prince craignoit ſon courage & ſes talens. Ainſi il continua à faire le fanfaron avec ſon armée particuliere, & il devint ſi préſomptueux, ſi vain de ſa ſupériorité imaginaire, qu'il négligeoit toutes les regles, toutes les précautions auxquelles les plus grands Généraux ſe conforment pour le maintien du bon ordre & de la diſcipline, quelqu'éloignés qu'ils ſoient de l'ennemi.

Socinios ne tarda pas à être inſtruit de cette conduite. Il vit tout l'avantage qu'il pouvoit en retirer; & dès-lors réſolu à combattre Za Selaſſé ſeul, il veilla l'inſtant de le ſurprendre le plus loin de Jacob qu'il lui ſeroit poſſible. L'occaſion s'offrit bientôt. Za Selaſſé étoit à une grande diſtance du Roi, & conduiſoit ſon armée dans un chemin pierreux & inégal, appellé le *paſſage du Mont-de-Fer*, lorſque Socinios fondit ſur lui avec tant de précipitation, que ſes troupes engagées dans un terrein haché qu'elles ne connoiſſoient pas, furent preſque toutes enveloppées & taillées en pieces. Za Selaſſé & quelques-uns de ſes compagnons dûrent leur ſalut à la viteſſe de leur chevaux, & ils rejoignirent Jacob, à qui ils porterent la premiere nouvelle de leur défaite.

Jacob apprit ce malheur ſans paroître très-affligé: mais il reprocha vivement à Za Selaſſé d'avoir perdu ſon armée par ſa mauvaiſe conduite; & dès ce moment il le traita avec une froideur, qui ne pouvoit que produire un effet funeſte ſur un homme du caractere de ſon perfide Général. En effet, ce traître s'adreſſa ſoudain à Socinios, pour lui propoſer

d'aller le joindre, s'il agréoit ſes ſervices. Socinios ne pouvoit avoir aucune confiance en un homme qui avoit ſi ſouvent changé de parti; mais voulant priver ſon rival d'un Officier eſtimé des ſoldats, il lui promit un accueil favorable. Ce traité conclu, Socinios entra en Gojam où il fut ſuivi par Jacob, & où Za Selaſſé, Gouverneur de cette province, ſe joignit à lui.

LE Roi ne prévoyant pas juſqu'où cette déſertion pouvoit s'étendre, & voulant montrer à Socinios le peu de cas qu'il faiſoit de ſa nouvelle acquiſition, marcha ſoudain droit à lui, & lui offrit le combat. C'étoit tout ce que Socinios deſiroit : mais ſon armée étant très-inférieure à celle de Jacob, il feignit de l'éviter, par des motifs de crainte, juſqu'à ce qu'il pût ſe placer de maniere à être ſûr de la victoire.

JACOB ſavoit combien ſon armée étoit plus nombreuſe que celle de ſon rival; car il avoit trente hommes contre un, diſent les hiſtoriens. Il lui tardoit d'en venir aux mains, pour l'empêcher de faire retraite & de prolonger la guerre; certain d'ailleurs que la premiere action y mettroit un terme. Il n'étoit attentif qu'à ſe tenir à ſa portée, ſans conſidérer le déſavantage du terrein où ſon impatience le conduiſoit; & pendant pluſieurs jours de ſuite les deux armées marcherent ainſi à la vue l'une de l'autre. Mais enfin elles arriverent à Debra Tzeït, c'eſt-à-dire, à la *Montagne des Olives*. Là Jacob fit halte. Puis il avança un peu plus loin; & voyant Socinios campé, il campa auſſi dans un endroit profond

profond & désavantageux, sur les bords de la riviere de Lebart.

SOCINIOS étoit au comble de ses vœux. Aussi le lendemain, 10 Mai 1607, il attaqua de grand matin l'armée du Roi, laquelle se trouvant renfermée dans un terrein creux & très-étroit, ne put point se développer & profiter de l'avantage du nombre. Jacob vit tout de suite que l'habileté de son rival l'emportoit. Les troupes de ce rival étoient si bien postées, que les soldats du Roi se trouvoient pris dans des embuches qu'ils étoient loin de prévoir. Fuir ou combattre étoit également dangereux pour eux; de sorte que presque toute cette armée périt sur le champ de bataille, ou en voulant se sauver. Socinios combattit & poursuivit les fuyards jusqu'à la nuit, & eut très-peu de perte de son côté.

CETTE bataille, décisive par la déroute générale de l'armée du roi, le fut encore bien davantage par deux circonstances particulieres. La premiere est la mort de Jacob, qui périt dès le commencement de l'action, au milieu d'une troupe de soldats, sans avoir rien fait qui fût digne du caractere qu'il avoit à soutenir, ou qui fit remarquer aux spectateurs la place où il tomboit : aussi crut-on qu'il vivoit encore plusieurs années après. La seconde chose, qui rendit la bataille plus importante, est la mort de l'Abuna Petros, qui, sous le regne de Za Denghel, avoit délié tous les Abyssiniens de la fidélité jurée à leur Roi; entreprise audacieuse, qui avoit été suivie du meurtre de ce Monarque dans la plaine de Bartcho. Fier de l'importance que lui avoit

acquis sa trahison, l'Abuna traita Socinios comme Za Denghel, il suivit Jacob au combat, & se fiant à son rang & à son habit pour la sûreté de sa personne, il négligea le danger qu'il couroit au milieu d'une armée en déroute. Tandis qu'il s'occupoit, le crucifix dans les mains, à maudire, excommunier les vainqueurs, il fut reconnu par un soldat Maure, qui le perça d'un coup de lance & lui coupa la tête, qu'il porta à Socinios.

Les annales d'Abyssinie rapportent, qu'aussitôt que Socinios vit la tête de l'Abuna, il donna ordre qu'on songeât à la retraite, & qu'on cessât le carnage. Mais les Jesuites, au contraire, disent que la poursuite fut continuée si avant dans la nuit, qu'un corps de cavalerie, dans lequel étoient plusieurs Portugais, & qui fuyoit devant les vainqueurs, tomba dans un précipice très-profond, que l'obscurité l'avoit empêché d'appercevoir. Ils ajoutent, qu'alors le Portugais Manuel Gonzalez sentant que son cheval manquoit sous lui, s'accrocha heureusement à un arbre, où il passa la nuit dans la plus grande crainte, & sans savoir où il se trouvoit: mais le jour augmenta bien plus sa frayeur en lui découvrant ses compagnons écrasés ainsi que leurs chevaux dans la vallée profonde qui étoit au-dessous de lui.

Le Ras Athanasius, qui avoit suivi le parti de Jacob, fut sauvé par la vîtesse de son cheval, & se cacha dans le monastere de Dima, non loin du champ de bataille. Le Jesuite Paez se souvenant des services qu'il lui avoit autrefois rendus, intercéda pour lui auprès de Sela Christos, beau-frere de Socinios, & à sa considération le Ras obtint sa grace. Mais

il n'en perdit pas moins ſon crédit. Ses biens lui furent ôtés peu-à-peu ; & il mourut enfin de miſere, juſtement mépriſé de toute l'Abyſſinie, par rapport à ſon infidélité envers ſes Souverains, infidélité qui occaſionna la mort de deux excellens Princes, mit fréquemment le troiſieme en danger de périr, & fit égorger pluſieurs milliers d'hommes plus eſtimables que le Ras, puiſqu'ils moururent conſtans dans leur devoir. Avant la fin de ſes jours, Athanaſius expoſé aux plus grandes humiliations, eut encore la honte de voir ſa femme, fille de Sertza Denghel, abandonner ſon lit, & vivre dans un célibat volontaire.

SOCINIOS, ou MELEC SEGUED.

De 1605 à 1632.

Socinios embraſſe la Religion Romaine. — Guerre du Sennaar. — Guerre des Paſteurs. — Violente conduite du Patriarche Catholique. — Révolte du Laſta. — Les peuples du Laſta ſont vaincus à Wainadega. — Socinios retablit dans ſes Etats la Communion Grecque. — Il réſigne ſa couronne à ſon fils aîné.

Socinios, reſtant déſormais ſans compétiteur à l'Empire, & étant univerſellement reconnu par ſes peuples, commença ſon regne avec une douceur & une modération à laquelle on ne devoit guère s'attendre. Quoiqu'il eût été ſouvent trahi, & que ſes ennemis les plus puiſſans fuſſent

tombés en ſa puiſſance, il ne chercha point à s'en venger; mais il leur pardonna avec la plus grande franchiſe; & quand ils ſe préſenterent devant lui, il les reçut tous d'un air gracieux, ſans leur faire aucun reproche, aucune réflexion, ſans même les priver de leurs emplois.

CEPENDANT ayant appris que le Maure Mahardin avoit donné l'exemple de manquer au reſpect dû à un Roi, en portant la main ſur Za Denghel, que ce Maure bleſſa le premier à la bataille de Bartcho, il donna ordre qu'on le lui amenât à midi précis devant la porte de ſon palais, & là il lui fit trancher la tête d'un coup de hache, pour venger la majeſté violée.

RETIRÉ à Coga, Socinios s'occupa avec le plus grand ſoin à corriger les abus, à réparer les pertes qu'avoit occaſionné une guerre longue & ſanglante. Il avoit deux freres utérins du plus grand mérite, Sela Chriſtos & Emana Chriſtos, qui jouiſſoient tous deux de ſa plus intime confiance.

BELA CHRISTOS, homme diſtingué par ſa naiſſance & par l'attachement & la fidélité qu'il avoit montrés à Socinios, dès le premier inſtant que ce Prince s'étoit armé pour diſputer la couronne, Bela Chriſtos fut appellé à la Cour pour prendre part à la gloire & aux dangers d'un regne qu'on jugeoit aiſément ne pas devoir être oiſif. Toutes les Provinces tributaires étoient remplies de mécontens, qui avoient ſecoué le joug, qui ne payoient plus de taxes, qui ne montroient même aucun reſpect, aucun égard pour leur

Roi, qu'autant que cela convenoit à leur intérêt ou à leur fantaiſie.

Les Portugais, qui étoient reſtés de l'armée venue en Abyſſinie, ſous Chriſtophe de Gama, s'étoient exceſſivement multipliés, & ils avoient toujours accoutumé leurs enfans à l'uſage des armes à feu. Ils formoient alors un corps particulier commandé par Juan Gabriel, ancien Officier, qui, ſuivant ce qu'on voit dans l'Hiſtoire, demeura toujours auprès du Roi, quoique depuis le regne de Claudius ſes ſoldats ſuiviſſent, pour la plupart, la fortune qui leur convenoit le mieux.

Menas n'eſtimoit pas aſſez les Portugais pour les garder dans ſon armée, au riſque des diſcours ſéditieux de leurs Prêtres, toujours diſpoſés à décrier ſa religion & ſon gouvernement. Il les bannit donc tous de ſon royaume : mais, au lieu d'obéir, ils ſe réunirent au Baharnagash Iſaac, alors ligué avec les Turcs, & révolté contre ſon Maître. Il ne paroît pas que Sertza Denghel fit plus de cas des Portugais que Menas, ni qu'il les employa beaucoup durant ſon long regne. Mais quand le Roi enfant, Jacob, monta ſur le trône, ils s'attacherent tous à lui; & après l'exil de Jacob, pluſieurs d'entr'eux ſuivirent le parti de Za Denghel, & combattirent avec le plus grand courage à la bataille de Bartcho.

Lorsque Jacob reprit ſa couronne, les Portugais revinrent vers lui, & furent vaincus avec ce Prince, à la bataille de Lebart, où ils s'étoient tous réunis contre Socinios. On

voit donc que, de quelque côté qu'ils se déclaraſſent, ils étoient conſtamment battus, à cauſe de la lâcheté des Abyſſiniens, avec leſquels ils ſe trouvoient liés. Cependant, malgré les revers multipliés des partis qu'ils embraſſoient, perdant toujours peu de monde, quel que fût le ſort du reſte de l'armée, les troupes du pays n'oſoient jamais leur tenir tête; & ils faiſoient leur retraite avec la même ſécurité que s'ils avoient remporté la victoire, parce que les vainqueurs avoient intérêt à ne pas les attaquer, étant preſque sûrs de ne pas réſiſter à leurs armes.

SOCINIOS ſuivit une conduite toute oppoſée à celle de Menas. Il réſolut de s'attacher les Portugais, & de les mettre à même de compter entiérement ſur lui. En conſéquence il commença par faire de grandes avances à leurs Prêtres. Il appella le Jéſuite Paez à la Cour, où, après les diſputes accoutumées ſur la ſuprématie du Pape, & ſur les deux natures du Chriſt, une Meſſe fut célébrée, & un ſermon prêché avec le même ſuccès que du temps de Za Denghel, & avec non moins de déplaiſir pour le Clergé Abyſſinien.

LA province de Dembea, s'étendant autour du lac Tzana, eſt la plus fertile & la mieux cultivée de toute l'Abyſſinie. Très-plane, elle ſemble n'avoir été formée que par les décroiſſemens du lac, qui, ſi l'on en juge par des marques très-diſtinctes, a eu jadis quatre fois autant d'étendue qu'il en a à préſent. Mais, avec ſa fertilité, le Dembea a un inconvénient auquel ſont ſujets dans ces contrées tous les autres terreins qui manquent de pente : il y regne des fievres très-dangereuſes, depuis le mois de Mars,

jusqu'à Heder Michael, c'est-à-dire, au huit de Novembre, où la pluie commence à tomber. La pluie fait cesser aussi promptement ces terribles fievres, que la premiere rosée qui tombe en Egypte fait cesser la peste.

Sur le côté méridional du lac de Dembea s'éleve, mais non pas très-haut, un rocher formant une espece de promontoire, & s'avannçant fort loin dans le lac. Il n'y a peut-être rien au monde de plus beau, de plus pittoresque que ce site que les eaux environnent de toutes parts, excepté du côté du Sud. Le climat y est délicieux; la fievre n'y fait jamais sentir sa rage. La perspective qu'offre le lac, ainsi que les montagnes qui bornent au loin la plaine, est d'une magnificence que ne peut concevoir l'imagination européenne; & la nature semble avoir créé ce séjour pour la santé, la solitude & le bonheur. Paez demanda ce promontoire; & le Roi, dit-on, lui en accorda la jouissance à perpétuité. Voici comment il rapporte lui-même les formalités qu'on remplit alors: « Un » Officier civil se rend sur les lieux de la part du Roi. Il » fait venir tous ceux qui ont des terres dans le voisinage, » & il visite avec eux les limites de l'endroit. En parcou- » rant ces limites ils tuent, de distance en distance, une » chevre, dont ils enterrent la tête dans la ligne de dé- » marcation, & c'est là la preuve que la terre est donnée » à perpétuité. Mais si l'on déterre ces têtes de chevres, » ou qu'on les change de place, ajoute Paez, on se rend » coupable de félonie ».

Je ne cherche point à contredire cet usage d'enterrer des têtes de chevres; mais je puis assurer que je ne l'ai jamais

vu pratiquer, ni n'en ai entendu parler ; j'atteſte même que les conceſſions à perpétuité ſont inconnues en Abyſſinie. Toutes les terres de l'Empire appartiennent au Roi. Il les donne à qui bon lui ſemble, pour le temps qu'il veut, & il les reprend de même. A ſa mort toutes les terres, excepté ſeulement celles de l'Abuna, reviennent à la couronne, & ſon ſucceſſeur en diſpoſe de nouveau. Il y a plus. Toutes les fois qu'il meurt quelqu'un de ceux qui jouiſſent de ces terres, elles retournent de même au Roi, & le fils aîné de celui qui les poſſédoit n'en hérite point de droit. Il faut une nouvelle proclamation qui annonce qu'elles lui ſont accordées. Alors il en devient le maître pour tout le temps de ſa vie, ou plutôt pour le temps qu'il plaira au Roi de les lui laiſſer ; à la charge cependant de ſuivre le Roi à la guerre, & de faire les autres ſervices qui lui ſeront commandés. L'exception des terres de l'Abuna n'eſt l'effet d'aucun reſpect pour la ſainteté de ſa perſonne ; mais elle eſt fondée ſur un traité (1), & fait partie de la Conſtitution du Royaume.

Les Abyſſiniens furent frappés du plus grand étonnement à la vue d'un couvent bâti avec des pierres & de la chaux, dont juſqu'à ce moment ils n'avoient pas eu la moindre idée. Mais ils furent encore bien plus ſurpris, lorſque Paez entreprit de conſtruire de la même maniere un palais que le Roi lui avoit demandé. Ce palais eſt à l'extrémité la plus méridionale de la péninſule, dans un endroit nommé *Gorgora*. Les Abyſſiniens éprouvoient une admiration mêlée de

(1) Nous avons parlé de ce traité en écrivant l'hiſtoire d'Icon Amlac.

terreur

terreur en voyant une maiſon s'élever ſur une maiſon ; car c'eſt ainſi qu'ils appellent une maiſon qui a plus d'un étage.

PAEZ déploya en cette occaſion toute ſon induſtrie & l'étendue de ſes talens. Il fut à la fois Architecte, Maçon, Charpentier, Serrurier, & il ſe ſervit avec beaucoup d'adreſſe des divers outils qui ſervent dans ces divers métiers. Le palais fut lambriſſé en cedre, diviſé en appartemens de cérémonie & en chambres particulieres pour le Roi, la Reine & les perſonnes de qualité, attachées à la Cour. On y mit, en outre, des logemens pour les gardes & pour les domeſtiques.

COMME Socinios ſe propoſoit alors d'attaquer les Agows du Damot, qui s'étoient révoltés, & de réprimer les incurſions que faiſoient les Gallas dans la province de Gojam, il vit avec une extrême ſatisfaction un édifice commode, placé dans la partie de ſes Etats, où il comptoit faire ſa principale réſidence. Ses vœux les plus ardens étoient de faire venir dans ſon royaume un certain nombre de Portugais, qui joints à ceux qui y étoient déjà, & aux Néophites qu'il ſe flattoit d'avoir, quand il auroit embraſſé la religion catholique, puſſent l'aider à exſtirper cet eſprit de rébellion, qui ſembloit s'être emparé généralement du cœur de ſes ſujets, & ſur-tout du clergé, nouvellement inſtruit, ſans qu'il sût comment, à uſer du dangereux privilege de maudire & d'excommunier les Rois. Ce Prince n'avoit vu dans le Jéſuite Paez & ſes compagnons, rien que de la ſoumiſſion & un grand amour pour la Monarchie. Leur conduite,

leurs mœurs étoient vraiment apostoliques ; & il n'auroit jamais pensé, si l'expérience ne le lui eût pas appris par la suite, que le Patriarche venu de Rome & l'Abuna du Caire, quoique différens d'opinion sur les deux natures du Christ, avoient également le vif desir d'élever la puissance & la tyrannie ecclésiastique sur les ruines de l'autorité civile, & de réduire le Prince à un état de soumission absolue devant la Chaire de Saint Pierre ou devant celle de Saint Marc.

L'HIVER est en Abyssinie la saison du repos; & Socinios en profita pour faire venir Paez à Coga. Il augmenta d'abord le territoire que les Jésuites possédoient déjà à Fremona. Puis il déclara à Paez qu'il avoit résolu d'embrasser la religion catholique ; & , suivant ce que Paez raconte, il lui présenta deux lettres, l'une pour le Roi de Portugal, l'autre pour le Pape ; la premiere, datée du 10 Décembre 1607, l'autre du 14 Octobre de la même année. Ces lettres ne disent pas un mot de cette conversion prétendue, ni d'aucune espece de soumission au Siége de Rome : mais le Roi s'y plaint seulement des troubles de son royaume, des invasions des Gallas, & il demande avec instance un certain nombre de soldats Portugais pour affranchir l'Abyssinie du joug de ses nouveaux oppresseurs, comme les guerriers venus avec Christophe de Gama l'avoient délivrée du joug des Maures.

TANDIS que ces choses se passoient à Coga, Socinios reçut deux nouvelles, qui bien qu'également importantes, l'affecterent différemment. La premiere lui apprenoit que le traître Za Selassé faisant une incursion dans la province de

Gojam, étoit tombé dans une embuscade des Tolumas-Gallas, voisins de cette province, sur les bords du Nil, & que ces payens lui avoient coupé la tête. Ils firent plus, ils vinrent la présenter au Roi qui ordonna qu'elle fût exposée devant son palais, au bout de la lance sur laquelle elle étoit portée.

Telle fut la fin tragique du Ras Za Selassé, dont le nom est encore en horreur dans toute l'Abyssinie. Quoique sa mort fût telle qu'il la méritoit, l'exemple de sa vie n'en fut pas moins dangereux. Il étoit déjà très-avancé en âge quand il eut la tête tranchée, & il prouva qu'il étoit possible de parvenir à la vieillesse, en vivant continuellement dans la pratique du meurtre & de la trahison.

Za Selassé étoit, ainsi que je l'ai observé plus haut, né dans l'obscurité, parmi des payens Troglodytes, très-méprisés en Abyssinie, & chargés des emplois les plus bas & les plus serviles. Il passa ses premieres années dans la domesticité. Mais son activité & la vivacité de son esprit l'ayant bientôt fait remarquer, on le fit entrer au service de Meleo Segued; & il avoit déjà acquis tant de réputation à la mort de ce Roi, que son fils Jacob lui accorda de grandes possessions, l'éleva par degrés aux premiers grades militaires, & récompensa ses succès dans tous les rangs où il avoit passé par la place de Général. Se croyant alors assez puissant pour perdre son bienfaiteur, Za Selassé se ligua avec le Ras Athanasius, révolté contre Jacob, qui, le faisant prisonnier, se contenta généreusement de l'exiler dans le royaume de Narea. Za Denghel le rappella de son exil, & lui

accorda les emplois les plus lucratifs & les plus importans de l'Etat. Mais pour prix de ces bienfaits, le traître se révolta contre ce Monarque, & il lui arracha la couronne & la vie dans les plaines de Bartcho. Dès que Jacob remonta sur le trône, Za Selaſſé fut élevé au rang de Betwudet & de Ras, qui, en Ethiopie, eſt la premiere place après celle de Roi; & il obtint en outre le gouvernement du Gojam, la plus grande & la plus riche des provinces d'Abyſſinie. Tout cela ne le retint point dans le devoir. Bientôt après, il abandonna encore Jacob, jura fidélité à Socinios & se joignit à son armée.

Non content de tant de changemens & de perfidies, Za Selaſſé commença à former de nouveaux projets, pendant que la Cour réſidoit à Coga; & un jour qu'il étoit pris de vin, il s'oublia juſqu'à dire devant des Officiers de Socinios qu'on lui avoit prédit qu'il tueroit trois Rois; qu'il en étoit déjà tombé deux ſous ſes coups, & qu'il attendoit le troiſieme. Ce diſcours fut rapporté à Socinios, qui ſoudain le fit arrêter; & quoique le traître méritât ſans doute de perdre la tête, le Roi lui fit grace de la vie & le bannit ſur le ſommet d'Ourée Amba, c'eſt-à-dire, de la grande montagne. Ce ſommet couronne la haute chaîne des monts de *Guſman*, ſitués près des bords du Nil. Là, quoiqu'étroitement renfermé dans une caverne, Za Selaſſé s'échappa au bout d'un an. Il deſcendit dans le pays de Walaka, & ſe fit Capitaine d'une bande de voleurs, avec leſquels il déſoloit la province de Gojam, quand il fut tué par un payſan Galla. Sa tête fut ſoudain portée à Socinios.

La ſeconde nouvelle que reçut l'Empereur, c'eſt qu'il y

avoit dans les montagnes d'Habab, ſituées auprès de Maſuah, & où l'on voit le Monaſtere de Biſan, une perſonne qui prétendoit être Jacob, fils de Sertza Denghel, & qui aſſuroit être échappée de la bataille de Lebart. Profitant du haſard qui avoit empêché de trouver le corps du dernier Roi parmi les morts reſtés ſur le champ de bataille, le faux Jacob diſoit qu'il avoit été ſi cruellement frappé, & à la mâchoire & ſur le viſage, que la difformité occaſionnée par ces bleſſures, ne lui permettoit pas de ſe montrer entierement. Auſſi, avertiſſoit-il que c'étoit pour cette raiſon qu'il enveloppoit ſa tête avec le pan de ſa robe, de maniere qu'il ne laiſſoit paroître qu'un côté de ſon viſage; mais on ſut par la ſuite que ſa ſeule intention étoit de cacher le peu de reſſemblance qu'il avoit avec Jacob.

Toute la province de Tigré s'empreſſa d'aller joindre cet impoſteur comme ſon légitime Souverain; & dès qu'il ſe vit à la tête d'une armée, il deſcendit des montagnes de Biſan, & vint camper ſur les bords de la riviere de Mareb, où il eut encore un renfort de troupes.

La forme de la couronne que portent les Rois d'Abyſſinie eſt celle d'un capuchon, pareil à celui dont les Prêtres ſe couvrent la tête en diſant la Meſſe. Elle eſt compoſée, tantôt d'argent, tantôt d'or, & quelquefois de ces deux métaux enſemble, tiſſus avec de la ſoie bleue. Elle peut couvrir une partie du front, les joues & tout le derriere du cou juſqu'aux épaules. Une telle couronne devoit donc favoriſer beaucoup le beſoin que le faux Jacob prétendoit avoir de cacher les cicatrices qui défiguroient ſon viſage. Auſſi en

fit-il faire une à Maſuah, avec quelques onces d'or provenant d'une caravane qu'il avoit pillée ; & il la laiſſoit ſans ceſſe ſur ſa tête pour prouver qu'il n'étoit point un ſimple prétendant à cette couronne, mais un véritable Souverain, accoutumé dès l'enfance à la porter.

L'on rapporta bientôt à Sela Chriſtos, Gouverneur du Tigré, les prétentions de l'impoſteur, avec toutes les exagérations qu'on ne manque pas de débiter en pareil cas ; & comme il vit que l'affaire devenoit de jour en jour plus ſérieuſe, il réſolut d'y mettre un terme. Toutefois il ſentit qu'il devoit avoir peu de confiance dans les troupes de ſa province, qui ſembloient toutes diſpoſées à ſe joindre au rebelle : mais ſa ſeule eſpérance fut dans les Portugais & dans les ſoldats de ſa propre maiſon, compoſée de militaires bien payés, bien vêtus, & ſincérement attachés à ſa perſonne. Etant d'ailleurs, lui-même, homme d'un courage éprouvé & d'une prudence conſommée, il ne jugea point du pouvoir de ſon ennemi par la foule nombreuſe qui le ſuivoit, & qui n'étoit véritablement qu'une vile populace.

Dès que les deux armées furent en préſence, le faux Jacob offrit la bataille au Gouverneur : mais les troupes de l'impoſteur ne virent pas plutôt l'ardeur avec laquelle leurs aſſaillans fondoient ſur elles, qu'elles prirent la fuite & ſe diſperſerent ; & bien que Sela Chriſtos eût pris beaucoup de précautions pour empêcher le faux Jacob de gagner les lieux où il avoit coutume de ſe cacher, il ne fut pas poſſible de ſe ſaiſir de lui. Il ſe ſauva donc ſur une des montagnes les plus inacceſſibles de cette province ; &

delà il put contempler ſans crainte Sela Chriſtos & ſon armée, parce qu'il avoit encore derriere lui les montagnes d'Hamaſen, plus éloignées & bien plus inconnues, où il auroit pu ſe retirer, ſi l'on eût continué à le pourſuivre.

TANT que Sela Chriſtos fut campé dans ces cantons; l'impoſteur ſe tint ſur les hauteurs les plus inabordables, accompagné ſeulement de deux ou trois de ſes intimes amis, qui ayant leurs familles établies dans la plaine au-deſſous, lui donnoient continuellement des nouvelles de ce qui s'y paſſoit.

SELA Chriſtos deſirant vivement d'engager l'ennemi à combattre, marcha dans la vaſte plaine de *Mai-Aquel:* mais voyant de chaque côté le ſommet des montagnes gardé par des ſoldats, il craignit de s'être avancé trop loin; & ne voulant pas donner à une multitude de troupes le tems de l'envelopper, il ſongea à la retraite. Mais les rebelles reconnurent ſon intention; & laiſſant leur chef tranquille ſpectateur au haut de la montagne, où il s'étoit poſté, ils fondirent de tous côtés ſur les ſoldats de Sela Chriſtos, leſquels n'ayant d'autre eſpoir qu'en leurs armes, commencerent à attaquer la montagne la plus près d'eux, & l'emporterent d'aſſaut, comme ils auroient emporté un château. Le peu de réſiſtance que firent les divers poſtes, fut cauſe que Sela Chriſtos diviſa ſa petite armée en pluſieurs détachemens, laiſſant ſa cavalerie en bas, où ſans avoir beſoin de combattre, elle n'eut qu'à maſſacrer les fuyards, à meſure qu'ils étoient délogés de leurs montagnes.

LE lendemain, le faux Jacob raſſemblant ſes troupes diſperſées, ſe retira vers la mer, dans le territoire d'Hamazen, entre le pays du Baharnagash & les montagnes des Hababs.

CEPENDANT Sela Chriſtos s'appercevant que tandis qu'il pourſuivoit au loin la victoire, l'eſprit de rébellion faiſoit de nouveaux progrès au centre de ſon gouvernement, prit le parti d'inſtruire ſon frere de ce qui ſe paſſoit en Tigré, & de lui mander que ſa préſence y devenoit très-néceſſaire. A cette nouvelle, Socinios ne perdit pas un inſtant pour ſe rendre dans cette Province, quoiqu'à certains égards il ſe trouvât fort mal préparé pour une telle entrepriſe. Le fait eſt qu'en cet inſtant il avoit envoyé toute ſa cavalerie contre les Shangallas & les Gongas, nations voiſines des frontieres nord-oueſt de l'Empire. Auſſi quand il partit de Coga, ſa cavalerie ne montoit qu'à cinq cens trente hommes, indépendamment d'un petit renfort que lui amena de ſon gouvernement d'Amhara, ſon ſecond frere Emana Chriſtos.

CE fut à Aïbo que Socinios quitta la route du Tigré, pour prendre celle du Begemder, & le même jour il campa à Wainadega. De Wainadega il ſe rendit à Davada; & traverſant le Reb, il ſuivit le chemin de Zang, & fit halte à Kattamé. Puis il s'avança à Tzamé, & il arriva à Hader. Là quelques eſpions vinrent l'avertir qu'un parti de Gallas Marawas s'étoit avantageuſement poſté ſur une montagne peu éloignée. Soudain Socinios fit rafraichir ſon armée & donnant ordre d'éteindre toutes les lumieres, il marcha

cha droit aux Gallas, en faiſant le moins de bruit poſſible.

A peine étoit-il jour qu'un nombreux détachement de l'armée du Roi environna la montagne où les ennemis s'étoient retranché, & il trouva que ces ſauvages avoient placé des ſentinelles pour donner l'alarme & prévenir toute ſurpriſe. Onze Gallas tomberent ſous les coups des Abyſſiniens; & leurs têtes portées au Roi, furent les premiers fruits de cette expédition.

ARDENT à profiter de cet avantage, Socinios redoubla de viteſſe, & arriva avec toute ſon armée auprès des ennemis, qui n'avoient pas encore eu le tems d'être avertis de ſa marche. Ces barbares étoient tranquillement étendus dans les hutes qu'ils avoient conſtruites. Un large ravin rempli de branchages & de troncs d'arbres entaſſés au haſard, ſéparoit les deux armées, & les déroboit en partie à la vue l'une de l'autre. Le Roi ordonna à ſon frere Emana Chriſtos & à Abeton Welleta Chriſtos, de traverſer le ravin avec la Cavalerie, de fondre rapidement ſur les Gallas, & de leur jetter les têtes qu'on avoit déjà coupées.

MAIS avant que la cavalerie Abyſſinienne eût paſſé le ravin, les Gallas prirent l'alarme & furent à cheval. Comme ils ne combattent jamais en bataille rangée, ils n'eurent pas beſoin de beaucoup de tems pour ſe mettre en ordre; & ils reçurent ſi rudement leurs aſſaillans, que quoiqu'Emana Chriſtos & le jeune Prince Abeton combattiſſent avec le plus grand courage, ils

furent repouſſés & obligés de fuir en perdant beaucoup de monde dans le ravin, où les arbres renverſés gênoient leur retraite. Socinios ne vit pas plutôt l'embarras où étoit ſa cavalerie, que deſirant d'en venir à une action générale, il donna ordre au reſte de l'armée de paſſer le ravin; mais la terreur s'étoit emparée de ſes ſoldats. Ils ne remuerent ſeulement pas; & comme s'ils étoient engourdis, glacés par le froid du matin, ils reſterent immobiles ſpectateurs de la déroute de la cavalerie.

EMANA Chriſtos & tous le cavaliers Abyſſiniens échapés du maſſacre ſe diſperſerent ſur le front de l'infanterie, tandis que les Marawas, en ſauvages ignorans, pourſuivirent leur victoire juſques au premier rang des troupes du Roi. Alors Socinios donnant ordre qu'on battît des tambours & qu'on ſonnât des trompetes, pour tâcher de ranimer le courage des ſiens, s'avança lui-même à leur tête & tua de ſa main le premier Galla qu'il put atteindre. L'exemple du Roi, & le danger auquel ce Prince s'expoſoit, enflamerent ſoudain les ſoldats; & ſans garder aucun ordre, emportés par leur fureur, ils ſe précipiterent ſur les Gallas, & ils taillerent en pieces tous ceux qui avoient paſſé le ravin.

LES Gallas hors d'état de ſoutenir cette perte, quitterent le champ de bataille, & abandonnerent immédiatement le Begemder. Ils furent heureux que le Roi manquât de cavalerie. Sans cela leur armée entiere eût infailliblement péri, pourſuivie à travers des contrées où ils trouvoient un ennemi dans chaque habitant. Après cette victoire le Roi revint dans

son Palais de Coga, pour terminer les affaires qui l'occupoient alors.

CEPENDANT le bruit se répandit dans la province de Tigré que le Roi avoit été défait par les Gallas, & que d'après ce désastre, le Ras Sela Christos s'étoit retiré à Gondar. Le faux Jacob ne perdit pas un moment pour profiter de cet avantage. Il descendit de sa montagne escarpée, & se joignant au gouverneur d'Axum, qui avoit embrassé sa cause, il tua beaucoup de monde & commit de grands ravages dans la province de Siré. Alors le Ras apprenant que l'imposteur étoit en rase campagne, vint tout de suite se présenter devant lui avec sa petite armée; & quoiqu'il y eût une différence considérable de son peu de soldats, à la multitude qui suivoit l'ennemi, quoique les rebelles montrassent dix fois plus d'opiniâtreté que jamais, sa prudence l'emporta; il les vainquit, & en tua un grand nombre, & le faux Jacob fut contraint de regagner sa montagne.

A peine Socinios venoit de mettre fin aux affaires qui l'avoient retenu à Coga, qu'il apprit que les Gallas méridionaux, sensibles à la défaite des Marawas, s'étoient ligués avec eux contre l'Abyssinie, & qu'avec leurs forces combinées ils devoient brûler & ravager tout le pays qui s'étend entre le Tacazzé & le lac Tzana, attaquer l'Empereur à Coga, & détruire cette capitale. Soudain il donna ordre au Kasmati Julius, son gendre, & à Kefla Christos, de venir le joindre, avec toutes leurs troupes; & sitôt que ces deux généraux, furent arrivés il marcha à Ebanaat, dans le dis-

trict de Beleſſen, où il s'empara d'un poſte par lequel les Gallas devoient paſſer pour ſe rendre à la capitale; & là il réſolut de les attendre.

CEPENDANT les Gallas s'avançoient à leur maniere accoutumée, brûlant, détruiſant égliſes & villages, & maſſacrant ſans pitié tous ceux qui avoient le malheur de tomber entre leurs mains. Le Roi ſouffroit ces cruautés des ennemis en général habile, qui voyoit bien que leurs triomphes paſſagers tourneroient à ſon avantage. Il ne chercha donc point à s'oppoſer à leurs excès : au contraire, il eſpéra que n'éprouvant aucune réſiſtance, ils ſe ſentiroient plus encouragés. Ce Prince avoit une armée plus nombreuſe que celle des Gallas, ce qui étoit fort rare. En outre cinq de ſes ſoldats en valoient vingt de l'ennemi; & c'étoit ordinairement dans la proportion inverſe que les Gallas combattoient. Il choiſit l'endroit le plus propre à leur livrer bataille, & il accrut encore l'avantage de ſa ſituation, par les embûches que la nature du terrein lui permettoit.

CE fut dans la matinée du 7 Janvier 1608, que les Gallas ſe préſenterent en bataille à Ebanaat, dans une plaine environnée de montagnes couvertes de bois. Ces barbares rempliſſoient toute la plaine, comme s'ils s'étoient livrés à une deſtruction volontaire. Auſſi du haut des montagnes & de derriere les arbres étoient-ils tués par les armes à feu des combattans qu'ils ne pouvoient pas voir, pendant qu'un redoutable corps de troupes s'emparoit des défilés par où ils étoient entrés, & par où ils ne devoient plus repaſſer.

On ne ſait pas préciſément ce qui engageoit ce jour-là Socinios à s'expoſer plus que de coutume : mais il combattit au milieu des ennemis comme un ſimple ſoldat. Les hiſtoriens rapportent qu'il avoit été averti à Coga, que ſon gendre Julius formoit un projet de rébellion; & que le Roi voulut le décourager en lui donnant un exemple de la ſupériorité de ſon courage. Toutefois ce motif n'eſt guere probable. Le caractere de Socinios étoit trop bien établi pour qu'il eût beſoin de ſe faire mieux connoître. Mais quoi qu'il en ſoit, tout cela tourna au déſavantage des Gallas. Nul Officier, nul Général ne crut devoir s'épargner en voyant combien le Roi s'expoſoit lui-même. Tous combattirent en braves ſoldats, & comme ils avoient les meilleurs chevaux & les meilleures armes, ils contribuerent en proportion au ſuccès de cette journée. Environ douze mille Gallas reſterent ſur la place, & le peu qui s'enfuit fut tué par les habitans des campagnes. Le Roi ne perdit que quatre cents hommes. Auſſi peut-on dire que ce fut plutôt un maſſacre qu'une bataille.

Socinios réſolut alors d'eſſayer ſa fortune contre le faux Jacob. En conſéquence il franchit le roc Lamalmon, & deſcendit le long du Tacazzé, pour ſe rendre dans la province de Siré. En arrivant ſur les frontieres du Tigré, il fut joint par ſon frere Sela Chriſtos, qui amenoit avec lui le Jeſuite Paez. Le Roi les reçut très-amicalement l'un & l'autre; & ce Prince établit ſon camp dans une vaſte plaine auprès de la ville d'Axum, parce qu'il avoit réſolu depuis long tems de ſe faire couronner dans cette antique capitale, avec toutes les cérémonies uſitées au couronnement des premiers

Rois d'Abyſſinie, quand ils habitoient la Province de Tigré.

CETTE Pompe commença le 18 de Mars, qui, ſuivant les Abyſſiniens, eſt le jour que Jeſus-Chriſt fit ſon entrée dans Jéruſalem. L'armée étoit compoſée de trente mille hommes. Tous les grands Officiers de l'Etat, tous les Courtiſans ſe parerent de la maniere la plus riche & la plus brillante; & on ſent bien que le beau ſexe ne négligea point de ſe montrer avec magnificence. Le Roi habillé de damas pourpre, portoit une chaîne d'or autour du cou, & ayant la tête nue, il parut monté ſur un cheval richement caparaçonné, & accompagné de toute ſa nobleſſe; il paſſa la premiere cour, & ſuivit le pavé qui conduit devant l'égliſe. Là il rencontra les jeunes filles des Umbares, ou Juges ſuprêmes, & un grand nombre d'autres vierges de familles nobles, qui l'attendoient à droite & à gauche de la cour.

DEUX des plus nobles de ces jeunes filles tenoient dans leurs mains & à la hauteur de leur ſein, un petit cordon de ſoie cramoiſie, d'une texture peu ſerrée, & qui traverſoit la cour, comme ſi elles avoient voulu barrer le chemin par où le Roi devoit entrer dans l'égliſe. Le Roi s'avançoit d'un pas très-modéré, retenant tant qu'il pouvoit les mouvemens de ſon cheval. Mais quand la corde tendue l'arrêta; les vierges qui étoient de chaque côté lui demanderent qui il étoit. A quoi il répondit; » Je ſuis votre Roi, le Roi » d'Ethiopie ». Et ſoudain elles répliquerent toutes d'une voix: » Vous ne paſſerez point, vous n'êtes point notre » Roi ».

LE Roi ſe recule alors de quelques pas. Puis il ſe préſente encore pour paſſer; & la corde eſt tendue de nouveau, & les jeunes filles lui redemandent : » Qui êtes-vous? » Le Roi répond; » Je ſuis votre Roi, le Roi d'Iſrael ». Mais les vierges réſolues de ne pas céder à cette ſeconde attaque, répliquent toujours: » Vous ne paſſerez point. Vous n'êtes » point notre Roi ».

LE Roi ſe retire encore: mais il revient pour la troiſieme fois, d'un air plus décidé; & les vierges inflexibles tendant leur corde répetent leur premiere queſtion: » Je ſuis votre Roi, le Roi de Sion, répond le Roi, & tirant ſon épée il coupe la corde en deux. Auſſi-tôt toutes les vierges s'écrient: » Cela eſt vrai, vous êtes notre Roi, le vrai Roi de » Sion ». Enſuite elles entonnent un Alleluya, & leur chant eſt accompagné par la Cour & par toute l'armée campée dans la plaine. On fait des ſalves de mouſqueterie. Les tambours & les trompettes retentiſſent; & au milieu des réjouiſſances & des acclamations, le Roi s'avance juſques au pied du grand eſcalier de l'égliſe, où il deſcend de cheval, & s'aſſied ſur une certaine pierre, qui ſemble avoir été jadis un autel d'Anubis. A ſes pieds eſt un grand morceau de pierre ſur lequel on voit l'inſcription citée par Poncet, & que j'aurai ſoin de rapporter quand je parlerai des ruines d'Axum.

APRÈS le Roi vient le Nebrit, ou Gardien du livre de la Loi à Axum, lequel repréſente Azarias, fils de Zadock. Enſuite paroiſſent les douze Umbares, ou Juges ſuprêmes, ſucceſſeurs des anciens des douze Tribus, leſquels avec

Azarias accompagnerent Menilek, fils de Salomon, quand il porta de Jeruſalem le livre de la Loi. Puis vient l'Abuna à la tête du Clergé ſéculier; puis l'Itchegué à la tête des Moines, & enfin toute la Cour, qui paſſe entre les deux bouts du cordon de ſoie que le Roi a coupé, & qui eſt reſté ſur le pavé.

LE Roi eſt oint & couronné. Après quoi il monte les marches de l'égliſe, accompagné par les Prêtres nommés Depteras, qui chantent des hymnes & des pſeaumes. Il s'arrête vis-à-vis d'un creux qu'on a fait exprès dans l'une des marches, & là on le parfume avec de l'encens, de la myrrhe, de la caſſe, & de l'aloès. On célebre le ſervice divin; & après avoir communié le Roi retourne au camp, où l'on conſacre quatorze jours entiers aux feſtins, aux exercices militaires, & aux réjouiſſances de toute eſpece.

SUIVANT l'ancienne coutume, le Roi eſt obligé, à ſon couronnement, de donner divers préſens; & dans le Deſtar, ou livre du Tréſor d'Axum, on a ſpécifié la valeur de ces dons, le nom des perſonnes à qui ils ſont dus, & le tems où il faut les faire. Mais depuis que la Cour ne réſide plus en Tigré, la plupart de ces uſages ſont tombés en déſuétude, pluſieurs emplois ſont ſupprimés, & avec eux les préſens qui les accompagnoient.

LES Grands de la Cour doivent auſſi, en cette occaſion, faire des préſens au Roi. Le préſent qu'offre le gouverneur d'Axum, conſiſte en deux lions & un bandeau de ſoie, ſur lequel eſt écrit: » *Mo anbaſa am nizilet Solomon am*
» *negadé*

» *negadé Judé*»; c'eſt-à-dire, le lion de la Tribu de Juda & de la race de Salomon a vaincu. Quand le Roi accorde des terres, cette même deviſe ſert de titre pour l'inveſtiture. On noue autour de la tête de la perſonne qui les reçoit un ruban ſur lequel la deviſe eſt écrite.

Au couronnement de Socinios le gouverneur d'Axum avoit embraſſé le parti des rébelles, de ſorte qu'il n'aſſiſta point à la cérémonie. Indépendamment de la ſuppreſſion de beaucoup de places & de préſens, le Roi Tecla Haimanout me dit à Gondar, que lorſque la rébellion de ſes ſujets l'avoit conduit dans la province de Tigré, le Ras Michael avoit eu quelqu'intention de le faire couronner, pour narguer ſes ennemis : mais d'après les calculs les plus modérés, ſans montrer une parcimonie ridicule, on trouva qu'il en coûteroit vingt mille onces d'or, qui valent 50,000 livres ſterling. Sur quoi le Ras renonça à ſon projet, en diſant au Prince : » Croyez-moi, Sire, vingt mille onces de fer du Tigré vous » couronneront mieux; & s'il en faut davantage, je l'accor- » derai avec plaiſir à vos ennemis, juſqu'à ce qu'ils ſoient » ſatisfaits ». Michael faiſoit alluſion aux balles de fer avec leſquelles les ſoldats chargeoient leurs fuſils.

Après ſon couronnement, Socinios paſſa le Mareb, dans l'intention de terminer la campagne par la mort du faux Jacob. Mais cet impoſteur connoiſſant trop bien la ſupériorité de ſon rival, ſe cacha dans les montagnes les plus eſcarpées, où il n'avoit d'autre ſuite que quelques chevres qui le nourriſſoient de leur lait.

SOCINIOS abandonna alors le ſoin de cette affaire à Amſala Chriſtos, Officier d'une prudence conſommée. Il lui donna le gouvernement du Tigré, & il ramena avec lui, à Coga, ſon frere Sela Chriſtos (1). Amſala tomba dangereuſement malade; & voyant combien il ſeroit inutile de pourſuivre à force ouverte des rebelles dirigés par un homme comme le faux Jacob, il voulut employer d'autres moyens. Il s'adreſſa donc à deux jeunes gens nommés *Zara Johannès* & *Amha Georgis*, l'un & l'autre fils du Shum Welled Georgis. Ils avoient tous deux enſemble commis un meurtre; & pourſuivis par les loix, ils s'étoient refugiés dans les montagnes & avoient lié amitié avec l'impoſteur.

AMSALA Chriſtos les gagna donc par l'eſpoir de leur grace. Alors profitant de la connoiſſance qu'ils avoient de la retraite du faux Jacob, ils tomberent ſur lui au moment qu'il s'y attendoit le moins, & ils lui couperent la tête qu'ils firent porter au Roi à Coga. Socinios la reçut avec reconnoiſſance, & ſoudain, il la renvoya à Amſala Chriſtos, pour qu'elle fût expoſée publiquement & qu'elle pût deſſiller les yeux de toute la province de Tigré; car on voyoit bien alors que l'impoſteur n'avoit ni les dents briſées, ni aucune cicatrice ſur le viſage. S'il avoit eu ſoin de ſe couvrir le viſage, ce n'étoit que pour cacher ſon peu de reſſemblance avec le Roi Jacob, tué, comme on l'a vu plus haut, à la bataille de Lebart. On ſut enfin que le faux Monarque avoit été ſimple gardeur de troupeaux dans ces mêmes montagnes de Biſan qui lui avoient ſi ſouvent ſervi de retraite pendant le temps de ſa rébellion.

(1) Coga, ſituée ſur le lac Tzana, étoit alors la capitale.

A ſon retour du Tigré, Socinios paſſant par Fremona, envoya aux Jéſuites un préſent de trente onces d'or, & il leur fit dire, de la maniere la plus gracieuſe, combien il avoit de regret que ſes affaires l'empêchaſſent d'entendre une Meſſe dans leur couvent, comme il le deſiroit: mais qu'il leur laiſſoit l'Abuna Simon, à qui il avoit recommandé d'étudier leur religion & de l'aimer.

Socinios montra en cela qu'il ne connoiſſoit pas tout-à-fait les hommes. Il avoit vu des guerriers combattre les uns contre les autres, & après une inimitié ſanglante, ſe réunir & mourir amis : mais il ne ſe doutoit pas de la haine qu'inſpire aux Prêtres la différence de religion, ou plutôt d'opinion. Cependant, il ne tarda pas à le ſavoir. L'Abuna Simon, ſon ami, lui en donna une preuve cruelle.

Sanuda, Tzef Leham (1) du Dembea, ſe trouvant malade au départ de Socinios pour la province de Tigré, ne put accompagner ce Monarque, qui lui confia alors le gouvernement de ſa capitale. Peu de temps après, ce Gouverneur reçut de Woggora la nouvelle de la révolte de Melchiſedec, un des moindres domeſtiques du dernier Roi Melec Segued. On lui apprit en même temps qu'ayant raſſemblé beaucoup de ſoldats & de domeſtiques de ſon maître, le rebelle avoit maſſacré quelques perſonnes attachées au ſervice de Socinios. Sanuda étoit ſans doute un brave Officier ; mais ſe trouvant dépourvu de troupes, parce que le Roi les avoit toutes menées avec lui, il partit promptement de Maishta

(1) Greffier du bétail. C'eſt le titre qu'on donne au Gouverneur du Dembea.

& se rendit sur les frontieres de l'Abyssinie, à Tchelga, ville possédée par Web Ageed, Prince Arabe.

Il est nécessaire d'observer que quoique le territoire de Tchelga appartienne à l'Empire d'Abyssinie, la possession en fut cédée à Web Ageed, sous la protection de qui on avoit mis les caravanes qui se rendoient dans le royaume de Sennaar & en Egypte, ou qui en revenoient, depuis qu'elles avoient été interceptées par le Bacha de Suakem; & qu'en conséquence, on établit une Douane où les droits furent partagés par moitié entre les deux Souverains. Il en est de même à Serké, ville appartenante au Sennaar, & cédée au Roi d'Abyssinie.

A l'époque dont je parle, Abd-el-Cader (1), fils & successeur d'Ounsa, Roi de Sennaar, ou Roi des Funges, comme on l'appelle dans les annales Abyssiniennes, avoit été dépossé par ses sujets, dès la quatrieme année de son regne, & demeuroit à Tchelga, sous la protection mutuelle de Web Ageed & de l'Empereur d'Abyssinie, & pourtant comme une espece d'ôtage de l'un & de l'autre. Abd-el-Cader avoit mené avec lui un grand nombre de soldats & de compagnons de sa premiere fortune, qui se trouvant en sûreté & bien traités à Tchelga, s'étoient naturellement attachés aux Abyssiniens. Tous ces gens-là s'armerent & monterent à cheval, dès que Sanuda demanda leur secours; & soudain,

(1) Voyez ce que je dis de cette Monarchie dans le journal de mon retour par le Sennaar.

Sanuda prit avec eux la route de Coga, afin de défendre le palais qu'il connoiſſoit parfaitement bien.

MELCHISEDEC, qui avoit en effet réſolu d'attaquer la capitale, n'eut pas plutôt appris l'arrivée de Sanuda, qu'il accourut pour le ſurprendre, & il y eut entr'eux un engagement ſanglant. Les Funges, jaloux de ſervir leur protecteur, combattirent avec tant d'opiniâtreté, qu'ils furent tous tués ſur la place; & Sanuda, monté ce jour-là ſur un cheval très-léger à la courſe, appartenant à Socinios, ne s'échappa qu'avec beaucoup de peine & fut dangereuſement bleſſé.

AUSSI-TÔT que l'Empereur fut inſtruit de ce malheur, il fit partir le Ras Emana Chriſtos ſon frere, qui ſe rendit dans le diſtrict de Voggora, dont il donna le gouvernement à Zenobius, fils d'Iſmael; & il prit avec lui, dans un lieu nommé *Debaraſſo*, Sanuba Zenobius & Ligaba Za Denghel.

QUAND le rebelle Melchiſedec ſut la venue du Ras & des deux autres Officiers, il ſe hâta de faire tout ce qui étoit en ſon pouvoir pour ramaſſer des forces de toute eſpece & de tous les endroits où il avoit quelque crédit; & ſon armée s'accrut tellement, que malgré la préſence d'Emana Chriſtos, elle répandit la terreur dans toutes les villes & les campagnes du Dembea. Il ne manquoit aux rebelles qu'un Prince de la race de Salomon, pour lequel ils puſſent combattre. Autrement, quelque ſuccès qu'eût leur armée, il étoit aiſé de prévoir qu'elle finiroit par ſe diſperſer. C'eſt ce qu'ils ſentirent; & ils s'empreſſerent d'y remédier, en allant chercher dans le Begemder un Prince du Sang royal qui portoit le

nom d'*Arzo*. Pour prix du trône, Arzo donna à Melchiſedec la place de Ras, & le commandement de l'armée en ſecond à Za Chriſtos, fils d'Hatzir Abib. Puis, avec une bien meilleure contenance que des rebelles ne l'ont en général, ils marcherent tous enſemble au-devant d'Emana Chriſtos.

Le 9 Mars 1611, à neuf heures du matin, les deux armées furent en préſence; & l'action ne tarda pas à s'engager. On combattit long-temps avec fureur. Melchiſedec déploya un grand caractere, du moins comme Guerrier, & ſon Lieutenant Za Chriſtos ne lui céda en rien. Quant au prétendant Arzo, l'hiſtoire n'en fait aucune mention. Il ne voulut point ſans doute courir riſque de répandre un ſang auſſi précieux que le ſien, puiſqu'il le tiroit du Roi Salomon. Après une réſiſtance opiniâtre, la partie de l'armée commandée par Za Chriſtos fut miſe en déroute & prit la fuite: mais cet Officier la rallia ſi ſouvent, & vendit le terrein ſi cher aux troupes du Roi, qu'Emana Chriſtos eut le temps de venir à leur ſecours.

Emana Chriſtos, non moins brave ſoldat que prudent Général, vit l'inſtant où il falloit tout riſquer, & ſoudain il ſe précipita lui-même au milieu des ennemis. Il étoit déjà arrivé près de l'endroit où combattoit Melchiſedec, quand ce rebelle l'appercevant au milieu du carnage, & devinant ſon intention, tourna la bride de ſon cheval, & s'enfuit dans le moment même où tout lui ſembloit favorable. Cette terreur du Général eut l'effet qu'elle devoit avoir ſur une armée de Barbares. Perſonne ne conſidéra quel pouvoit être le ſort du combat. Tous les rebelles fuirent avec Melchi-

ſedec ; & de cette maniere, ils perdirent plus de monde qu'il ne leur en auroit fallu pour s'aſſurer la victoire en ſe tenant fermes dans leurs rangs.

UN corps de troupes, auquel ſe joignirent quelques Pâtres du Begemder, pourſuivit Melchiſedec de ſi près, qu'il l'atteignit & le fit priſonnier, ainſi que Tenſa Chriſtos, eſpece de partiſan très-actif & très-redoutable & l'ennemi particulier d'Emana Chriſtos. Dès qu'on les mena au camp, le Ras leur fit faire leur procès. Ils furent condamnés à la mort, comme traîtres & rebelles ; leur ſentence fut ſoudain exécutée, & on envoya leurs têtes au Roi. Peu de temps après, Arzo & ſon Général Za Chriſtos furent auſſi arrêtés & menés au Roi. Ce Prince les livra à la Juſtice, & ils eurent le même ſort.

PENDANT la ſaiſon de l'hyver que Socinios paſſa à Coga, il s'occupa à bâtir une nouvelle Egliſe, qui fut nommée l'Egliſe de Saint-Gabriel ; puis, au retour du printemps, il rentra en campagne, & établit ſon camp à Gogora, d'où il envoya ſes deux freres, Emana Chriſtos, & Sela Chriſtos, contre les rebelles. On n'avoit point alors à ſoumettre une ſeule tribu, une province particuliere ; car tout le pays étoit révolté depuis les ſources du Nil, juſqu'aux frontieres du Tigré. Quelques cantons n'avoient point pris les armes : mais ils refuſoient de payer les tributs. Quelques autres s'étoient armés pour ne point payer ; & d'autres enfin ne vouloient ni payer, ni reconnoître le Gouverneur que leur avoit donné le Roi.

SELA CHRISTOS fondit ſur les habitans du territoire

montueux de Guſman, aux bords du Nil, dont il ſurprit Ourée Amba, la principale place. Il y égorgea beaucoup de monde, & il prit les enfans pour les réduire à l'eſclavage; mais, d'après l'interceſſion de Paez, il les donna enſuite aux Jéſuites pour les élever dans le Catholiciſme.

Après cette expédition, Sela Chriſtos attaqua les Gongas, nègres payens, ſur leſquels il remporta le même avantage. Il reſtoit à combattre les Agows, nations très-populeuſes, & toutes confédérées, qui ne voulurent entendre à aucun accommodement. Le Roi donna ordre qu'une de leurs tribus, nommée la tribu des Zalabaſſas, fût exterminée le plus promptement poſſible, & que ſon territoire fût entiérement dévaſté. Malgré cet exemple, qui dura aſſez longtemps, par les difficultés qu'on éprouva, les Agows perſiſterent dans leur rebellion pendant pluſieurs années; mais toutes les victoires qu'on obtint ſur eux les appauvrirent, & diminuerent conſidérablement leur nombre.

Deux années conſécutives ſe paſſerent à eſcarmoucher avec les Agows du Damot & les Gallas, uſurpateurs de la province de Gojam. L'année d'après, c'eſt-à-dire en 1615, Tecla Georgis, Gouverneur du Samen, & Welled Hawaryat Shum de Tſalamat (1), furent envoyés l'un & l'autre contre un rebelle nommé Amda, qui s'étoit déclaré prétendant à la couronne. Ce nouvel impoſteur diſoit être auſſi Jacob, fils de Melec Segued; & il prit effrontément ce nom, ſans avoir la moindre communication, ni avec les parens, ni

(1) Vallée au pied du roc Lamalmon.

avec

avec les amis de ce Prince. Auſſi-tôt qu'Aſſera Chriſtos & Tecla Garima, ſerviteurs de Welled Hawaryat, entendirent parler de cet aventutier, ils le ſurprirent dans la vallée de Tſalemat, le chargerent de chaînes, & le garderent dans la maiſon d'Aſſera Chriſtos.

Mais Gédéon, Roi des Juifs, apprenant l'empriſonnement d'Amda, fit deſcendre du haut de la montagne de Samen, lieu de ſa réſidence, un corps de troupes, qui aſſaillit Aſſera Chriſtos dans ſa propre maiſon, l'égorgea, & emmena Amdo ſur le Samen. Alors Gédéon non ſeulement prit l'impoſteur ſous ſa protection, mais il fit tout ce qu'il put pour lui fournir des troupes. Cela n'étoit pas très-difficile. Il ne manquoit pas de gens oiſifs, de vagabonds; & ils coururent ſe ranger ſous les étendards d'un Prince qui ſembloit n'avoir d'autre vue que de piller, de maſſacrer, & de commettre toutes ſortes d'excès. Amdo ſe trouva donc bientôt à la tête d'une armée aſſez conſidérable pour quitter la montagne, & aller tenter fortune dans la plaine, où il ravagea le territoire de Shawada, de Tſalemat, & tous les pays d'alentour, reſtés fideles à leur Roi.

Socinios nomma alors Julius, ſon gendre, au gouvernement du Woggora, du Samen, de Waag & d'Albergalé, c'eſt-à-dire de tous les pays bas qui s'étendent des bords du Tacazzé juſqu'aux frontieres du Dembea. Abram, ancien officier du Roi, deſirant arrêter les progrès de la révolte, marcha contre Amdo & lui offrit la bataille : mais le courageux Abram n'eut point le ſuccès que ſon intention méritoit; & il perdit la victoire & la vie; ce qui en impoſa tellement à

Julius, que ſans vouloir haſarder davantage, il envoya dire au Roi de venir lui-même, avec toute la promptitude poſſible, défendre cette partie de ſes états, où les affaires étoient preſque déſeſpérées.

AUSSITÔT le Roi prit la route du Woggora, & joignit Julius à Shimbra Zuggan. De-là il deſcendit du pays de Samen, & campa ſur les bords du Tocur Ohha, c'eſt-à-dire la riviere Noire. Puis il s'avança à Debil & enſuite à Sobra, d'où il envoya un détachement de ſon armée pour attaquer Meſſiraba, l'une de ces montagnes que la nature a façonnées en forteresſes, & où les ſujets de Gédéon ſe retranchoient. Meſſiraba fut emportée, & tout ce qui y étoit fut paſſé au fil de l'épée, ainſi que le Roi l'avoit preſcrit.

CE premier échec découragea beaucoup les rébelles; car Meſſiraba ſembloit devoir être imprenable. L'art avoit, pour la fortifier, ajouté à la nature; & l'on y avoit mis beaucoup de proviſions & de troupes. Socinios attaqua enſuite la montagne d'Hochi, & celle d'Amba Za Hancaſſé, dont les défenſeurs furent traités comme les premiers. De là le Roi conduiſit ſon armée à Seganat : mais il y éprouva beaucoup de réſiſtance. Malgré cela cette montagne eut le ſort des autres. Gédéon lui-même s'enfuit très-difficilement; & il ne dut ſon ſalut qu'à la bravoure de ſon premier général, qui en combattant avec opiniâtreté, fut tué d'un coup de mouſquet.

CEPENDANT les ſuccès continuels de Socinios, & la maniere dont il pourſuivoit ſa victoire, commença à faire

craindre à Gédéon que le Monarque Abyſſinien ne détruiſît la Nation entiere des Juifs. En conſéquence, il fit dire au Roi, que s'il vouloit lui pardonner & lui accorder la paix, il lui remettroit entre les mains le rebelle Amdo.

LE Roi accepta la propoſition. Amdo fut livré; & convaincu de rébellion & de meurtre, il fut condamné à être cloué ſur une croix juſqu'à ce qu'il expirât: mais les cris terribles, les lamentations douloureuſes qu'il faiſoit entendre pendant qu'on le clouoit, choquerent ſi fort les oreilles du Roi, qu'il ordonna qu'on lui tranchât la tête, ce qui fut exécuté au milieu du camp.

L'EMPEREUR ſe retira alors à Dancaz; & il donna ordre à Keſla, gouverneur du Gojam, & à Jonael, Grand-Maître de ſa maiſon, d'aller ſoudain ſurprendre Belaya, contrée appartenante aux Gongas & aux Gubas, nations payennes auxquelles il faiſoit tous les ans la guerre, afin de leur enlever des eſclaves pour le ſervice de ſon palais. Ces deux Généraux s'étant mis à la tête d'un fort détachement, tomberent à l'improviſte ſur les ſauvages de Belaya, & après en avoir égorgé un grand nombre, ils emmenerent leurs enfans. Enſuite, non contens de ce ſuccès, ils attaquerent les Agows de Dengui & de Sankara, qui étoient alors en paix avec le Roi, & ils leur enleverent une immenſe quantité de bétail; mais le Roi n'en fut pas plutôt informé qu'il fit faire une exacte recherche, & tout le bétail des Agows fut rendu; exemple de juſtice qui fit plus d'impreſſion ſur le cœur de ce peuple que toute la ſévérité dont on avoit uſé juſqu'alors. Les Agows ne tarderent pas à donner la

preuve du bon effet qu'il avoit eu ſur eux : mais il en fut tout autrement de Jonael.

L'AN 1616, le Roi quitta ſa capitale au mois de Novembre, ſuivant ſa coutume, & ſe fit accompagner par toute ſa maiſon. Son intention étoit de marcher contre les Gallas qui ſont à l'occident du Gojam, & ſpécialement contre ceux de la Tribu de Libo. Mais cette campagne fut interrompue par la mort du fils aîné du Roi, Kenaffer Chriſtos, jeune Prince de la plus grande eſpérance, & également cher au Monarque & à ſon peuple. Kenaffer avoit un eſprit très-diſtingué. Il traitoit avec douceur, affabilité, même les perſonnes pour leſquelles il ſe ſentoit peu d'inclination. Aimant beaucoup les ſoldats, ſenſible, clément, libéral, il ne pouvoit que plaire à ſon pere. Auſſi Socinios le regreta beaucoup, & lui fit faire des obſeques magnifiques dans l'égliſe de Debra Roma, bâtie par le Roi Iſaac, au milieu du lac Tzana.

TANDIS que le Roi étoit plongé dans le deuil, il émana de lui un ordre ſanglant (1). L'hiſtoire rapporte ſimplement le fait, & n'en donne d'autre motif que la maniere odieuſe dont Gédéon, roi des Juifs, s'y étoit pris pour troubler le royaume, & qui parut ſuffiſamment excuſer la cruauté de Socinios. Quoi qu'il en ſoit, ce Monarque donna ordre au Kaſmati Julius, au Kaſmati Welled Hawaryat, au Billetana Gueta Jonael, & au Fit Auraris Hoſannah, d'exter-

(1) C'étoit là ſans doute un des fruits de la religion qu'il avoit embraſſée, & des avis de ſes Convertiſſeurs.

miner tous les Falashas qui habitoient depuis Foggora, Janfakara & Bagenarwé jusques auprès du Samen, ainsique tous ceux qui étoient dans le canton de Bagla, & dans les autres districts où ils commandoient. Aussi n'échapa-t-il que quelques-uns de ces malheureux qui s'enfuirent avec Phineas.

Dans ce massacre horrible & soudain, périt le roi Gédéon, Prince très-estimé non-seulement de ses sujets, mais de tous les Abyssiniens, & qui passoit pour immensément riche. Les trésors qu'il avoit, dit-on, cachés dans les montagnes, sont encore aujourd'hui l'objet de la recherche des habitans de ces contrées.

Socinios fit vendre, à son profit, les enfans qu'on avoit dérobés au glaive; & il fit enjoindre à tous les Falashas de la Province de Dembea & des autres pays soumis à sa domination, de renoncer à leur religion & de se faire baptiser, sans quoi ils seroient mis à mort. Ces malheureux voyant qu'il n'y avoit aucun moyen de se soustraire à cet ordre, prirent le parti d'obéir; & le Roi s'imagina follement, que l'affreuse boucherie d'un nombre immense de gens surpris au sein de la paix & de la confiance, avoit éteint d'un seul coup une religion établie en Abyssinie longtems avant le christianisme. Dès ce jour-là les Juifs, si cruellement christianisés, furent contraints de labourer leurs terres le jour du sabbat.

Après cette terrible exécution, le Roi envoya ordre à Sela Christos, & à Kefla, Gouverneur du Gojam, d'assembler leurs troupes & de porter la guerre en Bizamo,

Province ſituée ſur les bords du Nil, & que les annales Abyſſiniennes appellent royaume. La route que ſuivent les marchands qui vont en Narea, traverſe le Bizamo; & ce pays eſt habité par pluſieurs tribus payennes, qui ſéparent les Borens Gallas des Bertumas Gallas (1).

L'ARMÉE traverſa le Nil, ravageant toutes les contrées où elle paſſoit, emmenant le bétail, réduiſant les femmes & les enfans à l'eſclavage, & donnant la mort à tous les hommes, ſans que ces nations, qui avoient fait de ſi fréquentes incurſions en Gojam, paruſſent une ſeule fois prendre les armes, pour repouſſer les dévaſtateurs de leur patrie. La vaſte étendue de pays qui eſt entre le royaume de Narea & le Nil, reſta alors ſans ennemis, & on y envoya un certain nombre de Prêtres pour tâcher de ranimer le chriſtianiſme languiſſant.

EN 1517, les Borens Gallas ſe liguerent entr'eux pour que quelques-unes de leurs tribus fiſſent une invaſion dans la Province de Gojam, tandis que les autres, principalement les Marawas entreroient dans le Begemder. Le Roi ne fut pas plutôt informé de ce projet, qu'il ſe hâta de ſe rendre dans cette derniere Province, afin d'être prêt en cas de beſoin, à ſecourir la Province de Tigré. Il établit d'abord ſon camp à Shima : mais il n'y reſta pas long-tems; & paſſant par Emfras, il alla à Dobit, jadis le ſéjour favori de l'Empereur Jacob. Là

(1) Les mots de Boren & de Bertuma Galla n'ont aucune ſignification en langue Ethiopienne.

Socinios tint conseil pour décider laquelle des deux Provinces il secourroit la premiere.

Les Officiers pensoient en général, que de traverser le Begember dans cette saison de l'année, pour se rendre en Tigré, c'étoit détruire l'armée & désoler les deux Provinces; qu'une armée forte en cavalerie, telle qu'étoit alors l'armée royale, étoit nécessaire pour agir avec succès contre les Gallas, mais qu'il n'y avoit dans toute la route, ni assez de fourage, ni assez d'eau, & que les Gallas eux-mêmes sentiroient les premiers cet inconvénient, s'ils osoient tenter une invasion. On observa en même tems au Roi, que s'il traversoit les pays de Woggora & de Lamalmon, il trouveroit plus d'eau & plus d'herbe : mais qu'alors il s'éloigneroit des contrées menacées par les Gallas, & qu'il seroit forcé de revenir dans le chemin qu'il craignoit. Enfin, le résultat de ces délibérations fut que, pour le bien général, on étoit obligé, quoiqu'avec beaucoup de regret, d'abandonner pour quelque tems la Province de Tigré aux soins de la Providence, & de se hâter de marcher à l'ennemi, qui dévastoit déjà celle de Gojam.

D'après cela le Roi partit de Dobit, & vint camper sur la riviere de Gomara, dans le pays de Foggora. Il traversa ensuite le Nil, où il fut averti que les Djawis sortant du Bizamo avoient aussi passé le Nil, & étoient entrés dans la Province de Gojam; de sorte que le fleuve se trouvoit entre eux & lui. Soudain il laissa là tout son bagage, & forçant assez sa marche pour faire en un seul jour le chemin de trois journées, il arriva à Bed, sur les bords de la riviere Sadi. Mais

au lieu de trouver l'ennemi dans cet endroit, il apprit que Sela Chriſtos, ſon frere, avoit joint les Gallas à l'inſtant où ils venoient de paſſer le Nil, & qu'il avoit taillé leur armée en pieces, avant qu'ils euſſent le tems de commettre le moindre dégât.

CONTENT de cette heureuſe nouvelle, Socinios prit la route de Tchelga & de Wainadeſſa; il commanda en même-tems à Emana Chriſtos d'aſſembler autant de troupes qu'il le pourroit pour combattre les Djawis & les Gallas, dans les Provinces de Walaka & de Shoa; & il fit dire au Ras Sela Chriſtos de traverſer le Nil & de venir le joindre.

CE Général ne perdit pas un inſtant. Il marcha droit à Amca Ohha, c'eſt-à-dire, à la riviere d'Amca, où il trouva les Edjows, qui, à ſon arrivée, prirent la fuite ſans lui donner le tems d'engager une action, abandonnant leurs femmes, leurs enfans, leurs proviſions, tout enfin à la merci de leur ennemi. Sela Chriſtos ayant terminé cette expédition comme il ſe l'étoit propoſé, revint joindre le Roi qu'il trouva campé ſur les bords du Suqua, près de Debra Werk, où il gardoit ces Provinces en l'abſence de ſon frere. Alors Socinios voulant regagner le Dembéa, paſſa le Nil près de Dara, & campa à Zinzenam, d'où faiſant le tour du lac il ſe rendit à ſon palais de Gorgora.

LE village de Zinzenam, dont le nom ſignifie *pluie ſur pluie*, nous fournit une nouvelle preuve de ce que j'ai dit en parlant de la cauſe des débordemens du Nil contre l'inſcription adulitique, c'eſt qu'il ne tombe point de neige en Abyſ-

ſinie,

ſinie ; ou plutôt que, quoi qu'il puiſſe en être tombé dans le cours des ſiecles, c'eſt un phénomene ſi rare, qu'il n'y a point de mots qui l'expriment dans le langage du pays, & qu'il eſt abſolument inconnu aux habitans, du moins à ceux qui vivent à l'Orient du Tacazzé.

L'AUTEUR Abyſſinien dont je tire l'hiſtoire que j'écris ici, raconte que le village de Zinzenam a dû ſon nom à un événement très-ſingulier, qui arriva dans ces contrées, il y a très-long-tems. Il tomba, dit-il, une ondée de pluie, qui n'étoit pas une pluie ordinaire, puiſqu'elle ne ruiſſeloit point ſur la terre, mais qu'elle y demeuroit légere comme une plume, & ayant une belle couleur de farine. Elle tomba en abondance, & elle obſcurcit l'air plus que la pluie, & preſqu'autant que le brouillard ; puis elle couvrit la terre pendant pluſieurs jours, conſervant ſa blancheur juſqu'à ce qu'elle s'en alla en roſée, ſans exhaler aucune odeur, ni produire aucun mauvais effet.

CERTES ce fut un phénomène unique, puiſque, malgré l'exceſſive hauteur des montagnes de Tarenta & de Lamalmon, on n'y a jamais vu de neige, du moins depuis pluſieurs ſiecles. On n'en a pas apperçu ſur les monts mêmes du Laſta, où des armées entieres ont pourtant péri de froid. Toutes les recherches que j'ai faites à cet égard me le prouvent. Zinzenam n'eſt point dans ces montagnes. Sa ſituation n'eſt même pas très-haute ; au contraire, il eſt attenant à la plaine de Foggora, dans le voiſinage du Begemder, à vingt milles de la ſeconde cataracte, ou à quarante milles de Gondar ; de ſorte que la neige qui y tomba fut l'effet d'un changement

accidentel & rapide dans l'atmoſphère, choſe dont l'hiſtoire de tous les pays nous offre divers exemples.

Dès que le temps permit à Socinios de quitter ſon palais de Gorgora, il prit le chemin de Tocuſſa, & y demeura quelques jours. Puis il en paſſa quatre à Tenkel, & il ſe rendit à Gunké, où il fit halte. Là, ce Monarque méditant une expédition contre l'Atbara, envoya un émiſſaire à Nile Wed Ageeb, Prince des Arabes, pour l'inviter à venir le joindre, avant qu'il attaquât les Funges; car c'eſt ainſi qu'on nommoit les ſujets de la nouvelle Monarchie établie à Sennaar, par les victoires remportées ſur les Arabes. Les Funges s'étoient d'abord emparés par force d'une grande partie du pays, & depuis ils s'étoient mis en poſſeſſion du reſte, & en jouiſſoient impunément.

ABD-EL-CADER, fils d'Ounſa, étoit le neuvieme Prince de la race des Funges. C'étoit un homme foible & ayant d'aſſez mauvaiſes inclinations: mais Socinios avoit juſqu'alors vécu amicalement avec lui, & d'après un dernier traité, conclu entr'eux, il lui avoit envoyé en préſent un Nagareet (1), garni en or, & dont la chaîne étoit auſſi en or. Abd-el-Cader, de ſon côté, donna à Socinios un Faucon dreſſé, d'une eſpece excellente & très-eſtimée parmi les Arabes.

PEU de temps après, Abd-el-Cader fut détrôné par ſon frere Adelan, fils d'Ounſa, & il ſe retira à Tchelga, ſous la protection du Roi d'Abyſſinie, qui lui accorda un revenu honorable pour ſa dépenſe, ainſi que les Princes de l'Orient ont coutume de le pratiquer envers leurs voiſins malheureux.

(1) Le Nagareet eſt une eſpece de tymballe.

BAADY, fils d'Abd-el-Cader, Prince jeune & violent, qui détrôna à ſon tour ſon oncle Adelan, étoit mécontent de la protection accordée à ſon pere. On lui avoit ſuggéré que le Nagareet envoyé par Socinios, donnoit à entendre que le Monarque Abyſſinien conſidéroit ſon pere comme un vaſſal; puiſque ce Prince envoyoit toujours un tambour à celui de ſes ſujets qu'il nommoit au gouvernement d'une province. En outre, on avoit obſervé que le Faucon donné en retour par Abd-el-Cader, pouvoit paſſer pour une preuve qu'il reconnoiſſoit ſon vaſſelage. D'après cela, Baady réſolut en montant ſur le trône, de réparer la prétendue faute de ſon pere, & de faire un affront à Socinios : en conſéquence il lui envoya deux vieux chevaux, aveugles & boiteux.

SOCINIOS ſentit cette injure comme il le devoit. Baady avoit déjà fait marcher ſes troupes ſous le commandement de Wed Ageeb, pour qu'elles fiſſent une incurſion en Abyſſinie, qu'elles ravageaſſent le pays & qu'elles en enlevaſſent les habitans pour les vendre comme eſclaves.

PARMI ceux qui ſe montroient les plus ardens dans cette expédition, on diſtinguoit le peuple de la ville de Serké. Quand Baady s'étoit plaint que ſon pere & ſon rival étoit protégé dans ſa propre ville de Tchelga, on lui avoit répondu que Tchelga étoit cédé depuis long-temps au royaume de Sennaar, par rapport aux droits qu'on y percevoit; mais qu'on n'avoit jamais entendu aliéner la ſouveraineté de cette place, & qu'elle appartenoit, comme elle avoit toujours appartenu au Roi d'Abyſſinie. Serké étoit, par rapport aux Abyſſiniens, préciſément dans le même cas que Tchelga,

par rapport aux Funges ; & lorſque Socinios demanda ſatisfaction des violences commiſes contre lui par les habitans de ſa ville de Serké, on lui répondit exactement ce qu'il avoit dit pour Tchelga ; on lui obſerva que Serké étoit à lui pour tout ce qui concernoit le fiſc, mais qu'il n'y avoit point d'autres droits ; & que cette ville faiſant partie du royaume de Sennaar, elle étoit obligée de ſeconder ſon Souverain légitime, lorſqu'il faiſoit la guerre à ſes ennemis.

SOCINIOS, occupé de toutes les inſurrections qui troublerent le commencement de ſon regne, diſſimula quelque temps ſon reſſentiment contre Baady : mais il envoya en Atbara propoſer à Nile Wed Ageeb un traité indépendant du Roi de Sennaar.

TROIS peuples différens habitoient alors les vaſtes contrées qui s'étendent depuis le 13°. de latitude juſqu'au tropique du cancer, c'eſt-à-dire, depuis les montagnes d'Abyſſinie, juſqu'aux frontieres de l'Egypte. Le premier étoit celui des Funges, ou negres, conquérans de l'Atbara depuis l'an 1504 ; le ſecond, celui des habitans Indigenes, connus dès les premiers âges du monde, comme à préſent, ſous le nom de *Paſteurs*, & gouvernés par une Reine ; le troiſieme enfin, celui des Arabes, qui, après la conquête de l'Egypte, ſous le califat d'Omar, y entrerent avec une armée deſtinée à ſoumettre la Nubie, & commandée par Caleb Ibn el Waalid, ſurnommé *Saïf Ullah*, *l'épée de Dieu*. Les Arabes firent encore de nouvelles invaſions dans ces pays, du temps de Saladin & de ſon frere.

LA maniere de vivre des Arabes, leurs mœurs, qui ref-

ſembloient parfaitement à celles des Paſteurs, furent cauſe que ces deux peuples ſe réunirent; & d'après un traité, ils convinrent l'un & l'autre de payer un tribut aux Funges, qui dès ce moment les laiſſerent tranquillement jouir de leurs poſſeſſions.

NILE Wed Ageeb, Prince des Arabes, ſe hâta d'accepter les offres du Roi d'Abyſſinie; & en conſéquence, il y eut un accord fait entr'eux, par lequel Socinios lui accorda un territoire ſur les frontieres d'Abyſſinie, où il pourroit ſe retirer toutes les fois qu'il ſeroit en méſintelligence avec le Roi de Sennaar.

PEU de temps après Alico, Mahométan, à qui Socinios avoit confié le gouvernement de Mazaga, c'eſt-à-dire de Nara & de Ras el Feel, pays bas & ſol noir, comme ſon nom l'exprime, trahit ſon Maître, & s'enfuit dans le royaume de Sennaar, emmenant avec lui un grand nombre des chevaux de Socinios. Le Roi d'Abyſſinie s'adreſſa ſoudain au Roi de Sennaar, qui parut n'y pas faire la moindre attention, & qui ne répondit même pas à Socinios; ce qui irrita tellement ce Monarque que dès ce moment il commença une guerre qui a fait répandre des torrens de ſang, & qui dure encore, du moins dans le cœur des deux nations.

TANDIS que Socinios étoit dans ſon camp à Gunké, Wed Ageeb vint ſe réunir à lui, avec beaucoup de troupes, & la meilleure cavalerie de l'Atbara. En entrant dans la tente du Roi, il ſe proſterna, ſuivant la coutume d'Abyſſinie,

il ſe reconnut pous vaſſal de ce Monarque, & il lui offrit des préſens d'une immenſe valeur. Socinios l'accueillit avec de grandes marques de diſtinction, & lui témoigna beaucoup d'amitié. Il lui donna une chaîne & des braſſelets d'or, avec un poignard d'un travail précieux, dont le manche étoit auſſi d'or. Il le fit revêtir d'une étoffe de damas, à la maniere des Abyſſiniens, & il confirma le traité déja conclu entr'eux. L'effet de cette réunion ne tarda pas à ſe faire ſentir. Le Roi & Wed Ageeb fondirent enſemble ſur Serké. Ils pillerent, ils brûlerent la ville. Tous les hommes qu'ils y trouverent furent livrés au glaive, & toutes les femmes, tous les enfans, à l'eſclavage. Ces deux Princes renouvellerent ces exécutions terribles dans tous les lieux habités de la frontiere depuis Serké juſqu'à Fazuelo. Après quoi, Socinios ayant fait faire un compliment ironique à Baady, ſe retira à Dancaz, où il amena ſon nouvel allié.

Le Roi d'Abyſſinie n'avoit pourtant ravagé les frontieres du Sennaar qu'à l'oueſt de Serké; & ce n'étoit là qu'une partie des vengeances qu'il méditoit contre le Roi des Fungas : mais il commit le ſoin du reſte à ſes deux fils, & au Gouverneur du Tigré.

Welled Hawaryat, à la tête des Koccobs (1), & d'un autre corps de cavalerie non moins brave, lequel porte le nom de Maïa, & de la plus grande partie de la maiſon du Roi, eut ordre de tomber ſur les frontieres qui étoient à l'orient de Serké. Melca Chriſtos fut chargé d'attaquer les

(1) C'eſt un corps de cavalerie déſigné ſous ce nom-là.

frontieres encore plus loin dans l'eſt, vis-à-vis de la province de Siré; & enfin Tecla Georgis, Gouverneur du Tigré, reçut le commandement de ravager tout le pays de Sennaar, contigu à ſa Province.

CETTE terrible expédition réuſſit au gré du Monarque Abyſſinien. Elle n'éprouva qu'un ſeul obſtacle. En traverſant le pays des Shangallas, Melca Chriſtos fut obligé d'en venir aux mains avec une armée de cette nation, qui penſoit que l'intention des Abyſſiniens étoit de les attaquer. Melca Chriſtos eut d'abord quelque déſavantage : mais par ſon courage, & par l'ardeur des ſoldats, alarmés du danger de leur Prince, non-ſeulement il parvint à rétablir les choſes, mais il porta un ſi terrible coup aux Shangallas, qu'une de leurs tribus fut maſſacrée preſque toute entiere, & que beaucoup de femmes & d'enfans, réduits à l'eſclavage, furent envoyés au Roi.

LE retard qu'occaſionna cette action n'eut aucun effet dangereux. Les troupes victorieuſes fondirent ſoudain ſur l'Atbara, & Melca Chriſtos acheva la dévaſtation commencée par Welled Hawaryat, & par le Gouverneur du Tigré. Tout le Sennaar fut rempli de peuple fuyant devant les vainqueurs, qui ramenerent une immenſe quantité de bétail. Baady ſembloit alors reſter ſpectateur oiſif des malheurs de ſon royaume; & les armées abyſſiniennes s'en retournerent à Damas chargées de butin, & ſans avoir fait la moindre perte.

CEPENDANT Socinios ne fut pas encore ſatisfait. Le Bahar-

nagash Guebra Mariam eut ordre de marcher contre Fatima, Reine des Paſteurs, à laquelle on donnoit en ce temps-là le nom de Neguſta Errum, Reine des Grecs. Cette Princeſſe gouvernoit le reſte des habitans indigenes de l'Atbara, de ces anciens Paſteurs qui jadis furent les Souverains de tout le pays, enfin qui, pendant pluſieurs dynaſties, regnerent ſur l'Egypte, & qui, parmi leurs anciennes coutumes, conſervent celle de placer toujours une femme ſur le trône. Fatima réſidoit à Mendera (1), ville ſituée dans le nord-eſt de l'Atbara, & l'une des plus grandes : mais bâtie à la vérité d'argile, de paille & de roſeaux, comme toutes les autres, elle n'en étoit ni moins peuplée, ni moins floriſſante ; elle avoit l'avantage d'être placée ſur le chemin des deux caravanes qui partent de Suakem, l'une pour aller en Abyſſinie, & l'autre dans le royaume de Sennaar, ainſi que des grandes caravanes qui viennent de Sudan, pays ſitué ſur le Niger, & qui ſe rendent à la Meque. Auſſi la Reine des Paſteurs étoit-elle conſidérée comme la protectrice de cette route, & des caravanes qui y paſſent.

Socinios recommanda au Baharnagash de pourſuivre cette Princeſſe juſqu'à ce qu'il l'eût faite priſonniere, & de la lui amener. L'entrepriſe n'étoit pas aiſée. Une grande partie des endroits où il falloit paſſer manquoit d'eau : mais Guebra Mariam étoit un Général actif, prudent, & qui connoiſſoit parfaitement bien le pays. Il n'avoit qu'une petite armée, mais compoſée de ſoldats éprouvés. Il marcha d'abord le long du Mareb, entre cette riviere & les montagnes, dé-

(1) Voyez la carte.

truiſant

truisant les villes & les villages qu'il rencontroit, passant les habitans au fil de l'épée, afin que personne ne pût s'approcher impunément, & rendre compte du véritable nombre de ses troupes, qui par ce moyen étoit considérablement augmenté dans les rapports qu'on en faisoit, & d'après les ravages affreux qu'elles commettoient.

Le troisieme jour de sa marche, Guebra Mariam arriva devant Mendera, & soudain il envoya sommer la Reine Fatima de se rendre. On lui rapporta qu'elle venoit de s'enfuir : mais il répondit que cela lui étoit égal, & qu'à moins qu'elle ne se remît entre ses mains, avant qu'il entrât dans Mendera, il mettroit le feu à la ville, & éteindroit les flammes avec le sang des habitans.

Quoique Fatima fût d'un âge avancé, & déja infirme; elle aimoit trop son peuple pour l'exposer à voir exécuter les menaces du Baharnagash, & elle voulut en prévenir l'effet, quelles que pussent en être les conséquences pour elle. Elle vint donc trouver Guebra Mariam, accompagnée seulement de deux suivantes. Guebra Mariam reprit soudain le chemin de l'Abyssinie, & ne commit plus la moindre violence dans sa route, par respect pour sa prisonniere, qu'il mena en triomphe à Socinios, à qui il porta le premier la nouvelle de sa victoire.

Socinios étoit sur son trône quand on lui présenta Fatima : mais, par égard pour ses infirmités, il la dispensa de se prosterner, usage constamment observé en Abyssinie, quand on se présente devant le Roi. Socinios voyant même que cette

Princeſſe ne pouvoit pas ſe tenir debout durant tout le tems qu'il avoit à l'interroger, ordonna qu'on la fît aſſeoir ſur un tabouret, marque de conſidération très-extraordinaire. Quelque rang, quelque dignité qu'aient les étrangers qui vont en Abyſſinie, ils ne s'aſſeient point devant le Monarque.

SOCINIOS demanda d'un ton ſévere à Fatima : » Pourquoi » ſachant que ſa ſouveraineté devoit hommage à la cou» ronne d'Abyſſinie, elle s'étoit exemptée non-ſeulement de » payer le tribut, mais d'envoyer à ſon avénement au trône » les préſens accoutumés ?

LA Reine répondit avec beaucoup de franchiſe : » Qu'il » étoit vrai qu'on devoit ces préſens, & qu'ils avoient été » payés jadis par ſes ancêtres, auſſi long-tems que les Rois » d'Abyſſinie leur avoient accordé la protection & les ſecours » dont ces tributs étoient le prix. Mais que les Abyſſiniens » ayant laiſſé envahir ſon pays par les Arabes, & puis par » les Funges, ſans daigner s'en mêler, elle avoit conclu un » traité avec le Roi de Sennaar, à qui elle payoit un tribut, » pour lequel il la défendoit contre les Arabes. Elle dit en» ſuite qu'elle n'avoit d'autres ſoldats que ceux qui veilloient » ſans ceſſe ſur le déſert qu'il falloit traverſer pour aller à » Suakem, route qui lui étoit dès long-tems confiée ; & que » le reſte de ſes ſujets étoit employé à nourrir de grands » troupeaux de bétail pour les marchés de Sennaar & des » autres contrées voiſines, ainſi que des chameaux pour les » caravannes de la Meque, du Caire, de Sudan, objets éga» lement utiles à tous les Orientaux; & qu'enfin n'ayant jamais » fait de mal à perſonne, elle avoit raiſon de s'étonner du

» motif qui avoit déterminé l'Empereur à l'envoyer chercher » ſi loin dans ſon déſert, & à répandre tant de ſang in- » nocent? »

CETTE réponſe pleine d'eſprit & de raiſon, & beaucoup d'autres pareilles, que la Reine adreſſa à Socinios, lui plurent extrêmement. Cependant il aſſura Fatima, » qu'il vou- » loit maintenir les anciens droits qu'il avoit, tant ſur les » paſteurs, que ſur les Arabes du Prince Wed Ageeb, qui » venoit de ſe reconnoître ſon vaſſal pour tout le pays qui » s'étend depuis Fazuelo juſqu'à Suakem; qu'il conſidéroit » les Funges comme des uſurpateurs, & qu'il les traiteroit » comme tels». Enſuite le Roi traitant cette Princeſſe comme ſa vaſſale, la fit revêtir d'une robe de damas, à la maniere des femmes des Paſteurs, & il la congédia.

MAIS cette ſuite de ſuccès ne tarda pas à être interrompue. Socinios viſitoit ſes Provinces, lorſqu'un meſſage lui parvint de la part des principaux habitans du royaume de Narea, & lui apprit ſans déguiſement : » Que le Benero (1) » s'étoit rendu avare & cruel; qu'il avoit fait mourir beau- » coup de gens, les uns pour leur ôter leur argent, les » autres par caprice; qu'il leur avoit enlevé leurs » femmes & leurs filles, pour ſatisfaire ſa brutalité, ou » pour les vendre aux Gallas; & qu'enfin les Naréens » révoltés contre l'oppreſſeur, l'avoient maſſacré, & venoient » de mettre à ſa place un homme diſtingué par ſes vertus & » par ſa douceur ».

(1) C'eſt le titre qu'on donne au Viceroi du Narea.

A cette nouvelle le Roi fut très-irrité. Il dit aux envoyés que quoique le Benero pût être coupable, il regardoit le meurtre de ce gouverneur comme un outrage fait à la majesté du trône; & qu'il avoit déjà fait partir Mustapha Bacha, à la tête de quelques troupes, & ordonné à tous les Mahométans du Royaume de Narea de l'aider, pour prendre connoissanse de la mort du Benero & du mérite de son successeur.

Dans ce tems là même les Gallas firent une invasion dans le Begemder. Welled Hawaryat assembla des troupes à la hâte pour s'opposer au ravage, & s'étant présenté à l'ennemi, fut lâchement abandonné par son armée, & périt en combattant, ainsi que Cantiba de Dembea, Amdo & Nile Wed Ageeb, Prince des Arabes. Socinios apprenant ce malheur, s'abandonna à la douleur la plus vive, non par rapport à la perte de son armée, mais par rapport à la mort de Welled Hawaryat, son fils chéri, & d'Amdo & de Nile, ses deux meilleurs généraux.

Il est à présent nécessaire de revenir un peu sur nos pas, pour ce qui concerne l'état de la religion, qui, à cette époque, commençoit à influer sur tout le reste des affaires & à occasionner beaucoup de troubles dans l'Empire, quoique la religion ne fût pourtant pas la cause unique de ces troubles, ainsi que l'ont dit des personnes qui en vouloient jetter tout l'odieux sur les Jésuites. Certes les Jesuites ont assez de tort dans cette affaire, sans qu'on ait besoin de leur en imputer davantage.

En bâtissant le palais de Gorgora, Paez déploya un génie

& des talens universels, qui lui méritèrent l'admiration de tout l'empire d'Abyssinie. Mais s'il mit du zele & de l'activité à cet ouvrage, il n'en négligea pas davantage un autre plus important à ses yeux, celui de la conversion de l'Abyssinie à la communion de Rome.

LE Ras Sela Christos, si nous en croyons le rapport des Jésuites, s'étoit converti lui-même en lisant avec attention les livres Abyssiniens. Etant prêt à se rendre en Gojam pour aller combattre les Gallas, il desira beaucoup de faire une abjuration authentique en présence de Paez : mais comme Paez travailloit alors au palais & au monastere de Gorgora, Sela Christos fut obligé de se contenter d'un autre Jesuite, nommé Francisco-Antonio d'Angelis. Puis étant revenu vainqueur des Gallas, il donna à la Société un terrein & de l'argent pour bâtir, à Collela, un couvent, qui fut le troisieme que les Jesuites eurent en Abyssinie.

CEPENDANT, quoique déja converti au fond de son cœur, Socinios n'avoit pas encore fait une démarche qui pût entraîner la conversion des autres. Il assistoit souvent aux disputes théologiques qui avoient lieu entre les Missionnaires & les Moines Abyssiniens, disputes qui portoient presque toutes sur la question, long-tems agitée, des deux natures du Christ : mais quoiqu'alors la victoire demeurât toujours aux Jesuites, du moins à ce qu'ils disent, ils ne parvinrent pourtant jamais à convaincre leurs adversaires. L'Abuna Simon finit même par se plaindre au Roi qu'on eût permis beaucoup de choses concernant la religion, à l'insu de celui qui en étoit le chef, & qu'on eût disputé sur des articles

de foi ſans l'inviter, ſans même qu'il eût pu aider ſon Clergé dans ſes controverſes.

LE Roi qui ne penſoit pas que le ſavoir & l'éloquence de l'Abuna, puſſent être d'un grand poids dans ces diſputes, ordonna qu'elles fuſſent renouvellées en préſence de ce Pontife. Mais l'ignorance de l'Abuna nuiſit encore bien plus à ſon Egliſe; & le Roi regardant, dès ce moment, la choſe comme décidée, déclara publiquement, pour la premiere fois, qu'il y avoit deux natures, l'une divine & l'autre humaine, abſolument diſtinctes entre elles, mais réunies dans une ſeule perſonne, qui eſt le Chriſt.

EN ce tems-là le Roi reçut par la voie des Indes, des lettres de Philippe II, roi d'Eſpagne (1), & du Pape Paul V. (2) Mais ces lettres ne contenoient rien que des exhortations ampoulées, pour engager Socinios à perſévérer dans la religion catholique, & pour l'aſſurer des ſecours du Saint-Eſprit, au lieu des ſecours des Portugais, qu'il avoit demandés. Cependant comme la converſion de Socinios étoit toute arrangée entre ce Roi & Paez, il fut décidé qu'il feroit d'abord une abjuration publique, & qu'enſuite on compteroit ſur le roi d'Eſpagne & ſur le Pape, pour qu'ils envoyaſſent des ſoldats ſi leurs prieres ne ſuffiſoient pas.

IL falloit que le Monarque Abyſſinien écrivît au Pape, pour lui faire part de ſa ſoumiſſion au ſiege de Rome. Mais on

(1) Celle du Roi d'Eſpagne, datée de Madrid, le 15 Mars 1609.
(2) Celle du Pape, datée de Rome l'an 1611.

penſa que des lettres ſur un tel ſujet étoient trop importantes pour qu'il les envoyât comme ſes premieres dépêches pour l'Europe, ſans les faire accompagner par des gens qui puſſent dans l'occaſion, prendre le caractere d'ambaſſadeur, & donner les explications & les aſſurances néceſſaires.

L'on conſidéra en même tems que la voie de Maſuah étoit ſujette à trop d'accidents, puiſque la province de Tigré, qu'il falloit traverſer, ſe trouvant dans un état de rébellion, il ſeroit aiſé aux ennemis de la foi & de la religion catholique d'intercepter les lettres de Socinios, & de les divulguer en Abyſſinie, ſans qu'elles puſſent jamais être connues en Europe. Quelques perſonnes propoſerent la route la plus longue, mais qu'elles croyoient la plus ſûre. Elles conſeillerent aux envoyés du Roi de paſſer par le Naréa & les Provinces méridionales de ce royaume, habitées tant par des payens que par des Mahométans, & de ſe rendre à Melinde, ſur les bords de l'Océan Indien, où elles pourroient s'embarquer pour Goa.

Les Miſſionnaires tirerent au ſort à qui d'entre eux entreprendroit ce long & dangereux voyage; le ſort tomba ſur Antonio Fernandez, homme de beaucoup de prudence, très-eſtimé du Roi, & de l'aveu de tout le monde, le plus propre à exécuter une pareille entrepriſe. Enſuite Fernandez choiſit lui-même pour ſon compagnon & pour ambaſſadeur auprès du Pape & du Roi d'Eſpagne, Fecur Egzié, dont le nom ſignifie le bien aimé du Seigneur. Cet homme avoit été un des premiers Abyſſiniens convertis à la religion catholique, dans laquelle il perſiſta juſqu'à ſa mort. Il étoit en outre

distingué par son courage & par sa prudence, & d'une conversation gaie & très-agréable.

Ce fut au commencement de Mars 1613, qu'Antonio Fernandez partit pour la province de Gojam, où il trouva le Ras Sela Christos. (1) Fecur Egzié étoit parti auparavant afin de pouvoir arranger ses affaires domestiques, & il avoit pris avec lui dix Portugais, dont six ne devoient l'accompagner que jusqu'à Narea, & les quatre autres devoient s'embarquer avec lui pour l'Inde.

Le Gouverneur Sela Christos ne voulut point laisser partir les voyageurs, qu'il ne leur eût procuré des guides parmi les Shats & les Gallas, nations barbares qui vivent dans le voisinage & à l'orient du Naréa. Il eut soin en même tems de se faire donner des otages, pour s'assurer que la petite caravanne seroit protégée dans sa route, & il paya bien les guides afin qu'ils se conduisissent honnêtement.

Le 15 d'Avril les voyageurs quitterent Umbarma, où campoit Sela Christos, qui, indépendamment des guides qu'il leur avoit donné, les fit accompagner par quarante hommes armés de boucliers & de javelots. Malgré cela ils ne tarderent pas à trouver des embarras. Ils dirigerent leur route à l'occident; & au bout de deux jours ils arriverent à Senassé, le principal village des Gongas, nation payenne récemment soulevée, presque détruite & non soumise. A la premiere demande de sauve-garde que les voyageurs firent

(1) Voyez les lettres des Jésuites dans Tellez, liv. 4. chap. 5.

à ces barbares, ils leur répondirent de manière à leur faire entendre qu'au lieu de les défendre, ils étoient disposés à tomber sur eux en chemin, à les piller & à les assassiner. Fernandez retourna alors avec un des Portugais auprès de Sela Christos, qui soudain fit partir avec eux trois Officiers & un corps de troupes pour châtier les Gongas & conduire la caravane hors de leur territoire & de leur portée.

Cependant les Gongas étant instruits des plaintes qu'on portoit à Sela Christos, & prévoyant qu'il arriveroit infailliblement des troupes Abyssiniennes, s'empressèrent de donner à l'ambassadeur une garde, qui le conduisit en trois jours à Miné (1). Miné est le nom de quelques misérables villages, souvent détruits & souvent rebâtis, auprès d'un gué du Nil, où passent ordinairement les marchands Mahométans en se rendant par le Bizamo dans les contrées montagneuses du Narea & de Caffa. Les pluies avoient commencé à tomber avec violence, quand Fernandez & ses compagnons arrivèrent à Miné; de sorte qu'ils furent obligés de passer le fleuve sur des peaux remplies de vent.

De Miné aux frontieres du Narea, il y a cinquante lieues en droite ligne, en tirant droit au sud, avec une légere inclinaison à l'occident. Ce chemin & les villages qu'il traverse sont distinctement marqués sur ma carte, & j'ose croire, sans aucune erreur capitale. Je suis d'ailleurs, jusqu'à présent, le seul qui ai fait connoître cette route.

(1) Ce mot signifie le passage.

Le jour après que les voyageurs eurent passé le Nil, ils entrerent dans le royaume de Bizamo, habité par les Gallas. Ces barbares accoururent en foule les armes à la main, insistant pour qu'on leur payât le droit de traverser leur pays; mais voyant que la suite de l'ambassadeur prenoit aussi les armes, ils composerent pour un peu de sel & quelque pieces d'étoffes grossieres de coton, qu'on leur donna. Le lendemain, le guide qui avoit été envoyé du Narea pour les conduire par des chemins détournés & que les Gallas ne fréquentassent point, les fit entrer dans un bois touffu, dont ils eurent beaucoup de peine à se débarrasser; & il étoit presque nuit quand ils arriverent au bord de la riviere de Maleg. Ils coucherent là, & quand le jour leur permit d'examiner la riviere, ils ne trouverent point de gué. Ils soupçonnerent alors leur guide Naréen de trahison. Ils crurent qu'il avoit intention de les égarer dans ces forêts, pour que les Gallas pussent les y égorger.

Cependant le jour suivant, ils trouverent le gué & passerent sans difficulté; & une fois arrivés de l'autre côté de la riviere, ils furent un peu plus tranquilles, parce qu'ils se virent déjà loin des payens, & prêts à entrer sur les terres de Narea. Ils franchirent une haute montagne, & ils vinrent à Gonéa, où ils trouverent des troupes commandées par un des principaux Officiers de ce royaume, qui les accueillit avec de grandes marques d'honneur. Il est vrai que les voyageurs étoient fortement recommandés à cet Officier par Sela Christos, & qu'en outre, ils lui apportoient un présent considérable.

Le royaume de Narea forme la province la plus méri-

dionale de l'Empire d'Abyſſinie, & eſt toujours gouverné par ſes Princes naturels qui portent le titre de Beneros. Son territoire s'étendoit jadis juſques aux frontieres du Bizamo.

Les Gallas ont preſqu'entiérement conquis ces pays, ſurtout au ſud-eſt & au nord. Ce qui eſt à l'occident eſt, ſans contredit, la partie de l'Afrique la moins connue. Les Naréens font un peu de commerce avec Melinde, ſur les rives de l'océan Indien, ainſi qu'avec Angola, ſur celles de la mer atlantique, par le moyen de quelques nations intermédiaires. Le Narea reçoit de l'or du pays negre qui l'avoiſine. Quelques Auteurs ont dit que le Narea produiſoit ce métal : mais après les recherches les plus exactes, j'ai trouvé qu'il le tiroit principalement de l'occident.

Le royaume de Narea paroît s'élever comme une forteresse au milieu d'une plaine immenſe. Pluſieurs rivieres qui naiſſent juſqu'au quatrieme & cinquieme degré de latitude, s'étendent de tous côtés, par manque de pente, ſur ces terreins unis, & leurs eaux croupiſſantes y forment de vaſtes marais depuis le ſud quart d'eſt juſqu'à la pointe du nord & du nord-oueſt.

Le pied des montagnes que bordent ces marais eſt couvert de caffiers, eſpece d'arbres qui, ſi elle n'eſt pas la ſeule, eſt du moins la plus grande qui croiſſe là. Enſuite vient la partie montueuſe du Narea propre, entremêlé de quelques vallées mal-ſaines, mais très-fertiles ; & immédiatement après le pays de Caffa, bien plus haut & plus eſcarpé, où il n'y a le moindre terrein de niveau. Le Caffa eſt, dit-

on, gouverné par un Prince particulier. Ses habitans ſe rendirent chrétiens ſous le regne de Melec Segued, peu de temps après la converſion du Narea. Les Gallas s'étant établis dans toute la plaine, juſques au bord des marais, ont interrompu en grande partie, & ſans doute pour long-temps, la communication entre l'Abyſſinie & le Narea; de ſorte que les Naréens & les Caffaens, n'ayant ni livres, ni Prêtres pour les inſtruire, ne peuvent vraiſemblablement point perſévérer dans le Chriſtianiſme.

Les Naréens, qui habitent les montagnes, ſont les moins bruns de tous les peuples qu'on trouve en Abyſſinie; ils n'ont pas même, non plus que les Caffaens, la couleur auſſi foncée que les Siciliens & les habitans des environs de Naples. Mais ceux qui vivent le long des marais ſont extrêmement noirs, & ont les cheveux laineux, & les traits des negres. Quoiqu'on ait prétendu qu'on avoit vu de la neige ſur les montagnes de Caffa, ainſi que ſur cette chaîne de monts élevés, qu'on nomme Dyſe & Tegla, je ne le crois point. Il y eſt tombé vraiſemblablement de la grêle : mais pour aucune autre ſubſtance météorologique auſſi légere, auſſi déliée que la neige, j'en doute.

Le Narea, tant dans ſes montagnes que dans ſes vallées, abonde en bétail, en grains, en proviſions de toute eſpece. L'or s'y vend au poids & y eſt le grand mobile du commerce intérieur : mais les groſſes étoffes de coton, le ſtibium, les verroteries, l'encens, ſont les articles dont les Naréens trafiquent avec les peuples d'Angola & les autres nations atlantiques.

Les Naréens ſont exceſſivement braves. S'ils ont été ſubjugués, s'ils ont été chaſſés des plaines, c'eſt qu'il leur a fallu céder à la force & à la multitude des nations tombant ſur eux les unes après les autres, & les attaquant avec une cavalerrie abſolument nouvelle pour eux. Mais à préſent qu'ils ſont retirés dans leurs montagnes, & environnés de lacs & de forêts, ils mépriſent tous les efforts des Gallas, & ils les repouſſent loin de leurs frontieres, toutes les fois qu'ils veulent en approcher.

Dans ces eſcarmouches, dans ces hoſtilités perpétuelles, on enleve des Naréens que les Marchands Mahométans vendent à Gondar. A Conſtantinople, dans l'Inde, au Caire, les femmes Naréennes ſont les eſclaves les plus eſtimées du monde entier; & on y regarde les hommes comme laborieux, intelligens & fideles. Les uns & les autres ſont en général d'un caractere très-gai; & quand on les traite bien, ils s'attachent bientôt inviolablement à leurs maîtres. Le langage du Narea & du Caffa eſt particulier à ces royaumes, & n'a nul rapport avec les différens idiomes des nations voiſines.

Dans le chemin que ſuivit Antonio Fernandez pour ſe rendre d'Abyſſinie à Melinde, avec l'Ambaſſadeur Fecur Egzié, il traverſa le Narea: mais jamais aucun Jéſuite ne s'eſt préſenté dans ce royaume avec l'intention de le convertir; de quoi je me ſuis ſouvent étonné. Il y avoit dans le Narea aſſez d'or & d'ignorance pour fixer l'attention des Jéſuites. La douceur, la ſimplicité de mœurs qui diſtingue les Naréens, & leur reſpect & leur affection pour leurs maîtres & pour

leurs ſupérieurs, auroient ſinguliérement favoriſé le zele de ces Peres. Chaque Abyſſinien les eût encouragés au commencement de leur miſſion ; & ſi une fois ils s'étoient vus ſolidement établis dans un pays d'un accès ſi difficile, ils auroient pu braver le Prince Facilidas & la perſécution qui s'oppoſa ſous ſon regne aux progrès de la religion catholique.

Six jours après avoir quitté Gonea, les Envoyés de Socinios arriverent à la Cour du Benero, que les Abyſſiniens appellent le *Shum*, depuis la conquête de Melec Segued. Ce Souverain du Narea reçut Fernandez & l'Ambaſſadeur avec civilité, mais d'un air de contrainte & de froideur ; & les voyageurs apprirent enſuite que cela ne provenoit que des inſinuations d'un moine Abyſſinien qui étoit alors auprès du Benero. Ce moine lui avoit perſuadé que le motif du voyage de l'Ambaſſadeur & du Jéſuite étoit de conduire en Abyſſinie, par le même chemin qu'ils ſuivoient alors, des troupes Portugaiſes qui finiroient tôt ou tard par exterminer le Narea.

Frappé d'un danger ſi prochain, le Benero tint un Conſeil, dans lequel il fut décidé que l'Ambaſſadeur ſeroit détourné de ſon chemin direct, & qu'on le feroit paſſer dans le royaume de Bali par une route plus longue & plus dangereuſe. L'Ambaſſadeur héſita, lorſqu'on lui fit cette propoſition : mais alors le Benero lui dit clairement qu'il ne ſouffriroit pas qu'il paſsât par un autre chemin que celui de Bali.

Le Royaume de Bali appartenoit autrefois à l'Empire d'Abyſſinie ; & ce fut la premiere conquête des Gallas. Il

eſt au nord-eſt du Narea & à l'occident du Royaume d'Adel qui le ſépare de la mer, & dont nous avons ſouvent parlé au commencement de cette hiſtoire.

FAIRE prendre à l'Ambaſſadeur de Socinios la voie de Bali, c'étoit l'envoyer du côté du Cap Gardefan, & lui faire faire le chemin le plus long poſſible, & toujours en pays ennemi, tandis que la direction de la côte de l'océan Indien, en tirant à l'oueſt, & vers Melinde, étoit au contraire le plus court. Il y avoit en outre à Melinde beaucoup de riches Marchands, qui, quoique Maures, trafiquoient dans les établiſſemens Portugais de la côte du Malabar, & qui prenoient fort peu d'intérêt aux diſputes théologiques qui déſoloient l'Abyſſinie.

CEPENDANT je doute beaucoup que même par cette voie la plus courte, ſans contredit, des voyageurs, tels que Fecur Egzié, Fernandez & leurs compagnons, puſſent arriver à Melinde. Ils ignoroient le langage du pays, & conſéquemment, ils étoient ſans ceſſe à la diſcrétion des interprêtes, & expoſés à la malice & aux vues particulieres des différentes perſonnes, entre les mains de qui ils pouvoient tomber.

LE Benero s'étant ainſi mis à l'abri du prétendu danger qui auroit menacé ſes Etats, ſi les Envoyés de Socinios avoient paſſé par Melinde, leur fit un préſent de cinquante cruſades d'or, pour les défrayer de leur route ; & comme ils devoient traverſer le Gingiro, & qu'un Ambaſſadeur du Souverain de ce petit Etat étoit alors à la Cour de Narea, le Benero ſe

hâta de dépêcher ce Miniſtre & de recommander les Portugais à ſa bienveillance, auſſi long-temps qu'ils ſeroient dans ſon territoire.

FÉCUR Egzié & ſa troupe partirent donc de la Cour de Narea, avec l'Ambaſſadeur de Gingiro, & ils marcherent directement à l'orient. Le cinquieme jour, ils arriverent à un poſte des Naréens, où l'Officier étoit chargé de leur donner une garde juſqu'aux frontieres. Il fit pourtant quelques difficultés, dans l'eſpoir de leur extorquer quelque choſe; mais enfin, il leur fournit quatre-vingt hommes qui les conduiſirent au lieu convenu.

AYANT marché quatre jours de ſuite dans un pays entiérement dévaſté par les Gallas, tenant ſans ceſſe des coureurs en avant pour être avertis des approches de l'ennemi & pouvoir ſe cacher dans les bois, nos voyageurs commençoient à midi à deſcendre une montagne hériſſée de rochers & preſque perpendiculaire, quand l'Ambaſſadeur de Gingiro, devenu leur conducteur, les avertit qu'avant d'être au bas de la deſcente, il falloit ſe cacher dans un bois épais juſques à la nuit, afin de ne pas être découverts par les Gallas qui gardoient leurs troupeaux dans la plaine, parce que ce n'étoit que pendant la nuit, lorſque les Gallas ſeroient retirés, qu'on pourroit traverſer ce pays en ſûreté.

A quatre heures de l'après-midi, ils entrerent dans le bois, & bientôt après, ils eurent le plaiſir de voir tomber une forte ondée de pluie qui renvoya les Gallas & leur bétail dans leurs hutes, de meilleure heure que de coutume: mais en

en même temps cette pluie eut un inconvénient pour les voyageurs ; elle étoit exceſſivement froide. Le lendemain au ſoir, après avoir deſcendu une autre montagne, non moins eſcarpée que la premiere, ils arriverent ſur les bords d'une grande riviere, que les Portugais appellent *Zebée*, mais dont le véritable nom eſt *Kibbée*. Les Marchands Mahométans, les ſeuls voyageurs qui fréquentent ce pays, ont donné le nom de *Kibbée* à la riviere qui l'arroſe, à cauſe de ſa blancheur qui approche de la couleur du beurre fondu, ainſi que ce mot l'exprime.

La riviere de Zebée, ou plutôt Kibbée, entoure en grande partie le royaume de Gingiro. On s'eſt mépris quand on a cru que c'étoit la riviere El Aice, dont le cours parallele à celui du Nil, traverſe l'Egypte à l'occident du fleuve.

Le Narea eſt, je crois, la terre la plus élevée de la péninſule d'Afrique. Auſſi les rivieres qui y prennent leur ſource, coulent les unes vers le cap de Bonne Eſpérance, les autres vers la Méditerranée : mais elles trouvent d'abord très-peu de pente des deux bords. Dans les latitudes voiſines, c'eſt-à-dire par le 4e degré de chaque côté de la ligne, il pleut continuellement ; de ſorte que ces rivieres, qui ont peu de rapidité, ſont continuellement pleines.

Les marchands qui parcourent ces contrées, reconnoiſſent univerſellement la riviere de Kibbée pour être la ſource de celle de Quilimancy, qui traverſant tout le pays, depuis le royaume de Narea juſqu'à Melinde, doit avoir ouvert

au commerce une grande communication dans l'intérieur des terres.

Le territoire du royaume de Gingiro ou Zindero, eſt fort borné. Fernandez & Fecur Egzié ſe repoſerent le ſixieme jour après leur départ de Narea. Suivant la deſcription de Fernandez, la riviere de Kibbée ſemble avoir plus d'inclinaiſon qu'aucune autre riviere au Nord de ce pays. Ce Jeſuite dit, qu'elle eſt plus conſidérable que le Nil, & ſur-tout infiniment plus rapide; de ſorte qu'elle ne ſeroit pas guéable dans la ſaiſon des pluies, ſans de grands quartiers de rochers ſemés en abondance dans ſon canal.

Le paſſage en parut effrayant à nos voyageurs. On avoit attaché des arbres du rivage au premier rocher; enſuite de ce rocher à un autre, & ainſi du reſte juſqu'à l'autre bord. Ces arbres étoient ſi élaſtiques, que le poids d'une ſeule perſonne les faiſoit plier. Le courant rapide & écumeux de la riviere étoit beaucoup au-deſſous, & il formoit un abîme ſi profond, qu'il faiſoit tourner la tête de ceux qui paſſoient ſur ce pont chancelant attaché à la pointe des rochers.

C'est pourtant à cet inconvénient apparent que le pays au-delà doit ſa conſervation. Les Gallas, qui l'environnent, l'auroient ſubjugué en un mois de tems, ſans la riviere toujours rapide & toujours pleine, dont le pont peut être détruit à tout inſtant. Il y a bien un paſſage; mais il n'eſt dû qu'au ſecours que les habitans employent de chaque côté: ainſi il eſt inutile à l'ennemi.

La vue du frêle pont arrêta quelque tems l'ambaſſadeur & le miſſionnaire. Ils crurent que s'aventurer ſur ces longues & tremblantes pieces de bois, c'étoit ſe livrer à ſa perte. Mais les dangers qui étoient derriere eux, triompherent de la peur que leur cauſoient ceux qui étoient devant; & ils aimerent mieux courir le riſque de ſe noyer dans la Kibbée, que de paſſer la nuit dans l'attente de ſe voir maſſacrer par les Gallas. Il n'y eut pourtant que les hommes qui purent paſſer la riviere; & nos voyageurs furent obligés de laiſſer leurs mulets de l'autre côté, en recommandant bien à leurs gens de les abandonner à la premiere apparence des Gallas, de ſe ſauver du côté du pont, & de jetter un des arbres dans l'eau, après qu'ils auroient paſſé. Le lendemain matin deux Gingiriens leur indiquerent un gué, où ils firent paſſer leurs animaux avec beaucoup de difficultés, mais pourtant ſans aucun accident.

Il fut alors néceſſaire d'inſtruire le roi de Gingiro de l'arrivée de la caravane, & de lui demander l'honneur d'une audience. Mais il ſe trouvoit occupé en ce moment d'une importante affaire de conjuration & de ſorcellerie, ſans laquelle ce Souverain n'oſe jamais rien entreprendre.

Le royaume de Gingiro peut être regardé comme le premier de ce côté de l'Afrique où l'on trouve établie l'étrange pratique de prédire l'avenir par l'évocation des eſprits & par une communication directe avec le diable. Mais la même ſuperſtition regne tout le long de la côte de l'océan Atlantique, dans les royaumes de Congo, d'Angola & de Benin. En dépit de la vraie philoſophie, un voyageur qui

ne juge que d'après les faits & les recherches les plus exactes, a beaucoup de peine à traiter ces ſortileges, comme n'étant abſolument qu'une illuſion, ou l'effet de l'adreſſe qu'un homme a pour tromper les autres. Pour moi j'avoue que je ne ſerois pas moins embarraſſé de démontrer que leurs prétentions à une connoiſſance ſurnaturelle, n'eſt abſolument qu'une fiction, que d'attribuer cette connoiſſance à des cauſes ordinaires. Le roi de Gingiro trouva qu'il devoit laiſſer écouler huit jours avant d'admettre l'ambaſſadeur & Fernandez en ſa préſence. En conſéquence, le neuvieme jour ils reçurent la permiſſion de ſe rendre à la Cour, où ils arriverent le ſoir même.

QUAND ils furent menés devant le Roi, ils le trouverent aſſis dans une grande gallerie, ouverte ſur le devant ſeulement, ſemblable à ce que nous appellons un balcon, & ayant des dégrés en dehors par leſquels il pouvoit deſcendre & monter à ſon plaiſir. Auſſi-tôt que l'ambaſſadeur parla à ce Prince de la lettre qu'il avoit pour lui, il deſcendit les dégrés pour venir la recevoir lui-même, afin de prouver ſon reſpect pour l'empereur d'Abyſſinie, dont il n'étoit pourtant ni le ſujet ni le vaſſal; il demanda avec beaucoup d'intérêt des nouvelles de la ſanté de l'Empereur; & il cauſa quelque tems debout, par le moyen d'un truchement, avec l'ambaſſadeur & Fernandez; après quoi il alla ſe raſſeoir ſur ſon balcon, où il lut la lettre, & d'où il ne converſa plus que par le moyen de meſſagers, qui deſcendoient & remontoient.

IL eſt impoſſible de juger par tout ce que Fernandez

rapporte, ſi le langage de Gingiro eſt particulier ou non à ce pays. Le roi de Gingiro lut la lettre que Socinios avoit ſûrement écrite ou en Arabe ou dans la langue de Tigré. Fernandez entendoit l'Arabe; Fecur Egzié le langage de Tigré & l'Amharic. Ainſi on ne peut pas deviner quel étoit l'idiome du roi de Gingiro, qui liſoit & comprenoit la lettre de Socinios, mais qui parloit à Fecur Egzié par le moyen d'un interprête (1).

Enfin le roi de Gingiro dit aux voyageurs que tout ce que Socinios lui demandoit dans ſa lettre, c'étoit de les bien traiter, de les protéger, de leur donner une bonne garde pendant qu'ils ſeroient dans ſes Etats, & de les faire accompagner plus loin : ce qu'il feroit, ajouta-t-il, avec le plus grand plaiſir.

Le lendemain l'Ambaſſadeur & le Miſſionnaire offrirent au Roi, ſuivant l'uſage, un préſent de toiles des Indes & d'autres choſes, dont ce Prince parut faire le plus grand cas. En revanche, il envoya à Fernandez une jeune fille, que le Jeſuite ne voulut point accepter, parce que ce n'eſt point, dit-il, la coutume d'un prêtre chrétien de garder de jeunes filles auprès de lui. Alors en reprenant la jeune fille, le bon roi de Gingiro donna au Miſſionnaire un eſclave du ſexe maſculin & un très-beau mulet. Malgré tout le reſpect

(1) Pour moi, il me ſemble que cela eſt facile à comprendre, ſi on ſuppoſe que Socinios avoit fait écrire ſa lettre au Roi de Gingiro, dans la langue de Gingiro même. L'Empereur d'Abyſſinie devoit ſûrement avoir à ſa cour des perſonnes qui entendoient cette langue. *Note du Traducteur.*

que j'ai pour les ſcrupules du Jeſuite, je crois qu'il valoit mieux ſe contenter du mulet & donner la jeune Gingirienne à ſon compagnon de voyage, Fecur Egzié, qui n'auroit pas tant fait le difficile.

FERNANDEZ dit qu'il reçut le jeune Gingirien, dans le ſeul eſpoir de ſauver ſon ame par le baptême. D'après cela je ſuis ſurpris que la providence lui ayant d'abord préſenté une fille, il la livrât à la perdition en la repouſſant; d'autant qu'il n'étoit pas ſûr qu'on ne lui donnât pas à la place de cette fille ou une mule ou un chameau; & alors, d'après ces principes, il étoit certain de la perte d'une ame que la providence ſembloit avoir conduite par des voies extraordinaires à jouir de tous les avantages du chriſtianiſme. Aſſurément le ſoin des néophytes femelles n'étoit pas nouveau pour les Jeſuites qui prêchoient en Abyſſinie.

IL ſemble ridicule que Fernandez ait imaginé que le Souverain de ce petit Etat ſe ſoit appellé lui-même Gingiro, ſachant bien que ce mot ſignifie un ſinge. Ses ennemis pouvoient bien le lui donner : mais il n'eſt nullement probable qu'il l'eût adopté. La cauſe que le voyageur Jeſuite attribue à ce nom eſt plus ridicule encore; c'eſt, dit-il, parce que la galerie où ſe tient le Roi reſſemble à une cage de ſinge. Mais tous les Princes du Congo & de la côte d'Angola donnent leurs audiences dans des galleries pareilles. Certes je crois que c'eſt dans le Gingiro que commencent les coutumes qui regnent dans les royaumes dont je viens de parler, quoique ce petit Etat ſoit bien plus près de l'Océan Indien que de la mer Atlantique. Les Gingiriens ont la

peau noire, mais pas autant que les Negres. Leurs traits ſont délicats & auſſi réguliers que ceux des Abyſſiniens & des Européens.

RIEN ne ſe fait dans ce pays-là ſans le ſecours de la magie; & nous voyons par là combien la raiſon humaine ſe trouve dégradée à quelques lieues de diſtance. Qu'on ne vienne plus nous dire qu'on doit attribuer cette foibleſſe à l'ignorance ou à la chaleur du climat. Car, pourquoi un climat chaud induiroit-il les hommes à devenir magiciens plutôt qu'un climat froid? Pourquoi l'ignorance étendroit-elle le pouvoir de l'homme, au point de lui faire franchir les bornes de l'intelligence ordinaire, & de lui donner la faculté de s'entretenir dans un autre monde avec un nouvel ordre d'êtres? Les Ethiopiens, qui entourent preſque toute l'Abyſſinie, ſont plus noirs que les Gingiriens, leur pays eſt plus chaud; & ils ſont, comme eux, indigenes dans les lieux qu'ils habitent depuis le commencement des ſiecles: cependant ils n'adorent point le diable, ni ne prétendent avoir aucune communication avec lui. Ils ne ſacrifient point des hommes ſur leurs autels, & enfin on ne trouve chez eux aucune trace de ces révoltantes atrocités.

DANS les parties de l'Afrique, qui ont une communication ouverte avec la mer, le commerce des eſclaves eſt en uſage depuis les ſiecles les plus reculés; mais le roi de Gingiro, qui ſe trouve renfermé preſque dans le centre du continent, ſacrifie au diable les eſclaves qu'il ne peut pas vendre à l'homme. C'eſt là que commence cette horrible coutume de répandre du ſang humain dans toutes les ſolemnités. J'ignore juſqu'où elle

s'étend au midi de l'Afrique : mais je regarde le Gingiro, comme la borne géographique du regne du diable, du côté ſeptentrional de la péninſule.

La couronne de Gingiro eſt héréditaire dans une même famille ; mais elle n'appartient point au fils aîné. Elle ſe donne par élection à l'un des Princes, & à cet égard, les Gingiriens ont la même coutume que les Abyſſiniens.

QUAND le roi de Gingiro meurt, ſon corps eſt enveloppé dans de la toile fine, & on tue une vache, dans la peau de laquelle on met ce corps avec ſes langes. Puis tous les Princes de la famille royale prennent la fuite & ſe cachent dans les halliers; & ceux qui ſont chargés de l'élection entrent dans ces halliers & les battent, comme s'ils faiſoient la chaſſe. Enfin paroît un oiſeau de proie, appellé en langage du pays Liber, qui vient planer ſur le Prince deſtiné à être Roi ; & qui crie & fait longtems beaucoup de bruit ſans quitter ſa place. Par ce moyen le Roi eſt trouvé environné, dit-on, de tigres, de lions, de pantheres & d'autres bêtes féroces. On s'imagine que tout cela n'eſt qu'un effet de la magie & de la puiſſance du diable. Mais il y a aſſez de ces ſortes d'animaux dans tout ce pays-là, pour donner matiere à un pareil conte, ſans qu'on ait beſoin de ſortileges pour les raſſembler.

ILS trouvent leur Roi comme une bête farouche ; & quand il eſt trouvé, il continue à agir de même. Il fond ſur eux avec rage. Il bleſſe, il tue, ſans pitié, tous ceux qui ſont à ſa portée, juſqu'à ce qu'enfin cédant à la force,

il eſt entraîné ſur un trône, & il remplit d'une maniere parfaitement analogue aux moyens qui l'y ont conduit.

QUOIQUE pluſieurs Gingiriens puiſſent chercher leur Roi dans les buiſſons, il ne s'enſuit pas que la même perſonne qui l'a découvert le conduiſe au lieu de ſon couronnement; car il exiſte une famille qui a le droit de diſputer cet honneur aux premiers poſſeſſeurs. Pendant qu'on eſt encore dans le bois, les membres de cette famille attaquent ceux qui menent le Roi. On combat; pluſieurs perſonnes ſont tuées ou bleſſées; & ſi les aſſaillans peuvent enlever le Roi des mains de ceux qui l'ont trouvé, ils jouiſſent de tous les honneurs dus à ceux qui font le Roi.

AVANT qu'il entre dans ſa demeure royale, il faut qu'on ſacrifie deux hommes, l'un au pied d'un arbre qui ſert de principal appui à la maiſon, & l'autre ſur le ſeuil de la porte qu'on arroſe du ſang de la victime. J'ai ſouvent, en Abyſſinie, oui dire à des perſonnes venant de Gingiro, que les gens de la famille qui a particulierement le privilege de fournir des victimes en cette occaſion, s'en glorifient beaucoup, en s'offrant volontairement eux-mêmes. Mais revenons aux voyageurs.

L'AMBASSADEUR & le Jeſuite, en laiſſant le royaume de Gingiro marcherent directement à l'Orient, & entrerent dans le royaume de Cambat, indépendant de l'empire d'Abyſſinie. Ils firent halte à Sangara, chef-lieu du pays, & où réſidoit un Maure, nommé Amelmal, qui en étoit gouverneur.

A la gauche de Cambat sont les Guragués, tribu vivant dans quelques misérables villages, & sur-tout dans les cavernes des montagnes. Les voyageurs s'arrêterent deux jours à Sangara, à l'instigation des habitans, qui leur dirent qu'il y avoit une foire dans le voisinage, & qu'il passeroit des gens en foule, avec lesquels ils pourroient faire route, & conséquemment éviter tout danger. Mais au bout de ces deux jours ils découvrirent qu'on ne leur avoit dit cela que pour donner le tems aux cavaliers Guragués de s'assembler pour attaquer la caravane dans le chemin. En effet, les Guragués arriverent bientôt, & quoique ces barbares fussent repoussés, ils furent cause de la perte d'un des voyageurs, parent de Socinios, jeune homme très-intéressant, qui ayant été blessé par une fleche empoisonnée, mourut peu de jours après.

A Sangara un Abyssinien, nommé *Manquer*, atteignit la caravane. C'étoit un schismatique, & on savoit qu'il avoit intention d'interrompre le voyage. Il réussit si bien auprès d'Amelmal, qu'il parvint à lui persuader que l'ambassadeur lui avoit porté de fausses recommandations. D'après cela Amelmal insista pour que les voyageurs restassent jusqu'à ce qu'il eût des nouvelles de la cour. Amelmal, Manquer & l'ambassadeur dépêcherent chacun un message qui demeura trois mois en chemin. Mais enfin il arriva des ordres de laisser immédiatement partir la caravane.

Amelmal voyant alors les mauvais desseins de Manquer, le retint auprès de lui, afin qu'il ne pût pas occasionner de nouvelles difficultés. Il donna à l'ambassadeur sept chevaux,

pour faire des préſens aux Princes & aux Gouverneurs ſur les terres deſquels il devoit paſſer; & il fit partir avec lui un nouveau compagnon de voyage, Baharo, ce même Abyſſinien qui avoit porté les lettres du Roi.

En ſortant du royaume de Cambat, les voyageurs entrerent dans le petit territoire d'Alaba, indépendant du roi d'Abyſſinie. Le gouverneur étoit Maure, & ſe nommoit *Aliko*. Déjà prévenu contre l'ambaſſadeur & le miſſionnaire, cet homme héſitoit à les laiſſer pourſuivre leur route, quand on vit paroître Manquer, qui s'étoit ſauvé des mains d'Amelmal. Aliko croyant, d'après ce fourbe, que l'objet du voyage du Jéſuite étoit de faire venir par cette route des Portugais de l'Inde, pour travailler à détruire la religion Mahométane, ainſi qu'ils l'avoient fait jadis, entra dans une telle colere, qu'il alla juſqu'à menacer le Jeſuite de le faire mourir, ainſi que tous ceux qui l'accompagnoient; & il eût ſans doute accompli ſa menace ſans l'aſſurance que Baharo lui donna de l'authenticité des lettres du Roi, & ſans quelque reſpect pour le droit des gens, que lui inſpiroit le titre d'Ambaſſadeur dont Fecur Egzié étoit revêtu. Cependant il fit renfermer toute la caravane dans une étroite priſon, où quelques Portugais moururent. Enſuite il tint un conſeil, dans lequel Manquer opina à la mort: mais un homme d'un caractere diſtingué dit, qu'il falloit ſe contenter de renvoyer les étrangers à Amelmal, de chez qui ils venoient; & cet avis prévalut.

Il revinrent donc dans le royaume de Cambat, & de là à la Cour de Socinios, ſans aucune eſpece d'avantage pour

eux, ni pour nous, excepté en ce qui concerne la géographie des contrées où ils passerent, qu'ils nous ont mis à même de rectifier; encore ne nous ont-ils fourni que bien peu de matériaux, en comparaison de ce qu'on auroit pu raisonnablement attendre d'eux, sans que cela leur coûtât plus de fatigue.

Nous avons déjà dit, que quoique Socinios n'eût pas ouvertement déclaré la résolution qu'il avoit formée d'embrasser la religion catholique, il avoit été jusqu'à dire, à l'occasion des disputes théologiques qui avoient eu lieu en sa présence & en celle de l'Abuna, que le Clergé abyssinien étoit vaincu. Il dit en même tems, que ce Clergé devroit être convaincu, d'après l'autorité de ses propres livres, & spécialement de l'Haimanout Abou, & d'après les principes que les anciens Peres & les Docteurs de leur Eglise leur avoient transmis, que la doctrine des catholiques n'étoit que que ce qu'enseignoit l'Haimanout Abou concernant les deux natures du Christ; & que ce point restoit entierement décidé. Il signifia donc que sa volonté étoit, que dorénavant personne ne niât qu'il y avoit deux natures dans le Christ, distinctes par elles-mêmes, mais divinement unies en une seule & même personne, qui étoit le Christ; & il déclara enfin que si désormais quelqu'un osoit le nier ou le révoquer en doute, il le banniroit pour sept ans.

Mais l'Abuna, fier de l'appui d'Emana Christos, l'un des freres utérins du Roi, prononça une sentence d'excommunication, qu'il fit afficher à la porte d'une des Eglises du Palais; & par cette sentence, il déclara maudits tous

ceux qui ſoutiendroient qu'il y avoit deux natures dans le Chriſt, où qui embraſſeroient aucune des erreurs de l'Egliſe Romaine.

CEPENDANT le Roi ayant reçu beaucoup de plaintes contre les Agows, qui avoient inſulté ſes Officiers & refuſé de payer le tribut, s'étoit mis en marche réſolu à paſſer l'hiver dans leur pays. Mais apprenant l'audace de l'Abuna & les inſurrections qu'elle occaſionnoit de toutes parts, il revint promptement à Gorgora, & fit dire à l'Abuna, qu'à moins qu'il ne retirât ſans délai ſon excommunication, il la payeroit de ſa tête. Ce langage étoit trop clair & trop ſignificatif pour admettre aucun ſubterfuge; auſſi l'Abuna ſe conformant au tems, retira ſon excommunication.

PEU de tems après, Emana Chriſtos, l'Eunuque Keſla Wahab, Grand-Maître de la maiſon du Roi, & Julius Gouverneur du Tigré, conſpirerent enſemble pour aſſaſſiner Socinios dans ſon Palais. En conſéquence, ils demanderent une audience particuliere, ſous prétexte d'avoir à communiquer au Roi des affaires importantes, & ils furent admis en ſa préſence.

LES trois conſpirateurs avoient concerté entre eux que Julius feroit une demande de nature à éprouver un refus; & que dans le moment de l'altercation qui s'enſuivroit, & où le Roi ne ſe tiendroit point ſur ſes gardes, les deux autres le poignarderoient.

AU moment où l'audience commençoit, un page vint

tout doucement avertir Socinios du complot qui menaçoit ſa vie; & Julius ayant fait ſa demande, le Roi la lui accorda ſans difficulté, avant qu'Emana Chriſtos pût venir au ſecours de ſon complice, pour profiter de la diſpute à laquelle ils s'attendoient. Cependant ce conſpirateur paroiſſant au même inſtant, le Roi qui s'étoit levé, invita les aſſaſſins à aller ſe promener ſur ſa terraſſe. L'occaſion leur ſembla alors plus favorable qu'ils ne s'y étoient attendus. Auſſi différerent-ils à le poignarder juſqu'à ce qu'ils fuſſent ſur la terraſſe. Mais le Roi paſſant le premier par la porte de l'eſcalier dérobé, la ferma ſoudain ſur lui. Il y avoit une ſerrure à reſſort, faite par Paez, laquelle étoit poſée en dedans; de ſorte que le Roi ſe trouva en ſûreté ſur la terraſſe. Les conſpirateurs ſe doutant bien que leur projet étoit découvert, ſe retirerent, & réſolurent, dès ce moment, de ſe ſouſtraire au pouvoir du Roi.

Dans ce tems-là Socinios forma le projet d'une expédition contre les Funges, c'eſt-à-dire contre les conquérans negres du royaume de Sennaar, qui venoient de faire une invaſion dans ſes états, maſſacrant les Abyſſiniens, & les réduiſant en eſclavage. Les trois conſpirateurs informés de ce deſſein, ſe concerterent de nouveau, & prirent la réſolution de ſaiſir l'inſtant où le Roi ſeroit éloigné, pour attaquer Sela Chriſtos, qui étoit celui à qui ils en vouloient le plus, après le Monarque, parce que Socinios avoit ôté la place de Ras & le gouvernement du Gojam à Émana Chriſtos, violent défenſeur du ſchiſme grec, pour les donner à Sela Chriſtos, ſon jeune frere, zélé catholique.

Julius commença par faire proclamer dans la province de

Woggora, où il commandoit, que tous ceux qui croyoient aux deux natures du Chriſt, n'avoient qu'à ſortir immédiatement du pays, & que tous les amis de l'égliſe d'Alexandrie pouvoient venir ſe rallier à lui & combattre pour la défenſe de leur foi. Il fit plus; il fit confiſquer les biens de tous les catholiques qui ſe trouvoient dans la province de Tigré, & il marcha ſoudain en Gojam, pour ſurprendre Sela Chriſtos. Mais le Roi fut informé des deſſeins de ce rebelle, & il rentra dans le Dembea au moment même qu'on apprenoit qu'il en étoit ſorti. Ce retour déconcerta d'abord Julius, d'autant qu'Emana Chriſtos & Kefla Wahad ſe tenoient au loin ſans s'être déclarés ouvertement, & paroiſſoient même diſpoſés à ne pas ſe déclarer que leur complice n'eût eſſayé ſa fortune contre le Roi.

CEPENDANT le rebelle, devenu plus préſomptueux, s'avança à la tête d'une armée, dans l'endroit où le Nil ſort du grand lac Tzana. Il y trouva l'Abuna Simon, qui venoit de paſſer quelques ſemaines dans une des îles du lac, ſous prétexte de dévotion. Simon ayant confirmé Julius dans la réſolution de tuer le Roi, ſon beau-pere, & de mourir pour la défenſe de la Communion grecque, ſi cela étoit néceſſaire, lui perſuada en même-temps de ne point marcher contre Sela Chriſtos, mais de retourner plutôt ſur ſes pas, & de ſurprendre Socinios, avant que les deux freres ſe fuſſent joints.

JULIUS s'empreſſa de ſuivre le conſeil de l'Abuna; & ce Prêtre, voulant lui prouver ſa ſincérité, lui offrit de l'accompagner & de partager ſa fortune; ce que Julius accepta

avec plaiſir. En conſéquence, le lendemain matin l'Abuna bénit ſolemnellement l'armée, & prononça une excommunication contre le Roi, Sela Chriſtos, les Jéſuites, & tous les Catholiques, qui étoient à la Cour.

LE Roi, à la nouvelle du premier deſſein de Julius, avoit jugé néceſſaire d'envoyer quelques troupes au ſecours de Sela Chriſtos, en le prévenant du danger qui le menaçoit: mais apprenant enſuite que le rebelle avoit pris d'autres meſures, & qu'il vouloit d'abord l'attaquer lui-même, ſe hâta de marcher à la rencontre de ce traître, & de mander à Sela Chriſtos de venir le joindre le plus promptement poſſible. Ce Monarque étoit un excellent Général; il établit ſi bien ſon camp, qu'il ne pouvoit pas être forcé de combattre contre ſa volonté, & juſqu'à ce qu'il eût reçu des ſecours, à moins que l'ennemi ne voulût s'expoſer à beaucoup de déſavantage.

JULIUS, craignant la jonction de l'armée du Roi, & de celle de Sela Chriſtos, eſſaya de les combattre ſéparément. Dans ce deſſein, il vint ſe camper à la vue de Socinios, décidé à le forcer à un engagement. Ce projet étoit pourtant très-dangereux, & contraire à l'avis de tous les amis du rebelle, qui voyoient combien le terrein que Socinios avoit choiſi lui donnoit de l'avantage. D'ailleurs, il n'y avoit pas un ſeul ſoldat, dans les deux armées, qui ne ſût combien ce Monarque étoit expérimenté dans l'art de la guerre.

MAIS l'Abuna ayant fait croire à Julius, qu'auſſi-tôt que les ſoldats de l'armée de Socinios le verroient, ils abandonneroient

donneroient ce Prince, le rebelle mit dès le matin ſa cotte de maille, & monta un ſuperbe cheval, pour aller droit au camp du Roi. A peine il ſe mettoit en marche, que Malacotawit, ſa femme, & fille de Socinios, lui repréſenta de prendre au moins quelque nourriture, pour pouvoir ſupporter les fatigues de cette journée : mais, mépriſant ce conſeil, il répondit avec fureur, » qu'il avoit juré de ne » pas toucher au moindre aliment, juſqu'à ce qu'il lui eût » apporté la tête de ſon pere »; &, ſans même attendre le reſte de ſes troupes, il franchit les premieres lignes du camp du Roi, d'un côté où l'Abuna l'avoit aſſuré qu'il ſeroit bien reçu.

En effet, perſonne ne s'oppoſa d'abord à ſon paſſage : au contraire, on ſembloit incliné à l'accueillir, comme l'Abuna le lui avoit promis. De cette maniere, s'étant avancé juſqu'auprès d'un corps de troupes de la province de Tigré, qui formoit la garde de la tente de Socinios, il s'écria à haute voix : » Où eſt votre Empereur »? Mais, pour toute réponſe, un de ces ſoldats lui lança une pierre, qui le frappa ſi rudement au front, qu'il fut renverſé de ſon cheval. Alors on le reconnut. Un autre ſoldat nommé Amda le perça de ſon épée, & lui en donna ſoudain pluſieurs coups qui le tuerent; après quoi on lui coupa la tête, qu'on porta à Socinios.

Quelques perſonnes qui ſuivoient Julius périrent comme lui au milieu des ſoldats; & le reſte de ſon armée, loin de chercher à combattre, chercha ſa ſûreté dans la fuite. Les troupes du Roi, qui n'avoient pas éprouvé ce jour-là la

moindre fatigue ; pourſuivirent avec beaucoup de vigueur les rebelles diſperſés, & ils en tuerent un grand nombre, ſans qu'il y eût aucune perte de leur côté.

PENDANT aſſez long-temps l'Abuna Simon fut reſpecté comme un Prêtre au milieu des fuyards, ſans qu'on cherchât à le bleſſer, ſans même qu'on le pourſuivît. Mais enfin, ſe faiſant diſtinguer par les diſcours outrageans & les imprécations qu'il vomiſſoit contre les vainqueurs & contre le Roi, il fut tué par un ſoldat, qui lui coupa la tête & la porta à l'Empereur. Ce Prince la reçut ; & après avoir fait chercher le corps de l'Abuna, il fit enterrer tout enſemble dans un cimetiere.

SOCINIOS donna à ſes ſoldats la dépouille des vaincus. On dit que depuis la défaite des Turcs, ſous Mahomet Gragné, il n'avoit jamais été trouvé autant de tréſors dans un camp. L'orgueil de Julius l'engagea à porter avec lui toutes ſes richeſſes, fruit de ſon avarice, de l'oppreſſion qu'il avoit exercée dans ſes différens emplois, & de la confiſcation des biens des Catholiques. On prit auſſi une immenſe quantité de bétail, que l'Empereur partagea entre les Prêtres de pluſieurs Egliſes, les Juges & d'autres Officiers civils. Mais tandis qu'on célébroit de tout côté des réjouiſſances à l'occaſion de ce triomphe, Sela Chriſtos arriva du Gojam avec ſon armée, & fut frappé d'étonnement, en voyant avec quel petit nombre de troupes le Roi avoit été expoſé à combattre Julius, & combien ſa victoire étoit complette.

CEPENDANT Emana Chriſtos s'étoit retiré en Gojam, ſur

la montagne de Melca Amba, & il excitoit le peuple de cette Province à ſe ſoulever & à ſe joindre à Julius, dont il attendoit de jour en jour l'arrivée, afin de pouvoir combattre avec lui, ſon frere & ſon rival Sela Chriſtos. Mais l'imprudence de Julius, & la marche de Sela Chriſtos, déconcerterent entiérement ſes projets.

AF CHRISTOS, qui commandoit dans la province de Gojam en l'abſence du Ras, envoya un meſſage à Emana Chriſtos, pour lui reprocher : « Qu'il pratiquoit des menées ſédi-» tieuſes, & qu'il ſe conduiſoit d'une maniere dénaturée, » étant le propre frere de Sela Chriſtos, & né de la même » mere que Socinios, dont Julius avoit épouſé la fille. Il lui » rappella qu'ils avoient joui l'un & l'autre des plus hautes » dignités de l'Empire; & il lui demanda ce qu'ils préten-» doient. Ni lui, ni Julius, dit-il, ne pouvoient être Rois. » Après cette place, celle de Ras étoit la premiere; & ils » en avoient été tous les deux revêtus. Si le Roi l'avoit ré-» cemment ôtée à Emana Chriſtos, ce n'étoit pas pour la » donner à un étranger, mais bien à ſon frere Sela Chriſtos, » qui devoit naturellement avoir ſon tour. Ainſi la famille » de celui qu'on dépoſſédoit conſervoit le même crédit. » Enfin il obſerva à Emana Chriſtos que ſi Julius faiſoit ſa » paix, il couroit riſque d'être ſacrifié lui ſeul, comme » l'inſtigateur de la rebellion ».

EMANA Chriſtos répondit : « Que quoiqu'il ſe fût révolté » dans le même temps que Julius, & de concert avec lui, » il n'étoit point ſon imitateur, & qu'il ne combattoit point

» contre le Roi; mais qu'il avoit pris les armes pour la » défenſe de la religion de ſon pays, qui étoit, ſans au- » cune raiſon, foulée aux pieds, par rapport à une autre » religion, fauſſe quand on la comprenoit, & inutile » quand on ne la comprenoit pas. Il ajouta qu'il con- » noiſſoit ſon danger; mais que les liens du ſang, qui l'at- » tachoient au Roi & à Sela Chriſtos, ne pouvoient balancer » ce qu'il devoit à Dieu & à ſon pays; que l'Empereur & » le Ras, ſon frere, pouvoient avoir raiſon d'embraſſer la » Religion Romaine, puiſqu'ils étoient convaincus qu'elle » étoit la vraie; que cependant il avoit uſé des mêmes » moyens qu'eux pour la connoître; qu'il avoit entendu les » argumens des Jéſuites, qui, malheureuſement pour lui, » l'avoient convaincu que cette religion n'étoit pas la vraie; » & qu'ainſi les mêmes raiſons que ſon frere alléguoit, » pour profeſſer le Catholiciſme, le déterminoient à per- » ſévérer dans la Communion grecque. Il pria Af Chriſtos » de conſidérer, d'après tout ce qui s'étoit paſſé depuis le » regne de David III, combien coûteroit de ſang un nou- » veau changement de religion en Abyſſinie, ſoit que ce » changement réuſſît ou non; & il finit en lui demandant » s'il ne croyoit pas que, pour cette ſeule raiſon, il valoit » mieux ne pas en tenter l'expérience ».

Cette réponſe adroite, artificieuſe, faite par un homme d'eſprit & d'une expérience conſommée, convainquit aiſément Af Chriſtos que ce n'étoit point par des raiſonnemens qu'on pourroit ramener Emana Chriſtos à ſon devoir : mais, en bon Officier, il continua ſa correſpondance avec lui, afin de ſavoir en quel endroit il ſe retiroit.

BIENTÔT après que Sela Chriſtos eut quitté le Gojam pour aller joindre le Roi, Af Chriſtos vint, par des marches forcées, aſſiéger la montagne de Melca Amba, où Emana Chriſtos avoit raſſemblé beaucoup de troupes, qu'il ſe propoſoit de conduire dans la plaine pour faire une diverſion en faveur de Julius. Melca Amba n'avoit ni aſſez d'eau, ni aſſez de proviſions pour faire ſubſiſter autant d'hommes; & ces hommes ne formoient pourtant pas des forces ſuffiſantes pour qu'Emana Chriſtos riſquât une bataille contre un Général tel qu'Af Chriſtos, qui avoit choiſi le terrein à ſon aiſe, & d'après la connoiſſance parfaite qu'il en avoit.

TROIS jours s'écoulerent ſans qu'on entendît aucune plainte. Mais dans la ſoirée du troiſieme jour, quelques moines, quelques hermites, les *ſaints* inſtigateurs de la rébellion, vinrent trouver Af Chriſtos pour lui repréſenter qu'il y avoit dans la montagne pluſieurs couvens & villages, ainſi que de petites ſources & aſſez d'orge pour nourrir les habitans; mais que cela ne ſuffiſoit pas aux beſoins des troupes qui s'étoient emparées par force des puits & en buvoient toute l'eau, au riſque de faire périr de ſoif tous les habitans.

AF Chriſtos répondit que le Roi l'avoit chargé de réduire la montagne & de prendre Emana Chriſtos; & qu'il emploieroit tous les moyens qui étoient en ſon pouvoir pour y réuſſir; qu'il étoit bien fâché du malheur des couvens: mais qu'il n'étoit pas le maître de les en préſerver; qu'il ne ſouffriroit même pas qu'un ſeul moine changeât de réſidence pour deſcendre dans la plaine, & qu'il ne diſcontinueroit

point de bloquer la montagne pendant qu'Emana Chriſtos ſeroit en vie. Il n'y avoit donc d'autre moyen que de livrer Emana Chriſtos. Son armée auroit volontiers combattu pour lui contre un ennemi ordinaire : mais contre la ſoif, les épées & les boucliers étoient inutiles.

Af Chriſtos conduiſant avec lui ſon priſonnier, ſe mit incontinent en marche pour aller joindre le Roi, & traverſa le Nil dans la Province de Begember. En paſſant la riviere de Bashilo, il apprit la défaite & la mort de Julius & de l'Abuna. L'émiſſaire qui lui porta cette nouvelle, avoit auſſi des lettres pour Emana Chriſtos, que le Roi ne ſavoit pas encore être pris. Parmi ces lettres, il y en avoit une de Sela Chriſtos, qui reprochoit à ſon frere ſa trahiſon dénaturée, & qui l'aſſuroit qu'il auroit inceſſamment le ſort de Julius. A cette nouvelle, Emana Chriſtos demeura frappé de terreur ; car jamais prophétie ne ſembla avoir beſoin de moins de temps pour s'accomplir.

Arrivé à Dancaz, Af Chriſtos préſenta ſon priſonnier à l'Empereur, qui fit aſſembler immédiatement un grand nombre de Juges. Emana Chriſtos, interrogé ſur l'accuſation qu'on lui faiſoit, concernant la révolte de Julius, & ſur ſa conſpiration contre la vie du Roi, ſuivit le conſeil qu'on lui avoit donné, en eſſayant de pallier ſes torts, ſans en nier aucun, & s'abandonnant entiérement à la clémence du Roi. D'après ſes réponſes, les Juges le condamnerent unanimement à la mort ; mais le Roi qui prononce le dernier dans ces tribunaux, & dont l'avis l'emporte ſur tous les autres, ſurſit à ce jugement, & envoya le coupable en priſon en Amhara.

JUSQUES-LA, Socinios s'étoit contenté de décider deux choſes en faveur de l'Égliſe Romaine contre l'Égliſe d'Alexandrie. La premiere fois, il avoit déclaré qu'il puniroit quiconque ne croiroit pas qu'il y avoit deux natures dans le Chriſt, la nature divine & la nature humaine réunies & pourtant diſtinctes entre elles. La ſeconde déciſion étoit plutôt un point de diſcipline qu'un article de foi. Cependant, c'eſt comme article de foi que la choſe fut traitée, puiſque le Roi prononça qu'il étoit contre la loi d'obſerver le Samedi, l'ancien Sabbat des Juifs. L'une de ces déciſions fut, ſinon la cauſe, au moins le prétexte de la rébellion de Julius; & l'autre produiſit la révolte de Jonael, Gouverneur du Begember, dont nous allons maintenant parler. Mais quoique le Roi fût allé fort loin, il n'avoit pas ouvertement embraſſé la communion romaine, & quitté celle d'Alexandrie, ni il n'avoit forcé perſonne à le faire.

LE prélude de la rébellion de Jonael fut une lettre anonyme adreſſée au Roi, dans laquelle tous les anciens & mauvais argumens des ſectateurs de l'Egliſe Grecque furent raſſemblés avec une préſomption analogue à l'ignorance & à l'opiniâtreté de ceux qui s'en ſervoient. Quoique fort ridicule & peu digne d'attention par rapport au raiſonnement, cette lettre offenſa beaucoup le Roi & les Jéſuites, à cauſe de la malignité des expreſſions & des injures perſonnelles qu'elle contenoit. Socinios y étoit traité comme un nouveau Dioclétien, altéré du ſang des chrétiens, & conſéquemment, dévoué aux tourmens de l'enfer. Pour les Jéſuites, on ne les avoit pas plus ménagés; & on les appelloit les deſcendans de Pilate, par alluſion à ce qu'ils venoient de Rome.

LE Roi vivement irrité de cette lettre, ajouta à ſa premiere proclamation contre le Sabbat: «Que tout travail hors » des maiſons, comme de labourer & d'enſemencer la terre » fût publiquement fait le Samedi, ſous peine de payer une » piece de coton, c'eſt-à-dire, la valeur de cinq ſchellings, » la premiere fois qu'on y manqueroit; & d'avoir ſon mo- » bilier confiſqué la ſeconde fois, ſans obtenir de pardon » pendant ſept ans »; ce qui eſt une des plus grandes punitions en Abyſſinie. A cet arrêt, Socinios ajouta verbalement, du haut de ſon trône, « qu'il n'aboliſſoit point la » religion d'Abyſſinie; mais qu'il l'expliquoit & l'établiſſoit, » parce qu'elle avoit toujours enſeigné, ainſi que tous les » livres l'atteſtoient, que le Chriſt étoit à-la-fois Homme & » Dieu, & que ces deux natures étoient réunies dans l'hy- » poſtaſe du Verbe éternel. Le Roi dit encore que ce n'étoit » point par complaiſance pour les Jéſuites qu'il avoit aboli » l'obſervation du Sabbat; mais bien pour obéir au Concile » de Chalcédoine qui décidoit cette abolition, d'après l'Ecri- » ture-Sainte, pour laquelle il étoit toujours prêt à perdre » la vie, quoiqu'il eſſayât plutôt de ſacrifier celle de ſes » ennemis »

VOULANT montrer qu'il n'avoit point envie de plaiſanter, le Roi fit couper la langue à un moine, appellé *l'Abba Aſ Chriſtos*, pour avoir nié les deux natures du Chriſt; & il fit battre de verges & dépouiller de ſes emplois, Buco, l'un de ſes principaux Généraux, parce qu'il obſervoit le jour du Sabbat. Ce Buco changea enſuite de religion & mourut zélé catholique.

SOCINIOS

SOCINIOS ayant donné ces témoignages certains de ſes ſentimens, ſe mit à la tête de ſon armée & marcha contre Jonael. Mais le rebelle n'oſant pas ſe préſenter devant ſon Souverain irrité, ſe retira dans les montagnes, & le Roi dévaſta le pays des Gallas qui l'avoient protégé. Cette querelle occaſionna une diviſion entre les Gallas eux-mêmes. Ceux d'entr'eux qui s'étoient déclarés pour le Roi, ſaiſirent Jonael & s'apprêtoient à le mener à ſon maître, quand il fut délivré de leurs mains par un autre parti ennemi de Socinios. Les protecteurs du traître étant une fois bien connus, il ne fut pas difficile de trouver le moyen de les corrompre. Le Roi envoya des préſens à ce peuple ſans foi, le ſeul des peuples barbares qui ne reſpecte pas les droits de l'hoſpitalité; & pour prix des dons du Monarque Abyſſinien, Jonael fut maſſacré, & ſa tête envoyée à ce Prince.

MAIS la révolte du Damot ne fut pas auſſi aiſée à étouffer. Le Ras Sela Chriſtos, catholique ardent, marcha contre les rebelles pour faire exécuter l'ordonnance concernant le Sabbat. Comme il avoit beaucoup de relations dans cette province, il eſſaya d'abord d'employer la douceur pour engager un peuple ignorant & ſauvage à ſe ſoumettre à la raiſon & à obéir au Prince. Il envoya des perſonnes pour s'expliquer avec les habitans & pour leur demander de ſouffrir que quant aux articles de foi, ils ſe laiſſaſſent inſtruire & guider par des hommes ſavans & d'une vie exemplaire, & non par des moines ignorans comme eux, qui ne pouvoient leur apprendre que le vice, la révolte & le blaſphême. Mais les rebelles lui répondirent tout ſimplement: « Que ſi ſon ami-

» tié & ſes bonnes intentions pour eux étoient réelles, il » leur en donneroit la preuve en brûlant ſoudain tous les » livres latins qui avoient été traduits en langue Ethiopienne, » & qu'il feroit brancher à un arbre très-élévé tous les Jé- » ſuites qui l'accompagnoient. »

Nous ne devons cependant pas conſidérer cette réponſe comme l'effet de la conviction ou de la perſuaſion des habitans du Damot qui vivent dans un pays limitrophe avec celui des Agows & des Gongas, & dont le chriſtianiſme approche beaucoup de celui de ces deux nations. Mais les fanatiques, les zélés ſectateurs de l'Egliſe d'Alexandrie s'étoient retirés, en grand nombre, dans le Damot, parce que cette province paroiſſoit moins attachée au Roi que les autres, depuis les violences de Julius, qui dans une expédition contre les Shangallas, avoit enlevé par ordre de Socinios le bétail du Damot, ſans que les habitans ſe fuſſent rendus coupables de la moindre offenſe. Mais ces habitans ſe trouvant alors diſpoſés à ſe révolter, il fut aiſé aux moines ſchiſmatiques d'ajouter le motif de la religion à la ſomme des injuſtices dont on avoit déjà à ſe plaindre.

Sela Chriſtos avoit une armée de ſept mille hommes, la plupart catholiques & ſoldats vétérans, parmi leſquels ſe trouvoient quarante Portugais, les uns à pied & armés de mouſquets, les autres à cheval & revêtus de cottes de maille. L'armée du Damot étoit bien différente. Il y avoit au moins douze mille hommes, dans le nombre deſquels étoient quatre cens moines, bien armés d'épées, de lances & de boucliers, & jaloux de mériter la couronne du martyre pour défendre

leur religion contre les innovations de Socinios. A la tête de ces moines on voyoit un nommé *Batacu* qui leur promettoit des troupes d'Anges, armés d'épées flamboyantes, lesquels non-seulement tueroient leurs ennemis, mais les rendroient invulnérables, comme il déclaroit l'être lui-même à l'épée & à la lance.

LE 6 Octobre 1620, la bataille se donna au pied des montagnes d'Amid-Amid. Sela Christos, sûr de la victoire, & ne voulant point massacrer un peuple qu'il étoit accoutumé à protéger, commença d'abord par montrer sa supériorité, en se bornant à escarmoucher légérement. Après quoi, il envoya des émissaires aux rebelles pour les avertir du danger qu'ils couroient, & leur offrir une amnistie générale, s'ils vouloient se soumettre. Mais il ne fut pas possisible à ces émissaires d'approcher. Des nuées de fleches les menaçoient; & la bataille commença alors avec une fureur égale des deux côtés. Les rebelles furent bientôt mis en déroute & contraints de céder aux vétérans de Sela Christos : mais les quatre cens moines résisterent en désespérés; & malgré le nombre qui les accabloit, ils ne chercherent point leur salut dans la fuite. Aussi, cent quatre-vingt d'entr'eux furent tués sur la place, où ils avoient combattu vaillamment; exemple rare sans doute : car l'histoire qui nous offre tant de fanatiques, excitant les peuples à la révolte, ne nous en cite guère qui aient le courage de sacrifier leur propre vie pour défendre les folies qu'ils prêchent.

QUANT aux auxiliaires célestes, dont ces moines s'étoient

promis l'assistance, autant qu'on a pu le savoir, ils ne firent ni bien, ni mal; & nous pouvons croire qu'ils resterent neutres. Mais pour l'hermite Batacu, chef de cette expédition, dont le corps étoit si miraculeusement cuirassé, à ce qu'il assuroit, que ni les épées, ni les lances ne devoient faire aucune impression sur lui, il fut pourtant percé d'un coup de lance, dès le commencement de l'action; ce qui servit beaucoup à décréditer les secours surnaturels.

Ce fut cette même année 1620, où Socinios marcha dans le Begember contre Jonael, que Paez fut employé à bâtir l'Eglise de Gorgora. En retournant à Dancaz, l'Empereur rencontra Paez à Gorgora, pour la premiere fois; & il y resta jusqu'au trois d'Octobre, qu'on lui apporta en présence du Missionnaire, la nouvelle de la victoire de Sela Christos sur les rebelles du Damot. Les récits des Jésuites & les annales d'Abyssinie sont parfaitement d'accord sur cela. Or, il n'est pas possible que Pierre Paez fût avec Socinios à Sacala ou à Geesh, dans le pays des Agows, le 21 Mars 1621 (1), puisque le Roi & le Jésuite étoient dans ce même temps-là à Gorgora.

A l'époque dont nous parlons, les annales du regne de Socinios, interrompent leurs longs récits de rebellion & de carnage, pour rapporter une anecdote très-frivole, que j'insererai ici, parce qu'elle servira à donner quelqu'idée de la simplicité & de l'ignorance de ces tems-là.

---

(1) Ceci sera expliqué par la suite.

L'AUTEUR Ethiopien raconte, qu'on porta en Abyſſinie un oiſeau appellé Para, qui étoit de la groſſeur d'une poule, & qui parloit l'Indien, le Portugais & l'Arabe. Il prononça le nom du Roi. Quoique ſa voix fût exactement comme celle d'un homme, il pouvoit hennir comme un cheval, miauler comme un chat; mains non pas chanter comme les oiſeaux. On le préſenta devant l'aſſemblée des Juges, des Prêtres & des Azages de la Cour, & il y parla avec beaucoup de gravité. Après l'avoir bien examiné, l'aſſemblée décida unanimement, que le mauvais eſprit ne l'avoit point doué de ces talens: mais pour plus de ſûreté, on crut devoir prendre l'avis de Sela Chriſtos, qui étoit alors en Gojam, & qui pouvoit, s'il le jugeoit néceſſaire, conſulter le ſupérieur de Mahebar Selaſſé. En conſéquence, on lui envoya l'oiſeau: mais il mourut en route; & l'Hiſtorien conclut ſon récit par cette ſage réflexion ſur la mort du Perroquet: » Tel eſt le ſort de » tout ce qui eſt chair! »

APRÈS la défaite & la mort de Jonael, le Roi avoit réſolu de jetter le maſque, & de profeſſer ouvertement la religion catholique; & les ſuccès de Sela Chriſtos le confirmerent encore dans cette opinion. Il avoit, ainſi que je l'ai déjà obſervé, paſſé la ſaiſon des pluies entre Gorgora & Dancaz; &, ſuivant l'uſage, il ſe mit en marche au mois de Novembre, & il entra dans le Foggora, valée étroite, qui s'étend d'Emfas à Dara, & qui eſt bornée, d'un côté, par le lac de Dembea, & de l'autre, par les montagnes du Begemder.

DANS le deſſein de faire une profeſſion publique de catho-

liciſme il fit venir Paez, ſon confeſſeur ordinaire, & lui ayant communiqué ſes idées, il déclara, que pour preuve de la ſincérité de ſa converſion, il ne gardoit auprès de lui que ſa premiere femme, mere de ſes fils aînés deſtinés à ſuccéder à l'Empire; & qu'il venoit d'éloigner de lui toutes les autres; car il en avoit épouſé pluſieurs à la fois toutes d'un ſang illuſtre, & il en avoit eu un grand nombre d'enfans.

PAEZ ayant reçu la confeſſion de l'Empereur & l'abjuration publique de la religion grecque, s'en retourna à Gorgora en chantant le cantique de Siméon (1), comme ſi dès ce moment ſa miſſion étoit achevée. En effet, il ne ſe trompa point; car ſon zele l'ayant beaucoup trop échauffé dans ſon voyage, il fut attaqué d'une fievre violente, & malgré tous les remedes que lui fit prendre Antonio Fernandez, il mourut le 13 Mai 1623, avec de grandes marques de piété & de réſignation, & une ferme conviction d'avoir rempli ſon devoir dans le cours d'une vie pure, active, & bien employée.

PAEZ avoit été ſept ans captif chez les Maures d'Arabie; & dix-neuf ans Miſſionnaire en Abyſſinie, dans les tems les plus difficiles : mais il s'étoit toujours tiré des ſituations les plus périlleuſes, à ſon honneur, & à l'avantage de ſa religion. Il étoit d'une haute taille, & d'une forte conſtitution; mais extrêmement maigre à cauſe de ſon abſtinence & de ſes travaux continuels. Il avoit le teint fort animé; & Tellez

(1) *Nunç dimittis*, &c.

obſerve que cela provenoit du zele pieux qui embrâſoit ſon cœur. Paez étoit doué ſur-tout d'un bon eſprit, qu'il avoit ſans ceſſe perfectionné par l'étude & par la pratique.

INDÉPENDAMMENT de ce qu'il connoiſſoit parfaitement la théologie ſcholaſtique, & tous les livres qui avoient rapport à ſa profeſſion, Paez entendoit très-bien le latin, le grec, l'arabe; il étoit bon géometre, excellent méchanicien; il travailloit toujours de ſes mains, & en bâtiſſant, il ſe montroit auſſi bon ouvrier qu'architecte plein de jugement & de goût. Il s'étoit rendu de lui-même, peintre, ſculpteur, maçon, charpentier, ſerrurier, maréchal, carrier; & il étoit en état d'élever des couvents & des palais, de les orner, de les meubler, ſans avoir beſoin d'appeller un ſeul homme à ſon ſecours. C'eſt ainſi qu'il fit le monaſtere de Collela, ainſi que le couvent & le palais de Gorgora.

A tant de talens Paez joignoit une affabilité, une douceur, une ſenſibilité, qui ne lui permit jamais de converſer, même avec des hérétiques, ſans s'en faire des amis. Il étoit toujours de bonne humeur, & diſpoſé à exciter le premier la joie, par ces propos innocens & puériles, que nous appellons des *attrapes*, & qu'aiment beaucoup les jeunes Abyſſiniens, qui y employent la plus grande partie de leur tems, ſoit dans les camps, ſoit dans les cités. Mais le trait le plus diſtinctif du caractere de Paez, c'étoit la patience & le zele qu'il avoit pour l'inſtruction de la jeuneſſe. Auſſi la plupart de ſes diſciples moururent dans la perſécution qui ſuivit bientôt, ardens à maintenir la vérité de cette religion que leur Précepteur leur avoit enſeignée. En un mot il étoit en Abyſ-

ſinie le grand pivot du catholiciſme. A ſon arrivé, il y avoit cent ans que les ſemences en étoient répandues dans le pays; mais elles n'avoient encore produit que bien peu de fruit qui commençoit même à diminuer. Dix-neuf ans de travail de ce vigilant Miſſionnaire & la mort de trois Rois, changerent tellement les choſes, que la religion romaine fut embraſſée publiquement par le Monarque. Mais ſix ans après que Paez ne fut plus, cette religion tomba, quoique vigoureuſement défendue par un Prince, qui, dans cette cauſe, ſe montra toujours prodigue du ſang de ſes ſujets, par un Patriarche envoyé de Rome, & par plus de vingt Miſſionnaires très-zelés. Enfin, ſi je ne me trompe pas, le catholiciſme eſt maintenant dans un tel état de délaiſſement & d'oubli en Abyſſinie, qu'à moins d'un miracle ſpécial de la providence, il ne ſe relevera jamais.

L'ABJURATION que fit Socinios de la religion grecque, fut ſuivie par un violent manifeſte; & il n'eſt pas difficile de deviner quelle eſt la main, qui le traça. Il commence par établir la ſuprématie de l'Egliſe de Rome & de la chaire de Saint Pierre. Il fait mention des trois premiers conciles œcumeniques, qui condamnerent Arius, Macedonius & Neſtorius. Enſuite il parle du Concile de Chalcedoine, comme du quatrieme concile général, & comme ayant condamné juſtement Dioſcurus: mais il ne dit pas un mot du concile d'Epheſe, que les Abyſſiniens reçoivent à la place du Concile de Chalcedoine. Il inſiſte beaucoup ſur les deux natures du Chriſt. Alors laiſſant de coté les Patriarches d'Alexandie, il n'attaquoit point la doctrine, mais la morale des Abunas, envoyés d'Alexandrie en Abyſſinie; & il accuſoit

accuſoit en général les Eccléſiaſtiques de ſimonie, c'eſt-à-dire, de donner de l'argent à l'Abuna pour leur ordination, crime juſtement reproché, mais qui, je crois, dure juſqu'à ce jour.

L'ABUNA Marcus fut, dit-on, convaincu par Socinios, ou Melec Segued, d'un crime ſi honteux, que le nom n'en doit pas ſouiller le papier. Il fut en conſéquence dégradé & exilé dans l'île de Dek. Son ſucceſſeur Chriſtodulus avoit pluſieurs concubines. L'Abuna Petros, qui vint enſuite, enleva la femme d'un pauvre Egyptien, & vécut avec elle. Pendant ce temps-là il excommunia ſon Souverain Jacob, & il fut tué dans une bataille, en ſujet traître & rebelle, combattant contre ce Prince.

ENFIN Simon, alors le dernier Abuna, vivoit en adultere avec la femme d'un Egyptien appellé Matti, & avoit en outre pluſieurs jeunes concubines. Il eut une fille d'une d'entr'elles. La choſe fut ſue; & pour n'en être pas convaincu publiquement, Simon expoſa l'enfant à être dévoré par les hyenes. Après avoir tranſgreſſé continuellement les loix divines, cet Abuna joignit le crime de rebellion contre ſon Prince, au mépris du Décalogue. Il parut dans une bataille. Il excommunia le Roi. « Auſſi, dit le manifeſte, » Dieu le fit tomber entre nos mains victorieuſes; &, dans » le temps même de ſon crime, il fut tué par un ſoldat ».

IL faut convenir qu'on ne peut voir un tableau d'aucune autre Egliſe chrétienne, plus affreux que celui qu'on donne ici de l'Egliſe d'Abyſſinie. La charité devroit nous porter

à croire qu'il y a quelqu'exagération. Cependant, ſi nous conſidérons que les faits qu'on y cite s'étoient tous paſſés dans l'eſpace de quarante ans, & que non-ſeulement ils étoient connus de Socinios, mais de toutes les perſonnes qui vivoient alors à la Cour, nous ne pouvons, avec l'impartialité qu'on doit avoir en écrivant l'hiſtoire, nier que ces imputations nous paroiſſent trop bien fondées.

MAIS, qoi q u'il en puiſſe être, ni l'exemple du Roi, ni ſon manifeſte n'eut l'effet qu'il deſiroit. Un rebelle, que les annales abyſſiniennes appellent le fils de Gabriel, ſe déclara contre le Roi dans la province d'Amhara, préciſément dans le moment où ce Prince, abuſé par les ennemis de Sela Chriſtos, & ſoupçonnant la loyauté du Ras, lui avoit ôté le gouvernement de la province de Gojam & du pays des Agows. Cependant Socinios jugeant, après un mûr examen, que perſonne n'étoit plus propre à terminer heureuſement cette affaire que Sela Chriſtos, il lui rendit ſon gouvernement de Gojam, & lui donna ordre en même-temps de marcher en Amhara contre le fils de Gabriel.

SELA CHRISTOS ne tarda pas d'obéir au commandement du Roi ſon frere. Mais à peine il entra en Amhara que le rebelle ſe retira ſur une haute montagne, dont il avoit fait ſa citadelle, le ſommet fourniſſant aſſez d'eau & de proviſions pour nourrir une garniſon conſidérable.

LE Ras voyant bien que la force ne ſerviroit de rien, eut recours au piége ordinaire dans lequel tombent les rebelles. Le fils de Gabriel, las de reſter confiné dans ſa

montagne, mais ſentant qu'il étoit trop foible par lui-même pour l'abandonner, tandis qu'un ennemi l'attendroit dans la plaine, accepta l'amitié des Gallas voiſins, qui lui offroient de ſe joindre à lui en aſſez grand nombre pour le mettre à même de ſortir de ſa retraite, & d'éprouver ſa fortune dans une bataille. Le traité fut conclu, & la jonction ſe fit : mais auſſi-tôt les perfides Gallas, qui avoient été d'avance gagnés par Sela Chriſtos, fondirent ſur le fils de Gabriel, le tuerent à coups de piques ſur la place, & hacherent tellement ſon corps, qu'il en reſta à peine un morceau pour être envoyé au Ras.

La joie que cette victoire occaſionna à la Cour fut encore bien augmentée par l'arrivée d'un Patriarche. Nous avons dit plus haut que l'Empereur avoit écrit des lettres au Pape & au Roi d'Eſpagne, pour leur faire part de l'intention où il étoit d'embraſſer la Religion Catholique. Paez, Fernandez, & les autres Jéſuites, avoient rendu compte des affaires religieuſes de l'Abyſſinie d'une maniere bien plus favorable, qu'on n'en avoit jamais entendu parler à Rome. Malgré cela la plus ſage partie du Conclave doutoit encore quand le Roi fit volontairement abjuration. Dès-lors il ne fut plus temps de différer ; & en conſéquence le Jéſuite Alphonſe Mendez, Portugais, & homme d'un grand ſavoir, fut ſacré à Liſbonne le 25 Mai 1624.

Du Portugal il ſe rendit dans l'Inde, accompagné par pluſieurs nouveaux Miſſionnaires ; & trouvant là des lettres de Socinios, & un paſſeport du Roi de Dancali, Prince Mahométan, allié des Abyſſiniens, il arriva le 2 Mai 1625 à

Bilur, qui eſt une baie à découvert du ſtérile & petit Etat de Dancali. Là le frere du Roi l'accueillit avec toutes les marques d'amitié qu'un pays ſi pauvre pût permettre. Le Roi de Dancali étoit lui-même à ſix journées de la baie de Bilur, dans un endroit où il y avoit un peu plus d'eau & de proviſions; & dès que ce Prince ſut l'arrivée des Miſſionnaires, il leur envoya quatre mules pour les chercher. Ils allerent en effet à ſa Cour; & il les reçut dans une eſpece de chambre toute lambriſſée, & couverte avec des paquets de paille ſi peu élevés, qu'après avoir ſalué le Roi, les voyageurs eurent peine à ſe tenir debout.

DANS ce miſérable royaume, que je ne décrirai pas ici, parce qu'il a été depuis conquis par les Gallas, le Patriarche & ſes compagnons reſterent ſeize jours, manquant preſque des choſes les plus néceſſaires à la vie. Mais enfin ils en partirent après s'être procuré, avec beaucoup de peine, aſſez d'animaux pour charrier leur bagage. Le chemin traverſe un pays où il y a des mines de ſel, mais brûlant, ſtérile, abſolument dépourvu d'eau, & très-expoſé alors aux incurſions des Gallas. Le troiſieme jour de leur marche, les Jéſuites arriverent dès le matin au pied du Senaffé, où ils trouverent de l'eau. Le Senaffé eſt, ainſi que l'exprime ſon nom, la frontiere de la province d'Enderta, maintenant réunie au gouvernement du Tigré; & il forme une partie de ces montagnes qui ſéparent les ſaiſons, & où l'été brille d'un côté, pendant que le froid & la pluie attriſtent l'autre.

DANS la nuit qui précéda l'arrivée des Miſſionnaires au pied de la montagne, & qu'ils étoient incertains de leur route,

une étoile d'une grandeur plus qu'ordinaire, & extrêmement lumineuſe, parut à leurs yeux, & éclaira toute la voûte du firmament. Elle n'étoit point placée comme les autres étoiles; mais elle ſe tint pendant ſix minutes dans le chemin du Senaffé, après quoi elle diſparut (1). Cette étoile, dit modeſtement le Patriarche, étoit ſans doute celle qui avoit conduit les Mages au berceau du Chriſt, & qui fut envoyée de nouveau pour montrer aux Jéſuites le chemin de l'Abyſſinie.

TANDIS que les Miſſionnaires étoient au pied du Senaffé, les muletiers, tous Mahométans, crurent l'occaſion favorable pour les voler, en les obligeant à payer un ſurcroît de prix pour leurs animaux, qu'ils prétendoient n'être pas en état d'eſcalader une montagne ſi eſcarpée. Il eſt vrai que les chameaux ne peuvent y paſſer : mais on y a pratiqué un chemin pour les ânes & les mulets qui charrient le ſel. Les conducteurs inſiſterent donc pour laiſſer là les voyageurs, & aller chercher de nouveaux mulets. La caravane n'étoit compoſée que du Patriarche, de ſix autres Prêtres ou Moines, & de treize laïques, parmi leſquels il y avoit trois Muſiciens. Auſſi paroît-il certain que l'intention des muletiers étoit d'envoyer des gens qui auroient bientôt mis un terme fatal à la miſſion portugaiſe, ſans Emanuel Baradas, & un grand nombre d'Officiers & de ſoldats Abyſſiniens, qui arriverent (2) avec toutes les choſes néceſſaires pour conduire le Patriarche & ſa troupe. Alors les premiers conducteurs

(1) Tellez, liv. 4, ch. 38.
(2) Le 16 Juin 1625.

voyant combien ils étoient dans leur tort, s'enfuirent ſans demander le louage de leurs animaux.

CINQ jours après, le Patriarche arriva à Fremona, où il reſta juſqu'en Novembre; & il ſe rendit en Décembre à Gorgora, où il fut préſenté à l'Empereur. Ce Prince le fit placer à ſa droite, ſur un ſiége non moins élevé que le ſien; & dans cette audience qui eut lieu le 11 Février 1626, il fut décidé que Socinios prêteroit ſerment d'obéiſſance à la Chaire de Rome.

CETTE inutile, vaine & ridicule cérémonie ſe fit donc avec toute la pompe & le faſte d'un triomphe payen. Le palais fut orné avec la magnificence & la vanité mondaine à laquelle l'Egliſe de Rome, & ſur-tout les Jéſuites, avoient ſolemnellement renoncé. Le Patriarche, pour montrer ſa ſupériorité ſur les Abunas, prêcha un ſermon en langue portugaiſe rempli de citations latines. Ce ſermon prouvoit la ſuprématie de la Chaire de Saint Pierre; & on aſſure qu'il fit un merveilleux effet ſur l'Empereur & ſur Sela Chriſtos, qui, l'un ni l'autre n'entendoient un ſeul mot de latin, ni de portugais.

MELCA Chriſtos, Gouverneur du Samen, & ſchiſmatique, répondit dans le langage d'Amhara, que ne comprenoient ni le Patriarche, ni ſes compagnons, à l'endroit du ſermon qui avoit rapport à la converſion de Socinios; & voici comment conclut l'Abyſſinien: « Que comme l'Empereur ſe » croyoit obligé de remplir la promeſſe qu'avoient faite ſes » prédéceſſeurs, de ſe ſoumettre au Siége de Rome, le tems

» étoit maintenant venu où il le feroit, ſi tel étoit ſon plai-
» ſir. » Mais ces dernieres paroles ſemblerent déplaire à Socinios qui interrompit Melca Chriſtos, en diſant : « Que ce
» n'étoit pas maintenant, mais depuis long-tems qu'il s'étoit
» ſoumis au Pontife de Rome, comme au vrai ſucceſſeur de
» Saint Pierre ; & qu'en cette occaſion, il ne faiſoit que con-
» firmer ce qu'il avoit profeſſé anciennement. »

Le Patriarche repliqua avec beaucoup d'eſprit & de prudence & en peu de mots, pour ne pas perdre du temps, j'imagine, & parce qu'il voyoit bien que quelqu'étendue qu'eût ſon diſcours, il n'en ſeroit pas mieux compris. Mais allant droit au fait, il ouvrit le Nouveau Teſtament, & l'Empereur à genoux, prononça ce ſerment : « Nous, Sul-
» tan Segued, Empereur d'Ethiopie, nous croyons & con-
» feſſons que Saint Pierre, Prince des Apôtres, fut inſtitué
» Chef de toute l'Egliſe chrétienne par le Chriſt Notre Sei-
» gneur, qui lui donna la Principauté & l'Empire du
» monde entier, en lui diſant : *Tu es Pierre, & ſur cette*
» *pierre, j'établirai mon Egliſe, & je te donnerai les clefs*
» *du Royaume des Cieux.* Nous croyons & confeſſons auſſi
» que le Pape de Rome, légitimement élu, eſt le vrai ſuc-
» ceſſeur de l'Apôtre Saint Pierre dans ſon gouvernement,
» & qu'il a le même pouvoir, la même dignité, la même
» primatie ſur toute l'Egliſe chrétienne. Nous promet-
» tons, nous offrons & nous jurons une véritable obéiſſance
» & ſujétion au Saint Pere Urbain VIIIe. du nom, par la
» grace de Dieu, Pape, notre Souverain, & ſucceſſeur de
» Saint Pierre dans le gouvernement de l'Egliſe ; & nous
» mettons avec humilité à ſes pieds notre perſonne & notre

» Empire. Ainſi, puiſſent nous aider Dieu & les ſaints Evan-
» giles qui ſont devant nous » ! Après ce diſcours, Officiers, Prêtres, Moines, tous jurerent en particulier, ſuivant leur rang & leur condition.

LE Prince Royal, Facilidas, prononça le ſerment dans la forme preſcrite, purement & ſimplement, ſans addition, ni altération. Mais le Ras Sela Chriſtos, enflammé de zele, après avoir répété la formule, tira ſon épée avec une ſorte de fureur, & ajouta ces mots : « Que ce qui eſt paſſé ſoit » paſſé : mais dès ce moment, ceci ſera juge de quiconque » oubliera ſon devoir (1). »

QUELQUES perſonnes crurent que ce diſcours emporté, qu'on n'entendoit pas trop bien, en général, s'adreſſoit à ceux que Sela Chriſtos avoit ſu être d'intelligence avec le fils de Gabriel. La Cour étoit remplie de mécontens. Chacun d'eux ſoupçonna que les menaces qu'il venoit d'entendre le regardoient, & tous ſe réunirent pour perdre Sela Chriſtos, qui s'étoit ſi mal-à-propos déclaré le champion & le chef de la perſécution.

AU ſerment d'obéiſſance qu'il venoit de faire au Pape, Sela Chriſtos ajouta une clauſe pour le Roi & pour le Prince Facilidas ſon ſucceſſeur ; clauſe qui rendit le ſerment encore plus condamnable. « Je jure également, dit-il, d'être fidele

(1) Ce diſcours étoit apparemment dicté par la colere ; car Sela Chriſtos étoit un des Abyſſiniens les plus inſtruits ; & ſi on traduiſoit littéralement les mots qu'on lui attribue, ils ne ſeroient pas intelligibles.

» au

» au Prince, comme héritier de la couronne de ſon pere, » auſſi long-temps qu'il favoriſera & défendra la foi catho- » lique : mais s'il en eſt autrement, je jure de devenir ſon » plus grand ennemi. » L'ardent Sela Chriſtos fit plus. Il inſiſta pour que tous les grands Officiers de l'Etat & les Généraux qui étoient alors à la Cour, miſſent à leur ſerment cette extravagante addition ; & par ce moyen, il prépara la punition qui fut long-temps après le prix de ſon zele égaré.

ENFIN, ces violences furent ſuivies de violences encore plus grandes. On prononça une excommunication ſolemnelle contre les perſonnes qui trahiroient leur ſerment ; & on proclama incontinent : « Que ceux qui étoient ſur le point de » recevoir la prêtriſe, devoient d'abord embraſſer la reli- » gion catholique, ſous peine de mort, en cas de déſobéiſ- » ſance ; que tous les Abyſſiniens en général devoient célé- » brer la Pâque & obſerver le Carême, ſuivant les rits de » l'Egliſe de Rome, au riſque d'être également mis à mort, » s'ils y manquoient. » Ainſi finirent les cérémonies extraordinaires de ce jour.

Tempus erit cum magno optaverit emptum,
Intactum Pallanta.

CE jour devoit être à jamais marqué au rang des jours malheureux, non-ſeulement dans les annales de l'Ethiopie, mais dans celles de Rome.

QUOIQUE le Patriarche fût heureuſement arrivé dans la

Baye de Bilur, ainſi que ceux qui l'accompagnoient, il n'en étoit pas de même de tous ceux qui devoient l'aider dans ſa miſſion. Le Roi donna ordre qu'on envoyât des lettres de protection à Franciſco Machado & à Bernard Pereyra, deux Jeſuites qui étoient dans l'Inde, pour qu'ils ſe rendiſſent en ſûreté à Bilur, dans le royaume de Dancali : mais le Secrétaire du Monarque mit, par malice ou par inadvertance, Zeyla au lieu de Bilur.

L'ISLE de Zeyla appartenant au Roi d'Adel, étoit de tous les coins du monde, celui dont les habitans avoient le plus en haine la religion catholique. Le Sheik de Zeyla ne ſut pas plutôt l'état & les intentions des Miſſionnaires, qu'il les fit renfermer dans une étroite priſon, où, après beaucoup de ſouffrances, ils furent tous deux mis à mort. De plus, on écrivit une lettre à Socinios, dans laquelle on le traitoit d'apoſtat, & on l'accabloit d'autres noms odieux pour avoir abandonné la religion de ſes peres.

DANS un autre tems cette lettre eût été payée du châtiment qu'elle méritoit. Mais le royaume d'Adel, jadis floriſſant par ſon grand commerce, étoit maintenant tombé & réduit à n'être plus que le réceptacle de bandits. Le commerce l'avoit délaiſſé. Depuis le regne du Sultan Selim, une garniſon de prétendus Janiſſaires s'étoit emparée de l'iſle de Zeyla, ſous prétexte d'y établir une douane : mais ce n'étoit en effet qu'un poſte de voleurs, qui y reſtoient pour avoir la facilité de piller les marchands qui venoient par mer. D'un autre côté, des multitudes de Gallas tombant du fond du continent ſur l'ancien royaume d'Adel, n'avoient laiſſé

au Souverain que ſa capitale d'Auſſa, ſituée ſur un rocher au bord de la riviere d'Hawash, avec Azab, Rahecta & quelques autres miſérables villages qu'on trouve ſur le rivage de la mer; encore ces endroits étoient-ils ſouvent ſous la main de ces ennemis, deſtinés à conquérir bientôt le royaume entier. L'état d'abjection où étoit alors ce pays, fut ſans doute, ce qui le déroba à la vengeance d'un prince auſſi fier, auſſi iraſcible que Socinios.

La conduite que l'Empereur avoit tenue dans le tems de ſon abjuration, fut imitée par celle du Patriarche Alphonſe Mendez, non moins ſévere, non moins violent que le Prince. Tout le Clergé fut appellé à une ſeconde ordination. Toutes les égliſes furent conſacrées de nouveau; tous les Abyſſiniens, vieux & jeunes, rebatiſés, & toutes les fêtes réduites aux formes & aux jours fixés par l'égliſe romaine. La circonciſion, la polygamie, le divorce furent abolis. Et les difficultés qui en dérivoient, & qui étoient ordinairement portées devant les juges civils, furent ſoumiſes excluſivement, par le Patriarche, à ſon tribunal particulier.

Tous les principes de l'Egliſe d'Alexandrie furent rejettés, tant pour ce qui concernoit la foi, que pour ce qui avoit rapport à la diſcipline; & on ne ſut pas trop juſqu'à quel point le Patriarche Jeſuite prétendoit ſoumettre la juriſdiction civile au pouvoir eccléſiaſtique. Deux démarches qu'il fit preſqu'à la fois, inſpirerent beaucoup de craintes à cet égard.

POUR bien comprendre la premiere de ces démarches, il eſt néceſſaire de ſe rappeller, que par une des loix fondamentales de l'empire d'Ethiopie, toutes les terres appartiennent au Roi; & qu'il n'y a point de propriété terrienne dépendante des égliſes. Celles que le Roi accorde pour l'entretien des égliſes & des monaſteres ſont repriſes chaque jour, à la ſollicitation & pour la convenance des particuliers, & alors on en rend d'autres, tantôt d'une valeur égale, tantôt d'une moindre valeur. Mais les Prêtres ni les Moines n'en ont point la propriété. Un Officier civil, nommé par le Roi, diſtribue à chacun d'eux la portion de revenu qui lui revient, & réſerve le reſte pour d'autres uſages, c'eſt-à-dire comme nous pouvons le ſuppoſer, qu'il le met ſouvent dans ſa poche.

IL y avoit à la Cour un homme diſtingué par ſon rang, par ſa famille & par les ſervices qu'il avoit rendus à l'Etat, & d'ailleurs reſpectable par ſon âge. Cet homme fut mis en poſſeſſion de quelques terres appartenantes à un moine catholique. Si le moine eût été de la communion grecque, il n'eût pas pu avoir recours à ſon Abuna, & il ſe ſeroit adreſſé à un Juge civil. Mais Mendez avoit une autre opinion. Il donna ordre au courtiſan de répondre de ſa conduite devant le tribunal eccléſiaſtique; & ſur ſon refus, qu'il regarda comme une nouveauté audacieuſe, il le condamna à reſtituer immédiatement les terres au moine. Le poſſeſſeur refuſa également d'obéir à la ſentence; & un jour qu'il accompagnoit le Roi à l'égliſe, le Patriarche prononça inopinément contre lui une excommunication, par laquelle il dévouoit au diable le corps & l'ame de ce malheureux.

UN tel procédé avoit été jusqu'alors inconnu en Abyssinie. L'excommunié étoit un brave Officier; mais il fut si affecté des termes de cette sentence, que s'imaginant être déja dans les griffes de Satan, il s'évanouit, & ne revint qu'avec beaucoup de peine. Le Roi intercéda alors auprès du Patriarche, pour qu'il révoquât sa censure ou plutôt sa malédiction.

CEPENDANT, quoique prononcée d'une maniere soudaine & aisément levée, cette excommunication fit une impression sérieuse & durable sur les diverses classes des citoyens; impression très-désavantageuse sans doute au Patriarche & aux autres ministres de la nouvelle religion, dans laquelle on ne reconnoissoit pas ces principes de charité, de douceur, de clémence, de compassion, qu'il avoit dit en être l'essence.

QUANT au second exemple de sévérité que donna le Patriarche, le voici. L'ordre des moines de Debra Libanos a été institué par l'abbé Tecla Haimanout, le dernier Abuna d'origine Abyssinienne, & non moins célebre dans l'Etat que dans l'Eglise, pour avoir été l'auteur du rétablissement de la lignée de Salomon, long-tems bannie en Shoa. Un Itchegué ou supérieur de cet ordre, qui avoit été remarquable par sa douceur, sa piété, & la sainteté de sa vie, étoit enterré sous l'autel d'une église où un Prêtre catholique disoit la Messe. Le Patriarche instruit de cela, déclara l'église dégradée par la sépulture d'un schismatique, & il y défendit la célébration du service divin, jusqu'à ce que le corps eût été déterré & jetté dehors de la maniere la plus indécente. Une indignation universelle s'empara des esprits.

Dès ce moment tous les amis de l'ancienne religion recommencerent à prendre courage; on regarda les catholiques, ſinon avec haine, au moins avec terreur; & les moindres circonſtances ſervirent à fortifier ces préventions.

LES Jeſuites jugerent à propos de faire repréſenter, ſuivant leur coutume, des comédies ou plutôt des farces pieuſes. Le diable joue toujours dans ces pieces le rôle de bouffon. Il eſt l'arlequin, il fait des tours de gibecieres, il tire des pétards, & agit enfin d'une maniere fort peu analogue à la décence des autres perſonnages qui compoſent le drame. Tout cela a été pratiqué dans pluſieurs contrées de l'Europe (1), pendant que cette compagnie a exiſté; & il fut donc néceſſaire en Abyſſinie de faire paroître des gens maſqués, tout noirs & avec des pieds fourchus. Mais ces figures ſurprirent, épouvanterent tellement les Abyſſiniens, qu'ils s'enfuirent ſoudain, en criant: » Hélas! hélas! ces francs ont » amené des diables dans notre pays »!

LA grande extenſion de la juriſdiction eccléſiaſtique, les uſurpations qu'elle fit pour anéantir l'autorité civile, & pour reſtreindre le pouvoir du Roi, juſqu'alors abſolu dans toutes les cauſes civiles & eccléſiaſtiques, l'orgueil du Patriarche, orgueil plus que royal, plus que papal, s'il eſt poſſible; tout enfin contribua à ſoulever les Abyſſiniens, & à leur faire ſentir que l'intention des nouveaux miniſtres de la religion étoit de diminuer les droits de tous les chefs du gouvernement, depuis le Roi juſqu'au moindre Officier des

(1) Je l'ai vu ſouvent à Madrid.

provinces. Aussi est-ce dès ce tems-là que date la décadence de la religion catholique en Abyssinie. Le premier coup lui fut porté par le Roi lui-même, non pas dans le dessein de lui nuire, car il étoit zélé catholique par principe, mais pour pouvoir la contenir dans de justes bornes, parce qu'il savoit que sans cela il ne maintiendroit jamais aucun ordre dans l'empire.

Il pria le Patriarche de permettre l'usage de l'ancienne liturgie Ethiopienne, corrigée par lui, dans tout ce qui n'étoit pas d'accord avec l'église de Rome; & le Patriarche fut obligé d'y consentir, parce qu'il sembloit raisonnable que les hommes priassent Dieu dans une langue qu'ils entendoient, & qui étoit leur langue naturelle, plutôt que dans une langue étrangere, dont ils ne comprenoient pas un mot. On n'avoit aucun doute à cet égard en Ethiopie. Mais la coutume de l'église de Rome y étoit tout-à-fait contraire; & le changement de langage fut pour elle une blessure mortelle; car la permission n'en eut pas été plutôt accordée, que tous les Abyssiniens en profiterent, réciterent leurs anciennes prieres, & célébrerent le service divin sans les corrections du Patriarche.

A ces événemens, peu importants par eux-mêmes, mais beaucoup par l'effet qu'ils eurent sur l'esprit du peuple, succéderent des choses plus sérieuses. J'ai déja observé que les Gallas formoient trois grandes divisions, celle de l'orient de l'Abyssinie désignée sous le nom des Bertumas Gallas, celle du midi sous le nom des Tolumas, & celle de l'occident des Borens Gallas. Chacune de ces divisions

ſont ſous-diviſées en ſept tribus principales, partagées enſuite en un nombre infini d'autres tribus. Chacune de ces nations choiſit tous les ſept ans un Roi, auquel on donne le titre de Lubo; & il eſt d'uſage que le premier eſſai que le Lubo fait de ſa puiſſance, eſt d'entrer dans quelques Provinces d'Abyſſinie, & d'y mettre tout à feu & à ſang. Il n'eſt pas néceſſaire pour cela que les deux nations ſoient en guerre, ni que le Lubo ſoit provoqué. La nouveauté de ſon acceſſion au trône lui ſuffit.

CEPENDANT les Abyſſiniens ignorerent long-tems la cauſe de ces invaſions; & n'y étant jamais préparés, ils ne pouvoient guere réſiſter aux premiers efforts des Gallas. Mais quand les coutumes de ce peuple furent mieux connues, & qu'en prévoyant ſes attaques périodiques, on put ſe tenir en garde contre lui, l'agreſſeur fut preſque toujours repouſſé avec perte.

L'an 1627, fut pour les Gallas le tems de l'élection d'un nouveau Lubo, & conſéquemment d'une nouvelle incurſion en Abyſſinie. Mais quoique l'époque en fût connue, on ne ſavoit rien de la maniere dont elle devoit être exécutée. Dans les premiers tems que les Gallas vinrent s'établir ſur les confins de l'Abyſſinie, chacune de leurs tribus attaquoit la Province vis-à-vis de laquelle elle ſe trouvoit: mais cette derniere fois ce peuple réſolut de réunir toutes ſes forces pour fondre ſur le Gojam, & de le dévaſter entierement, s'il ne pouvoit pas en conſerver la poſſeſſion.

BUCO étoit alors gouverneur du Gojam. Le Roi envoya d'abord

d'abord Séla Chriſtos à ſon ſecours, & ſe détermina à y marcher enſuite lui-même avec une autre armée. En même tems on garnit de troupes tous les paſſages par où les Gallas avoient coutume de venir, & on fit tous les préparatifs néceſſaires pour les recevoir.

Ces barbares, en bien plus grand nombre qu'ils ne s'étoient jamais montrés, s'avancerent juſqu'au Nil & trouvant la Province de Gojam bien gardée, ils feignirent une eſpece de terreur panique & de méſintelligence entre eux; ils ſe retirerent confuſément, & ſe ſéparerent, les uns, diſoit-on, pour rentrer dans leurs foyers, les autres pour attaquer le royaume de Narea. Ils avoient ſouvent pris, en effet, un tel parti : mais cette fois-ci ce n'étoit qu'un ſtratageme; & ils ſe raſſemblerent tous dans leur pays de Bizamo, ſans que les Abyſſiniens le ſoupçonnaſſent. Buco penſant alors qu'il n'avoit plus rien à craindre cette année, congédia ſes troupes, ou les ôta de leurs poſtes pour les envoyer ailleurs. Séla Chriſtos en fit de même; & Socinios ne crut plus devoir s'avancer.

Tout-a-coup le gouverneur Buco fut informé que l'ennemi venoit de paſſer le Nil. Mais croyant que ce n'étoit qu'un reſte de la grande armée diſperſée, il s'avança avec mille hommes de pied & deux cents hommes de cavalerie. Après avoir aſſiſté à une Meſſe & communié avec beaucoup de dévotion, il traverſa un bois épais, dans lequel il fut attaqué par un détachement des Gallas. Buco étoit brave, & il combattit ſi vaillament, il encouragea ſi bien ſes ſoldats, qu'ils taillerent en pieces leurs aſſaillans. Après quoi

le gouverneur s'imaginant que tout étoit fini, donna ordre aux tambours & aux trompettes de célébrer ſa victoire.

MAIS à ce bruit toutes les troupes des Gallas, qui, après avoir laiſſé dans le bois le détachement deſtiné à aſſurer leur retraite, s'étoient diſperſées pour piller & ravager le pays, retournerent ſoudain autour de leurs drapeaux. Les Barbares ne ſavoient point que le Kaſmati Buco fût ſi près; & auſſi-tôt qu'ils le découvrirent, dédaignant ſa petite armée, ils l'environnerent de tous côtés. Buco vit bien qu'il étoit perdu. Mais voyant la multitude d'ennemis qui l'attaquoient, & ſongeant que la province de Gojam étoit ſans défenſe, il crut que ſa vie & celle de ſes compagnons ne pouvoit être mieux employée qu'à combattre opiniâtrement, pour mettre les Gallas hors d'état de pourſuivre plus loin le cours de leurs ravages. Auſſi-tôt il ſe précipita du côté où il y avoit le plus d'ennemis; il en tua quatre des principaux, & il ſe fit jour au milieu des autres. Ses Officiers le voyant hors de l'enceinte des Gallas, lui crierent ſoudain de ſe ſauver, & de ne pas ajouter par ſa mort aux infortunes de cette journée.

BUCO s'arrêta, & réfléchit un inſtant. Mais ne voulant point ſurvivre à la perte de ſon armée, il ſe rejetta au milieu des Gallas, où combattoient ſes compagnons, & la victoire le ſuivit d'abord par-tout où il ſe porta. Cependant comme il montoit un cheval jeune & fougueux, qu'il ne lui étoit plus poſſible de gouverner, parce qu'il venoit de recevoir une bleſſure, Buco mit pied à terre. Alors tirant ſon épée, il continua à combattre, avec la même vaillance, juſqu'à ce qu'en-

fin les Gallas, qui n'oſoient pas l'approcher, le tuerent à force de lui lancer des javelines.

SELA Chriſtos apprit la nouvelle de la défaite & de la mort de Buco, au moment qu'il étoit en marche pour ſe joindre à lui. Mais le déſaſtre de ce gouverneur, ni celui dont il étoit lui-même menacé, ne changerent point le deſſein qu'il avoit d'attaquer les Gallas. Cependant il écrivit d'abord au Roi ſon frere, pour l'inſtruire de ſa ſituation & des conſéquences funeſtes que ne pouvoient pas manquer de produire la ferme réſolution où il étoit de remplir ſon devoir; & il en rejetta juſtement le blâme ſur la malice de ſes ennemis, qui, pour ſatisfaire leur vengeance particuliere, le laiſſoient ſans ſecours, & occaſionnoient des infortunes ſi fatales à la patrie.

SELA Chriſtos campa cette nuit ſur un terrein aſſez élevé; & le lendemain il deſcendit de bonne heure dans la plaine, dans l'intention de combattre les Gallas. Mais à ſon grand étonnement, cette nation barbare contente du maſſacre du Kaſmati Buco & de ſon armée, & ne voulant point riſquer de perdre tout le butin qu'elle avoit enlevé, venoit de repaſſer le Nil pour s'en retourner chez elle.

TECLA Georgis, gendre de Socinios, étoit alors gouverneur de la province de Tigré: mais il vivoit en méſintelligence avec ſon beau-pere, par rapport à quelque querelle de ménage. D'après cela réſolu de ſe révolter, il ſe ligua avec les hommes les plus diſtingués & les plus puiſſans de la province, & particulierement avec Guebra Mariam &

Jean Akayo, à qui il déclara qu'il ne pouvoit supporter plus long-tems la religion romaine, & qu'il vouloit défendre l'ancienne égliſe d'Alexandrie de tout ſon pouvoir. Pour mieux convaincre les Abyſſiniens de ſa ſincérité & rendre impoſſible ſa réconciliation avec le Roi, il prit tous les crucifix, toutes les images des Saints, tous les ornemens d'égliſe, qui étoient en relief, & il les brûla publiquement. Il fit plus encore; il fit venir l'abbé Jacob, ſon chapelain catholique, & l'ayant dépouillé de ſes habits pontificaux, il le tua de ſa propre main. Certes, il n'y avoit pas de moyen plus propre à exciter la vengeance du Roi: mais Tecla Georgis ſembloit n'avoir pas pris autant de peine à pourvoir à ſa défenſe, comme à provoquer l'attaque.

A la premiere nouvelle de la trahiſon de ſon gendre & du meurtre qu'il venoit de commettre, Socinios donna ordre à Keba Chriſtos de marcher contre les rébelles avec les troupes qu'il avoit avec lui. Ce général, non moins brave guerrier que ſujet fidele & zelé catholique, convaincu de la néceſſité de punir promptement les crimes énormes de Tecla Georgis, ſe rendit, par des marches forcées, d'abord à Siré, puis à Axum, & de là à Fremona, & ayant mandé à Gaſpard Paez de ſe trouver dans cette derniere ville, il ſe confeſſa & il communia des mains de ce Jeſuite. Puis il continua ſa route avec la même rapidité, faiſant en un jour la marche de trois journées ordinaires, parce qu'il ne vouloit pas laiſſer à Tecla Georgis le tems de raſſembler des troupes, & de ſe retirer dans la montagne de Masha, ainſi qu'il avoit appris que ce traître en avoit le deſſein.

Le 12 Décembre 1628, il reçut des nouvelles certaines de la situation de l'ennemi. Auſſi-tôt il fit poſer toute eſpece de bagage, & donnant ordre à chaque ſoldat de prendre deux pains, il marcha, ſans ſe repoſer, juſqu'à ce qu'il fût en préſence de Tecla Georgis.

Au ſecond jour de marche, deux cavaliers qui le précédoient rencontrerent dès le matin cinq ſoldats rebelles, envoyés comme eux à la découverte. Ceux-ci à la vue des deux cavaliers ſe hâterent de retourner auprès de leur général, & de lui dire qu'ils avoient apperçus des hommes armés, qu'ils croyoient être des gens de Keba Chriſtos. Mais Tecla Georgis leur répondit, que Keba Chriſtos étoit dans le palais du Roi à Dancas, le 15 Novembre, & qu'il ſeroit impoſſible qu'il fût déjà arrivé ſi près de lui avec une armée, quand bien même il auroit des aîles : mais que les cavaliers qu'ils avoient vu étoient probablement des renforts qu'il attendoit.

Cependant Keba Chriſtos apprenant que l'ennemi étoit près de lui, partagea ſon armée en trois. La premiere diviſion étoit compoſée des troupes de ſa maiſon; la ſeconde, d'un corps de cavalerie de la maiſon du Roi, déſigné ſous le nom de cavalerie *Koccob*, c'eſt-à-dire, de cavalerie de l'Etoile, d'après une étoile d'argent que chaque cavalier porte ſur le cimier de ſon caſque; & enfin la troiſieme diviſion comprenoit tous les habitans de la province de Tigré, qui s'étoient venus joindre à lui. C'eſt ainſi qu'il arriva à la vue de l'ennemi, qu'il trouva campé ſur une petite éminence, dont il n'étoit ſéparé que par une vallée étroite. Alors Tecla

Georgis, bien convaincu que c'étoit Keba Chriſtos, diviſa auſſi ſon armée. Il mit d'un côté un corps de troupes appellé les *Teheraguas*, & de l'autre celles qui portoient le nom de *Sultan Ba Chriſtos*, auxque's il joignit un corps conſidérable de Gallas, qui étoient venus le joindre recemment.

KEBA Chriſtos ſe retournant alors vers ſes troupes, leur dit en peu de mots : » Mes enfans, je ne veux pas perdre » mon tems ni le vôtre à vous dire ce que vous devez faire. » Vous avez les armes à la main. Vous êtes bons chrétiens; » & je puis vous aſſurer poſitivement qu'il n'eſt pas devant » vous un ſeul de vos ennemis qui ne ſoit auſſi l'ennemi du Chriſt ». Alors ſe mettant à la tête de la cavalerie Koccob, il ôta ſon caſque, qu'il donna à ſon écuyer, en diſant aux ſoldats : » A mon viſage découvert vous connoitrez aujour- » d'hui que je ne marche point avec vous ſeulement comme » un général, comme un chef, mais d'un pas égal au vôtre, » & comme un ſoldat ordinaire ».

KEBA Chriſtos ayant la tête nue fut facilement reconnu par Tecla Georgis, dont les troupes dirigerent ſoudain leurs mouſquets ſur le général de Socinios : mais ce brave officier en fut ſi peu alarmé, qu'il changea ſoudain de place pour ſe mettre plus près de l'ennemi; & quittant la ſeconde diviſion, il ſe mit à la tête de la premiere, compoſée des troupes de ſa maiſon. Dans ce même inſtant les Gallas chargerent; & Keba Chriſtos tua leur général de ſa propre main. En voyant tomber leur chef, ces barbares s'enfuirent, ſuivant leur coutume : mais au lieu de s'amuſer à les pourſuivre, Keba Chriſtos eſſaya de s'ouvrir un paſſage juſqu'à l'endroit où

Tecla Georgis faiſoit tous ſes efforts pour empêcher ſes ſoldats d'imiter la lâcheté de ſes ſauvages auxiliaires. Mais auſſitôt que le rebelle vit approcher ſon adverſaire, il donna lui-même à ſon armée l'exemple de la fuite. Il fut ſauvé par la vîteſſe de ſon cheval; mais au moment qu'il s'échapoit une petite javeline que lui lança Keba Chriſtos, l'atteignit par derriere, & le toucha pourtant ſi légerement, à cauſe de la diſtance, qu'elle ne perça pas ſa cuiraſſe.

Les vainqueurs pourſuivirent rapidement les fuyards, & bientôt après ils ramenerent à leur général la mule de Tecla Georgis, & ils lui rapporterent ſon épée & ſon caſque, avec les têtes de trois cents ſoldats, la plupart Gallas, & de douze Moines des plus turbulents de la province de Tigré. Ils conduiſirent en même tems à Keba Chriſtos, Adera ſœur de Tecla Georgis. Elle étoit bleſſée à la gorge; & c'eſt elle qui avoit en partie excité ſon frere à commettre des violences contre les catholiques. Tafa, grand-maître de la maiſon du rebelle, fut auſſi fait priſonnier; & comme cet homme avoit participé au meurtre du Prêtre Jacob, Keba Chriſtos ordonna qu'il fût ſoudain mis à mort.

Tecla Georgis montant un cheval très-vigoureux, & connoiſſant parfaitement le pays, ſe déroba pendant quatre jours à ceux qui le pourſuivoient. Mais le ſamedi qui ſuivit ſa défaite, il fut trouvé dans une caverne avec ſes plus intimes confidents, Woldo Mariam & un Moine ſchismatique, nommé Sebo Amlac. On n'attenta point à ſa vie. On le mena à Keba Chriſtos, qui ſoudain l'envoya au Roi. Ses

deux compagnons furent tués à l'instant où on les trouva. Malgré cela leurs têtes furent aussi envoyées à Dancas, où Socinios les fit attacher à un arbre.

L'on instruisit le procès de Tecla Georgis : le rebelle fut convaincu de meurtre & de sacrilege pour avoir brûlé des crucifix & des images de saints. On le condamna à être brûlé vif, & en conséquence on prépara une fosse avec de la chaux vive pour le faire souffrir. En apprenant le supplice qui lui étoit destiné, il desira de se réconcilier avec l'église catholique, & en conséquence il fit prier le Patriarche de venir. Mais le Patriarche qui étoit à trois lieues de Dancas, envoya à sa place Antonio Fernandez, à qui il donna le pouvoir d'absoudre le coupable de tous ses péchés, & dont il le chargea en même-tems de solliciter vivement le pardon auprès du Roi. Tecla Georgis se confessa publiquement à la porte de l'église, & abjura les erreurs de l'église grecque.

Ensuite Fernandez s'adressa au Roi, & demanda avec instance la grace du rebelle. Le Monarque lui répondit : » Plusieurs raisons me pressent de pardonner à Tecla Georgis. » Pour ne rien dire de plus, il a été marié à deux de mes » filles, & il en a eu deux fils, l'un & l'autre bons soldats, » bons cavaliers, & m'accompagnant toujours dans les batail- » les. J'oublie donc toutes les offenses, tous les outrages » qu'il m'a faits. Mais si je prenois sur moi de lui pardonner » les crimes dont il s'est rendu coupable envers la divinité, » la punition en retomberoit sur moi, sur ma famille, sur » mon royaume. Ainsi je suis obligé de vous refuser, & je

» vous

» vous ordonne de vous en retourner incontinent à Gor-» gora ».

APRÈS le départ du Jeſuite, le Roi croyant que Tecla Georgis étoit rentré dans le ſein de l'égliſe romaine, changea l'arrêt qui le condamnoit à être brûlé, & il donna ordre qu'on le pendît ſecrettement dans la maiſon où il étoit alors en priſon. En conſéquence l'Exécuteur s'y rendit, & porta la même corde dont Tecla Georgis avoit fait garroter les pieds de l'abbé Jacob. Tecla voyant alors qu'il n'y avoit plus d'eſpoir de pardon, & qu'on commençoit à lui lier les mains, renonça à haute voix à ſa confeſſion, déclarant qu'il mouroit chrétien grec, & qu'il n'y avoit qu'une nature dans le Chriſt. L'exécuteur eſſaya de faire ceſſer ſes blaſphêmes, en le hiſſant à une ſolive : mais il ſe défendit ſi violemment, que Socinios eut le temps d'être informé de ſa rétractation. Soudain ce Prince ordonna qu'on le pendît publiquement à un pin. Il fut ôté à demi étranglé de la ſolive où on le pendoit, & on l'accrocha à l'arbre qui étoit devant le palais.

ADERA, ſœur de Tecla Georgis, fut enſuite examinée; & comme il parut certain qu'elle avoit été l'inſtigatrice du meurtre de Jacob, elle fut condamnée à être pendue, quinze jours après, au même arbre où ſon frere avoit été attaché.

PENDANT tout cet intervalle, la Reine & les Dames de la Cour firent les plus grands efforts pour obtenir la grace d'Adera. Elles regardoient comme déshonorant pour leur

ſexe & pour leur rang qu'une femme de leur famille fût ainſi publiquement livrée au ſupplice. S'étant donc toutes réunies, elles allerent ſe jetter aux pieds du Roi, pendant qu'il étoit ſur ſon trône; & ce Prince leur répondit par la parabole que je vais rapporter.

« Il y avoit autrefois une vieille femme qui apprenant la » mort d'un enfant, dit avec beaucoup d'indifférence: les » enfans ſont délicats; il n'eſt pas étonnant qu'ils meurent, » car un rien peut les tuer. Entendant enſuite parler de la » mort d'un jeune homme, elle obſerva que les jeunes gens » étoient toujours fougueux, imprudens; qu'ils s'expoſoient » ſans ceſſe aux dangers; qu'il n'étoit donc pas ſurprenant » qu'ils mouruſſent, & que cela ne pouvoit pas être autre- » ment. Mais apprenant alors qu'une vieille femme étoit mor- » te, elle craignit que ſon tour n'arrivât; elle pleuroit, elle » s'arrachoit les cheveux, elle ſe lamentoit, en diſant: main- » tenant, c'en eſt fait, le monde eſt vers ſa fin, ſi les vieilles » femmes meurent. C'eſt ainſi que vous avez toutes vu mou- » rir Tecla Georgis & pluſieurs de ſes compagnons, ſans que » vous ayez pris la peine de dire un ſeul mot; & parce qu'on » va pendre une femme, vous êtes toutes alarmées, & le » monde eſt à ſa fin. Mais, ne vous abuſez pas; ſoyez sûres » que la même corde qui a ſervi à attacher les pieds de l'Ab- » bé Jacob, ſuffira pour pendre cette infâme (1) Adera & » toutes celles qui ſeront aſſez perverſes pour ſe con-

(1) Le Traducteur eſt en général très littéral; mais il n'a pas cru devoir l'être ici. Il y a dans l'original, & probablement auſſi dans les annales éthiopiennes: cette truie d'Adera. *Note du Traducteur.*

» duire comme elle, à la honte de leur ſexe & de leur » rang. »

La joie que produiſirent tous ces actes d'une ſévérité oſtentueuſe, ne tarda pas à être troublée. Les Agows du Laſta, déſignés ſous le nom de *Tcheratz Agows*, & vivant aux ſources du Tacazzé, ſe révolterent. Le canton qu'ils occupent, peu étendu, mais extrêmement peuplé, pouvoit alors, à ce qu'on croyoit, envoyer à la guerre plus de cinquante mille combattans, indépendamment de ceux qui reſteroient pour défendre les paſſages & les fortereſſes naturelles du pays, qui, ſans contredit, eſt le plus difficile, le plus inacceſſible de l'Abyſſinie. Les Tcheratz Agows ſont diviſés en cinq tribus, nommées *Waag*, *Tettera*, *Dehaanah*, *Gouliou* & *Louta*; & chacune de ces tribus a un chef indépendant. Ces Agows ſont extrêmement belliqueux & reconnus pour les meilleurs ſoldats de l'Abyſſinie; & quoique la contrée qu'ils habitent ſoit pierreuſe & très-eſcarpée, ils ont une immenſe quantité d'excellens chevaux. Leur pays abonde en denrées de toute eſpece : mais il eſt rare qu'on puiſſe les forcer à payer au Gouvernement rien qui porte le nom de taxe ou de tribut.

Tecla Georgis étoit mort : mais la cauſe de la rébellion ſubſiſtoit toujours. Tandis qu'il étoit chargé du gouvernement du Begemder, il avoit favoriſé les injuſtices des Commandans ſubalternes des poſtes les plus voiſins du Laſta. Ces Officiers étoient des jeunes gens, qui, étourdiment & ſans aucune provocation, faiſoient des incurſions chez les Agows, emmenoient leur bétail, & ſe livroient à toute

ſorte d'excès. Les Agows porterent leurs plaintes au Gouverneur, qui loin de les ſatisfaire, approuva la conduite de ſes Officiers, en imitant ſoudain leur exemple : mais enſuite, en venant aux mains avec les Agows, il fut honteuſement vaincu, & la plus grande partie de ſon armée demeura ſur le champ de bataille.

Ce déſaſtre affecta vivement Socinios ; & les Agows ne douterent pas qu'un prompt châtiment ne ſuivît la victoire qu'ils avoient remportée ſur Tecla Georgis.

Melca Christos, jeune Prince de la Famille Royale, voulant conſerver ſa liberté, vivoit parmi les Gallas, dans l'attente d'un meilleur ſort. Les Agows s'adreſſerent à lui ; & ayant à leur tête ce deſcendant de Salomon, ils ſembloient ſe mettre à l'abri d'une accuſation de révolte, & combattre ſous un Souverain légitime, pour obtenir la réforme des abus. L'abjuration de la religion grecque, à laquelle Socinios vouloit les forcer, devint l'objet de leurs plaintes. Les Auteurs catholiques qui ont parlé de cette guerre, diſent que la religion n'étoit qu'un prétexte, & je conçois facilement qu'ils ont raiſon. J'ai vécu parmi les Agows du Laſta. J'ai été intimement lié avec pluſieurs d'entr'eux ; & je puis aſſurer que juſqu'à préſent, le chriſtianiſme ne les intéreſſe pas aſſez pour qu'ils vouluſſent franchir une de leurs montagnes pour être plutôt chrétiens que payens. Bien plus, j'ai tout lieu de croire que depuis trois cens ans, il n'y a peut-être pas eu un laïque dans le Laſta, qui ait connu la différence qui exiſte entre l'Egliſe Romaine & l'Egliſe Grecque.

Au commencement de Février 1629, le roi partit de Dancaz, & prit la route du Gojam, où il rassembla trente mille combattans, qui, avec les gens qui conduisoient le bagage, & avec les autres domestiques, très-nombreux en ce temps-là, formoient une armée de plus de quatre-vingt mille hommes.

Socinios fit partir plusieurs petits détachemens pour entrer dans le Lasta par différens côtés; mais Melca Christos plaça ses soldats sur les monts, sur les rochers les plus inaccessibles, d'où, épiant les occasions les plus favorables, il fondoit sur l'ennemi toutefois qu'il pouvoit le surprendre. Parmi toutes les hautes montagnes dont ce pays est couvert, il en est une qui porte spécialement le nom de Lasta. Elle est dans le territoire des Waags. Environnée des précipices les plus affreux, qui en rendent l'abord presqu'impossible, elle a sur son sommet une plaine belle, fertile, arrosée par un ruisseau qui ne tarit jamais.

Les Agows se tenoient tranquilles dans ce poste, parce qu'ils y étoient en sûreté : mais l'armée du Roi, attribuant leur cantonnement à la peur, se partagea en deux divisions, qui s'avancerent pour attaquer la montagne. Celle de la droite commença par escalader avec beaucoup de difficulté, quoique sans opposition : mais quand elle fut dans l'endroit le plus à pic, on fit rouler d'en haut tant de grosses pierres, que cette division fut presqu'entiérement écrasée. La quantité de pierres qui bordoient les précipices étoit inépuisable, & une fois mises en mouvement, ces pierres suivoient les soldats avec une vélocité étonnante jusques dans la plaine,

Dans le nombre de ceux qui furent tués, on comptoit Guebra Chriſtos, gendre du Roi, qui fut mis en pieces par un fragment de rocher.

La diviſion de la gauche étoit ſur le point d'éprouver le même malheur, ſi Keba Chriſtos ne fut pas venu rappeller les aſſaillans, avant que l'ennemi eût commencé à ſe ſervir contr'eux de ſes armes ſingulieres & terribles.

Le roi, humilié de ſa défaite, ſe retira à Dancaz, laiſſant des paſſages du Laſta bien garnis de troupes, de peur que les Agows ne cherchaſſent à entrer dans le Begemder. Mais le dernier déſaſtre avoit découragé les ſoldats, & étoit cauſe qu'ils mettoient beaucoup d'indifférence à remplir leur devoir, & que l'inſubordination ſe faiſoit ſentir dans toute l'armée. Auſſi tous les détachemens quitterent l'un après l'autre, ſous divers prétextes, les poſtes qui leur étoient confiés, & s'en retournerent chez eux; & on ne tarda pas à éprouver les funeſtes effets de cet abandon. Les Agows entrerent dans le Begemder, ſemant de toutes parts la déſolation; & Melca Chriſtos, ceſſant de ſe cacher parmi les rocs du Laſta, vint planter ſon étendard dans la plaine, à cinq journées de marche de la capitale, où Socinios tenoit ſa cour.

La jalouſie qui régnoit entre l'Empereur & ſon frere Sela Chriſtos, s'étoit tellement accrue depuis les ſermens exigés par le Patriarche, que ce dernier s'étoit vu, pour la ſeconde fois, dépouillé du gouvernement du Gojam, & avoit été obligé d'aller vivre obſcurément dans la province

de Damot parmi les Agows. Là il s'occupoit, disent les Jésuites, à convertir ces nations payennes; il détruisoit leurs idoles, qu'on représente comme une espece de canne ou de bambou (1); & il s'opposoit aux cérémonies religieuses, par lesquelles ils honorent le fleuve à certaines époques.

CEPENDANT le seul moyen de délivrer le Begemder de ses dévastateurs étoit d'y envoyer Sela Christos. Au premier signal il fut auprès de l'Empereur, & soudain volant contre les rebelles du Lasta, qui désoloient le pays, il les battit de maniere à compenser en une seule fois tout le mal qu'ils avoient fait, & il les contraignit de se réfugier de nouveau dans leurs inaccessibles rochers.

L'INFORTUNE suivit le triomphe. Laéca Mariam, proche parent du roi, fut choisi pour gouverner le Begemder : mais il ne se vit pas plutôt revêtu de cette importante place, qu'il résolut de se soustraire à la dépendance de Socinios.

LE roi, après sa derniere bataille contre les Agows, avoit nommé le prince Facilidas son fils, commandant en chef de ses armées; & pour lui assurer un aide en état de le seconder, il avoit d'abord rendu à Sela Christos son gouvernement du Gojam, & ensuite il l'avoit envoyé, à la tête d'une seconde armée, joindre Facilidas & commander sous lui.

(1) Les Agows la nomment kithaha.

Le ſuccès répondit à la prudence de ces meſures. Preſqu'au moment de leur arrivée, les deux généraux forcerent Laéca Mariam de chercher une retraite dans les montagnes d'Amhara; &, ſans lui donner le temps de s'y reconnoître, ils allerent aſſaillir le rocher ſur lequel il s'étoit retiré, & d'où lui & ſes compagnons n'avoient d'autre moyen de ſe ſauver qu'en deſcendant par un affreux précipice. Laéca Mariam oſa le tenter; &, victime de ſon audace, il tomba écraſé ſur les rochers, ainſi que pluſieurs guerriers qui avoient voulu le ſuivre. Ceux qui par haſard ne périrent pas en deſcendant, furent égorgés dans la plaine.

En ce temps-là le prince Facilidas commença à fixer les regards de tous les Abyſſiniens. Il avoit montré, dans ſa premiere campagne du Laſta, non-ſeulement une valeur intrépide, mais les talens d'un général. Quoique jeune encore, il égaloit le génie & la fermeté de ſon pere, & il joignoit à cela l'avantage d'être moins emporté, & d'un caractere plus plus doux. On le jugeoit ennemi de la religion catholique, parce qu'il ne la favoriſoit pas beaucoup; &, à cet égard, il n'outrepaſſoit ni ne négligeoit ce que lui commandoit ſon pere. Néanmoins il vivoit avec les Jéſuites, de maniere qu'ils ne ſavoient point, à ce qu'ils diſent, s'il étoit leur ami ou leur ennemi: mais il gardoit l'un d'eux nommé le pere Angelis dans ſa maiſon, où il étoit traité fort bien, & toujours de la ſociété du prince. Facilidas étoit auſſi jugé l'ennemi de Sela Chriſtos, quoiqu'il n'en eût jamais rien fait paroître.

Ce prince reçut du pape Urbain VIII un meſſage très-flatteur,

flatteur, auquel il ne répondit point. Il ne paroît pas même que ſon pere deſirât qu'il y répondît; car les ennemis de Facilidas avouent que pendant tout le temps que Socinios vécut, le fils eut pour les volontés du pere la plus ſoigneuſe déférence. Cependant la tyrannie eccléſiaſtique des Jéſuites commença à ſe démaſquer; & il eſt probable que le Roi, bien que réſolu à mourir catholique, pour ſatisfaire ſa conſcience, ne ſe ſoucioit pas de charger ſon fils des chaînes qu'il avoit portées lui-même avec peine.

Quoi qu'il en puiſſe être, en mettant le prince Facilidas à la tête de ſes armées, l'Empereur ſembla porter un nouveau coup à la religion romaine, d'autant que ce coup fut bientôt ſuivi de l'éloignement du grand ſupport de cette religion, Keba Chriſtos, qui ſortit de la cour, dont il étoit Billetana Gueta. Il eſt pourtant vrai qu'en toute autre circonſtance la maniere dont il fut écarté auroit été appellée un avancement. Mais les choſes avoient changé de face. Les emplois n'étoient plus eſtimés, comme autrefois, par le rang auquel ils élevoient dans l'empire, mais par l'accès conſtant qu'ils donnoient auprès du Roi, par le moyen qu'ils fourniſſoient de participer à ſes conſeils, & de pouvoir rendre nuls les efforts d'un rival.

Keba Chriſtos, nommé au gouvernement du Tigré, fut chargé de faire une incurſion dans le Laſta par le côté du nord-eſt. Il reçut, dit-on, cet ordre avec beaucoup de peine, & il dit à ſes amis qu'il prévoyoit ne devoir jamais revenir de cette expédition, de quoi il ajouta qu'il n'avoit pourtant aucun regret, parce qu'il étoit convaincu qu'en vivant plus long-

temps, il ſeroit témoin de la chûte de la religion catholique.

APRÈS avoir communié à Fremona, ce général traverſa le territoire de Gouliou, pays habité en grande partie par les Gallas, & dépourvu de toute eſpece de proviſions; enſuite il prit poſſeſſion des montagnes du Laſta, afin de couvrir la marche du jeune prince Facilidas, qu'il attendoit à chaque inſtant. Mais ce prince n'arrivant pas au temps marqué, & les proviſions manquant, Keba Chriſtos fut obligé de ſe retirer dans le Tigré; & quoiqu'il prît pour cela toutes les précautions néceſſaires, les habitans du Laſta obſervant ſon intention, ſaiſirent le moment où il deſcendoit la montagne, fondirent ſur ſon arrière-garde, & la mirent en fuite. Alors maîtres des hauteurs, ils purent facilement commander aux ſoldats intimidés, qui étoient au-deſſous d'eux, & qui n'avoient pas de moyen plus prompt d'aſſurer leur perte qu'en fuyant auſſi lâchement.

KEBA Chriſtos, abandonné de tout le monde, excepté d'un petit nombre de fideles ſerviteurs, continua à combattre vaillamment; & quoiqu'il lui fût ſans doute aiſé de s'échapper, il dédaigna de vivre après la honte de ſon armée. Une javeline lui traverſa le corps. Il ſentit que ſa bleſſure étoit mortelle. Ne ſongeant plus à réſiſter, il tomba à genoux dans le deſſein d'adreſſer ſes prieres au ciel; & ſoudain un coup de pierre acheva de le renverſer. Deux ſoldats ennemis accoururent alors vers lui. Le premier ne le connoiſſant point, ſe contentoit de s'emparer de ſa dépouille; mais l'autre, qui ſe rappella ſes traits, lui coupa la tête, & la porta à Melca Chriſtos.

Ce malheur fut ſuivi par un malheur nouveau, qui arriva dans la province de Gojam, & qui, terrible pour la nation en général, le fut encore bien plus pour les Catholiques en particulier. Dans le temps que Sela Chriſtos étoit dans le Begemder avec le Prince Facilidas, les Gallas du Bizamo jugeant la province de Damot ſans défenſe, traverſerent le Nil, & ravagerent tout le pays où ils paſſerent. Fecur Egzié, lieutenant de Sela Chriſtos, n'avoir que fort peu de troupes; mais il ne balança pas à marcher contre ces barbares, afin d'arrêter, s'il étoit poſſible, l'excès de leurs violences. Les Gallas, ſurpris, crurent que c'étoit Sela Chriſtos, & ſoudain ils prirent la fuite. Fecur Egzié s'étant laiſſé emporter par l'ardeur de les pourſuivre, quoiqu'il fût preſque ſeul, s'arrêta dans une prairie pour laiſſer paître ſon cheval: mais bientôt il fut environné & tué ſur la place par un grand nombre d'ennemis, qui étoient reſtés cachés parmi les buiſſons, & qui avoient vu combien il étoit mal accompagné.

Fecur Egzié avoit beaucoup d'eſprit, & paſſoit pour l'un des hommes les plus généreux de toute l'Ethiopie. Il étoit grand orateur, & auſſi diſtingué par la grace avec laquelle il parloit, que par la force & la pureté de ſon langage. La religion catholique avoit trouvé en lui un de ſes premiers ſoutiens en Abyſſinie. Il l'avoit embraſſée même avant le Roi & Sela Chriſtos, & il fut le principal auteur de la verſion des livres Portugais en Ethiopien, verſion dans laquelle l'aida beaucoup le Jeſuite Antonio d'Angelis. Nous avons déjà vu quels efforts fit en 1613, Fecur Egzié pour ſe rendre dans l'Inde par la côte de Melinde. Enfin, il étoit très-habile à manier un cheval: mais plus impétueux, plus

téméraire dans un jour de combat, qu'on n'auroit dû l'attendre d'un homme de mœurs auſſi douces.

Il ſe paſſa, à peu-près dans le même tems, une choſe étrange. Le Roi fit venir de Gorgora à Dancas le Patriarche pour célébrer la Pâque à la maniere des Ethiopiens, mais corrigée, ainſi que nous l'avons déjà expliqué aſſez au long. Cet appui ſi inutilement donné à une innovation qui avoit chaque jour des effets dangereux pour la religion catholique, joint à pluſieurs autres circonſtances, ſembla clairement prouver un changement dans l'eſprit du Monarque.

Le Patriarche n'ayant fait que peu de ſéjour à Dancas, on s'empreſſa de dire qu'il y avoit eu un différend entre lui & Socinios, & que le Roi l'avoit envoyé priſonnier à Gorgora; & ce rapport, tout faux qu'il étoit, ne laiſſa pas que de diminuer beaucoup la prépondérance que les catholiques paſſoient pour avoir à la Cour. Mais un autre événement, qui ſuivit celui-ci, étoit de nature à avoir des conſéquences bien plus funeſtes.

Socinios avoit une fille, nommée *Ozoro Wengelawit*, c'eſt-à-dire l'Evangélique, nom que ſes mœurs ne lui méritoient certainement pas. Cette Princeſſe avoit d'abord été mariée à Bela Chriſtos, homme d'un rang élevé à la Cour, avec qui elle avoit fait divorce. Enſuite elle épouſa un autre homme de qualité; & puis, tandis que ces deux premiers maris vivoient encore, elle donna la main à un troiſieme, à Tecla Georgis, qui lui-même avoit déjà épouſé une autre fille du Roi. Pendant ſon dernier mariage Ozoro avoit publi-

quement vécu avec Za Chriſtos, mari d'une troiſieme fille de Socinios. Za Chriſtos avoit eu l'avantage de conſerver l'amitié d'Ozoro, plus que n'avoit pu le faire aucun de ſes époux; auſſi voulut-elle conſacrer ſon union avec ſon amant par un mariage public & ſolemnel; & elle s'adreſſa au Patriarche, pour en obtenir la diſpenſe que néceſſitoit le premier mariage de Za Chriſtos, avec une des ſœurs de cette Princeſſe.

Il y a apparence que le Patriarche eût refuſé des diſpenſes, quand il n'y auroit eu d'autre obſtacle que la parenté qu'alléguoit Ozoro. Mais il s'en offroit d'autres plus difficiles à vaincre. Car le premier mariage de la Princeſſe étoit valide ou il ne l'étoit pas. S'il étoit valide, elle ne pouvoit épouſer ni Za Chriſtos, ni aucun autre homme, parce que ſon premier mari étoit vivant; non plus qu'elle n'avoit pu convoler en ſecondes noces, & puis en troiſiemes avec Tecla Georgis. Mais ſi le premier mariage n'étoit pas valide, le ſecond devoit l'être: l'homme étoit encore vivant; & une diſpenſe accordée à Ozoro pour ſe marier de nouveau, étoit lui donner la permiſſion d'avoir trois maris à la fois. Le Patriarche refuſa donc de conſentir à ce mariage adultere & inceſtueux; & l'interceſſion de toute la Cour ne fut pas capable de le fléchir. Mais ſa fermeté, louable ſans doute, ne fit qu'accroître beaucoup l'averſion qu'on avoit déjà pour lui & pour la religion romaine.

Un jour que l'Empereur étoit tranquillement aſſis dans ſon appartement, un Moine entra en s'écriant: » Ecoutez » l'envoyé de Dieu & de la Vierge Marie! » Au premier

aſpect de cet homme, le Monarque craignant qu'il ne s'oubliât, ordonna qu'on le mît dehors; & lorſqu'il fut éloigné, il lui fit demander ce qu'il avoit à lui dire. Le Moine tint ce diſcours : » — Il y a trois jours que je me ſuis relevé du ſein » des morts. J'étois dans le paradis quand Dieu m'appella & » me chargea de vous dire : — O Empereur! il y déjà plu- » ſieurs années, que j'eſpérois que vous vous repentiriez du » grand péché que vous avez commis en abandonnant la foi » de vos ancêtres. — Pendant tout ce tems-là la Vierge Marie » étoit à genoux devant ſon fils, pour le prier de vous par- » donner; & enfin il fut décidé, qu'à moins que vous ne vous » repentiez avant quinze jours, vous ſerez puni d'une ma- » niere que vous n'oublierez jamais ».

Socinios fit alors demander au Moine : » Comment il étoit » poſſible qu'ayant quitté ſi récemment la tombe, ſon corps » pût avoir ſi peu l'air d'un homme enterré depuis ſi long- » tems, & être au contraire en bon état, gras & plein de » fraîcheur? » — Le Moine répliqua : » Qu'en paradis il y avoit de tout en abondance; que l'on y étoit fort bien traité; » & qu'il y avoit été nourri de bon pain, de bon vin, de biſ- » cuits & de confitures ». — » Hé bien, dit l'Empereur, » puiſque ce Moine a pris la peine de venir vers moi, ce » ſeroit une injuſtice de le retenir loin d'un auſſi heureux » ſéjour que le paradis. Qu'il aille donc dire à celui qui l'a » envoyé, que je veux vivre & mourir dans la religion » catholique. Mais pour qu'il puiſſe rapporter promptement » cette réponſe dans l'autre monde, il faut à l'inſtant le mettre » hors de celui-ci, & le pendre à l'arbre qui eſt devant la » porte du palais ».

L'amour du vin, des confitures & des autres alimens céleſtes, ſembla avoir abandonné l'envoyé de Dieu. La réponſe du Roi le fit retracter, & il obtint ſon pardon, à la ſollicitation de tous ceux qui étoient à la Cour, & qui penſoient comme lui, que le meſſage de l'Empereur étoit trop peu poli pour être délivré; qu'avoir joui une fois des biens du paradis, c'étoit tout ce que pouvoit eſpérer un mortel, & qu'ainſi il devoit demeurer ſur la terre. Ce ſingulier envoyé fut donc exempt de la récompenſe que Socinios avoit voulu lui accorder: mais ſa miſſion n'en fut pas crue moins vraie par la populace, & elle fit naître beaucoup de ſcrupule dans tous les eſprits foibles.

Les revers qu'avoient eſſuyés les troupes de l'Empereur augmenterent beaucoup le pouvoir du rébelle Melca Chriſtos, qui étant en correſpondance avec les chefs de l'égliſe d'Alexandrie, & encouragé par eux, commença par s'arroger les droits d'un véritable ſouverain. Le premier eſſai qu'il fit de ſa royauté fut de nommer au gouvernement du Tigré un fils du fameux Za Selaſſé, dont les trahiſons avoient occaſionné, ainſi qu'on l'a déjà vu, la mort des deux Rois Za Denghel & Jacob.

Asca Georgis commandoit alors pour Socinios dans la Province de Tigré. C'étoit un homme brave & plein de mérite, mais pauvre, & quoique parent du Monarque, il avoit peu de ſoldats ſur leſquels il pût compter, excepté les gens de ſa maiſon & deux corps de troupes que Socinios lui avoit envoyés pour maintenir ſon autorité, & le bon ordre dans la Province.

MAIS il en étoit tout autrement du nouveau gouverneur choiſi par Melca Chriſtos. Il avoit une armée conſidérable; & ſachant le peu de monde qui accompagnoit Aſca Georgis, il parcouroit la province avec non moins d'oſtentation que de ſécurité.

UN jour de ſamedi, qu'au mépris de l'édit de l'Empereur il célebroit comme le Dimanche, il avoit réſolu de donner un grand feſtin à ſes troupes, à ſes amis, à tous ceux qui viendroient lui rendre hommage; & pour être plus à ſon aiſe il avoit choiſi une vallée. Trois Shums, commandans de petits diſtricts furent prévenus de cette fête. Deux de ces Shums étoient gendres de l'Empereur, & le troiſieme étoit ſujet fidele. Ils ſe réunirent & ils envoyerent propoſer à Aſca Georgis de tomber tous, au même inſtant, & chacun de ſon côté, ſur le fils de Za Selaſſé, pour interrompre ſes plaiſirs.

CE plan fut exécuté avec fidélité. Au milieu de leur feſtin les rebelles furent environnés à l'improviſte. Il étoit trop tard pour ſonger à ſe défendre, & il étoit trop tard pour fuir. La plus grande partie de leur armée fut taillée en pieces ſans aucune réſiſtance. Cependant le nouveau gouverneur ſe ſauva à toute bride, laiſſant le Billetana Gueta ou Grand-Maître de la maiſon de Melca Chriſtos, étendu ſur la place, avec quatre mille hommes de ſes troupes. Dans le butin on trouva trente-deux tymbales, qui ſeules prouvoient ſuffiſamment combien le maſſacre avoit été conſidérable.

QUOIQU'UN heureux changement dans les affaires eût permis

permis à Socinios de paſſer cet hiver dans ſa capitale, & avec plus de tranquillité qu'il n'avoit fait depuis long-tems, le calme ne fut pas de longue durée. Les habitans du Laſta voyant que des ſoldats de l'Empereur s'occupoient à détruire leur moiſſon, au moment où elle étoit prête à recueillir, fondirent ſur eux du haut de leurs montagnes, en maſſacrerent pluſieurs & mirent le reſte en fuite. Le blâme en fut rejetté ſur Sela Chriſtos, qui auroit pu, diſoit-on, prévenir un pareil déſaſtre; & Leſana Chriſtos l'accuſa devant l'Empereur, & de ce tort, & de beaucoup d'autres.

QUELQUE tems auparavant ce même Leſana Chriſtos avoit été condamné à mort par le Ras Sela Chriſtos: mais s'étant enfui auprès de l'Empereur, ce Prince examina lui-même ſa cauſe, & la ſentence de mort fut révoquée. Par la ſuite Leſana retombant dans les mains du Ras, celui-ci fit exécuter ſa premiere ſentence, ſans avoir aucun égard au pardon accordé par l'Empereur. Mais cet acte de violence devint le fondement ſur lequel les ennemis du Ras établirent beaucoup d'accuſations, qui pour la plupart étoient fauſſes.

L'EMPEREUR lui ôta ſoudain le gouvernement du Gojam; & le donna à un jeune homme, nommé Serca Chriſtos; qui paſſoit pour le protégé & l'ami du Prince Facilidas. Serca Chriſtos ne fut pas plutôt arrivé en Gojam qu'il prit le parti de ſe révolter, & il ſollicita en ſecret le jeune Prince Facilidas, pour l'engager à prendre les armes contre le Roi ſon pere en faveur de l'égliſe d'Alexandrie. Toutefois à l'inſtant que Serca Chriſtos étoit parti pour ſon gouvernement,

Socinios lui avoit fortement recommandé de protéger la religion catholique dans sa province; & Serca l'avoit solemnellement promis, enmenant avec lui, pour avoir l'air plus zélé, le Jesuite Francisco de Carvalho.

LE Roi chargea aussi le gouverneur du Gojam de prendre soin de la caravane qui vient une fois chaque année du royaume de Naréa. Indépendamment de plusieurs marchandises précieuses dont elle est chargée pour les particuliers, cette caravane porte en tribut au Roi 1000 wakeas d'or (1). Elle ne passe pour arriver sur les bords du Nil que dans des pays habités par les Gallas, nations barbares & sans loix; & quand elle a passé le Nil, elle est encore obligée de traverser les contrées des Gafats & des Gongas.

EN se rendant dans son gouvernement, Serca Christos étoit arrivé dans un endroit où les Gafats, les Agows & les Damots vivoient en paix, & faisoient paître leurs immenses troupeaux. Il n'y a peut-être pas au monde un pays où l'on trouve d'aussi beau bétail & en aussi grand nombre que dans la contrée des Gafats. On y voyage pendant plusieurs jours de suite dans de vastes plaines, si remplies de bétail, qu'on croiroit que ce n'est qu'une immense foire.

SERCA Christos s'arrêta pour faire donner à manger à ses chevaux; & pendant ce tems-là il entra dans sa jeune tête, qu'il valoit bien autant enlever du bétail que de protéger la caravane du Naréa. Aussi-tôt assemblant sa cavalerie, il

(1) 10,000 dollars anglois, ou à peu près 20,000 écus de France.

tomba sur les pauvres Gafats & Damots, qui ne s'y attendoient pas; & les ayant tous mis en fuite, il leur enleva tant de bétail, qu'on assure que dans le seul marché de Dancas, il en fut mené plus de 100,000 têtes.

Le Roi indigné de ce vol, donna ordre à Serca Christos de restituer le bétail, & de se rendre lui-même prisonnier. Serca Christos répondit à ce message en homme disposé à obéir; mais en même tems il vint s'adresser au Prince pour qu'il se déclarât Roi & défenseur de l'église grecque. Facilidas lui fit des reproches amers, & Serca Christos s'en retourna fort mécontent. Mais comme il avoit déjà embrassé le parti de la révolte, il voulut faire la meilleure contenance possible; & pour faire croire que lui & Facilidas étoient d'intelligence, il envoya dire publiquement à ce Prince: » J'ai fait ce que votre Hauteſſe m'a commandé. Venez, & » prenez possession de votre royaume ». Mais le Prince fit arrêter le messager, & l'envoya chargé de fers au Roi son pere.

Néanmoins Serca Christos étant dans le palais du gouverneur du Gojam, bâti par Sela Christos auprès du couvent de Collela, fit faire une proclamation, par laquelle il déclara Roi le prince Facilidas. Comme un des articles portoit l'abolition de la religion catholique, les Jésuites s'enfuirent précipitamment dans leur couvent, & fermerent les portes, de peur d'être insultés par une armée de Schismatiques: mais comme un grand nombre de Portugais étoient entrés avec eux, qu'ils avoient beaucoup d'armes à feu, qu'y avoit déposées Sela Christos, & que le mur étoit rempli de barba-

canes, par où on pouvoit tirer en dehors, le rebelle gouverneur n'osa rien tenter contr'eux; au contraire, il leur fit dire, que quoiqu'obligé de feindre, il étoit au fond du cœur fidele catholique, & qu'il les protégeroit de tout son pouvoir : mais qu'il les prioit de leur envoyer les armes à feu de Sela Christos. On sent bien que les Jésuites ne manquerent pas de le refuser.

SERCA Christos, craignant que si son armée n'avoit pas quelque chef de la famille royale, elle ne l'abandonnât dès que Facilidas paroîtroit, eut recours à un enfant de la race de Salomon, vivant alors dans l'obscurité parmi ses parens maternels; & c'est cet enfant que le traître fit Roi, dans l'espoir de gouverner durant la minorité, si ses projets réussissoient. Beaucoup de personnes pensoient que le Prince obtiendroit du Roi la grace du rebelle, d'autant que Serca Christos avoit conservé jusqu'alors une ombre de respect pour les Jésuites. D'un autre côté il s'imaginoit lui-même que c'étoit là ce qui empêchoit que les Schismatiques ne vinssent se réunir à lui en plus grand nombre. Voulant donc montrer qu'il n'avoit aucun dessein de se réconcilier avec le Roi, & cherchant même à rendre cette réconciliation impossible, il imita le sacrilege & malheureux exemple de Tecla Georgis.

QUAND Serca Christos avoit été nommé au gouvernement du Gojam, on avoit entendu dire à Za Selassé : » Voilà la fin » de la religion catholique dans cette province ». — Mandé devant le Gouverneur, il lui fut défendu de dire la Messe, suivant les rites de l'Eglise Romaine. Ce Prêtre s'y soumit. Mais quand on lui ordonna de nier les deux natures de

Chriſt, il déclara que c'étoit un article de foi auquel il ne renonceroit jamais ; mais qu'il confeſſeroit toujours que le Chriſt étoit à la fois Dieu & homme. Auſſi-tôt Serca Chriſtos ordonna qu'il fût mis à mort : on le tua à coups de lance ; & ſes dernieres paroles furent encore : » Homme & Dieu ! » Dieu & Homme !

SERCA CHRISTOS avoit donc tiré l'épée & jetté loin de lui le fourreau. A cette nouvelle, le Roi fit dire au Prince de marcher contre le rebelle. Facilidas n'attendoit que cet ordre. Le meurtrier de Za Selaſſé avoit à ſa ſuite un grand nombre de moines fanatiques, mais peu de ſoldats. Auſſi, dès qu'il ſut avec quelle rapidité le Prince s'avançoit ; il abandonna tous ſes bagages & s'enfuit ſur les montagnes eſcarpées qui bordent le Nil dans la province de Damot.

FACILIDAS le ſuivit de près, malgré toutes les difficultés que lui oppoſoit le terrein : de ſorte que le rebelle ne vit plus d'autre ſûreté pour lui que dans le paſſage du fleuve & dans ſa retraite parmi les Gallas. Mais il ſe trompa. Il avoit affaire à Facilidas, à un Général des plus actifs, qui traverſa le Nil après lui, & lui livra bataille, trois jours après, avec une armée ſupérieure en nombre, & dans un terrein qu'il avoit choiſi lui-même. N'ayant aucun moyen d'éviter d'en venir aux mains, Serca Chriſtos fit tout ce qu'il put pour ſe défendre. Il combattit avec une extrême opiniâtreté, juſqu'à ce que ſes ſoldats étant preſque tous tués, il ſe refugia avec le petit nombre qui lui reſtoit, ſur une haute montagne, où le Prince le força de ſe livrer à ſa clémence ſans aucune condition.

AUSSI-TÔT, Facilidas envoya à la Cour la nouvelle de ſa victoire, & quinze jours après, il y arriva lui-même, traînant à ſa ſuite Serca Chriſtos & ſix de ſes principaux inſtigateurs, tous chargés de chaînes. Interrogé par ſes Juges, Serca Chriſtos dit qu'il n'avoit rien à répondre, parce qu'il avoit déjà reçu ſa grace du Prince. Mais cette excuſe ne fut point admiſe, parce que le Prince nia formellement de l'avoir pardonné. On le condamna à perdre la vie. Il en appella au Roi, & la ſentence fut confirmée.

IL étoit trop tard pour l'exécuter ce ſoir-là : mais le lendemain matin, Serca Chriſtos & ſes ſix complices furent mis à mort. Un des principaux Officiers du rebelle étant exhorté à ſe confeſſer & à embraſſer la religion catholique, s'abandonna aux tranſports de la rage & prononça beaucoup de malédictions contre le Roi qui ordonna qu'on l'attachât à un croc de fer, où il continua à blaſphêmer juſqu'à ce qu'il eut été tué à coups de lance.

SERCA CHRISTOS, parent de l'Empereur, fut traité avec plus d'égards. Il dit, avec une feinte candeur, qu'il vouloit mourir catholique ; & le Roi, qui deſiroit beaucoup cette converſion, chargea un Prêtre, nommé Diego Mattos, de reſter continuellement auprès de lui dans ſa priſon. Après quoi, il envoya la nuit cinq de ſes domeſtiques de confiance qui firent mourir le coupable en ſecret, pour prévenir ſa rétractation.

QUAND Socinios eut été, pour la troiſieme fois, le gouvernement du Gojam à Sela Chriſtos, ſon frere, celui-ci fut

ſi touché de cette diſgrace, qu'il deſira de ſe retirer & de vivre en ſimple particulier dans cette province.

IL ne reſtoit plus d'ennemi à combattre que Melca Chriſtos, retiré dans les montagnes du Laſta, & contre lequel l'Empereur mit toute ſon attention à préparer une campagne. Mais comme l'armée étoit remplie de mécontens, on propoſa à ce Prince de commencer par contenter les amis de la religion grecque, en rétabliſſant quelques rites de leur Egliſe; & en conſéquence, Socinios fit proclamer: « Que » ceux qui voudroient obſerver comme un jour de fête le » Mercredi, au lieu du Samedi, en ſeroient les maîtres. » Il permit auſſi quelques autres pratiques que les catholiques regarderent comme un manque de foi.

AUSSI-TÔT le Patriarche écrivit à l'Empereur une lettre très-vive, dans laquelle il lui reprocha ſa proclamation, en diſant que c'étoit une uſurpation du droit pontifical, que de vouloir faire des regles ſur des matieres purement eccléſiaſtiques. Il avertit en même temps Socinios que Dieu lui demanderoit compte de ſa préſomption; il lui rappella les paroles du Grand-Prêtre Azarias au Roi Uzziah; la lepre dont Dieu punit ce Prince pour avoir voulu ſe mêler des fonctions lévitiques; & enfin, il inſiſta pour que l'Empereur contredît ſa proclamation par une proclamation nouvelle.

SOCINIOS adhéra ſi bien à ce que le Patriarche vouloit, que les changemens, déjà annoncés dans le rite, furent réduits à trois articles. Le premier portoit qu'aucune liturgie, excepté la liturgie corrigée par le Patriarche, ne pourroit

être employée dans le Service divin. Le ſecond, que toutes les fêtes, excepté la Pâque & celles qui en dépendoient, ſeroient célébrées ſuivant l'ancien uſage; & enfin, le troiſieme, que ceux qui voudroient pourroient ſêter le Mercredi, au lieu du Samedi.

CEPENDANT l'Empereur ſe ſentit bleſſé de la liberté qu'on avoit pris de lui appliquer l'hiſtoire d'Azarias & d'Uzziah. Il dit au Patriarche que ce n'étoit ni par les ſermons, ni par les miracles des Jéſuites, ni par les vœux du peuple, mais par ſes édits ſeuls que la religion romaine avoit été introduite en Ethiopie; & qu'ainſi, on n'avoit point à ſe plaindre que les choſes fuſſent corrigées par la même autorité qui les avoit inſtituées. Il paroît même certain que dès ce moment Socinios commença, au moins pour ce qui concerne la diſcipline & le gouvernement de l'Egliſe, à nourrir des idées très-différentes de celles qu'il avoit eues en embraſſant la religion catholique.

L'EMPEREUR partit alors à la tête d'une grande armée pour la guerre du Laſta. Le Prince Facilidas, ſon fils, étoit ſon premier Lieutenant. En arrivant au pied des montagnes, Socinios fit de ſon armée trois corps ſéparés. Le premier, commandé en chef par le jeune Prince, & en ſecond, par Za Mariam Adebo, Grand-Maître de ſa maiſon, eut ordre d'attaquer, d'eſcalader la plus haute des montagnes & de s'y établir. Le ſecond fut confié à Guébra Chriſtos, Gouverneur du Begemder, & c'eſt dans ce corps qu'étoient compris les ſoldats vétérans de Sela Chriſtos, déſignés ſous le nom *d'Inaches*, corps de troupes peu nombreux, mais très-

très brave & formé en partie des enfans des Portugais. Guebra Chriſtos fut chargé d'occuper les vallées & les gorges des montagnes. Enfin, le Roi commanda en perſonne le reſte de l'armée.

CEPENDANT Melca Chriſtos & ſes rebelles défenſeurs étoient reſtés dans la ſécurité. Ils ne croyoient pas que Socinios vînt les attaquer ſi promptement, ni qu'il pût raſſembler une ſi puiſſante armée. Mais aux approches du Roi, ils ſe hâterent d'abandonner les vallées & de ſe retirer dans leurs poſtes élevés. Le Prince Facilidas s'avança juſqu'à la premiere entrée & donna ordre à Damo, ſon Billetana Gueta, de la forcer avec quatre compagnies de vaillans ſoldats. Ils eſcaladerent la montagne avec intrépidité; & malgré la défenſe opiniâtre des rebelles, Damo s'en rendit maître, après avoir tué Billene & Tecla Mariam, deux des plus braves Officiers de Melca Chriſtos. Tecla Mariam étoit ſurnommé *le défenſeur de la foi*, parce que c'eſt lui qui le premier avoit déterminé les Gallas à venir au ſecours de Melca Chriſtos.

QUATRE Prêtres & cinq Moines perdirent auſſi la vie en cette occaſion, après avoir combattu vaillamment. L'un d'entr'eux, tenant un livre dans ſa main & donnant aux vainqueurs le nom *de Maures*, leur défendit de l'approcher, de peur qu'ils ne le ſouillaſſent; & ſoudain, il s'élança du haut des rochers & fut écraſé en tombant dans la plaine. Mais bientôt le Prince rencontra un ennemi, auquel il ne s'étoit point attendu. Le froid fut ſi exceſſif, qu'il fit périr cinquante perſonnes.

LE ſommet de la montagne qui formoit le ſecond poſte du Laſta, étoit occupé par un corps de rebelles bien plus conſidérable que le premier; & il falloit l'emporter rapidement d'aſſaut, ou bien les troupes qui étoient en bas, couroient riſque d'être écraſées par les groſſes pierres qu'on faiſoit rouler ſur elles. Le Prince forma de ſon armée deux diviſions qu'il exhorta à attaquer ce poſte, ſans perdre un moment. Mais les rebelles voyant la bonne contenance des aſſaillans, prirent la fuite; de ſorte que cette ſeconde montagne fut conquiſe avec bien plus de facilité que la premiere.

AU-DELA de ces deux montagnes, il y en avoit une troiſieme ſi exceſſivement élevée, d'un accès ſi difficile, que les aſſaillans, frappés de terreur, déſeſpérerent d'abord de l'emporter. Cependant le Prince y perdit beaucoup moins de monde, parce qu'il fut aidé par les Portugais & les Inaches, qui coupant en bas toute communication, empêcherent la garniſon d'une montagne de ſecourir l'autre. Facilidas trouva dans ce dernier poſte une grande proviſion d'armes offenſives & défenſives, des cottes de maille, des tymbales & même beaucoup de mulets. Les vainqueurs pénétrerent enfin juſqu'au quartier général de Melca Chriſtos. C'étoit une petite montagne, mais très-forte par ſa ſituation. Un Capitaine Portugais prit le ſiége qui ſervoit de trône au rebelle; & ſi les aſſaillans ne s'étoient pas amuſés au pillage, ils auroient pris Melca Chriſtos lui-même, qui ſe ſauva avec dix cavaliers.

L'EMPEREUR vint trouver le Prince dans cette derniere montagne, & ils y furent bientôt joints par le Gouverneur

du Tigré & celui d'Amhara qui s'étoient ouvert un chemin par le côté opposé.

JUSQUES-LA, Socinios n'avoit eu que des succès. Mais ayant détaché le Gouverneur du Begemder, Guebra Christos, à la tête des soldats de sa province, des Inaches & des Portugais, pour détruire les moissons qui étoient à quelque distance, les Tcherats-Agows, de nouveau rassemblés sur une haute montagne, virent une occasion favorable pour eux; & tombant tout-à-coup sur ces troupes, taillerent les soldats du Begemder en pieces. Une partie des Inaches resta aussi sur la place; mais les autres s'étant réunis aux Portugais, se firent jour & regagnerent le camp du Roi.

LA destruction de toute la récolte de ce canton, & l'impossibilité de faire venir des provisions au milieu des ennemis, furent cause que l'Empereur songea à se retirer avant que les rebelles pussent se rassembler & empêcher sa retraite. Mais ce ne fut qu'avec beaucoup de difficultés & beaucoup de pertes qu'il regagna sa capitale de Dancaz, abandonnant le Lasta aussi-tôt qu'il l'eut conquis, & laissant le Begemder en proie aux rebelles qui s'en étoient emparé, tandis qu'il étoit dans leurs montagnes.

SOCINIOS se détermina alors à entreprendre une nouvelle campagne dans le Lasta; & voulant d'abord secourir le Begemder, il donna ordre à ses troupes de se tenir prêtes à se mettre en marche, aussi-tôt que le temps le permettroit. Mais un mécontentement général s'étoit emparé de l'armée. « On

» ne prévoyoit point la fin d'une guerre où la victoire coû-
» toit beaucoup de ſang, & n'obtenoit ni des richeſſes, ni
» du repos; le Roi lui-même n'y gagnoit ni un aggrandiſſe-
» ment de territoire, ni de nouveaux ſujets; & quand l'ar-
» mée n'étoit point en campagne, les meurtres continuels,
» les diſcordes civiles rendoient ces intervalles plus terribles
» que la guerre même. » Les troupes refuſerent donc de marcher contre le Laſta; & elles chargerent, d'un commun accord, le Prince de dire à l'Empereur ſon pere : « Qu'elles
» ne pouvoient pas dire que la religion romaine fût mauvaiſe,
» parce qu'elles ne la connoiſſoient, ni ne deſiroient de la
» connoître; que c'étoit une choſe qui ne regardoit qu'eux-
» mêmes; que perſonne ne pouvoit prétendre qu'il y eût
» quelque mérite à profeſſer une religion qu'on ne pouvoit
» ni comprendre, ni croire; qu'enfin, elles étoient prêtes à
» combattre & à perdre la vie pour l'Empereur & pour la
» Patrie; mais à condition qu'il leur rendroit leur ancienne
» religion; ſans quoi, elles ne pouvoient point ſe mêler de
» ſa querelle, ni ſouhaiter d'être victorieuſes. » Il m'eſt impoſſible de dire ſi Socinios étoit dans le ſecret ou non : mais il eſt expreſſément rapporté dans les annales du regne de ce Monarque qu'il fit répondre à l'armée, par l'organe de ſon fils, qu'il rétabliroit la religion grecque, s'il revenoit vainqueur du Laſta; & la promptitude avec laquelle cela ſe fit, prouve que l'Empereur étoit prévenu.

SOCINIOS partit de Dancaz, auſſi-tôt qu'il fut informé que les rebelles du Laſta avoient abandonné leurs montagnes & marchoient vers la capitale pour le combattre. Le 26 Juillet 1631, les coureurs de ce Prince lui rapporterent que

Melca Chriſtos étoit déjà près de lui, à la tête d'une armée de vingt-cinq mille hommes. Auſſi-tôt, il ordonna de faire halte. L'armée entendit la Meſſe, dite par Diego de Mattos. Après quoi, Socinios ayant choiſi ſon terrein, s'arrêta encore pendant une demi-journée, ſe confeſſa ſuivant le rite de l'Egliſe Romaine, & enfin, forma ſes troupes en ordre de bataille.

Les ennemis ne tarderent pas à ſe montrer : mais ils n'avoient point cette joie, cette ardeur d'engager le combat qui les animoit toujours dans leurs montagnes. Le Roi, à la tête de ſa cavalerie, tomba ſi inopinément & ſi violemment ſur eux, qu'il rompit l'avant-garde, commandée par Melca Chriſtos, & la mit en fuite, avant même que l'infanterie eût pu commencer à combattre. Toute l'armée des rebelles ſuivit bientôt l'exemple de ſes chefs; & les malheureux fuyards furent foulés ſous les pieds des chevaux & exterminés par les cavaliers, juſqu'à ce que la nuit vint mettre un terme à leur pourſuite.

Melca Christos ſe ſauva dès le commencement de l'action. Mais il y eut huit mille montagnards tués, parmi leſquels on comptoit Bicané, Général de Melca Chriſtos, & non moins utile aux conſeils qu'aux combats. Il reſta auſſi ſur le champ de bataille pluſieurs autres perſonnages diſtingués, tant des habitans du Laſta que des habitans des autres provinces, leſquels avoient embraſſé le parti du rebelle par dépit contre le Roi.

Le lendemain matin, le Roi alla, avec ſon fils, viſiter le champ de bataille; & là, le Prince Facilidas lui parla,

dit on, en ces termes : « Ces hommes que vous voyez éten-
» dus dans la pouſſiere, n'étoient ni des payens, ni des Ma-
» hométans, dont la mort pourroit nous faire plaiſir. Ils
» étoient chrétiens, vos ſujets, vos compatriotes, quelques-
» uns même vos parens. Ce n'eſt plus une victoire, quand
» elle eſt gagnée ſur nous-mêmes. En tuant ces malheureux,
» vous enfoncez l'épée dans nos propres entrailles. Combien
» d'hommes avez-vous déja égorgé? Combien en devez-vous
» égorger encore? Nous ſommes cités par les payens mêmes
» & par les Maures, pour avoir entrepris cette guerre & re-
» noncé, comme ils diſent, à la foi de nos ancêtres. » Le Roi entendit ce diſcours ſans répondre une ſeule parole; & bien loin de faire les réjouiſſances qu'il célébroit preſque toujours pour la moindre victoire, il reprit d'un air très-affligé la route de Dancaz.

ARRIVÉ dans ſa capitale, il eut une conférence avec le Patriarche Alphonſo Mendez, qui lui reprocha beaucoup d'avoir abandonné la foi catholique, dans le temps même où la victoire obtenue par les prieres des Prêtres de cette religion, lui fourniſſoit une occaſion de la mieux établir. Le Roi répondit avec un air aſſez indifférent: « Qu'il avoit fait tous les
» efforts poſſibles pour la défendre; qu'il avoit été déja verſé
» des torrens de ſang, qu'il lui en faudroit verſer encore autant
» & que néanmoins, il étoit incertain ſi cela pourroit pro-
» duire aucun effet; mais qu'il y réfléchiroit, & que le len-
» main, il lui feroit part de ſes réſolutions. »

EN effet, le jour ſuivant Socinios envoya une déclaration au Patriarche, par l'organe de Za Mariam. En voici le con-

tenu : » Quand nous avons embraſſé la religion romaine, » nous l'avons ſoutenue avec zele : mais le peuple n'a » montré aucune affection pour elle. Julius ſe révolta » par la haine qu'il portoit à Sela Chriſtos, mais en ſe ſer- » vant du prétexte de défendre la foi de ſes peres, & il périt » avec un grand nombre de ſes partiſans. Gabriel l'imita » depuis, & il eût le même ſort. Tecla Georgis forma auſſi » une ligue en faveur de l'égliſe d'Alexandrie, & il entraîna » la ruine d'une foule immenſe de braves guerriers. Tel fut, » il n'y a qu'un an, le motif de la rebellion de Serca Chriſ- » tos ; & à préſent même c'eſt encore ce qui met les armes » à la main des montagnards du Laſta. La religion romaine » n'a rien de mauvais en ſoi : mais les habitans de ce pays- » ci ne la comprennent pas. Que ceux qui ſont attachés à » cette religion continuent à la ſuivre, comme firent les » Portugais du tems d'Azenaf Segued ; qu'ils mangent & » boivent avec les Abyſſiniens, & qu'ils ſe marient avec » leurs filles. Mais auſſi que ceux qui n'aiment pas la religion » de Rome, ſuivent celle qu'ils ont anciennement reçue de » l'égliſe d'Alexandrie ».

Le Patriarche demanda à Za Mariam ſi cette déclaration venoit du Roi lui-même. Za Mariam lui répondit qu'oui. Et le Patriarche ayant réfléchi un moment, chargea Emanuel Almeyda de porter au Monarque cette réponſe : » — Que » le Patriarche venoit d'être informé que l'exercice des deux » religions ſeroit libre dans le royaume, & que les ſectateurs » de l'égliſe d'Alexandrie obtiendroient tout ce qu'on pour- » roit leur accorder, ſans violer la pureté de la foi catho- » lique ; qu'en effet il n'y avoit point de difficulté d'accorder

» aux habitans du Lasta la permission de suivre la religion de » leurs ancêtres, telle qu'elle étoit, puisque jamais ils n'en » avoient embrassé d'autre. Mais que pour ceux qui avoient » promis d'être fideles à l'église catholique, & qui avoient » communié dans cette église, on ne pouvoit, sans com- » mettre un grand péché, leur permettre de renoncer à une » religion dans laquelle ils s'étoient engagés, par serment, » de vivre & de mourir ».

LE ROI entendit fort bien cette réponse, à laquelle il s'attendoit; & il répliqua seulement par ces mots: » Que puis- » je faire? Il ne m'est pas possible de gouverner plus long- » tems mon royaume ». — Et soudain il donna ordre de faire la proclamation que je vais transcrire.

» OYEZ! oyez! oyez! Nous vous avons donné le premier » de tous la religion romaine, comme la croyant bonne: » mais plusieurs personnes ont péri en combattant contre » cette religion, entr'autres Julius, Gabriel, Tecla Georgis, » Serca Christos, & dernierement encore les sauvages pay- » sans du Lasta. Nous vous rendons donc la foi de vos an- » cêtres. Que les Prêtres disent donc leurs messes dans leurs » propres églises. Que le peuple retourne à ses premiers » autels, à sa premiere liturgie, & qu'il soit heureux. Pour » moi, maintenant vieilli par l'âge & par la guerre, & » accablé d'infirmités, je ne me sens plus la force de gou- » verner; & je nomme mon fils Facilidas pour regner à ma » place ».

AINSI fut détruite en un jour l'église catholique & la hié-

rarchie

rarchie de Rome en Abyſſinie. Ses premiers progrès furent l'ouvrage de Pierre Paez. Etablie alors par la modération, la charité, la conſtance, la compaſſion & la paix, étendue enſuite par bien plus de violence & de carnage qu'on n'auroit pu en attendre des payens même, elle fut renverſée par les efforts que le pouvoir civil fitpour ſe défendre des uſurpations des Prêtres & de la tyrannie eccléſiaſtique, qui n'avoient ſans doute d'autre but que d'anéantir la conſtitution de l'Abyſſinie & de ſoumettre cet empire à un gouvernement Portugais, ainſi que l'avoient déjà éprouvé pluſieurs royaumes de l'Inde.

CETTE proclamation fut faite le 14 Juin 1632. Dès ce moment Socinios ne ſe mêla plus des affaires publiques. Sa ſanté avoit ſouffert beaucoup d'altération, & ſur-tout depuis la derniere campagne du Laſta. Quoique le Prince Facilidas n'eût point pris le nom de Roi, il tenoit ſeul dans ſes mains les rênes du gouvernement. Emana Chriſtos, frere de Sela Chriſtos, & né de la même mere que l'Empereur, le même que nous avons vu condamné à mort, & dérobé au ſupplice pour être envoyé en exil, l'un des plus zelés ſectateurs de l'égliſe d'Alexandrie enfin, fut, avec Guebra Chriſtos, nommé au gouvernement du Laſta & du Begemder : mais on ne prit pourtant encore aucune meſure contre les Jeſuites.

L'EMPEREUR mourut le 7 Septembre de la même année; & ſes cendres furent dépoſées avec pompe dans l'égliſe de Ganeta Jeſus, qu'il avoit bâtie. Il profeſſa la religion romaine juſqu'au dernier moment de ſa vie. Cependant les Portu-

gais, je ne ſais par quels motifs particuliers, nient que ce Prince ait perſévéré dans le catholiciſme & abdiqué la couronne.

SOCINIOS fut un Prince remarquable par ſa force de corps, comme par ſon grand courage & l'élévation de ſon ame. Inſtruit de bonne heure dans le métier des armes, il eut en partage la patience, la fermeté, toutes les vertus militaires qu'un général peut acquérir; & il paſſa ſa jeuneſſe en ſimple particulier, & preſque tout le reſte de ſa vie au milieu des fatigues & des dangers.

SOCINIOS eſt encore cité en Abyſſinie pour un talent rare, & qui ſemble n'être que le don de la nature, c'eſt l'art de choiſir, au premier coup-d'œil, la place convenable pour un champ de bataille, & de ſaiſir en un moment tous les avantages & les déſavantages qui peuvent en réſulter. Auſſi avoit-on fait pour l'Empereur pluſieurs proverbes ou adages militaires, tel par exemple, que celui-ci : » Rendez le d'abord » aveugle, ou vous ne l'abattrez jamais ». Ce talent ſi eſſentiel, dont fut doué Socinios, ſembloit avoir été tranſmis au Ras Michael, l'un des deſcendants de ce Prince par ſa mere, & le plus grand général de mon tems; & c'eſt à cette qualité particuliere, qu'il a dû le gain de quarante-trois batailles.

LA ſeule conviction détermina Socinios à embraſſer la religion catholique, qu'il avoit étudiée avec tout le ſoin que pouvoit lui permettre le peu de moyens qu'il avoit de s'inſtruire. Sous la direction d'un homme auſſi modéré que Paez,

il auroit été ſans doute juſqu'à devenir martyr de cette religion : mais il paroît également certain, que s'il eût été encore jeune quand il rétablit la communion grecque, il auroit auſſi abjuré perſonnellement le catholiciſme, & pour le bien de ſon pays, & pour ſe ſouſtraire à la tyrannie du Patriarche Alphonſo Mendez, qui vouloit ſans ceſſe empiéter ſur l'autorité civile. Déjà au terme de ſa cariere, & n'ayant plus un ſoldat qui voulût tirer l'épée en faveur du catholiciſme, il conſerva ſa religion & abandonna ſa couronne; & étant bien convaincu que le gouvernement de l'égliſe romaine étoit, dans les mains qui la dirigeoient alors, incompatible avec la conſtitution de ſon empire, il ne chercha ni à changer les ſentimens déjà connus du Prince Facilidas, ni à laiſſer ſon trône à quelqu'autre de ſes fils, plus favorable que le premier à la foi catholique.

Les Jeſuites ne conſidérant que leur cataſtrophe en Abyſſinie, ſans ſonger à tous les efforts que Socinios avoit faits en faveur du catholiciſme durant tout le cours de ſon regne, ont repréſenté ce Prince comme un apoſtat, parce qu'étant déjà accablé par l'âge & abandonné de ſon armée, il s'étoit rendu au vœu univerſel du peuple, qui lui redemandoit la religion de ſes peres. Mais tout homme impartial avouera que le parti que prit Socinios de renoncer à régner ſur un peuple qui ne vouloit point de la religion que ſon Roi lui avoit donnée, fut la plus belle action de ce Monarque, & préciſément le contraire de l'apoſtaſie.

L'abdication de l'Empereur, ſa perſévérance dans la foi

catholique, & la modération du prince Facilidas, qui créa une régence pour gouverner l'Empire, au lieu de monter ſur le trône pendant la vie de ſon pere, ſont trois faits dont les annales d'Abyſſinie nous atteſtent l'authenticité, & que les Jéſuites ont voulu nous dérober, afin de pouvoir noircir plus facilement le caractere de l'Empereur & de ſon fils.

ILS ont prétendu que la Reine, & les autres femmes de la cour, avoient engagé Socinios à abjurer la religion catholique: mais Socinios étoit alors âgé de plus de ſoixante-dix ans; la Reine en avoit près de ſoixante; & depuis long-temps ce Monarque avoit renoncé à toutes ſes autres femmes & à ſes maîtreſſes. D'ailleurs, pour mieux juger de l'imputation des Jéſuites, il faut ſe rappeller d'Adera, ſœur de Tecla Georgis, & l'on verra que la voix des femmes de la Cour n'avoit que bien peu de pouvoir ſur Socinios. En un mot, dès l'inſtant qu'il eut embraſſé la religion romaine, il ne changea plus de culte, & il ſoutint ſeul le catholiciſme, auquel l'orgueil & la conduite imprudente des Jéſuites avoient fait perdre tous ſes autres partiſans. L'accuſation d'apoſtaſie, par laquelle on a cherché à dégrader Socinios, n'eſt donc qu'un menſonge inexcuſable.

IL paroît certain que dès le moment que les Portugais mirent le pied dans l'Orient, ils crurent que leur religion ne pouvoit s'y établir que par la force. Perſuadés de la juſtice d'un tel moyen, ils répandirent des torrens de ſang pendant pluſieurs années. Mais, quelle qu'eût été leur conduite, elle changea ſous Philippe II, par rapport à l'Abyſſinie. Ce Monarque, ſatisfait de la conquête de l'Inde,

ſemble n'avoir pas partagé le zele du Patriarche pour convertir les Abyſſiniens. Il ne ſongea jamais à envoyer un corps de ſoldats & de prêtres au ſecours de Socinios, qu'il abandonna totalement aux prieres d'Urbain VIII, au mérite d'Ignace de Loyola, & aux efforts de ſes fougueux & fanatiques diſciples.

Fin du Livre troiſieme.

VOYAGE AUX SOURCES DU NIL.

LIVRE QUATRIEME.

ANNALES D'ABYSSINIE,

TRADUITES SUR L'ORIGINAL.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE D'ABYSSINIE, DEPUIS LA MORT DE SOCINIOS, JUSQU'A MON ARRIVÉE DANS CET EMPIRE.

FACILIDAS, OU SULTAN SEGUED.

Depuis 1632, juſqu'en 1665.

Banniſſement du Patriarche & des Miſſionnaires. — Ils ſe réfugient auprès des rebelles — Ils ſont livrés au Roi, & envoyés à Maſuah. — Révolte du Prince Claudius. — Facilidas l'exile à Wechné. — Mort & caractere du Monarque.

DÈS que le Prince Facilidas eut achevé de rendre les derniers devoirs à la mémoire de ſon pere, il s'occupa à calmer les troubles que la différence de religion excitoit

depuis si long-temps dans le Royaume. En conséquence, il écrivit au Patriarche Catholique que la Communion grecque étant rétablie, il devenoit indispensable que tous les Prêtres Catholiques quittassent l'Abyssinie; qu'il venoit d'apprendre qu'un Abuna, demandé au Caire par l'Empereur son pere, & par lui-même, étoit en route, & n'attendoit, pour entrer dans l'Empire, que d'en voir sortir tous les Missionnaires Romains; & qu'enfin il leur enjoignoit de quitter leurs différens couvens, de s'assembler à Fremona, & d'y attendre ses ordres ultérieurs.

Le Patriarche essaya de parer ce coup, en offrant de nouvelles facilités, de nouvelles indulgences : mais le Roi lui fit savoir qu'il étoit trop tard, & qu'il feroit bien de se retirer, pour éviter un plus grand mal.

Cependant le Patriarche ne tarda pas long-temps à se voir vengé de l'envie qu'avoit eu Facilidas de le voir remplacé par un Abuna Grec. Pendant le carême, il arriva effectivement un homme, nommé Sela Christos, qui, se disant Abuna, remplit toutes les fonctions de cette place, fit la dédicace de quelques Eglises, ordonna des Prêtres, administra tous les Sacremens. Mais au bout de quelques mois il fut décelé par un de ses anciens camarades, & il se trouva que c'étoit un fort mauvais sujet, du pays de Nara sur les frontieres de l'Abyssinie, où il avoit long-temps fait le métier de Maquignon.

Facilidas fit venir devant lui son oncle Sela Christos, qu'il reçut avec amitié, & à qui il offrit de rendre ses emplois

& ſes richeſſes, à condition qu'il retourneroit à la communion grecque. Mais ce brave guerrier, ce digne Chrétien, qui n'avoit d'autre défaut que de haïr ſon Souverain & ſon neveu, refuſa de troquer ſa religion contre la plus éclatante fortune, & ne chercha pas même à éviter les diſgraces auxquelles il s'expoſoit. Auſſi, après pluſieurs tentatives inutiles, le Roi cédant aux inſtigations des ennemis de ſon oncle, l'envoya en exil à Anabra, dans la province de Shawada, pays mal-ſain, ſitué entre les montagnes du Samen. Peu de temps après, le Roi apprit que Sela Chriſtos entretenoit encore une correſpondance avec les Jéſuites, & qu'ils avoient enſemble réſolu de faire venir des troupes portugaiſes; & ce Monarque ſe rappellant ſon premier ſerment, envoya ordre de donner la mort à ſon oncle, qu'on pendit ſoudain à un cedre.

L'HISTORIEN Portugais Tellez, dans la liſte des Catholiques qui ont obtenu le martyre en Abyſſinie, rapporte, avec raiſon, le nom de Sela Chriſtos; mais il déclare qu'il ignore le tems de ſa mort & le genre de tourment qu'on lui fit ſouffrir. Pour moi, je ne puis en dire guere plus que ce qu'on vient de lire. Ce fut au commencement de 1632 qu'on le traîna chargé de fers en Shawada: mais les annales Ethiopiennes ne font mention que de ſes fers, & il eſt d'uſage de ne pas faire ſubir d'autre peine aux bannis. Vers la fin de la même année, il reçut la mort, d'abord pour avoir été ſoupçonné de correſpondre avec les Jéſuites, & enſuite d'exciter ſon neveu Claudius à la révolte. Claudius méditoit effectivement depuis long-tems une rébellion; & on verra bientôt qu'il ne tarda pas à l'exécuter.

Dès

Dès le 9 Mars 1633, Facilidas donna ordre au Patriarche & à tous les autres Miſſionnaires de ſortir de Dancaz & de ſe rendre à Fremona, ſous la conduite de quatre perſonnes de conſidération, Tecla Georgis, frere de Keba Chriſtos, Tecla Saluce, l'un des principaux habitans du Tigré, & deux des premiers Azages de la Cour. Ces Officiers furent accompagnés par un détachement des ſoldats de Claudius. Ce Prince avoit été ſoupçonné de s'être ligué avec ſon oncle Sela Chriſtos & les Jéſuites, pour faire venir des troupes Portugaiſes & enlever la couronne à ſon frere Facilidas. Mais dès que le Patriarche fut tombé dans la diſgrace, & que Sela Chriſtos eut perdu la vie, Claudius retourna à la religion grecque, ainſi que tous les autres enfans de Socinios. Peu après, il s'empara des terres & des effets qui vaquoient en Gojam, & le Roi le nomma Gouverneur du Begemder.

Le Patriarche & ſes compagnons arriverent à Fremona, à la fin d'Avril 1633; mais ſon eſcorte ne l'empêcha pas d'être maltraité & volé en route. Il y a même apparence que ceux qui étoient chargés de le garder, s'entendirent avec les bandits qui le dépouillerent.

Cependant, ſi les Miſſionnaires furent ſouvent fideles aux préceptes de Jéſus-Chriſt, il faut convenir que dans cette occaſion ils s'en écarterent beaucoup. « Et ſi quelqu'un ne » veut pas vous recevoir ou entendre vos paroles, ſortez de » chez lui & ſecouez la pouſſiere de vos pieds. » Voilà ce que recommande le Sauveur du monde. Mais les Jéſuites n'étoient point de ces agneaux qui ſe laiſſent mener tranquillement à la boucherie; & ſi leurs cœurs étoient, comme

ils le disoient, remplis d'amour & de charité pour les Abyssiniens, les effets de cette charité doivent paroître bien étranges ; car ces bons peres résolurent de faire partir Jérôme Lobo, le plus fameux, c'est-à-dire, le plus fanatique de leur bande, pour aller solliciter dans l'Inde & en Espagne l'envoi d'une armée qui pût dévaster & soumettre l'Abyssinie.

Mais Facilidas étoit instruit de tout. Comme il vit que le Patriarche ne cherchoit qu'à gagner du temps, & qu'il sut que lui & ses Missionnaires avoient un amas considérable d'armes à feu, il donna ordre à un de ses Officiers d'aller à Fremona leur demander ces armes & toutes les munitions de guerre qu'ils avoient, & il les fit prévenir en même temps de se tenir prêts à partir pour Masuah. Le Patriarche refusa d'abord d'obéir, & Facilidas, au lieu de le punir, se contenta de lui faire représenter avec douceur l'imprudence, l'inutilité de son refus & les conséquences fâcheuses qu'il pouvoit avoir pour lui. Alors le Patriarche rendit les armes. Mais au lieu de conduire ses Missionnaires à Masuah, il avoit des intentions bien différentes de celles du Roi d'Abyssinie. Il conçut le projet de laisser ses Prêtres & de les faire disperser dans toutes les provinces de l'Empire, s'il étoit forcé lui-même de s'embarquer pour Masuah, bien résolu pourtant de ne partir qu'à la derniere extrémité.

Dans ce dessein, il songea à se mettre sous la protection du Baharnagash, Jean Akay, qui s'étoit alors révolté contre son Souverain ; & il se procura un parti d'hommes armés pour venir prendre les Missionnaires auprès de Fremona & les mettre hors de la portée du Gouverneur du Tigré. Ce

projet audacieux réuſſit merveilleuſement bien. Akay promit ſa protection ; & le Patriarche & ſes compagnons ayant échappé pendant la nuit à la vigilance des gardes, à qui le Roi les avoit confiés, joignirent les ſoldats du Baharnagash, commandés par Tecla Emanuel, & ſe réfugierent à Addicota. Leurs gardes, à la vérité, s'apperçurent bientôt de leur fuite ; mais comme il étoit nuit, & qu'ils ne connoiſſoient pas le nombre de ceux qui favoriſoient les fuyards, ils n'oſerent pas ſe haſarder à les pourſuivre.

Il faut remarquer ici que le Baharnagash, Jean Akay, étoit le même qui avoit aidé Tecla Georgis à aſſaſſiner l'Abbé Jacob. Cet homme, naturellement fort intriguant, avoit acquis beaucoup de pouvoir en vivant dans le voiſinage du royaume de Sennaar, où il étoit maître de ſe retirer au beſoin. Il reçut d'une maniere très-affectueuſe le Patriarche & ſes Miſſionnaires.

Addicota eſt un rocher très-élevé, qui n'a d'accès que par un ſeul côté, où l'on a pratiqué un ſentier très-étroit. Le Patriarche, arrivé dans cette fortereſſe, ſe flatta de pouvoir y demeurer en dépit de Facilidas, juſqu'à ce qu'on lui amenât des ſecours de l'Inde.

Il ne tarda pourtant point à voir combien il devoit peu compter ſur ſon nouveau protecteur ; car, tandis qu'il ſe repaiſſoit le plus de ſes projets, il reçut ordre de ſortir d'Addicota, à cauſe, dit-on, qu'il n'y étoit pas aſſez en ſûreté ; & Akay continua à transférer les malheureux Jéſuites d'un endroit mal ſain dans un autre, & toujours ſous le même pré-

texte, juſqu'à ce qu'il eût ruiné leur ſanté & épuiſé leur patience.

IL n'y a qu'un ſeul moyen d'obtenir des graces dans ce pays-là; & il eſt vraiment étonnant que le Patriarche ne s'en fût pas aviſé plutôt. Le Jéſuite Lobo ſe rendit avec un petit préſent en or auprès du Baharnagash Akay, & il lui demanda de le laiſſer retourner avec ſes compagnons dans leur premiere habitation d'Addicota. Akay étoit alors très-occupé d'une idée que quelques Moines ignorans lui avoient mis dans la tête. Il croyoit qu'un tréſor étoit caché ſous une montagne qu'on lui avoit indiquée; mais qu'un diable la gardoit, & avoit toujours empêché ſes prédéceſſeurs de le déterrer. Les fanatiques ajoutoient qu'enfin ce diable, devenu aveugle & boiteux, avoit été faire un voyage loin de la montagne, & qu'en outre étant très-affligé de la mort de ſon fils, digne eſpoir de ſa famille, & n'ayant plus qu'une fille laide, boiteuſe, louche & fort valétudinaire, il ne devoit guere plus ſe ſoucier de garder ſon tréſor; mais qu'en ſuppoſant même qu'il y ſongeât encore, il ſeroit exorciſé par un Moine fort vieux & renommé pour ſon ſavoir & ſa piété.

ENFIN ils firent venir ce Moine âgé de plus de cent ans, qu'ils attacherent ſur un cheval, & qu'ils habillerent d'une robe de laine noire; ce qui étoit vraiſemblablement le coſtume propre à la cérémonie. Il étoit en outre ſuivi d'une vache noire, & de pluſieurs Moines portant du bled rôti, de la bierre, & de l'hydromel, pour faire rafraîchir le diable, & tâcher de le mettre de bonne humeur s'il paroiſſoit.

Le vieux moine ne ceſſa pas un inſtant de chanter. Les ouvriers qui creuſoient la montagne, travailloient vigoureuſement; & enfin après avoir ôté beaucoup de terre & de pierres, ils découvrirent quelques trous de taupes ou de ſouris, ce qui fit pouſſer un cri de joie à toute la bande.

Le vieux moine continua de chanter. La vache noire eſt à l'inſtant ſacrifiée, & on en jette des morceaux aux ſouris & aux rats. L'ouvrage recommence avec plus d'ardeur. Toute la terre molle eſt fouillée & on ne trouve plus qu'un roc vif. Ceci paroît le dernier obſtacle. On s'efforce de briſer le roc. Le vieux moine chante juſqu'à ce qu'enfin il a une extinction de voix. Le ſoleil darde ſes rayons, la chaleur eſt exceſſive; mais rien ne paroît. Akay perd patience & demande quand eſt-ce qu'on trouvera enfin le tréſor? Les moines rejettent tout le blâme ſur lui, parce que, diſent-ils, il manque de foi. Alors on abandonne l'ouvrage; puis, d'un commun accord, on mange la vache noire, & on ſe diſperſe.

Jerôme Lobo ne manqua pas de profiter de cette occaſion pour dire du mal des moines Abyſſiniens. Le Baharnagash fut obligé de ſe contenter de deux onces d'or & de quelques autres bagatelles, au lieu du tréſor qu'il avoit cru trouver dans la montagne; & il permit aux Miſſionnaires de s'en retourner à Addicota.

Cependant Facilidas étant informé de la retraite de ces Prêtres, fit dire au Baharnagash qu'il lui pardonneroit tout

tout ce qui s'étoit passé, à condition qu'il lui livreroit le Patriarche & ses compagnons: mais Jean Akay objecta son honnêteté. Pour ne pas manquer à sa parole, il ne voulut point livrer les Jésuites au Roi; mais par un étrange raffinement de délicatesse, il consentit à les vendre aux Turcs. Ainsi ces Prêtres furent remis pour une somme d'argent au Bacha de Masuah, qui les accueillit beaucoup mieux qu'on n'avoit fait dans les pays chrétiens, où ils avoient été chercher un asyle.

Deux Jésuites demeurerent pourtant à Adkicota, d'accord avec Jean Akay, & à l'insu de Facilidas. Ils espéroient avec ferveur qu'il s'offriroit bientôt pour eux quelqu'occasion de souffrir le martyre; & ils ne se tromperent pas. Tous ceux qui resterent en Abyssinie moururent de mort violente, par l'ordre du Monarque, la plupart furent même pendus; & Bernard Nogeyra eut le dernier ce malheureux sort.

Facilidas irrité de l'opiniâtreté des Missionnaires, & sur-tout du bruit qu'ils répandoient que le viceroi des Indes ne tarderoit pas à envoyer une armée en Abyssinie, conclut un traité avec les Bachas de Masuah & de Suakem, pour qu'ils fermassent leurs ports aux Portugais, & qu'ils empêchassent qu'aucun d'entr'eux pénétrât en Abyssinie. Il n'y avoit guere que huit ans (1) que Socinios, son pere, avoit envoyé en présent un zebre & plusieurs autres choses curieuses au Bacha de Suakem, en le priant de ne pas fermer

(1) En 1624.

l'entrée de ſon iſle aux Portugais, ainſi que le faiſoient tous les autres Turcs. Mais les choſes avoient tellement changé de face, que les Abyſſiniens, comme les Turcs, croyoient que la ſûreté & le repos de leur pays dépendoient de l'excluſion de ces Européens.

C'EST ce traité que Facilidas conclut avec les Turcs, qui peut être a engagé les Jeſuites à dire méchamment, que de peur de voir revenir les Portugais, ce Prince avoit embraſſé l'iſlamiſme, & envoyé des perſonnes à Moka pour s'inſtruire dans cette religion. Si cette imputation n'étoit pas fondée ſur le traité dont je viens de parler, elle étoit aſſurément dénuée de toute ombre de vraiſemblance: mais quoi qu'il en ſoit, pareille à toutes les autres calomnies qui ſe propageoient alors en grand nombre, elle fut le fruit de l'envie, du déſeſpoir & de la rage des fanatiques.

AU milieu des regrets que cette révolution de l'égliſe Ethiopienne occaſionna à Rome, quelques perſonnes penſerent que l'orgueil, la dureté, la violence qu'avoient montré les Jeſuites, en portant Socinios à répandre continuellement le ſang de ſes ſujets, la réſiſtance qu'ils avoient employée contre le pouvoir civil, dont ils avoient ſans ceſſe voulu uſurper les droits, étoient des défauts inhérens à cette Société, & avoient ſeuls occaſionné tant de malheurs; parce que l'averſion qu'on avoit pour les prédicateurs s'étoit étendue juſqu'à la religion, & qu'enfin eux ſeuls étoient cauſe que l'Abyſſinie avoit abandonné la religion catholique pour retourner à ſa premiere communion. D'après cette perſuaſion, ſix capucins François furent envoyés de Rome par la Cour

grégation de la Propagande (1); & obtinrent la protection du Grand Seigneur pour ſe rendre en Abyſſinie.

Deux de ces Miſſionnaires tenterent d'entrer dans cet Empire, par le côté de l'Océan Indien; c'eſt-à-dire, par Magadoxa, & après s'être avancés un peu dans le pays, ils furent maſſacrés par les Gallas. Deux autres pénétrerent juſqu'en Abyſſinie, & on les y lapida. Les deux derniers étoient encore à Maſuah, & ayant appris le ſort de leurs compagnons, & n'ambitionnant pas la couronne du martyre autant que les Jeſuites Portugais, ils reprirent ſagement le chemin de l'Europe, où ils porterent la nouvelle de leur mauvais ſuccès.

Néanmoins la Propagande fit partir encore trois autres Capucins. Il eſt impoſſible de juger par leur conduite, de l'idée qu'ils avoient conçue; car ils furent les premiers à inſtruire Facilidas du deſſein qu'ils avoient d'aller vers lui. En conſéquence ce Prince recommanda au Bacha de Suakem de les recevoir comme ils méritoient; & à peine furent-ils arrivés qu'on leur trancha la tête. Puis on leva la peau de ces têtes, & on l'envoya au Roi, afin qu'il pût juger par leur couleur, que les malheureux à qui elles avoient appartenu étoient Francs, & par leur tonſure, qu'ils étoient Prêtres. Dès ce moment il ne fut plus poſſible d'introduire des Miſſionnaires en Abyſſinie, ni ſous le regne de ce Prince, ni ſous celui de ſon ſucceſſeur.

(1) *De Propagandâ fide.*

Facilidas

FACILIDAS s'étant ainſi mis à l'abri des troubles que pouvoient lui occaſionner les Prêtres catholiques, & ayant forcé tous ſes ſujets de rentrer dans le ſein de l'égliſe grecque, fit partir des envoyés pour aller chercher un Abuna au Caire. En même tems il marcha contre ſon rival Melca Chriſtos, qui, quoique la communion d'Alexandrie ne lui fournît plus de prétexte, reſtoit toujours armé à la tête des payſans du Laſta. Les deux armées ſe trouverent en préſence dans le Libo, pays habité par les Gallas, & la terreur s'empara des troupes du Roi, au point qu'au premier choc toute ſa cavalerie prit la fuite, & le reſte de l'armée ſe diſperſa. Melca Chriſtos ſe hâtant de profiter de ſon avantage, entra dans le palais du Roi, prit poſſeſſion du trône, & ſe fit couronner. Puis il nomma à tous les premiers emplois du gouvernement, & fit de grandes largeſſes à ſes ſoldats.

LES hiſtoriens Portugais prétendent que cette action eut lieu à Dancas, & non dans le pays de Libo. Mais ils auroient dû ſe reſſouvenir qu'une fievre épidémique ravageoit alors tout le Dembea; de ſorte que le Roi ne ſe tint pas cette année à Dancas. Il paſſa l'hiver qui précéda la bataille à Dobit, ſur les confins du Begemder.

LES Mémoires de ces Miſſionnaires doivent être lus avec beaucoup de précaution. Ils ont fort mal peint les mœurs & le caractere des Abyſſiniens. Ils relevent beaucoup certains faits; ils en rabaiſſent d'autres; ils attribuent ſans ceſſe à leurs favoris les choſes utiles qu'ont pu faire leurs adverſaires. Auſſi depuis l'arrivée d'Alphonſo Mendez en Abyſ-

ſinie, juſqu'à l'expulſion des Jeſuites, ce qu'ils ont raconté eſt, en grande partie, faux & le reſte très-douteux. Quand ils ſe furent retirés dans l'Inde, c'eſt-à-dire, à l'époque dont nous parlons à préſent, toutes leurs relations ne furent plus qu'un menſonge continuel, & des calomnies fondées ſur des oui-dire, qui leur étoient rapportés par quelques Abyſſiniens bigots, ou qu'ils inventoient eux-mêmes au beſoin. J'aurai occaſion, dans le cours de cet ouvrage, de relever quelqu'une de leurs erreurs. Mais quoique pour l'exactitude des faits, je m'en rapporte entierement aux annales Abyſſiniennes, je n'écris pas auſſi ſans quelque défiance, ce qu'elles diſent de la doctrine & de la conduite des Jeſuites.

FACILIDAS ne fut point découragé par l'heureuſe audace de ſon rival. Sans perdre un inſtant, il envoya ordre au Kaſmati Dimmo, gouverneur du Samen, au Ras Sela Chriſtos, qui commandoit en Damot, & à ſon frere Claudius, gouverneur du Begemder, de marcher contre Melca Chriſtos, établi & agiſſant en ſouverain dans le palais royal de Libo.

CES trois généraux ſe hâterent d'obéir aux ordres du Roi. Ils entourerent Melca Chriſtos, au moment qu'il s'y attendoit le moins, & lui livrerent une bataille qui détruiſit ſon armée entiere. Melca Chriſtos lui-même, combattant en héros, fut tué par Coſmas, l'un des ſoldats du Kasmati Claudius, frere du Roi.

LE Jeſuite Lobo rapporte les mauvais ſuccès de Facilidas contre les Gallas & les Agows, comme un effet de la

vengeance divine qui pourſuivoit ce Prince. Mais ſi la faveur céleſte doit être regardée comme une preuve de la juſtice des entrepriſes de ce regne, il faut convenir que la cauſe des Jeſuites ne paroît pas avoir été la cauſe du ciel. A l'exception des déſavantages peu durables qu'éprouva Facilidas de la défaite de ſon armée dans le pays de Laſta, ſa vie entiere ne fut qu'une ſuite de victoires. Pendant cette même campagne entrepriſe contre les Agows, bien loin d'être malheureux, il paſſa de Libo en Gojam, & le 9 Février 1635, il battit complétement les deux grandes tribus des Azenas & des Zeegams. Enſuite il donna ſon armée à commander au Kaſmati Melca Bahar, qui attaquant les Gallas, dont un corps nombreux avoit fait une incurſion en Gojam, les vainquit, paſſa le Nil à leur ſuite, dévaſta leur pays, & en ramena de grands troupeaux de bœufs & une multitude de femmes & d'enfans, qu'il réduiſit en captivité.

Le Roi, étant entré dans le Begemder, établit ſon camp à Gonſala. Mais apprenant bientôt que l'Abuna Marcus étoit arrivé, il ſe rendit à Gondar pour le recevoir.

L'année ſuivante, qui étoit la cinquieme de ſon regne, & la premiere de l'Abuna, il combattit de nouveau les Agows, & fut vainqueur des tribus de Denguis, d'Hancasha, & de Zéegam. Il paſſa cet hyver dans le pays des Gafats; & il n'y eut pas le moindre échec ni de la part des Agows, ni de celle des Gallas. Mais la ſixieme année de ſon regne fut moins heureuſe. Tout le royaume ſe reſſentir de la fureur des habitans du Laſta, qui, déſolés de leur défaite, & de la mort

de Melca Chriſtos, mirent à leur tête ſon fils, jeune homme d'une grande eſpérance.

FACILIDAS, fier de la réputation qu'il avoit acquiſe dans ces montagnes, lorſqu'il combattoit ſous ſon pere Socinios, s'avança, le 3 Mars 1638, pour préſenter la bataille aux rebelles. Mais, devenus ſages à leurs dépens, ces ruſtres ne voulurent point ſe haſarder dans la plaine; & ſe retirant dans leurs poſtes eſcarpés, ils s'y fortifierent ſi bien que, ſans courir le moindre riſque, ils empêcherent que l'armée du Roi pût recevoir des proviſions.

LE froid devint alors exceſſif; & preſque toute l'armée de Facilidas périt, tant par la famine que par le froid. Un grand froid eſt très-extraordinaire dans cette latitude. Le Laſta eſt à peine à douze degrés de la ligne, & c'étoit alors l'équinoxe de Mars; de ſorte que le ſoleil ne paſſoit là qu'à douze degrés du zenith, & il paroiſſoit douze heures de ſuite. Voilà pourtant une armée, non d'un peuple étranger, mais indigène, qui meurt de froid, quand il ne s'en faut que de douze degrés que le ſoleil ne darde ſes rayons verticalement ſur ſa tête; preuve de ce que j'ai déja ſouvent remarqué, c'eſt qu'on ne doit point juger, par les degrés de chaleur marqués dans le thermometre, de l'effet que le chaud ou le froid peut avoir ſur le corps humain.

EN 1640, Claudius, gouverneur du Begemder, & frere du Roi, ſe réunit aux rebelles du Laſta. Il paroît que ce prince avoit été dès long-temps encouragé par les Jéſuites, & par Sela Chriſtos, à monter ſur le trône de Socinios ſon

père, & à en chaſſer ſon aîné. Mais, après la mort de Sela Chriſtos, & l'éloignement des Jéſuites, Facilidas, penſant que Claudius, déſormais privé de leurs dangereux conſeils, ſtable dans ſon devoir, & d'ailleurs ajoutant peu de foi à tout ce qu'on lui avoit dit de ſes deſſeins, le nomma au gouvernement du Begemder.

CEPENDANT la même année deux Abunas vinrent d'Egypte, l'un par le Sennaar, l'autre par le Dancali. Quand on en demanda les raiſons, on ſut que l'Abba Michaël, le dernier de ces Abunas, avoit été appellé par Claudius, qui eſpéroit ſans doute être en poſſeſſion du trône au moment que ce Prêtre arriveroit. Cette combinaiſon prouva clairement qu'on avoit réſolu la mort du Roi. Claudius, ſans chercher à ſe diſculper, s'enfuit ſoudain en Laſta, & ſe joignit à Laeca, fils de Melca Chriſtos, qui quoique très-jeune, étoit à la tête des rebelles.

FACILIDAS exila l'Abba Michaël à Serké, ville mahométane ſur les frontieres du Sennaar, & il établit dans la chaire d'Abuna l'Abba Johannès, qu'il avoit lui-même fait venir du Caire.

BIENTÔT Claudius fut pris & mené au Roi. Il s'étoit indignement rendu coupable d'ingratitude & de trahiſon; il avoit même projetté un fratricide. Malgré cela le Roi ne voulut point le faire mourir; mais, en prince ſage & clément, ſe rappellant combien de ſang avoit été épargné par l'antique uſage d'empriſonner les deſcendans de la famille royale ſur une montagne, il choiſit celle de Wechné, dans le Beleſſen; & dès ce moment c'eſt là qu'ont été exilés les Princes.

L'HISTOIRE abyſſinienne a déja fait mention de trois montagnes choiſies pour ſervir de priſon aux enfans mâles du ſang royal, mais qui depuis ont été abandonnées.

CETTE coutume d'empriſonner les Princes, tantôt tombée en déſuétude, tantôt remiſe en vigueur, a beaucoup embarraſſé les écrivains portugais, qui connoiſſoient fort peu l'hiſtoire & la conſtitution de cet Empire. J'aurai ſoin d'éclaircir leurs difficultés à meſure que l'occaſion s'en préſentera. Il ſuffit d'obſerver à préſent que Claudius renfermé à Wechné, où il a vécu pluſieurs années, fut le premier Prince qu'on envoya ſur cette montagne.

LE Roi voyant alors que tout étoit tranquille au-dedans de ſes états, s'avança juſqu'à Enzagedem dans la province de Gojam; & de-là il fit marcher le Ras Bela Chriſtos contre les Shangallas, au nord-oueſt du pays des Agows. Mais les Shangallas, avertis par leurs voiſins, ennemis ſecrets de leur Maître, ſe mirent en embuſcade avec tant d'adreſſe & de bonheur, qu'ils ſurprirent Bela Chriſtos au moment qu'il les croyoit encore fort éloignés. La plus grande partie de ſes troupes tomba donc ſous les coups des Shangallas, qui, du haut de leurs montagnes, du bord de leurs cavernes, faiſoient voler des fleches & des pierres, qui toutes portoient la mort, tandis que les lances & les épées des Abyſſiniens reſtoient inutiles. En même temps des troupes nombreuſes d'ennemis, ſortant tout-à-coup des bois les plus épais, fondoient ſur les flancs de l'armée, & combattoient vigoureuſement. Pluſieurs officiers périrent en cette rencontre, entr'autres Petros & Alzagué, deux des principaux perſonnages

de la cour. Mais, quoique très-affligé de la perte de ſes ſoldats, le Roi ſavoit bien que cette défaite ne pouvoit pas avoir d'autre ſuite ; & il rentra dans ſa capitale, réſolu de faire bientôt une expédition plus vigoureuſe contre le Laſta.

Mais ce qui prévint l'effet de cette réſolution ne peut que nous donner une très-haute idée du caractere de Facilidas. Le jeune Laéca, à la tête d'une armée de vétérans, dont il n'avoit jamais eu le moindre motif de ſoupçonner l'affection, crut qu'il étoit plus sûr pour lui de ſe confier à la généroſité du Roi, qui avoit tué ſon pere en combattant contre lui, que de perſévérer plus long-temps dans ſa rebellion pour acquérir une couronne. Il vint donc ſe remettre entre les mains de Facilidas, qui le fit ſoudain empriſonner. Mais la ſévérité du Roi n'étoit qu'apparente ; il vouloit montrer que la douceur, qui ſuivit de près, étoit l'effet de ſon caractere, & n'avoit pas pu lui être ſuggérée. A peine fut-il de retour à Gondar qu'il envoya chercher Laeca, & l'accueillit non-ſeulement avec bonté, mais avec les plus grandes marques de diſtinction. Au lieu de l'exiler à Wechné, où il avoit exilé Claudius, & où Laeca devoit s'attendre à être envoyé, comme iſſu de la race de Salomon, le Roi fit avec lui une ſorte de traité, par lequel il lui concéda de vaſtes domaines dans le Begemder. Il fit encore plus pour lui. Il le maria à ſa fille Theoclée. Laeca n'eut point d'enfans de cette Princeſſe ; mais cela n'empêcha point qu'il ne reſtât l'ami de Facilidas.

Les événemens que je viens de rapporter ſemblent être

les ſeuls de ce long regne, dignes de remarque. Les invaſions des Gallas, les ſéditions des Agows, leurs révoltes contre des Gouverneurs tyranniques, reſſemblent à ce qu'on voit ſous tous les autres regnes; & dans ces guerres inteſtines Facilidas demeura toujours vainqueur, & les tribus des Hancashas & des Zeegams furent extrêmement affoiblies.

VERS la fin d'octobre 1664, Facilidas fut attaqué d'une maladie qu'il jugea lui-même mortelle dès le commencement. Il fit ſoudain venir Hannès ſon fils aîné, qu'il avoit toujours tenu auprès de lui, & qui étoit déjà en âge de gouverner. Il lui recommanda le bonheur de ſes peuples & le maintien de la religion grecque; & il mourut le 30 Septembre 1665, avec beaucoup de courage & de tranquillité. Son corps fut enterré à Azazo.

SI nous ſommes obligés de placer Socinios au-deſſus de ſon fils, par rapport aux épreuves multipliées, dont il ſortit triomphant, il eſt pourtant juſte de dire qu'après Socinios, Facilidas eſt le plus grand des Princes qui ſe ſoient aſſis ſur le trône d'Abyſſinie. Il fut doué des plus heureuſes qualités; & exempt des défauts que les circonſtances l'auroient peut-être rendu excuſable d'avoir. Calme & naturellement doux, il ſut toujours ſe maîtriſer; & c'eſt dans les circonſtances difficiles où il ſe trouva entre ſon pere & la nation, qu'il contracta une habitude de diſcrétion, qui lui devint très-utile. Facilidas fut en outre l'un des plus braves & des plus vaillans guerriers de ſon tems, & il s'expoſa toujours ſuivant l'importance du beſoin.

A tant de grandes qualités, on doit ajouter que Facilidas ſut toujours conduire habilement ſes armées, & qu'en cela il égala au moins Socinios ſon pere, reconnu pour l'un des meilleurs généraux de ſon tems. Terrible, impétueux dans une bataille, il n'aimoit point à enſanglanter ſa victoire. Quoiqu'oppoſé à la religion catholique, il ſe montra aſſez attaché à ce qu'il devoit à ſon pere, pour vivre avec le Patriarche & les autres Jeſuites, de maniere qu'ils convinrent eux-mêmes depuis, que ſa conduite n'auroit jamais pu les porter à croire qu'il fût leur ennemi. Les volontés de ſon pere étoient ſacrées pour lui. On le vit combattre en faveur du catholiciſme, contre ſes amis, contre ſa propre inclination, tant étoit grand ſon reſpect pour les ordres de ſon ſouverain! J'ai déjà dit qu'il étoit d'un caractere doux: il en donna des preuves par ſa conduite envers Melcha Chriſtos, Sela Chriſtos & le Patriarche des Jeſuites.

Il eſt pourtant vrai que Sela Chriſtos & pluſieurs Jeſuites reçurent la mort: mais ce ne fut que lors qu'ils eurent été pardonnés à diverſes repriſes, & que perſiſtant dans leur rebellion, conſpirant contre le gouvernement, contre la vie même du Roi, ils le forcerent à les punir juſtement comme des traîtres.

Tellez a publié une lettre du Patriarche Alphonſo Mendez, datée de Maſuah, quoiqu'elle ſoit véritablement écrite de Goa. Cependant ſi, comme le Patriarche l'a prétendu, ſa lettre étoit écrite de Maſuah, ce ne ſeroit qu'une preuve de plus de la clémence du Roi, qui auroit

laiſſé retourner tranquillement dans l'Inde l'auteur d'un auſſi inſolent libelle. On ſait fort bien qu'au moindre ſigne de Facilidas, les Turcs lui auroient livré le Patriarche; & tous ceux qui ont lu cette lettre conviennent que les injures qu'elle renferme, adreſſées à un Monarque par un Prêtre groſſier, méritoient un châtiment exemplaire. Si un étranger avoit eu le malheur de parler de cette maniere au roi de Portugal, il n'eût ſurement pas été traité avec douceur.

Le Patriarche reproche à Facilidas de s'être rendu coupable du même crime qu'Abſalon; ce qui ſignifie, j'imagine, d'avoir débauché les femmes & les concubines de ſon pere. Mais malheureuſement pour la vérité de cette hiſtoire, nous avons le témoignage des Jeſuites même, qui racontent, qu'avant d'embraſſer la religion catholique, Socinios renvoya toutes ſes femmes & ſes concubines; de ſorte qu'à la mort de ſon pere, Facilidas n'auroit pu commettre un inceſte qu'avec ſa mere, âgée alors de près de ſoixante ans. Mais ſuppoſons que les autres femmes de Socinios exiſtaſſent encore ſans s'être remariées, & qu'à l'époque de leur éloignement, elles n'euſſent eu qu'environ dix-huit ans, l'Empereur les renvoya en 1621 : ainſi en 1634, elles auroient dû être âgées de trente ans. Or, quiconque connoît les effet que ce nombre d'années a ſur une beauté Abyſſinienne, doit convenir qu'alors elle n'eſt guere plus propre à tenter un Prince.

La ſeconde atrocité que la lettre du Patriarche impute à Facilidas, c'eſt d'avoir fait mourir ſon frere Claudius, & même tous ſes autres freres. L'on vient de voir dans cette

hiſtoire, que Claudius avoit mérité la mort, en projettant un fratricide & en ſe révoltant contre ſon ſouverain : malgré cela ce Souverain, qui le prit les armes à la main, eut aſſez de clémence pour le laiſſer vivre, & ſe contenta de l'exiler ſur la montagne de Wechné, renouvellant alors l'anciene coutume d'empriſonner les Princes du ſang royal, au lieu de les faire périr ſuivant l'uſage de ſon tems, uſage barbare, qui depuis environ un ſiecle avoit coûté la vie à plus de ſoixante Princes.

FACILIDAS envoya auſſi à Wechné ſon propre fils David, ainſi que tous ſes freres : mais bien loin d'être égorgés, nous voyons que la plupart d'entr'eux étoient encore en vie longtems après, & aſſiſterent à un grand feſtin que leur donna le petit-fils de Facilidas. Un pareil événement eſt fort rare dans l'hiſtoire Abyſſinienne : mais il ſemble que le ciel ait permis celui-ci en faveur de l'innocence, & pour confondre le menſonge, dont toute la honte retombe ſur le Jeſuite calomniateur.

ENFIN, la troiſieme fauſſeté conſignée dans le libelle du Patriarche, c'eſt que Facilidas embraſſa la religion mahométane, & fit venir des docteurs de Moka pour l'inſtruire dans les principes du Koran. Nous avons déjà vu ce qui ſervit à fonder cette accuſation, ſi toutefois elle peut avoir quelque fondement. Mais il eſt bien reconnu que quoique ſous le regne de Facilidas, l'Egliſe fût gouvernée avec équité, avec douceur, & ſans aucune eſpece de bigoterie, il n'y a jamais eu de Prince plus attaché à la communion Grecque que lui & ſon fils ; & jamais deux Rois ne ſe conduiſirent plus ſage-

ment qu'eux, d'après les troubles & les déſordres qu'ils avoient vus occaſionnés par des religions étrangeres.

L'ON diſtingue aiſément dans toute la lettre du Patriarche un eſprit orgueilleux, qui s'abandonne avec plaiſir à ſa colere, à ſa méchanceté. Si, comme il le paroît, Alponſo Mendez n'avoit aucun égard, aucune conſidération pour les puiſſances que ſa religion lui recommandoit pourtant de reſpecter, s'il étoit trop éclairé, ou plutôt trop vain pour ſuivre les préceptes de Jeſus-Chriſt, & ſecouant de ſes pieds la pouſſiere de l'Abyſſinie, remettre le ſoin de ſa cauſe à un Juge qui auroit, avec le tems, ſéparé le bon du mauvais, il eût dû au moins avoir un peu d'amour & de charité pour les infortunés chrétiens qui devoient tomber entre les mains de Facilidas. Oui, nous pouvons raiſonnablement ſuppoſer que tous les meurtres commis depuis par les Turcs dans la perſonne de ces malheureux Prêtres, aſſez inſenſés pour entrer à Maſuah & à Suakem, furent les fruits du libelle calomnieux du Patriarche.

APRÈS la mort du dernier Miſſionnaire, Bernard Nogeyra, on ne ſut plus d'autres nouvelles de ce qui ſe paſſoit en Abyſſinie, que par le moyen de quelques marchands Ethiopiens qui alloient faire le commerce chez les Hollandois de Batavia. C'eſt là que l'ingénieux Ludoff, très-occupé de l'hiſtoire Abyſſinienne, & n'épargnant aucune peine pour entretenir une correſpondance dans ces contrées, apprit qu'après avoir eu un regne long & proſpere, Facilidas venoit de mourir paiſiblement & de laiſſer la couronne à ſon fils.

CETTE nouvelle alarma le zele de deux grands champions des Jeſuites, le Grand, ſecrétaire de l'ambaſſade de France en Portugal, & M. Piques, Docteur de Sorbonne, & l'un des plus ennuyeux controverſiſtes qui aient jamais écrit.

SOUDAIN ces deux Meſſieurs, ſans avoir aucun preuve à fournir, & ſans autre motif que leur ardent bigotiſme, fondirent ſur le pauvre Ludoff, qu'ils accuſerent de partialité, de menſonge & de dol. Ils ſoutinrent même à tort & à travers, que Facilidas avoit vécu continuellement dans les troubles & dans le malheur des conſpirations & des défaites, & qu'il étoit mort ou près de mourir d'une maniere horrible, pour ſatisfaire la vengeance du ciel qui le pourſuivoit. Ces contes abſurdes ne manquerent pas de ſe répandre au loin, par le ſoin charitable des dévots. — *Fata obſtant!*.. La vérité perce enfin. Les annales Ethiopiennes, exemptes de tout eſprit de parti, rapportent que malgré l'état de trouble où Socinios laiſſa l'empire à ſon fils, Facilidas durant ſon long regne, n'éprouva que peu d'infortunes, & qu'il fut preſque toujours victorieux, tant par lui que par ſes lieutenants.

HANNÈS Ier. ou ŒLAFE SEGUED.

De 1665 à 1680.

Dévotion du Roi. — Il mécontente ſon fils Yaſous, qui s'enfuit de Gondar.

CE Prince reçut l'Empire dans un état de paix, & il eut la ſageſſe de l'y maintenir. Il ne haïſſoit pourtant point la guerre : mais excepté deux campagnes qu'il entreprit contre les habitans du Laſta, & une contre les Shangallas & qui ne furent que de très-peu de conſéquence, il n'y eut point de ſon tems d'expéditions militaires ; & les rebelles, les concurrens au trône, ſi communs ſous d'autres regnes, ne troublerent point le ſien.

HANNÈS fut d'un caractere naturellement porté à la bigoterie. Dès le commencement de ſon regne il défendit que ſes ſujets mahométans mangeaſſent d'autre viande que celle qui avoit été tuée par les chrétiens ; & ayant fait raſſembler en tas tous les livres catholiques, que les Jeſuites avoient traduits en langue Ethiopienne, il les fit brûler. L'Égliſe étoit l'objet de ſes ſoins ; & il paroît que les matieres de religion employerent preſque tout ſon tems. Il dépoſa l'Abuna Chriſtodulus, nommé par ſon pere, & il le remplaça par l'Abuna Sanuda.

CE coup d'autorité déplut ſans doute au Prince Yaſous ;

qui, profitant de la nuit, s'enfuit du palais de ſon pere, & paſſa le Nil. Le Kaſmati Aſerata Chriſtos le pourſuivit ſans pouvoir le prendre. Yaſous ſe réfugia quelque tems dans la maiſon de ſa ſœur; mais enfin il rentra dans Gondar à la la ſollicitation de ſon pere.

Il y eut, pour la ſeconde fois ſous le regne d'Hannès, une aſſemblée du Clergé, où les moines de Debra Libanos, & ceux d'Euſtathius firent éclater leurs diviſions. Le Roi fut, ce ſemble, préſent à tous leurs débats, & tint ſagement la balance, ſans ſe déclarer pour aucun parti. Mais toutes ces diſputes religieuſes ne ſuffiſoient point à l'eſprit actif de Yaſous, qui s'enfuit pour la ſeconde fois de Gondar. Pris alors au bord du Bashilo, ce Prince fut ramené au palais où il trouva ſon pere très-malade.

Hannès mourut le 19 de Juillet 1680, après avoir occupé le trône pendant quinze ans, & il fut enterré à Tedda. A en juger par la briéveté des annales de ſon regne, il ſemble n'avoir été qu'un Roi foible: mais, peut-être, ſi les circonſtances où il s'eſt trouvé nous étoient mieux connues pourrions-nous le placer au rang des Rois ſages.

YASOUS Ier.

De 1680 à 1704.

BRILLANTE expédition du Roi à Wechné. — Guerre des Gallas & des Agows. — Apparution d'une Comete. — Campagne contre les Zéegams & les Shangallas orientaux. — Voyage de Poncet. — Ambaſſade de Murat. — Ambaſſade de du Roule. — Du Roule aſſaſſiné à Senaar. — Yaſous aſſaſſiné dans ſon Palais.

YASOUS monta ſur le trône de ſon pere Hannès, à la ſatisfaction de tout l'Empire. Il s'étoit, ainſi que nous l'avons dit, dérobé deux fois du palais de Gondar; & ces évaſions furent attribuées à l'impatience qu'il avoit de regner. Mais je les crois plutôt l'effet d'un caractere noble & généreux, qui ne pouvoit s'accorder avec le caractere dévot, avare & ſoupçonneux de ſon pere. Yaſous fuyoit ſon pere & ſon roi; mais il ne tenta jamais de former un parti contre lui, ni de lui aliéner l'affection du peuple & de l'armée. Ce qui preſſoit encore Yaſous de ne pas ſe tenir trop près du Roi, c'eſt qu'il y avoit une différence dans leurs opinions religieuſes. Le Prince avoit une grande prédilection pour les moines de Debra Libanos, c'eſt-à-dire de la haute Egliſe; & ſon pere avoit fait tous ſes efforts pour lui inſpirer des ſentimens contraires & le diſpoſer en faveur des moines de l'Abba Euſtathius.

C'EST

C'EST donc à cette façon de penſer ſi différente, tant pour ce qui concerne la religion, que pour les choſes ordinaires, que j'attribue la répugnance qu'avoit Yaſous pour la ſociété de ſon pere. La premiere démarche qu'il fit en arrivant au trône, acheve même de confirmer cette idée; car il changea totalement le gouvernement qu'il trouva établi dans l'Egliſe.

IL fut proclamé Roi le 7 juillet 1680; & dès le lendemain il dépoſa l'Acab Saat Conſtantius, & il conféra cette dignité à Aſera Chriſtos. Enſuite convoquant une partie du Clergé, il fit élire Itchegué le moine Cyriacus, à la place de Tzaga Chriſtos.

C'ÉTOIT alors l'inſtant où, ſuivant l'uſage, le Roi devoit faire ſa profeſſion de foi, par rapport à la différence d'opinion ſur l'Incarnation du Chriſt, différence dont j'ai déjà parlé, & qui partageoit l'égliſe Abyſſinienne. Mais Yaſous refuſa de s'expliquer, ſous prétexte qu'il n'y avoit point en ce moment de véritable Abuna en Abyſſinie: car Hannès avoit, peu de tems avant de mourir, écrit au Patriarche d'Alexandrie pour dépoſer l'Abuna Chriſtodulus, & même l'Abuna Marcus, déſigné pour ſuccéder au premier. Hannès ſe plaignoit que leur foi avoit été flotantte entre les deux partis.

NON content de l'excluſion de ces Prélats, Hannès avoit encore demandé au Patriarche d'élever au rang d'Abuna, Sanuda, homme connu par ſon dévouement aux moines de Saint Euſtathius & à leurs principes, tandis que les

deux autres sembloient pencher pour les moines de Debra Libanos. Yasous annonça à son Clergé, qu'il ne souffriroit point l'élection de Sanuda, & toute l'assemblée se conforma volontiers aux sentimens de son Roi, qui soudain envoya au Caire pour que Marcus fût nommé, déclarant positivement qu'il n'en recevroit pas d'autre. Il fit faire alors une dédicace pompeuse de l'église de Tecla Haimanout, qu'il orna avec la plus grande magnificence, & à laquelle il accorda des terres qui en accrurent considérablement les revenus.

Ces deux circonstances, & principalement la derniere, montrerent à tout l'empire l'affection du Roi pour la haute Eglise, aussi clairement qu'auroit pu faire la proclamation la plus solemnelle. Mais il se borna là. Il ne voulut jamais faire connoître ses sentimens d'une autre maniere ; quelques sollicitations q ue lui en fit la tourbe importune des moines.

Après avoir arrangé les affaires de l'Eglise, Yasous s'occupa de celles du trône. Il éleva Anastasius à la placede Ras, ou de Lieutenant-général du royaume, & il lui laissa le gouvernement dont il étoit déjà pourvu. Ce choix décela une sagesse & une pénétration qui donna à tout l'empire la plus haute opinion de son maître. Anastasius étoit déjà avancé en âge, mais rempli de capacité, d'une vertu éprouvée, & l'idole de tous ses voisins, qui avoient recours à lui dans tous leurs différends, & ne se conduisoient que par ses conseils.

Le Roi fit alors un voyage fort extraordinaire, & tel que l'Abyssinie n'en avoit jamais vu. Suivi de la plus grande partie de la noblesse, il se rendit au pied de la montagne de

Wechné, & il donna ordre qu'on lui amenât tous les Princes de la race de Salomon, exilés ſur la montagne.

PENDANT le dernier regne, Wechné & les Princes malheureux qu'on y tenoit en priſon, avoient été oubliés totalement. Hannès ayant des enfans en âge de gouverner, & Yaſous, qui étoit l'aîné, vivant auprès de lui, il n'y avoit point eu lieu de craindre qu'aucun prétendant à la couronne s'échappât de la montagne pour faire une révolution. Mais le triſte oubli dans lequel languiſſoient ces Princes, ſembloit ſans doute ce qu'ils avoient de mieux à deſirer: car il étoit toujours dangereux pour eux d'être trop connus, ſoit en bien, ſoit en mal. Le châtiment ſuivoit toujours de près l'attention que pouvoit exciter un de ces infortunés; & tous les meſſages, les informations, les viſites de la part du roi, n'étoient pour celui à qui on les adreſſoit, que les avant-coureurs de la perte de ſa vie ou de ſa mutilation. Etre oublié, étoit donc le plus sûr: mais cette sûreté étoit encore une infortune. Les revenus fixés pour la ſubſiſtance des priſonniers étoient mal payés par le Roi, ou retenus par les Officiers chargés de les leur remettre; & l'avarice d'Hannès avoit ſouvent expoſé tous ces pauvres Princes à périr de froid & de faim.

YASOUS, parfaitement inſtruit de leurs malheurs, ſe ſentit preſſé par ſon caractere généreux de les réparer à jamais; & rien ne contribua peut-être autant à lui attacher le cœur de ſes ſujets, que la conduite magnanime qu'il tint en cette occaſion.

Au milieu de cette noble famille, parut, comme s'il s'étoit relevé de la tombe, Claudius, fils de Socinios, le premier qui avoit été empriſonné ſur la montagne de Wechné par ſon frere Facilidas, grand-pere de Yaſous. C'eſt ce même Prince Claudius, que les Jéſuites avoient voulu, comme nous l'avons déja rapporté, placer ſur le trône de ſon pere, pour convertir l'Abyſſinie à la religion romaine par leurs intrigues, & la ſoumettre par les armes Portugaiſes; c'eſt ce même Prince, que pour rendre leurs ennemis plus odieux, les Jéſuites ont dit avoir été égorgé par ſon frere Facilidas. Mais on peut juger, par cet exemple, des autres calomnies qu'ils ont eu l'indignité de répandre ſur un Monarque ſage, vertueux, bienfaiſant, dont les ſeuls crimes étoient un attachement inviolable à la religion & aux loix de ſon pays, & une juſte répugnance à ſoumettre les droits de ſa couronne & ceux de ſon peuple à l'aveugle autorité d'un Prélat étranger.

On vit deſcendre auſſi de la montagne les fils de Facilidas & leurs enfans, ainſi que les deux freres du Roi, Ayto Théophile & Ayto Claudius, nés comme lui d'Hatzé Hannès. La vue de tous ces Princes, dont quelques-uns étoient très-avancés en âge, d'autres dans la fleur de leur jeuneſſe, & d'autres encore enfans, mais tous couverts de haillons, ou plutôt à moitié nuds, fit une telle impreſſion ſur le jeune Roi, qu'il fondit en larmes. Il les accueillit tous de la maniere la plus tendre, montrant beaucoup de reſpect aux vieillards, une familiarité aimable à ceux de ſon âge, & un vif intérêt aux plus petits, à qui ſes careſſes & ſes diſcours promettoient un meilleur ſort.

L'UN de ſes premiers ſoins fut de les pourvoir de tout ce qui leur étoit néceſſaire. Il fit habiller ſes freres comme lui, & ſes oncles furent vêtus encore plus richement. Enſuite il leur diſtribua à tous une ſomme d'argent conſidérable.

L'ON étoit alors dans le mois de Décembre, qui en Abyſſinie eſt le temps le plus agréable de l'année, parce que le ſoleil eſt modérément chaud & le ciel toujours exempt de nuages. Toute la Cour avoit planté ſes tentes au pied de la montagne, & une foule de peuple, accourue en cet endroit, n'avoit pour lit que l'herbe des prairies. Yaſous traita tout le monde; & les jours & les nuits ne furent qu'un feſtin continuel. Il eſt trop juſte, diſoit le Roi, que je paie un plaiſir dont aucun de mes prédéceſſeurs n'a jamais oſé jouir. Auſſi, perſonne n'y parut prendre plus de part que ce Monarque. Toutes les graces qu'on ſollicita furent accordées, tous les coupables pardonnés. Enfin, après avoir reſté là un mois, le Roi ſe préparant à partir, ſe fit apporter le Deſtar, c'eſt-à-dire, le livre du tréſor, dans lequel ſont écrites les ſommes qu'on paie pour l'entretien des priſonniers; & après s'être bien éclairci des paiemens qu'on avoit faits, après avoir effacé les retenues qui avoient été accordées à d'autres que ceux à qui les penſions étoient dûes, & pourvu à ce que tout fût à l'avenir exactement ſoldé, il donna au Gouverneur de Wechné une augmentation de territoire, pour le dédommager de la perte qu'il alloit faire. Puis il embraſſa tous les Princes, en les aſſurant de ſa conſtante amitié; & montant à cheval, il amena le Gouverneur avec lui, & laiſſa tous les priſonniers libres au pied de la montagne.

CETTE derniere marque de confiance fit encore plus d'impreſſion que les autres bontés de Yaſous ſur toute cette troupe de Princes, qui s'empreſſerent de regagner volontairement leur priſon, conſidérant chaque inſtant de délai comme une trahiſon envers leur ſenſible & magnanime bienfaiteur. Leur chemin fut arrofé de larmes de reconnoiſſance; & les échos de la montagne retentirent des vœux qu'on adreſſoit au ciel pour que le regne de Yaſous fût long & proſpere, & que la couronne fût à jamais portée par ſes deſcendans. Il faut remarquer que pendant la durée du regne de Yaſous, regne très-long, & rempli de troubles & de guerres, aucun prétendant au trône ne quitta la montagne, ni ne parut contraire aux vœux qu'ils avoient tous ſi volontairement formés.

LE Roi retira encore un autre avantage de ſa généroſité. Toute ſa Cour, tous les Grands de l'Empire eurent occaſion de voir les Princes qui pouvoient prétendre à la couronne, & en les comparant à Yaſous, ils convinrent unanimement que s'ils étoient dans le cas de s'aſſembler pour élire un Monarque, le choix ne pourroit tomber que ſur celui qu'ils avoient.

QUOIQUE le pays des Agows & des Damots ſoit en général plane & couvert de pâturages, chacune de leurs Tribus a quelque montagne, où aux premieres alarmes des ennemis, elle ſe retire avec ſes troupeaux. Les Gallas, voiſins de ces peuples au midi, n'en ſont ſéparés que par le Nil; & les Shangallas habitent les contrées baſſes, ſituées à l'occident. C'eſt donc principalement contre ces nations des

Gallas & des Shangallas que les Agows & les Damots ont beſoin de leurs fortereſſes naturelles.

CEPENDANT, ils ſont les ſeuls habitans de l'Abyſſinie qui cultivent à certains égards l'amitié des Shangallas. Ils ont même des endroits marqués où les deux nations ſe rendent pour trafiquer enſemble. Les Agows y portent du cuivre, du fer, de la verroterie, des peaux de bêtes; & ils y reçoivent en échange de l'or; car c'eſt au ſud & à l'oueſt de ces peuples qu'eſt le pays qui produit l'or, le plus près de l'Abyſſinie. Ce métal ne ſe trouve jamais dans l'Abyſſinie même.

YASOUS traverſant le pays des Agows, entra dans celui des Shangallas, où, ſuivant l'antique uſage des Abyſſiniens, il fit la chaſſe aux éléphans & aux rhinocéros. Il eſt vrai que ce fut toujours la premiere expédition du regne de ſes prédéceſſeurs; mais lui n'en fit que la ſeconde du ſien. Il avoit commencé l'exercice de ſon pouvoir d'une maniere bien plus noble. Il s'étoit ſignalé au pied de la montagne de Wechné, par des actes de généroſité & de bienfaiſance.

CE Prince étoit, dit-on, l'homme de ſon ſiécle qui avoit le plus de grace & d'habileté à manier un cheval. Auſſi, ſe diſtingua-t-il autant à la chaſſe des bêtes féroces, par ſon adreſſe & par ſon courage, qu'il s'étoit diſtingué, peu de tems auparavant, par les vertus aimables qui l'avoient rendu ſi cher aux Princes de ſon ſang. Par-tout où ce jeune Roi ſe préſentoit, il excitoit l'enthouſiaſme. Les moines, les hermites, prophetes de malheur, n'avoient encore oſé lui

prédire rien de ſiniſtre : mais tout le monde ouvroit la bouche pour annoncer que ſon regne ſeroit glorieux & brillant ; & on n'avoit pas beſoin pour cela de prétendre au don de prophétie.

La ſeconde année de ſon regne, Yaſous entra en campagne avec une armée peu nombreuſe, mais bien choiſie. Les Edjows & les Wollos, deux des plus puiſſantes Tribus des Gallas méridionaux, profitant de l'abſence du Ras Anaſtaſius, étoient entrés en Amhara par un défilé des montagnes, à côté duquel eſt Melec Shimſa, l'une des principales villes de cette province.

Le Roi laiſſant au vieux Ras le ſoin de commander dans Gondar, ſe chargea d'aller lui-même ſecourir l'Amhara ; & prenant avec lui toutes les troupes qu'il trouva ſur ſon paſſage, il arriva à Melec Shimſa, avant que les Gallas euſſent aucune connoiſſance de ſa marche. Les Gallas choiſiſſent toujours pour camper les terreins les plus unis, parce qu'ils n'ont que de la cavalerie. Mais la province d'Amhara eſt remplie de hautes montagnes, & on ne peut y entrer que par des défilés très-étroits. Le Roi, au lieu de s'amuſer à marcher droit aux ennemis, gagna les hauteurs, & les laiſſa s'avancer dans les vallées, pillant & brûlant tous les villages & les égliſes qu'ils trouvoient ; & lui s'empara du paſſage par lequel il ſavoit qu'ils feroient leur retraite. Il mit en embuſcade avec lui un corps de troupes redoutables, & il plaça en outre, à l'entrée de la gorge où le terrein étoit très-eſcarpé, ſa meilleure infanterie, armée de lances & de carabines. Non content de cela, il diviſa ſa cavalerie, dont il donna

donna la moitié à conduire au Kaſmati Demetrius, & il prit le reſte ſous ſon commandement. Puis il ſe cacha avec ſes troupes dans un bois, à environ un demi-mille de l'entrée du défilé, & il ordonna à Demetrius de fondre tout-à-coup ſur les Gallas & de reculer ſoudain, comme s'il étoit effrayé de leur nombre, & s'il vouloit ſe ſauver dans les montagnes.

DEMETRIUS trouvant pluſieurs partis de Gallas diſperſés dans la plaine & occupés à ravager le pays, tomba ſur eux, en maſſacra beaucoup, & arriva ainſi au milieu de leur armée. Les Gallas ſortirent alors de toutes parts & couperent la retraite au Général Abyſſinien qui fut tué ſur la place, après avoir combattu avec la plus grande valeur. Son parti, très-diminué, s'enfuit, mais d'une maniere qu'on ne pouvoit prendre pour un ſtratagême. Les Gallas les pourſuivirent de très-près, & entrerent avec eux dans le défilé, croyant alors leur avoir coupé toute retraite dans leur province. Mais ils furent bientôt accueillis par les coups de fuſils qui partoient du milieu des bois & par les lances qui ſortirent de tous les côtés de la montagne.

AU premier bruit de la mouſquetterie, le Roi s'avança promptement & trouva les Gallas dans la plus grande confuſion, & ſongeant à regagner la plaine. Il ne leur en donna pas le temps; & ces barbares furent aiſément exterminés par les troupes fraîches de Yaſous & par les habitans de la province qui s'étoient joints au Roi, & que la vengeance rempliſſoit de fureur. Environ ſix mille Gallas reſterent ce jour-là ſur le champ de bataille; & on en conduiſit quelques-uns à Gondar, qui furent vendus avec mépris, comme de vils eſclaves. Le Roi ne perdit que fort peu de monde, à l'ex-

ception des ſoldats qui furent tués avec Demetrius, & dont il entendit raconter la perte ſans témoigner aucun regret : « J'ai averti cet homme, dit Yaſous, de ſe faire voir & de » ſe retirer. Si j'avois cherché là une victoire, j'y aurois » moi-même conduit mon armée. Je marche contre les Gal- » las, non en Roi, mais en exterminateur, parce que je ne » veux que les exterminer. »

QUOIQUE Yaſous fût fermement attaché à ſon opinion ſur la religion, ou pour mieux dire, ſur les diſputes inintelligibles des moines, il laiſſoit chaque ſecte penſer à ſa fantaiſie, & vraiſemblablement il les dédaignoit en ſecret toutes les deux.

MAIS les moines de S. Euſtatihus étoient bien éloignés de cet eſprit de tolérance. Ils regarderent comme une marque de mépris que le Roi leur donnoit, la maniere dont il venoit de dépoſer l'Acab Saat Conſtance & l'Itchegué Tzaga Chriſtos. Ils reſſentirent non moins d'indignation en voyant l'Abuna Sanuda, l'un de leurs plus zélés partiſans, ſous le règne d'Hannès, changer tout-à-coup de ſentiment, ſe déclarer implicitement pour l'opinion de Yaſous, & augmenter, par ce moyen, le nombre & le crédit de leurs adverſaires. Ils dirent qu'ils ſouffriroient toute choſe au monde, plutôt que de vivre ſous un Roi qui ſe montroit ſi favorable à l'ordre de Debra Libanos. C'étoit pourtant le tour de ces derniers d'avoir l'avantage ; car Hannès avoit eu plus d'attachement & de partialité pour les Euſtathiens, que jamais Yaſous n'en montra pour aucun ordre de moines.

Les principaux auteurs de ces murmures séditieux étoient l'Abbé Tebedin, Supérieur du monastere de Gondga, & le Kasmati Wali, Gouverneur du Damot, & Galla de naissance. Ces deux fanatiques turbulens ayant mis dans leur parti les Agows & toute la province de Damot, passerentle Nil, l'un à Goodero, & l'autre à Basso, se réunirent & proclamerent Roi un petit-fils de Socinios, nommé *Isaac*. Ce Prince n'avoit jamais été envoyé dans la montagne, parce que son pere se trouvant libre, quand Facilidas exila ses freres à Wechné, il s'enfuit chez les Gallas, où il vécut dans l'obscurité, attendant une conjoncture favorable pour déclarer sa naissance & réclamer la couronne.

Les Gallas qui ne cherchoient qu'un prétexte pour faire des incursions en Abyssinie, saisirent promptement cette occasion, & parurent en foule de tous côtés. L'armée d'Isaac fut donc bientôt très-considérable, & les Agows & les Damots n'attendoient qu'à le voir passer le Nil pour se joindre à lui. La rébellion alloit enfin devenir générale, si la vigilance du Roi ne s'y étoit opposée. A la premiere nouvelle, il courut aux armes; & il étoit déja sur les bords du Nil, que les Gallas n'avoient pas encore eu le temps de le traverser pour se réunir à leurs confédérés.

La présence de Yasous en imposa tellement aux Agows & aux rebelles du Damot, qu'ils n'oserent pas faire le moindre mouvement, quand ce Prince passa le fleuve pour entrer dans le pays des Gallas. Il est vrai que ne le croyant point instruit de leurs desseins, ils se flatterent que s'il triomphoit des Gallas, il repasseroit au milieu d'eux sans leur faire le

moindre mal; & que ſi au contraire il étoit vaincu, ils pourroient lui couper la retraite.

MAIS les Gallas qui s'étoient attendus à combattre une armée fatiguée & à demi-ruinée par les Agows, vivant ſur la rive oppoſée du fleuve, ne la virent pas plutôt venir vers eux, dans toute ſa force, qu'ils ſongerent combien il y avoit de danger & peu d'avantage pour eux à faire de leur pays le théâtre de la guerre. Auſſi-tôt, pluſieurs d'entr'eux déſerterent & allerent faire leur paix avec Yaſous. Ceux qui demeurerent fideles à Iſaac, étoient en petit nombre, & furent aiſément diſperſés. Pour Iſaac, lui-même, pris & mené au Roi, il fut livré aux ſoldats qui lui donnerent ſoudain la mort à coups de ſabre. L'ennemi ne put perdre en cette occaſion que peu de monde; & le Kaſmati Maziré fut le ſeul Officier tué du côté du Roi.

L'ANNÉE 1685, qui fut la cinquieme du regne de Yaſous, ſe paſſa ſans qu'il y eût aucune expédition militaire. Yaſous avoit pardonné à l'Abbé Tebedin & au Kaſmati Wali; & les moines lui ayant demandé une convocation du clergé, il la leur accorda. Mais à peine l'aſſemblée eut-elle commencé, que le Roi voyant qu'elle ne produiroit que de vaines diſputes & des invectives, prononça ce diſcours d'un ton calme & plein de fermeté: « Vos diſputes ſont ſi » embrouillées & ſi peu édifiantes, que je doute qu'elles » ſoient fondées ſur l'Ecriture-Sainte. Ce qui augmente même » mes ſoupçons, c'eſt que le Patriarche d'Alexandrie ne » s'en inquiéte nullement, & ſemble même ne pas les » connoître, non-plus que l'Abuna ne les connoiſſoit en arri-

» vant en Abyſſinie. Toutefois, ſi vos opinions diverſes ſont » fondées ſur l'Ecriture, l'une d'entr'elles doit être fauſſe; » & ſi l'une eſt fauſſe, elles peuvent également l'être toutes » les deux. Ainſi, j'ai réſolu de choiſir pluſieurs moines des » plus diſtingués dans les deux partis, pour qu'en préſence de » l'Itchegué & de l'Abuna, ils examinent les livres ſaints, » & qu'ils reglent les principes qui pourront déſormais être » admis par les partis oppoſés. »

CETTE propoſition fut très-applaudie; & dès le lendemain, le Roi donna ordre à deux moines de Debra Libanos, qui étoient alors à Gondar, à l'Abbé Tebedin, à Coſmas d'Aruana, à l'Abuna Sanuda & à l'Itchegué, de ſe rendre immédiatement à Debra Mariam, île du lac Tzana, où ils pouvoient diſcuter tranquillement leurs opinions & fixer les points propres à être admis par les partis rivaux. Puis, ſans laiſſer à ces Prêtres le temps de répliquer, il congédia l'aſſemblée & ſe mit à la tête de ſes troupes.

QUOIQUE parfaitement inſtruit de la part qu'avoient pris à la rébellion d'Iſaac les habitans du Damot, une grande partie des Agows, & ſur-tout la Tribu déſignée ſous le nom de *Zeegam*, Yaſous fut ſi bien diſſimuler, qu'ils crurent, preſque tous, qu'il ignoroit leurs torts, ou que du moins, il ne ſe ſoucioit pas de les punir, puiſqu'à ſon retour du pays des Gallas, il avoit traverſé le Damot, ſans témoigner aucune animadverſion, ſans ſouffrir que ſes troupes commiſſent la moindre hoſtilité. Il paſſa de même cette fois-ci dans le canton des Zeegams, & il marcha contre les Shangallas Geeſas & Wumbaréas.

CES deux Tribus ſont peu connues. Payens comme le reſte des Shangallas, les Geeſas & les Wumbaréas, elles adorent le Nil & un certain arbre, & elles ont un langage particulier. Leurs cheveux ſont laineux, leur peau eſt extrêmement noire. D'une haute ſtature & très vigoureux, ils ont le front reſſerré, os des joues élevés, le nez plat, la bouche grande & les yeux fort petits. Avec tous ces traits, un air plein de vivacité & de gaieté les rend plus agréables que le reſte des noirs. Leurs femmes ſont très-paſſionnées, & ſe vendent beaucoup plus cher que les autres négreſſes.

LE pays qu'habitent ces Tribus eſt borné au midi par le Metchakel; à l'occident, par le Nil; à l'orient, par le Sérako & par une partie du Gueſgué & du Kuara; & au nord, par le Belay, le Guba & par le territoire des Hamidgés (1) du Sennaar. Les Geeſas & les Wumbaréas font des invaſions fréquentes en Abyſſinie, & enlevent les enfans des Agows, qu'ils vont vendre à Guba, aux Mahométans; car les Mahométans portent à Guba du fer & des étoffes groſſieres de coton, & ils en tirent de l'or & des eſclaves.

LES Geeſas habitent les rives du Nil & l'appellent de leur nom *Geeſa*, nom qui lui eſt également donné par les Agows du petit diſtrict de Geesh, où le fleuve prend ſa ſource. Les Geeſas n'ont jamais été en paix avec l'Abyſſinie. Ils ſont gouvernés par les chefs de leurs familles, & ils vivent ſéparément, par rapport à la chaſſe; auſſi n'a-t-on point de peine

(1) C'eſt le nom des Negres payens qui vivent près des frontieres ſud-oueſt du Sennaar.

à les vaincre. Les hommes portent un petit morceau de toile de coton autour des reins, & ont le reſte du corps tout nud. Les nuits ſont très-froides dans leur pays, & ils les paſſent autour de grands feux. Comme la mouche Zimb n'eſt pas ſi dangereuſe là que du côté du Levant, ils ont quelques chevres. Leurs armes ſont l'arc & la fleche, la lance & une grande pique de bois, ayant au bout un pommeau auſſi gros qu'une tête d'homme. Ils adorent, ainſi que je l'ai déja dit, le Nil, mais non pas d'autre riviere. Leur nom de Geeſa qu'ils lui donnent, ſignifie le premier fabricateur ou le Créateur. Ils attribuent à l'eau de ce fleuve la vertu de guérir la plupart des maladies.

A l'orient des Geeſas ſont les Wumbarcas, dont le pays s'étend juſques au Belay.

YASOUS attaqua d'abord les Gallas. Il en prit une partie & diſperſa le reſte. Enſuite tournant à droite, il marcha contre les Wambaréas, & trouva quelque réſiſtance dans les gorges étroites des montagnes. Il y perdit même le Kaſmati Koſté, homme d'une naiſſance obſcure, mais que ſon mérite avoit élevé aux premiers emplois. Cet Officier fut tué d'un coup de fleche.

LE Roi repaſſa le Nil, traverſa le pays des Agows Zeegams d'une maniere auſſi paiſible que la premiere fois; & ſans donner la moindre occaſion de ſoupçonner ſes deſſeins, il alla camper à Ibaba. C'eſt là qu'il avoit convoqué une aſſemblée du Clergé pour que les prêtres chargés d'examiner les points de controverſe, & de chercher les moyens d'opérer une conciliation, fiſſent leur rapport. L'Abuna, l'Itchegué

& tous ceux qui avoient été à Debra Mariam, parurent devant le Roi : mais quoique tout ſe fût paſſé paiſiblement dans l'iſle, dès que ces prêtres furent devant l'aſſemblée, leur zele ardent ſe déploya avec toute ſa violence. D'un côté Ayto Chriſtos & l'abbé Welled Chriſtos de Debra Libanos; de l'autre Tebedin & Cosmas commencerent une diſpute ſur l'incarnation; & d'argument en argument la choſe dégénera en véritable ſédition.

Le turbulent Tebedin, laiſſant la religion à part, parla avec véhémence de leur retraite à Debra Mariam & s'en plaignit comme d'un exil cruel. Le Ras Anaſtaſius, l'Abuna Sanuda, & les hommes les plus ſages des deux partis répondirent à Tebedin, & blâmerent la maniere dont il oſoit parler du Roi; & à l'iſſue de l'aſſemblée Yaſous fit charger de fers le fanatique qui l'avoit inſulté & l'envoya priſonnier dans une montagne. Il retourna enſuite à Gondar.

Il y avoit neuf ans que Yaſous regnoit lorſqu'il parut une comete (1), remarquable par ſa grandeur, par ſa clarté reſplendiſſante, & par la longueur prodigieuſe de ſa queue. C'étoit la premiere qu'on eût obſervée à Gondar; & elle fut vue deux jours avant la fête de St. Michel, jour où l'armée Abyſſinienne a coutume d'entrer en campagne. Ce phénomene répandit une alarme générale. Les prophetes, qui juſqu'alors avoient été très-diſcrets, crurent qu'il ſeroit honteux pour eux de garder plus long-tems le ſilence. Ils prédirent donc

(1) En 1682.

comme

comme une vérité infaillible & décidée de toute éternité, que la campagne qui alloit commencer offriroit une ſcene de carnage plus longue & plus terrible que toutes les guerres qui avoient déjà enſanglanté l'Abyſſinie. Mais que les torrents de ſang qui alloient couler ſous les pas du Roi ſeroient arrêtés par ſa mort; & que ce Prince ne reverroit jamais Gondar.

L'EXPÉDITION de Yaſous étoit encore un ſecret; & les ſiniſtres préſages des moines acquirent un grand crédit parmi le peuple. Mais le Roi penſoit différemment. Toutes les ſollicitations qu'on lui fit pour l'engager à différer ſon départ de quelques jours, furent inutiles. Il répondit avec ironie: » Fi donc! vous avez tort. Il faut donner beau jeu à la » comete. Uſons-en bien avec elle, ſans quoi elle ne paroî- » troit plus; & alors les gens oiſifs & les vieilles femmes » n'auroient plus de quoi s'amuſer ».

IL partit donc de Gondar le jour qu'il avoit déjà fixé. A peine étoit-il à Amdaber, à peu de journées de diſtance de ſa capitale, qu'un courier lui apporta la nouvelle de la mort de ſa mere. Auſſi-tôt il reprit le chemin de Gondar, & après avoir payé à ſa mere le tribut de douleur que lui devoit ſa tendreſſe, il la fit enterrer avec la plus grande pompe dans l'iſle de Mitraha.

QUOIQUE les prophetes ſe fuſſent un peu trompés dans leurs prédictions, ils ne perdirent point courage. Il n'y avoit point, à la vérité, eu du ſang répandu. Le Roi n'étoit pas mort avant de retourner à Gondar. Mais ſa mere venoit de

mourir, & c'étoit preſque la même choſe. La mépriſe ne devoit pas ſembler bien grande, lorſque d'après l'autorité d'une comete, on ne ſe trompoit que ſur le ſexe de la perſonne dont on annonçoit la mort; & une Reine au lieu d'un Roi, ne pouvoit pas non plus être regardée comme une erreur de calcul. Quant au ſang verſé, & au trépas du Roi, ils avouoient qu'ils en avoient fixé le terme trop près : mais que cela arriveroit quand il plairoit à Dieu, dans un tems ou dans un autre.

TOUT le monde convenoit que ces explications étoient les meilleures qu'on pût donner. Le Roi étoit le ſeul qui ne les approuvoit pas, parce qu'il voyoit clairement de la malice dans la prédiction de ſa mort & de la perte certaine de ſon armée, au moment où il alloit entrer en campagne. Néanmoins il déguiſa ſon reſſentiment ſous l'air de dériſion avec lequel il attaquoit ſans ceſſe les prétendus devins. Après s'être informé exactement du jour de la mort de ſa mere, il dit à ſon Kéés Hatzé, ou Chapelain : » Comment eſt-il » poſſible que la comete ait prédit la mort de ma mere, puiſ- » que ma mere eſt morte quatre jours avant que la comete » ait paru ? » — Une autre fois, parlant au même Prêtre : » Je crains bien, dit-il, que vous ne faſſiez trop d'honneur » à ma mere aux dépens de la religion. Convient-il de croire » que la même étoile qui ſe montra avec tant d'éclat à la » naiſſance du Chriſt, ait reparu tout exprès pour annoncer » la mort de la fille de Guebra Maſcal ? » — Ces diſcours railleurs & pluſieurs autres ſemblables, que les viſionnaires regardoient comme des impiétés, humilierent tellement le Chapelain Koſté, grand protecteur des rêveurs & des devins,

qu'il abandonna ſa place pour aller vivre parmi les hermites du déſert de Werk-Leva, près des frontieres du Sennaar, & étudier l'aſpect des étoiles plus à ſon aiſe.

BIEN que nous n'ayons pas pour la comete vue à Gondar, le reſpect ſuperſtitieux des fanatiques Abyſſiniens, nous ne la traiterons pourtant point avec le mépris que Yaſous fut trop prompt à lui témoigner. Nous nous ſervirons même d'elle, en rendant grace à l'hiſtorien qui a cité ſon apparution. Nous eſſayerons, par ſon moyen, d'établir notre chronologie en oppoſition à celle des Écrivains catholiques, qui ſont obligés de s'en rapporter à des dates incertaines, & à des oui-dire, pour tout ce qui s'eſt paſſé avant l'arrivée des Miſſionnaires en Abyſſinie.

YASOUS le Grand, dont nous écrivons maintenant l'hiſtoire, monta ſur le trône après la mort de ſon pere Hannès, en 1680. La neuvieme année de ſon regne étoit donc l'année 1689.

Hedar eſt le troiſieme mois des Abyſſiniens, & répond à notre mois de Novembre. Or le douzieme jour d'Hedar eſt la fête de Saint Michel Archange, & ce douzieme jour d'Hedar eſt préciſément notre huitieme jour de Novembre.

GONDAR eſt par les 12 degrés 34 minutes 30 ſecondes nord de latitude, & par les 37 degrés 33 minutes 0 ſecondes de longitude du méridien de Greenwich. La maniere dont la comete étoit embraſée, prouve certainement qu'elle

étoit très-près du ſoleil, & qu'elle alloit vers ſon perihelie, ou revenoit vers ſon aphelie. Toutefois par la grandeur de ſa queue, toujours croiſſante, nous pouvons auſſi conjecturer qu'elle s'avançoit vers le ſoleil, & étoit bien près de ſe trouver en conjonction avec lui.

Nous devons donc conclure que, malgré la rapidité de ſa courſe, la comete a été vue un peu avant le 6 de Novembre, c'eſt-à-dire deux jours avant la fête de Saint Michel. Mais ceci dépend de la température. Quoique les pluies du tropique ceſſent le premier de ſeptembre, le ciel eſt encore couvert de nuages en Octobre; ce n'eſt même qu'à la fin de ce mois, & principalement pendant la nuit, que tombent les dernieres ondées qui chaſſent les fievres du Dembea, purifient l'air & permettent aux armées d'entrer en campagne. Il eſt probable que la comete n'ayant d'abord que peu de clarté & point de queue, parce qu'elle étoit encore loin du ſoleil, ne pût être viſible à l'œil nud : elle ne le devint que lorſque s'approchant de ſon perihelie, elle remplit le ciel de ſa queue & de ſa ſplendeur.

L'on trouve en effet dans les Auteurs Européens (1), qu'il parut en 1689, une comete, dont l'orbite a été calculé par M. Pingré, & qui arriva à ſon perihelie le 1er. Décembre; de ſorte qu'elle devoit s'avancer très-enflammée & avec une violente rapidité vers le ſoleil, quand elle fut obſervée à Gondar le 6 Novembre.

(1) Aſtronomie de M. de la Lande, liv. 19, pag. 366.

Ces divers rapports ſont plus que ſuffiſans pour conſtater l'identité de cette comete. C'eſt un phénomene trop rare, pour qu'on puiſſe s'y méprendre. Or, nous en concluons, que la neuvieme année du regne d'Yaſous I$_{er}$. fut l'an 1689 de l'ere chrétienne, ainſi que nous l'avons établi dans notre chronologie, d'après les annales Abyſſiniennes. S'il y a quelqu'erreur, du moins, elle ne peut être d'aucune conſéquence pour les lecteurs, ni influer ſur le récit des événemens.

L'année ſuivante fut ſignalée par une alarme ſoudaine, qui ſe répandit d'un bout à l'autre du royaume, ſans qu'elle eût pourtant un fondement réel. Les Gallas, diſoit-on, étoient entrés en Gojam par pluſieurs endroits à-la-fois avec une armée innombrable, & ravageoient toute la province; & ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'eſt que le Nil étoit alors débordé. Le Roi ſe mit en marche : mais il apprit bientôt que toute cette hiſtoire étoit l'effet d'une terreur panique. L'armée innombrable de Gallas ſe bornoit à une petite bande de voleurs de cette nation, qui avoient effectivement paſſé le Nil ſuivant leur coutume, les cavaliers ſur leurs chevaux, & les fantaſſins en s'accrochant aux queues des chevaux, ou portés ſur des peaux de boucs remplies de vent. Ces barbares ſurprirent quelques petits villages, dont ils maſſacrerent les habitans, & ſoudain ils regagnerent l'autre bord du fleuve. Mais l'alarme ſe répandit au loin; & il y avoit des gens à Gondar qui auroient volontiers juré qu'ils avoient vu les égliſes & les cités en feu, & une nombreuſe armée de Gallas marchant vers Ibaba, lors même qu'il n'y avoit pas un ſeul Galla en Gojam.

CEPENDANT, ſoit que Yaſous conſidérât l'incurſion de ce petit détachement de Gallas, dans une ſaiſon défavorable, & la terreur qu'ils avoient répandue, comme un artifice pour détourner ſon attention de quelqu'entrepriſe plus dangereuſe, ſoit qu'il voulût profiter de cette circonſtance pour mieux cacher ſes deſſeins, il enjoignit à tous les habitans de la province de Gojam, en état de porter les armes, de venir le joindre à Ibaba le 7 Janvier, tems le plus favorable pour entreprendre une expédition dans le pays des Gallas; & en attendant que ſon armée fût aſſemblée, il ſe retira dans l'iſle de Dek, au milieu du lac Tzana.

TANDIS que le Roi étoit dans cette iſle, pluſieurs moines mécontens, qui avoient été bannis pour s'être ligués avec le ſéditieux Tebedin, vinrent trouver ce Prince & le prierent de convoquer une nouvelle aſſemblée du Clergé pour les entendre. Ils avoient amené pour appuyer leur demande, Arca Denghel de Debra Samayat. Le Roi répondit, qu'il conſentoit à convoquer l'aſſemblée, mais à condition que l'Abuna promettroit de s'y rendre; & comme ce Prélat étoit alors à Debra Mariam, il les envoya vers lui, pour ſavoir quelles étoient ſes intentions.

MAIS l'Abuna, qui n'attendoit rien de bon de ces ſortes d'aſſemblées, & qui ſavoit combien elles étoient déſagréables au Roi, refuſa abſolument d'y aſſiſter. Alors les moines revinrent auprès du Roi, le conjurant d'uſer de ſes droits pour aſſembler le clergé, ſans s'inquiéter davantage de l'Abuna. Mais il leur répondit ſéverement, qu'il ſavoit bien

qu'il avoit le droit d'aſſembler ſes ſujets ſans autre raiſon que ſa ſeule volonté; que cependant, quand il s'agiſſoit de ſtatuer ſur des matieres de religion, il s'étoit fait une regle de ne point convoquer d'aſſemblée ſans que l'Abuna y fût préſent, ou du moins y conſentît. En achevant ces mots, il leur donna ordre de ſe retirer.

Les Grands qui étoient alors auprès de Yaſous, lui conſeillerent de faire charger de fers ces moines tracaſſiers, pour avoir oſé paroître en ſa préſence ſans ſon conſentement : mais le Monarque ſe contenta de les renvoyer dans les divers lieux de leur banniſſement. Le 10 Janvier il quitta l'iſle de Dek & ſe rendit à Ibaba, qui n'en eſt qu'à deux journées de chemin. Cependant, ſoit que les Gallas n'euſſent point projetté d'invaſion, ſoit qu'ils fuſſent épouvantés des préparatifs & de la préſence de Yaſous, & qu'ils ne ſe cruſſent pas même en ſûreté dans leur propre pays aucun d'eux ne paſſa le Nil, aucun ne cauſa le moindre trouble, ni dans le Gojam, ni dans le Damot.

L'empire entier croyoit l'attention du Roi captivée par les Gallas & les Shangallas, contre leſquels il avoit déjà fait pluſieurs campagnes avec tant de diligence & de bonheur : mais ſes expéditions avoient un motif plus important à ſes yeux, & dont le ſecret étoit encore au fond de ſon cœur, lors même que ceux qui en étoient l'objet l'avoient oublié. Toutes ſes marches contre les Shangallas n'étoient qu'un moyen pour endormir ceux qu'il regardoit comme ſes principaux ennemis, & pour pouvoir mieux leur porter le coup qu'il leur deſtinoit.

Six ans s'étoient déjà écoulés depuis que les Agows, & sur-tout la plus puissante de leurs tribus, celle des Zeegams, s'étoient joints aux habitans du Damot & aux Gallas, pour mettre la couronne de Yasous sur la tête du Prince Isaac, qui, comme on l'a vu, perdit la vie à la suite d'une bataille qu'il livra au Roi sur les rives du Nil. Il faut se ressouvenir que le pays des Agows est en général ouvert, rempli de plaines fertiles, & arrosé par un grand nombre de belles rivieres. Il y a quelques collines, mais l'inclinaison en est douce; & l'on ne voit dans le territoire de chaque tribu qu'une seule montagne escarpée, que la nature semble y avoir placée exprès pour leur servir de réfuge contre leurs ennemis mortels, les Gallas & les Shangallas. Cette description exacte du pays des Agows convient sur-tout au canton habité par la tribu des Zéegams, la plus puissante, la plus riche & la plus commerçante de toute la nation.

Ce n'est point une seule montagne, mais une chaîne considérable de montagnes, qui coupe le pays en deux. Le pied de ces montagnes, jusqu'à moitié de leur hauteur, est couvert de buissons, de bambous, de roseaux, de nopals, d'aloës, d'acacias, hérissés d'épines, & de plusieurs arbustes entremêlés de Kantuffas (1), chardons d'une extrême beauté, qui seuls, lorsqu'ils croissent en abondance, suffisent pour arrêter la marche d'une armée. Au milieu de tous ces végétaux sont des sentiers connus des habitans seuls, & qui conduisent sur les montagnes, où l'on trouve de profondes

(1) Voyez l'article du Kantuffas, dans l'Appendix.

cavernes ;

cavernes, commencées probablement par la nature, & achevées par l'induſtrie humaine. L'entrée de ces cavernes eſt cachée par des buiſſons, des roſeaux, du liere ſauvage. Les chevaux & les cavaliers y ſont en ſûreté; & le ſommet des montagnes, plane & traverſé par des ruiſſeaux, eſt bien cultivé & hors de la portée de l'ennemi. A la premiere alarme les Agows conduiſent leurs troupeaux ſur leurs ſommets, & cachent leurs femmes & leurs enfans dans les cavernes, où le bétail eſt mis également, ſi l'ennemi s'approche de trop près; car il y a de ces cavernes qui peuvent contenir cinq cents bœufs, ainſi que les gens à qui ces troupeaux appartiennent. Enſuite les hommes deſcendent vers le pied des montagnes, & ſe tiennent cachés parmi les arbuſtes & les halliers, d'où ils font des ſorties ſur l'ennemi toutes les fois que l'occaſion leur ſemble favorable.

Le Roi avoit ſouvent aſſemblé ſon armée à Ibaba, qui n'eſt qu'à quatre journées de marche du canton des Zéegams. Il avoit plus fait, il avoit paſſé près de leur montagne, & étoit revenu par l'autre côté, dans ſa campagne contre les Géeſas & les Wambaréas; mais il s'étoit bien gardé d'y commettre le moindre acte d'hoſtilité, ni de témoigner qu'il fût fâché contre les habitans. Pour mieux les tromper encore, il donna rendez-vous à ſon armée à Eſté, dans le Begemder; & il fit dire au Kaſmati Claudius, gouverneur du Tigré, de venir le joindre avec toutes ſes forces, lorſqu'il apprendroit qu'il étoit arrivé à Lama, grande plaine qui s'étend au pied de la haute montagne du Lamalmon, non loin des bords du Tacazzé. Il envoya auſſi en ſecret, ordre au Kaſmati Claudius, au Kaſmati Dinnuo Chriſtos, à Adera & à Qua-

quera Za Menfus Kedus, de s'informer de quel côté on trouvoit de l'eau dans le Betcoom, & s'il y en auroit aſſez pour ſon armée. Le Betcoom eſt le nom que les Abyſſiniens donnent au territoire des Shangallas orientaux, territoire adjacent aux provinces de Siré & de Tigré. Par cette manœuvre les Zéegams furent pleinement déçus. Les perſonnes les plus clairvoyantes prévirent que le Roi vouloit attaquer le Laſta; d'autres, qui ſavoient le ſecret de l'eau, étoient ſûres qu'il ne marchoit que contre les Shangallas.

YASOUS étant parti d'Ibaba, traverſa le Nil à la ſeconde cataracte, au-deſſous de Dara, où il y a un pont. Puis entrant dans le Begemder, il joignit ſon armée à Eſté pendant qu'elle ſuivoit le chemin qui conduit directement du pays des Agows & des Damots, dans le Laſta. Mais il ne fut pas plutôt arrivé à Eſté, qu'il changea de route pendant la nuit & revint ſur ſes pas, traverſant le pays de Maitsha, & paſſant le Nil, pour la ſeconde fois, à Goutto, au-deſſus de la premiere cataracte.

DANS la matinée du 3 Mai, après ſix jours d'une marche forcée, pendant leſquels il n'avoit pas campé une ſeule fois, Yaſous entra, avec toute ſon armée, dans le canton des Zéegams. Il y trouva tout dans la plus parfaite ſécurité. Les habitans étoient avec leurs troupeaux dans la plaine & dans les villages. Les premiers qui ſe préſenterent furent tous paſſés au fil de l'épée. On prit les principaux conſpirateurs, dont on vendit publiquement les femmes & les enfans, pour ſervir à jamais comme eſclaves. Le Roi retenant alors auprès de lui les plus riches Zéegams, pour lui répondre

de ſix années de tributs qui lui étoient dûes, les condamna à une amende de ſix mille bœufs, qu'on lui fournit ſoudain. Puis raſſemblant ſon armée, il envoya avertir les chefs du Damot de venir au-devant de lui, avant qu'il entrât dans leur territoire, & de lui amener des ôtages pour la contribution qu'il avoit réſolu de leur faire payer, ſans quoi il mettroit tout à feu & à ſang chez eux. Le même jour il alla camper à Aſſoa, lieu ſitué au midi des ſources du Nil, & ſéparé du Damot par la chaîne de montagnes d'Amid-Amid.

Les peuples du Damot, habitant un pays découvert, uni & ſans défenſe, n'eurent d'autre parti à prendre que d'implorer la clémence de Yaſous, qui les ayant condamnés à lui payer 500 onces d'or & 100 bœufs, emmena avec lui, les principaux d'entr'eux, pour lui ſervir d'ôtages.

S'éloignant enſuite des ſources du Nil, qui étoient à ſa droite, Yaſous paſſa par Dengui, par Fagita, par Arooſi. Il traverſa la riviere de Kelti, & laiſſant ſur ſa gauche le pays des Agows & des Atchefers, il retourna à Gondar par le Dingleber. Là il donna deux mille têtes de bétail aux Egliſes de Tecla Haimanout & de Yaſous, qui étoient les plus près du palais; & il diſtribua le reſte à l'Itchegué Hannès, aux Juges, aux Officiers de ſa maiſon, à tout le monde enfin, ſans réſerver rien pour lui-même. Comme on étoit alors au 25 de Juin, & que la pluie tomboit continuellement, le Roi réſolut de paſſer le reſte de l'hiver dans ſa capitale, pour régler les affaires de l'Egliſe.

CETTE année là Yasous renonça à son expédition contre les Shangallas, à laquelle il s'étoit préparé tandis qu'il projettoit de surprendre les Zéegams. Ces Shangallas que vouloit attaquer Yasous, sont les Troglodytes de la partie orientale de l'Abyssinie, qui s'étend du côté de la mer Rouge, au midi du Walkayt, du Siré, du Tigré & du pays du Baharnagash, jusqu'aux montagnes des Hababs. La plus puissante de toutes les Tribus des Shangallas orientaux est comprise sous le nom général de Dobenah. La tribu de Baasas, que nous avons déjà dit habiter les rives du Tacazzé, est la seule qui partage avec les Dobenahs, la péninsule formée par le Tacazzé & par le fleuve Mareb. J'ai suffisamment décrit la maniere de vivre de ces nations, & la nature de leur pays. Ce pays est appellé le Kolla, par opposition au Daga, qui est le nom qu'on donne en général à la partie montueuse de l'Abyssinie.

YASOUS informé par le Kasmati Claudius, qu'il y avoit de l'eau en abondance dans le Betcoom, partit de Gondar le 29 Octobre, & passant par Deba & par Kosogué, se rendit à Tamama. Là, tournant à gauche, il alla camper près du village de Sidré, dans le voisinage des Shangallas. Puis donnant ordre d'allumer tous les feux dans son camp, pour mieux tromper l'ennemi, il suivit le chemin qui conduit vers le Mareb; & gagnant bientôt sur la gauche, il surprit le premier Décembre le village de Kunya. Yasous fut le premier qui attaqua l'ennemi, & il courut de grands dangers, car Mazmur, Capitaine de ses gardes, fut tué à ses côtés d'un coup de lance. Les soldats de Yasous voyant leur Roi en

péril, s'élancerent autour de lui pour le défendre. Ce Prince avoit déjà fait mordre la pouſſiere à deux Shangallas. Leur village fut emporté, & tous les habitans furent paſſés au fil de l'épée, parce qu'ils refuſerent tous de fuir, & qu'ils combattirent juſques au dernier ſoupir.

De Kunya, Yaſous marcha rapidement à Tzaada Amba (1), l'établiſſement le plus conſidérable de ces ſauvages. Là ils n'ont d'autre eau que celle qu'ils tirent du fleuve Mareb, qui, comme je l'ai obſervé ailleurs, prend naiſſance au-deſſus de Dobarwa, forme un cercle autour de cette ville, ſe perd tout entier dans le ſable, reparoît enſuite, & va un peu plus loin ſe perdre, pour la ſeconde fois, au nord-eſt près de Taka, dont il entretient l'eau des puits. Cependant, dans la ſaiſon des pluies, c'eſt-à-dire ſix mois de l'année, le Mareb remplit un lit large & profond, & ſe réuniſſant au Tacazzé, forme avec lui la pointe méridionale de l'ancienne iſle de Meroë.

Yasous ne fut pas moins heureux à Tzaada Amba, qu'il ne l'avoit été à Kunya. C'eſt dans ce dernier village qu'il célébra la fête de l'Epiphanie & celle de la bénédiction des Eaux, cérémonie conſtamment obſervée par l'Egliſe Grecque & par l'Egliſe Abyſſinienne, & au ſujet de laquelle on s'eſt juſqu'à préſent étrangement mépris.

De Kunya, où il avoit établi ſon camp, Yaſous attaqua

(1) La Montagne Blanche.

tour-à-tour les différentes tribus, dont ce lieu étoit la capitale. Il poursuivit les Zacobas, les Fadès, les Qualquous, les Sahalès; & il retourna ensuite à Tzaada Amba, résolu d'anéantir ces malheureux sauvages. Ceux qui avoient échappé au glaive, voyant que la résistance étoit vaine, se cacherent dans les inaccessibles cavernes de leurs montagnes, & dans l'épaisseur des bois, dont ils ne sortoient que la nuit, lorsqu'ils y étoient forcés par la soif. Mais le Roi, qui connoissoit leur besoin, & qui savoit qu'ils ne pouvoient tirer de l'eau que du Mareb, fit un cordon de ses troupes le long des bords du fleuve; de sorte que la plupart de ces infortunés moururent de soif, ou furent pris ou massacrés par les soldats Abyssiniens.

YASOUS voulut ensuite tenter de s'emparer du Betcoom, où étoient établies d'autres tribus de Shangallas, dont le nombre, la force & le courage étoient tellement redoutés, que jamais les armées Abyssiniennes n'avoient osé leur faire du mal, & s'étoient toujours arrêtées à leurs frontieres. Les tribus du Betcoom sont celles de Baïgada, de Dadé, de Ketfé, de Kiklada, de Moleraga, de Megaezbé, de Gana, de Selé, d'Hamta, de Shalada, d'Elmsi & de Lexté. La petite riviere de Lidda se précipitant du haut des rochers, quand elle est grossie par les pluies de l'hiver, s'est creusé de larges réservoirs dans la vallée, & les laisse remplis d'eau à la cessation des pluies. De sorte que les tribus voisines ne manquent pas plus d'eau que celles qui habitent les rives du Mareb & celles du Tacazzé. Ces choses avoient été entierement ignorées des Abyssiniens jusqu'au moment où le vigilant Yasous eut ordonné au

Kaſmati Claudius de bien reconnoître le pays. Il partit donc de Kunya, & alla camper ſur les bords du Lidda, qui après une courſe très-rapide tombe bientôt dans le Mareb.

Les Shangallas du Betcoom ne ſoutinrent point leur réputation. Epouvantés du ſort des tribus vaincuës, ils ſe diſperſerent dans les endroits les plus ſecrets & les plus deſerts. Malgré cela, le Roi en prit un grand nombre, qu'il fit maſſacrer, réſervant ſeulement les jeunes pour en faire des eſclaves.

En quittant le Betcoom, l'armée royale s'avança encore vers l'orient; & franchiſſant les montagnes d'Habab, elle deſcendit dans l'immenſe plaine qui ſe prolonge entre ces montagnes & la mer rouge. Yaſous s'arrêta là quelques jours pour chaſſer, & tua quelques élephants de ſa propre main. Enſuite tournant à gauche, il dirigea ſa marche vers Amba Tchou (1), la contrée des Takas.

Les Takas ſont une tribu de Paſteurs, qui vivent près des limites des pluies du tropique. Ils ne ſont point Arabes; ils ont des villages, & ils faiſoient autrefois partie des Paglas ou des Hababs. Leur langue eſt celle du Tigré; & enfin on les regarde maintenant comme dépendants du Senaar.

Tandis que Yaſous étoit dans le pays des Takas, il reçut

(1) La Montagne de Sel.

une nouvelle fâcheuſe. On vint lui apprendre qu'après qu'il avoit eu quitté les bords du Mareb, Muſtapha Gibberti, ſoldat Mahometan, au ſervice du Kaſmati Fœſa Chriſtos de Dedgin, s'étoit haſardé avec un petit nombre d'hommes à attaquer les Shangallas de Tzaada Amba, pendant qu'ils étoient encore accablés de leurs déſaſtres; que Muſtapha avoit d'abord tué deux ou trois de ces malheureux avec des armes à feu; ce qui leur avoit fait croire que c'étoit l'armée du Roi qui marchoit encore contr'eux : mais que ſe raviſant bientôt, & voyant que ce n'étoit qu'une petite troupe d'aventuriers, les Shangallas s'étoient raſſemblés, & n'en avoient pas laiſſé échaper un ſeul; qu'enfin profitant de leur avantage, ils avoient pris la ville de Dedgin, bleſſé le Kaſmati Chriſtos, & égorgé tous les habitans.

CEPENDANT le Kaſmati Claudius, gouverneur du Tigré, fut bientôt informé de cet événement. Caſſem, mahometan, étoit à la tête des Gibbertis, c'eſt-à-dire des mahométans de cette province, & il ne tarda pas à en venir aux mains avec les Shangallas. Il les tenoit ſerrés de près, & il avoit beaucoup d'eſpoir d'en triompher, quand Claudius parut avec une armée qui ſembloit par le nombre, être en état de mettre bientôt fin à la querelle. Mais à peine cette armée eut-elle commencé à combattre, qu'une terreur panique s'empara d'elle & lui fit prendre honteuſement la fuite. Caſſem & ſes Gibbertis continuerent à ſe battre, & furent tous tués juſques au dernier. Les Shangallas pourſuivirent alors les fuyards, & maſſacrerent une grande partie de l'armée Abyſſinienne. Le Kaſmati Claudius s'échapa; mais il abondonna ſon étendard, ſes

ſes tymbales ; & enfin toute la province reſta au pouvoir de l'ennemi.

SOUDAIN Yaſous ſe hâta de prendre la route du Siré. Sa préſence eut bientôt ramené l'ordre & la tranquillité dans cette province, que la terreur, excitée par l'approche des Shangallas, avoit déja fait à moitié abandonner. De Siré le Roi ſe rendit à Axum ; & il célébra dans cette ville ſes victoires ſur les Shangallas par des actions de grace qu'il rendit à Dieu, & par des fêtes magnifiques, qui durerent pluſieurs jours.

AU milieu de ces fêtes, Yaſous fut informé que Murat, l'un de ſes ſerviteurs, qu'il avoit envoyé dans l'Inde pour des opérations de commerce, venoit d'arriver à Maſuah ; & que le Turc Muſa, Naïb ou Gouverneur de l'iſle de Maſuah, le retenoit & avoit ſaiſi ſes marchandiſes, ſous quelques prétextes vexatoires. Il n'y a peut-être pas au monde une race de mécréans plus voleurs, plus impitoyables que ceux qui ſont à la tête du gouvernement de Maſuah. Mais Yaſous ſavoit trop bien le peu de reſſources de cette iſle, pour ne pas la mettre bientôt à la raiſon, ſans prendre la peine de marcher lui-même contr'elle. Après s'être bien fait rendre compte de toutes les circonſtances de la détention de Murat, il envoya ordre à l'abbé Saluce, à Guebra Chriſtos, & à Zarabrook d'Hamazen, gouverneur des diſtricts voiſins de Maſuah, de défendre, ſous peine de mort, qu'on portât aucune eſpece de proviſions dans l'iſle.

BIENTÔT la famine ſe fit ſentir, & les habitans de Maſuah

devoient s'attendre à mourir, à moins que les Abyſſiniens ne les ſecouruſſent. Le Nayb Muſa vit dans quel terrible embarras il s'étoit mis : mais la faim ne lui laiſſoit pas le tems de délibérer. Il n'y avoit que deux partis à prendre. Il falloit voir le Roi ou mourir ; & ſans héſiter, Muſa choiſit le premier. Il partit donc pour Axum, avec Murat & toutes les marchandiſes qu'il avoit ſaiſies. Il porta en outre des préſens conſidérables qu'il offrit au Roi. Ce Prince les accepta, & ſenſible à la ſoumiſſion du Nayb, il ordonna qu'on rouvrit ſoudain les communications entre l'Abyſſinie & Maſuah. Après quoi, il renvoya le Naïb en paix dans ſon île.

YASOUS eut à juger enſuite une affaire non moins importante. Le Kaſmati Claudius, Gouverneur du Tigré, fut accuſé & reconnu coupable d'avoir fui devant les Shangallas, & d'avoir abandonné ſon étendard & ſes tymballes, avant que le ſort de la bataille fût décidé. Indépendamment de cette lâcheté, Claudius avoit déja donné une très-mauvaiſe opinion de ſon caractere ; car, dans un moment où il avoit cru entrevoir une légere apparence de ſédition, il avoit donné ordre à ſes ſoldats de faire feu ſur des Prêtres d'Axum qui furent tués. De plus, ſous le regne d'Hatzé Hannès, pere de Yaſous, Claudius s'étoit rendu coupable de divers crimes à Emfras ; & ayant été condamné à mort, on le pendoit à un arbre, lorſqu'au moment même ſa grace arriva, on coupa la corde & il vécut. Tous ces faits étant bien avérés, Yaſous laiſſa vivre Claudius : mais il le priva de ſes emplois & il le condamna à un banniſſement perpétuel.

UNE nouvelle cauſe fut encore plaidée devant Yaſous.

Adera & ſes fils, qui ſe trouvoient proches parens du Roi, puiſqu'ils étoient nés d'Ozoro Keduſet Chriſtos, fille de Facilidas, furent accuſés, ainſi que Za Woldo, d'avoir abandonné leur pays aux bêtes féroces & aux Shangallas, qui depuis en avoient fait un lieu de rendez-vous, d'où ils faiſoient des incurſions juſques à Waldubba. Les preuves étoient certaines, & les coupables furent condamnés à mourir; mais le Roi commua leur peine & les fit renfermer pour le reſte de leurs jours dans une caverne de l'île de Dek.

YASOUS déclara en même temps tous les habitans nobles de la province de Siré, dégradés de leur rang. Il leur ôta les terres, les domaines qu'ils tenoient du Roi, ou qu'ils poſſédoient par quelqu'autre moyen, & il les confiſqua au profit de la couronne. Il réduiſit le gouvernement royal de la province en un gouvernement particulier, & il le réunit à celui du Tigré, dont le Gouverneur eut le pouvoir d'y placer un Shum ou Lieutenant, ſans aucune marque de dignité. Puis il donna le gouvernement du Tigré au Ras Ferès ou Commandant de la cavalerie.

LES divers exemples que le Roi venoit de donner ſucceſſivement de ſon courage, de ſon inflexible équité, du ſecret qu'il ſavoit garder dans ſes projets, & de la vengeance qu'il ne manquoit jamais de tirer de ceux qui l'offenſoient, le châtiment des Zeegams, les campagnes contre les Shangallas, la ſoumiſſion du Nayb de Maſuah, la punition du lâche Claudius & de l'indigne nobleſſe de Siré, tout enfin ſervit à convaincre l'Empire d'Abyſſinie que ni les alliances avec la famille royale, ni la force du pays qu'on habitoit, ni l'an-

cienneté des fautes qu'on avoit commiſes, ne ſuffiſoient pas ſous un Prince tel que Yaſous; & que pour vivre en sûreté, il falloit demeurer fidèle à ſon devoir. Ainſi ſe termina la campagne de Yaſous contre les Dobenahs, campagne dont parlent juſqu'à ce jour les Abyſſiniens, comme d'une des guerres les plus glorieuſes de leurs Rois. Vingt-ſix mille hommes, dit on, moururent de ſoif, quand Yaſous s'empara des eaux à Tzaada Amba. Mais malgré ce déſaſtre, malgré la petite-vérole qui fait quelquefois périr des Tribus entieres, les Dobenahs n'ont pas perdu un pouce de terrein. Au contraire, ils ſemblent chaque jour empiéter ſur le Siré.

YASOUS étant rentré dans Gondar, congédia ſon armée, & ſe rendit à Dancaz le 8 Mars 1692. De Dancaz, il viſita le Laſta; & après y avoir ſéjourné peu de temps, il alla à Arringo, dans le Begemder. Là, ce Prince reçut des nouvelles qui ſurpaſſoient de beaucoup ſes eſpérances, & qui étoient l'objet de ſes vœux les plus ardens; car il s'occupoit ſans relâche, depuis long-temps, à ſemer la diviſion parmi les Gallas, & juſqu'alors, tous ſes efforts avoient ſemblé preſqu'inutiles.

MAIS enfin, en arrivant à Arringo, Yaſous fut joint par Kal-Kend, l'un des chefs des Gallas méridionaux, lequel vint lui dire que tandis qu'il combattoit les Shangallas, les Tribus des Gallas de Liban & les Tolumas avoient fait une irruption en Amhara. Mais que lui, Kal-Kend, & les autres Gallas, amis du Roi, avoient couru ſur les aggreſſeurs à Halka, les avoient vaincus & mis l'Amhara à l'abri de leurs ravages. Le Roi, extrêmement flatté de voir ſes ennemis

les plus invétérés, devenir les défenſeurs de ſes provinces, donna ordre au Gouverneur d'Amhara de livrer à Kal-Kend 500 pieces de toile de coton & 500 charges de bled, & de faire eſcorter ces préſens juſqu'à ce que Kal-Kend fut arrivé en ſûreté dans ſon pays.

Le 30 Juin, Yaſous revint d'Arringo à Gondar, où il convoqua une aſſemblée du clergé pour entendre la lecture d'une lettre du Patriarche d'Alexandrie, venue par l'Abba Maſmur d'Agde, & par l'Abba Dioſcuros de Maguena. Yaſous avoit envoyé depuis long-temps ces deux Prêtres en Égypte, pour demander au Patriarche par quelle raiſon il avoit déplacé l'Abuna Chriſtodulus, & mis l'Abba Sanuda à ſa place, & pour le prier de nommer Abuna l'Abba Marcus & de dépoſer Sanuda.

Le clergé s'aſſembla promptement. La lettre fut préſentée. On en examina le ſceau; & l'ayant reconnu pour celui du Patriarche, on le rompit. Puis, la lettre ayant été ouverte & lue par ordre du Roi, on trouva qu'elle contenoit l'injonction du Patriarche de dépoſer Sanuda, & de reconnoître Marcus pour Abuna; ce qui fut ſoudain exécuté.

Mais tandis que Yaſous gouvernoit ſes Etats avec non moins de ſageſſe que de bonheur, on s'occupoit au loin & à ſon inſçu d'un projet qui pouvoit replonger l'Abyſſinie dans le trouble & le déſordre.

Vers la fin du dernier ſiécle, il s'établit au Caire un aſſez grand nombre de Miſſionnaires Italiens, de l'Ordre des Fran-

ciſcains réformés. Ils vivoient aux dépens des Moines de la Terre-Sainte, & dans le même couvent qu'eux : mais, malgré cela, ils prétendoient être indépendans du Gardien de Jéruſalem, Supérieur de ce couvent.

La dépenſe pour l'entretien de ces Miſſionnaires, ainſi que leur eſprit d'inſubordination, déplut beaucoup aux religieux de la Terre-Sainte, qui en porterent des plaintes à Rome, offrant de ſe charger ſeuls de la miſſion d'Egypte & de fournir des ſujets de leur Ordre, capables d'étendre au loin le chriſtianiſme. Cette offre fut accueillie favorablement. La miſſion d'Egypte fut, à l'excluſion de tout autre Ordre, donnée à celui de Jéruſalem ou de la Terre-Sainte, que nous appellerons par la ſuite *Frères Capucins*. Ces Capucins ne perdirent pas un inſtant pour congédier leurs rivaux, que nous ne déſignerons plus que ſous le nom de *Franciſcains*, pour les diſtinguer des premiers. Il en reſta cependant deux au Caire, du conſentement des Capucins.

Tous les autres expulſés s'en retournerent à Rome, & plaiderent leur cauſe pendant pluſieurs années, inſiſtant ſur la juſtice qu'on leur devoit, & demandant à être rétablis dans leurs fonctions. Cependant ils n'obtinrent rien. Leur Ordre eſt pauvre, & le crédit des Capucins leur avoit fermé toutes les avenues du Sacré Collége. Voyant alors que les moyens honnêtes leur étoient inutiles, ils s'y prirent d'une autre maniere, & ils réuſſirent comme ils le deſiroient. Ils prétendirent que lorſque les Jéſuites avoient été chaſſés d'Abyſſinie, beaucoup de catholiques s'étoient retirés dans les contrées voiſines du Sennaar ou de la Nubie, où ils conſervoient

encore glorieuſement leur foi au milieu de toutes les perſécutions que leur faiſoient ſouffrir les Infideles : mais que ces perſécutions les obligeroient bientôt à ſe rendre Mahométans, ſi l'on ne ſe hâtoit pas de leur envoyer des ſecours ſpirituels.

Ce récit, tout fabuleux qu'il étoit, fut confirmé par les deux Franciſcains, à qui les Capucins avoient permis de demeurer au Caire, & il excita le zèle de tous les bigots d'Italie. On s'intéreſſa à l'envi pour ces chrétiens imaginaires de Nubie ; & le Pape Clément XII fut ſi bien convaincu de leur exiſtence, qu'il fixa un revenu conſidérable pour l'entretien d'une miſſion qui fut établie ſous le nom de *miſſion d'Ethiopie*, & qui eſt encore confiée aux Franciſcains réformés.

L'obligation de prendre ſoin des prétendus chrétiens de Nubie, étoit le principal objet de la miſſion de ces moines, mais il n'en étoit pas le ſeul. On les avoit auſſi chargés de pénétrer en Abyſſinie & de cultiver les ſemences de la religion romaine qui y ſubſiſtoient encore, juſqu'à ce qu'il ſe préſentât un moment favorable pour achever de convertir le royaume.

On fit acheter une maiſon conſidérable à Achmim, la Panapolis des anciens, dans la Haute Egypte, & on y établit leur couvent, afin qu'ils puſſent accueillir ceux de leurs freres, qui, épuiſés de fatigues, reviendroient de prêcher en Nubie. On leur permit, en outre, malgré leur ancienne

excluſion, de laiſſer au Caire deux de leurs moines, indépendans des Capucins.

CETTE miſſion eſt encore aujourd'hui dans ſon premier état. Il n'exiſtoit pas un ſeul chrétien en Nubie, au temps de ſon établiſſement, & il n'y en a pas davantage. Les Franciſcains ont des couvens à Achmim, à Furshout, à Badjoura, à Negadè : mais je n'ai jamais entendu dire que dans aucun de ces endroits, ni Hérétique, ni Payen, ni Mahométan, eût embraſſé la foi catholique. Les moines n'y ont pas eu plus de peine à ſecourir leurs freres revenant de prêcher en Abyſſinie ; car jamais aucun d'eux n'a fait un pas vers ces pays-là. J'ajouterai que les amateurs des lettres ne doivent pas beaucoup regretter que ces bons Peres ne voyagent point ; car, bornés à quelque Théologie ſcholaſtique, ils ſont hors d'état, à en juger par ce que j'ai vu, de rendre aucun ſervice, ni à la religion, ni aux découvertes.

C'ÉTOIT alors l'inſtant le plus brillant du ſiécle de Louis XIV, que les Etrangers, ainſi que les François, comparent au ſiécle d'Auguſte. Le mérite en tout genre, & dans tous les pays, éprouva les effets de la libéralité de ce grand protecteur des Lettres & des Arts. Pour honorer ce Monarque, de grands ouvrages furent entrepris & exécutés d'une maniere ſupérieure à celle dont Rome & la Grece peuvent ſe vanter, & on voulut éterniſer l'hiſtoire de ſon regne par une ſuite de médailles qui en retraçaſſent les principaux événemens. La religion ſeule n'avoit point fourni un ſujet glorieux pour ces médailles. La conduite de Louis XIV, en matiere de foi, loin d'être celle d'un héros, étoit celle d'un

tyran

tyran aveugle & ſanguinaire, qui en un ſeul inſtant détruiſit follement d'une main ce qu'il avoit été cent ans à bâtir de l'autre, avec le ſecours de ſes Miniſtres les plus ſages. Mais les Jéſuites, zélés pour la réputation du Roi qui les protégeoit, penſerent que l'occaſion étoit favorable pour effacer la honte de ſa bigotterie. Ils conçurent donc un projet, dont le ſuccès pouvoit leur fournir une médaille qui auroit été ſupérieure à toutes les autres, ſi on y eût lu : « Les » Rois d'Arabie & de Saba viennent offrir des préſens ».

Le Pere Fleuriau, ami du Pere de la Chaiſe, Confeſſeur du Roi, fut employé à gagner le Conſul du Caire, pour que, ſecrettement d'accord avec les Jéſuites, il fit paſſer en Abyſſinie un homme qui fût propre à inſpirer au Monarque Ethiopien, le deſir d'envoyer une ambaſſade en France. Les Jéſuites eſpéroient, en outre, pouvoir par ce moyen reprendre leur premiere miſſion en Abyſſinie & l'emporter ſur les Franciſcains, en dirigeant à l'avenir les meſures convenables pour la converſion de cet Empire. Mais l'exécution de ce projet exigeoit la plus grande adreſſe; car on n'ignoroit pas que la Cour de Rome étoit très-indiſpoſée contre les Jéſuites, & qu'elle attribuoit la perte de l'Abyſſinie à leur imprudence, à leur orgueil, à leur dureté. On commençoit auſſi à connoître, au grand ſcandale de l'Egliſe, la maniere dont ils ſe conduiſoient à la Chine, où ils ſouffroient que les nouveaux convertis mêlaſſent aux pratiques du chriſtianiſme une foule de rites idolâtres. Enfin, il falloit d'abord faire déclarer le Roi de France en leur faveur, avant de chercher à les réconcilier avec le Pape.

Louis ſe chargea de protéger cette miſſion avec toute l'ardeur que les Jéſuites deſiroient; & le Pere Verſeau fut tout de ſuite envoyé à Rome, avec des lettres très-fortes pour le Cardinal de Janſon, Protecteur des affaires de France, qui ſe préſenta au Pape.

Le Pere Verſeau connoiſſoit très-bien tout le crédit du Monarque qui le protégeoit. La premiere fois qu'il eut audience du Pape, il lui déclara d'un ton ferme que le Roi avoit réſolu de pourvoir lui-même aux miſſions Ethiopiennes, & qu'il avoit jetté les yeux ſur les Jéſuites, comme ſur les religieux les plus propres à en être chargés, *par des raiſons à lui connues.* Le Pape diſſimula. Il vanta, dans les termes les plus pompeux, le zele du Roi pour l'avancement de la religion; il approuva le choix que ce Prince avoit fait des Jéſuites, aſſurant que ce choix lui étoit infiniment agréable à lui-même, & il donna ſoudain ſon conſentement pour que Verſeau & cinq autres Jéſuites paſſaſſent ſans délai en Abyſſinie.

Cependant il parut bientôt après, que quel que pût être le langage du Pape, ſon cœur étoit bien loin d'approuver la miſſion des Jéſuites; car ſans les conſulter, & même à leur inſçu, il nomma le Supérieur des Franciſcains, ſon Légat *à latere* auprès du Roi d'Abyſſinie, & il lui donna des préſens pour ce Monarque & pour les Grands de ſa Cour.

Lorsque quelque temps après, les Jéſuites voulant prévenir le danger d'une concurrence, s'adreſſerent au Pape pour lui demander leſquels devoient entrer les premiers en

Abyſſinie, de leurs Miſſionnaires ou des Franciſcains, il ſe contenta de leur répondre briévement que ce devoit être les plus habiles. L'on ne ſait pas ſi ce fut les mauvaiſes diſpoſitions du Pape qui intimiderent Verſeau : mais au lieu d'aller droit au Caire, il s'embarqua pour Conſtantinople, & delà il ſe rendit en Syrie, dans un couvent dont il étoit le Supérieur, & où il reſta. Ainſi la miſſion Ethiopienne demeura dans les mains des deux religieux d'Ordres différens, l'un nommé Paſcal, Franciſcain Italien, & l'autre Brevedent, Jéſuite François.

Le Pere Brevedent étoit un homme diſtingué par ſa probité & ſa piété. Zélé pour l'avancement de ſa religion, il ne ſe montroit, en la prêchant, ni imprudent, ni téméraire, & il étoit toujours affable dans ſes manieres, d'une humeur gaie, d'une humilité profonde & d'une patience exemplaire. D'ailleurs, ſon goût & ſes connoiſſances en littérature lui avoient acquis beaucoup de réputation; & ce qui ajoutoit encore à ſon mérite, c'eſt qu'il étoit excellent mathématicien. Il me ſemble, en vérité, retrouver en Brevedent ce fameux Pierre Paez, qui le premier donna une apparence de ſtabilité à la converſion de l'Abyſſinie. Comme lui, Brevedent étoit Jéſuite, mais d'une nation plus illuſtre, & né dans un ſiécle plus éclairé.

Il faut que j'explique ici une choſe dont j'ai déja parlé, c'eſt qu'en Abyſſinie, on ne connoît point le caractere d'Ambaſſadeur. Les Abyſſiniens n'ont ni traité de paix, ni traité de commerce avec aucune autre nation du monde. Quand ils ont beſoin de quelque choſe chez les étrangers,

ils emploient des facteurs, qui ſont preſque toujours Mahométans; & comme ces Mahométans portent des lettres de ceux qui les envoient pour les Souverains, chez leſquels ils ſont obligés de paſſer, & que la coutume de l'Orient exige que ces lettres ſoient accompagnées de préſens, on leur donne ſouvent le titre d'Ambaſſadeur dans les Cours où ils s'arrêtent. Tel étoit Muſa, facteur de Yaſous, que nous avons vu détenu, & enſuite délivré par le Nayb de Maſuah. Tel étoit encore Hagi Ali, envoyé au Caire par le même Yaſous, quand M. Maillet, qui y rempliſſoit la place de Conſul de France, reçut du Jéſuite Fleuriau des inſtructions pour faire enſorte que le Roi d'Abyſſinie envoyât une ambaſſade à Paris.

INDÉPENDANT des affaires de commerce dont Hagi Ali étoit chargé au Caire, il avoit ordre de mener, s'il lui étoit poſſible, un Médecin, parce que Yaſous & ſon fils aîné étoient attaqués d'une eſpece de ſcorbut, qui menaçoit de dégénérer en lepre. Hagi Ali avoit connu, dans ſes premiers voyages, un capucin nommé Paſcal, qui ſe mêloit de médecine, & qui lui avoit donné des remedes; & il s'adreſſa à ce capucin pour l'engager à le ſuivre en Abyſſinie, & à entreprendre de guérir le Roi. Paſcal accepta la propoſition, mais à condition qu'il lui ſeroit permis d'emmener avec lui un autre moine de ſon ordre, nommé frere Antoine; à quoi Hagi Ali conſentit volontiers, charmé de pouvoir amener à ſon maître deux médecins au lieu d'un.

LE Conſul de France fut bientôt inſtruit de ce traité; & comme il lui étoit aiſé d'attirer Hagi Ali dans ſa maiſon, il ne

manqua pas de lui dire, que ni le frere Paſcal, ni le frere Antoine, n'étoient médecins, mais qu'il vouloit lui procurer lui-même un médecin véritable, un homme de ſa nation, qu'il lui vanta plus qu'on n'a jamais vanté Hyppocrate ni Gallien. Hagi Ali ſe laiſſa facilement gagner; & comme le Jéſuite Verſeau n'avoit point paru, on convint que le Pere Brevedent accompagneroit le médecin ſous le nom de ſon domeſtique.

Ce médecin étoit Charles Poncet, François réſidant au Caire. M. Maillet dit qu'il avoit étudié la pharmacie & la chymie; &, ſi cela eſt, il faut convenir qu'il devoit mieux connoître la nature des remedes, & leurs effets, que ceux qui pratiquent ordinairement la médecine en Orient, & qui s'intitulent eux-mêmes médecins. Le Conſul ne l'accuſa alors d'aucun défaut; mais, malgré tout le reſpect que j'ai pour ſon jugement, je ne puis m'empêcher de croire que ſi Poncet méritoit les épithetes d'ivrogne, de menteur, de babillard, de voleur, que Maillet lui prodigua depuis, on ne pouvoit pas choiſir un homme moins digne de repréſenter ſon maitre, ni plus capable de faire manquer l'entrepriſe dont on le chargeoit. Bien plus, Maillet ne peut, en ce cas, être juſtifié d'avoir empêché le voyage du capucin Paſcal, qui convenoit mieux à tous égards que Poncet, s'il eſt vrai, comme je l'ai déja obſervé, que Poncet méritât la moitié du mal que le Conſul en a dit.

Cependant Maillet ayant réuſſi à ſupplanter le capucin; fit écrire en langue arabe, par un ſyrien nommé Ibrahim Hanna, cinq lettres dont il lui fournit les idées, l'une pour

le roi d'Abyſſinie, & les autres pour les quatre principaux officiers de ſa cour. Toutefois, doutant encore que les expreſſions d'Ibrahim fuſſent analogues à la ſublimité de ſes penſées, il l'engagea à ſoumettre ſes lettres à un moine capucin, nommé frere François : mais Ibrahim étoit intimement lié avec un autre frere François, de l'ordre des Franciſcains réformés ; & c'eſt à celui-ci qu'il porta ſes lettres.

LES Franciſcains étoient préciſément ceux à qui le Conſul Maillet deſiroit le plus de cacher qu'il envoyoit en Abyſſinie Poncet & le Jéſuite Brevedent. Mais, le ſecret étant révélé, Ibrahim Hanna fut renvoyé du ſervice de France ; & Hagi Ali, partant preſque immédiatement avec les deux François, les Franciſcains n'eurent pas le temps de prendre les meſures qu'ils prirent depuis, & ils ne purent exécuter dans la perſonne de Poncet le crime atroce dont M. le Noir du Roule devint la victime.

MUNIS d'une caiſſe de remedes, fournis par la factorerie françoiſe, & accompagnés par le Pere Brevedent, qui, paſſant pour le domeſtique du médecin, prit le nom de Joſeph, Poncet & Hagi Ali ſongerent à joindre la caravane deſtinée pour Sennaar, capitale de la Nubie.

ILS partirent du Caire le 10 Juin 1698, & quinze jours après ils arriverent à Monfalout, grande ville ſituée ſur les bords du Nil. Le rendez-vous de la caravane étant à Ibna, à demi-lieue au-deſſus de Monfalout, ils furent obligés d'at-

tendre là plus de trois mois les marchands des villes voiſines.

DANS l'après-midi du 24 Septembre, la caravane ſe mit enfin en marche, fit environ une lieue & demie, & s'arrêta à Elcantara, c'eſt-à-dire au Pont, ſur la rive orientale du Nil. Là ils virent un de ces canaux qui partent du fleuve & qu'il remplit dans le temps de ſes inondations. Il étoit alors bord à bord, & avoit ſon cours à l'eſt.

PONCET dit qu'ils étoient ſur la rive orientale du Nil; mais il ſe trompe. Siout & Monfalout, dont il parle, ſont l'un & l'autre ſur la rive occidentale. La caravane n'avoit nul beſoin de paſſer de l'autre bord, puiſque ſa route étoit pendant pluſieurs jours droit à l'oueſt, & enſuite au ſud-oueſt. Le pont où la caravane paſſa n'étoit point non plus ſur le Nil; car on n'en voit pas un ſeul ſur ce fleuve, depuis la Méditerranée juſqu'à la ſeconde cataracte, près du lac Tzana en Abyſſinie. Enfin l'amphithéatre & les ruines, que remarqua Poncet, ſont les reſtes de l'ancienne cité d'Iſiu; & ce qu'il prit pour le Nil n'étoit qu'un canal, qui ſervoit anciennement à porter de l'eau dans cette ville.

LE 2 Octobre, la caravane ſe mit en marche rapidement, & traverſa, dit Poncet, un affreux déſert de ſable, ayant d'abord paſſé par un défilé fort étroit, dont il ne fait point mention, au milieu de ces montagnes pierreuſes & ſtériles, qui bordent la vallée d'Egypte à l'occident.

LE 6 Octobre, les voyageurs arriverent à El-Vah, grand

village ou ville entremêlée de palmiers. C'eſt l'Oaſis Parva des anciens, ou le dernier endroit habité à l'occident, qui dépend de l'Egypte. Pour adoucir le nom de ce village, Poncet l'appelle Halaoué, mot qui, comme il le dit, ſignifie douceur: mais aſſurément un tel nom n'a pas été donné à cet endroit, d'après les productions qu'il dit y être abondantes, le ſéné & la coloquinte. Les Arabes appellent El-Vah une eſpece de buiſſon ou d'arbuſte, qui reſſemble aſſez à notre hou, pour la feuille & pour la fleur. C'eſt, à ce qu'ils prétendent, de ce bois là qu'étoit faite la verge de Moïſe, lorſqu'en frappant les eaux de Marah il les adoucit. Avec une baguette du même bois, Kaleb-Ibn-El-Waalid, l'exterminateur des Chrétiens, adoucit auſſi les eaux d'El-Vah, autrefois très-ameres; & c'eſt depuis ce miracle que le nom d'El-Vah eſt donné au village. Pluſieurs belles ſources jailliſſent en cet endroit, & y entretiennent une verdure d'autant plus agréable, qu'elle eſt environnée de déſerts horribles : c'eſt comme une iſle délicieuſe au milieu d'un vaſte Océan.

La caravane que ſuivoit Poncet reſta quatre jours à El-Vah, occupée à ſe procurer de l'eau & d'autres proviſions, pour continuer ſon voyage à travers le deſert. Ce que dit le Voyageur François du déſagrément de ces retards eſt parfaitement vrai & ſans aucune exagération. Partis d'El-Vah, on arriva en deux jours de marche à Cheb, lieu où il y a de l'eau, mais très-impregnée d'alun, ainſi que ſon nom le témoigne. Trois jours après, la caravane atteignit Selima, où elle trouva de l'eau excellente, ſortant d'une belle ſource, d'où tire ſon nom le grand deſert, qu'on ne peut traverſer qu'en quarante-cinq jours de marche, & qui s'étend de cette

ſource

ſource juſqu'aux territoires de Darfowr, de Darſelè & de Bargima, petites principautés negres, en-dedans des limites des pluies du Tropique.

A Selima la caravane prit de l'eau pour cinq jours, puis elle ſe remit en marche; & le 26 Octobre, ayant dirigé ſa route vers l'Orient, elle vint à Moſcho ou Machou, grand village ſitué ſur la rive occidentale du Nil, que Poncet croit toujours être la rive orientale. Moſcho, le ſeul endroit habité qu'on trouve depuis El-Vah, eſt ſur les frontieres du royaume de Dongola, dépendant de celui de Sennaar. Le Nil commence là à faire un grand détour à l'oueſt; détour qui eſt tracé avec beaucoup d'exactitude ſur les cartes françoiſes.

PONCET obſerve fort bien que c'eſt à Moſcho que commence le pays des Barabras ou des Berberiens. J'imagine que c'eſt par une faute d'impreſſion qu'on lit dans l'ouvrage françois Barauras (1) pour Barabras. La vraie ſignification de ce mot eſt la terre des Paſteurs, nom plus commun & bien mieux connu dans la premiere dynaſtie d'Egypte, que dans l'hiſtoire moderne. L'Erbab, ou Gouverneur de cette province, exerça envers Poncet les loix de l'hoſpitalité; & apprenant que Poncet étoit appellé par le roi d'Abyſſinie, il l'invita très-amicalement à venir à Argos, lieu de ſa réſidence, ſur la rive oppoſée du fleuve. Poncet s'y rendit, & l'Erbab le traita magnifiquement.

(1) Voyez le voyage de Poncet.

APRÈS avoir demeuré huit jours à Moſcho, la caravane ſe réunit le 4 Novembre 1698, & elle arriva à Dongola le 13 du même mois. Le chemin qu'elle ſuivit pour ſe rendre de Moſcho à Dongola, eſt le long du Nil, & dans un pays charmant, que Poncet a fort bien décrit. Là, le ſol ne doit point ſa fertilité aux inondations naturelles du fleuve, qui, coulant dans un lit très-profond, ne peut jamais déborder : mais les champs ſont arroſés par l'induſtrie des habitans, qui, par le moyen de diverſes machines, élevent les eaux ſur la terre.

NOUS ne devons point attribuer à Poncet, mais bien à ceux qui ont publié ſon ouvrage, l'hiſtoire qu'on met dans la bouche de Brevedent, ſur les prétendus Chrétiens refugiés en Nubie, dont la fable donna naiſſance à la miſſion Ethiopienne. » Il coula des larmes des yeux de ſon cher compagnon » de voyage, le Pere Brevedent, dit-il, quand il réfléchit » qu'il n'y avoit pas long-temps encore que tout ce pays » étoit chrétien ; & que la foi ne s'y étoit perdue que parce » qu'il n'y avoit point eu quelque perſonne qui eût aſſez » de zele pour ſe conſacrer à l'inſtruction de cette nation » abandonnée ».

DONGOLA fut pris, & apoſtaſia de bonne heure ; & les pierres des hermitages & des égliſes avoient été employées à bâtir des moſquées long-temps avant le voyage de Poncet. Or, ſi le Pere Brevedent pleura à Dongola pour quelques ſociétés de Chrétiens, ce ne put être que pour ceux qui étoient morts depuis cinq cens ans.

PONCET fut très-fêté à Dongola, à cauſe des ſuccès qu'il

y eut, comme Médecin. Le Mek, ou Roi, le preſſa d'abord vivement de s'établir dans ſa capitale : mais il ſe déſiſta enſuite, quand il ſut que Poncet ſe rendoit auprès de l'Empereur d'Ethiopie. Ce voyageur a placé Dongola, avec la plus grande exactitude, ſur la rive orientale du Nil, & par les 28 degrés 22 ſecondes de latitude.

La caravane partit de Dongola le 6 Janvier 1699. Quatre jours après elle entra dans le royaume de Sennaar, où Poncet & ſes compagnons furent accueillis très-gracieuſement par l'Erbab Ibrahim, frere du premier Miniſtre. Ce gouverneur les défraya juſques à Korti, où ils arriverent le 13 Janvier.

En ſortant de Korti, les voyageurs entrerent dans le grand déſert de Bahiouda, & pour le traverſer ils dirigerent leur route au ſud-oueſt juſques à Derreira, où ils s'arrêterent deux jours. Cette pauſe n'étoit que pour éviter les Arabes, connus ſous le nom de Chaigiés. Ces Arabes habitent les bords du Nil au nord-eſt de Korti; & ce n'eſt que lorſqu'ils y ſont contraints par la force, qu'ils payent quelque tribut au roi de Sennaar.

La campagne des environs de Derreira eſt appellée Belled Ullah, plutôt par rapport à la cauſe de ſa fertilité que pour ſa fertilité même. Elle eſt préciſément ſur les limites des pluies du Tropique, dont elle jouit en partie. Auſſi eſt-elle plus productive que les terres arroſées par l'induſtrie humaine. Les Arabes de ces déſerts appellent métaphoriquement la pluie Rahamet Ullah,

la miſéricorde de Dieu, & Belled Ullah ſignifie le pays qui jouit de la miſéricorde.

Au bout de quelques jours la caravane atteignit Gerri. Poncet dit qu'il y a un établiſſement en cet endroit, deſtiné à viſiter les caravanes qui viennent du nord, & qui peuvent porter la petite vérole. Mais cette inſtitution eſt abolie depuis que le commerce eſt tombé en décadence. D'ailleurs elle étoit aſſez inutile, parce que la maladie étoit plus ſouvent dans les balles de marchandiſes, que ſur le viſage des voyageurs. Le voyage que faiſoit Poncet en Ethiopie, lui attira beaucoup de reſpect à Gerri.

Je ne puis concevoir pourquoi ce voyageur dit, que pour éviter les grands détours du Nil, la caravane avoit été obligée de diriger ſa route au nord-eſt. Cette route l'auroit certainement ramené dans le déſert de Bahiouda & du côté des Arabes, qu'elle vouloit éviter. Pour éviter les détours du Nil, la caravane marcha plutôt droit au ſud-oueſt, puiſqu'elle ſe rendit à Herbagi, que Poncet repréſente, avec raiſon, comme un endroit délicieux. Le lendemain elle arriva à Sennaar.

L'on s'appercevra bien, j'eſpere, que mon intention n'eſt point de critiquer le voyage de Poncet. On l'a déjà critiqué d'une maniere ſi dure & ſi injuſte, qu'on a fini par le faire tomber dans le mépris & dans l'oubli. Mais je veux eſſayer de l'en retirer. Je veux examiner les faits, les lieux, les diſtances dont il parle, corriger les erreurs, s'il y en a, & lui rendre enfin la place qu'il mérite dans l'hiſtoire des dé-

couvertes & de la géographie. On trouve dans cette relation le premier itinéraire de ces déſerts; & je conçois que nous ſerons long-tems avant d'en avoir un autre. Ainſi il me ſemble qu'il vaut tout autant faire connoître celui-ci, & le rétablir tel qu'il doit être, que d'en entreprendre un ſecond.

Il y a ſûrement une erreur dans le voyage de Poncet, quand il dit que la ville de Sennaar eſt ſur une éminence. Elle eſt, au contraire, dans une plaine, près des bords, & à l'occident du Nil. Il y a auſſi une petite erreur dans la latitude qu'il donne à cette ville. D'après une obſervation faite par le Pere Brevedent, le 21 Mars 1699, il détermina la latitude de Sennaar par les 13 degrés 14 minutes nord. Les cartes Françoiſes, qui ſont les plus correctes que nous ayions pour tout ce qui concerne l'orient, place cette capitale de la Nubie par les 15 degrés & quelques minutes. Mais d'après cinquante obſervations, dans leſquelles j'ai eu très-peu de différence, & faites avec un quart de cercle de cuivre de trois pieds, dans le cours de pluſieurs mois que j'ai paſſés à Sennaar, j'ai trouvé ſa latitude de 13 degrés 34 minutes 36 ſecondes nord.

Ce que j'ai à dire de plus ſur cette ville ſe trouvera dans la relation de mon voyage. Je me contenterai d'examiner ici la ſuite de la route que fit Poncet, afin de relever les erreurs dans leſquelles il peut être tombé. Sennaar eſt le ſeul point où ſe réuniſſent les chemins que ce voyageur & moi avons ſuivi.

JE prie mes lecteurs d'obſerver que depuis que Poncet partit d'Egypte, juſqu'à ſon arrivée à Sennaar, on fut ſi éloigné d'avoir mauvaiſe opinion de lui & de ſe méfier de ſa miſſion, quil reçut, au contraire, partout les plus grands témoignages de bienveillance & de reſpect, parce qu'il ſe rendoit auprès du Roi d'Abyſſinie. Perſonne ne s'étoit encore imaginé qu'il allât deſſecher le Nil, ni qu'il fût un ſorcier qui devoit changer le cours du fleuve, ni qu'il apprendroit aux Abyſſiniens à fondre des canons & à faire la guerre, ni enfin qu'il fût chargé d'or & d'argent. Tous ces beaux contes propagés depuis furent des fraudes pieuſes, des menſonges inventés par les moines Franciſcains, pour exciter des ignorants & des barbares à commettre un crime, qui, quoique demeuré ſans vengeance, doit rendre ces *freres en iniquités*, l'horreur des hommes de toutes les religions & de tous les âges.

Poncet partit de Sennaar le 12 Mai 1699, & traverſa le Nil à environ quatre milles au-deſſus de cette ville, dans un endroit appellé Basboch, où il s'arrêta trois jours. Il appelle Basboch un beau village : mais ce n'eſt véritablement qu'un miſérable amas d'une centaine de hutes conſtruites avec de la boue & des roſeaux.

Le 15, il quitta Basboch, & voyagea toute la nuit juſqu'à Bacras. Le lendemain il paſſa à Abec; de là à Baha, après avoir marché dix heures de ſuite. Poncet ſe trompe en diſant que Baha eſt ſur le bord du Nil. Il eſt ſur le bord d'une petite riviere qui tombe dans le fleuve. Mais dans la ſaiſon où

ce voyageur paſſa à Baha, la plupart des rivieres ſont à ſec.

Le 19, il paſſa à Dodar, lieu à peu-près ſemblable à Baha. De Dodar il alla à Abra, grand village, puis à Débarké, & enſuite à Enbulbul. Le 25 il arriva à Gieſim. Gieſim eſt un village conſidérable, ſitué ſur les bords du Nil, & au milieu d'une forêt de palmiers d'une groſſeur & d'une hauteur prodigieuſe, tous couverts de fleurs ou de fruits, & remplie de perroquets, & d'un nombre immenſe d'autres oiſeaux de mille couleurs différentes. Poncet & ſes compagnons ſe repoſerent long-tems en cet endroit; ils y furent environ dix-neuf jours.

Le Pere Brevedent fit, dit-on, alors une obſervation pour déterminer la latitude de Gieſim, qu'il plaça par les 10 dégrés nord. Mais ſi cette obſervation étoit reçue, elle répandroit la plus grande confuſion daus toute la géographie de ce voyage. Poncet dit que Gieſim ſe trouve préciſément au milieu de la diſtance qui ſépare la ville de Sennaar des frontieres de l'Ethiopie, & qu'un petit ruiſſeau qui coule un peu au-delà de Serké ſert de limites à ces deux Etats. Entre Sennaar & Gieſim il y a neuf courſes (1), l'une deſquelles eſt au moins double; & entre Gieſim & Serké, il n'y en a que quatre : Gieſim ne peut donc pas être à moitié chemin de Sennaar à Serké. De plus la latitude de Sennaar eſt de 13 dégrés 14 minutes nord, ſuivant le Pere Brevedent, ou plutôt de 13 dégrés 34 minutes 36 ſecondes,

(1) C'eſt le chemin que les caravanes font ordinairement dans une journée.

ſuivant moi. Or, ſi la latitude de Gieſim eſt de 10 dégrés, comme le dit Poncet, il y auroit environ 250 milles, & ſa caravane auroit fait en huit jours tout ce chemin, c'eſt-à-dire plus de trente milles par jour, ce qui eſt abſolument impoſſible dans ces contrées.

MAIS ce qui doit rendre mon raiſonnement plus évident, c'eſt que nous ſavons que Gondar, capitale de l'Abyſſinie, eſt par les 12 dégrés 34 minutes de latitude nord. Suivant l'eſtimation de Brevedent, Gieſim ſeroit donc au ſud de Gondar, & la caravane, qui alloit dans cette derniere ville, l'auroit paſſée quand elle étoit à Gieſim. Mais point du tout, elle n'étoit pas même arrivée ſur les confins du Sennaar, encore moins dans la capitale de l'Abyſſinie, où elle ſe rendoit, & au nord de laquelle elle étoit encore fort loin. Il y a donc une erreur dans l'obſervation de Brevedent qui eſt aſſurément très-excuſable ; car cet homme eſtimable étoit alors malade d'une dyſſenterie mortelle, qui l'emporta bientôt. Nous corrigerons donc cette erreur en plaçant Gieſim, comme il doit être, par les 14 degrés 1 ſeconde de latitude nord, à environ 110 milles anglois de Sennaar, & à 203 milles de Gondar.

LE 11 Juin, nos voyageurs partirent de Gieſim pour ſe rendre à Daleb, puis à Chow, & puis à Abotkna. Ils ſe repoſerent toute la nuit du 14 dans la délicieuſe vallée de Sonnoné ; & deux jours après ils arriverent à Serké, ville grande & commerçante, où l'on fabrique beaucoup de toiles de coton. Là ſont les frontieres du royaume de Sennaar ; & le ruiſſeau

ruiſſeau qui baigne Serkè ſert de limite à cet Etat, & à l'empire d'Abyſſinie.

ENTRÉE ſur les terres de l'Abyſſinie, la caravane fit halte à Tambiſſo, village compris dans les domaines de l'Abuna; enſuite elle ſe rendit à Abiad, autre village ſitué ſur une montagne. Le 23, les voyageurs paſſerent dans une vallée remplie de cannes & d'ébèniers; &, tandis qu'ils étoient arrêtés, un lion leur enleva un de leurs chameaux. Le 24, ils traverſerent le Gandova, fleuve large, rapide & très-dangereux. Comme le pays étoit extrêmement boiſé, un de leurs animaux de charge, qui reſtoit un peu en arrière, fut mordu à la cuiſſe par un ours, à ce que prétend Poncet: mais il faut obſerver qu'ils traverſoient alors un pays à-peu-près comme celui qui eſt habité par les Shangallas, c'eſt-à-dire le plus chaud du monde entier, & où le thermomètre s'éleve, à l'ombre, juſqu'à 100 degrés. L'on ne trouve point d'ours dans de pareils climats. Il n'y en a même pas dans les montagnes les plus froides, qui ſont au-deſſus. Poncet ne dit pas qu'il ait vu l'ours; il n'en juge que par la morſure, qui pouvoit fort bien être celle d'un lion, d'un léopard, & plus vraiſemblablement encore celle d'une hyene.

LE 27, les voyageurs arriverent à Girana, village ſitué ſur le ſommet d'une montagne. Ils laiſſerent là leurs chameaux; &, ſortant du Kolla, ils trouverent une région plus tempérée. De Girana, ils allerent coucher à Barangoa; & le lendemain ils gagnerent Tchelga, où étoit la douane du Sennaar, lorſque la paix regnoit & que le commerce fleuriſſoit entre les deux royaumes.

LE 3 Juillet, la caravane arriva à Barcos, ou à Bartcho, à environ une demi-journée de Gondar. C'eſt dans ce village de Barcos que le Pere Brevedent mourut le 9 Août ſuivant. Poncet y fut lui-même retenu par une indiſpoſition, juſqu'au 21 Juillet. Mais parti ce jour-là, & arrivé le même ſoir à Gondar, il eut le bonheur de guérir le Roi en fort peu de temps : auſſi remplit-il cette partie de ſa miſſion auſſi parfaitement que le plus habile Médecin eût pu le faire.

QUANT à l'autre objet dont on l'avoit chargé, je doute qu'un autre eût pu s'en acquitter autrement que lui. Il falloit avoir autant de prévention & d'ignorance des uſages de la cour d'Abyſſinie, que le conſul Maillet & les Miſſionnaires, à la tête deſquels il étoit, pour croire qu'un homme privé tel que Poncet, qui ne parloit point la langue du pays, qui n'avoit ni argent, ni préſens à offrir, pût engager vingt-ſix ou vingt-huit Abyſſiniens à partir ſur la foi d'un aventurier, hors d'état de leur offrir aucune eſpece de protection en route, & à tenter de traverſer beaucoup de contrées où ils auroient couru grand riſque de tomber dans l'eſclavage. Et pourquoi encore? —Pourquoi? pour aller en France, parmi une nation de francs, dont le nom eſt abhorré d'eux, & pour ſe faire inſtruire dans une religion abhorrée également, & qui leur auroit valu une mort certaine s'ils avoient remis le pied dans leur patrie; & cependant, à moins de s'en retourner, ils n'euſſent été d'aucune utilité à cette religion.

M. Maillet auroit bien dû s'informer d'abord, s'il étoit poſſible que les Grands de la cour d'Abyſſinie fuſſent aſſez inſenſés pour permettre que douze de leurs enfans s'en allaſſent

dans des contrées inconnues, sur la seule parole d'un étranger, & sur-tout d'un personnage aussi douteux que Poncet ; je dis douteux, parce que s'il étoit, comme M. Maillet le représente, un ivrogne, un menteur, un voleur, un homme sans religion, un babillard éternel, ignorant jusqu'à la pratique de son art, assurément les Abyssiniens auroient dû avoir une furieuse démangeaison de voyager, pour quitter leurs toits domestiques & aller courir le monde sous les auspices d'un tel patron. Quand est-ce que M. Maillet a entendu parler d'un seul Abyssinien, qui sortît de son pays & allât seulement jusqu'au Caire, si ce n'est quelque Prêtre, qui, pour remplir son devoir, & accomplir quelque vœu, se rend à Jérusalem? Quand est-ce qu'il a vu un Abyssinien laïque, de quelque rang que ce soit, accompagner l'Abuna, qui est pourtant revêtu de la premiere dignité de l'Eglise? Nous verrons bientôt un pauvre esclave, un enfant abyssinien, sous la protection de M. Maillet même, & envoyé par lui au roide France, arraché par force des mains du Chancelier (1) de la nation, & rendu Mahométan à ses yeux.

Ainsi donc le projet d'une ambassade abyssinienne demandée par les Jésuites, & tant sollicitée par M. Maillet, étoit une chimere impraticable, qui auroit pu finir d'une maniere funeste, mais qui heureusement n'eut aucune suite.

Je passerai sur tout ce qui arriva à Poncet pendant son

(1) Par le Chancellier de la nation, on entend l'Officier qui est après le Consul, qui garde les regîstres, & dont le département est absolument indépendant du Consul.

séjour à Gondar. Il ignoroit la langue abyssinienne ; ainsi, il n'est point étonnant qu'il ait pu se tromper sur beaucoup de choses. Quant à ce qu'on trouve dans son livre des armées de 300 mille hommes, de la maniere dont le Roi s'habilloit pour donner audience, du deuil qu'il portoit en rouge, de la quantité de joyaux qu'il avoit & dont il se paroit, de la coutume de ce Prince de n'avoir qu'une seule femme ; & enfin, des grandes croix de pierre érigées aux quatre coins du palais de Gondar; je crois que tout cela a été ajouté. Et ces contes, & celui des Eglises & des Chrétiens du royaume de Dongola, & l'histoire ridicule de la baguette d'or, se tenant en l'air, sans être attachée à rien, dans le monastere de Bisan (1), toutes ces absurdités, enfin, ne sont point l'ouvrage de Poncet, mais de quelque moine menteur & fanatique, qui aura eu en sa possession le manuscrit de ce voyageur. La relation de Poncet, dégagée des erreurs que j'ai relevées, est certainement intéressante ; & comme je crois qu'elle décrit la route la plus sûre & la plus commode pour entrer en Abyssinie, je la recommande & aux voyageurs qui voudront visiter ces contrées, ainsi qu'au public.

Il faut observer qu'en louant le voyage de Poncet pour entrer en Abyssinie, je ne parle point de la partie qui concerne son retour ; car elle est bien moins exacte, bien moins complette, par la raison qu'il nous en donne lui même. « Je » n'ai point, dit-il, marqué exactement les endroits par où » j'ai passé, attendu que l'état de foiblesse où j'étois ne me » permettoit pas d'écrire comme je l'aurois desiré. » J'aurai

(1) Voyez Poncet.

donc peu à dire du retour de ce voyageur. D'ailleurs, cette omiſſion ſera ſuppléée par la relation du voyage que je fis moi-même en me rendant de Maſuah à Gondar. Le chemin que ſuivit Poncet en ſortant de l'Abyſſinie, eſt preſque le même par lequel j'y entrai.

Ce fut le 2 Mai de l'année 1700 que Poncet partit de Gondar pour ſe rendre à Emfras. Il y a ici une erreur dès le commencement (1). Emfras, où j'ai ſéjourné pluſieurs ſemaines de ſuite, eſt par les 12° 12 minutes 38 ſecondes de latitude, & par les 37° 38 minutes 30 ſecondes de longitude; conſéquemment à 22 milles de Gondar, & preſque ſous le même méridien, c'eſt-à-dire, au midi de cette ville. Or, comme Poncet alloit au levant, & même au nord du levant, en paſſant par Emfras, il ſe ſeroit détourné de pluſieurs milles de ſa route. Il alloit à Maſuah; ainſi, ſa premiere ſtation doit avoir été ſur les bords de la riviere d'Angrab.

L'on en peut dire autant de Coga, le ſecond endroit dont il parle. C'eſt bien, comme il le dit, une réſidence royale, mais elle étoit fort éloignée de ſa route. Il s'eſt également mépris en diſant que pour aller de Gondar à Emfras, il faut franchir une haute montagne. Le chemin de Gondar à Emfras eſt le grand chemin qui conduit dans le Begemder, dans le Foggora, dans le Dara, & juſques à la ſeconde cataracte du Nil. C'eſt dans cette même plaine que campa depuis l'armée royale, ainſi que celle du rebelle Faſil, avant la

(1) Ce voyageur n'avoit point d'inſtrumens aſtronomiques, & il eſt probable qu'il n'en connoiſſoit pas l'uſage.

bataille de Serbraxos (1). Delà, le chemin passe par Coraava qui est à la vérité un terrein un peu élevé, & s'inclinant doucement vers le lac Tzana, mais non pas une montagne, pas même une colline.

Il ne faut que sept ou huit jours de marche pour traverser le Woggora. Poncet remarque avec raison que les chaleurs sont aussi fortes dans cette province qu'à Gondar. Il ne dit rien du Lamalmon, dont la hauteur perpendiculaire devoit pourtant être fort gênante pour un homme malade comme il l'étoit, quoiqu'il n'eût alors besoin que de descendre. Tout ce qu'il raconte du passage du Tacazzé est plein de justesse. Il ne se trompe que sur le nom seul du fleuve qu'il appelle le *Tekesel*, au lieu de Tacazzé. C'est le fleuve Siris des anciens. Poncet a également raison de comparer la province de Siré aux cantons les plus délicieux de la France. C'est probablement dans cette province que ce voyageur reçut le jeune éléphant qu'on lui donna pour en faire présent au Roi de France, & qui mourut peu de jours après.

Poncet se rendit à Adowa, capitale du Tigré. Le Gouverneur de la province y réside; & quand j'étois en Abyssinie, c'est là que se tenoit le Ras Michael. Tout ce que dit Poncet de la campagne des environs & de ses productions, prouve qu'il a écrit avec franchise & qu'il a vu les choses par ses yeux.

En sortant de la province de Tigré, ce voyageur entra

(1) Comme on le verra par la suite.

dans le pays dépendant du Baharnagash, & il se rendit à Dobarwa, qu'il appelle mal-à-propos *Duvarna*, & qu'il dit être la capitale du Tigré, tandis que c'est celle du gouvernement du Baharnagash. C'est cette même ville de Dobarwa que le Baharnagash Isaac, révolté contre son Souverain, rendit aux Turcs en 1558. J'ai déja rapporté assez au long l'histoire de cette révolte.

Comme beaucoup de fanatiques, non moins ignorans que vains, ont, non pas par amour pour la vérité, mais seulement par malice, affecté de douter de l'authenticité du livre de Poncet, même de la réalité de son voyage, je l'ai examiné scrupuleusement; j'ai comparé ce qu'il dit avec ce que j'ai vu; & je puis assurer qu'il est très-véridique. J'en ai encore une nouvelle preuve dans une chose qu'a observé Poncet, qui a échappé à tous les Missionnaires, & qui étoit encore toute entiere à mon passage en Siré.

Parmi les ruines d'Axum (1), il y a un très-grand obéliſque, applati des deux côtés, & faisant face au midi. Il n'est point chargé d'hiéroglyphes, mais de décorations, d'ornemens de fantaisie. Sur un grand bloc de granit, où le pied de l'obéliſque est fixé, & qui s'éleve pardevant, comme une table, on voit la figure d'une coupe grecque, & sur un des côtés de l'obéliſque, faisant face au midi, on a représenté une porte de bois avec sa ferrure & un loquet parfaitement semblable aux serrures dont on se sert encore en Egypte. Poncet remarque fort bien qu'il n'y a point de pareilles serrures en

(1) Voyez la gravure qui le représente.

Abyſſinie ; & il s'étonne qu'on y ait repréſenté une choſe dont on n'avoit point vu le modele, & qu'enſuite, l'ayant repréſentée, on n'ait pas ſu en faire uſage. Mais ce voyageur n'étoit point Homme de Lettres, & il étoit même bien loin de prétendre à cet honneur. Il rapporte tout ſimplement ce qu'il a vu, comme tous les autres voyageurs, & il laiſſe aux autres le ſoin d'en donner l'explication. Il appelle enfin *Heleni* l'endroit où il a vu l'obéliſque, parce que c'eſt le nom d'un petit village voiſin de là. Mais s'il avoit été un peu inſtruit, il auroit ſu que les ruines qu'il voyoit alors étoient celles d'Axum, ancienne capitale de cette partie de l'Ethiopie.

PTOLÉMÉE EVERGETES, le troiſiéme Roi Grec, qui régna en Egypte, conquit Axum & y ſéjourna quelque temps. Il ignoroit abſolument la langue hiéroglyphique, dont l'uſage s'étoit perdu depuis long-temps : mais il laiſſa l'obéliſque qu'il avoit fait ériger pour déterminer la latitude du lieu, orné de figures de ſon choix & de l'invention des Egyptiens qui l'accompagnoient. Il fit ſur-tout repréſenter la ſerrure comme un objet d'utilité particuliere, afin qu'elle pût être imitée par ſes nouveaux ſujets Ethiopiens qui en ignoroient l'uſage.

DE Dobarwa, Poncet ſe rendit à Arcouva, que les Géographes appellent, dit-il, mal-à-propos, *Arequiès*. Cependant, il auroit dû ne pas tant ſe preſſer de critiquer les Géographes & s'informer mieux du nom de cette ville qui n'eſt ni Arequiès, ni Arcouva. Le nom ſeul, ſous lequel les Mahométans & les Chrétiens la connoiſſent, eſt Arkéeko ; & l'île où alla enſuite Poncet, en paſſant un bras de mer, ſe nomme *Maſuah*, & non pas *Meſſoua*, comme il le dit.

CE

Ce voyageur s'embarqua ſur la mer Rouge à Maſuah, & arriva à Jidda, après avoir paſſé l'île de Dahalac & celle de Kotumbal, rocher très-élevé & dont le nom n'eſt connu que de peu de navigateurs.

Si le vieux Murat, Muſa, ou Hagi Ali avoient été en ce moment appellés au Caire par leurs affaires de commerce; il n'eſt pas douteux qu'ils n'euſſent été engagés à ſe rendre en France, comme Ambaſſadeurs. Ils auroient été accabler les Miniſtres d'une infinité de menſonges, dont jamais les François n'auroient pu découvrir la fauſſeté. Ils auroient promis tout ce qu'on auroit voulu; puis ayant obtenu du Roi de France beaucoup d'argent, & aſſurant d'après cela qu'ils enverroient une ambaſſade, telle qu'on la leur auroit demandée, ils s'en ſeroient retournés & on n'auroit plus entendu parler d'eux. Mais vraiſemblablement, ces honnêtes-gens-là étoient employés ailleurs, & tout ce que Poncet put faire, fut de préſenter un nouveau Murat, puiſque quelque choſe qu'il en fût, il falloit un Ambaſſadeur.

Ce Murat là, ancien cuiſinier d'un marchand François d'Alep, diſtilloit de l'eau-de-vie à Maſuah, quand Poncet le prit; & probablement il avoit été autrefois au ſervice du vieux Murat, ſon oncle: mais il n'en étoit pas moins bon Ambaſſadeur. Le vieux Murat, Hagi Ali & Muſa, avoient peut-être auſſi été cuiſiniers & domeſtiques dans leur jeuneſſe. Leur prudence, leur diſcrétion, leur conduite ſage, la connoiſſance des langues & des pays, leur mériterent la confiance des Rois. Le vieux Murat voulut, ſans doute, que ſon neveu commençât ſon apprentiſſage par cette ambaſ-

ſade en France ; & M. Poncet voulant lui donner plus d'importance, & montrer qu'il avoit ſu remplir la commiſſion du Conſul, permit à ſon Ambaſſadeur d'inventer tout ce qu'il lui plut.

DE Jidda Poncet ſe rendit à Tor ; puis au Mont-Sinaï, où, après avoir attendu quelques jours, il fut joint par Murat, avec lequel il fit ſon entrée au Caire.

LE Conſul Maillet étoit un vieux Gentilhomme Normand, exceſſivement jaloux de ſa nobleſſe, & conſéquemment hautain, & mépriſant ceux qu'il croyoit ſes inférieurs. Il regardoit ſur-tout comme tels les autres François établis au Caire, qui ſont pourtant en général de très-honnêtes & très-aimables gens. M. Maillet étoit d'ailleurs têtu, opiniâtre, colere, & ambitieux, & aſſez intelligent pour tout ce qui avoit rapport à ſes intérêts. Fort attaché à ſon cabinet, il ne mettoit guère le pied hors de ſa maiſon, & jamais hors de de la ville, à ce qu'on m'a aſſuré. Malgré cela il a publié une deſcription de l'Egypte, qui jouit encore d'une grande réputation (1).

M. Maillet avoit reçu avis de Jidda du miſérable état de l'ambaſſade. Il avoit ſu que le Sherif de la Mecque avoit enlevé à Poncet deux Abyſſiniennes eſclaves, & que l'éléphant étoit mort. Il fit paſſer ſoudain ces nouvelles en France ;

(1) C'eſt au Caire qu'il écrivit auſſi ſon Tel'iamed, où il prétendit que les hommes avoient d'abord été des poiſſons ; ce qui le fit excommunier. Cette opinion étoit en effet bien digne d'alarmer la Sorbonne.

& le Pere Fleuriau lui manda de ſe bien garder d'envoyer Murat à Paris; que Rome étoit le lieu le plus convenable pour une pareille ambaſſade; parce qu'en France on la regarderoit comme ſi elle venoit d'Alger ou de Tunis, & comme ſi elle ne pouvoit faire honneur ni à ceux qui l'envoyoient, ni à ceux qui la recevoient. C'étoit pourtant là une nouvelle maniere de parler.

M. Maillet ſe voyant alors maître du ſort de l'Ambaſſadeur, commença à lui chercher querelle à propos de l'étiquette. Il prétendit que Murat devoit le premier lui rendre viſite; après beaucoup de mauvais procédés, il inſiſta pour que Murat lui montrât ſes dépêches. Murat refuſa. Mais le Conſul s'adreſſa ſecrettement au Bacha, & lui fit même un préſent conſidérable pour qu'il ſe ſaisît des lettres de l'Ambaſſadeur.

Le Bacha ainſi gagné employa les menaces, & extorqua une lettre de Murat, qu'il ouvrit promptement. Mais cette lettre en Arabe, que Murat avoit probablement fait écrire par quelque Maure de Maſuah, ne contenoit que des choſes indifférentes. Auſſi fut-ce un bonheur pour lui; car ſi la lettre fût venue d'Abyſſinie, & eût reſſemblé à celle que l'Impératrice Helena & David III, adreſſerent au Roi de Portugal, pour le prier d'anéantir la Mecque, Médine & les flottes Turques qui croiſoient dans la mer Rouge, il eſt certain qu'on auroit maſſacré tous les François qui étoient au Caire, & empalé le Conſul & l'Ambaſſadeur.

Les Jéſuites ignorant les manœuvres de M. Maillet, &

alarmés, indignés de voir que le Bacha osât trahir les loix les plus sacrées des Nations, en ouvrant une lettre adressée au roi de France, s'adresserent à M. de Feriol, Ambassadeur de France à Constantinople. M. de Feriol en porta des plaintes; & soudain la Porte envoya au Caire un Capigi, demander au Bacha pourquoi il violoit ainsi le droit des gens, & pourquoi il osoit insulter une puissance alliée & aussi respectable que la France?

Ces Capigis sont des personnes fort désagréables pour les gens à qui la Porte les envoie, & ceux-ci ne manquent jamais de les payer pour se les rendre favorables. Malgré cela leur rapport coûte souvent la vie à ces gens-là. Le Bacha accusé par le Capigi, à l'instigation de M. de Feriol, répondit simplement, qu'il n'avoit rien fait que d'après les avis du Consul, qui l'avoit assuré que c'étoit rendre service non-seulement à lui, mais à la nation; & il ajouta, qu'autrement il ne se seroit jamais mêlé de cette affaire. Le résultat fut donc qu'on obligeât M. Maillet à payer au Bacha la dépense du Capigi; & quelque tems après il osa porter cette dépense en compte aux marchands François du Caire, qui, par une délibération du 6 Juillet 1702, refuserent de le rembourser de 1505 livres qu'il demandoit pour le Bacha, & de 518 livres pour les Officiers de ce Commandant.

Cependant le Consul avoit remporté une victoire complette sur Murat; & d'après cela il se détermina à envoyer à Paris Monhenaut, Chancelier du Consulat de France au Caire, chargé de lettres, quoiqu'inventées par lui, qu'il prétendoit être traduites d'après les originaux Ethiopiens.

MAIS le Jéſuite Verſeau qui étoit revenu au Caire, & qui ſe méfioit beaucoup du Conſul, depuis la découverte de ſon intrigue avec le Bacha, réſolut de ſe mettre de la partie. Poncet, qui étoit également aſſez mal avec M. Maillet, ne ſe ſoucioit point de perdre le fruit de ſon voyage en Abyſſinie, & ne vouloit ni en confier le récit à Monhenaut, ni ſur-tout s'en rapporter à la maniere dont le Conſul en parleroit dans ſes lettres. Ainſi Monhenaut, Poncet & Verſeau partirent tous les trois enſemble pour Paris, avec des intentions fort différentes. Ils s'embarquerent à Bulac (1); & ils emporterent avec eux les oreilles de l'élephant que Poncet avoit reçu pour le roi de France en Abyſſinie, & qui étoit mort en route.

LE reſte des préſens deſtinés à ce Monarque, & dont étoit chargée cette illuſtre ambaſſade, étoit un jeune Abyſſinien eſclave, que Murat avoit acheté & ſouſtrait aux recherches du Sherif de la Mecque, quand cet Arabe s'empara par force des deux filles Abyſſiniennes, qui faiſoient partie du même préſent. Mais on ne mit pas plutôt cet Abyſſinien à bord du vaiſſeau où s'embarquoient les trois François, qu'il y eut un grand tumulte dans la ville. Les Janiſſaires vinrent le prendre, & le livrerent à Muſtapha Cazdagli, leur Kaya. Tout le crédit de M. Maillet, toutes les manœuvres des Jéſuites ne purent le leur faire rendre.

MONHENAUT, Poncet & Verſeau furent obligés de ſe

(1) Bulac eſt le nom de l'endroit où les vaiſſeaux mouillent au Caire. Il eſt ſur les bords du Nil.

cacher, pour se dérober à la fureur de la populace, & ils se garderent bien de paroître jusqu'à ce que le vaisseau mît à la voile; heureux encore que cette rumeur eut lieu au Caire; car si par hasard ils avoient voulu embarquer l'Abyssinien à Alexandrie, il est probable que cette démarche leur eût coûté la vie à tous trois.

JE me permettrai d'observer encore ici combien le projet de cette ambassade étoit absurde & dangereux. On vouloit qu'elle fût composée de vingt-huit Abyssiniens, douze desquels devoient être des enfans choisis dans les plus nobles familles; & on prétendoit que tous les vingt-huit s'embarquassent pour France. Quel jour pour le Consul que celui de cet embarquement! quel honneur pour son Roi, aux yeux des autres Princes Chrétiens, de voir vingt-huit Africains réclamant sa protection, & dont douze auroient été réputés Princes chrétiens; car il n'y a d'autres nobles d'Abyssinie que ceux qui sont de la famille royale; de les voir, dis-je, par la vanité & l'orgueil des Jésuites, & par l'ignorance du Consul, tomber tous à-la-fois dans l'esclavage, & contraints d'apostasier! Quelque chose que M. Maillet ait pu penser de la conduite de Poncet, certainement quand ce voyageur amena Murat, & Murat lui seul, tout cuisinier qu'il étoit, ce fut la meilleure chose qu'il pût faire.

JE sais bien qu'il y aura des flatteurs qui diront que l'accident dont je parle ne seroit point arrivé, ou que s'il avoit eu lieu, il s'en seroit suivi bientôt une vengeance proportionnée à l'outrage & au Monarque offensé, & qui à l'avenir auroit prévenu de semblables désastres. Mais je répondrai que

le mal auroit été irréparable, & que la vengeance du Roi de France n'eût pas rendu les Abyſſiniens à leur religion, ſans laquelle ils n'euſſent pas pu retourner dans leur pays. Ils ſeroient donc demeurés victimes de l'orgueil & de l'imprudence des Jéſuites.

MAIS où eſt donc la vengeance qu'on a tirée de l'aſſaſſinat de l'Ambaſſadeur du Roi de France, de M. du Roule, dont je vais bientôt parler? Le droit des gens n'a-t-il pas été violé en ſa perſonne de la maniere la plus horrible, & ſans la moindre provocation? Qu'en eſt il donc réſulté? —Préciſément ce qui auroit eu lieu pour l'enlévement des Abyſſiniens: car les Jéſuites & le Conſul n'auroient pas manqué de cacher cet outrage comme on cacha l'autre, de peur de découvrir l'abominable méchanceté des Freres Franciſcains. Si la Cour de France ne l'avoit pas ſu, ſon Conſul, du moins, n'auroit pas tardé à ſavoir de quelle conſéquence il eût été d'attirer vingt-huit Abyſſiniens hors de leur pays, pour les expoſer à trahir leur religion, & à languir dans l'eſclavage chez les Mahométans; & cela n'auroit sûrement pas manqué de nuire à toutes les nations européennes, qui font le commerce dans ces contrées.

LE Triumvirat ne fut pas plutôt à Paris, que Monhenaut courut chez le Miniſtre; Verſeau fut préſenté au Roi, & Poncet jouit peu de tems après du même honneur. Il ſe fit voir alors dans Paris comme une eſpece de curioſité, vêtu à l'abyſſinienne, & portant une chaîne d'or. Mais pendant qu'il s'amuſoit à ſe donner ainſi en ſpectacle, les lettres du Conſul & les récits de Monhenaut firent violemment ſoupçonner

la réalité de ſon voyage en Abyſſinie, & l'ambaſſade de Murat.

LES Freres Franciſcains, auteurs du meurtre de du Roule; & ennemis jurés de la miſſion des Jéſuites, M. Piques, Docteur de Sorbonne, de ce corps ſi renommé pour l'encouragement des ſciences, & les ſervices qu'il a rendus à l'eſprit humain, l'Abbé Renaudot, M. le Grand, & quelques autres ſavans qui, grace à l'induſtrieux Ludolf, avoient acquis, quoiqu'avec beaucoup de peine, quelque connoiſſance de la langue éthiopienne, tomberent tous à la fois ſur la relation du voyage de Poncet. Les uns blâmerent ce qu'il diſoit de la religion des Abyſſiniens, parce qu'elle n'étoit point conforme aux rites de l'Egliſe de Rome, à laquelle ils s'étoient follement imaginés qu'elle devoit reſſembler; les autres attaquerent le voyage, d'après l'improbabilité reconnue ou ſuppoſée des deſcriptions du pays, où Poncet avoit paſſé; d'autres enfin reconnurent la fauſſeté de ſes lettres abyſſiniennes par les fautes d'orthographe qu'il y avoit, diſoient-ils, quoique juſqu'alors on n'eût pas vu un ſeul livre écrit dans la même langue.

TOUTES ces critiques oiſeuſes ont pourtant acquis quelque conſiſtance, grace au mérite ſeul de l'ouvrage qu'elles attaquoient, & elles lui doivent l'honneur d'être parvenues à la poſtérité; & quant à l'ouvrage même, quoiqu'incomplet, il ſera toujours précieux aux yeux de tous les Lecteurs ſenſés, par les ſervices qu'il a rendus à la géographie des contrées inconnues dont il parle.

Il

Je crois devoir à la mémoire d'un voyageur utile, à tous les amis de la vérité & au Public, enfin, de faire connoître les principales objections qui firent jetter un cri général contre Poncet; & avant qu'elles tombent dans l'oubli, on pourra juger du degré de leur mérite & de leur candeur.

La premiere de ces objections eſt celle du ſavant Docteur de Sorbonne, l'Abbé Renaudot, qui dit qu'il ne peut concevoir comment un Ethiopien s'appelle *Murat*. Il eſt aiſé de répondre à cela que Poncet, Maillet & le Bacha Turc avoient dit cent fois que Murat étoit Arménien. Mais de ſon autorité privée, l'Abbé Renaudot en fait un Ethiopien, & enſuite, il jette le blâme ſur ceux qui ne ſont pas auſſi ignorans que lui.

En ſecond lieu, Poncet aſſure que Gondar eſt la capitale de l'Ethiopie; & les Jéſuites n'ont fait nulle mention de Gondar: donc c'eſt une preuve que Poncet ment. Mais les Jéſuites furent chaſſés de l'Abyſſinie à la fin du regne de Socinios & au commencement de celui de ſon fils Facilidas, c'eſt-à-dire, en 1632; & il n'y en reſtoit plus en 1666, Facilidas ayant fait pendre publiquement Bernard Nogueyra, qui étoit le dernier; & Gondar ne fut bâti qu'en 1680, vers la fin du regne d'Hannès premier, petit-fils de Facilidas. Je ne vois donc pas comment les Jéſuites auroient pu parler d'une choſe qui n'exiſta que cinquante ans après eux, à moins toutefois que ces ſaints Jéſuites qui, ſi nous en croyons les Miſſionnaires, liſoient tous dans l'avenir, au moment du

martyre, n'eussent, d'après leur derniere révélation, représenté Gondar comme la capitale de l'Abyssinie.

TROISIÉMEMENT, Poncet parle des villes & des villages d'Ethiopie; & il est bien reconnu par l'Abbé Renaudot, qu'il n'y a dans ce pays-là d'autre ville, village ou cité qu'Axum. — Pour moi, je crois que si les Abyssiniens qui bâtirent la grande & magnifique cité d'Axum, s'étoient bornés là, & n'avoient jamais bâti d'autre ville, d'autre village, ils seroient le plus singulier peuple de la terre. Et si des endroits où il y a six mille habitans, vivant dans des maisons contiguës, mais par-tout séparées de distance en distance par de larges rues, & où l'on voit des églises, des places, des marchés, ne sont point des villes ou des villages, je ne sais pas quel nom on doit leur donner. Mais si ce sont des villes, Poncet a dit la vérité; & il existe aujourd'hui en Abyssinie plusieurs autres de ces villes que ce voyageur n'a pu ni voir, ni décrire.

QUATRIÉMEMENT, les Abyssiniens, disent encore les critiques, vivent sous des tentes, & non pas dans des maisons. Il seroit bien étrange qu'un peuple vivant sous des tentes, eût bâti une ville telle qu'Axum, dont les ruines sont aussi considérables que celles d'Alexandrie; & il seroit plus extraordinaire encore que ce peuple, connoissant l'art de bâtir des villes, préférât de vivre sous des tentes, dans un climat où le soleil est brûlant pendant six mois de l'année, & où les autres six mois la pluie tombe en torrens & la foudre, les éclairs, les tempêtes, les ouragans, tels qu'on ne peut s'en former d'idée en Europe, désolent le pays. Je m'étonne, en vérité,

que la raiſon de ceux qui avancent de pareilles choſes, ne ſe révolte pas, au moment qu'ils les écrivent.

TANDIS que les Abyſſiniens ſont en guerre, ils campent ſous des tentes pour pouvoir changer de place à leur gré & ſe mettre à l'abri des chaleurs, quand leurs armées s'arrêtent. Mais je ne ſache pas qu'on ait encore inventé chez eux une eſpece de tente qui pût reſter placée depuis le mois de Juin juſqu'au mois de Septembre; ils n'en ont même sûrement pas eu l'idée.

JE crois que c'eſt l'*ignorance* du langage qui a induit en erreur ces *ſavans* critiques. Les Abyſſiniens appellent *Bet* une maiſon iſolée, quelle que ſoit ſa deſtination. Ainſi, Bet-Negus eſt le palais ou la maiſon qu'habite le Roi; Bet-Chrétien eſt une Egliſe, ou une maiſon où l'on célebre le Service divin; & Bet-Moka eſt un cachot, ou une maiſon ſouterraine. Mais les maiſons qui ſont contiguës dans les villes & dans les villages, s'appellent *Taintes*, d'après le mot abyſſinien *Tain*, qui veut dire *dormir*, *ſe coucher*, *ſe repoſer*. J'imagine donc que la reſſemblance de ces mots avec celui de *tentes*, a pu faire penſer aux critiques, qu'au lieu de villes, les Abyſſiniens n'avoient que des tentes. Malgré cela, je ne puis concevoir encore comment ces critiques, ſoit qu'ils connuſſent la langue éthiopienne, ſoit qu'ils ne la connuſſent pas, ont pu être aſſez dépourvus de ſens pour ſuppoſer qu'un peuple qui avoit bâti Axum, pût enſuite, pendant pluſieurs ſiécles, ſe contenter de ſimples tentes pour réſiſter aux pluies du tropique.

LA cinquiéme choſe qui a fait accuſer Poncet de menſonge, c'eſt qu'il parle de vallées délicieuſes dont les Européens ne peuvent ſe former d'idée, de plaines magnifiques, couvertes d'arbres & d'arbuſtes embaumés, qu'il vit en entrant en Ethiopie; & que les livres Arabes rapportent que quand le frere de Saladin conquit ce pays, il le trouva abſolument ſtérile. Mais malgré tout le reſpect que j'ai pour les livres Arabes & pour la littérature de l'Abbé Renaudot, je maintiens que jamais le frere de Saladin, ni aucun autre guerrier de ſa tribu, n'a conquis le pays décrit par Poncet, & qu'il ne l'a même pas vu.

CE pays délicieux eſt entre les 12°. & 13°. de latitude. Le ſol en eſt riche, & de couleur noire. Les pluies du tropique y tombent ſix mois de ſuite chaque année; le ſoleil y étant deux fois vertical, y demeure quelques jours à 10°. ſeulement, & à beaucoup moins de diſtance encore pluſieurs mois. Cependant, alors ſi proche, cet aſtre n'eſt jamais intercepté; un voile de nuages épais ne le dérobe point aux habitans de ces contrées, où la chaleur eſt ſi exceſſive, que le thermometre de Farenheit s'éleve juſqu'à 100°. Comment peut-on donc être aſſez ignorant en hiſtoire naturelle, pour douter qu'une végétation vigoureuſe & brillante ne ſoit l'effet néceſſaire de cette active réunion de la chaleur & de l'humidité? Ne le voit-on pas de même dans toutes les autres parties du globe, où les mêmes cauſes ſe font ſentir?

MAIS, dit-on, Poncet contredit les livres Arabes & tous les voyageurs anciens & modernes, qui s'accordent à dire que ce pays eſt un déſert horrible, qui ne peut produire que

du Dora (1) & quelques autres végétaux de fort peu de conſéquence. Je voudrois beaucoup qu'en attaquant un homme eſtimable, l'abbé Renaudot eût eu la bonté de nommer les Ecrivains ſur leſquels il fonde l'autorité de ſa critique. J'oſerai prendre ſur moi de nier qu'il y ait un ſeul Auteur Arabe qui décrive le pays dont parle Poncet; & quant à ſes citations d'anciens & de modernes voyageurs, elles ſont abſurdes & imaginaires. Les ſeuls voyageurs anciens qui aient vu cette partie de l'Ethiopie, ſont, je crois, les Ambaſſadeurs de Cambyſes, qui probablement la traverſerent en ſe rendant auprès des Macrobes; & les plus modernes, ſi tant eſt qu'on puiſſe les appeller modernes, ſont les hommes qu'envoya Néron (2), pour faire des découvertes, mais dont le voyage eſt fort incertain. Ces voyageurs rapportent qu'en approchant du pays dont parle Poncet, la campagne commençoit à être belle & verdoyante. Or, je le répete, je voudrois que M. Renaudot eût nommé les voyageurs plus modernes que les envoyés de Néron, ou plus anciens que ceux de Cambyſes, qui ont vu & décrit la contrée des Shangallas.

Pour moi, qui ſeul puis dire avoir demeuré pluſieurs mois dans cette partie de l'Ethiopie, j'atteſte que tout ce que Poncet en a dit eſt vrai. Mais les campagnes aromatiques & les ſites pittoreſques conviennent mieux au pinceau d'un poëte, qu'à la plume d'un hiſtorien; & certes ce pays mériteroit d'être décrit par des hommes d'un talent plus diſtingué que celui de Poncet & que le mien.

(1) Du millet.

(2) Plin. vol. 1, lib. 6, cap. 30, pag. 376.

L'on ne doit pas oublier que ce pays dont je vante la fertilité, eſt celui des Shangallas ſitué entre les 12e & 13e deg. de lat. nord, de ces Shangallas qui habitent une plaine couverte de bois, appellée le Kolla, d'environ 40 à 50 mille de large du nord au ſud, & s'étendant des montagnes de l'Abyſſinie juſques au Nil à Fazuclo, du côté de l'occident.

J'ai déjà obſervé que, par rapport au commerce, ces Shangallas avoient été exterminés en deux endroits différens, qui forment aujourd'hui une grande ſéparation entre eux, & où l'on a bâti des villes & des villages, parce que c'eſt là que paſſent les caravanes qui vont de l'Abyſſinie dans le Sennaar, ou qui en reviennent. Tout le reſte du pays eſt inabordable, à moins qu'on ne ſoit en force. Pluſieurs armées y ont péri. Auſſi eſt-il abſolument inconnu, & je ſuis le ſeul qui ait entrepris de le décrire.

Il faut auſſi que je releve le critique Renaudot, ſur ce qu'il dit des productions de ces contrées. Il ne connoît aucune eſpece de grain, ſous le nom de dara. S'il vouloit parler du millet, il devoit l'appeller dora. Mais le dora n'annonce point l'infertilité du ſol où il croît. Les meilleures terres d'Egypte ſont couvertes de dora. En Ethiopie, les rives du Nil où on le cultive produiroient également du bled. Mais le peuple du déſert préfere le dora. Il croît plus promptement, & il n'exige point qu'on laboure la terre, travail pénible que redoutent ſingulierement les habitans d'un climat exceſſivement chaud.

Ce que je viens de dire, relativement à la culture du dora, peut également s'appliquer à ce que dit l'abbé Renaudot de celle du coton. Les plus belles vallées de la Syrie, qu'arroſent les rivieres qui tombent du Mont Liban, ſont couvertes de cotoniers. Dans les mêmes champs on voit alternativement le cotonier & l'arbre qui nourrit les vers à ſoie; & cette double production fait la richeſſe du pays. Le coton ſert à vêtir toute l'Ethiopie. Le coton eſt la baſe de ſon commerce avec l'Inde, ainſi que du commerce entre l'Angleterre, la France & le Levant; & ſans quelques raiſonneurs ignorans & ſuperficiels, comme l'abbé Renaudot, le coton ſeroit après la laine, la manufacture la plus précieuſe de la grande Bretagne. Certes le tems viendra où le coton remplacera la culture ingrate du lin. Il emploiera plus de mains, & il offrira un champ plus vaſte à l'induſtrie de nos Tiſſerans.

L'on voit combien il eſt aiſé de combattre les objections mal fondées, par leſquelles les abſurdes ennemis de Poncet s'efforcerent de le décréditer, & de lui faire perdre le mérite de ſon voyage. Ils firent plus; ils oſerent lever tout-à-fait le maſque, en produiſant une lettre qu'ils ſuppoſoient écrire de Nubie, par un moine Italien, & dans laquelle on aſſuroit que Poncet n'étoit jamais allé dans la capitale de l'Ethiopie, ni qu'il n'avoit jamais eu audience de Yaſous: mais qu'ayant volé les habits & l'argent du Pere Brevedent, il s'étoit marié, & que bientôt après il avoit abandonné pour jamais ſa femme & l'Ethiopie.

Si M. Maillet avoit voulu ſe conduire honnêtement, il lui eût été facile de détruire cette calomnie, puiſque Hagi

Ali ne tarda pas à lui porter une lettre du Monarque Abyſſinien, par laquelle il le remercioit de lui avoir envoyé Poncet, à qui il devoit ſa guériſon. Mais ſans avoir beſoin d'en appeller à M. Maillet, je crois que perſonne ne peut douter qu'Hagi Ali n'eût eu ordre de ſon maître de lui amener un Médecin du Caire, & que Poncet ne fût propoſé par le Conſul pour être ce Médecin. Or, après avoir conduit Poncet juſqu'à Bartcho, où l'on convient que le Jéſuite Brevedent mourut, & où l'on avoit ſuppoſé que ſon compagnon de voyage l'avoit volé, quelle auroit pu être la raiſon d'Hagi Aly, pour ne pas permettre au Médecin de faire une demi-journée de chemin de plus pour ſe rendre dans la capitale, & ſe préſenter au Roi, qui l'avoit fait venir à grands frais d'Egypte? Quelle excuſe auroit eu à donner Hagi Ali de ne pas l'avoir conduit à la Cour, quand Poncet, remettant lui-même ſa lettre au Monarque, lui eût appris qu'il étoit venu avec la caravane pour le guérir?

M. Maillet vit depuis Hagi Ali au Caire, où il lui reprocha ſa conduite envers Poncet & le Frere Jakin, Moine qui étoit revenu avec lui d'Ethiopie. Le Conſul pouvoit donc alors s'informer amplement de la vie qu'avoit menée Poncet en Ethiopie; & il n'avoit pas beſoin du témoignage ſuppoſé de l'Italien pour cela. Mais ce qui eſt bien certain, c'eſt que M. Maillet ſe ſervit de Poncet comme de l'avant-coureur d'une autre ambaſſade qu'il ſe propoſoit d'envoyer à Gondar auprès du même Yaſous, que ce dernier avoit guéri. Or, s'il avoit douté de la réalité de ſon voyage, cette nouvelle expédition eût en vérité été bien étrange.

Mais supposons que toutes ces promesses ne suffisent pas; nous savons que Poncet retourna par Jidda, & que M. Maillet fut en correspondance avec lui pendant qu'il étoit dans ce port. Or, comment put-il revenir de Bartcho à la mer Rouge, sans traverser la capitale de l'Abyssinie, sans les ordres du Roi, & même à son insçu? Qui est-ce qui put lui faire franchir un grand nombre de barrieres dangereuses dans le Woggaro, sur le Lamalmon, au Tacazzé, à Kella, à Adowa, où moi, qui avois l'agrément du Roi, je ne pus passer qu'en demandant du secours & employant la force? Qui est-ce qui pût le soustraire à la vigilante avarice du Baharnagash, & à la rapacité, plus redoutable encore de cet assassin de Naïb; que l'on avoit vu dérober les marchandises de Musa, le facteur même du Roi, quoique ce Prince fût alors à trois journées seulement de distance, & à la tête d'une armée qui, en peu d'heures, auroit pu effacer jusqu'à la trace de Masuah? Tout ce qu'on a dit pour faire douter du voyage de Poncet n'est donc qu'un tissu de mensonges ridicules; & ces mensonges sont, comme je l'ai déja observé, l'ouvrage de ceux qui firent massacrer l'infortuné du Roule.

Poncet, ayant perdu toute sa considération, se retira disgracié de Paris, & n'obtint aucune autre espece de récompense que ce qu'il avoit reçu dès le commencement. On le chargea cependant de porter à M. Maillet une montre d'or & un miroir, pour en faire présent à Murat, dont on cessa en même-temps de payer l'entretien, & à qui on laissa la liberté de s'en retourner en Ethiopie.

Mais l'inconséquence du Consul ne s'arrêta pas là. Après

avoir fait eſſuyer à ce pauvre Murat tous les mauvais traitemens poſſibles, il lui confia un Jéſuite (1), afin qu'il le fît entrer en Abyſſinie, où ce Prêtre auroit certainement perdu la vie, ſi la maniere, dont on commença à agir avec lui en chemin, ne l'avoit pas engagé à s'en retourner avant d'arriver à Maſuah.

CES premiers contre-temps ſemblerent n'avoir fait que ranimer l'ardeur des Jéſuites pour une nouvelle ambaſſade; mais ils changerent de méthode. Des politiques, des hommes d'état s'en mêlerent, ſans pourtant avoir ſongé à ſe mettre en garde contre les ennemis de leur projet, & à rendre leurs efforts inutiles, en cherchant à mieux tirer parti qu'eux des mœurs & des coutumes des pays où l'ambaſſade devoit paſſer.

CE ne fut point un aventurier, un médecin errant comme Poncet, à qui on voulut confier cette ſeconde ambaſſade; mais un homme verſé dans l'étude des langues, habitué aux négociations, aux traités, & accompagné de Dragomans, & de tous les Officiers convenables à ſa dignité. On l'envoya en Abyſſinie pour cimenter une amitié perpétuelle, & pour conclure un traité de commerce entre deux nations, qui n'avoient ni un ſeul article à échanger l'une avec l'autre, ni le moindre moyen de communiquer enſemble, par terre ou par mer. Le Miniſtre qui eut ſans doute aſſez de ſageſſe pour voir tout cela, en donnant ſon conſentement, jetta les yeux ſur M. Maillet lui-même pour être Ambaſſadeur; attendu que ce Conſul, connoiſſant les raiſons qui avoient empêché Poncet de réuſſir, & s'y prenant conſéquemment

(1) C'étoit un François nommé le P. Bernat.

d'une autre maniere, pouvoit mieux que tout autre terminer cette négociation d'une maniere agréable aux deux nations.

MAIS M. Maillet étoit bien loin d'accepter cette miſſion. Il ſe conſidéroit comme un Général, dont le ſeul emploi eſt de diriger & non d'exécuter. Un voyage ennuyeux & fatiguant, à travers des déſerts dangereux, étoit hors de la ſphere de ſon cabinet, dont il ne paſſoit jamais les limites; & au-delà de ces limites, tout étoit déſert pour lui. Il s'excuſa donc de ne pas ſe charger de l'ambaſſade : mais il rédigea un long mémoire pour ſervir de regle de conduite dans un pays qu'il n'avoit jamais vu ; & comme ſes inſtructions furent malheureuſement ſuivies par celui qui le ſuppléa, elles devinrent une des principales cauſes de la fatale cataſtrophe qui enſanglanta la capitale de la Nubie.

M. Le Noir du Roule, Vice-Conſul à Damiette, fut celui qu'on choiſit, à défaut de M. Maillet, pour être Ambaſſadeur en Abyſſinie. C'étoit un jeune homme de mérite, & plein du deſir de ſe diſtinguer. Il connoiſſoit un peu les langues qu'on parle communément en Orient : mais il ignoroit abſolument celle du pays où il alloit ; & ce qui étoit encore plus malheureux, il ignoroit les coutumes & les préjugés des nations chez leſquelles il devoit paſſer. Semblable à la plupart de ſes compatriotes, il avoit une ſinguliere prédilection pour l'habillement, les goûts & les mœurs des François, & il mépriſoit ſouverainement les uſages des autres nations ; auſſi, comme il ne diſſimuloit pas aſſez ce mépris, il contribua ſans doute à mettre ſa vie en péril. Tous

les François établis au Caire étoient indiſpoſés contre lui, par rapport à je ne ſais quel dédain qu'il avoit eu l'imprudence de leur témoigner, & parce qu'il étoit chargé de renouveller un projet qui pouvoit les expoſer à perdre leur commerce & leur vie, comme ils en avoient déja couru le riſque.

CES François étoient donc contraires à l'ambaſſade. Mais les Jéſuites & le Conſul la vouloient beaucoup, & ils diſpoſoient de l'autorité de leur Souverain. Ils deſiroient en même temps, chacun de leur côté, de paroître les promoteurs de cette miſſion, & il régnoit fort peu de confiance & d'intimité entr'eux.

QUANT aux Capucins & aux Franciſcains, ils étoient exceſſivement irrités contre M. Maillet, pour avoir favoriſé les Jéſuites à leur préjudice & avoir fait ſervir le crédit du Roi de France à leur enlever à eux, Franciſcains & Moines de la Terre-Sainte, la miſſion éthiopienne que le Pape leur avoit accordée, & que le Sacré-Collége leur avoit confirmée. Auſſi, ces Moines, qui communiquoient continuellement avec les Cophtes, c'eſt-à-dire, les Chrétiens d'Egypte, les avoient tous ſi bien mis dans leur parti, qu'il n'y en avoit aucun qui ne crût devoir par honneur & par intérêt, faire échouer l'ambaſſade françoiſe.

LES choſes en étoient là, quand du Roule arriva au Caire. Il ſe chargea de l'ambaſſade, & dès ce moment, les intrigues commencerent.

LE Conſul avoit perſuadé à l'Ambaſſadeur que les préſens les plus agréables qu'il pût offrir à Sennaar, étoient des portraits du Roi & de la Reine de France, ayant la couronne en tête, & de ces miroirs qui groſſiſſent, multiplient ou défigurent les objets, tandis qu'au contraire, du brocard, du ſatin, des bijoux d'or, d'argent, d'acier, auroient infiniment mieux convenu.

L'ARMÉNIEN Elias, attaché au ſervice de la nation françoiſe, fut d'abord envoyé en Abyſſinie par la voie de Maſuah, pour préparer Yaſous à la réception de l'Ambaſſadeur, auquel ce même Elias devoit ſervir d'interprète. Tout cela réuſſit fort bien. Mais en s'occupant du but, on négligea le milieu de la carriere. Il y avoit déja beaucoup de Moines Européens à Sennaar; & ils n'avoient pas manqué d'empoiſonner l'eſprit d'un peuple naturellement jaloux, cruel & barbare. L'argent avoit gagné les Grands; & pour inſpirer enſuite l'épouvante & la rage à la populace, on avoit débité une foule de menſonges qui acquirent tant de crédit, & dont les auteurs chercherent ſi peu à ſe déguiſer, que quand l'Ambaſſadeur entra en Nubie, il crut néceſſaire de dreſſer, dans le premier village, un procès-verbal, où tous ces rapports étoient mentionnés, & il en donna avis au Conſul. Mais comme il garda cette piece, elle fut perdue à ſa mort, & le nom des coupables reſta inconnu.

CE ne fut que le 9 Juillet 1704, que M. du Roule partit du Caire. Il s'embarqua ſur le Nil, & il fut accompagné juſqu'à bord du vaiſſeau par une foule de gens qui, les larmes aux yeux, voyoient le précipice où l'infortuné voya-

geur alloit tomber. Il ſe rendit juſqu'à Siout ; mais à chaque endroit où il s'arrêta dans cette route, il trouva qu'on avoit ſemé quelque menſonge dangereux, qui ne pouvoit avoir d'autre motif que ſa perte.

BELAC, Maure, & l'un des facteurs du Roi de Sennaar, étoit le chef de la caravane que du Roule joignit à Siout. Au Caire, du Roule n'avoit négligé aucun des moyens ordinaires de ſe faire bien venir de ce Maure ; & il avoit lieu de croire qu'il y avoit réuſſi : mais en arrivant à Siout, il le trouva tellement changé, qu'il lui en coûta cinq cens écus pour empêcher que cet homme ne ſe déclarât le partiſan de ſes ennemis ; encore cela n'eût-il pas ſuffi, ſans l'arrivée de Fornetti, Dragoman de la factorerie françoiſe, & d'un Capigi & d'un Chiaoux, envoyés par le Bacha du Caire & par Iſmael Bey, Aga des Janiſſaires, pour recommander expreſſément au Gouverneur de Siout & au chef de la caravane, de prendre bien garde qu'il n'arrivât rien de fâcheux à du Roule, parce que leur vie dépendoit de ſa ſûreté.

LES parties intéreſſées furent alors aſſemblées, & on récita ſolemnellement & de bon accord le Fedtah, c'eſt-à-dire, la priere de paix qu'on prononce au commencement d'un long & périlleux voyage. Par cette priere, chacun des voyageurs s'engage à défendre ſes compagnons juſqu'à la mort, & à ne pas s'en ſéparer, à ne pas ſouffrir qu'on leur nuiſe, quelqu'avantage qu'il pût en réſulter pour lui-même.

CETTE cérémonie dévoila tout le myſtere. Car auſſi-tôt Ali Chelebi, Gouverneur de Siout, apprit à l'Ambaſſadeur

que les marchands chrétiens & les moines Franciſcains avoient conſpiré contre lui, & juré de faire manquer ſon ambaſſade, au péril de leur propre vie; & il avoua que lui-même avoit reçu des préſens pour entrer dans la conſpiration.

BELAC lui dit en outre, que le Patriarche des Cophtes l'avoit aſſuré que les principaux perſonnages de la caravane, les Francs qui voyageoient avec lui, n'étoient point des marchands, mais des ſorciers allant en Ethiopie pour arrêter le cours du Nil, & empêcher ce fleuve ds continuer à arroſer l'Egypte; qu'ainſi on étoit généralement réſolu de ſéparer les Francs de la caravane, dans quelqu'endroit des déſerts, où ils ſeroient réduits à périr de faim & de ſoif, ou à être aſſaſſinés, de maniere qu'on ne puſſe plus en entendre parler.

LA caravane partit de Siout le 12 de Septembre. En douze jours elle traverſa le petit déſert, & ſe rendit à Khargué, où elle fut retenue ſix jours par le Gouverneur, qui étoit un jeune homme, & qui obligea M. du Roule de lui payer 120 piaſtres pour pouvoir continuer ſa route, & en même tems à lui ſigner un certificat par lequel ce voyageur reconnoiſſoit que le Gouverneur l'avoit laiſſé paſſer ſans lui rien prendre. Ce fut là le premier exemple du traitement qu'il avoit à attendre dans le reſte du voyage.

LE 3 Octobre la caravane entra dans le grand déſert de Selima, & le 18 du même mois elle arriva à Machou ou Moscho, ſur les bords du Nil, où elle s'arrêta pluſieurs jours pour laiſſer aux marchands le tems de terminer leurs affaires. Ce fut là que l'Ambaſſadeur apprit que pluſieurs

moines Franciſcains avoient devancé la caravane; tandis qu'elle étoit à Siout, & s'étoient rendus à Sennaar, où ils avoient ſéjourné quelque tems, & dont ils s'étoient éloignés aux premieres nouvelles de l'approche de la caravane, ſans qu'on ſût le lieu de leur retraite.

BIENTÔT après le bruit ſe répandit au Caire, ſans qu'on pût ſavoir comment, que l'Ambaſſadeur avoit été aſſaſſiné en arrivant à Dongola; & cette nouvelle, quoique fauſſe, fut un triſte préſage de la déplorable cataſtrophe qui ne tarda pas à arriver.

M. du Roule arriva à Sennaar vers la fin de Mai; & c'eſt alors qu'il écrivit: mais depuis on remit au Conſul du Caire un paquet de lettres datées du 18 Juin. L'Ambaſſadeur dit dans ſes lettres, qu'il a été parfaitement bien reçu par le Roi de Sennaar, jeune homme qui aime beaucoup les étrangers; & qu'il a ſur-tout beaucoup à ſe louer de Sid Achmet-el-Coom, ou comme il eut dû l'appeller, Achmet Sid-el-Coom; c'eſt Achmet, le Grand-Maître de la Maiſon du Roi. Cet Officier envoyé par le Roi pour viſiter les équipages de l'Ambaſſadeur, ne put s'empêcher de témoigner ſa ſurpriſe en les voyant ſi peu conſidérables & d'une ſi médiocre valeur.

ACHMET dit que le Roi avoit reçu des lettres qui lui annonçoient que M. du Roule faiſoit porter avec lui vingt caiſſes remplies d'argent; & il ajouta qu'il lui avoit été écrit à lui-même, par une des perſonnes les plus reſpectables du Caire, pour l'avertir de ne pas le laiſſer paſſer, parce que le but de

ſon

ſon voyage en Abyſſinie étoit d'engager Yaſous à enlever aux Turcs Maſuah & Suakem. Cependant cet Officier ne voulut point permettre qu'on ouvrît les ballots deſtinés pour le Roi d'Abyſſinie, & il les laiſſa dans les mains de l'Ambaſſadeur.

M. du Roule rendit compte de tout cela au Conſul du Caire : mais il lui donna à entendre en même tems, qu'il couroit beaucoup de riſques, & il lui avoua franchement, qu'il ne croyoit pas qu'il y eût ſur la terre un peuple auſſi barbare, auſſi brutal, auſſi traître que les Nubiens.

Les troupes du Roi de Sennaar venoient de remporter alors quelques avantages ſur les Arabes révoltés. Il y eut des réjouiſſances à la Cour, & M. du Roule croyant devoir faire de ſon mieux pour témoigner ſa joie en cette occaſion, ſe fit raſer, s'habilla à l'Européenne, & reçut ainſi la viſite du Miniſtre Achmet. Mais cela déplut généralement, à ce que dit M. Macé dans une lettre qu'il adreſſa, à la même époque, au Conſul; & il ajoute que les miroirs qui multiplioient les objets, étoient cauſe que le peuple regardoit l'Ambaſſadeur & ſes gens comme des ſorciers.

Lorsqu'on donne de grandes fêtes dans la plupart des royaumes Mahometans, les femmes des Rois ont le privilege de ſortir de leurs appartemens & de voir tout ce qu'il y a de curieux & de nouveau. Celles du Roi de Sennaar ſont très-ignorantes, très-fantaſques, & s'offenſent aiſément : mais ſi M. du Roule avoit connu les mœurs du pays, il eût régalé leurs noires Majeſtés avec des liqueurs fortes, des

confitures, des eaux de ſenteur, & il eût pû leur montrer impunément tout ce qu'il auroit voulu.

MAIS effrayées par ces miroirs (1), & piquées de ſon inattention, elles ſe joignirent à la foule, qui accuſoit l'Ambaſſadeur d'être un magicien, & elles firent tout ce qu'elles purent pour le perdre auprès du Roi. Cependant elles éprouverent beaucoup de difficultés & de répugnances de la part du Monarque. Tout ce qu'elles purent obtenir de ce Prince fut de demander à l'Ambaſſadeur 3000 piaſtres, que celui-ci refuſa avec fermeté, ce qui mécontenta ſingulierement le Roi.

M. du Roule craignant pour ſa ſûreté, inſiſta pour obtenir la liberté de pourſuivre ſon voyage. On la lui accorda: mais à l'inſtant que ſes équipages furent prêts & qu'il alloit partir, il reçut l'ordre de rentrer dans ſa maiſon. Peu de jours après il obtint de nouveau ſon congé, & il fut contremandé pour la ſeconde fois. Mais le 10 de Novembre un meſſager du Roi vint lui porter la permiſſion définitive de partir; & comme il étoit tout prêt, il ſe mit ſoudain en route.

L'AMBASSADEUR étoit à pied, ayant d'un côté deux chrétiens habitans de la campagne, & de l'autre Gentil, ſon domeſtique François. N'ayant pas voulu monter ſon cheval, il l'avoit donné à un Nubien pour le conduire. Mais M. Macé & M. Lipi, les deux Dragomans étoient à cheval. A peine

(1) Nous avons vu ces miroirs recommandés par le Conſul Maillet.

cette petite troupe fut-elle arrivée au milieu d'une grande place, qui eſt devant le palais du Roi & qui ſert à l'exécution des criminels, que quatre negres attaquerent l'Ambaſſadeur & le tuerent à coups de ſabre. Gentil fut auſſi maſſacré à côté de ſon maître. M. Lipi & les deux chrétiens ſubirent le même ſort, bien que ceux-ci proteſtaſſent qu'ils n'étoient point de la ſuite de l'Ambaſſadeur.

M. du Roule reçut la mort avec la plus grande magnanimité. Sachant que les loix des Nations rendoient ſa perſonne ſacrée, il dédaigna de ſe défendre, remettant ſa vengeance aux gardiens de ces loix, & exhortant ſes compagnons à en faire de même. Mais un des Dragomans, M. Macé, jeune homme plein de courage & habile cavalier, ne voulut pas ſe réſoudre ſi facilement à mourir. De deux coups de piſtolet il tua deux des aſſaſſins, & il continuoit à ſe défendre avec ſon épée, quand un des cavaliers venant derriere lui, le frappa d'un coup de lance & l'étendit roide mort.

TEL fut le ſort de cette ſeconde ambaſſade envoyée pour convertir l'Abyſſinie, & qui, ſi l'on en croit M. Maillet, a coûté au gouvernement une ſomme conſidérable; car dans un mémoire du premier Octobre 1706, ſur la mort de M. du Roule, il évalue l'argent & les effets que l'ambaſſadeur avoit quand il fut maſſacré, à 200 bourſes, c'eſt-à-dire à 25000 livres ſterling (1). Cependant cela n'eſt guere probable, puiſque le même M. Maillet dit dans un autre endroit, que pendant

(1) Environ 580 mille livres tournois.

que M. du Roule étoit à Sennaar, il demanda quelque ſecours d'argent, que le capucin Joſeph refuſa de lui prêter. Ce ſecours eût été inutile à l'ambaſſadeur s'il avoit eu vingt-cinq mille livres ſterling; & j'imagine que M. Maillet n'a exagéré ce rapport que pour fomenter une querelle entre le Bacha de Suakem & le Roi de Sennaar.

Les moines qui étoient en très-grand nombre à Sennaar, quitterent cette capitale, dès qu'ils apprirent que M. du Roule y arrivoit. Ils pouvoient, ſans doute, faire cela ſans aucune mauvaiſe intention pour lui : mais on remarque qu'ils y revinrent dès qu'il eut été aſſaſſiné; & c'eſt, ſuivant moi, une preuve qu'ils furent les inſtigateurs du meurtre. Autrement ils ſe ſeroient empreſſés de fuir loin d'un lieu où ſix de leurs freres, indignement maſſacrés, reſtoient ſans ſépulture, & abandonnés aux oiſeaux de proie & aux bêtes des forêts, & où eux-mêmes n'auroient pu avoir la moindre ſûreté.

Cependant ces moines commencerent par vouloir imputer cette mort au roi d'Abyſſinie, puis au roi de Sennaar, & enſuite à tous les deux à la fois. Mais Elias arrivé à Gondar juſtifia ce Prince, comme on le verra bientôt par la liſte des noms pris à Sennaar. La correſpondance, publiée par la ſuite, prouve inconteſtablement que le roi de Sennaar ne fut que l'agent involontaire d'un aſſaſſinat dont auparavant il ſe repentit deux fois; c'eſt pourquoi il obligea à deux repriſes différentes M. du Roule de retourner chez lui, afin de pouvoir le dérober aux deſſeins exécrables qu'on avoit contre lui.

Le ſang de ce brave & malheureux François eſt donc retombé ſur la tête des moines Franciſcains réformés & de leurs freres les moines de la Terre-Sainte. L'intérêt de ces deux corps nombreux, & la ſuperſtition d'un Prince tel que Louis XIV, étoient plus qu'il ne falloit pour arrêter toute recherche, & empêcher qu'on ne tirât vengeance de ces dévots aſſaſſins : mais celui qui, ſans être apperçu a ſuivi le crime ſous le voile dont il s'étoit couvert, & à travers ſes ſentiers ténébreux, a trouvé en peu d'années le moyen de venger le meurtre de du Roule, dans un tems & dans un lieu où l'on étoit loin de le prévoir.

Mais il eſt tems de revenir à Gondar auprès du Roi Yaſous, qui guéri de ſa maladie, & ayant congédié ſon Médecin, ſe prépara à entrer en campagne contre les Gallas.

La premiere femme de Yaſous ſe nommoit *Ozoro Malacotawit*, & appartenoit à une famille conſidérable de la province de Gojam. Il en avoit eu pour fils Tecla Haimanout, qui déja ſorti de l'enfance, montroit le plus grand reſpect & la plus tendre affection pour ſon pere, dont il étoit extrêmement chéri. Le Monarque donna même alors une preuve de la confiance qu'il avoit en ſon fils, telle que les annales de l'Abyſſinie nous en offrent rarement l'exemple. Il le laiſſa dans ſa capitale, & il lui conféra la charge de Betwudet, avec un pouvoir abſolu pour gouverner en ſon abſence. Yaſous avoit pour maitreſſe Ozoro Keduſté, qu'il aimoit paſſionnément ; & cette femme, remplie de grandes qualités & ſœur du Fit Auraris Agné, Officier d'un mérite diſtingué, avoit eu trois enfans de ſon amant, David, Hannès & Jonathan.

TANDIS que Yasous suivoit les mouvemens des Gallas, on vint lui dire qu'Ozoro Kedusté étoit malade de la fievre. Soudain il prit des mesures pour son retour : mais malgré toute sa promptitude, il apprit en arrivant à Bercanté, maison qu'habitoit sa maitresse, que la mort la lui avoit enlevée, & qu'elle étoit enterrée depuis plusieurs jours. Soudain sa raison sembla l'abandonner. Se livrant à tous les transports du désespoir, il fit ouvrir la tombe de Kedusté, où il descendit avec ses trois enfans; & il tomba dans un tel excès de délire à la vue des tristes restes de son amante, qu'on eut beaucoup de peine à l'en éloigner. Alors il retourna à Gondar, puis il se retira dans une isle, située au milieu du lac Tzana, pour pouvoir s'abandonner tout entier à sa douleur.

QUELQUE tems avant cet événement, Elias ignorant ce qui s'étoit passé à Sennaar, présenta à Yasous la lettre de M. Maillet, & lui demanda pour M. du Roule la permission d'entrer en Abyssinie & de paroître en sa présence; ce qu'il obtint aisément. Yasous aimoit beaucoup les étrangers; & non content d'accueillir la demande d'Elias, il envoya un messager à Sennaar pour prier le Roi de protéger & de défrayer l'Ambassadeur François jusqu'à Gondar. Mais ce messager négligea un peu sa commission pour ses affaires particulieres; de sorte qu'Elias apprenant l'arrivée de M. du Roule à Sennaar, partit pour aller l'y joindre. Dans ce tems-là, le deuil du Roi étant achevé, ce Prince dépêcha Badjerund Orestas à son fils le Betwudet à Gondar, pour qu'il envoyât un corps de troupes de sa maison sur les bords du lac, vis-à-vis de l'isle Tchekla Wanze, où il faisoit sa résidence.

Les voyageurs, qui ont parlé de l'Abyſſinie, ont dit que les enfans nés en légitime mariage avoient la même préférence pour les droits à la ſucceſſion de leur pere, que dans les autres pays; mais c'eſt ſans aucun fondement, car il n'y a jamais de mariage régulier en Abyſſinie. Le ſimple conſentement des Parties ſuffit pour former leur union : mais quand on regarderoit cela comme régulier, il n'en ſeroit pas moins vrai que les enfans naturels, c'eſt-à-dire ceux qui naiſſent par des liaiſons ſans mariage, & les enfans adultérins, c'eſt-à-dire ceux qui proviennent d'une concubine & d'un homme marié, peuvent ſuccéder à la couronne comme à un héritage particulier. Les enfans d'Yaſous en offrent un exemple bien remarquable. Ce Monarque avoit eu Tecla Haimanout de la reine Malacotawit; & cependant il voulut exclure ce fils de la couronne, & elle fut portée enſuite par trois bâtards, freres de ce jeune Prince, dont deux étoient nés, David & Hannès, d'Ozoro Keduſté, & le troiſieme Bacuffa, d'une autre concubine.

La reine Malacotawit avoit ſupporté avec une indifférence apparente la préférence que le Roi avoit donnée à ſa maîtreſſe Ozoro Keduſté : mais, à la mort de cette maîtreſſe, elle ne put voir ſans jalouſie les regrets violens de ſon époux, & les honneurs qu'il payoit à la mémoire d'une rivale. Pleine de reſſentiment, elle perſuada à ſon fils Tecla Haimanout qu'Yaſous avoit réſolu de le priver de ſa ſucceſſion, de l'envoyer avec elle en priſon à Wechné, & de placer ſur le trône David, l'aîné des enfans d'Ozoro Keduſté.

Malacotawit avoit eu ſoin de ſe lier avec les principales

perſonnes de la Cour; &, par le ſecours de ſes amis & des Moines mécontens & exilés, elle raſſembla une grande armée en Gojam, ſous le commandement de ſes deux freres Dermin & Paulus. D'ailleurs, Tecla Haimanout avoit déja donné de grandes preuves de ſageſſe & de talent pour gouverner, & la plupart des anciens & des meilleurs Officiers de ſon pere s'étoient attachés à lui.

IL fut donc réſolu de répondre au meſſage d'Yaſous, « qu'après un ſi long regne, & tant de ſang verſé, le Roi » feroit bien de ſe retirer dans quelque couvent pour le reſte » de ſes jours, & ſe repentir des grands péchés qu'il avoit » commis, & réſigner la couronne à ſon fils Tecla Haimanout, ainſi que l'ancien roi Kaleb l'avoit réſignée dans les » mains de Saint Pantaléon, en faveur de ſon fils Guebra » Maſcal ». Mais comme il n'y avoit pas de ſûreté à s'acquitter d'une pareille commiſſion auprès d'un roi tel qu'Yaſous, on en chargea un ſimple ſoldat, qui ne pouvoit pas devenir l'objet du reſſentiment du Monarque.

LE Roi reçut donc cette réponſe au milieu du lac de Tzana, dans l'iſle de Tchekla Wanzo, où il réſidoit encore; & il repliqua ſoudain par le même meſſager : « qu'il ſavoit » depuis long-temps quels étoient ceux qui ſéduiſoient » ſon fils Tecla Haimanout, & qui lui faiſoient trahir » ſes devoirs envers ſon pere & ſon Souverain; mais » que, quoiqu'ils ne fuſſent pas égaux à Saint Pantaléon, il » vouloit pourtant, tels qu'ils étoient, les aller joindre ſoudain à Gondar, & y couronner ſon fils ».

Ce discours ironique fut fort bien entendu. Les gens de la Cour & les habitans de la capitale, qui étoient auprès de Tecla Haimanout, jurerent solemnellement de vivre & de mourir avec ce Prince. On n'ignoroit point la sévérité d'Yasous, sa colere étoit juste ; & d'après cela, jugeant de sa vengeance, tous ceux qui craignoient d'en être l'objet, virent bien qu'il n'y avoit pour eux d'autre alternative que la victoire ou la mort.

Aucun parti ne mit de la lenteur dans ses préparatifs de guerre. Le Kasmati Honorius, Gouverneur du Damot, ancien & brave Officier de Yasous, rassembla beaucoup de troupes & s'avança du côté de la rive occidentale du lac. Le Roi le joignit bientôt ; & s'étant mis à la tête de son armée, il côtoya le lac jusques à la pointe méridionale qui est vis-à-vis de Dingleber.

Tecla Haimanout sachant que son pere étoit en marche, ne perdit pas un seul moment. Il sortit de Gondar, & accompagné de tous les signes de la royauté, il campa à Bartcho, dans le même endroit où Za Denghel fut vaincu & massacré par ses rebelles sujets ; & croyant ce poste fatal aux Rois, il résolut d'y attendre son pere & de lui livrer bataille.

Yasous traversant le pays bas de Dembea, fut attaqué d'une fievre putride, très-commune dans ces contrées, & qui fit tant de progrès, qu'on fut obligé de reporter le Roi dans son isle de Tchekla Wunze. Cet accident découragea son parti ; & Honorius se retira en Gojam, où,

ſans congédier ſon armée, il attendit la convaleſcence de ſon maître.

CEPENDANT la Reine Malacotawit ne fut pas plutôt informée de la maladie de ſon époux, qu'elle envoya un meſſage à ſon fils Tecla Haimanout, pour qu'il quittât le lieu inſalubre où il étoit campé, & qu'il rentrât dans Gondar. Dès que ce Prince fut de retour, la Reine fit partir ſes deux freres, Paulus & Dermin, qui, ſuivis de pluſieurs ſoldats abyſſiniens & de deux fuſiliers mahométans, ſe rendirent dans l'iſle de Tchekla Wunze, où ils ſurprirent le Roi dans ſon lit. Après qu'on lui eut tiré un coup de fuſil, Dermin lui paſſa ſon épée au travers du corps. Les meurtriers voulurent enſuite brûler le corps pour éviter l'horreur que la vue en pourroit inſpirer : mais ils en furent empêchés par les Prêtres & les principaux habitans de l'iſle qui s'emparerent des reſtes de leur Roi, les laverent ; & les ayant enveloppés ſuivant tous leurs rites, les porterent en triomphe & avec toute la magnificence dûe aux funérailles d'un Roi, dans la petite iſle de Mitraha. Là, ils dépoſerent le corps d'Yaſous parmi tous ſes ancêtres, & je l'y ai vu encore bien conſervé.

TECLA Haimanout, devenu Roi, ſe garda bien de s'oppoſer aux honneurs qu'on rendoit volontairement à la mémoire de ſon pere. Au contraire, ce parricide s'empreſſa de remplir des devoirs auxquels ſon cœur étoit dès longtems étranger.

PONCET qui vit Yaſous, en trace le portrait. Il dit que ce Prince étoit très-belliqueux, mais qu'il n'aimoit point à

répandre du ſang ; & quoique cela paroiſſe un peu contradictoire & ſemble être dit par antithèſe, il n'en eſt pas moins vrai que tel étoit le caractere d'Yaſous. Très-ſouvent en guerre & ſuivi de la victoire, il fut obligé ſans doute de faire verſer du ſang : mais dans l'intervalle de ſes campagnes, il eut occaſion de découvrir beaucoup de conſpirations, tant de la part des Prêtres que de ſes autres ſujets, dont la vie étoit dès-lors condamnée par les loix ; & cependant, ſoit qu'il cédât à ſa propre impulſion ou à des ſollicitations étrangeres, il laiſſa infliger rarement la peine de mort à ceux qui l'avoient méritée.

Dès qu'Yaſous ne fut plus, on lui donna unanimement le nom de *Tallac*, c'eſt à-dire, de Grand, nom qui a depuis été conſacré dans les annales abyſſiniennes, d'où j'ai tiré l'hiſtoire de ſon regne.

TECLA HAIMANOUT I.

De 1704 à 1706.

Il écrit en faveur de du Roule. — Il défait les rebelles. — Il eſt aſſaſſiné dans une partie de chaſſe.

L'ARMÉNIEN Elias, dont nous avons déja parlé, & qui, chargé de lettres de protection de la part d'Yaſous, alloit joindre M. du Roule à Sennaar, n'étoit plus qu'à trois journées de cette capitale, lorſqu'il apprit l'aſſaſſinat du Mo-

narque abyſſinien. A cette nouvelle, frappé de terreur, il ſe hâta de reprendre le chemin de Gondar, où il demanda que les lettres d'Yaſous fuſſent remplacées par des lettres de ſon ſucceſſeur. Tecla Haimanout lut les lettres de ſon pere, & en étant ſatisfait, il ordonna qu'on les copiât en ſon nom. Muni de ces nouvelles dépêches, Elias reprit ſon voyage. J'ai traduit ici la lettre de Tecla Haimanout, dont l'original eſt écrit en arabe, parce que je la crois du petit nombre de celles qui ſont authentiques parmi toutes celles qu'on a publiées comme venant d'Abyſſinie.

» LE Roi Tecla Haimanout, fils du Roi de l'Egliſe d'E-
» thiopie, Roi de Mille-Egliſes.

» DE la part du Roi puiſſant & auguſte, l'arbitre des
» nations, l'image de Dieu ſur la terre, le guide des Rois
» qui profeſſent la religion du Meſſie, le plus puiſſant des
» Rois Chrétiens, celui qui maintient l'ordre entre les Chré-
» tiens & les Mahométans, le protecteur de l'Egliſe d'A-
» lexandrie, l'obſervateur des commandemens de l'Evan-
» gile, deſcendu des lignées des prophetes David & Salo-

(1) Ce n'eſt point le ſceau du Roi, c'eſt l'invention de quelque Mahométan employé à écrire ces lettres.

» mon. — Puiſſe la bénédiction d'Iſraël être ſur notre Pro-
» phete & ſur eux. — Au Roi Baady, fils du Roi Ounſa,
» dont le regne puiſſe être rempli de bonheur, ainſi que le
» méritent les rares qualités dont il eſt doué, & le talent
» diſtingué qu'il a pour gouverner ſon royaume avec ſa-
» geſſe, avec ordre, avec équité. — Le roi de France, qui
» eſt un Prince Chrétien, m'a écrit, il y a ſept ans, une
» lettre par laquelle il me mande qu'il deſire former avec moi
» des liaiſons de commerce utiles à ſes ſujets & aux miens; à
» quoi je conſens. Nous venons en ce moment d'apprendre
» que ce Monarque nous a envoyé des préſens par un homme
» dont le nom eſt du Roule, & qui eſt accompagné de quel-
» ques autres perſonnes, toutes retenues, ainſi que lui, dans
» votre ville de Sennaar. Ainſi nous requérons de vous, de
» les mettre immédiatement en liberté, & de les laiſſer venir
» auprès de nous avec toutes les marques d'honneur qui
» leur ſont dues, en conſidération de l'ancienne amitié qui
» a ſans ceſſe ſubſiſté entre nos prédéceſſeurs, depuis le
» temps du *roi de Sedgid*, & du *roi de Kim*, juſqu'à ce
» jour. Nous vous demandons auſſi de laiſſer paſſer libre-
» ment tous les ſujets du roi de France, & tous ceux qui
» ſeront porteurs de lettres du Conſul du Caire, ainſi que
» tous les François qui viendront ſeulement pour faire le
» commerce, parce qu'ils ſont de la même religion que
» nous. Nous vous demandons auſſi le paſſage pour tous les
» Chrétiens françois, cophtes & ſyriens, qui ſuivent nos
» rites & obſervent notre religion, & qui deſirent de venir
» dans nos Etats: mais nous vous prions de ne pas laiſſer
» paſſer ceux qui ſont contraires à notre religion, tels que
» le moine Joſeph & ſes compagnons, que vous pouvez

» retenir à Sennaar, parce que notre intention n'eſt pas qu'ils » pénetrent en aucune maniere dans notre royaume, où ils » ne pourroient qu'occaſionner des troubles, comme étant » ennemis de notre foi. Que Dieu exauce tous vos deſirs ». — Ecrit le 10 de Zulkadé, l'an 1118, c'eſt-à-dire le 21 Janvier 1706.

☞ L'ADRESSE de cette lettre eſt : — « Au roi Baady, fils » du roi Ounſa, que Dieu puiſſe favoriſer par ſa grace ».

LA premiere choſe que je remarque dans cette lettre, c'eſt qu'on y fait mention de l'ancienne paix & amitié qui ſubſiſtoit entre les prédéceſſeurs de ces deux Princes; amitié qui, dit-on, commence au regne du roi de *Sedgid* & du roi de *Kim*.

LE royaume de Sennaar a été, comme nous l'avons vu, très-récemment établi par les victoires remportées ſur les Arabes : ainſi c'eſt des pays de *Sedgid* & de *Kim* que ſont venus les negres, dont les conquêtes ont fondé ce nouveau trône; & il paroît en outre qu'il n'y a jamais eu ni guerre, ni conquête, ni tribut entre l'Abyſſinie & le Sennaar.

LES Arabes Paſteurs, qui font paître leurs troupeaux près des frontieres de ces deux Etats, ont été ſouvent pillés par les rois d'Abyſſinie, qui ont fait des invaſions dans l'Atbara: mais cela n'a jamais été regardé comme une violation de la paix entre les deux Souverains; au contraire, comme le principal motif qui attire les Arabes du côté des frontieres méridionales de l'Abyſſinie eſt de vivre indépendans, & loin

des dominations du Sennaar, le roi d'Abyſſinie eſt ſuppoſé rendre ſervice à ces derniers, quand il repouſſe les autres. Le Baharnagash a toujours été en guerre avec les Arabes; il les regarde comme ſes tributaires, parce qu'ils conſomment ſon herbe, & boivent ſon eau; & tous les maux qu'il peut leur faire ne cauſent pas la moindre inquiétude à la cour de Sennaar. On s'imagine qu'il ne cherche qu'à maintenir ſon ancienne domination ſur les Paſteurs; & on ſait bien que celle des peuples du Sennaar eſt nouvelle & uſurpée.

Ni M. Maillet, ni l'hiſtorien le Grand, n'ont jugé à propos de nous expliquer quel étoit ce moine Joſeph déſigné dans la lettre du roi d'Abyſſinie. Il eſt cependant certain qu'au retour de Murat & de Poncet, il étoit arrivé en Ethiopie un Miſſionnaire de l'ordre des Freres Mineurs, qui eut une audience du Roi, & qui écrivit, ſous le nom de ce Prince, une lettre au Pape, dans laquelle il inſéra une foule de menſonges & d'abſurdités, en déclarant qu'Yaſous ſe ſoumettoit au Siége de Rome, de la même maniere que ſes prédéceſſeurs s'y étoient ſoumis. Il fait parler Yaſous en latin: mais quoique le moine ait fabriqué lui-même cette lettre (1) à ſa fantaiſie, il n'a pu s'empêcher de laiſſer appercevoir clairement que ſa préſence gênoit beaucoup le Monarque Abyſſinien, qui auroit voulu le voir fort loin de Gondar. J'ignore qui étoit ce moine; mais je ne doute pas que ce ne fût un des auteurs du meurtre de M. du Roule, un de ces aſſaſſins qui, ſans la participation du Conſul, intriguoient

(1) Voyez la lettre même. Elle eſt dans le dernier livre de Le Grand, & en latin, ſi je ne me trompe.

dans ces contrées, & dont quelques-uns furent découverts peu de temps après dans le Walkayt, ſous le regne de David IV.

QUANT à Elias, d'abord précurſeur, & enſuite le ſeul qui fût reſté de l'ambaſſade françoiſe, il vécut très-pauvre en Abyſſinie, ainſi que nous l'apprend ſa lettre, juſqu'en l'an 1718; après quoi il ſe rendit dans l'Arabie heureuſe, & il écrivit de la Mecque à M. Maillet, qui étoit toujours Conſul de France au Caire. David IV occupoit alors le trône; & on trouvera dans l'hiſtoire de ſon regne la lettre d'Elias. Quant à celle qui fut adreſſée à M. du Roule ſous le nom d'Yaſous, & à celle de Tecla Haimanout au Bacha & au Divan du Caire, je vais les inſérer ici, parce que j'ai avancé pluſieurs faits fondés ſur l'autorité de ces lettres.

TRADUCTION D'UNE LETTRE ARABE DU ROI D'ABYSSINIE A M. DU ROULE.

« LE roi Tecla Haimanout, roi de l'Egliſe dominante, » fils du roi de Mille-Egliſes ».

» CETTE lettre de l'auguſte & vénérable Roi, qui eſt » l'image de Dieu, le guide des Princes Chrétiens qui ſont » ſur la terre, le plus puiſſant des Rois Nazaréens, l'ob- » ſervateur des commandemens de l'Evangile, le protecteur » de l'Egliſe d'Alexandrie dans toute ſon étendue, celui » qui maintient l'ordre entre les Mahométans & les Chré- » tiens, deſcendu de la famille des Prophetes David & Sa- » lomon, & ſur lequel Dieu puiſſe-t-il verſer les bénédictions » d'Iſraël,

» d'Iſraël & un éternel bonheur, en protégeant ſes armes &
» en perpétuant ſa puiſſance. — Ainſi ſoit-il. — A ſon
» Excellence le très-vertueux & très-prudent du Roule,
» François, qui eſt envoyé vers nous, & que Dieu daigne
» conſerver & conduire à la plus haute proſpérité. — Ainſi
» ſoit-il. — Votre interprete Elias, que vous avez envoyé
» ici, eſt arrivé & a été bien accueilli. Nous avons appris que
» vous veniez vers nous de la part de notre frere le roi de
» France; & nous ſommes ſurpris que vous ayiez été détenu
» à Sennaar. Nous vous adreſſons une lettre pour le roi
» Baady, afin qu'il vous laiſſe libre, & qu'il ne vous faſſe
» aucune inſulte, ni à vous, ni aux perſonnes de votre ſuite;
» mais qu'il vous traite au contraire, ainſi qu'il convient &
» à vous, & à nous, conformément à la religion du ſyrien
» Elias, votre envoyé; & que tous ceux qui peuvent venir
» après vous, de la part de notre frere le roi de France, &
» de ſon Conſul, reçoivent un accueil favorable, ſoit qu'ils
» viennent comme Ambaſſadeurs, ſoit qu'ils viennent comme
» ſimples Marchands, parce que nous aimons tous ceux de
» notre religion. Nous traitons bien ceux qui ne s'oppoſent
» point à nos loix; mais nous éloignons de nous les autres:
» auſſi n'avons-nous pas voulu recevoir tout de ſuite Jo-
» ſeph (1) & tous ſes compagnons, ni permettre qu'ils pa-
» ruſſent en notre préſence. Nous ne voulons même pas que
» ces ſortes de gens paſſent de Sennaar dans nos Etats, parce
» que nous deſirons d'éviter des troubles qui pourroient oc-

(1) Voyez la lettre citée plus haut.

» caſionner la mort de beaucoup de monde. Mais, quant à » vous, nous ſavons que nous n'avons rien à craindre; vous » pouvez venir en toute sûreté, & vous ſerez reçu avec » honneur ». — Ecrit le 10 du mois de Zulkadé, l'an 1118, c'eſt-à-dire le 21 de Janvier 1706.

☞ L'ADRESSE eſt : — « Que cette lettre ſoit remiſe à » M. du Roule, dans la ville de Sennaar ».

J'OBSERVERAI de nouveau, à l'occaſion de cette lettre, que les Prêtres, qui étoient en foule à Sennaar avant l'arrivée de M. du Roule, diſparurent à ſon approche, après avoir ourdi la trame du complot funeſte dont il fut la victime; & qu'auſſitôt que le meurtre eut été commis, ils revinrent tous comme pour jouir de leur triomphe. M. Maillet parle de pluſieurs d'entr'eux dans ſa lettre où il déplore le meurtre de M. du Roule; & il dit qu'ils étoient alors près de ſe rendre en Abyſſinie. L'un d'eux étoit probablement ce Joſeph, à qui Tecla Haimanout interdit ſéverement l'entrée de ſes Etats, après avoir vu ce que ſon pere diſoit de ce moine, dans la lettre dont Elias étoit porteur.

ELIAS, en écrivant au Conſul, cite quelques autres de ces moines qui avoient été en Abyſſinie; & il les appelle ceux de la ligue de Michaël & de Samuel, dont nous aurons occaſion de parler par la ſuite. Quoique le Conſul de France enjoignît à tous ſes compatriotes d'écarter de leurs maiſons, & de leur ſervice, tous les ſujets du roi de Sennaar, aucun des Miſſionnaires n'héſita à retourner dans ces contrées, parce qu'ils ſavoient bien que le meurtre de l'Ambaſſadeur

étoit leur propre ouvrage, & que sans eux il n'auroit jamais été commis.

Le malheureux Elias étoit près de rentrer à Sennaar, lorsqu'il apprit l'assassinat de du Roule. Il s'étoit, comme on sait, hâté de fuir cette ville inhospitaliere, en apprenant le meurtre d'Yasous; & cette fois-ci il fut encore bien plus empressé de s'en éloigner, parce qu'il se regarda comme exposé nécessairement aux mêmes infortunes qui avoient enveloppé tous les compagnons de M. du Roule.

De retour en Abyssinie, Elias rendit compte à Tecla Haimanout du triste sort de l'Ambassadeur François; & ce Monarque en fut si indigné, qu'il donna soudain l'ordre de rappeller auprès de lui toutes celles de ses troupes qui étoient à quelque distance. Dans un conseil tenu à ce sujet, il déclara qu'il considéroit la mort de du Roule comme un affront fait à sa couronne & à sa dignité; qu'ainsi, loin de vouloir la pardonner, il étoit résolu à faire sentir au roi de Sennaar qu'il connoissoit, comme tous les autres Souverains du monde, la nécessité de respecter le droit des nations, & les conséquences funestes que pouvoit entraîner la violation de ce droit. S'imaginant en même-temps que le Bacha du Caire étoit l'instigateur de l'assassinat, il lui écrivit la lettre que je vais transcrire.

Traduction d'une Lettre arabe du Roi d'Abyssinie au Pacha et au Divan du Caire.

» Au Pacha & aux autres Chefs des troupes du Caire.

» DE la part du roi d'Abyſſinie, le roi Tecla Haimanout, » fils du roi de l'Egliſe d'Abyſſinie.

» DE la part du Monarque auguſte, le puiſſant arbitre » des nations, l'image de Dieu ſur la terre, le guide des » Rois qui profeſſent la religion du Meſſie, le plus puiſſant » des Rois Chrétiens, celui qui maintient l'ordre entre les » Mahométans & les Chrétiens, le protecteur des confins » d'Alexandrie, l'obſervateur des commandemens de l'E- » vangile, l'héritier, de pere en fils, du plus puiſſant royaume » du monde, le deſcendant de la famille de David & de Sa- » lomon. — Puiſſe la bénédiction d'Iſraël être ſur notre » Prophete & ſur eux! Puiſſe ſon bonheur être durable; » & ſa grandeur éternelle! & puiſſent ſes armes être tou- » jours redoutées! — Au très-puiſſant Seigneur, élevé par » ſa dignité, vénérable par ſon mérite, diſtingué par ſa force » & ſes richeſſes parmi tous les Mahométans, le protecteur » de tous ceux qui l'implorent, celui qui, par ſa prudence, » gouverne & dirige les armées d'un noble Empire, & com- » mande ſur ſes frontieres, victorieux viceroi d'Egypte, » dont les quatre coins ſeront toujours reſpectés & défendus. » — Ainſi ſoit-il. — Et à tous les autres Princes diſtingués, » Juges, hommes ſavans, & autres Officiers dont le ſoin » eſt de maintenir l'ordre dans le gouvernement, & à tous » les Commandans en général, que Dieu daigne conſerver » dans toutes leurs dignités & dans toute la nobleſſe de leur » Etat. — Nous vous apprendrons que nos ancêtres n'ont » jamais porté envie aux autres Rois, ni ne leur ont cauſé » aucun embarras, ni ne leur ont montré aucune marque » de haine; au contraire ils leur ont donné, dans toutes les

» occaſions, des preuves de leur amitié, les aidant généreu-
» ſement, leur prêtant des ſecours, tant pour la caravane
» des pélerins de la Mecque, dans l'Arabie heureuſe, que
» dans les Indes, en Perſe, dans les autres lieux les plus
» éloignés, ainſi qu'en protégeant des perſonnes diſtinguées,
» lorſqu'elles en ont eu beſoin.

» CEPENDANT le roi de France notre frere, qui profeſſe
» notre religion & notre loi, ayant été excité par des
» avances d'amitié convenables de notre part, nous a en-
» voyé un Ambaſſadeur. Mais nous avons appris que vous
» l'aviez fait arrêter à Sennaar, ainſi qu'un ſyrien nommé
» Murat, que vous avez mis en priſon, quoique nous l'euſ-
» ſions envoyé nous-mêmes au-devant de cet Ambaſſadeur.
» Vous avez par ce moyen violé la loi des nations, qui
» veut que les Ambaſſadeurs des Rois ſoient toujours libres
» d'aller où ils veulent. Il faut même les traiter avec hon-
» neur; & c'eſt une obligation généralement reconnue. Ils
» ne doivent être ni moleſtés, ni détenus, ni aſſujettis à
» payer des droits, ou à donner des préſens d'aucune eſ-
» pece. Nous pourrions bientôt vous payer de la même
» maniere, ſi nous étions enclins à venger les inſultes que
» vous avez fait à Murat, notre envoyé. Le Nil ſerviroit
» à vous punir ſuffiſamment, puiſque Dieu a mis en notre
» pouvoir ſes ſources & ſes inondations, & que nous ſom-
» mes les maîtres d'en diſpoſer pour vous faire du mal:
» mais, quant à préſent, nous ne vous demandons que de
» ne plus vexer nos envoyés, & de ne pas nous inquiéter
» en retenant ceux que nous vous adreſſerons; & nous vous
» prions de les laiſſer paſſer & continuer leur route ſans

» délai, & aller & venir librement où ils voudront pour » leur propre avantage, ſoit nos ſujets, ſoit les François; » & tout ce que vous ferez à leur égard, nous le regarde- » rons comme fait à nous-mêmes ».

☞ L'ADRESSE eſt: — « Au Pacha, Prince & Seigneur, » gouvernant la ville du Grand-Caire, que Dieu puiſſe fa- » voriſer par ſa bonté. »

IL y a pluſieurs choſes dans cette lettre, très-dignes d'être remarquées. Le Roi d'Abyſſinie dit que ni lui, ni ſes prédéceſſeurs, n'ont jamais moleſté, ni inquiété les Rois leurs voiſins, & qu'ils ne leur ont porté aucune envie. D'après cela, nous ne devons pas croire ce que nous voyons fréquemment dans l'hiſtoire, c'eſt-à-dire, que le Sennaar étoit jadis tributaire de l'Abyſſinie; qu'il y a eu beaucoup de guerres entre ces deux royaumes, & que le pays habité par les Shangallas, a été d'abord conquis. Non, il eſt plus probable que la grande différence entre les climats des deux Empires, la privation abſolue d'eau des frontieres qui les ſéparent, ſont les moyens dont la nature s'étoit ſervi pour les empêcher d'avoir rien à démêler enſemble; & une nouvelle preuve de cette vérité, c'eſt que les annales abyſſiniennes ne font mention d'aucune guerre avec le Sennaar, juſques au commencement du regne de Socinios.

JE penſe qu'en parlant de perſonnes diſtinguées, protégées dans de grandes occaſions, Tecla Haimanout fait alluſion aux enfans (1) du Roi de Sennaar, qui ſe retirerent ſouvent en

(1) Tels qu'Abd-el-Cader, fils d'Ounſa.

Abyſſinie, après la mort de leur pere, parce que, ſuivant la coutume de ce royaume, on met à mort tous les freres du Prince qui monte ſur le trône, au lieu de les reléguer dans une montagne, comme on le fait en Abyſſinie.

Ce qu'on doit obſerver enſuite, eſt la protection accordée aux pélerins de la Mecque & aux marchands qui trafiquoient aux Indes. Pluſieurs caravanes des uns & des autres, tous Mahométans, partent chaque année d'Abyſſinie, & vont à la Mecque par dévotion & dans l'Inde pour commercer : mais il n'eſt pas poſſible de comprendre comment Tecla Haimanout protégeoit ceux qui trafiquoient dans la Perſe, pays avec lequel l'Abyſſinie n'a eu aucun rapport depuis huit cens ans ; & certainement, le Monarque Ethiopien n'étoit dans le cas de moleſter, ni de protéger un ſeul Perſan. Je m'imagine donc que ce Prince s'eſt ſervi de la phraſe commune dont on ſe ſert dans ces contrées, ſoit en écrivant, ſoit en parlant, & par laquelle on déſigne la côte occidentale de la mer Rouge, ſous le nom de *Ber el Ajam*, & la côte orientale, ſous le nom de *Ber el Arab*. Ber el Ajam, dans le langage du pays, eſt la côte où il y a de l'eau ou de la pluie, & qui eſt oppoſée au Tehama, c'eſt-à-dire, à la côte d'Arabie, où il n'y a point d'eau. Les Grecs & les Latins ont traduit cette expreſſion dans leurs langues, mais ils ne l'ont point compriſe. Ils ont ſeulement fait d'Ajam le mot Azamia, dont le ſon a quelque rapport au premier. Mais Ajam, ou Ber el Ajam, eſt auſſi le nom de la Perſe, & l'interprète françois a dit que le Roi d'Abyſſinie protégeoit les caravanes de Perſe, quand il auroit dû dire les caravanes allant par le

Ber el Ajam, ou l'Azamia des anciens; pour s'embarquer à Suakem ou à Masuah.

IL faut remarquer encore que le Roi d'Abyssinie reconnoît Murat pour son Ambassadeur; & ce Prince appelle une violation du droit des nations, l'arrestation de Murat, dont le Consul Maillet avoit été le perfide instigateur. C'est de l'insulte faite à Murat dont se plaint beaucoup le Monarque abyssinien, & non de ce qu'on a fait à du Roule, dont il laisse la vengeance au Roi de France. Il dit expressément que s'il vouloit affamer & détruire les habitans du Caire, en arrêtant le cours du Nil, ce seroit à cause des outrages qu'a reçus Murat, l'homme qu'il envoyoit en France. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que M. Maillet persécuta bien injustement ce pauvre Syrien, & qu'il fut continuellement dans son tort, dans tout ce qu'il fit relativement à cette ambassade.

LES premieres démarches de Tecla Haimanout étoient dictées par la justice & ne furent point sans récompense. Ce Prince, que le meurtre de du Roule avoit engagé à rassembler promptement une armée, fut informé très-peu de temps après, qu'un rival, un Prince rebelle, Amda Sion, avoit été excité par les amis de son pere, Yasous, & qu'il levoit secrettement des troupes pour le surprendre: mais Tecla étoit déja prêt à combattre, à la tête de ses soldats.

LA premiere chose que fit ce Monarque, fut d'envoyer un détachement considérable au secours de Dermin, Gouverneur du Gojam, à qui il donna l'ordre positif de forcer Amda

Amda Sion au combat, par-tout où il pourroit le joindre, tandis que lui s'avanceroit avec ſon armée pour contenir ſes peuples dans le devoir & empêcher les mécontens de ſe joindre à ſon rival.

CEPENDANT Amda Sion ne perdit point de tems. D'Ibaba, il prit le chemin du Maitsha, & il s'avança droit à Gondar. Arrivé dans le palais du Roi à Dingleber, il s'aſſit ſur le trône, ſe revêtit de toutes les marques de la royauté, & nomma pluſieurs Officiers, tant pour le commandement de l'armée, que pour celui des provinces, & pour demeurer autour de ſa perſonne. Mais pendant qu'il étoit encore là, il apprit que Dermin avoit marché ſur ſes traces & dévaſté tous les cantons qui avoient témoigné la moindre envie de favoriſer le rebelle. A cette nouvelle, Amda Sion parut manquer totalement de courage; car il s'enfuit ſoudain de Dingleber, paſſa le Nil à Delakus, & eſſaya d'éviter Dermin en ſuivant la rive occidentale du fleuve pour s'en retourner à Ibaba.

DERMIN, bien inſtruit de tous ces mouvemens, & connoiſſant parfaitement le pays, au lieu de laiſſer paſſer Amda Sion, tourna droit à lui, traverſa le Nil à Fagitta, & força le rebelle à combattre dans la plaine de Maitsha. La bataille fut ſanglante; & la victoire remportée par les troupes du Roi leur fut cherement vendue. Ceux qui ſe ſignalerent le plus du côté des rebelles, étoient des moines bannis qui périrent preſque tous ſur le champ de bataille, après avoir combattu en déſeſpérés. On diſtingua ſur-tout l'Abba Wellota Chriſtos, Tobias & ſon frere l'Abba Nicolaüs, qui

avoient été les chefs des troubles religieux, ſous le regne d'Yaſous, & qui devinrent les chefs de la révolte contre ſon fils.

LA plupart des ſoldats qui perdirent la vie en cette occaſion, étoient de la province de Gojam & des tribus d'Elmana & de Denſa : mais il ne périt parmi eux aucun homme remarquable, excepté Amda Sion lui-même, qui fut tué à leur tête, dès le commencement de la bataille, combattant avec toute la bravoure qu'on pouvoit attendre de lui en pareille circonſtance. L'armée des rebelles fut entiérement diſperſée. Le ſeul Officier de marque, tué dans le parti du Roi, fut Anaſté, fils d'Ozoro Sabel Wenghel.

DÈS que Tecla Haimanout eut fait partir les troupes qui devoient renforcer l'armée que commandoit Dermin, il envoya trois de ſes freres, David, Hannès & Jonathan en priſon dans la montagne de Wechné. Enſuite, il partit de Gondar avec ſon armée; & ignorant encore les ſuccès de ſon Général, il donna ordre au Grand-Maître de ſa cavalerie de prendre le chemin de Dingleber & d'aller porter de nouveaux ſecours au Kaſmati Dermin, qu'il penſoit n'être peut-être pas aſſez fort pour combattre les rebelles.

TECLA HAIMANOUT prit la route de Tedda, à la tête de ſa principale armée, dans l'intention de ſe rendre en Gojam: mais il fut bientôt informé que Dermin avoit vaincu & tué ſon rival; & à peine eut-il traverſé le Nil à Dara, qu'il apprit par un nouveau meſſager que Dermin avoit encore combattu à Goutto, ſur les bords du Nil, le Kaſmati Honorius

qui étoit reſté mort ſur le champ de bataille avec ſes principaux Officiers, & dont l'armée avoit été entiérement diſperſée. Alors le Roi marcha vers Ibaba, où il fut joint par Dermin; & le double triomphe du Général occaſionna des réjouiſſances & des fêtes qui durerent pendant pluſieurs jours.

C'EST alors que Tecla Haimanout couronna ſa mere Malacotawit, à qui il donna le titre & le rang d'Iteghé, dont j'ai déja expliqué pluſieurs fois tous les droits. N'ayant plus en apparence d'ennemis à craindre, il ſe laiſſa perſuader par quelques-uns de ſes favoris, de renvoyer Dermin & ſon armée, ainſi que le reſte des troupes qui étoient venues le joindre, & d'aller avec ſes courtiſans ſeulement, à la chaſſe des buffles, dans le pays d'Idi, dont il ſe trouvoit alors aſſez près; & ce jeune Monarque ne ſoupçonnant aucune trahiſon, ſe livra trop imprudemment à ces conſeils.

A peine Tecla Haimanout étoit-il parti pour la chaſſe, qu'une conſpiration fut tramée entre Gueber Mo, ſes deux freres, le Palambaras, Hannès & pluſieurs autres anciens Officiers d'Yaſous, qui voyoient bien que l'intention du Roi étoit de les écarter l'un après l'autre, dès qu'il pourroit le faire ſans danger, & de mettre tout le pouvoir & les honneurs entre les mains de l'Iteghé Malacotawit & des deux freres de cette Princeſſe, Paulus & Dermin. Les conjurés ayant donc environné le Roi, un matin qu'il étoit monté ſur un mulet & qu'il ſe croyoit à l'abri de toute ſurpriſe, l'un d'entr'eux le perça d'un coup d'épée & le fit tomber par terre. Enſuite ils le prirent, le mirent en travers ſur un cheval & ſe hâterent de le tranſporter dans la maiſon d'Azena Michael,

l'un de leurs complices. Le malheureux Prince étoit encore en vie : mais il expira au moment qu'on le retiroit de deſſus le cheval. Le Badjerund Ouſtas & quelques autres vieux Officiers qui s'étoient attachés à lui depuis la mort de ſon pere, lui rendirent les honneurs funebres & l'enterrerent dans Quebran.

AUSSI-TÔT que l'on fut informé de la mort de Tecla Haimainout, le Général de la cavalerie raſſemblant le peu de troupes qu'il put trouver, marcha droit au palais, où il proclama Roi un fils de Tecla Haimanout, âgé de quatre ans ſeulement, & l'Iteghé Malacotawit, Régente du royaume. Mais le Badjerund Ouſtas & ceux qui n'avoient eu aucune part au meurtre des deux derniers Rois, ſe rendirent à la montagne de Wechné, & en tirerent Tifilis, c'eſt-à-dire, Téophile. Ce Prince, fils d'Hannès & frere du Roi Yaſous, fut mené à Emfras, où on le couronna, en le ſurnommant Atſerar Segued.

TIFILIS.

De 1706 à 1709.

Il diſſimule avec les aſſaſſins de ſon frere. — Supplice des Régicides. — Rebellion & mort de Tigi.

PEU de tems après être monté ſur le trône, Tifilis convoqua tous les Grands de ſa Cour & ſon Clergé, & il leur déclara que ſa foi ſur l'incarnation du Chriſt, objet d'une diſpute

interminable, différoit de la foi de ſon frere Yaſous, & de ſon neveu Tecla Haimanout; mais qu'elle étoit en tout conforme à celle des moines du Gojam, diſciples de l'abba Euſtathius, & à celle de l'Iteghé Malacotawit, de Dermin & de Paulus. Soudain il s'éleva beaucoup de murmures, & les moines de Debra Libanos reprocherent au Roi d'avoir abandonné les principes religieux de ſes prédéceſſeurs. Mais le Monarque demeura inflexible; & cette conduite lui attacha davantage les habitans du Gojam.

TIFILIS ne tarda guere à faire arrêter & mettre en priſon le Général de la cavalerie, Johannès Palambaras, le Betwudet Tigi, & divers autres Officiers, tous accuſés d'être les auteurs de la mort du dernier Roi.

CETTE démarche raſſura tous les amis de Tecla Haimanout, qui avoient craint beaucoup de ſe voir recherchés pour le meurtre d'Yaſous; & alors la reine Malacotawit, avec ſes deux freres Dermin & Paulus, & tous les complices, vinrent pendant l'hiver à Gondar rendre hommage à Tifilis, qu'ils regardoient comme leur plus grand protecteur.

MAIS ce prudent Monarque avoit gardé ſon ſecret dans le fond de ſon cœur, & toute ſa conduite n'étoit que feinte pour engager les aſſaſſins de ſon frere à ne pas ſe défier de lui. Mais, les ayant en ſa puiſſance, il chargea un Officier d'arrêter la Reine & ſes deux freres la premiere fois qu'ils ſe préſenteroient devant lui. Les mêmes ordres furent donnés à l'égard des autres conſpirateurs, qui, répandus aux envi-

rons de Gondar, ſe réjouiſſoient dans les feſtins de voir enfin luire les heureux jours qu'ils s'étoient promis. Mais ils furent bientôt détrompés; & ils reçurent la mort dans la même matinée, étant au nombre de trente-ſept perſonnes, dont pluſieurs diſtinguées par leur naiſſance & par leur rang.

LA premiere qu'on exécuta fut la Reine. Tiſilis la fit pendre en ſa préſence à un arbre devant la porte du palais; & c'eſt juſqu'à préſent la ſeule Reine que l'hiſtoire nous repréſente morte d'une mort auſſi infâme. Dermin & Paulus furent traînés devant l'arbre où on pendit leur ſœur, pour être témoins de ſon ſupplice; après quoi ils furent percés d'une épée, arme dont ils s'étoient ſervis contre le roi Yaſous. Leurs deux complices, Mahométans, périrent à coups de fuſil, parce que c'eſt de cette maniere qu'ils avoient achevé d'aſſaſſiner le Monarque. Coupable de haute trahiſon, aucun des meurtriers ne fut enterré. On hacha leur corps avec des coutelas, & on en parſema les rues, pour que les chiens & les hyenes les dévoraſſent; coutume barbare qu'on ſuit encore rigoureuſement en Abyſſinie.

APRÈS avoir ainſi vengé la mort de ſon frere Yaſous, le Monarque ne fut point encore ſatisfait. Tecla Haimanout s'étoit, à la vérité, rendu coupable d'un parricide: mais il étoit Roi, il étoit neveu de Tiſilis; & celui-ci ne croyoit pas qu'il fût permis à des hommes, qui avoient reconnu Tecla Haimanout pour leur Souverain, de le punir d'un crime qui ne les avoit pas empêché d'entrer à ſon ſervice à l'inſtant même où ce crime venoit d'être commis. Il fit donc

punir de mort tous les régicides, qui étoient en priſon; & il écrivit une lettre circulaire aux divers Gouverneurs de ſes provinces, pour qu'ils ſéviſſent de la même maniere contre tous ceux qui avoient eu part à l'aſſaſſinat de Tecla Haimanout.

TIGI, autrefois Betwudet, avoit été arrêté dans le pays d'Hamazen, petit diſtrict ſitué près de la mer Rouge, où commandoit l'Abba Saluce. Mais il trouva le moyen de s'échapper, & cet homme, né Galla, raſſembla une armée conſidérable parmi différentes tribus de ſa nation, telles que celles de Liban, de Kalkend, de Baſſo; puis ayant trouvé un homme qui ſe diſoit du ſang royal, il le proclama Roi, & fit marcher ſes ſoldats.

A la premiere nouvelle de cette révolte, le Roi s'empreſſa de ſortir de Gondar, ſuivi de peu de troupes; & il donna ordre à tous ceux que le devoir appelloit auprès de lui, de le joindre à Ibaba. Ce Prince conduiſit d'abord ſa petite armée dans le pays des Baſſos, où il mit tout à feu & à ſang, tandis que Tigi, forçant ſa marche, s'étoit rendu à Ibaba, & ſans reſpecter ni l'âge, ni le ſexe, y avoit commis toute ſorte de cruautés. Les plaintes des infortunés habitans d'Ibaba parvinrent bientôt aux oreilles du Roi; qui rétrograda pour voler à leur ſecours. Dédaignant la ſupériorité du nombre, il ſe hâta de préſenter le combat à ſon ennemi. Celui-ci étoit loin de vouloir le refuſer; & le 28 Mars 1709, ils ſe livrerent une ſanglante bataille, où le Roi déployant la plus grande valeur, & dignement ſecondé par

ſes troupes, extermina preſqu'entiérement les deux tribus de Baſſo & de Liban.

IL y avoit ſur le champ de bataille une Egliſe que le Roi Yaſous avoit fait bâtir en mémoire d'une victoire remportée ſur les payens, & qui portoit le nom de *Debra Mawea*, c'eſt-à-dire, la montagne de la Victoire. Un grand nombre de Gallas, pourſuivis par les vainqueurs, ſe ſauverent dans cette Egliſe, ſe croyant dès-lors protégés par la ſainteté du lieu. En effet, ils ne ſe tromperent point. Les troupes du Roi environnerent l'Egliſe : mais n'eſſayerent point d'y entrer, ni d'inquiéter ceux qui y avoient cherché un réfuge. Cependant, Tifilis apprenant les ſcrupules de ſes ſoldats, courut vers eux en s'écriant : « Que l'Egliſe étoit ſouillée » par tant de profanes, & ceſſoit d'être digne de la véné- » ration des chrétiens. Qu'ainſi, il falloit la brûler, parce » qu'il en bâtiroit une bien plus belle à la place de celle-là. » Les ſoldats obéirent ; & en bourrant les balles de leurs fuſils avec du coton, ils mirent le feu à la couverture de l'Egliſe qui étoit de chaume, ainſi que celle des autres Egliſes d'Abyſſinie. L'Egliſe fut conſumée en un inſtant, & tous ceux & qui y étoient renfermés périrent.

LE Roi perdit ce jour-là pluſieurs de ſes principaux Officiers qui reſterent ſur le champ de bataille, tels que le Billetana Gueta, Sana Denghel & le Billetana Gueta Kirubel, & Ayto Stephanous, fils d'Ozoro Salla de Nara.

L'ON n'a jamais ſu ce qu'étoit devenu le Prince rebelle couronné

couronné par Tigi. Tigi lui-même s'enfuit avec ses deux fils : mais ils furent pris par un payſan, qui ſe contenta d'abord de les retenir priſonniers, & qui, après qu'ils lui eurent découvert leur nom, les tua tous trois & porta leurs têtes au Roi.

APRÈS un tel revers, les Gallas habitans des deux rives du Nil ſemblerent diſpoſés à la tranquillité; & le Roi reprit le chemin de Gondar, au milieu des acclamations de ſes ſoldats & de ſes peuples. Mais, à peine arrivé dans ſa capitale, il fut attaqué d'une fievre, qui l'emporta le 2 de Septembre, après un regne de trois ans & trois mois. On l'enterra à Tedda.

OUSTAS.

De 1709 à 1714.

Il uſurpe la Couronne. — Il s'adonne à la chaſſe. — Détails ſur les Shangallas. — Ouſtas ſignale ſon regne par ſon activité & ſa cruauté. — Il a des entretiens particuliers avec les Prêtres Catholiques. — Il tombe malade & meurt, mais ſans qu'on ſache comment.

L'ON a ſouvent remarqué, dans le cours de cette hiſtoire, que les Abyſſiniens, d'après une tradition fort ancienne, attribuent la fondation de leur Monarchie à Menilek, fils de Salomon & de la reine de Saba, ou d'Azab; que la Vulgate

appelle la reine du Midi. Les annales de ces contrées ne font mention que de deux interruptions dans la ſucceſſion des héritiers mâles de la lignée de Salomon. La premiere eut lieu l'an 960, ſous le regne de Del Naad, quand Judith, reine des Falashas, s'empara du trône; & l'on place la ſeconde à l'époque de cette hiſtoire, où nous ſommes maintenant arrivés. Cette nouvelle interruption ne fut l'effet d'aucun grand malheur éprouvé par la famille royale, comme au tems de Judith : mais elle dut ſon origine à des circonſtances particulieres, & au beſoin d'aſſurer la tranquillité de l'Empire.

APRÈS un regne long & glorieux, Yaſous-le-Grand fut aſſaſſiné par ſon fils Tecla Haimanout. Deux ans après ce parricide éprouva le même ſort; & ces deux meurtres, rapprochés, furent cauſe que les premieres familles d'Abyſſinie eurent part au crime, ou du moins en furent ſoupçonnées.

A la mort de Tecla Haimanout, Tifilis, ou Théophile, frere d'Yaſous, avoit été tiré de ſon exil, & choiſi pour ſucceſſeur de ſon neveu. Le premier effet de ſa puiſſance fut l'exemple terrible qu'il fit des meurtriers de ſon frere; & il ſembloit avoir pris des renſeignemens ſecrets, qui auroient étendu ſa vengeance ſur tous les coupables, ſi la mort n'avoit pas mis un terme à ſes recherches.

LES enfans d'Yaſous, exilés dans la montagne de Wechné, étoient en très-grand nombre; & c'étoit là que tous les ſoldats & les citoyens aimoient à aller prendre leurs Rois. Parmi ces Princes il y en avoit pluſieurs en âge de régner, & qui

donnoient les plus grandes eſpérances. Il étoit donc très-vraiſemblable que le Roi qu'on choiſiroit ſeroit de cette famille, & intéreſſé à ſuivre les projets de Tifilis contre les aſſaſſins d'un pere & d'un frere; & enfin on ne pouvoit prévoir juſqu'où s'étendroit alors la vengeance du Monarque.

Il n'étoit plus ce tems où les grands de l'Empire alloient à l'envi l'un de l'autre, en ſecret, ou à force ouverte, chercher le nouveau Roi dans la montagne, pour le conduire à Gondar ſa capitale. Une extrême froideur étoit viſible dans la conduite de chacun d'eux, parce que la même crainte exiſtoit dans le cœur de tous.

Dans ces conjonctures extraordinaires, dans cette diſpoſition des eſprits, un ſimple particulier eut l'audace de s'offrir lui-même pour Roi; & ſoudain il fut élu. Cet homme étoit Ouſtas (1), fils de Delba Yaſous, & d'une fille du dernier Roi de ce nom. Ainſi l'Abyſſinie vit, pour la ſeconde fois, un étranger aſſis ſur le trône de Salomon. Le mérite d'Ouſtas étoit généralement reconnu. Ouſtas avoit occupé les premieres places de l'Empire; car il fut d'abord Badjerund, ou Grand-Maître de la maiſon d'Yaſous-le-Grand; & enſuite Tecla Haimanout le fit gouverneur du Samen. Au commencement du regne de Tifilis, Ouſtas tomba dans la diſgrace: mais ce revers ne ſervit qu'à le faire paroître plus grand; car bientôt après, ce même Prince le rappella, lui donna le gouvernement des provinces de Samen & de Tigré, &

(1) Ce nom ſignifie juſte.

lui conféra la dignité de Ras, la premiere après celle de Roi. A la mort de Tïfilis, Ouſtas ſe trouvoit donc l'homme le plus puiſſant de l'Abyſſinie; il ne lui falloit qu'un pas pour monter ſur le trône, & les circonſtances l'exciterent à le faire. Doué de tous les avantages du corps & de toutes les qualités de l'eſprit, propres à faire un Roi, Ouſtas n'avoit contre lui que les loix de ſon pays, qui rendoient ſon ambition criminelle. A ſon avénement, il prit le nom de Tzaï Segued.

QUOIQU'USURPATEUR, Ouſtas ſe conforma aux coutumes des anciens rois d'Abyſſinie, & ne voulût point ajouter une nouveauté à la nouveauté qui l'avoit porté au trône. D'après un uſage conſtant, ces Princes ont fait d'une partie de chaſſe la premiere expédition de leur regne. Alors le Roi, accompagné de tous les grands Officiers de l'Empire, dont le mérite & les talens ſont reconnus, paſſe en revue ſa jeune Nobleſſe, qui s'empreſſe de ſe montrer, avec tous ſes avantages, armée de la maniere la plus brillante, montée ſur les plus beaux chevaux, & ſuivie de beaucoup d'équipages, & d'un grand nombre de domeſtiques. Le rendez-vous de chaſſe eſt ordinairement dans le Kolla (1), où abondent les animaux les plus grands & les plus redoutables, tels que les éléphans, les rhinoceros, les lions, les léopards, les pantheres, les buffles, encore plus féroces, les ſangliers, les ânes ſauvages, & pluſieurs eſpeces de bêtes fauves.

(1) Le Pays-Bas.

AUSSI-TÔT que les animaux qu'on pourſuit ſont forcés hors du bois par les gens de pied qui guident les chiens, chacun des chaſſeurs en particulier, ou pluſieurs enſemble, ſuivant la grandeur de l'animal & ſuivant leur force & leur adreſſe, l'attaquent, armés ordinairement de longues piques, ou de deux javelines. Le Roi, lorſqu'il n'eſt pas extrêmement jeune, ſe tient à cheval ſur une éminence & eſt entouré de ſes vieux Officiers qui lui nomment les chaſſeurs aſſez heureux pour ſe diſtinguer ſous ſes yeux. La renommée fait connoître le mérite des autres.

CHAQUE jeune chaſſeur porte en trophée devant la tente du Roi une partie de l'animal qu'il a tué, comme la hure & la peau d'un lion ou d'un léopard, le bois d'un daim, quelque partie d'un éléphant, la queue d'un buffle, la corne d'un rhinocéros. Les ſoins, la force, le temps néceſſaires pour arracher les dents d'éléphant, opération pour laquelle il faut employer le feu, ne permettent guere que ces dents paroiſſent parmi les autres dépouilles. Les têtes des ſangliers ſont préſentées au bout d'une lance: mais on ne les touche point, parce qu'elles ne ſont pas aſſez propres.

LES dents d'éléphant ſont recherchées par le Roi qui les fait tourner en braſſelets, & porte toujours une aſſez grande quantité de ces ornemens pour les diſtribuer à ceux qui ſe diſtinguent le plus ſur le champ de bataille; & ceux-ci ont ſoin de les conſerver comme des preuves de leur bravoure. L'honneur n'eſt pas le ſeul avantage attaché à ces braſſelets. Celui à qui le Roi, la Reine Régente, ou quelque Gouverneur de province en a donné aſſez pour couvrir ſon bras juſques au poi-

gnet, ſe préſente, à un jour marqué, devant les douze Juges. Là, il étend ſon bras chargé de braſſelets que le cuiſinier du Roi coupe l'un après l'autre avec un couteau de cuiſine, & les Juges délivrent au poſſeſſeur un certificat par lequel il a droit à une terre dont le revenu doit valoir plus de vingt onces d'or, terre dont on ne lui refuſe jamais l'inveſtiture. Cependant, toute eſpece de proie n'eſt pas payée le même prix. Deux braſſelets ſont dûs à celui qui tue un Galla ou un Shangalla, corps à corps. Un éléphant, un rhinocéros, une giraffe, qui à cauſe de ſa rapidité ne peut être attrapée que par un habile cavalier, un buffle, un lion, méritent au vainqueur la même récompenſe de deux braſſelets: mais il n'en obtient qu'un pour un léopard, pour deux ſangliers dont les défenſes ont achevé de croître, ou pour quatre bêtes fauves.

Il s'éleve communément de grandes difficultés dans ces chaſſes. Mais pour prévenir les diſcordes, les querelles, il ſe tient tous les ſoirs un Conſeil auquel préſide un Officier, appellé *le Dimshasha* ou le *Bonnet rouge*, d'après une piece d'étoffe de ſoie rouge qui lui garnit le front & qui laiſſe le ſommet de la tête à découvert; car perſonne ne peut ſe couvrir entiérement la tête, à l'exception du Roi, des douze Umbares & des principaux Prêtres. Cet Officier, parfaitement inſtruit de l'hiſtoire de toutes les familles, regle la préſéance des concurrens, dont ceux que leur naiſſance rapproche le plus du Roi régnant, ſont toujours conſidérés comme les plus nobles.

Chacun plaide lui-même ſa cauſe devant le Conſeil, &

reçoit soudain son jugement. Il est établi que celui qui porte le premier coup à l'animal, & dont l'arme reste dans la blessure, de la même maniere qu'elle a été lancée, est réputé vainqueur, quelque nombre d'assaillans qui viennent après lui. Il n'y a qu'une seule exception à cette regle : c'est lorsque l'animal blessé attaque un homme ou un cheval, & est encore en état de les tuer, comme par exemple, lorsqu'un buffle frappe les chasseurs à coups de cornes, ou un éléphant à coups de trompe. Celui qui alors prévient ou venge la mort de l'homme ou du cheval attaqué, & qui tue la bête, a droit à la récompense.

Les contestations des chasseurs étoient jadis la seule chose dont s'occupoit ce tribunal. Mais pendant mon séjour en Abyssinie, il avoit étendu plus loin sa juridiction. Les affaires les plus sérieuses y étoient portées ; & sous prétexte d'y régler les prix d'un jeu, on y décidoit de l'exil, de la mort, de l'honneur même des premiers hommes de l'Empire. Les parties de chasse dont je viens de parler ne durent guere plus de quinze jours.

Le Roi ayant vu toute la jeune noblesse s'exercer à l'envi, est dès-lors supposé pouvoir juger des personnes les plus dignes d'occuper des emplois dans l'armée ; & c'est ordinairement d'après ce jugement que les Prêtres annoncent si son regne sera heureux ou malheureux.

Oustas passa sa noblesse en revue, & ayant attaché à sa personne les hommes qu'il crut lui être le plus nécessaires, il fit faire de grands préparatifs pour la chasse royale & par-

tit. Les hauteurs de l'Abyſſinie ſont dépourvues de bois. Le pied des montagnes eſt cultivé ; on y ſeme toutes ſortes de grains, & leur ſommet eſt toujours couvert d'herbe & d'une verdure très-variée. Il n'y a que très peu de plaines entre les montagnes. Ainſi, ce pays n'eſt nullement propre à la chaſſe, & ne peut ni nourrir, ni abriter un grand nombre d'animaux ſauvages.

MAIS le pays-bas, déſigné ſous le nom de *Kolla*, eſt chargé de bois, & preſque déſert. Les montagnes n'y forment point de chaîne. Elles ſont iſolées, environnées d'aſſez vaſtes plaines & accellibles de tous les côtés. De grandes rivieres qui ſe précipitent avec une violence prodigieuſe pendant les pluies du tropique, ont entraîné les terres, mis le roc ſolide à découvert, & formé enſuite de vaſtes baſſins où l'eau demeure ſtagnante, quand le cours des torrens eſt interrompu. Trop profonds pour que l'évaporation les diminue ſenſiblement, ils ſont en outre couverts de grands arbres qui ne ſe dépouillent jamais de leurs feuilles. Ces arbres dont la hauteur & l'étendue immenſe des branches ſurpaſſe tout ce que l'imagination peut concevoir, ſont la pâture des monſtrueux habitans de ces forêts, comme l'eau des étangs eſt leur boiſſon. La nature les leur a rendus néceſſaires; & ſans cela, l'éléphant & le rhinocéros périroient de faim & de ſoif.

LE ſol de ce pays, auſſi plane que les déſerts qu'il borne, eſt compoſé d'une terre graſſe & noire. Il a dans ſa longueur environ quarante milles de large : mais il s'élargit en divers endroits & ſe rétrécit en d'autres. Il commence aux

montagnes

montagnes d'Habab ou de Bagla, leſquelles, ainſi que je l'ai déja dit, font une chaîne, diviſant la ſaiſon des pluies du midi de l'Abyſſinie (1) au nord, juſques en Egypte, parallelement avec la mer Rouge, & il s'étend comme une ceinture de l'orient à l'occident, juſques aux bords du Nil, entourant toute la partie la plus haute de l'Abyſſinie. L'air, dans cette partie haute, eſt ordinairement tempéré & ſouvent froid. Mais dans le Kolla, il eſt peſant, ſtagnant, malſain & d'une chaleur inſupportable.

PLUSIEURS nations negres vivent dans le Kolla & ſont toutes payennes & mortelles ennemies des loix & du gouvernement des Abyſſiniens. La ſeconde partie de chaſſe d'un nouveau Roi d'Abyſſinie eſt toujours dirigée contre ces malheureux negres; & on choiſit pour cela la ſaiſon qui précéde les pluies, c'eſt-à-dire, le moment où le pauvre ſauvage prépare, à l'abri d'un arbre, ſes chétives proviſions pour ſe retirer dans les cavernes, où il paſſe l'hiver dans une retraite continuelle, il eſt vrai, mais auſſi, dans une continuelle ſécurité. Toutes ces nations ſont Troglodytes, & on les appelle *Shangallas*.

OUSTAS connut fort bien ceux qui lui convenoient pour l'accompagner à la chaſſe: mais il ne fut pas auſſi heureux dans le choix qu'il fit de ceux qu'il laiſſoit dans ſa capitale. Il s'étoit formé, même avant ſon départ, une conſpiration terrible contre lui; & les chefs du complot étoient préci-

(1) Voyez la carte générale.

ſément ceux qui l'avoient engagé à monter ſur le trône, & à qui il confioit d'autant plus volontiers le ſoin de gouverner en ſon abſence, qu'il les croyoit intéreſſés à le défendre.

A la premiere nouvelle de leur trahiſon, le Roi s'étant fait accompagner par un corps de troupes choiſies, entra la nuit dans Gondar, & ſurprit les conſpirateurs au moment même qu'ils tenoient conſeil. Il fit ſoudain couper le nez & les oreilles au Ras Hezekias, ſon premier Miniſtre, à Héraclidès, Grand-Maître de ſa maiſon, & à cinq autres des principaux auteurs du complot, qui enſuite furent mis en priſon, de maniere à ne pouvoir vivre. Benaïa Baſilé, l'un des traîtres, & le plus coupable aux yeux du Roi, ayant été inſtruit du retour de ce Prince, trouva le moyen de s'évader pour quelque tems.

OUSTAS eut bientôt rétabli la tranquillité dans Gondar; & comme il ſe trouvoit en paix avec tous ſes voiſins, & qu'il vouloit amuſer & occuper ſes troupes, il alla rejoindre ſa jeune Nobleſſe, qu'il avoit laiſſée dans le Kolla, à la chaſſe des negres Shangallas.

LES Shangallas étoient autrefois un peuple très-nombreux, diviſé en diverſes tribus, ou, comme on dit, en diverſes nations, dont chacune habitoit un territoire ſéparé, chaque famille ſous le gouvernement d'un chef de ſon nom, & toutes réunies ſous le chef commun de la nation.

PENDANT la belle ſaiſon, ces Shangallas n'ont d'autre abri

que les arbres. Ils taillent les branches les plus baſſes juſqu'auprès du tronc, & juſqu'au haut de l'arbre; enſuite ils les plient; ou ils les caſſent pour en planter le bout dans la terre; puis ils recouvrent ces branches avec des peaux de bêtes ſauvages, & ils ôtent bien tous les petits branchages qui ſont en-dedans; de ſorte que cela forme un pavillon ſpacieux, qui, de loin, a l'air d'une tente. L'arbre élagué ſert de poteau du milieu, & ſon large ſommet l'ombrage d'une maniere très-pittoreſque.

AINSI chaque arbre eſt une maiſon où vit un grand nombre de noirs habitans, juſqu'à ce que commencent les pluies du Tropique; & c'eſt pendant qu'ils demeurent ſous ces arbres qu'ils font, avec une adreſſe ſinguliere, la chaſſe aux éléphans, aux rhinoceros, & aux autres monſtrueux animaux de ces forêts. Les Shangallas, voiſins des lieux où il y a beaucoup d'eau, exercent leur courage & leur induſtrie contre les Hippopotames, très-nombreux dans les lacs & les rivieres ſtagnantes.

DANS les endroits où le Kolla a le plus de largeur, où les arbres ſont plus épais, les étangs plus vaſtes, on trouve auſſi les nations les plus puiſſantes, celles qui ont vaincu quelquefois les armées Abyſſiniennes, & qui dévaſtent conſtamment le Tigré & le Siré, les deux provinces d'Abyſſinie les plus peuplées & les plus belliqueuſes.

L'ÉTABLISSEMENT le plus conſidérable des Shangallas eſt à Amba Tzaada, entre le Mareb & le Tacazzé; mais plus près du Mareb d'un tiers de chemin, & preſqu'au nord-oueſt

de Dobarwa. Là ils trouvent une immenſe quantité de gibier de toute eſpece. Pendant le beau tems ils en tuent pour leur proviſion d'hiver. Ils coupent la viande en aiguillettes de l'épaiſſeur de la langue d'un homme, & ils la ſuſpendent aux arbres qui les environnent. Le ſoleil a bientôt deſſéché cette viande, qui devient auſſi dure que du cuir, ou au moins que la morue la plus ſeche; & quand ils veulent la manger, ils commencent par la bien battre avec un maillet de bois; puis ils la font bouillir, puis encore ils la font rôtir ſur des cendres chaudes; & après toutes ces opérations elle n'en eſt pas moins fort coriace.

Les Dobenahs, les plus puiſſans de tous les Shangallas, ont une ſorte de ſuprématie & d'autorité ſur le reſte de ces nations, & ſe nourriſſent de la chair des éléphans & des rhinoceros. Dans les cantons où il y a le moins d'eau, le moins d'arbres, & le plus d'herbe, ces peuples mangent indifféremment diverſes eſpeces d'animaux, tels que des buffles, des daims, des ſangliers, des lions & des ſerpens. Ainſi vivent les tribus les plus près du Tacazzé, de Ras el Feel, & des plaines du Siré, tribus dont la principale eſt celle de Baaſa. Plus loin encore, à l'occident du Tacazzé, dans la vallée de Waldubba, eſt une nation qui ſe nourrit *l'hiver de crocodiles*, d'hippopotames, & de toute eſpece de poiſſon; & l'été de ſauterelles, bouillies d'abord, & enſuite ſechées au ſoleil, dans des paniers très-curieux, & ſi artiſtement tiſſus, qu'ils peuvent contenir l'eau auſſi bien que nos vaſes.

Ce dernier peuple habite près des lieux que les rois

d'Abyſſinie choiſiſſent ordinairement pour leur chaſſe : mais n'oſant point ſe haſarder à pourſuivre les monſtres des forêts, il ſe tient le long du Tacazzé & des rivieres qui ſe jettent dans ce fleuve, & là il peut pêcher en liberté. Les bords du Tacazzé ſont élevés, remplis de précipices inacceſſibles à la cavalerie, & couverts de bois, & ſur-tout d'arbres épineux de diverſes eſpeces, qui les rendent preſqu'impraticables aux gens de pied. Auſſi les Baaſas, ſeuls maîtres du fleuve, y trouvent abondamment d'excellent poiſſon.

Dans la partie de ces contrées qui s'étend vers l'eſt, & preſque au nord nord-eſt d'Amba Tzaada, à l'extrémité ſeptentrionale des bois, où le fleuve Mareb, quittant Dobarwa, coule à travers d'épais buiſſons, juſqu'à l'endroit où il ſe perd dans le ſable, eſt une autre peuplade de ces negres, voiſins des provinces où commande le Baharnagash, & où il y a beaucoup de cavalerie. Ces malheureux ſe gardent de pourſuivre les bêtes ſauvages qui abondent dans leurs forêts, de peur de ſe voir ſurprendre par un ennemi qui les veille ſans ceſſe, & qui eſt obligé de payer une portion de ſon tribut en eſclaves negres. Auſſi ſe tiennent-ils confinés dans le midi de leur territoire, près des Barabras.

Le cours extraordinaire que ſuit le Mareb, ſous le ſable, eſt cauſe qu'on voit là une quantité immenſe d'autruches, dont les Shangallas ſe nourriſſent, ainſi que d'une magnifique eſpece de léſards, qui, je crois, n'a pas encore été décrite. Ce ſont les Shangallas les plus près de l'orient, qui vivent de ces animaux ; & je dois obſerver ici que ces peuples étoient mieux connus des anciens que de nous. Les

Egyptiens trafiquoient avec eux, & il y en avoit continuellement des caravanes à Alexandrie, du tems des Ptolémées. La plupart des productions de ces contrées, & les Shangallas eux-mêmes, ſont cités dans la deſcription de la fameuſe fête que donna Ptolémée Philadelphe à ſon avénement au trône d'Egypte, fête dont j'ai déja fait mention : mais le nom général d'Inde, dont on s'eſt ſervi pour déſigner tous ces pays, répand quelque confuſion dans l'hiſtoire.

PTOLEMÉE, le géographe, claſſe ces peuples avec aſſez d'exactitude, & les diſtingue ſavamment par leur nourriture particuliere, ou leur régime diètetique, quoiqu'il ſe trompe un peu dans l'indication des lieux où il place les différentes nations. Ses Rhizophages, Eléphantophages, Acridophages, Struthiophages & Agriophages, ſont les mêmes tribus dont je viens de parler; & elles conſervent leurs habitudes & leur maniere de vivre juſqu'à ce jour.

CE ſol, que les Abyſſiniens appellent *Mazaga*, étant détrempé par les pluies du Tropique, devient bourbeux, & force les Shangallas à chercher une retraite pour l'hiver. Leurs tentes, de branches d'arbres, ceſſent alors d'être habitables; & ils ſe retirent, avec leurs proviſions ſéchées au ſoleil, dans des cavernes creuſées au ſein des montagnes, où l'on ne trouve point, comme dans les montagnes d'Egypte, qui bordent la mer Rouge, du marbre, du baſalte, & de l'albâtre, mais une pierre molle, ſabloneuſe, facile à couper, & où l'on fait comme on veut des logemens; c'eſt enfin là, c'eſt dans ces cavernes, ſituées en général dans la partie la plus inacceſſible des montagnes, que ces ſauvages

ſe tiennent durant toute la ſaiſon des pluies, ſe nourriſſant de la viande qu'ils ont préparée dans le beau tems.

Je ne puis terminer ces détails ſur les Shangallas, ſans les repréſenter ſortant de leurs cavernes ; car cette ſortie montre une choſe dont on n'a peut-être encore jamais parlé en Europe, & qui répand un grand jour ſur l'hiſtoire de l'antiquité. Le ſoleil n'a pas plutôt paſſé le zenith, en s'avançant vers le ſud, que les pluies ceſſent ; & ce voile épais, qui a obſcurci le ciel, s'éclairciſſant, le ſoleil brille dans un ciel d'un beau bleu, parſemé de nuages diaphanes, qui diſparoiſſent bientôt, & laiſſent au firmament tout l'éclat de ſon azur. Peu de jours ſuffiſent alors pour ſécher ſi bien la terre, qu'elle ſe fend par-tout ; & l'herbe, frappée juſqu'à la racine par les rayons du ſoleil, ſe flétrit & ſe deſſeche entiérement. Alors les Shangallas y mettent le feu ; & ce feu parcourt avec une violence incroyable toute la largeur de l'Afrique, paſſant ſous les arbres avec tant de vélocité, qu'il brûle l'herbe ſeche & fait tomber les feuilles, ſans que les arbres périſſent.

On prend des précautions pour empêcher le feu d'approcher trop près des habitations, ainſi que des endroits où il y a de l'eau ; & les Shangallas y plantent leurs tentes de la maniere que je l'ai dit plus haut. Rien n'eſt plus agréable à la vue que ces habitations ombragées : mais elles ont un inconvénient funeſte. Trop faciles à diſtinguer des endroits élevés, elles ſervent à diriger les ennemis qui veulent attaquer les Shangallas.

DÈS que le pays eſt à découvert la chaſſe commence, & avec la chaſſe le danger des Shangallas. Tous les Gouverneurs voiſins de ces malheureux negres, depuis le Baharnagash juſqu'à celui qui commande ſur les bords du Nil à l'occident, ſont obligés de fournir en tribut au roi d'Abyſſinie, un certain nombre d'eſclaves. La province de Ras el Feel, dont j'ai eu le gouvernement, étoit ſeule affranchie de ce tribut; & ſi j'avois reſté plus long-tems en Abyſſinie, cette exemption ſeroit vraiſemblablement devenue plus avantageuſe à l'Empire que tous les eſclaves Shangallas qu'on peut ſe procurer, en verſant, ſans pitié, le ſang de ces infortunés ſauvages. Dès qu'on ſurprend un de leurs établiſſemens, tous les hommes ſont égorgés. On maſſacre auſſi beaucoup de femmes. Pluſieurs d'entr'elles ſe jettent elles-mêmes dans des précipices; d'autres deviennent folles; d'autres ſe pendent, ou ſe laiſſent mourir de faim.

LE Roi fait élever dans la religion chrétienne les enfans des deux ſexes qui ont été pris au-deſſous de l'âge de dix-ſept à dix-huit ans, & enſuite ils paſſent au ſervice des premieres maiſons de l'Empire. Les plus grands, les plus beaux, ceux qui montrent les meilleures diſpoſitions, ſont ſeuls réſervés pour le palais du Monarque. De mon tems ils étoient au nombre de trois cens cavaliers. Je les vis même une fois réduits à deux cens quatre-vingt; & avant mon ſéjour en Abyſſinie, il y en avoit moins de deux cens. Cette troupe eſt revêtue de cottes de maille, & montée ſur des chevaux noirs, & toujours commandée par des étrangers entiérement dévoués au Roi.

QUAND

QUAND j'étois en Abyſſinie, le ſoin que je pris d'épurer les mœurs de ces Shangallas, d'écarter loin d'eux tout mauvais exemple, & de donner des prix à ceux qui s'attachoient le plus à la lecture; car ils avoient aſſez de temps pour lire, principalement l'hiver; & joint à tout cela l'extrême plaiſir que le Roi trouvoit à s'entretenir avec eux, quand il étoit ſeul, à les encourager, à les récompenſer, comme je le faiſois moi-même, fut cauſe qu'ils devinrent l'une des meilleures troupes de cavalerie qui fût au monde. Ce qu'il y avoit de plus difficile, c'étoit de les conſerver : car chaque Grand du royaume deſiroit d'avoir un de ces cavaliers pour garder ſa porte, emploi qui exige une extrême confiance chez les Abyſſiniens. On abuſoit ſans ceſſe de la facilité du Roi pour obtenir quelqu'un de ces Shangallas; & il s'enſuivit beaucoup d'inconvéniens juſqu'au moment où le Ras Michaël le défendit par une proclamation, & donna lui-même l'exemple, en rendant quatre de ces ſoldats qu'il avoit à ſon ſervice.

TANDIS qu'on a encore préſent à la mémoire ce que je viens de dire ſur la coutume qu'ont les Shangallas de mettre le feu aux herbes deſſéchées par le ſoleil, je vais m'en ſervir pour expliquer un paſſage du Periplus d'Hannon. « Nous » vîmes, dit ce hardi navigateur, en longeant les côtes d'A» frique, des rivieres de feu qui couroient du haut des mon» tagnes & ſe précipitoient dans la mer. » Et cela l'effraya tellement, qu'il donna ordre à ſes galeres de ſe tenir à une grande diſtance du rivage.

LA flamme a bientôt conſumé l'herbe ſeche qui couvre

les plaines & les montagnes ; mais les ravins, larges & profonds, qu'ont creuſé les torrens pendant le tems des pluies, ſe trouvant ombragés & conſervant encore de l'eau, ſont les derniers endroits où le feu peut prendre, quoiqu'ils ſoient remplis de toute ſorte d'herbes. Les roſeaux, les bambous & les autres plantes de la même eſpece qui y croiſſent en abondance, ne peuvent brûler que lorſque le feu en conſumant toute l'herbe d'alentour, les a ſéchés. Alors les Paſteurs qui ſont au haut des montagnes, allument ces plantes des ravins, & dans le lieu même où l'eau couroit auparavant, court un torrent de flamme qui ne s'arrête qu'aux bords de l'Océan, où il ne trouve plus rien à dévorer. J'ai été ſouvent témoin de ce ſpectacle terrible ; j'ai même failli en être victime, & je puis aſſurer qu'à une certaine diſtance, le voyageur qui en ignore la cauſe, doit croire qu'il voit des rivieres de feu.

Les Shangallas vont toujours tout nuds. Ils ont chacun pluſieurs femmes qui ſont ordinairement très-fécondes. Leur groſſeſſe ne les incommode nullement ; & au lieu de reſter chez elles, lorſqu'elles ſont accouchées, elles vont ſe laver dans de l'eau froide, & laver de même leur enfant, qu'elles enveloppent dans une piece d'étoffe, tiſſue avec de l'écorce d'arbre, & qu'elles ſuſpendent à quelque branche pour qu'il ne puiſſe pas être dévoré par les ſerpens & les groſſes fourmis qui infeſtent ces contrées. Lorſqu'au bout de quelques jours l'enfant a acquis un peu de force, la mere le porte ſur ſon dos, attaché avec la même étoffe dont elle l'avoit enveloppé à ſa naiſſance, & elle lui donne à téter par-deſſus ſon épaule ; car ces femmes ont en général le ſein conformé

de maniere que leurs mamelles pendent quelquefois juſqu'au genou.

Les différentes tribus de cette nation n'ont qu'un ſeul langage dont la prononciation eſt très-gutturale. Elles adorent divers arbres, les ſerpens, la lune & les étoiles dans certaines poſitions : mais je n'ai jamais pu aſſez bien comprendre les myſteres de ce culte pour les décrire exactement. Je ſais pourtant qu'une étoile qui paſſe près du croiſſant de la lune, annonce l'arrivée d'un ennemi. Il y a chez les Shangallas des Prêtres, ou plutot des Devins : mais il ſemble qu'on les regarde plutôt comme les ſerviteurs d'un Etre malfaiſant que ceux de l'Auteur du bien. Ils ne prédiſent que des événemens malheureux, & ils penſent pouvoir rendre malades leurs ennemis, même de fort loin. Les Shangallas portent ordinairement des braſſelets de cuivre.

J'ai déja dit que les Shangallas avoient pluſieurs femmes. Mais cette coutume n'eſt point l'effet d'un penchant exceſſif pour les plaiſirs. Elle eſt dûe à une plus noble cauſe; & cela devroit faire rougir des Ecrivains qui ont ſouvent l'injuſtice de repréſenter le ſauvage préciſément le contraire de ce qu'il eſt, & de l'accuſer de s'abandonner à ſes paſſions, tandis qu'il donne l'exemple d'une continence, d'une chaſteté que n'imitent point les plus policés de nos Européens, malgré tout l'avantage de leur éducation.

Ce ne ſont point les Shangallas qui cherchent à profiter de la liberté d'épouſer autant de femmes qu'ils veulent. Entourés d'ennemis vigilans & redoutables, qui les regardent

comme des eſpeces de bêtes ſauvages, & qui leur font la chaſſe de la même maniere qu'aux éléphans & aux rhinocéros; placés dans un territoire étroit, où ils ne peuvent jamais être à plus de vingt milles de diſtance de ces cruels ennemis qui ont encore ſur eux l'avantage des chevaux & des armes à feu, ils vivent une partie de la belle ſaiſon dans des appréhenſions continuelles; & durant le reſte de l'été, quand les armées abyſſiniennes ſuivent le Roi dans quelqu'expédition hors du royaume, les infortunés Shangallas s'occupent ſans relâche de la chaſſe pénible des rhinocéros, des éléphans, des giraffes; puis ils préparent laborieuſement la chair de ces monſtrueux animaux pour leur ſervir de proviſions durant les ſix mois d'hiver que chaque famille paſſe dans une caverne des montagnes, ſans avoir la moindre communication avec ſes voiſins, pendant que les vallées ſont inondées par des torrens de pluie continuelles. D'après cela, on ne peut guere s'imaginer que le ſauvage, vivant ſans ceſſe dans la crainte & dans des travaux accablans, deſire de multiplier une race d'êtres, qu'il ſent devoir être tout auſſi malheureux que lui. Mais la femme du Shangalla, & non lui-même, exige qu'il ait pluſieurs épouſes; & c'eſt là une forte préſomption contre tout ce qu'on a dit des penchans déréglés de ce peuple.

Les Shangallas ont, comme nous l'avons obſervé, pluſieurs tribus ou nations diſtinctes, & ces nations ſont ſubdiviſées en familles, qui ſont gouvernées chacune par un chef particulier, mais qui ſe réuniſſent pour tout ce qui a rapport à leurs communs ennemis, les Abyſſiniens & les Arabes. Toutes les fois qu'une nation des Shangallas, comme

par exemple, la tribu des Baaſas, entreprend une expédition au nord, contre les Arabes, ou au midi, contre les Abyſſiniens, chaque famille combat enſemble, & le butin qu'elle fait ſe partage entre les membres ſeuls de cette famille.

Aussi, les meres connoiſſant le déſavantage d'avoir une famille bornée, cherchent à l'accroître par tous les moyens qui ſont en leur puiſſance; & le mari eſt obligé de céder aux ſollicitations de ſa premiere épouſe pour en prendre de nouvelles. C'eſt elle qui va les lui chercher, à peu-près de la même maniere que nous l'avons vu pratiquer parmi les Gallas.

Je ne crains point d'atteſter que tout ce qu'on a raconté juſqu'à préſent des Shangallas & de la plupart des autres nations negres, eſt fort peu digne de foi. Pour les faire bien connoître, il faut les voir dans leurs forêts natales, dans toute la ſimplicité de leurs mœurs, vivant du ſeul produit de leur chaſſe, & ne connoiſſant d'autre liqueur que l'eau pure des ſources & des étangs, qu'ils boivent pour le ſeul plaiſir d'étancher leur ſoif. Lorſqu'ils ont été arrachés à leur pays, à leur famille, réduits à la condition des brutes, & forcés de travailler pour un maître qui leur étoit inconnu, lorſqu'on leur a rendu néceſſaires le menſonge, le vol & tous les autres crimes européens, dont la liſte eſt ſi longue! Lorſqu'ils ont connu le plaiſir de boire des liqueurs fortes, qui, quoique très-court, les entraîne, parce qu'il eſt le ſeul remede à leurs maux, & qu'il les empêche de trop réfléchir à l'horreur de leur eſclavage; lorſqu'enfin, on les a rendus des monſtres, on les peint comme tels, oubliant qu'ils ſont, non

comme la nature les a créés, mais comme nos vices leur ont appris à être.

JE ſuis bien éloigné de vouloir induire mes Lecteurs en erreur, au point de leur laiſſer ſoupçonner que ce que je viens de dire eſt pour déſapprouver la traite des negres. Au contraire, ma cenſure ne porte que ſur le déſordre & la dépravation de mœurs qui regnent dans nos Colonies; & je penſe que les loix doivent attaquer, non la traite elle-même, mais les abus énormes & les injuſtices qu'elle entraîne. Il eſt ſans doute honteux pour un gouvernement de ſouffrir qu'on commette des cruautés affreuſes envers une eſpece d'hommes, quelle qu'elle ſoit, ſans avoir daigné ſonger une fois ſérieuſement à mettre un frein à ces cruautés. Il eſt encore plus honteux que les injuſtices, les crimes, ſoient venus au point que toute la ſévérité des loix ne pourroit en triompher. Mais il y auroit non moins de foibleſſe que d'erreur, à vouloir détruire entiérement une branche de commerce, très-importante, ſans avoir d'abord cherché à corriger les abus, qui aux yeux des gens ſages, rendent ſeuls la traite condamnable.

L'ON a ſouvent reproché aux noirs habitans de l'Afrique un excès d'incontinence : mais ſans égard à ces vaines inculpations, je n'ai dit dans tout le cours de cette hiſtoire que ce que j'ai obſervé moi-même. Des autorités étrangeres n'ont été rien pour moi; & je puis dire que lorſque j'ai comparé les relations des gens à ſyſtême, avec ce que je voyois, j'ai reconnu toute leur fauſſeté, ce qui ne doit point étonner; car depuis deux ſiécles, l'hiſtoire des nations payennes

de ces contrées n'a été écrite que par des Prêtres chrétiens.

DANS le grand nombre de negres Shangallas que j'ai vus à Gondar, aucun ne m'a jamais donné occaſion de remarquer de l'incontinence dans l'un ou dans l'autre ſexe; & pluſieurs raiſons phyſiques m'ont ſemblé prouver la néceſſité du contraire.

LES Shangallas des deux ſexes vont entiérement nuds, tant qu'ils ne ſont point mariés: mais dès qu'ils ſe ſont ſoumis à la loi conjugale, ils portent une piece d'étoffe étroite & légere autour des reins. Les garçons & les filles même, long-tems après avoir paſſé l'âge de puberté, ſe voient toujours à découvert, & vivent continuellement enſemble dans la ſolitude des forêts, libres de toute contrainte. Mais malgré cette liberté ſans bornes, ils ſe livrent bien plus rarement à un commerce criminel, que les chrétiens, chez qui les préjugés & l'éducation excitent un ſexe à dompter ſes paſſions & le mettent preſque toujours hors de la portée des deſirs de l'autre par le double motif de l'honneur & de la crainte.

PERSONNE ne peut douter que la vue continuelle de gens nuds ne ſerve beaucoup à émouſſer les deſirs. Mais d'autres raiſons prouvent encore que des paſſions véhémentes ne peuvent pas être le caractere diſtinctif des Shangallas. Le thermometre de Farenheit s'éleve dans leur pays au-deſſus de 100°. Ainſi, une grande tranſpiration doit beaucoup affoiblir ces peuples. En Arabie, en Turquie, où la ſeule occu-

pation eſt de ſe conſacrer aux plaiſirs domeſtiques, les hommes menent continuellement une vie ſédentaire, mangent beaucoup & évitent toute eſpece d'exercice pour que les ſueurs ne leur faſſent pas perdre trop de force. Leur climat eſt d'ailleurs moins chaud que celui des Shangallas, qui vivant très-ſobrement ſous un ſoleil brûlant, & obligés de ſe livrer à des chaſſes fatigantes pour ſe procurer leur nourriture, perdent conſéquemment dans ces travaux une grande partie des eſprits animaux, qui portent l'homme à la volupté. Quant aux femmes de cette nation, leur tempérament ſemble le même que celui des hommes, quoiqu'elles ſoient exemptes des mêmes fatigues.

UNE femme qui, à peine âgée de dix à onze ans, a déja été une ou deux fois mere, voit bientôt ſes mamelles tomber juſqu'aux genoux (1). Elle porte ſes enfans ſur ſon dos, comme les femmes qui mendient en Europe, & elle leur donne à teter par-deſſus l'épaule, ainſi que je l'ai déja obſervé. Mais ſi les femmes de ces contrées ſont meres à dix ans, elles deviennent rarement enceintes après l'âge de vingt-deux : ainſi elles n'ont guère que douze années de fécondité. En Europe, nous avons beaucoup d'exemples de femmes devenues meres à quatorze ans. Nos loix fixent l'âge de puberté à douze, & reconnoiſſent qu'elle peut être quelquefois plus précoce (2). Nous voyons des femmes avoir des enfans juſqu'à cinquante ans. Ainſi le terme de la fécon-

(1) Juvenal, ſat. 13, v. 163.
(2) *Niſi malitia ſuppleat ætatem.*

dité,

dité, entre les Africaines & les Européennes, eſt comme de douze à trente-huit. L'on ne peut guère douter que les deſirs ne ſoient proportionnés à la force du tempérament; & une femme Shangalla eſt plus ridée, plus déformée, à vingt-deux ans, qu'une Européenne à ſoixante.

De plus, une choſe bien connue des Naturaliſtes, & que le thermometre indique ſuffiſamment, c'eſt qu'il y a une différence très-ſenſible dans le degré de chaleur animale des deux ſexes d'un même âge, & de différente nation. Pendant les mois d'été, le Turc voluptueux délaiſſe les plus belles Circaſſiennes, les plus piquantes Georgiennes, qui peuplent ſon ſerrail, pour ſe liver aux plaiſirs de l'amour avec les négreſſes eſclaves qu'il a fait venir des plus brûlans climats de l'Afrique; & la fraicheur de leur peau eſt la ſeule cauſe de cette préférence. D'un autre côté, une jeune Abyſſinienne au teint noir, dont on veut faire ſa compagne pendant l'hiver, eſt vendue dix fois plus cher que la plus belle fille de Circaſſie.

L'attention & le reſpect que j'ai pour les femmes qui daigneront lire mon ouvrage, m'engage, ainſi qu'elles le verront, j'eſpere, à entrer, autant qu'il m'eſt poſſible, dans des diſcuſſions, qu'à la vérité je ne devois point omettre entiérement, comme Philoſophe & comme Hiſtorien. L'étude la plus utile eſt, ſans doute, celle de l'homme; & l'homme n'eſt jamais plus intéreſſant que, quand libre d'une vaine gloire, & loin du faſte des palais, il erre nud dans ſes forêts & ſur les bords de ſes rivieres.

Je dois rapporter à l'honneur de deux des premiers gênies de ce ſiecle, M. de Buffon & Lord Kaimmes, que, convaincus par les argumens que je viens d'établir plus haut, & que je leur préſentai dans les converſations que j'eus avec eux à mon retour d'Afrique, avec encore plus de détails & plus de liberté, ils changerent l'un & l'autre, dans les nouvelles éditions de leurs ouvrages, tout ce qu'ils avoient dit à cet égard ſur les nègres. Il eſt vrai qu'ils n'avoient pu en parler juſqu'alors que d'après le troupeau des compilateurs ignorans & remplis de préjugés, qui étrangers aux mœurs & au langage de ces peuples, les deshonorent & les outragent ſans ceſſe, & par leurs relations, & par leur tyrannie.

Les Shangallas n'ont point de pain; il ne croît dans leur pays ni grains, ni légumes. Quelques Arabes établis dans la province de Ras el Feel ont eſſayé de faire du pain avec de la graine d'herbe de Guinée : mais ce pain eſt ſans aucun goût, de couleur de bouſe de vache, & bientôt rempli de vers.

Dès l'enfance les Shangallas deviennent habiles Archers. Leurs arcs, faits de fenouil ſauvage, ſont plus gros que les arcs ordinaires, d'environ ſept pieds de long, & très-élaſtiques. Les enfans ſe ſervent d'arcs tout auſſi grands que les hommes; auſſi ſont-ils obligés de les tenir d'une maniere horiſontale, en attendant que leur taille leur permette de les porter perpendiculairement. Leurs fleches ont une aune & demie de long, & ſont garnies par le bout d'une pointe de fer mauvais & groſſiérement travaillé. Ce peuple eſt le ſeul des nations ſauvages que j'ai vues, qui ne ſe donne aucun ſoin

pour orner ſes armes. Il ne lui faut, pour faire ſes fleches, que des branches de palmier, arrachées de l'arbre & dreſſées; jamais il n'y ajoute des aîles.

Les Shangallas ont une coutume religieuſe fort ſinguliere; c'eſt qu'ils attachent toujours à leur arc un anneau ou une courroie de la peau de chacun des animaux qu'ils tuent, à l'inſtant même qu'ils viennent de le tuer, depuis l'éléphant juſqu'au moindre lézard. Inſenſiblement ces anneaux finiſſent par couvrir l'arc, & ſe roidiſſent au point qu'on ne peut plus le bander. Alors le Shangalla, à qui il appartient, en prend un autre qu'il porte juſqu'à ce qu'il ait été également couvert d'anneaux. A la mort du Shangalla, on met dans ſa tombe celui de ces arcs qu'il aimoit le mieux, dans l'eſpérance qu'il le trouvera au moment qu'il reſſuſcitera; lorſque doué de la plus grande force, ne craignant plus de mourir, n'étant plus ſujet à aucune peine, il pourra jouir avec excès de tous les plaiſirs. La réſurrection que les Shangallas ſe promettent eſt toute phyſique & matérielle. L'ame n'y entre pour rien, quoi qu'en diſent quelques Ecrivains qui ſe ſont imaginés que les ſauvages avoient une idée de l'immortalité de l'ame.

Avant de terminer ce que j'avois à dire ſur ce ſujet, il faut que j'explique un paſſage de l'hiſtoire ancienne qui s'y rapporte. Hérodote dit (1) que dans le pays, dont je viens de faire la deſcription, il y a une nation appellée les *Macrobes*,

(1) Herod. lib. 3, par. 17 & ſeq.

nom qui n'eſt certainement pas le nom véritable des Shangallas, mais bien un nom donné par les Grecs, d'après quelque raiſon qu'ils ont eue de croire à la longevité de ce peuple, ainſi que le nom le ſignifie. Ces Shangallas ſont ceux qui vivent au midi, au-deſſous des Gubiens & des Nubiens, dans la contrée de l'or, ſur les deux rives du Nil, au nord de Fazuclo.

LES Gubiens & les Nubiens, & divers autres peuples noirs qui habitent au pied des immenſes montagnes de Dyre & de Tecla (1), ſont ceux dans le pays deſquels on trouve l'or le plus fin. Cet or, entraîné par les pluies & diſperſé dans les trous de la terre & entre les racines des arbres & des herbes, eſt enſuite ramaſſé par les naturels, & on le nomme *Tibbar*, ou plus communément encore, *Poudre d'or*. La plus grande partie de cette précieuſe marchandiſe eſt portée dans le royaume de Sennaar par des marchands payens & Arabes de Fazuclo & de Sudan. Les Agows & les Gibbertis en portent auſſi à Gondar une aſſez petite quantité, où il y a toujours de l'alliage. Mais il n'y a point d'or chez les Shangallas même, en Abyſſinie & en Nubie, à l'oueſt de Tchelga.

CAMBYSES paſſa d'Egypte en Ethiopie, préciſément dans le deſſein de conquérir le pays de l'or ; & il envoya des Ambaſſadeurs au Roi ou Chef de ces contrées pour lui dire de ſe ſoumettre à ſa puiſſance. J'omets ici tout ce qu'il y

(1) Qu'on croit être la vallée des Garamantes de Ptolémée.

a de fabuleux dans cette hiſtoire. Le Roi des Macrobes répondit aux Ambaſſadeurs de Cambyſes : « Prenez cet arc, » & juſqu'à ce que vous puiſſiez me préſenter un homme en » état de le bander, vous ne devez point me parler de ſou» miſſion. » L'arc & le défi furent en effet portés à l'armée des Perſes : mais aucun d'eux ne put bander l'arc. Cependant c'étoit l'arme même dont les ſauvages ſe ſervoient dès l'enfance. Mais nous ne devons pas croire que s'il eût été poſſible de le bander encore, quelqu'un des nombreux archers de l'armée de Cambyſes n'y eût réuſſi. Il n'y avoit sûrement pas aſſez de diſproportion entre la force d'un Macrobe & celle d'un Perſe, pour que l'arc bandé par l'un ne l'eût pas été par l'autre. Mais la vérité eſt que cet arc ayant perdu toute ſon élaſticité par l'effet de la coutume que j'ai déja citée, il ne pouvoit plus être bandé par les Macrobes eux-mêmes ; & quand on voulut l'envoyer à Cambyſes, on l'ôta de l'arbre où il étoit ſans doute appendu depuis long-temps, en attendant qu'on l'enterrât avec le chaſſeur à qui il appartenoit, & qui devoit, comme je l'ai dit, ſuivant la créance de ces peuples, s'en ſervir de nouveau, quand il ſeroit reſſuſcité dans un autre monde, avec infiniment plus de force que dans celui-ci. Il y a apparence que l'arc envoyé à Cambyſes auroit caſſé plutôt que d'être bandé.

Si le pays où Ptolémée place ces Macrobes, ne nous prouvoit qu'ils étoient Shangallas, nous héſiterions à le croire, d'après la longevité qu'on leur attribue. Aucun Shangalla ne vit long-temps. Je ne me ſouviens pas d'en avoir vu un ſeul qui eût paſſé l'âge de ſoixante ans. Mais voici, je crois, ce qui peut avoir induit Hérodote en erreur. Quelques tribus

des Shangallas tuent ceux d'entr'eux qui ſont malades, foibles ou trop vieux. D'autres honorent & protegent la vieilleſſe; & les Macrobes ſuivoient, je penſe, cette derniere coutume qui faiſoit qu'ils avoient parmi eux plus de vieillards que les autres.

JE vais encore ajouter une obſervation qui éclaircira un autre paſſage de l'hiſtoire de l'antiquité.

HANNON rapporte dans ſon Périplus (1), que navigeant le long des côtes d'Afrique, très-près du rivage, & vraiſemblablement, près des pays bas, déſignés ſous le nom de *Kolla*, & habités par ces mêmes nations dont je viens de tracer le tableau, il obſerva pendant le jour un ſilence univerſel, qui ſembloit annoncer qu'il n'exiſtoit dans ces contrées aucune eſpece d'hommes, ni d'animaux; mais au contraire, la nuit, il vit un grand nombre de feux, & il entendit des chants & des danſes. Ce fait a été tourné en dériſion par des gens qui ont affecté de regarder les fragmens d'Hannon comme ſuppoſés; mais pour moi, je me garderai bien de les contredire.

UN homme de génie, qui en parlant de la légiſlation des peuples, a été peut-être le plus grand des Ecrivains, & dont l'autorité eſt toujours très-reſpectable, Monteſquieu croit le Périplus d'Hannon très-authentique. Il eſt donc bien

(1) Diſſertation de Dodswell ſur le periplus d'Hannon. — Monteſquieu, tom. 1, liv. 21, chap. 11.

ſatisfaiſant pour moi de pouvoir faire ceſſer toute eſpece de doute ſur le ſecond paſſage de cet ouvrage, comme j'ai déja eu l'avantage de le faire ſur un premier.

SUR les rivages, le long deſquels navigeoit alors Hannon, il n'y a point de crépuſcule. Les étoiles ſont encore reſplendiſſantes dans toute la voûte des cieux, quand le ſoleil paroît, & les oblige à ſe cacher tout-à-coup. Au lever du ſoleil, le thermomètre eſt de 48°. à 60°.; & à trois heures après-midi, il monte à 100°. & 115°. Un relâchement total, une langueur irréſiſtible, une averſion indomptable pour toute eſpece d'action, s'empare à-la-fois des hommes & des animaux. Le goût, le beſoin même de manger ceſſe. Le ſommeil, le repos eſt la ſeule choſe que l'ame puiſſe deſirer & que le corps ſoit capable de ſupporter. Les troupeaux, les oiſeaux, les animaux domeſtiques de toute eſpece, cherchent l'ombre des bois, le bord des rivieres, la profondeur des étangs, & là, ils ſe dérobent aux ardeurs d'un ſoleil dévorant. Les bêtes même les plus féroces, n'abandonnent point leurs cavernes, non-ſeulement par rapport à la chaleur, mais parce que les troupeaux, dont elles font ordinairement leur proie, ne s'écartent point en ces moments pour paître. Raſſemblés à l'ombre, ils dorment tranquillement ſous la garde de leurs Paſteurs & de leurs chiens.

CEPENDANT auſſi-tôt que le ſoleil a diſparu, & qu'une nuit fraîche remplace un jour brûlant, le beſoin de manger renaît, les troupeaux ſe diſperſent, & ſouvent échappant à la vue de leurs Paſteurs, ils tombent ſous les griffes d'une foule d'animaux deſtructeurs, qui les cherchent pour les dévorer.

Les Paſteurs allument alors de tous côtés de grands feux; parce qu'ils ſavent que c'eſt un moyen de faire peur aux monſtres qu'ils redoutent. En outre ils chantent, ils danſent; & ces exercices non-ſeulement ſervent à les amuſer, & contribuent à écarter les animaux de proie, mais ils préviennent encore les dangereux effets du froid (1). Voilà ce qui donna lieu à la remarque d'Hannon, quand il navigeoit le long de ces côtes. Ce fait étoit vrai alors, comme il l'eſt encore aujourd'hui, & comme il le ſera auſſi long-tems que le climat & les habitans reſteront les mêmes.

JE ſuis entré dans beaucoup de détails ſur les mœurs de cette nation extraordinaire des Shangallas, parce que j'ai eu par haſard occaſion de l'obſerver de très-près; & comme il eſt probable que jamais aucun autre Européen n'aura la facilité de faire de pareilles obſervations, j'eſpere que le public ſera bien aiſe de les trouver ici.

L'ON fera peut-être une queſtion à laquelle je ſuis bien aiſe de répondre d'avance. L'on pourra demander pourquoi rien de ce qui ſert à faire du pain ne croît dans ces contrées, & ſi c'eſt l'effet de l'ignorance des habitans, qui ne choiſiſſent pas les ſaiſons convenables, ou ſi c'eſt à cauſe des mauvaiſes qualités du ſol? C'eſt en effet le ſol qui ne le permet point. Les habitans de Ras el Feel ſont accoutumés à labourer, à cultiver la terre; ils ſe nourriſſent conſtamment de

(1) Cette ſenſation, qui affecte ſi vivement les ſauvages habitans de l'Afrique, eſt ignorée des ennemis de la traite. Ils parlent ſans ceſſe de la chaleur, ſans ſonger que le froid eſt ce qui fait le plus ſouffrir les negres.

pain

pain : mais ils ne peuvent recueillir leur grain qu'à dix ou quinze milles de leur territoire, au bas des montagnes d'Abyſſinie, où les ſoldats ont de petites fermes que le Gouvernement leur alloue chacune à un certain nombre d'entre eux. Jamais il ne leur a été poſſible de voir une moiſſon dans le Magaza, tant cette terre eſt peu propre à la culture. Avant le mois de Mai, déſolée par des vents brûlans, elle ſe fend par-tout, forme des précipices, ou ſe réduit en pouſſiere, qui n'eſt qu'un véritable caput mortuum, & ne produit aucune végétation. A l'inſtant des premieres pluies, les crevaſſes ſe rempliſſent, & le ſol reſſemble à des terreaux de jardin nouvellement bêchés. A meſure que le ſoleil s'avance vers l'équateur, les pluies augmentent. Il n'y a donc pas un moment à perdre ; c'eſt le tems de ſemer. Suppoſons que ce ſoit du bled. Dans le cours d'une ſeule nuit, pendant que le bled germe dans la terre, il croit une immenſe quantité d'herbe indigene, dont les graines tombées ſur ce ſol depuis l'année précédente, y ſont demeurées en réſerve & prêtes à pouſſer dès que la ſaiſon les favoriſe. Auſſi cette herbe a bientôt crû, au point qu'elle étouffe le bled, ou toute autre eſpece de grain, dès qu'il veut ſortir de la terre. Mais ſuppoſons encore qu'on puiſſe la ſarcler, elle recouvrira une ſeconde fois le bled avant qu'il ait un pouce de longueur. Réuſſira-t-on encore à la détruire ? Eh ! bien, les pluies continuelles vont ne faire des champs qu'un vrai marais, & le bled pourrira ſans produire la moindre récolte.

Il en eſt de même pour le millet & le mahis. La pluie fait pourrir ces plantes, que le vent renverſe toujours. Si c'eſt

après la pluie qu'on veuille les ſemer, elles périront également. Dans les endroits que le feu a découverts, l'herbe croît avec plus de vigueur & en plus grande quantité, s'il eſt poſſible, qu'au commencement de l'année. La pluie ceſſant tout-à-coup, & le ſoleil étant exceſſivement chaud, le même jour qu'il paſſe au zenith, la terre eſt bientôt réduite en poudre impalpable; & les grains, les plantes meurent ſans donner preſqu'aucune marque de végétation.

Nous avons laiſſé le roi Ouſtas triomphant d'une conſpiration qu'il avoit découverte à Gondar, & prêt à fondre ſur quelqu'établiſſement des Shangallas. Il réuſſit en effet complettement; il trouva une grande partie de la nation des Baaſas, qui, campée ſous leurs arbres, ne ſoupçonnoit aucun danger; & après avoir égorgé tous les hommes & toutes les femmes, il réduiſit en captivité une prodigieuſe quantité d'enfans des deux ſexes, qu'il traîna à ſa ſuite. Diſpoſé à étendre ſes conquêtes plus loin, ce Monarque auroit encore déſolé les malheureux Shangallas : mais il fut tout-à-coup rappellé à Gondar par la mort du Ras Faſa Chriſtos, ſon confident & ſon premier Miniſtre.

Non-seulement Ouſtas aimoit beaucoup la chaſſe, & étoit très-attentif aux ſoins qu'exigeoit ſon gouvernement, mais il avoit beaucoup de goût pour l'architecture, goût qui eſt aſſez commun en Abyſſinie, quoiqu'on n'y bâtiſſe guère que des Egliſes. Quand la ſaiſon ne lui permettoit pas d'être en campagne, Ouſtas employoit ſon tems & ſon argent à bâtir; &, au retour de ſon expédition contre la tribu des Baaſas, il commença à faire conſtruire près de la riviere de

Kahha, à deux milles aux-deſſous de Gondar, une magnifique Egliſe en l'honneur de la nativité de Jéſus-Chriſt.

CEPENDANT la ſaiſon de la chaſſe revenant, & l'Egliſe n'étant point achevée, le Roi l'abandonna pour ſe rendre à Bet-Malo, lieu ſitué dans le Kolla, où il avoit fait élever une maiſon pour ſervir de rendez-vous de chaſſe, non loin du territoire des Baaſas. Il tua une grande quantité de buffles, de rhinoceros, d'éléphans. Il s'expoſa beaucoup lui-même en combattant ces animaux; il ſe diſtingua plus qu'aucun de ſes courtiſans par ſon courage & ſon adreſſe à manier un cheval. Mais il mit un terme à ces dangereux plaiſirs, ſur la nouvelle que lui donnerent quelques-uns de ſes agens ſecrets de la priſe du Betwudet Baſilé, & de ſon fils Claudius. Ayant trempé tous deux dans la derniere conſpiration, ils s'étoient ſauvés au moment qu'on avoit arrêté leurs complices : mais enfin pris, le Roi les condamna l'un & l'autre à perdre les yeux.

LES parties de chaſſe, périodiquement renouvellées & ſuivies avec ardeur par un homme qui n'étoit plus dans la fleur de ſon âge, ſembloient d'abord n'être que l'effet d'une politique profonde. Le Roi n'avoit point un légitime droit au trône; & les divers complots formés contre lui prouvoient que toute la nobleſſe d'Abyſſinie ne ſupportoit pas ſon joug avec plaiſir. Il n'y avoit donc rien de plus prudent que de tenir en haleine une grande partie de cette Nobleſſe, pour mieux juger de ſes diſpoſitions, & pouvoir ſe l'attacher par des graces. A la tête de cette armée peu nombreuſe, mais toujours en activité, il pouvoit ſans ceſſe

tomber sur les mécontens, avant qu'ils eussent le tems de se préparer à lui résister. Cependant le tems fit bien mieux connoître les inclinations d'Oustas, & montra que la politique n'étoit pas la seule cause de ses fréquens voyages dans le Kolla.

MALGRÉ le malheur que l'Ambassadeur François du Roule avoit éprouvé à Sennaar, sous le regne de Yasous I & de Tecla Haïmanout son fils, il étoit encore resté dans l'Arbara des Missionnaires qui eurent assez de courage pour tenter un voyage en Abyssinie, & assez d'adresse pour y réussir. Oustas étant sans doute instruit du secret de leur dessein, au tems d'Yasous, avoit conçu, comme ce Prince, une idée avantageuse de la religion romaine. Aussi, quoiqu'Yasous ne fût plus, Oustas les reçut favorablement, & les mit sous la garde d'Ain Egzié, ancien Officier d'Yasous & Gouverneur de Walkayt. Il leur donna en outre pour interprète un moine abyssinien, qui avoit été à Jérusalem, & qui étoit très-attaché à la communion de Rome, & il le chargea de demeurer sans cesse auprès d'eux, & de veiller à leurs intérêts. Pendant ce tems-là, se dérobant lui-même à ses courtisans, pendant la chasse, il alloit visiter les Missionnaires, entendoit la Messe, communioit de leurs mains, & se flattoit de n'être vu de personne. Toutefois, il se trompoit; ses rendez-vous furent bientôt connus de beaucoup de Prêtres & de Laïcs de sa Cour: mais la sévérité du Roi en imposa; & tous ceux qui découvrirent le secret, le garderent au fond de leur cœur.

OUSTAS fit un voyage à Ibaba, ville de marché, où le Roi

a un palais. Ibaba eſt au-deſſous du Maitsha, & à trois lieues à l'occident du Nil, du côté du Gojam. D'Ibaba, le Monarque repaſſa par Gondar & ſe rendit à Tcherkin, petit village du Kolla, au-delà du Ras el Feel & ſur la route du Sennaar. C'eſt aux environs de Tcherkin qu'on trouve le plus d'éléphans. Le Roi voulut y chaſſer : mais dès le troiſiéme jour, Yared, l'un de ſes favoris, & grand-maître de ſa maiſon, ayant été mis en pieces par un éléphant, Ouſtas abandonna la chaſſe & s'en retourna très-affligé dans ſa capitale pour faire les obſeques d'Yared. Pendant ce tems-là, il confia à trois de ſes Généraux le ſoin d'exécuter une entrepriſe qu'il avoit formée contre les Baaſas.

Les fréquentes interruptions qu'Ouſtas éprouva dans ſes parties de chaſſe, où il avoit pourtant d'aſſez grands ſuccès, furent cauſe que les moines qui ſe mêloient de prophétiſer, lui prédirent un regne court & ſanglant. Ils ne s'écarterent point, en effet, de la vérité ; car au mois de Janvier 1714, tandis qu'il ſuivoit les travaux de l'Egliſe d'Abba Antonius, qu'on bâtiſſoit à Gondar, il tomba malade tout-à-coup. Soupçonnant alors du maléfice, ou tout au moins de l'inſalubrité dans ſon palais, il ordonna qu'on brûlât de la poudre dans les appartemens pour en purifier l'air ; & en attendant, il fit planter ſa tente. Ses domeſtiques mirent ſi peu de ſoin dans l'exécution de ſes ordres, qu'en brûlant de la poudre à canon, ils firent ſauter le palais ; ce qui fut regardé par le peuple comme un préſage très-dangereux.

Le 27 de Janvier, on crut que le Roi étoit beaucoup plus mal ; & les Grands de l'Etat ſe rendirent auprès de lui,

ſuivant l'uſage, pour le conſoler & l'encourager. C'étoit là du moins le prétexte de leur viſite. Leur vrai motif étoit de s'aſſurer de l'état du Roi, & de voir s'il étoit tems de prendre des meſures pour ſe retirer de ſes mains les rênes du gouvernement.

OUSTAS devina d'abord leur intention. Il avoit aſſez bien paſſé la nuit, & il eſſaya de ſe lever un moment, de prendre un air de convaleſcence & de s'occuper de diverſes dépêches, comme dans le tems de ſa meilleure ſanté. Cette réſolution du Monarque embarraſſa ſes courtiſans & fit paroître leurs conſolations prématurées. Il ſembloit donc néceſſaire d'excuſer leur viſite : mais les excuſes n'étoient pas faciles. A la fin, cependant, ils prirent le parti de dire qu'ayant cru le Roi malade, ce qui heureuſement n'étoit pas vrai, ils étoient venus lui propoſer une choſe qui pouvoit lui convenir, quelle que fût ſa ſanté ; c'étoit de régler la ſucceſſion en faveur de ſon fils, Faſil, exilé alors ſur la montagne de Wechné, parce que ce moyen empêcheroit de verſer beaucoup de ſang, tranquilliſeroit ſes amis & aſſureroit la couronne dans ſa famille.

OUSTAS fit les plus grands efforts pour ſe commander à lui-même & répondre d'une maniere convenable & comme un homme en ſanté, qui comptoit vivre encore pluſieurs années. Mais il étoit déja hors d'état d'en impoſer long-tems, & on s'apperçut, malgré lui, de ce qu'il vouloit tant cacher. Pour être même plus sûrs de leur fait, les Grands qui étoient venus porter la parole au Roi, réſolurent de reſter auprès de lui juſques au ſoir.

CEPENDANT les ſoldats qui gardoient le Monarque, ayant entendu qu'on lui propoſoit d'envoyer chercher ſon fils, & croyant que ſes courtiſans parloient ſincérement, en furent indignés & murmurerent hautement. Fatigués de voir un ſujet occuper le trône, ils ſoupiroient après un Prince du ſang royal. Auſſi, dès qu'il fut nuit, ils entrerent dans Gondar & raſſemblerent les divers corps de troupes qui compoſoient la maiſon du Roi. Après avoir tenu conſeil, ils s'en retournerent chacun à ſon poſte; & rencontrant les grands Officiers qui ſortoient de la tente d'Ouſtas, & qui ſans doute avoient pris à leur inſçu la même réſolution qu'eux, ils les égorgerent tous ſept. De ce nombre étoit le Betwudet Tamerté & l'Acab Saat, l'un, premier Officier Civil, & l'autre, Chef eccléſiaſtique de la maiſon du Roi.

CE maſſacre devint le ſignal d'une inſurrection générale. On mit le feu dans pluſieurs quatiers de la ville. Mais les ſoldats repouſſant la multitude, à leur arrivée au Palais (1),

(1) Il y a ici une choſe qui a beſoin d'explication. Il eſt dit plus haut que le palais fut brûlé lorſqu'Ouſtas ſe retira dans ſa tente. Comment les ſoldats purent-ils donc ſe raſſembler dans le palais? Le voici. Le palais eſt compoſé de différentes maiſons à peu de diſtance l'une de l'autre, & n'ayant qu'une chambre chacune. Celle où l'on couronne le Roi s'appelle *Ambaſa Bet*; celle où le Roi donne ſes gallas, *Zeffan Bet*; une autre eſt appellée *Werk Sacala*, la maiſon de l'or; une autre, *Gimja Bet*, la maiſon du brocard, parce qu'on y tient les étoffes que le Roi reçoit en préſent, & celles qu'il donne. Ainſi, ſuppoſons qu'Ouſtas eût quitté l'un de ces appartemens, comme, par exemple, le Zeffan Bet, pour ſe retirer dans ſa tente, & que le Zeffan Bet fût brûlé, la chambre du couronnement ſubſiſtoit encore, ainſi que tous les ornemens néceſſaires à la cérémonie; & les ſoldats s'en emparerent pour empêcher qu'on y couronnât Faſil, fils d'Ouſtas, ainſi qu'ils s'imaginoient que les ſept Grands, qu'ils maſſacrerent, en avoient le deſſein.

avoient fermé la chambre du couronnement & les autres appartemens du Roi, & s'étoient emparés de la tymballe dont on ſe ſert pour annoncer toutes les proclamations qui ſe font à la porte du Palais. Mais enfin la tymballe retentit; & quoiqu'il fût nuit, on entendit ces mots : — « David, » fils de notre dernier Roi Yaſous, eſt notre Roi. » — Malgré cela, le tumulte, le déſordre continua; & ce qu'il y a de très-remarquable, c'eſt que pendant tout ce tems-là, on ne prononça pas un ſeul mot injurieux pour Ouſtas.

TANDIS que ces choſes ſe paſſoient à Gondar, les Princes exilés ſur la montagne de Weché étoient dans les plus vives alarmes. Ouſtas les avoit traités avec beaucoup de ſévérité, durant tout le cours de ſon regne. Leurs revenus avoient été arrêtés, ou du moins, fort mal payés, & ils s'étoient trouvés preſque réduits à périr de faim & de miſere. Auſſi, quand ils reçurent la nouvelle de la maladie d'Ouſtas & du deſſein qu'on avoit de le remplacer par ſon fils Faſil, priſonnier comme eux, ils tremblerent qu'un de ſes premiers ſoins pour s'aſſurer la couronne, ne fût d'exterminer tous les rejettons de la famille royale; & ils convinrent, d'un commun accord, que cinquante d'entr'eux, jeunes, & de la plus grande eſpérance, deſcendroient de la montagne pour ſoutenir leurs droits, & pour défendre la vie de ceux qui reſteroient dans leur priſon, contre un uſurpateur dont ils croyoient devoir redouter la cruauté.

CELUI à qui on avoit confié la garde de la montagne de Wechné étoit préciſément le frere du Betwudet Tamerté, récemment maſſacré devant la tente d'Ouſtas. Mais la mort du

du Betwudet, l'état incertain des choſes, avoit tellement affoibli l'autorité de cet Officier, & détourné ſon attention, qu'il ne put ou ne voulut pas s'oppoſer à l'évaſion des Princes, qui s'enfuyoient pour conſerver leur vie & maintenir la conſtitution de leur pays. Ce qui prouve qu'ils n'avoient aucun autre deſſein, c'eſt que dès qu'ils apprirent que David avoit été proclamé Roi à Gondar, ils s'en retournerent ſur la montagne, à l'exception de Bacuffa, le plus jeune des freres de David, qui ſe retira chez les Gallas, où il demeura caché pendant quelque tems.

A l'inſtant que David entra dans Gondar, tous les malheurs de l'Empire ſemblerent être effacés. On fit ouvrir toutes les priſons. La joie de voir la famille de Salomon rétablie ſur le trône écarta toute eſpece de terreur, & remplaça la triſteſſe qu'avoit occaſionné l'uſurpation d'Ouſtas. Enfin David fut couronné le 30 Janvier 1714, au milieu des acclamations & de l'allégreſſe de tout un peuple.

DAVID étoit fils d'Yaſous le Grand, mais d'une autre mere que le parricide Tecla Haimanout. Il avoit, en montant ſur le trône, vingt-un ans; il prit le nom d'Adebar Segued.

CEPENDANT Ouſtas n'avoit point encore fermé les yeux. Il étoit malade; il étoit toujours Roi; & ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que David avoit déja été couronné à Gondar depuis neuf jours, ſans qu'on eût fait le moindre outrage à Ouſtas, & ſans que ſes amis euſſent ſongé à l'éloigner de la capitale.

CE ne fut que le 6 Février, la veille du carême, que David envoya l'Abuna Marcus l'Itchegué Za Michael, & quelques autres grands Officiers de l'Etat, pour interroger juridiquement Ouſtas ſur ſon droit au trône. Les queſtions qu'on lui fit étoient courtes & ſimples. — « Qui êtes-vous ? — Qui vous a » conduit ici ? » — Ouſtas, déja accablé par ſa maladie, & prêt à mourir, répondit ſans équivoque : — » Dites au Roi » David, qu'il eſt vrai que je me ſuis fait moi-même Roi, » autant qu'on peut l'être, quand on ne deſcend point du » ſang royal : car je ne ſuis qu'un particulier, fils d'un ſujet, » le Kaſmati Delba Yaſous. Tout ce que je demande au » Roi, c'eſt de m'accorder un peu de tems, & de me laiſſer » mourir de maladie, ſans me faire périr dans les ſup- » plices. »

QUATRE jours après cet interrogatoire Ouſtas expira : mais on ignore ſi ſa mort fut naturelle ou violente. L'Hiſtorien de ſon regne étoit ſon contemporain ; & il rapporte que quelques perſonnes diſent qu'il mourut pour avoir eu une jambe coupée par ordre de David ; que d'autres prétendent qu'il fût étranglé ; mais que le plus grand nombre croit qu'il fût emporté par la maladie. Pour moi je penſe que c'eſt ce qu'il y a de plus probable ; car ſi David avoit beaucoup voulu le faire mourir, il n'auroit pas laiſſé paſſer tant de tems avant de le faire interroger ; & enſuite il n'auroit pas attendu quatre jours de plus pour lui faire donner la mort. La conduite modérée que tint David ſemble rendre cette opinion encore plus probable. Il ordonna que le corps d'Ouſtas fût enterré dans l'Egliſe de la Nativité, qu'Ouſtas avoit fait bâtir lui-même, & on lui rendit tous les honneurs dus à un ſujet du premier

rang, qui ne ſe ſeroit rendu coupable d'aucun crime. Auſſi eſt-ce le ſeul exemple, dans ces contrées, d'un homme qui, convaincu de haute trahiſon, n'a pas eu le corps haché par morceaux, & ſemés dans les rues, pour être dévorés par les chiens.

LA poſtérité, conſidérant les talens d'Ouſtas, plutôt que ſon droit à la couronne, lui a conſervé une place dans la liſte des Rois; & la tradition, plus fidele encore que l'hiſtoire, le place parmi les meilleurs de ceux qui ont régné en Abyſſinie.

DAVID IV.

De 1714 à 1719.

Convocation du Clergé. — Prêtres Catholiques mis à mort. — Seconde convocation du Clergé. — Le Clergé inſulte le Roi. — Le Clergé eſt puni ſévérement. — Le Roi meurt de poiſon.

LA modération du Roi à l'égard d'Ouſtas, & peut-être d'autres raiſons, qui ne ſont point parvenues juſqu'à nous, engagerent les Moines, eſpece d'hommes qui cherchent à lire ſans ceſſe dans l'avenir, à prophétiſer que le regne de ce Prince ſeroit non-ſeulement égal en durée à celui de ſon pere Yaſous le Grand, mais paiſible, rempli de juſtice & de

douceur, & qu'on n'y verroit point couler de ſang ſur l'échaffaud.

A ſon avénement au trône, David choiſit le Fit Auraris Agné, frere d'Ozoro Kaduſté, pour ſon Betwudet, & Abra Ezekias, pour Grand-Maître de ſa maiſon. Mais tandis qu'il continuoit à nommer à divers emplois dans le Gouvernement, il fut interrompu par les clameurs d'une multitude de Moines, qui demandoient une convocation du Clergé.

TOUTEFOIS ces ſortes d'aſſemblées, ſouvent propoſées, n'ont jamais lieu ſous le regne d'un Prince qui a de la fermeté, que lorſqu'il les convoque de ſon propre mouvement, & qu'il peut leur accorder & refuſer à ſon gré tout ce qu'elles demandent. C'eſt ſur-tout au commencement d'un nouveau regne qu'on ſollicite ces convocations, ſous prétexte d'héréſie & d'abus dans le gouvernement de l'Egliſe.

LORSQU'UN nouvel Abuna arrive d'Egypte, on s'empreſſe auſſi à demander que le Clergé s'aſſemble; & ces aſſemblées ſont très-nombreuſes, quoique les membres les plus ſages du Clergé s'abſentent exprès. Mais les Moines, qui ſe ſont dévoués aux plus grandes auſtérités, aux plus terribles ſouffrances, ceux qui ſe conſacrent à paſſer leur vie dans des vallées profondes & mal-ſaines, les Hermites, qui ſupportent la faim ſur le ſommet froid des rochers, ou qui habitent les antres des déſerts les plus ſauvages, & qui ſont perpétuellement expoſés à être dévorés par des bêtes féroces, en un mot toute la horde des fanatiques, des faux prophetes, des devins, des rêveurs, gens qui affectent de connoître l'avenir;

ignorant toujours le préſent, qui vivent dans la ſaleté la plus dégoûtante, nuds, couverts ſeulement de leurs cheveux, & qui offrent à l'œil effrayé une troupe de monſtres qu'il eſt non moins difficile de peindre que d'imaginer, ſont ceux qui compoſent les aſſemblées du Clergé en Abyſſinie. Ils guident à leur gré une populace ignorante & furieuſe, qui les adore comme des Saints, & qui eſt toujours prête à les ſoutenir, quand ils manquent aux loix du pays & à celles de l'humanité, auxquelles leur maniere de vivre prouve continuellement qu'ils ſont étrangers.

DAVID avoit de la répugnance pour une pareille convocation : mais il crut pourtant ne pas devoir la refuſer. Il venoit de monter ſur le trône ; un nouvel Abuna arrivoit d'Egypte ; & on alloit ſe plaindre que l'Egliſe étoit en danger. L'aſſemblée eut donc lieu, ſuivant l'uſage, au milieu de la place, qui eſt devant le palais. L'Itchegué, chef des Moines de Debra Libanos, fut le premier qui adreſſa ſes plaintes au Roi. Il annonça qu'il étoit certain, & il offrit de le prouver, que trois Prêtres Catholiques, avec un Interprete Abyſſinien, étoient établis dans le Walkayt depuis pluſieurs années, & qu'ils avoient été entretenus, protégés, conſultés par Ouſtas, qui avoit ſouvent aſſiſté à la Meſſe, célébrée ſuivant le rite Romain.

DAVID, élevé par ſa mere dans les principes des moines de Saint Euſtathius, les ennemis les plus déclarés du catholiciſme, étoit ſinguliérement attaché à l'Egliſe d'Alexandrie. Ni ſon inclination, ni ſon devoir ne le portoit à ſoutenir les meſures priſes par Ouſtas, que d'ailleurs il ignoroit, puiſqu'il

avoit été confiné dès l'enfance dans la montagne de Wechné. Ainſi, il donna ordre d'arrêter les Miſſionnaires & leur Interprète, nommé l'*Abba Gregorius*.

CES infortunés furent conduits devant le plus barbare & le plus partial de tous les tribunaux. L'Abba Maſmaré & Adug Teſfo, qui avoient fait le voyage du Caire & de Jéruſalem & qui entendoient l'Arabe, furent chargés d'interroger les Miſſionnaires & d'interprêter leurs réponſes; & le procès ne fut pas long. La premiere queſtion qu'on fit aux Miſſionnaires fut conçue en ces termes: « Recevez-vous, » ou ne recevez-vous-pas le Concile de Chalcédoine, comme » une regle de foi? & croyez-vous que le Pape Léon l'a pré» ſidé & dirigé réguliérement & légitimement? » — Ils répondirent « qu'ils regardoient le Concile de Chalcédoine » comme le quatriéme Concile général, & qu'ils recevoient » ſes déciſions comme des principes de foi; qu'ils croyoient » que le Pape Léon l'avoit préſidé & dirigé réguliérement » & légitimement, comme Chef de l'Egliſe Catholique, » ſucceſſeur de Saint Pierre & Vicaire du Chriſt ſur la terre. »

A ces mots, un cri général s'éleva avec fureur du milieu de l'aſſemblée, & l'on n'entendit que ces mots terribles: — « Qu'ils ſoient lapidés! Quiconque ne leur jettera pas trois » pierres, ſera maudit & ennemi de la Vierge Marie. » — Et ſoudain, cette ſentence cruelle fut exécutée.

UN ſeul Prêtre, homme diſtingué par ſon ſavoir & par ſa piété, & l'un des chefs de l'aſſemblée, déclara avec véhémence que les Miſſionnaires étoient jugés irréguliérement & injuſtement. Mais ſa voix ne fut preſque point entendue

au milieu des clameurs de cette multitude de barbares; & les malheureux Miſſionnaires reſterent en proie à la fureur de leurs ennemis. On leur mit une corde autour du cou, & on les traîna ſur une place, derriere l'Egliſe d'Abbo, dans le chemin de Tedda, où, conformément à leur ſentence, ils furent lapidés, & ils reçurent la mort avec une patience, une réſignation égale à celle des premiers martyrs.

CEPENDANT, la juſtice que l'on doit rendre à la mémoire de M. du Roule, fait penſer à tous les chrétiens, que ſouillés du crime horrible de la mort de cet Ambaſſadeur, comme l'étoient les Miſſionnaires, le ſang-froid qu'ils témoignerent à l'inſtant de leur ſupplice, fut plutôt l'effet de la dureté de leur cœur, que de la tranquillité de leur conſcience. Beaucoup de fanatiques ſont morts, comme on le ſait bien, en ſe glorifiant de crimes affreux, dont la condamnation éternelle étoit dans le livre même qu'ils avoient devant les yeux.

J'AI ſouvent traverſé la place, où trois grands monceaux de pierres & un beaucoup plus petit, couvrent les reſtes de ces infortunés; & ce n'eſt pas ſans faire pluſieurs triſtes réflexions ſur les dangers que je courois moi-même, que je me ſuis étonné que ces trois Prêtres, de quelque nation qu'ils fuſſent, ſoient demeurés inconnus parmi le nombre immenſe de leurs confreres qui ont été honorés par les Ecrivains catholiques de ce tems-là, & dont le nom eſt deſtiné à obtenir un jour une place dans le Calendrier. Les autres Miſſionnaires, dont Tellez nous a laiſſé une longue liſte, ſont morts avec réſignation, avec piété, ſans doute: mais ils ſe rendoient pourtant preſque tous coupables envers les Loix &

la Conſtitution du pays où ils alloient prêcher, & leurs deſſeins, leur conduite peuvent ſouvent être qualifiées du nom de trahiſon; au lieu qu'on n'a jamais reproché aux trois qui furent lapidés, d'autres projets que ceux qui avoient rapport à leur religion.

TELLEZ n'en dit pas un ſeul mot. Le Grand, leur contemporain, & zélé catholique, n'en parle que fort peu. Il s'eſt contenté de publier une lettre arabe, adreſſée au Conſul Maillet, dans laquelle on cite ſeulement ces Miſſionnaires, & on rend compte de leur condamnation & de leur ſupplice. Le ſilence de ces Ecrivains m'autoriſe, je crois, à donner mes conjectures ſur ce fait; je vais commencer par rapporter la lettre d'Elias Enoch, ſur laquelle eſt appuyé mon jugement.

TRADUCTION D'UNE LETTRE ARABE ADRESSÉE A M. MAILLET.

« APRÈS avoir aſſuré M. le Conſul Maillet de mon reſpect » & de la continuation des vœux que j'adreſſe au ciel pour » la ſanté d'un homme auſſi vénérable par ſa vertu, diſtin- » gué par ſon ſavoir & ſa grande pénétration, d'une naiſſance » noble, toujours bienfaiſant, toujours adonné à des actions » pieuſes, & dont Dieu puiſſe conſerver la vie, ainſi qu'il » le mérite, je lui dirai que je lui écris de la ville de Moka, » où je ſuis maintenant. — Je quittai l'Abyſſinie en 1718, & » je vins à Moka, très-pauvre, ou plutôt, dépourvu de tout. » Mais Dieu m'a ſecouru. Je le remercie de ſa bonté, & je » ſuis toujours ſenſible aux obligations que je vous ai. — Je » vais vous donner toutes les nouvelles que j'ai, concernant » l'Abyſſinie,

» l'Abyſſinie. Le Roi Yaſous eſt mort depuis long-tems. Son
» fils, Tecla Haimanout, s'étant emparé du royaume par
» force, fut cauſe qu'on aſſaſſina le vieux Monarque. Yaſous
» m'avoit chargé d'une lettre pour le Roi de Sennaar, qu'il
» prioit de ne point mettre obſtacle au paſſage de l'Ambaſ-
» ſadeur François, du Roule, mais de lui permettre de ſe ren-
» dre en Ethiopie. Il m'avoit auſſi donné une autre lettre pour
» le Bacha & les Officiers du Grand Caire, & enfin, une
» troiſiéme pour l'Ambaſſadeur François lui-même, à qui il
» annonçoit qu'il pouvoit entrer dans ſes Etats, ſans la moin-
» dre crainte. Muni de ces trois lettres, je partis donc pour
» Sennaar: mais Tecla Haimanout, fils d'Yaſous, étant monté
» ſur le trône, pendant que j'étois encore en Abyſſinie, je
» retournai ſur mes pas, & je rendis au nouveau Roi les dé-
» pêches de ſon pere. Il y avoit déja trois mois que ce Prince
» régnoit. Il approuva le contenu de ces lettres; il les fit
» tranſcrire en ſon nom, & il m'ordonna d'aller au-devant
» de l'Ambaſſadeur du Roule, & de l'accompagner à Gon-
» dar. Le Roi Yaſous avoit déja envoyé depuis ſix mois un
» Officier à Sennaar: mais j'ignorois où étoit cet Offi-
» cier, qui s'amuſant à trafiquer, n'entra dans le royau-
» me de Sennaar qu'après que du Roule & ſes compagnons
» eurent été aſſaſſinés. Pour moi, n'ayant aucune connoiſ-
» ſance de ce meurtre, je m'avançois, porteur des ordres de
» Tecla Haimanout, lorſqu'à trois lieues de Sennaar, j'ap-
» pris la terrible cataſtrophe de l'Ambaſſadeur; & plein d'é-
» pouvante, je me hâtai de m'en retourner pour inſtruire
» Tecla Haimanout de la conduite du Roi de Sennaar. A
» cette nouvelle, Tecla Haimanout réſolut de déclarer la
» guerre au meurtrier: mais peu de tems après, le jeune Mo-

» narque Abyſſinien fut maſſacré dans une révolte des ſoldats.
» Il n'avoit régné que deux ans. Tifilis, frere d'Yaſous, mon-
» ta ſur le trône, & régna trois ans & trois mois. A la mort
» de Tifilis, Ouſtas, fils d'une ſœur d'Yaſous, ſe fit decla-
» rer Roi d'un Empire dont il étoit alors premier Miniſtre.
» Mais Ouſtas fut détrôné, & mourut peu de tems après.
» La couronne fut placée ſur la tête d'un fils d'Yaſous,
» David, qui régna cinq ans & cinq mois. A ſon avénement,
» ſes partiſans lapiderent les Miſſionnaires, arrivés en Ethio-
» pie ſous le regne d'Ouſtas. Un fils que *Michael* avoit eu
» d'une eſclave, & qui n'étoit âgé que de ſix ans, fut lapidé
» avec ſon pere. — J'avois porté Yaſous à croire que la re-
» ligion des François étoit la même que celle des Ethio-
» piens, &c. »

L'ON voit par cette lettre qu'un enfant de ſix ans, fils d'un des Miſſionnaires, fut mis à mort avec ſon pere, & la pile de pierres qui le couvre eſt en effet à côté des autres. On avoit coutume d'offrir des femmes aux Miſſionnaires qui entroient furtivement en Abyſſinie, pour éprouver s'ils étoient effectivement Prêtres, parce qu'on ſavoit que les Prêtres Catholiques ne pouvoient pas ſe marier. J'imagine donc que pour courir moins de riſque d'être découverts, l'un au moins des trois qui furent lapidés, trahit ſon vœu de chaſteté, & l'enfant immolé avec lui, fut un des fruits de ſes précautions; mais il ne fut pas le ſeul; car Elias dit qu'il en avoit trois autres. C'eſt là vraiſemblablement la raiſon pour laquelle les Auteurs catholiques de ce tems-là ont laiſſé les vertus de ces Prêtres dans l'oubli, au lieu de les rappeller ainſi que leurs foibleſſes.

QUOIQUE des Miſſionnaires ſoient allés en Ethiopie depuis le regne d'Ouſtas, j'ignorerois qui ils étoient, ſans une petite brocure publiée à Rome en 1774, par un Capucin, nommé *Théodoſe Valpi*, & qui m'a été envoyée par mon digne & ſavant ami, M. Daines Barrington. C'eſt cette brochure qui nous apprend les noms des trois Prêtres lapidés. Les voici: Liberato de Wies, Préfet apoſtolique d'Autriche; Michael-Pie de Zerba, de la province de Padoue; & Samuel de Beamo, né dans le Milanois. Leur mort eſt racontée dans cette Feuille comme dans la lettre d'Elias Enoch, ſi ce n'eſt que le Capucin ne dit rien du ſupplice de l'enfant, ni de l'exiſtence des trois autres fruits de la ſéraphique miſſion du révérend Michael-Pie de Zerba. Ce Michael étoit donc le pere de l'enfant de ſix ans, lapidé avec lui. Leur affreuſe cataſtrophe arriva en 1714; de ſorte que l'entrée de ces Miſſionnaires en Nubie dut avoir lieu peu après le tems de l'aſſaſſinat de M. du Roule, tant le fanatiſme peut admettre toute ſorte de crimes!

APRÈS avoir lapidé les trois Miſſionnaires & l'enfant, les barbares moines Abyſſiniens, non contens de ce meurtre, voulurent étendre leur vengeance juſques à l'Abba Grégorius, ce Prêtre Abyſſinien qui avoit ſervi d'interprète aux Prêtres d'Europe. Mais David, qui vit, d'après un mûr examen, qu'en réſidant avec les Miſſionnaires dans le Walkayt, Grégorius n'avoit fait qu'accomplir les ordres d'Ouſtas, alors ſon Souverain, ne voulut abſolument point permettre qu'on le punît, & il le renvoya dans ſa province.

TANDIS que ce Roi s'honoroit par cet acte de juſtice, on

vint lui apprendre que son frere Bacuffa avoit quitté les Gallas & étoit à Wetan, petite ville du Begemder. Bacuffa avoit été, comme on l'a déja vu, du nombre des cinquante Princes qui s'échapperent de la montagne de Wechné, lorsqu'on parloit de mettre le fils de l'usurpateur Oustas sur le trône, & qui seul refusa de s'en retourner dans sa prison, à l'avénement de son frere. David fit partir pour Wetan, Azaleff, Guebra Mehedin & le Badjerund Welled de l'Oul; & ces trois Officiers ayant surpris Bacuffa, le conduisirent dans la montagne de Wechné, après lui avoir coupé le bout du nez, mais d'une maniere si légere, qu'on ne pouvoit presque pas s'en appercevoir, quand ensuite il monta sur le trône.

Le Kasmati Georgis, exilé dans la montagne par le dernier Roi, avoit contracté une étroite amitié avec David. Il étoit marié avec une sœur d'Ozoro Mamet, dont Yasous avoit eu plusieurs enfans, & entr'autres, Welleta Georgis, Prince en âge de gouverner, & confiné sur la montagne. En montant sur le trône, David n'oublia point l'amitié qui l'avoit uni dans l'exil au Kasmati Georgis; & en passant par Emfras, il expédia un ordre pour qu'on le fît sortir de sa prison & qu'il vînt le joindre à Arringo, maison de plaisance, située dans la province de Begemder, où le Roi se proposoit de passer l'été. A son arrivée, David le nomma au gouvernement du Gojam. Il fit encore plus pour lui. Il lui donna la charge de Betwudet, à la place de son oncle & son favori Agné, qui en ce tems-là, mourut extrêmement regretté.

Cette même année, l'Abuna Marcus mourut; & son successeur l'Abuna Christodulus, arrivant d'Egypte, le trois de

Novembre ſuivant, il fallut convoquer une ſeconde aſſemblée du Clergé, malgré toute la répugnance qu'avoit donné au Roi l'eſprit d'aigreur & de contradiction qui dominoit la derniere.

Les moines abyſſiniens ſont, ainſi que je l'ai obſervé pluſieurs fois, diviſés en deux partis, ceux de Debra Libanos & ceux d'Abba Euſtathius. Quelques perſonnes ont imaginé que la différence qui ſubſiſte entre ces deux corps, ne vient que d'une diſpute ſur les deux natures du Chriſt : mais c'eſt une erreur. S'il s'étoit élevé quelque diſpute entr'eux ſur les deux natures du Chriſt, chacun des partis n'auroit pas manqué d'accuſer l'autre d'héréſie. Quelques mots équivoques dont ils ſe ſervent pour définir le mode & l'inſtant de l'Incarnation de Jéſus-Chriſt, ne les engage pas à ſe traiter réciproquement d'hérétiques (1) ; mais ils ſuffiſent pour les rendre ennemis irréconciliables.

L'Abuna eſt le chef de l'Egliſe abyſſinienne. Cependant, on ſait bien qu'il eſt eſclave des Mahométans ; & dès qu'il arrive d'Egypte, & qu'on a obtenu l'agrément du Roi pour convoquer le Clergé, l'aſſemblée ſe tient dans une grande place devant le palais, & l'Abuna, interrogé par les principaux moines, déclare quelle eſt celle des deux opinions qu'il adopte. Quand il a été bien averti, il ne manque point de donner la préférence à l'opinion du parti le plus puiſſant

(1) Il n'y a pourtant nul doute que leurs opinions ne ſoient également héthérodoxes dans toute l'étendue de ce mot, puiſqu'ils nient la conſubſtantiation du Chriſt.

& le plus accrédité : mais ſouvent, il eſt engagé par l'adreſſe de ceux qui l'approchent, à ſe tourner du côté du parti foible. Souvent auſſi, il ſe trouve fort embarraſſé, parce qu'on ne l'a point prévenu, & qu'il n'a vu nulle trace d'une pareille diſpute parmi les chrétiens du Caire. En outre, la langue abyſſinienne lui eſt étrangere ; & il ne peut comprendre les mots qui expriment les deux opinions, entre leſquelles on lui dit d'opter, mots qui par leur briéveté ſemblent d'abord ſignifier beaucoup plus qu'ils ne ſignifient en effet, & qui littéralement ou librement traduits, n'en ſont pas moins inintelligibles pour un étranger. Après que l'Abuna s'eſt déclaré, on publie ſon choix au ſon du tambour ; & cette cérémonie s'appelle *Nagar Haimanout*, c'eſt-à-dire, la proclamation de la foi. L'effet ordinaire qu'elle produit, c'eſt de le rendre chef du parti pour lequel il penche, & de lui faire un ennemi éternel du chef du parti contraire.

A ſon avénement au trône, le Roi ſe déclare auſſi. Le Clergé prétend que cette profeſſion de foi du Roi devroit être faite dans une aſſemblée de Prêtres convoqués exprès : mais le Monarque ſoutient qu'il n'a pas beſoin de leur préſence. Il regarde comme un droit de ſa couronne de pouvoir choiſir le tems & le lieu où il lui convient de s'expliquer, & il l'annonce au peuple par une proclamation.

QUOIQUE David eût permis au Clergé de s'aſſembler pour entendre la déclaration de l'Abuna, il ne ſe crut pas obligé lui-même d'y aſſiſter. Il manda aux moines de la Congrégation de Debra Libanos & d'Abba Georgis de ſe réunir au Betwudet Georgis, pour interroger l'Abuna, & porter ſa

réponſe au pied du trône, pour qu'on la fît proclamer devant tout le peuple. Les moines de Debra Libanos refuſerent d'obéir à cet ordre, parce que le Betwudet Georgis étant connu pour un zélé Euſtathien, ils craignoient ſa partialité. Ils dirent qu'ils n'entendroient la déclaration de l'Abuna qu'en préſence du Roi; mais c'étoit là préciſément ce que le Roi ne vouloit point.

Le Betwudet Georgis, les autres grands Officiers de l'Empire & tous les principaux habitans des environs de Gondar, ſe rendirent auprès de l'Abuna, conformément aux ordres du Monarque; & le Betwudet l'ayant prié de faire ſa profeſſion de foi, il répondit adroitement que ſa doctrine étoit à tous égards la même que celle de l'Abba Marcus & de l'Abba Sanuda, les plus orthodoxes de ſes prédéceſſeurs.

Cette déclaration laiſſa à chacun la liberté d'imaginer que l'Abuna étoit de ſon parti. Mais ce ſubterfuge ne ſatisfit point le Roi, qui, ſans autre égard, ordonna au Betwudet de faire ſa proclamation dans les mêmes termes dont ſe ſervoient les moines d'Abba Euſtathius. Cette partialité du Roi occaſionna beaucoup de fermentation parmi les moines de Debra-Libanos. Ils accoururent tous à la maiſon de l'Itchegué, qui eſt le chef ou général de leur Ordre; & ils ſe promirent par ſerment de défendre juſqu'à la mort leurs privileges & la liberté de leurs aſſemblées. De chez l'Itchegué, ils ſe rendirent chez l'Abuna, ſans avoir demandé la permiſſion du Monarque; & ayant interrogé, à leur tour, le chef de l'Egliſe abyſſinienne, le ſuccès ſurpaſſa leurs eſpérances; car il fit ſa profeſſion de foi dans les propres mots

dont ils se servoient eux-mêmes. « Que le Christ est un Dieu, » procédant du Pere seul, uni à un corps, parfaitement hu- » main, & par cette union, devenu le Messie. » — Une telle doctrine étoit directement opposée à ce que le Roi avoit fait proclamer la veille à la porte du palais. — « Que le » Christ est parfait Dieu, & Homme parfait, dont le corps, » composé d'une substance précieuse, appellée *Bahery*, n'est » ni consubstantielle avec la nôtre, ni dérivée de sa mere. »

Si les moines de Debra Libanos s'étoient arrêtés là, il n'y auroit pas eu de mal. Mais la victoire étoit trop complette, pour qu'ils pussent se résoudre à en jouir tranquillement & sans arrogance. En quittant l'Abuna, ils firent éclater une joie frénétique. Ils célébroient à grands cris leur triomphe, le long du chemin, & ils chantoient particuliérement une espece de cantique consacré aux victoires remportées sur les Infidèles. Lorsqu'ils passerent devant le palais de David, plusieurs Officiers de la maison du Roi, tels que l'Azage Zakery, l'Azage Tecla Haimanout & le Badjerund Welleta David, hommes sages, impartiaux & amis de la paix, essayerent de leur persuader de se contenter de ce succès & de se retirer chacun chez soi, avant d'éprouver quelques revers. Mais ils étoient trop fiers pour suivre de tels conseils; & ils se rassemblerent de nouveau dans la maison de l'Itchegué pour délibérer sur ce qui leur restoit à faire. Alors, un de ces moines, un prophete, un rêveur, déclara : « Que » Dieu venoit de lui ouvrir les yeux, & qu'il voyoit un Ché- » rubin armé d'une épée flamboyante, gardant la porte de » l'Itchegué. » Aussi se crurent-ils, avec une pareille sentinelle, fort en sûreté contre tous les efforts humains.

CEPENDANT

CEPENDANT le Roi, vivement irrité de la conduite séditieuse des Moines, n'hésita pas un instant à se décider sur la maniere dont il devoit s'en venger. Comme ils avoient chanté le cantique en usage après les victoires remportées sur les Infideles, & qu'ils auroient voulu, par ce moyen, insulter à ce Prince, il se servit, pour les punir, d'une troupe de Payens Gallas. Ces soldats, ayant entouré la maison de l'Itchegué, en forcerent la porte; & le chérubin à l'épée flamboyante ne la défendant point, ils tomberent le sabre à la main sur les Moines, qui y étoient assemblés; & en moins d'un instant ils en mirent plus de cent sur le carreau. Ensuite ils sortirent tenant en main leurs sabres ensanglantés, & ils taillerent en pieces ceux qui suivoient encore la procession, & qui faisoient retentir les airs de leurs cris de joie & de leur cantique injurieux. Gondar parut tout-à-coup comme une ville frappée de la foudre. Les rues étoient couvertes de mourans & de morts; & le massacre dura jusqu'au lendemain à midi, où une proclamation du Roi le fit cesser.

VENGÉ de la horde des Prêtres, David crut qu'il lui restoit encore à punir l'Abuna de sa fausseté. Il l'envoya chercher par des soldats; & on le conduisit devant le palais, où le malheureux, à moitié mort de terreur, s'attendoit à tout moment à tomber sous les mains sanglantes des Gallas Djawis. La Roi jouit long-tems de la frayeur de ce pauvre Prêtre, puis il ordonna qu'il se tînt à côté de la tymballe; & le Monarque fit publier en sa présence une profession de foi pareille en tout à celle que le Betwudet avoit proclamée la premiere fois, & conséquemment contraire à ce que l'A-

buna avoit dit aux Moines de Débra Libanos, & qui avoit causé leurs imprudens transports & leur massacre.

Ce massacre, sans distinction, fit périr trop de gens de mérite, trop d'hommes distingués, pour ne pas occasionner beaucoup de mécontentement tant au-dedans qu'au dehors du palais. On ne parloit plus de tous côtés que de conspirations contre le Roi; & on en vit bientôt éclater les effets. David fut malade; & ses courtisans essayerent de lui persuader que son mal ne venoit que des suites d'une chûte de cheval qu'il avoit faite quelque tems auparavant. Mais dans un Conseil tenu le 9 Mars 1719, il fut prouvé que le Kasmati Laté, & le Ras Georgis, s'étoient servis de Kutcho, chargé de la garde du palais, pour faire présenter au Roi un poison violent que ce Prince reçut des mains d'un Mahométan. On fit soudain venir le Ras Georgis, qui nia à peine le fait; & on lui arracha les yeux après qu'on eut coupé par morceaux, devant lui, son fils unique. Kutcho & le Mahométan, qui avoit donné le poison, furent taillés en pieces, comme le fils de Georgis, & on jetta aux chiens leurs restes sanglans. Le Roi mourut le même jour dans les douleurs les plus cruelles.

Le Betwudet Georgis, favori de David, se trouva alors dans une situation très-embarrassante. Le Roi venoit de mourir; & lui restoit seul obligé de rendre compte de ces mesures sanglantes, dont on le croyoit généralement l'instigateur. Il lui étoit donc nécessaire de choisir à son Maître un successeur qui s'opposât aux persécutions dont il étoit menacé, puisque le Roi n'avoit rien fait que par ses conseils.

NOUS avons déja remarqué que, pendant l'exil de Georgis dans la montagne de Wechné, il s'étoit lié d'amitié non-seulement avec David, mais encore avec le Price Ayto Welled Georgis, né d'Yasous & d'Ozoro Mamet, dont Georgis avoit épousé la sœur ; & conséquemment le Betwudet étoit oncle du Prince Ayto. Ce Prince étoit en âge de régner ; & le Betwudet crut qu'en lui donnant la couronne il en imposeroit à ses ennemis. Ainsi il ne perdit pas un moment. Plusieurs Grands étoient assemblés dans sa maison ; il voulut s'assurer de leur suffrage ; & après avoir fait environner la maison par un corps de troupes, il leur proposa de donner Ayto Welled Georgis pour successeur à David ; ce qu'ils accepterent unanimement, parce qu'ils se voyoient dans les mains des soldats, & qu'ils savoient, d'après des exemples récens, qu'autrement Georgis ne les épargneroit pas. Alors Lika Jonathan, l'un des principaux Juges, faisant l'office de Héraut, proclama le nouveau Roi par ces mots : — « Ayto » Welled Georgis, frere de notre dernier roi David, & » fils de notre grand roi Yasous, est maintenant notre Roi. » Pleurez le Roi qui vient de mourir : mais réjouissez-vous » à cause de celui qui est vivant. » — C'est là la formule d'usage en ces sortes d'occasions. Ceux qui étoient assemblés chez le Betwudet se firent beaucoup de complimens & de protestations d'amitié ; mais leurs intentions secrettes n'en étoient pas moins opposées.

ESCORTÉS par un corps d'archers & un corps du fusiliers ; & ayant à leur tête le Betwudet Georgis, ils se rendirent tous sur la grande place, qui est devant le palais, pour faire, au son de la tymballe, la même proclamation qu'ils avoient faite

dans la maiſon du Betwudet. La tymballe étoit déja préparée, & toute la maiſon du Roi ſous les armes. A la vue de leurs camarades, les ſoldats qui avoient accompagné le Betwudet, le quitterent pour aller prendre leur rang dans la place qu'on leur avoit réſervée. La tymballe retentit ſoudain, & on fit cette proclamation : « — Bacuffa, fils d'Yaſous, eſt notre » Roi. Pleurez le Roi qui vient de mourir, & réjouiſſez-vous » avec celui qui eſt vivant ! ». — Les acclamations du peuple répondirent à celles des ſoldats, & l'on entendit de tous côtés répéter le nom de Bacuffa. Quelques Grands ſe rendirent alors dans la Chambre du Conſeil, & des Officiers partirent à la tête d'un bon corps de troupes, pour aller chercher le Roi à Wechné.

ARRIVÉ ſur la montagne, ce détachement trouva que les Princes penſoient bien différemment du peuple ſur le choix qu'on venoit de faire. Loin de cacher leurs ſentimens, ils reprocherent à Bacuffa ſa brutalité, ſa violence, ſa colere implacable, ſon inſociabilité, & ils dirent qu'ils avoient à craindre de ſon caractere les conſéquences les plus cruelles. En effet, ils ne ſe plaignoient point à tort. Lorſque Bacuffa s'étoit enfui de la montagne, il avoit été chercher un aſyle parmi les Gallas, & il y avoit pris l'empreinte des mœurs ſauvages de cette nation : mais ni les habitans de Gondar, ni l'armée, ne pouvoient juger de ſon caractere. Plein d'hardieſſe, de fermeté, & d'une politique profonde, il étoit fait pour tenir les rênes du gouvernement dans un tems de trouble : mais ſon caractere extrêmement ſoupçonneux, & le peu d'égards qu'il avoit pour le ſang des hommes, firent de ſon regne une tragédie continuelle ; de ſorte que malgré la juſteſſe de ſon eſprit, & pluſieurs preuves de ſageſſe & d'équité, on l'a mis

au nombre des tyrans les plus ſanguinaires, & ſa mémoire eſt en horreur.

A la premiere nouvelle de l'inſurrection des Princes à Wechné, le Kaſmati Amha Yaſous, Gouverneur du Begemder, vint avec toutes ſes forces camper au-deſſous de la montagne. Après avoir ſauvé Bacuffa des mains de ſes parens, il le reconnut pour Roi. Il fit plus, voulant prévenir les ſuites de cette diſcorde, & réconcilier les différentes branches de la famille royale, il engagea, d'un côté, Bacuffa à jurer qu'il ne chercheroit point à ſe venger des outrages qu'il venoit de recevoir; &, de l'autre, il fit jurer aux Princes qu'ils oublieroient tous leurs différends, qu'ils regarderoient Bacuffa comme leur Roi; & qu'ils ne tenteroient jamais de cauſer le moindre trouble par leur fuite, ou par quelqu'autre acte de rebellion.

. . . . . .

Comme il étoit déja tard, Bacuffa paſſa la nuit dans la maiſon de l'Azage Aſſarat. Le lendemain, il alla à Serbraxos, & il manda aux moines de Tedda de venir l'y joindre. Puis il ſe rendit à Gondar, où il fut reçu par l'Abuna & l'Itchegué, au milieu des acclamations d'un peuple immenſe.

BACUFFA.

De 1719 à 1729.

Regne cruel. — Bacuffa extermine ceux qui conſpirent contre lui. — Il feint d'être mort. — Il devient très-populaire.

LES gens ſages qui aimoient véritablement leur patrie, ſentirent tout le danger qui la menaçoit, tandis que chaque jour on voyoit de nouveaux exemples d'indifférence pour la forme de gouvernement, qui dès les premiers tems avoit été regardée comme ſacrée; tandis qu'au plus léger mécontentement, tout homme, un peu en crédit, formoit un parti, & ne ſe propoſoit rien moins que de tremper ſes mains dans le ſang de ſon Roi.

IL étoit donc néceſſaire d'avoir un Prince dont le caractere fût propre à mettre un terme à ces excès, avant que l'Etat ne fût entraîné dans une anarchie qui eût cauſé ſa ruine. On crut d'abord Bacuffa, tel qu'il le falloit pour cela: mais on reconnut enſuite qu'il paſſoit les bornes. Silencieux, diſcret, impénétrable dans ſes deſſeins, environné de ſoldats, qu'il avoit rendus ſes eſclaves, & d'une foule d'hommes nouveaux qu'il avoit créés, il s'étoit affranchi de ces miniſtres tyrans, toujours prêts à s'oppoſer aux volontés de leurs Souverains. Les conſpirations, les révoltes ſe ſuivirent de près: mais

elles furent toujours auſſi-tôt éteintes qu'allumées par la vigilance & l'activité du Roi.

BACUFFA étoit le nom que les Gallas avoient donné à ce Monarque. Mais ſuivant l'uſage d'Abyſſinie, il avoit deux autres noms ; celui d'*Atzham Georgis*, qui étoit ſon nom de Baptême, & celui d'*Adebar Segued* qu'il avoit pris à ſon avénement au trône, & qui ſignifie : «Reſpecté des villes & des » endroits habités dans la campagne. » Quant au nom de Bacuffa, il veut dire, l'*inexorable* ; & il faiſoit d'autant plus d'honneur à ce Prince, qu'il lui avoit été donné par des étrangers, d'après l'obſervation de ſon caractere, tandis qu'il menoit une vie privée : toute ſa conduite prouva depuis combien il le méritoit.

LES Rois d'Abyſſinie ont toujours auprès d'eux un Officier deſtiné à écrire leur hiſtoire. C'eſt le même qui eſt charg des Sceaux ; & il faut qu'il tienne un regiſtre journalier de toutes les actions du Monarque, bonnes ou mauvaiſes, ſans y ajouter le moindre commentaire. Quand le Roi meurt, ce Journal eſt porté au Conſeil. On le lit ; on efface tout ce qu'il peut contenir de faux, & on y ajoute les principaux faits qui ont été omis volontairement ou par oubli. L'emploi d'Hiſtoriographe eût été bien dangereux ſous le regne de Bacuffa. Auſſi, perſonne ne courut riſque de s'en charger ; & depuis, on a également craint de remplir ce vuide, parce qu'on croit généralement en Abyſſinie que Bacuffa eſt encore vivant, & qu'il reparoîtra avec toute ſa ſévérité. Nous n'avons, par ce moyen, rien d'authentique ſur le regne de ce Prince. Son hiſtoire eſt bornée à quelques anecdotes, dont quelques-unes

ſont très-biſarrés. Je choiſirai, pour le moment, celles qui ont le plus de rapport à mon ſujet.

BACUFFA, ainſi que tous les Abyſſiniens, aimoit ſinguliérement les divinations, les rêves, les prophéties; & ſon ſéjour parmi les payens avoit beaucoup augmenté ce penchant. Un jour, ſe promenant ſeul, il apperçut un Prêtre qui obſervoit très-attentivement l'effet que de petits morceaux de paille qu'il coupoit, faiſoient ſur un étang, dans lequel couloit un petit ruiſſeau. D'après la combinaiſon des lettres ou des figures que forment ces pailles en tombant au haſard, on peut, ſi l'on en croit les gens ſuperſtitieux, ſavoir d'une maniere infaillible tout ce qu'on veut.

DÉGUISÉ en pauvre, Bacuffa demanda, dit-on, au Prêtre ce qu'il cherchoit. Le Prêtre lui répondit qu'il eſſayoit de connoître ſi le Roi auroit un fils, ou bien qui eſt-ce qui monteroit après lui ſur le trône. Alors le Roi attendit tranquillement la fin de l'expérience; & le réſultat fut qu'il auroit un fils, mais que ce fils ne régneroit pas, & que le royaume ſeroit gouverné après lui, pendant trente ans, par Welleta Georgis qui ne ſeroit ni ſon fils, ni l'un de ſes deſcendans. Bacuffa conſerva le ſouvenir de cette prédiction indirecte, ſans en rien dire à perſonne; & il réſolut d'exterminer quiconque porteroit le nom de Welleta Georgis, & auroit le malheur d'avoir quelques prétentions à la couronne. Pluſieurs perſonnes furent bientôt punies d'un crime qu'elles ignoroient, & onze Princes, quelques-uns même diſent davantage, perdirent la vie ſur la montagne de Wechné, ſans avoir tramé aucun complot, ſans ſe douter même de

de quoi on les accuſoit, & ſeulement pour avoir eu un nom très-commun en Abyſſinie. La terreur s'empara alors de tous les Abyſſiniens. Ils ſe ſoumirent, ſans oſer former la moindre réſiſtance ; ce qui prouve que Bacuffa étoit parvenu à diſſiper toutes les idées de conſpiration & à éteindre ce dangereux eſprit de révolte qui avoit fait des progrès ſi funeſtes ſous les regnes précédens.

Les Rois d'Abyſſinie ont une coutume ; c'eſt que dans les intervalles de paix, ils diſparoiſſent pour un certain tems, ſans en avertir leur Cour. Quelquefois, à la vérité, un ou deux de leurs confidens, ſous prétexte de vaquer à leurs affaires particulieres, ſuivent le Monarque & veillent à ſa ſûreté, tandis que déguiſé, tantôt d'une maniere, tantôt d'une autre, il va dans les provinces qu'il a deſſein de viſiter. Dans un de ces voyages ſecrets, Bacuffa paſſant dans le Kuara, province du nord-oueſt de l'Abyſſinie, & très-près du royaume de Sennaar, feignit ou eut réellement le malheur d'être attaqué de la fievre, maladie fort commune dans ce climat mal-ſain. Il étoit alors dans un pauvre village habité par les domeſtiques d'un homme de diſtinction qui avoit fait bâtir ſa maiſon ſur le ſommet d'un mont voiſin, où l'on reſpiroit un air plus tempéré & plus ſalubre. Cet homme hoſpitalier apprenant qu'un étranger étoit malade dans ſon village, accourut ſoudain vers lui, le fit tranſporter dans ſa propre maiſon & lui prodigua les attentions les plus charitables. La fille de cet hôte généreux partagea les ſoins de ſon pere ; & tandis que l'étranger recouvroit ſa ſanté, les charmes de cette jeune & belle perſonne firent ſur lui une impreſſion profonde.

L'HOMME qui avoit reçu Bacuffa, étoit pere de cinq garçons, tous à la fleur de leur âge, & de cette fille, nommée *Berhan Magaſſ*, c'eſt-à-dire, la Gloire de la Grace. Berhan Magaſſ, extrêmement belle, douce, bonne, & douée d'un eſprit & d'une prudence au-deſſus de ſon âge, étoit non-ſeulement l'idole de ſa famille, mais encore de tout le voiſinage.

BACUFFA ne fut pas plutôt convaleſcent, qu'il s'empreſſa de regagner ſon palais. Il y arriva la nuit, très-ſecrettement, & dès le lendemain matin, il parut, aſſis ſur ſon trône, & rendant la juſtice, ainſi qu'il eſt d'uſage dans ces contrées.

ALORS un envoyé du Roi eut ordre de ſe rendre dans le Kuara avec des gardes & des domeſtiques; & il en ramena Berhan Magaſſ, qui, toute étonnée de ſe voir arracher de la maiſon de ſon pere, fut conduite devant le Roi, & mariée à ce Prince, ſans qu'il voulût lui accorder le moindre délai. Cette Reine obtint & mérita la confiance de ſon époux tout le tems qu'il vécut; mais malgré cela, Bacuffa ne ſe piquoit pas plus de conſtance envers une femme que le reſte de ſes prédéceſſeurs. Il avoit, au contraire, pluſieurs maîtreſſes; & il ſe conduiſoit avec elles d'une maniere aſſez étrange. Il n'admettoit jamais de femmes dans ſon lit, excepté la belle Berhan Magaſſ, que lorſqu'elles étoient priſes de vin au point de ne pouvoir ſe ſouvenir de rien de ce qui pourroit lui échapper dans la converſation.

TANDIS que Bacuffa étoit malade dans le Kuara, il ſe

forma contre lui, à Gondar, un dangereux complot, à la tête duquel étoit sa sœur Ozoro Welleta Raphael, femme d'un caractere inquiet, ambitieux & très-hardi. Irritée de ce que le Roi lui avoit refusé quelques domaines vacans, elle crut qu'elle ne pouvoit s'en venger dignement qu'en lui faisant perdre le trône. Elle mit donc dans son parti plusieurs hommes puissans, & entr'autres les esclaves noirs qui servoient le Roi, & qui promirent de s'emparer de lui, & de lui donner la mort au moment qu'il reparoîtroit. Mais, heureusement pour ce Prince, tout le complot lui fut dévoilé.

Il y avoit au milieu de la grande plaine de Bartcho, à une journée au sud de Gondar, une ancienne maison du roi Yasous, laquelle restoit abandonnée. Bacuffa voulant, dit-il, faire mettre cette maison en état de le recevoir tout de suite, y envoya travailler tous ses esclaves noirs, ainsi que quelques chefs de la conspiration. En même tems le Kasmati Waragna eut ordre de faire marcher mille cavaliers des Gallas Djawis, qu'il commandoit. Le Roi se mit à leur tête; & étant arrivé à Bartcho, où les noirs se trouvoient à pied, désarmés, & ne se croyoient point découverts, il leur adressa de vifs reproches, les fit tailler en pieces par la troupe de Waragna, & envoya soudain des ordres à Gondar pour qu'on exterminât le reste. Cette exécution sanglante laissa un levain de haine, qui dure jusqu'aujourd'hui, entre les soldats Gallas & la cavalerie noire, qui fut alors réformée comme les Gallas l'ont été depuis, quoique ces deux corps fussent compris dans la maison du Roi, avant le regne de David & de Bacuffa.

Ozoro Welleta Raphael fut arrêtée & conduite dans le Walkayt, la nuit qui ſuivit le maſſacre de ſon parti, & ſes gardes reçurent des inſtructions ſecrettes, d'après leſquelles on ne tarda pas à lui donner la mort.

La même année la Reine accoucha d'un fils, que le Conſeil du Roi nomma Yaſous, d'après ſon grand-pere Yaſous le Grand, dont la mémoire ſera à jamais chere à l'Abyſſinie. Cette circonſtance rappella ſoudain à Bacuffa la prophétie qui lui avoit annoncé que Welleta Georgis regneroit en Abyſſinie durant trente ans. Tourmenté de cette idée, plus encore que des horreurs qu'elle avoit déja occaſionnées, il conçut un plan, qu'il crut très-propre à lui faire découvrir celui qui devoit un jour détrôner ſon fils & uſurper ſon ſceptre. Il commença par faire couronner la Reine, cérémonie d'une très-grande conſéquence, parce que dès-lors la Reine eſt déclarée Iteghé, & a de droit la régence durant toutes les minorités qui ſuivent.

Apres que la Reine fut nommée Iteghé, Bacuffa feignit une maladie. Pluſieurs jours ſe paſſerent ſans eſpoir de convaleſcence; & enfin on répandit dans Gondar la nouvelle de ſa mort. La joie que cette nouvelle cauſa fut ſi grande & ſi univerſelle, que perſonne ne ſongea à la diſſimuler. Tout le monde ſe réjouit d'être délivré d'une crainte inſupportable. Pluſieurs Princes s'échapperent de la montagne de Wechné, dans l'eſpoir d'être choiſis pour Rois. Quelques-uns étoient favoriſés par les Grands, qui ſe croyoient aſſez puiſſants pour déterminer l'élection; & on avoit déjà fixé le jour des funérailles de Bacuffa, quand ce Monarque parut ce même

jour, de grand matin, assis sur son trône & rendant la justice à son ordinaire, avec l'Iteghé & son fils Yasous, placés sur un siege au-dessous de lui.

Il n'y eut moyen d'accuser personne. Tous les courtisans, tous les étrangers que des affaires avoient appellés auprès du trône, s'enfuirent soudain & répandirent la terreur dans Gondar. Tous les citoyens, sans exception, s'abandonnerent au désespoir, car tous s'étoient réjouis; & de moindres crimes avoient été souvent punis de mort. Enfin il est difficile de dire quelles suites auroient eu les allarmes du peuple, si le Roi n'avoit pas pris la résolution soudaine de faire proclamer un pardon général à la porte du palais.

Deux tymbales très-grosses sont placées devant le palais du Roi de chaque côté de la porte. L'une est appellée le Lion, & l'autre l'Agneau. Le Lion sert à annoncer la guerre, les conspirations, les révoltes & tous les ordres séveres. Mais l'Agneau n'est au contraire employé (1) que dans des momens de douceur & de bienfaisance, quand il s'agit de quelques dons de la Couronne, d'amnisties générales ou de pardons particuliers. Les habitans de Gondar étoient dans l'attente de quelque proclamation sanguinaire, lorsqu'à leur grand étonnement ils entendirent l'Agneau, organe certain de la paix & de la clémence. Au même instant on cria, de

(1) Cette tymballe est d'argent brut. Les Abyssiniens disent que ce métal seul peut former les doux sons d'une proclamation de paix. Les rebelles enleverent l'agneau après la retraite de Sarbraxos.

la part du Roi, qu'il étoit ordonné aux citoyens, de quelque rang qu'ils fussent, de quitter leur maison, la parole du Roi leur répondant de leur sûreté; parce qu'il falloit que tous les principaux habitans se rendissent immédiatement, sous peine de rebellion, au palais, dans une grande place, qu'on appelle l'Ashoa.

LA, le Roi parut vêtu de blanc, en signe de paix. Il avoit la tête nuë & le visage entierement découvert. Il étoit paré, oint, parfumé. S'étant avancé sur le devant d'une galerie, élevée d'environ dix pieds, il harangua les spectateurs d'une maniere très-gracieuse, mais en même tems remplie de fermeté. « Il leur rappella qu'ils avoient eu l'imprudence d'élever au trône d'Abyssinie, Oustas, qui n'étoit seulement » pas de la famille de Salomon; qu'ils avoient excité Tecla » Haimanout à assassiner son pere le Grand Yasous; puis- » qu'ils avoient donné la mort à Tecla Haimanout lui-même, » & récemment encore à David, un autre de ses freres & » son prédécesseur immédiat; qu'il avoit justement puni les » principaux auteurs de ces crimes, parce que son devoir » l'exigeoit, & que de si grands attentats n'avoient pu être » lavés que par des flots de sang: mais que sachant enfin que » l'ordre étoit rétabli, & qu'il n'y avoit plus de conspirations » à craindre, il avoit feint de mourir pour annoncer qu'il » n'y avoit plus de Baeaffa (1), & qu'on ne devoit plus re- » douter sa vengeance; qu'il ressuscitoit avec le nom » d'Atzham Georgis, fils d'Yasous le Grand; & qu'il vou-

(1) J'ai déja dit que ce nom signifie l'*inéxorable*.

» loit que ſon peuple ſe réjouît de l'avénement d'un nou-
» veau Roi, qui ne régneroit qu'avec équité, & dont on
» n'auroit rien à craindre tant qu'on reſpecteroit le Roi que
» Dieu couronnoit. »

Ce diſcours fut accompagné des cris univerſels de « Vive
» Bacuffa! vive Atzham Georgis! » — On ſavoit que ce Prince ne manquoit jamais à ſa parole, & qu'on pouvoit compter ſur ſa foi. Ainſi chacun ſe retira chez ſoi auſſi tranquillement que s'il n'y avoit plus eu à craindre le moindre trouble. Le Roi ne tarda pas à donner une preuve de ſon exactitude à remplir ſes promeſſes; car on lui envoya bientôt ſon frere Hannès, qui avoit été tiré ſecrettement de Wechné par le Kaſmati Georgis, homme très-puiſſant, mais qui fut arrêté avec ſon protecteur. La ſuite ordinaire de ces ſortes d'attentats étoit une mort prompte; & Bacuffa auroit pu la faire donner aux deux rebelles, ſans cauſer le moindre déſordre, ſans paroître même manquer à ſa parole: mais il penſoit différemment. Il ordonna aux principaux Juges d'aller au-devant des priſonniers qu'on conduiſoit à Gondar, de les ramener au pied de la montagne de Wechné, & de leur faire leur procès en cet endroit, afin que ſa préſence ne pût influer en rien ſur leur jugement. Les deux coupables furent condamnés, Hannès à avoir un bras coupé, & le Kaſmati Georgis à être envoyé au Gouverneur du Walkayt, qui reçut en même tems l'ordre ſecret de lui faire donner la mort. L'arrêt fut exécuté dans toute ſon étendue: malgré cela Hannès guérit ſi bien, que je l'ai vu moi-même depuis occuper le trône d'Abyſſinie, quoique les loix de l'Etat proſcrivent un Prince mutilé.

L'ON raconte que Bacuffa ne changea ſi promptement de conduite, que par rapport à ce qui lui arriva dans une de ſes feintes maladies. Il voyageoit ſecrettement dans le Begemder, province qui, après celle du Tigré, eſt la plus fertile de l'Abyſſinie. Couvert de haillons & exceſſivement fatigué de la longueur de ſa marche & de la chaleur du jour, le Roi arriva chez un particulier, qui n'étoit pas riche, mais que ſon honnêteté, ſa douceur, ſa bienfaiſance, rendoient cher à tout le canton. Cet homme, déjà appéſanti par l'âge, avoit un fils jeune & plein de vigueur, qui, lorſque le Roi arriva, lavoit lui-même dans un étang ſa tunique de coton, ſuivant l'uſage de tous les jeunes Abyſſiniens.

BACUFFA s'aſſit d'abord à l'ombre d'un arbre, & d'une voix foible & avec un accent étranger, il dit au jeune homme : « Faites-moi le plaiſir de laver ma tunique, lorſque vous » aurez achevé de laver la vôtre. » — Le jeune homme y conſentit volontiers ; & laiſſant de côté ſes propres vêtemens, il ſe mit à laver ceux de l'étranger avec la plus grande attention. Pendant ce tems-là, Bacuffa lui demanda ce qu'il penſoit du Roi. L'Abyſſinien répondit qu'il n'avoit point d'opinion à cet égard ; & bientôt il ceſſa de répondre, quoique Bacuffa continuât à lui faire des queſtions. Enfin impatienté, il jetta à Bacuffa ſa tunique encore toute trempée, en lui diſant : « Quand vous m'avez prié de laver votre tu- » nique, je croyois pouvoir faire une action charitable & » rendre ſervice à quelque pauvre Galla accablé de laſſitude, » & peut-être de faim : mais, depuis ce moment, je m'ap- » perçois que vous êtes un inſtructeur de Rois & de Nobles,

» un

» un Général d'armée, un Légiſlateur. Reprenez donc
» votre tunique, & lavez-la vous-même ; car tel eſt l'ordre
» de la Providence. C'eſt d'ailleurs plus sûr pour vous.
» Vous aurez moins de tems de cenſurer vos ſupérieurs,
» ce qui ne convient nullement à un homme comme
» vous. »

Le Roi reçut ſa tunique & les reproches qui l'accompagnoient, ſans répondre une ſeule parole ; mais, de retour à Gondar, il envoya chercher le jeune homme & l'éleva aux premiers emplois. Cet Abyſſinien mérita toute la confiance de Bacuffa, & il fut le ſeul inſtruit des craintes que cauſoit à ce Prince le prétendu uſurpateur Welleta-Georgis. Quand Bacuffa feignit d'être malade, il avoua un jour, devant le favori & devant la Reine, la ſurpriſe où il étoit de n'avoir pas encore vu paroître Welleta-Georgis, & il ne put s'empêcher de témoigner quelques doutes ſur la vérité de la prophétie qui le lui avoit annoncé.

Le Badjerund Waragna (car c'eſt ainſi que ſe nommoit le jeune Abyſſinien dont nous venons de parler), dit modeſtement que c'étoit peut-être une invention du démon pour perdre le Roi. Il fit obſerver à ce Monarque, que d'après le récit qu'il venoit de faire, Welleta-Georgis ne pouvoit rien contre lui, puiſqu'il ne devoit paroître que ſous le règne de ſon fils ; & enfin il le conjura d'oublier la prédiction qui le tourmentoit, & de s'en rapporter, pour l'héritage de ſon fils, à la miſéricorde de Dieu, & aux prières, à la charité, à la prudence de la Reine.

CEPENDANT l'Iteghé, qui avoit gardé un profond silence, pria le Roi de lui répéter tout ce qui avoit rapport à la prédiction; & le Roi l'ayant satisfaite, elle lui dit en riant: » Welleta-Georgis est peut-être plus près de nous que nous » ne l'imaginons, peut-être même dans le Palais ». — » Dans » le Palais! s'écria le Roi avec émotion ». — » Je le crois, » répondit la Reine, car c'est moi-même, moi votre femme, » qui suis Welleta-Georgis; c'est le nom que j'ai reçu au » baptême. Et s'il y a une minorité dans la personne de votre » fils, ou de votre petit-fils, je serai, conformément à vos » intentions, régente du Royaume, puisque vous m'avez » vous-même couronnée, & élevée au rang d'Iteghé ».

ON ignore si le Roi fut bien convaincu de la vérité de ce discours; mais dès ce moment il cessa de chercher Welleta-Georgis. La Reine, elle-même, m'a raconté souvent ce fait, ainsi que beaucoup d'autres anecdotes de ce singulier règne. Cette Princesse me servit de protectrice pendant mon séjour à Gondar, & elle ne m'abandonna jamais dans les tems les plus désastreux. La prophétie qui la concernoit fut accomplie; car elle conserva trente ans la régence. Au bout de ce tems-là la folie & l'ambition de sa propre famille lui donnèrent un maître, qui mit un terme à son autorité, mais qui ne put lui enlever le respect que méritoit sa piété exemplaire, sa charité & sa bienfaisance.

BACUFRA mourut après avoir régné avec beaucoup de sévérité. Il détruisit la plus grande partie des anciens nobles des environs de Gondar, lesquels pouvoient avoir été mêlés dans les affaires des règnes précédens. Mais si cette rigueur a

rendu ſa mémoire odieuſe, on convient du moins qu'elle a ſauvé ſon trône des uſurpations de l'ariſtocratie & de la démocratie, l'une & l'autre également contraires à ſa puiſſance.

LA Reine eut la prudence de taire le jour où le Roi expira; & après l'exemple qu'on avoit eu quelque tems auparavant, perſonne ne ſe hâta de croire qu'il fût réellement mort. Tout le monde, au contraire, ſe tenoit en garde contre une nouvelle réſurrection. Mais pendant ce tems-là l'Iteghé fit revenir ſes freres du Kuara, & elle affermit la couronne ſur ſa tête & ſur celle de ſon fils, en élevant aux premiers emplois les perſonnes qui lui étoient le plus attachées; de ſorte que quoique Yaſous ne fût qu'un enfant il ne ſe forma aucun parti contre lui. Bacuffa étoit déja mort depuis long-tems, que des gens accrédités diſoient encore l'avoir vu vivant en différens endroits; mais il eſt vraiſemblable que ces rapports étoient dictés par la Régente.

YASOUS II, ou ADIAM SEGUED.

De 1729 à 1753.

Révolte au commencement de ce regne. — Le Roi s'adonne à la chasse. — Il protege l'Architecture & les Beaux-Arts. — Il déclare la guerre au Sennaar. — Il perd son armée. — Il prend Samdyat. — Il protege Baady, Roi de Sennaar.

INDÉPENDAMMENT de la Reine, mere d'Yasous, Bacuffa avoit plusieurs autres femmes, qui le rendirent pere d'un grand nombre d'enfans : mais aucune de ces femmes n'eut un grand crédit, ni beaucoup de partisans. La maniere singuliere dont Bacuffa en usoit avec elles s'y opposoit : car, comme nous l'avons déja dit, il n'en recevoit jamais aucune dans son lit, à l'exception de l'Iteghé, qu'elle ne fût assez prise de vin pour perdre le souvenir de tout ce qu'elle pouvoit entendre. Quelques personnes prétendent que cet usage n'étoit que l'effet de sa jalousie : mais on croit plus communément que c'étoit par convention avec la Reine, qui lui pardonnoit bien des infidélités passageres, pourvu qu'elle fût assurée qu'aucune rivale ne partageât sa confiance. Certes, son caractere le portoit aussi naturellement à écarter de lui toutes les personnes qui prétendoient au droit de se mêler du gouvernement. Son inquiétude dominatrice alloit même si loin, que malgré tout l'amour qu'il avoit pour son

épouſe & pour ſon fils Yaſous, il les envoya dans le pays enfoncé, chaud & mal-ſain de Walkayt, lieu où l'on exile ordinairement les criminels, afin qu'ils fuſſent l'un & l'autre ſous les yeux d'Ain Egzié, l'un de ſes confidens & Gouverneur de cette Province. Il eſt vrai qu'il ne mit aucune ſévérité dans la maniere dont il ordonna ce voyage, & qu'il ne tarda pas à rappeller la Reine : mais Yaſous demeura avec Ain Egzié juſqu'à l'âge de quatre ans, ſans que ſon pere ſongeât à le faire revenir.

DÈS l'inſtant que Bacuffa ne fut plus, le premier ſoin de la Reine fut de faire venir ſes freres à la Cour. Welled de l'Oul, le plus âgé d'entr'eux, avoit été revêtu d'une des premieres charges du royaume, & fort aimé de Bacuffa. Geta, le ſecond, quoiqu'avec un eſprit moins vif, paſſoit pour un très-brave guerrier : mais étant d'un caractere ambitieux, il n'avoit plu ni au au peuple, ni au Monarque. Le troiſieme, qui ſe nommoit Eshté, nom qu'on prononce en Abyſſinie Shitti, étoit aimable, poli, libéral & brave; mais il aimoit le plaiſir & le repos, & ce goût l'empêchoit d'être un grand homme d'Etat & un bon Général. Il aimoit les étrangers; il étoit maître généreux, & ne ſavoit point haïr, même ſes ennemis. Fidele à ſes promeſſes, il ſe montra toujours ami de la vérité, qualité ſi rare en Abyſſinie, qu'on diſoit d'Eshté, que ſous ce rapport il n'avoit pas eu d'égal depuis le regne d'Yaſous le Grand. Malgré cela il n'avoit point plu à Bacuffa, parce qu'il avoit trop plu au peuple, & il étoit reſté ſans emploi.

EUSEBE, quatrieme frere de la Reine, étoit un guerrier

courageux & intelligent, mais avare, impétueux, traître, vindicatif, & auſſi grand ennemi de la vérité que ſon frere Eshté en étoit l'ami. Il avoit couru de grands riſques du vivant de Bacuffa; car, ſur quelques plaintes, ce Prince avoit réſolu de le faire mourir; & quoique convaincu depuis de ſon innocence, il l'avoit laiſſé en priſon. Enfin le cinquieme de ces freres portoit le nom de Netcho; & ſoit par goût de la retraite, ſoit par manque de moyens pour briller à la Cour, il vécut toujours dans l'obſcurité. Il ne manquoit cependant point de courage, & connoiſſoit très-bien le métier de la guerre. Pendant mon ſéjour à Gondar, j'entendis ſouvent le Ras Michael vanter les talens militaires de Netcho; & ces éloges ne pouvoient être douteux, parce que le Ras étoit lui-même le plus grand Général de ſon tems. La Reine avoit encore eu un autre frere : mais il mourut avant Bacuffa; & il laiſſa un fils appellé Mammo, qui manioit très-bien un cheval, ſeule qualité diſtinguée que je lui aie connue, & dont je puiſſe le louer.

A mon arrivée à la Cour d'Abyſſinie, Geta & Netcho vivoient encore. Eshté n'étoit plus : mais il avoit laiſſé deux fils, Ayto Engedan, & Ayto Aylo, qui ne ceſſerent pas de me donner les plus grandes marques d'amitié, depuis l'inſtant où j'entrai en Ethiopie, juſqu'à l'inſtant où j'en ſortis. Ces deux Abyſſiniens, étoient l'un & l'autre très-braves, & doués des plus excellentes qualités. Engedan, ſur-tout, malgré les préjugés de ſon pays, & le manque d'éducation, me ſembla toujours l'homme le plus aimable & le plus accompli que j'aie jamais vu.

SANUDA, fils de Welled de l'Oul, joua un grand rôle dans

la révolution qui arriva de mon tems. Il étoit d'une figure très-agréable, brave, & assez spirituel : mais toutes ses bonnes qualités furent ternies par son penchant excessif pour le vin & pour les femmes.

EUSEBE avoit laissé deux fils encore plus pervers & plus débauchés que leur pere ; aussi leur carriere fut-elle très-courte. Guebra Mehedin, l'aîné, périt à Lebec dans un combat singulier contre le Kasmati Ayabdan, l'un de ses parens. Il venoit alors de dérober à mes domestiques une partie de mon bagage, pendant qu'ils étoient en chemin près du village de Dara, dans la province de Foggora. Quant au second, Ayto Confu, il fut tué à la bataille de Serbraxos, combattant parmi la cavalerie du Begemder, contre son légitime Souverain.

MAMMO ne se distingua jamais par aucune action éclatante. Il ne sut ni se faire estimer, ni inspirer de la confiance.

LA Reine fut la plus belle femme de son tems. Elle descendoit du prince Victor, frere aîné de Menas, & fils de David III. Victor mourut jeune, & ne monta point sur le trône. Il laissa une fille, mariée à Robel, Gouverneur de la province de Tigré. Ce Robel avoit pour mere une Portugaise ; & la Reine hérita de la couleur de ses aïeux Européens. Elle étoit même beaucoup plus blanche que la plupart des Portugaises. Fiere de son origine, elle conservoit au fond du cœur un véritable attachement pour la Religion Catholique, dans laquelle elle étoit pourtant peu instruite. Mais sa beauté ne lui inspira pas moins d'orgueil que sa

naiſſance, ſi nous en croyons les divers noms qu'elle prit. L'un de ces noms étoit l'Iteghé Mantuab, c'eſt-à-dire la belle Reine ; l'autre Berhan Magaſſ, la gloire de la Grace. Elle avoit reçu au baptême celui de Welleta Georgis, ainſi que nous l'avons déja remarqué.

APRÈS la mort de Bacuffa, l'Iteghé eut, dit-on, pluſieurs inclinations paſſageres. Elle épouſa le Kaſmati Netcho de Kuara, dont elle eut trois filles. Ozoro Eſther l'aînée, dont j'aurai ſouvent occaſion de parler, fut, après ſa mere, la meilleure amie que j'euſſe en Abyſſinie, & me rendit de grands ſervices. Elle avoit été mariée fort jeune au Kaſmati Netcho de Tcherkin, homme rempli de bonnes qualités, & dont les vaſtes domaines s'étendoient juſqu'au pays des negres Troglodites, appellés Shangallas.

NETCHO mourut fort peu de tems après ſon mariage ; mais il laiſſa un fils nommé Ayto Confu, qui hérita des vertus & des grands biens de ſon pere, & qui, quoique très-jeune, ſe lia avec moi de la plus étroite amitié. A la mort de Netcho Ozoro Eſther épouſa Ayo Mariam Barea, mort avant mon arrivée en Abyſſinie, & réputé le ſecond Général de ſon tems ; car le Ras Michael étoit le premier. Eſther eut de ce ſecond mari un fils & une fille ; & enfin elle s'unit en troiſiemes noces au Ras Michael, dont elle eut deux fils, qui faiſoient le bonheur de la vieilleſſe du Ras. Dur, cruel, nourri dans le ſang, & toujours content d'en verſer, le Ras ſe laiſſa pourtant gouverner deſpotiquement par Ozoro Eſther dès le premier inſtant de leur mariage : mais elle ſe conduiſit toujours avec tant de prudence, qu'elle n'excita l'envie de perſonne, à l'exception

l'exception des meurtriers de ſon ſecond époux Mariam Barea, leſquels étoient à la fois ennemis de la famille de l'Iteghé & de leur patrie.

La ſeconde fille de la Reine étoit Ozoro Welleta Iſrael, la plus belle femme d'Abyſſinie. J'eus fort peu occaſion de la connoître, parce qu'elle étoit ſans ceſſe en querelle avec le Ras Michael. Ozoro Welleta épouſa un homme, à qui la moitié de la grande & riche province de Gojam appartenoit, & dont elle eut un fils, nommé *Aylo*, l'un des hommes de la plus haute taille que j'aie jamais vu, mais fort peu remarquable d'ailleurs.

Welled Hawaryat, fils du Ras Michael, épouſa Ozoro Altash, troiſiéme fille de la Reine, & en eut deux fils & une fille. Peu de tems après mon arrivée à Gondar, la petite-vérole emporta Welled Hawaryat & un de ſes enfans.

Bacuffa avoit pourvu à la ſûreté de ſes provinces, en chargeant de leur gouvernement des Officiers braves & expérimentés. Il eſt vrai qu'Elias, Ras & Betwudet de Gondar, étoit ſoupçonné de penſer d'une maniere contraire à ſon devoir. Mais celui pour qui le Roi avoit le plus d'attachement, étoit le Commandant d'un Régiment de Djawis Gallas, Waragna Shalaka, qui chargé de défendre les provinces de Damot & des Agows, contenoit ſes barbares compatriotes au-delà du Nil. Je dis ſes compatriotes; car Waragna Shalaka étoit Galla de nation, & il portoit originairement le nom d'*Uſho*, c'eſt-à-dire, de chien. Sa politique, plutôt que ſes

armes, lui avoit ſervi à empêcher la dévaſtation des provinces confiées à ſes ſoins.

L'on doit ſe rappeller que Waragna Shalaka n'étoit venu à Gondar, la premiere fois, que parce que Bacuffa l'avoit rencontré, lavant ſon manteau dans un étang. C'eſt aux reproches qu'il fit alors au Roi, ſans le connoître, & à la fidélité avec laquelle il exécuta ſes ordres depuis, qu'il fut appellé *Waragna*, par une ſorte d'antithèſe; car ce nom ſignifie un rebelle opiniâtre, un homme qui ſe tient en garde contre ſon Prince. Mais Waragna Faſil, fils du premier Waragna, rendit ſon nom bien plus célebre pour le malheur de ſon pays.

La premiere choſe que fit l'Iteghé en prenant en main les rênes de l'Empire, fut d'envoyer Waragna Shalaka & le Billetana David, à la tête d'un corps conſidérable de fuſiliers Mahométans & de Gallas Djawis & Tolumas, pour garder les avenues de la montagne de Wechné, où tous les mâles du ſang royal étoient renfermés. Enſuite, elle s'empreſſa de marier Ozoro Welleta Tecla Haimanout au Ras Elias, afin d'affermir, s'il étoit poſſible, ſa fidélité douteuſe. Bientôt le Ras, les Juges & les troupes de la maiſon du Roi firent entendre cette proclamation: — « Bacuffa, Roi des Rois, » eſt mort! Yaſous, Roi des Rois, eſt vivant! Pleurez ceux » qui ſont morts. Réjouiſſez-vous avec les vivans! » — Après quoi, on donna des ordres pour enterrer Bacuffa avec la plus grande magnificence.

Les troubles ne tarderent pas à ſuccéder au calme dont on

avoit joui depuis long-tems ; & une querelle particuliere en fut la cauſe. L'Azage Georgis accuſa devant le Conſeil, Tecla Saluce, l'un des principaux Officiers de la Cour, d'avoir dit que le Roi Yaſous étoit dangereuſement malade : mais Tecla Saluce niant le fait, & ſoutenant que c'étoit une invention de ſon ennemi, le défia de prouver ce qu'il avançoit. Saluce avoit tort. Les preuves contre lui ſe trouverent complettes ; & il fut condamné à la mort & coupé par morceaux le même jour, à la porte du palais.

Il y a dans un tel propos quelque choſe de répréhenſible, mais point de trahiſon ouverte. Imaginer la mort du Roi eſt une ſorte de crime que l'on punit, même en Angleterre, & dont les conſéquences peuvent bien avoir quelque danger. Malgré cela la peine de mort, pour une telle faute, n'eſt fondée ſur aucun principe de juſtice, ni de raiſon.

Cependant, peu de tems après le ſupplice de Tecla Saluce, il parut que ſon diſcours avoit été l'effet d'une conſpiration. Pluſieurs courtiſans prirent la fuite, & entr'autres, Johannès, Intendant des Ecuries du Roi. Mais Shalaka Waragna & le Pilletana David l'ayant pourſuivi, cette révolte n'eut preſqu'aucune ſuite, & preſque tous les autres chefs furent arrêtés en Amhara par Woodage, Gouverneur de la province, qui les envoya ſoudain à Gondar. Johannès cherchant à ſe ſauver, s'embarqua dans l'un de ces batteaux de Papyrus, dont on ſe ſert pour naviguer ſur le lac Tzana : mais le vent le força d'aborder dans une iſle (1), apparte-

(1) L'iſle de Dek.

nante à la Reine. Il fut pris avec sa femme & toute sa famille ; & on le rendit, sous la condition expresse qu'il ne seroit point mis à mort.

Le Kasmati Cambi, revenant du Damot, rencontra par hasard le Palambaras Masmari & divers autres qu'il mena prisonniers à Gondar. Soudain on instruisit leur procès. Le Palambaras Masmari & Abou Barca, l'un des Umbares (1), furent pendus à un arbre devant le palais. Mais on ne condamna Johannès & le reste des conspirateurs qu'à une prison perpétuelle, sous la garde du Betwudet.

L'on crut qu'un des meilleurs moyens de prévenir les révoltes, étoit de couronner le Roi, quoiqu'encore très-jeune. Les Juges & tous les Grands Officiers de la Couronne s'assemblerent dans la salle d'audience, où le Roi étoit assis sur son trône ; car dans la salle du Conseil, il est dans une espece de cage ou de balcon, où il demeure entiérement couvert. Alors le Sarach Masseri Mammo s'avança, suivant le droit de sa place, avec le Kées Hatzé, c'est-à-dire, le Grand-Aumônier ; & quand celui-ci eut oint le Roi, Mammo lui mit la couronne sur la tête ; puis tous ceux qui étoient présens, à l'exception de l'Iteghé, tomberent à genoux & rendirent hommage au Monarque, qui dès ce moment prit le nom d'*Adiam Segued.*

A sa droite & sur un trône séparé, étoit assise la Reine

(1) Juges suprêmes.

ſa mere. Elle fut également couronnée, mais non pas ointe; & on lui rendit enſuite les mêmes honneurs qu'au Roi. Il faut remarquer que l'Abuna n'eut aucune part à cette cérémonie.

Les premieres ſemences de la révolte s'étoient développées dans le Damot, où un parti de mécontens ayant attaqué le Kaſmati Cambi pendant la nuit, taillerent ſon armée en pieces, & obligerent le Shalaka Job à traverſer le Gojam & à s'en retourner précipitamment à Gondar.

Le Roi crut n'avoir rien de mieux à faire pour triompher des rebelles, que de donner le gouvernement du Damot au Kaſmati Waragna, & decharger Sanuda de la garde de Wechné. Il ordonna en même tems à Sanuda de s'emparer d'un fils qui reſtoit de l'uſurpateur Ouſtas, & de le renfermer dans la montagne avec les Princes. Ayo fut auſſi nommé Gouverneur du Begemder; & le peuple applaudit à ces divers choix.

Instruit des troubles qui déſoloient ſa province, Waragna s'empreſſa de partir de Gondar avec toutes les forces qu'il put raſſembler; & il établit ſon quartier général à Samſéen, où la premiere nuit de ſon arrivée, il fut attaqué par Tenſa Mammo, à la tête d'un parti conſidérable d'Agows. Cette attaque étoit inattendue, ſans doute: mais Waragna étoit un guerrier trop habile pour ſe laiſſer jamais prendre au dépourvu. Il connoiſſoit bien le pays; & il n'avoit bonne opinion ni des ſoldats ennemis, ni de leur Général. Profitant de l'obſcurité pour ne leur oppoſer d'abord que la moitié de

ſon armée, il donna ordre au Fit Auraris Tamba de partir ſans bruit, à la tête du reſte & de prendre un petit détour pour tomber tout-à-coup ſur l'arriere-garde des aſſaillans. Ce projet fut bien exécuté; & les troupes de Mammo ſe croyant alors ſurpriſes par une armée toute différente de celle qu'elles attaquoient, ſe hâterent de s'enfuir, & furent pour la plupart maſſacrées, après avoir perdu leurs tentes, leur bagage & beaucoup d'armes à feu dont elles n'avoient preſque pas pu faire uſage dans les ténebres.

WARAGNA, qui ſavoit combien les richeſſes du Damot étoient précieuſes, & combien la ville de Gondar comptoit ſur cette province pour ſa ſubſiſtance, ne ſe ſoucioit point de pourſuivre le cours de la victoire, & préféroit à une longue guerre tout moyen de pacification. Dans cette idée, il envoya un meſſage à ſes amis les Gallas pour les engager à paſſer le Nil & à mettre à feu & à ſang tout le pays des Agows. Alors il quitta ſon poſte de Samſéen, marcha à Sacala, & campa près de l'Egliſe de Saint Michel, où les Agows, plongés dans la terreur, s'attendoient à ſe voir à tout inſtant exterminés par les barbares Gallas. Mais Waragna les raſſura bientôt par une proclamation, dans laquelle il déclara avec franchiſe: « Que ce n'étoit qu'à la fertilité du » pays & non à l'honnêteté des habitans, que le palais du » Roi & ſa capitale devoient les ſecours de proviſions qu'ils » recevoient du Damot; qu'il n'ambitionnoit que la paix, » & qu'il étoit réſolu à l'obtenir par tous les moyens poſ- » ſibles; qu'il falloit donc qu'ils priſſent décidément leur » parti, & qu'ils ſe ſoumiſſent à vivre tranquillement & en » ſujets fidèles; ſans quoi, il les extermineroit ſans pitié,

» aussi-tôt que l'armée des Gallas seroit arrivée. » — Il fit en même tems publier un pardon général du passé.

Les Agows, instruits dès long-tems du caractere de Waragna, virent bien qu'il ne falloit point badiner avec lui. Ils savoient, en outre, qu'il ne les aimoit pas. Aussi, s'empresserent-ils d'accéder à toutes les conditions de paix qu'il voulut exiger. Il ne leur imposa qu'un tribut bien moindre qu'ils ne l'avoient appréhendé, & qu'on ne devoit, en effet, attendre de lui. Il demanda deux mille bœufs pour le Roi & pour l'Iteghé, & cinq cens pour lui. Après quoi, il partit de Sacala & entra dans le Goutto, contrée fertile, entre le canton de Maitsha & le pays des Agows; & il parvint, avec la même modération, à rétablir l'ordre & le calme dans toute la province.

Rien ne pouvoit être plus utile au Roi que cette conduite sage de Waragna, parce qu'elle le laissoit libre de voler au secours de son maître, dans le moment où un grand péril le menaçoit. Une conspiration terrible venoit de se former, & avoit pour chefs Elias qui avoit été Ras & Betwudet, Tensa Mammo, Guebra l'Oul, Matheos & Agné, tous hommes très-puissans dans Gondar & possédant de vastes domaines dans toute l'étendue de l'Empire.

Le 8 Décembre 1734, ils furent joints par les gens de leur parti, à qui ils avoient donné rendez-vous au-dessous de la ville, sur les bords de la riviere de Kahha. Ils tinrent d'abord conseil dans une maison royale dont ils s'étoient emparés, & ils résolurent d'élire pour leur nouveau Roi, Hezekias,

l'un des Princes exilés sur la montagne de Wechné. Dans ce dessein, s'étant pourvus d'une tymbale, ils se divisèrent & marcherent droit au palais par trois chemins différens, bien décidés à en forcer les portes & à égorger le Roi & sa mere.

CEPENDANT le Fit Auraris Ephraïm averti de ce complot, s'empressa de faire barricader toutes les entrées du Palais, & de donner avis au Billetana Gueta, Welled de l'Oul, de la révolte de Tensa Mammo, & du dessein qu'on avoit de tuer le Roi, & de couronner Hezekias.

LE Billetana se rendit soudain au Palais, & on examina ce qu'il y avoit de mieux à faire pour se défendre. Les rébelles, déja assemblés sur la grande place, faisoient retentir leur tymballe, & proclamoient Hezekias Roi. Mais le Shalaka Tchinsho, jeune homme d'une très-grande espérance, qui commandoit les troupes de la maison du Roi, indigné de l'affront qu'on osoit faire à son Souverain, fit ouvrir la porte de la premiere cour, où il étoit avec deux détachemens des cavaliers Gallas, Djawis & Tolumas, & plusieurs lanciers; & quoiqu'inférieur aux rébelles, il fondit sur eux avec fureur.

ASALEFFI TENSA, qui battoit la tymbale, fut le premier qui tomba sous les coups du brave Shalaka Tchinsho; & sa tymbale, premier fruit de la victoire, fut soudain envoyée au Roi. Les soldats, animés par l'exemple de leur chef, presserent vivement les rébelles, & s'élançant principalement dans les endroits où ils étoient en plus grand nombre,

ils

ils mirent en fuite ceux qui échapperent au carnage. Tenſa Mammo fut du nombre des derniers; mais il eut beaucoup de peine à ſe ſauver. Enfin, la victoire du Shalaka Tchinsho eût été complete, ſi un coup de mouſquet, tiré de très-loin, ne l'avoit bleſſé mortellement. Ses ſoldats l'emporterent ſoudain dans le Palais; & il mourut glorieuſement ſous les yeux de ſon Souverain.

CEPENDANT malgré leur déroute, les rébelles ne perdirent point courage. Leur nombre & leur audace augmentoient même tous les jours, quand on apprit que Waragua ayant pacifié la Province de Damot, attendoit les ordres du Monarque, à la tête d'une nombreuſe armée. Le premier effet de cette nouvelle fut de déconcerter les rébelles, qui abandonnerent précipitament la capitale pour gagner la montagne de Wechné.

DÉS que le Roi fut demeuré maître de Gondar, il fit proclamer que ceux qui tenoient des fiefs de la couronne, & tous ſes autres ſujets ſe rendiſſent le plus promptement poſſible devant lui; & quand on fut aſſemblé, l'Itchegué & l'Abuna, tenant en main un tableau qui repréſente Jeſus-Chriſt avec une couronne d'épines (1), firent faire au peuple le ſerment ſolemnel de vivre & de mourir fidele au Roi & à l'Itreghé. On ſait que de pareils moyens ont été ſouvent éprouvés en vain par les Gouvernemens foibles. Celui-ci n'eut d'autre

(1) C'eſt une relique très précieuſe, qu'on croit venue de Jéruſalem, & peinte par S. Luc.

effet que de coûter au Roi beaucoup de bœufs, de beurre, de miel, de bled & d'autres proviſions, qu'on diſtribua au peuple. Après quoi chacun reprit le chemin de ſa maiſon, prêt à ſe parjurer dix fois par jour, pour le même prix, & à renouveller chaque fois ſon ſerment avec auſſi peu de ſincérité.

ON eut ſoin d'envoyer des ordres au Kaſmati Waragna, pour qu'il ſe rendît à Gondar avec le plus de forces qu'il pourroit raſſembler. Le même jour, l'Azage Kyrillos, Gouverneur de Wechné, & l'Azage Newaïa Selaſſé, ſe rendirent ſur la montagne, où ils déclarerent qu'Yaſous étoit mort, & que les Grands de l'Etat venoient d'élire à ſa place Hezekias. D'après ce récit, Hezekias leur fut livré. Ils le ſaluerent Roi; &, ſans perdre un moment, ils allerent camper ſur les bords du Kahha, un peu au-deſſous de Gondar.

CEPENDANT les grands Officiers de la couronne, & ſurtout ceux qui avoient des maiſons & des propriétés dans Gondar, voyant les rebelles ſi près de cette ville, frémirent du danger qui la menaçoit. Auſſi tôt ils ſe hâterent de fermer l'accès des quartiers, des diſtricts ſitués ſur des éminences, & d'y raſſembler les ſoldats de maniere à pouvoir y réſiſter quelque tems, & même incommoder l'ennemi. Hezekias ſe tranſporta dans la maiſon du Bacha Artillidas, où il établit ſa réſidence. Ses partiſans convinrent d'aller tous enſemble forcer le palais du Roi : mais ils eſſayerent auparavant un nouveau ſtratagême pour faire révolter le peuple de Gondar contre ſon légitime Souverain. Ils firent répandre que des Prêtres Catholiques étoient arrivés à Gondar, & ſe tenoient

renfermés dans le palais avec le Roi & la Reine. L'Abuna & l'Itchegué demandant alors à Hezekias, ainſi qu'on a coutume de le faire à tous les Princes jeunes, ou foibles, pourquoi il s'étoit fait proclamer Roi, ſans leur avoir fait ſa profeſſion de foi, Hezekias répondit que c'étoit parce qu'il avoit appris que l'Itchegué, comme le reſte du Clergé, étoit indifférent pour la vraie religion, puiſqu'il ſouffroit que des Prêtres Catholiques vécuſſent dans le palais d'Yaſous. Ce faux bruit excita une grande fermentation. Tous les Prêtres, les Moines, les fous, qu'on put trouver, & dans ces ſortes d'occaſions il s'en trouve en grand nombre, ſe rendirent, avec l'Itchegué & l'Abuna à leur tête, dans la place (1) qui eſt devant le palais du Roi; & là ils maudirent à haute voix l'Iteghé, Yaſous, & tous leurs partiſans, & ils les dévouerent aux flammes éternelles, qui brûlent Dathan & Abiram.

PENDANT pluſieurs jours & pluſieurs nuits de ſuite, on tenta de mettre le feu au palais, & d'en briſer les portes; mais les murs du palais étoient ſi épais, ſi forts, & le Billetana Gueta, Welled de l'Oul, & les autres guerriers fideles, le défendirent ſi bien, qu'on y fit très-peu de mal, en raiſon du nombre de rebelles à qui ces efforts coûterent la vie. A la fin pourtant ils parvinrent juſqu'à incendier la partie du palais, qu'on appelle l'*Adenaga*.

LE palais de Gondar s'éleve dans le milieu d'une cour d'un

(1) Cette place s'appel'e *Dippabya*.

mille de circonférence au moins. C'eſt une tour quarrée, où il a pluſieurs appartemens de cérémonie. Une épaiſſe muraille l'environne, & y eſt jointe par une couverture en plate-forme. Il y a d'ailleurs tout autour des ouvertures pour placer des fuſils, & tirer en-dehors. Tout cet édifice eſt bâti en pierres, & avec de la chaux : mais une partie de la tour étant tombée en ruine, par défaut de ſoin, on a élevé dans l'enceinte de la cour divers logemens à un étage, ſuivant la fantaiſie des Princes, qui vouloient y habiter; & ces maiſons particulieres portent maintenant le nom des anciens appartemens du palais.

Ces nouveaux édifices, quoique conſtruits avec les frêles matériaux du pays, du bois, de l'argile, & couverts de paille, ſont très-beaux en-dedans, & ſuperbement meublés. Ils ont auſſi, comme je l'ai déja obſervé, des noms magnifiques. Malgré leur barbarie, les Abyſſiniens ont toujours ſinguliérement aimé la magnificence & le luxe. Tout n'étoit chez eux qu'argent, or, brocard, avant la malheureuſe guerre d'Adel, qui leur fit perdre leur commerce & leurs rapports avec l'Inde.

La nuit, après l'incendie dont nous venons de parler plus haut, les ſoldats d'Elias s'approcherent tellement des murs du palais, qu'avec des fleches enflammées, ils mirent le feu au Werk Sacala, l'un des nouveaux appartemens : mais au même inſtant, Welled de l'Oul faiſant une ſortie à la tête des Tolumas Gallas, ſurprit les rebelles, en paſſa la plus grande partie au fil de l'épée & brûla les maiſons qui étoient trop proches des murailles du Roi. Cela n'empêcha pourtant

pas qu'on ne tentât, la nuit ſuivante, de faire ſauter la principale porte du palais avec de la poudre : mais les deux ſoldats qui s'étoient chargés d'exécuter ce projet, furent tués à coups de fuſil ; & le projet reſta ſans ſuccès.

Le 25 Décembre, les rebelles mirent le feu au Riggobée Bet, maiſon que le Roi avoit fait récemment bâtir hors de l'enceinte du palais. Elle fut entiérement conſumée, & dans la nuit du même jour, le Zeffan Bet, un autre appartement du Roi, & l'Egliſe de Saint Raphaël, furent détruits également. Mais tous ces incendies, au lieu d'étendre la puiſſance de l'uſurpateur Hezekias, ne firent qu'irriter le peuple contre lui. Gondar avoit l'air d'une ville tombée au pouvoir de l'ennemi. On s'attaquoit, on ſe maſſacroit ſans ceſſe dans les rues, ſans que tous ces petits combats fuſſent d'un avantage déciſif pour aucun parti ; & le feu prenoit chaque nuit dans quelque quartier de la ville, ſans qu'on ſût pourquoi on le mettoit là plutôt qu'ailleurs, & ſans qu'on pût jamais prévoir de quel côté ſe porteroit la rage des incendiaires.

Cependant l'Azage Georgis arriva à Baſil Bet, dans le pays des Agows, & remit à Waragna un ordre du Roi qui lui enjoignoit de ſe rendre à Gondar avec toute la diligence poſſible, & de ſe faire accompagner par ſon armée. Les dépêches de la Cour porterent en même tems à Waragna un nouveau titre, celui d'Ibaba Azage, ou Gouverneur d'Ibaba, d'Elmana & de Denſa. Ces deux derniers diſtricts habités par les Gallas, mais appartenans au Roi d'Abyſſinie, avoient été confiés à Tenſa Mammo ; mais ſa rébellion venoit de les lui faire perdre.

Dès le lendemain, Waragna partit de Basil Bet, & se rendit à Sima par la route de Gumbali. Il apprit là que la veille Tensa Mammo avoit fait proclamer à Ibaba qu'Yasous étoit mort, & qu'Hezekias lui avoit succédé. A cette nouvelle, il prit la route d'Ibaba, où il arriva de bonne heure.

La premiere chose qu'il fit en entrant dans la ville, fut de mander le Shum, établi par Tensa Mammo, c'est-à-dire, celui qui commandoit en l'absence du Gouverneur. Cet homme s'empressa de se rendre aux ordres de Waragna & de lui offrir tout ce qui étoit en son pouvoir : mais pour toute réponse, Waragna lui demanda quel étoit l'auteur de la proclamation d'Hezekias ? Le Shum dit que c'étoit Tensa Mammo; & soudain, Waragna fit pendre le Shum au milieu de la ville, ainsi que les deux fils de ce malheureux, chacun à un arbre différent. On attacha en même tems au cou du Shum le Nagaréet qui avoit servi à proclamer Roi Hezekias. Waragna fit aussi-tôt déclarer Tensa Mammo rebelle & confisquer ses biens au profit du Roi.

Tandis que Waragna étoit à Ibaba, il fut joint par le Fit Auraris Tamba, à la tête d'un corps de Damots & Djawis Gallas. Il se remit en marche; & lorsqu'il arriva au pont qui traverse le Nil, il trouva l'Azage Georgis qui lui amenoit toutes les troupes du Maitsha, d'Elmana & de Densa, avec lesquelles il alla à Waira mettre Arkillidas en liberté. Arkillidas s'étoit signalé plus que personne en défendant le Roi : mais fait prisonnier par Tensa Mammo, il avoit été envoyé à Waira.

CEPENDANT Waragna qui se trouvoit alors à la tête d'une puissante armée, entra dans la province de Foggora, & ayant fait halte à Gilda, il envoya quelques soldats sur le chemin de Gondar, & il leur donna ordre de se saisir de quelques voyageurs, & sur-tout de quelques-uns de ceux qui alloient au marché, ou qui en revenoient. Ses émissaires furent trois jours en embuscade; mais ils revinrent sans amener personne, ce qui fit juger à Waragna que la ville étoit en grande détresse. Deux jours après, il s'avança jusqu'à Wainarab; & delà, il envoya son Fit Auraris à Tedda, mettre le feu à une maison, pour que le Roi pût voir de Gondar qu'il étoit venu à son secours. Cette coutume barbare de brûler une maison, par-tout où campent les armées abyssiniennes, quand bien même elles ne s'arrêteroient qu'une heure, est invariablement pratiquée.

AU moment que Waragna annonçoit ainsi son arrivée, il se négocioit un traité entre le Roi & Tensa Mammo. Les rebelles, inquiets de n'avoir pas pu obtenir de plus grands avantages par les armes, & apprenant que Waragna marchoit contr'eux, offrirent la paix à la Régente, à condition qu'on publieroit une amnistie générale, & que chacun d'eux garderoit les emplois qu'il avoit eus avant la révolte. La Reine, de son côté, non moins effrayée qu'eux, & lasse de la guerre, s'empressa d'accepter leurs propositions. Mais sa facilité, au lieu d'accélérer le traité, en retarda la conclusion; & on demanda alors un établissement pour le Prince Hezekias, dans quelqu'une des Provinces du voisinage du Walkayt.

LE frere de l'Iteghé, Welled de l'Oul, en qui les rebelles

avoient la plus grande confiance, parut seconder les desirs de sa sœur, & traiter avec eux, mais par un motif bien différent. Il pensoit que faire la paix avec des traîtres, dont le parti resteroit tout entier, c'étoit répandre la rebellion dans toute l'étendue de l'Empire; & qu'en leur laissant leurs emplois, on leur laissoit les moyens de combattre toutes les fois qu'ils le voudroient. Dès qu'il fut donc que Waragna étoit à portée d'exécuter les volontés du Roi, il crut qu'on devoit l'employer à couper la rebellion dans sa racine, en se hâtant d'en exterminer les chefs. Mais, desirant en même tems de conserver toute la facilité nécessaire pour exécuter ce plan, il feignit de continuer à vouloir s'accorder avec eux, & il chercha à les endormir par de belles espérances, jusqu'à ce qu'on fût bien, dans le Conseil du Monarque, les projets de Waragna.

Campé à Wainarat, Waragna envoya un messager à Yasous & à sa mere, pour les informer de son arrivée; & afin qu'ils ne pussent pas douter de cette nouvelle, Arkillidas accompagna le messager. Cet Officier apprit en même-tems au Roi que Waragna devoit s'avancer jusqu'à Tedda, & offrir la bataille aux rebelles; & que s'ils se retiroient à Abra, comme on en répandoit le bruit, il les suivroit à Abra. Enfin il pria le Roi d'expédier des ordres aux Shums des villes situées sur les différentes routes par où les chefs des rebelles pouvoient s'enfuir, afin qu'ils fissent tous leurs efforts pour les arrêter.

Cependant Hezekias prit avec son armée la route du

Woggora.

Woggora. Mais ſoudain Waragna ſe mit à ſa pourſuite, & l'atteignit à Fenter le 20 Janvier 1735. Les rebelles, quoiqu'inférieurs en nombre, & quoiqu'ils ne cherchaſſent point le combat, étoient trop fiers pour le refuſer, quand il leur étoit offert. Long-tems l'avantage fut balancé entre les deux armées. Dès le commencement Waragna avoit fait mordre la pouſſiere à deux ennemis, & en avoit fait deux autres priſonniers : mais les autres n'en réſiſtoient pas moins à ſes efforts, quand il s'aviſa d'un expédient qui lui réuſſit complettement. Il donna ordre aux Gallas, & aux troupes du Maitsha, d'Elmana & de Denſa, de quitter leurs chevaux & de charger l'ennemi à pied. C'étoit la premiere fois que les Gallas ſe trouvoient ainſi démontés. Auſſi combattirent-ils en déſeſpérés, non pour la victoire, mais pour leur vie, parce que, dès ce moment, ils n'eurent plus la facilité de fuir.

Les rebelles, au contraire, prirent enfin la fuite, quand ils virent leurs principaux Officiers tués, ou bleſſés. Hezekias combattit avec la plus grande bravoure : mais, contraint de céder au nombre, il fut pris, après avoir été d'abord bleſſé à la jambe, & enſuite renverſé de ſon cheval d'un coup de pierre. Dès-lors on pourſuivit l'ennemi avec vigueur. Tenſa Mammo s'étoit échappé par le Woggora, pays dévoué au parti rebelle ; & il avoit déja paſſé le fleuve Tacazzé, quand des gens de la province de Siré l'arrêterent & le conduiſirent au Roi pour gagner le prix que Waragna avoit mis à ſa tête.

HEZEKIAS, interrogé en préſence du Monarque, ne

chercha point à se justifier. Il fut condamné à mort, & renfermé dans une étroite prison. Quant à Tensa Mammo, il avoua son crime, & réclama la paix, qu'il avoit faite avant l'arrivée de Waragna à Gondar : mais ce moyen de défense fut unanimement rejetté par les Juges, attendu que le traité n'avoit pas été achevé. Tensa Mammo fut donc aussi condamné à mort, & on le conduisit soudain devant le palais, au pied d'un daroo, où il fut pendu avec ses deux confidens les plus intimes.

L'ABUNA & l'Itchegué furent alors obligés de venir se défendre du crime de haute trahison, dont ils s'étoient rendus coupables en excommuniant le Roi. Ils déclarerent qu'ils ne s'étoient conduits ainsi que parce qu'on les avoit assurés que le Roi, & sa mere, avoient embrassé la religion des Francs, & gardoient deux Prêtres Catholiques renfermés avec eux dans le palais. Ces deux prétendus Prêtres furent soudain amenés devant les Juges, & on prouva que c'étoient deux Grecs, dont l'un se nommoit Petros (1), & l'autre Demetrius. L'Abuna & l'Itchegué demanderent alors pardon au Roi & à la Régente; & on leur pardonna, à condition qu'ils allassent se rétracter publiquement à Dippabye (2).

Le 28 Janvier 1736, Sanuda & Adero furent chargés de conduire le Prince Hezekias à Wechné, & ils l'y menerent en effet; mais sans le mutiler dans aucune partie de son

(1) Petros étoit né à Rhodes.

(2) Il faut se rappeller que c'est le nom qu'on donne à la place qui est devant le palais du Roi à Gondar.

corps, ainſi que c'eſt trop ſouvent la coutume dans ces barbares contrées. L'Iteghé & le Roi ſon fils étoient naturellement très-diſpoſés à la clémence. Auſſi leur réputation, à cet égard, fut cauſe de beaucoup de déſordres & d'inſurrections, qui n'auroient jamais eu lieu ſous un regne plus ſévere.

Peu de tems après que les troubles, dont nous venons de rendre compte, furent appaiſés, il parut un nouveau prétendant à la couronne, auquel on ne s'attendoit guère; il étoit, diſoit-il, le vieux roi Bacuffa. Il prétendoit avoir fait courir le bruit de ſa mort par des raiſons de politique, & il redemandoit ſon trône. Jamais réſurrection ne fut auſſi peu deſirée. Le ſeul nom de Bacuffa répandit la terreur parmi le peuple; &, faux ou véritable, perſonne ne prit les armes pour lui. Le ſoi-diſant Roi fut aiſément pris, & condamné à perdre la vie. On commua pourtant la peine en une ſuppoſée moins cruelle. On ordonna qu'il eût une jambe coupée, & qu'il fût envoyé à Wechné. Mais cette opération terrible eſt toujours mortelle. C'eſt avec une ſcie qu'on coupe la jambe très-près du genou; & comme ceux qui font l'amputation ne ſavent point arranger les bouts des veines & des arteres coupées, & qu'ils ſe contentent d'y appliquer des bandages groſſiers & des ſtiptiques ſans effet, le patient perd tout ſon ſang; & meurt dans des douleurs affreuſes. Ainſi périt le prétendu Bacuffa, quoiqu'on eût voulu, diſoit-on, lui faire grace de la vie.

Le Roi regnoit depuis ſept ans, lorſqu'il fit annoncer une chaſſe générale, ſigne qu'il approchoit de ſa majorité.

Mais, parti pour cette chaſſe, il ne la ſuivit pas long-tems; & il reprit le chemin de Gondar.

Les parens de la Reine formerent alors une cabale puiſſante contre Ayo, Gouverneur du Begemder. Le Kaſmati Geta, frere de l'Iteghé, commença par diſputer à Ayo le gouvernement de ſa Province. La voix générale fut pour Ayo, qui non-ſeulement étoit très-accrédité dans le Begemder, mais parce qu'il méritoit l'eſtime de l'Empire entier. Cependant Geta, Commandant dans le pays de Samen, Welled de l'Oul, ſon frere, étant Ras & Betwudet, Euſebe, & le reſte de ſa famille, ayant des emplois diſtingués à la Cour, Geta l'emporta, & fut nommé au gouvernement qu'il deſiroit. Mais cela ne ſuffiſoit point, il falloit en aller prendre poſſeſſion; & Ayo, quoique ſujet très-fidele, ne voulut point demeurer victime de la brigue, & réſolut de défendre la place par les armes.

Alors Adero, Gouverneur du Gojam, raſſembla toutes les troupes de ſa Province, paſſa le Nil, & entra dans le Begemder. Geta s'y rendit auſſi avec les forces du Samen, & enfin Welled de l'Oul ne tarda pas à les joindre à la tête de l'armée royale. Ces trois Généraux s'abandonnerent à des excès horribles. Ils brûlerent la maiſon d'Ayo, ainſi que toutes celles de ſes amis; ils dévaſterent entiérement le pays, & non-ſeulement ils ruinerent les habitans, mais ils firent beaucoup de tort à la capitale, qui tire du Begemder une partie de ſa ſubſiſtance. Ayo fut obligé de prendre la fuite. Le Roi, dit-on, ne voulut point ſe mettre à la tête de ſon armée, quand elle fut prête à marcher contre

ce Gouverneur. Mais, ayant pris un détachement de sa maison, il s'en alla à la chasse sur les frontieres du Sennaar; & il ne revint que lorsque les querelles du Begemder furent terminées.

BIENTÔT après, Adero s'en retourna en Gojam, & Welled de l'Oul à Gondar. Le Roi arriva aussi dans sa capitale très-satisfait de sa chasse. Il est vrai qu'il avoit déployé beaucoup d'adresse & de courage, en tuant de sa propre main deux jeunes éléphans, & un hippopotame (1). Ce Prince ne s'arrêta pas long-tems à Gondar. Au lieu de nommer à des emplois, comme il est d'usage après des victoires, il se prépara à une autre partie de chasse, ou plutôt à une expédition contre les negres Shangallas. La Reine & Welled de l'Oul s'opposerent fortement à cette résolution; mais Yasous sembloit las de se voir gouverné. Près d'être majeur, il avoit un caractere encore plus avancé que son âge. Son expédition eut tout le succès qu'il pouvoit desirer; & le 3 de Juin il rentra dans Gondar, avec un très-grand nombre d'esclaves, & très-content de n'avoir point suivi les conseils de sa mere.

LE 23 Décembre suivant, Yasous partit de nouveau pour la chasse. Il tua deux éléphans & un rhinocéros. Puis il s'avança jusques à Tchelga, & à Waldubba, & il vit la riviere de Gandova & celle de Shimfa. J'aurai souvent occasion de parler de ces deux rivieres, quand j'écrirai la relation

(1) Gomari est le nom abyssinien de cet animal.

de mon retour dans le royaume de Sennaar, où l'une porte le nom de Dender, & l'autre le nom de Rahad.

YASOUS s'essaya dans cette chasse, à un exercice très-pénible. Il força une giraffe (1). Cette espece d'animaux est la plus grande qu'on connoisse. Je n'en ai jamais vu de morte; je n'en ai même vu que deux en vie & de fort loin. Cependant les chasseurs africains en tuent souvent. La peau de la giraffe est tigrée & très-belle, lorsque l'animal est jeune, mais quand il devient vieux, sa couleur brunit beaucoup. Je crois que la giraffe est la même chose que le caméléopard. Elle passe, dit-on, en vîtesse, le cheval le plus vigoureux.

LA chasse n'étoit pas le seul motif qui conduisît si souvent Yasous vers les frontieres du Sennaar. Il avoit formé la résolution, ainsi qu'on le vit bientôt, d'imiter son aïeul Socinios, & de faire revivre ses anciens droits sur le pays des *Pasteurs*, qui depuis qu'ils s'étoient unis avec les Arabes, ne payoient plus aucun tribut aux Rois d'Abyssinie.

YASOUS partit de Gidara, & après cinq jours de marche, il se rendit dans un lieu où campoient les Daveinas, tribu de Pasteurs la plus puissante de celles qui errent dans l'Atbara. L'aube n'avoit pas encore blanchi les cieux, quand le jeune Roi d'Abyssinie fondit sur leurs tentes. Ils commencerent par se défendre; mais dès qu'ils eurent achevé de seller

(1) Le nom abissinien est Gierataca chin, c'est-à-dire long de queue. Le nom arabe est Giraffa. C'est ce dernier que nos Naturalistes ont adopté. On en voit à Paris dans le cabinet de M. Vaillant, voyageur très-distingué. *Note du Traducteur.*

leurs chevaux & leurs chameaux ; ils prirent tous la fuite. Yasous en tua trois de sa main. Le Ras Woodage se distingua dans cette occasion & fit, comme son maître, mordre la poussiere à trois ennemis. Leurs femmes, leur bétail, leur bagage, resterent au pouvoir des Abyssiniens, & furent conduits à Gondar. Ce triomphe occasionna dans la capitale des réjouissances, dont on avoit depuis long-tems perdu la coutume. On rassembla dans la vaste plaine qui est devant le palais de Kahha, situé sur la riviere de ce nom, plusieurs milliers de chameaux, ainsi que de grands troupeaux de bêtes à corne, qu'on distribua aux soldats, aux Prêtres de Gondar, & aux Magistrats, à qui leurs emplois n'avoient pas permis de suivre l'armée.

Cette même année 1736, il y eut une éclipse de soleil, qui effraya beaucoup le peuple foible & superstitieux. Les rêveurs, les prophetes, remplis de cet esprit de mensonge, dont ils sont toujours possédés, pouvoient à leur gré prédire la mort du Roi, la chûte de l'Empire, & des déluges de sang prêts à inonder la capitale & les provinces. Rien ne sembloit, à la vérité, plus propre à garantir ces prédictions, & à devenir fatal au Royaume, que les sommes considérables que le Roi s'étoit mis dans le cas de dépenser, & qu'il étoit obligé de tirer de ses sujets.

Il venoit de bâtir à Koscam une Eglise, qui lui avoit immensement coûté ; & il faisoit relever le palais de Gondar, qui devoit lui coûter bien davantage. Non content de cet édifice, il rétablissoit sa maison de Rigobbée-Bet (1), dé-

(1) Riggobée-bet signifie l'extrémité nord de la ville.

truite par les rebelles, & il avoit commencé une autre maison de campagne, avec de grands jardins & des bosquets d'orangers & de cédres, à AZAZO, sur le bord d'une belle riviere, qui sépare la maison de l'Eglise de Tecla Haimanout, bâtie également par Yasous. Ce Prince étoit sur-tout très-occupé d'embellir son palais de Gondar.

IL y avoit eu une révolte, un massacre, ou quelqu'autre événement désastreux parmi les Chrétiens de Smyrne, qui s'enfuyant alors au Caire & trouvant cette Ville plongée dans des dissensions encore plus funestes, gagnerent Jidda, dans l'intention de se rendre aux Indes. Mais ils manquerent la mousson favorable; & dépourvus d'argent, ils traverserent la mer Rouge, passerent à Masuah, & vinrent à Gondar. Deux d'entr'eux étoient orfévres; ils excelloient sur-tout dans l'art de travailler les métaux en filagramme; & ils furent accueillis très-favorablement, & employés par le Roi à orner son palais de la maniere la plus somptueuse & la plus brillante, que leur goût pût imaginer.

CES artistes & plusieurs jeunes Abyssiniens qu'ils instruisirent, & qui étoient issus d'autres artistes grecs morts dans le pays, ornerent la salle d'audience d'une maniere vraiment admirable. Les pans qui, en Europe, sont ordinairement en bois, étoient sculptés en yvoire à quatre pieds au-dessus du parquet, & surmontés de trois rangs de glaces de Venise, jointes ensemble, & soutenues en haut par une corniche, ou plutôt des baguettes de cuivre superbement doré. La beauté du plafond répondoit à la magnificence du reste de l'appartement. C'étoit l'ouvrage des Falashas. Il consistoit en

en roſeaux fendus, peints, & diſpoſés en figures moſaïques, dont l'effet eſt infiniment plus agréable, qu'on ne peut le concevoir. Malheureuſement cette chambre ne put être achevée, parce qu'on manqua de glaces, & que le Roi mourut trop tôt. Depuis, le goût des arts tomba en décadence, & les artiſtes furent négligés, ou employés ſeulement à orner des ſelles, des brides, des épées & d'autres parures guerrieres, pour leſquelles on les payoit fort mal. Pluſieurs glaces de la ſalle d'audience d'Yaſous étoient tombées; d'autres ſubſiſtoient encore à mon arrivée en Abyſſinie; & je fus témoin de leur deſtruction totale, après la bataille de Serbraxos, comme on le verra par la ſuite.

YASOUS avoit commencé à faire conſtruire un autre appartement, non moins beau que ſa ſalle d'audience. Il devoit être revêtu de plaques d'yvoire, avec des étoiles des plus brillantes couleurs, ſemées de diſtance en diſtance. Mais cet appartement s'en alloit auſſi en ruine, quand je le vis. Il n'y avoit eu de fini que l'alcove, où étoit le trône, & ce trône & le Monarque qui s'y aſſeyoit, en cachoient la plus grande partie.

ENCHANTÉ de ſes artiſtes & de ſes différens ouvrages, Yaſous s'y livra tout entier. Il travailloit de ſes propres mains; & rien ne le flattoit autant que de voir qu'au moyen d'un compas & de quelques lignes droites, il pouvoit produire une étoile, égale à celles de ſes Grecs. Sa bienveillance pour ces artiſtes fut portée au comble. Les meilleurs villages, ſur-tout ceux qui étoient dans les environs de Gondar, leur furent accordés, afin qu'ils puſſent s'amuſer ſans perdre

de tems. Enfin le Roi renonça, par rapport à eux, à ſa paſſion pour la chaſſe; & il n'y eut plus d'expéditions contre les negres Shangallas, ni contre les Paſteurs de l'Atbara.

CEPENDANT ce goût excluſif du Roi pour les Beaux-Arts devint bientôt l'objet de la cenſure publique. Des diatribes coururent dans Gondar. Il y en eut une entr'autres qui fit beaucoup de bruit. C'étoit un grand rouleau de parchemin, intitulé : « Les expéditions d'Yaſous-le-Petit. » Il eſt bon d'obſerver que le Roi étoit de petite taille, & que le mot éthiopien *Tamush*, joint avec ſon nom, pouvoit s'appliquer à ſa perſonne comme à ſes actions. Ainſi, le ſurnom de *Tallac*, donné à un autre Yaſous, ſon aïeul, ſignifioit grand par ſes talens & par ſes travaux, comme par ſa ſtature.

LES expéditions d'Yaſous, décrites ſur une grande feuille de parchemin, étoient pourtant bornées à quelques milles. De Gondar à Kahha; de Kahha à Koſcam; de Koſcam à Azazo; d'Azazo à Gondar; & toujours de même. Ce fut pour s'être permis une ſatyre dans le même genre, ſur le Roi d'Eſpagne, Philippe ſecond, que Don Carlos, ſon fils, perdit la vie.

MAIS la ſatyre qui attaquoit Yaſous, eut un effet tout différent. Ce Prince voulut prouver qu'il ne manquoit ni d'ambition, ni d'activité; & il ſe prépara à marcher contre le Sennaar. Ce n'étoit plus une de ces incurſions momentanées, dans leſquelles on attaquoit les Arabes & les Paſteurs, tributaires des Funges: mais une campagne réguliere, avec une armée royale, dirigée contre les Funges eux-mêmes, &

ayant pour but d'exterminer ces conquérans étrangers, ou tout au moins, de les chaſſer entiérement de l'Atbara.

L'ON a déja vu dans le cours de cette hiſtoire que les deux Empires des Abyſſiniens & des Funges avoient été en mé-ſintelligence depuis pluſieurs regnes; & que leurs Rois s'étoient fait mutuellement divers affronts. Baady, fils de l'Oul, monté ſur le trône de ſon pere en 1733, loin de ſe diſtinguer par des vertus dignes d'un Monarque, ne s'étoit ſouillé que par des actes de perfidie & de cruauté. Cependant, il n'y avoit jamais eu aucun rapport d'amitié, ni de haine entre lui & Yaſous. Ils ne s'étoient point déclaré la guerre. Ils ne s'étoient point promis la paix. Enfin, aucun traité n'avoit été conclu entr'eux.

CEPENDANT Yaſous, ſans aucune provocation, ſans aucun motif connu du moins, aſſembla une armée nombreuſe & formidable contre le Sennaar, & en donna le commandement au Ras Welled de l'Oul, en nommant le Kaſmati Waragna ſon Fit Auraris. Il ſe mit en même tems lui-même à la tête d'un corps de troupes choiſies, qu'il ſe propoſa de tenir en réſerve, ou de faire agir en bataille rangée, ſi l'occaſion le lui permettoit. C'étoit là ſur-tout ce qu'il deſiroit ardemment, parce qu'il ſe figuroit pouvoir combattre Baady en perſonne. Dès l'inſtant qu'il mit le pied ſur les terres du Sennaar, il donna à ſes ſoldats la liberté qu'il leur avoit toujours accordée en pays ennemi. La clémence devenoit alors pour lui une vertu étrangere. Tout ce qui reſpiroit, tomboit ſous le tranchant du ſabre; le reſte étoit la proie du feu.

UNE terreur universelle devança l'armée des Abyssiniens, & se répandit jusqu'au fond de l'Atbara. La plus grande partie des Pasteurs & des Arabes s'enfuirent & se dispersèrent dans les bois, qui des frontieres de l'Abyssinie jusqu'à la riviere de Dender, sont par-tout très-épais, & même, en quelques endroits, impénétrables. Il y eut pourtant quelques Arabes, qui soit par crainte, soit par affection, joignirent Yasous dans sa marche; & de ce nombre étoit Nile Wed Ageeb, Prince des Arabes. D'autres prenant courage, se rassemblerent auprès de la riviere de Dender, pour tenter la fortune, donner le tems à leur bétail de passer le Nil & le suivre ensuite, s'ils étoient vaincus. Le Kasmati Waragna, que le Roi avoit joint, ne fut pas plutôt arrivé sur les bords de la riviere de Dender, qu'il fondit sur ces Arabes, les rompit & les dispersa, après en avoir fait un grand carnage. Puis laissant le Roi & le Ras Welled de l'Oul, campés avec le corps de l'armée, & profitant de la confusion que la défaite des Arabes occasionnoit parmi les ennemis, il s'avança d'un pas rapide jusques au Nil pour observer la ville de Sennaar.

BAADY avoit assemblé une armée très-nombreuse de l'autre côté du fleuve, & s'étoit apprêté à sortir de sa capitale: mais épouvanté de l'approche d'Yasous, de la défaite des Arabes & de la célérité des Abyssiniens, il changea de résolution & songea à abandonner Sennaar, & à se retirer au nord de l'Atbara.

A l'extrémité du désert & à l'occident du Sennaar, est le petit royaume, ou plutôt la principauté de Dar Fowr, pays entiérement habité par des negres, & joignant à deux

autres petits Etats negres, encore plus dans l'oueſt, nommés *Selé* & *Bargima*. A l'eſt, il eſt borné par le Korfodan, qui en faiſoit autrefois partie, mais qui a été conquis par les Funges.

HAMIS, Prince de Dar Fowr, avoit été contraint de quitter ſon pays à la ſuite d'une guerre malheureuſe contre les Etats de Selé & de Bargima, & il s'étoit enfui dans le Sennaar, où le Roi Baady l'avoit reçu amicalement. C'étoit à lui que les Funges devoient la conquête du Korfodan. Ce Prince belliqueux ne put ſupporter de voir l'étendard verd de Mahomet fuyant devant les drapeaux chrétiens. Ayant appris que Yaſous venoit de ſe ſéparer de ſa grande armée, il propoſa à Baady de faire par prudence ce qu'il vouloit faire d'abord par crainte, & de ſe retirer derriere ſa capitale pour exciter le Monarque abyſſinien à paſſer le Nil & à entrer dans la ville, tandis que lui-même iroit, avec quatre mille hommes de cavalerie, traverſer plus bas le fleuve & ſurprendre Welled de l'Oul; & que s'il avoit le bonheur de le vaincre, comme c'étoit probable, il fondroit ſur l'arriere-garde du Roi qui ſeroit obligé de ſe rendre, ou de perdre la vie en eſſayant de repaſſer le Nil entre les deux armées Nubiennes. Ce conſeil plut beaucoup à Baady, qui ſoudain ſe retira de Sennaar & détacha le Prince Hamis pour aller paſſer ſecrettement le Nil, comme il l'avoit propoſé.

CEPENDANT Yaſous s'avança à Basboch, où il ne put paſſer le fleuve, parce que le courant étoit trop rapide & trop profond pour ſon infanterie. Il manda alors à Welled de l'Oul de lui envoyer un renfort de cavalerie, & il donna ordre à ſon infanterie de joindre la grande armée, ſi-tôt

que le renfort ſeroit arrivé. Ce qui lui avoit fait prendre ce parti, c'eſt que n'étant plus ſéparé de Sennaar que par le Nil, il voyoit diſtinctement la confuſion qui régnoit dans cette grande ville. On ne s'y préparoit à aucune réſiſtance. Les femmes jettoient des cris de déſolation à la vue de l'armée abyſſinienne; les hommes cherchoient à ſe ſauver & ſe chargeoient de leurs effets les plus précieux; tout enfin augmentoit l'impatience du jeune Monarque. Il brûloit d'aller triompher dans la capitale de ſon ennemi.

Mais tout-à-coup ſa réſolution fut changée. Un Arabe de Wed Ageeb avoit vu la manœuvre du Prince Hamis & de ſa cavalerie; & cet homme traverſant le Nil, vint en rendre compte à ſon maître, qui ſoudain avertit le Roi du danger qu'il couroit. D'après le rapport de l'Arabe, on jugea que Welled de l'Oul ſeroit attaqué, avant que Yaſous pût le joindre; & que s'il étoit battu, il y auroit trop d'imprudence à s'aller jetter au milieu d'une armée victorieuſe. Ainſi on convint que le ſeul moyen de ſauver le Roi & les troupes qu'il avoit avec lui, étoit de faire retraite par le chemin que lui indiquoit Wed Ageeb, c'eſt-à-dire, en ſuivant les bords du Nil, & laiſſant à gauche le Dender & le grand déſert qui ſépare ces deux fleuves, & dans lequel il n'y a abſolument point d'eau. Ce projet ne fut pas plutôt formé qu'on l'exécuta.

Cependant le Prince Hamis traverſa le fleuve, & ayant forcé ſa marche, il ſurprit Welled de l'Oul d'une maniere auſſi imprévue qu'il pouvoit le deſirer. Les Abyſſiniens furent écharpés & foulés au pied de la cavalerie Nubienne, avant

d'avoir le tems de se reconnoître ; & une grande partie d'entr'eux courut se cacher dans les bois. Mais ce refuge n'étoit pas moins fatal que l'épée des Funges ; car en s'éloignant des rives du Dender, ils entroient dans un pays totalement dépourvu d'eau. Le Ras Welled de l'Oul & quelques autres Officiers, guidés par des Arabes généreux, eurent le bonheur de s'échapper, quoiqu'avec beaucoup de peine, & deux jours après, ils rejoignirent le Roi.

Tout le reste de l'armée, au nombre de dix-huit mille hommes, périt par l'épée & par la soif, ou fut fait prisonnier. Elles tomberent aussi au pouvoir des Mahométans, toutes ces reliques sacrées, que les Abyssiniens ont coutume de porter au combat, pour écarter l'infortune & s'assurer la victoire. Le tableau représentant le Christ couronné d'épines, & appellé *Selé quarat rasou*, des morceaux de la vraie croix, un crucifix, qui avoit parlé plusieurs fois, mais qui, à compter de ce jour malheureux, est devenu muet ; enfin beaucoup d'autres trésors pieux furent portés en triomphe à Sennaar.

La plupart des Arabes, qui avoient joint le Roi à son entrée par le Nord de la Nubie, le quitterent & se mirent à la poursuite des débris de l'armée de Welled de l'Oul. Ces Arabes étoient ceux qui habitoient près des frontieres de l'Abyssinie, à qui Yasous n'avoit fait aucun mal : aussi ne fut-il pas plutôt instruit de leur abandon, & hors de la poursuite des Funges, que, tournant à gauche, il mit le pays à feu & à sang, exterminant les familles de tous ceux qui l'avoient trahi, & étendant la dévastation jusqu'aux bords du Tacazzé.

PLUSIEURS de ces perfides revenoient de leur expédition; & en préſentant leur butin à leurs compatriotes, ils les aſſuroient que la victoire des Funges avoit été complette, & qu'ils ne devoient plus craindre les Chrétiens, quand tout-à-coup ils revirent à la tête d'une vaillante armée, brûlant, enſanglantant le pays, & commettant toutes ſortes de ravages, ce même Yaſous qu'ils avoient cru long-tems fugitif & mort de faim ſur les bords du Dender.

LE Monarque Abyſſinien rentra dans Gondar *plutôt en* vainqueur qu'en Général, qui vient de perdre une armée. Les ſoldats, qui le ſuivoient, étoient chargés des dépouilles des Arabes, & conduiſoient beaucoup de bétail. Mais on liſoit pourtant dans leurs regards que ce qu'on venoit d'acquérir n'équivaloit pas ce qu'on avoit perdu.

TOUTEFOIS ce n'étoit ni par la contenance, ni par les diſcours du Roi qu'on pouvoit ſoupçonner ſon malheur; au contraire, il affectoit plus de gaité qu'il n'en avoit ordinairement; & un jour, à l'iſſue du Conſeil, il dit tout haut en riant: « que ceux qui n'aiment point la chanſon de Koſcam » chantent celle de Sennaar! » Quelques perſonnes conclurent delà qu'il trouvoit un plaiſir malin dans l'infortune de ſes ſujets, parce qu'elle le vengeoit de ceux qui, non-contens de lui voir cultiver des arts paiſibles, l'avoient excité à entreprendre, ſans aucun motif, une guerre inutile & très-dangereuſe.

MAIS ſi Yaſous n'offroit point de conſolation à ſon peuple, les Prêtres & les fanatiques eſſayerent de lui en préparer une.

Tenſa

Tenſa Mammo arriva bientôt de Sennaar avec la couronne d'épines, les morceaux de la vraie croix, & toute cette précieuſe marchandiſe perdue ſur le bord du Dender, mais entiere, & ſeulement un peu profanée par les mains ſanglantes des Nubiens. L'armée du Ras Welled de l'Oul, au nombre de dix-huit mille hommes, avoit péri dans le Sennaar: mais qu'importe? On venoit de racheter le crucifix, qui parloit, pour huit mille onces d'or; & l'on avoit de plus la couronne d'épines. Le Clergé fit des proceſſions d'une Egliſe dans l'autre, entonnant des *alleluia* en actions de grace, tandis qu'il auroit dû peut-être gémir ſous le ſac & ſous la cendre, & prier le ciel de détourner les grands châtimens que méritoient ſon orgueil cruel & ſon impiété. Enfin tout Gondar nageoit dans la joie; & ce ne fut pas ſans ſurpriſe qu'Yaſous entendit chanter la chanſon de Sennaar plus volontiers que celle de Koſcam.

C'est vers ce tems-là que mourut l'Abuna Chriſtodulus. Il étoit d'uſage que les rois d'Abyſſinie fiſſent l'avance de ce qu'il falloit pour faire venir d'Alexandrie les nouveaux Abunas. Mais Yaſous avoit envoyé tout ſon argent à Veniſe pour acheter des glaces; & quand il s'agit de ce que devoit couter le voyage du nouvel Abuna, & le rachat des reliques, il mit un léger impôt ſur les Egliſes, en diſant gaîment: « que l'Abuna » & les croix devoient être entretenus par le peuple; mais que » c'étoit aux Egliſes à en acheter de nouveaux, quand il n'y » en avoit plus d'anciens. »

Théodore, Prêtre de Debra Selalo, Likianos d'Azazo; & Georgis, ſurnommé Kipti, furent confiés à trois Mar-

chands Arabes, qui faiſoient les affaires de la Cour d'Abyſſinie, & qui ſe nommoient Hamet Ali, Abdulla, & Abdelcader; & ils partirent enſemble pour aller au Caire chercher un Abuna. Le 29 Avril 1743, ils arriverent à Hamazen, où les trois Mahométans aimerent mieux paſſer l'hiver qu'à Maſuah, par rapport aux chicanes & aux extorſions, qu'ils redoutoient dans cette derniere ville. Nous ignorons ce que devint Georgis Kipti : mais, dès que les pluies ceſſerent, Theodore & Likianos ſe rendirent à Maſuah, avec leurs conducteurs.

La caravane ne fut pas plutôt entre les mains du Nayb, qu'il demanda la moitié de l'argent que le roi d'Abyſſinie avoit donné pour les frais du voyage. Il prétendit auſſi que les envoyés auroient dû paſſer la ſaiſon des pluies à Maſuah; qu'il s'y attendoit; qu'il avoit acheté beaucoup de proviſions pour eux, & que ces proviſions s'étant gâtées, il étoit juſte qu'ils les payaſſent, comme s'ils les avoient conſommées. Enfin il déclara que juſqu'à ce que ces choſes fuſſent arrangées à ſa fantaiſie, il ne ſouffriroit pas qu'aucun d'eux mît le pied hors de ſon iſle.

La nouvelle de cette détention parvint bientôt à Gondar; & Yaſous donna ordre à Michael Suhul, alors Gouverneur du Tigré, & depuis Ras, & au Baharnagash, de bloquer Maſuah, & de l'affamer juſqu'à ce que le Nayb ſe fût rendu à la raiſon. Mais, avant que cet ordre fût mis à exécution, le Nayb fit venir les envoyés Abyſſiniens, & leur dit que s'ils ne s'empreſſoient pas de lui donner l'argent qu'il demandoit, il les feroit mettre à mort. Il ne leur laiſſa pas même le tems de ſe conſulter; il ordonna au bourreau, qui

étoit présent, de trancher soudain la tête de deux criminels, qu'on avoit amenés exprès.

THÉODORE & Likianos ne ressembloient point aux Prêtres Portugais, qui auroient bravé ces menaces pour mériter les honneurs du martyre. La vue du sang, qui rejaillit sur eux, étoit l'argument le plus pressant dont pût se servir le Nayb. Ces malheureux tirerent leur argent, & laisserent l'oppresseur maître du partage. Alors il se hâta de les faire mettre à bord d'un vaisseau, & il informa Michael & le Baharnagash qu'il avoit obéi aux ordres du Roi, & que les Prêtres Abyssiniens étoient partis en sûreté. Michael étoit alors intimement lié avec le Nayb, qui servoit à lui procurer en Arabie les armes à feu dont il avoit besoin dans la guerre qu'il se proposoit de faire à son Prince.

CEPENDANT les Envoyés abyssiniens partis de Masuah le 8 Février 1744, n'arriverent à Jidda que le 14 Avril. Ils manquerent la mousson. Tous les vaisseaux destinés pour le Caire avoient fait voile; & comme un malheur ne vient jamais seul, le Sherif de la Mecque voulut que la caravanne lui payât la même somme qu'elle avoit payée au Nayb. On refusa: mais il fit soudain mettre Abd-el-Cader en prison; & il ne le relâcha qu'au bout d'un an, lorsqu'on eut envoyé d'Abyssinie l'argent nécessaire. Il fut alors stipulé qu'à l'avenir ceux qui iroient au Caire chercher l'Abuna, payeroient à leur passage soixante-quinze onces d'or (1), & à leur retour quatre-

(1) Une once d'or vaut environ soixante livres tournois.

vingt-dix onces, tant au Sherif qu'au Nayb, qui en revanche défrayeroient l'Abuna & sa suite pendant qu'ils seroient dans leurs gouvernemens respectifs. Cet accord subsiste jusqu'à ce jour.

TANDIS que les Prêtres abyssiniens étoient encore à Jidda, Likianos d'Azazo, l'un d'eux, eut une querelle avec l'Arabe Abdulla, & renonça à la religion chrétienne pour embrasser celle de Mahomet. Théodore, Abdulla & Hamet Ali, étant alors restés seuls de leur bande, freterent un vaisseau pour se rendre à Suez, à l'extrémité du golphe d'Arabie. Mais, au bout d'un mois de navigation, Abdulla mourut, & Hamet Ali eut le même sort sept jours après son arrivée à Suez. Leur voyage de Jidda à Suez dura trois mois six jours, parce qu'ils voulurent faire voile avec une mousson contraire.

LE 25 Juin 1744, Théodore arriva au Caire, & remit au Patriarche le présent du Roi, en l'informant de la mort de l'Abuna, & du desir qu'on avoit de voir arriver son successeur. Le Patriarche ayant convoqué tous ses Evêques, ses Prêtres, ses Diacres, conféra la dignité vacante à un Cénobite de l'Ordre de Saint-Antoine, le seul Ordre de Moines que l'Eglise Cophte reconnoisse. Ces Moines menent une vie très-austere dans deux Couvens qu'ils ont dans le désert, ne se nourrissant que d'olives, de sardines (1), d'herbes & de fruits sauvages. Malgré cela, ils sont si attachés à leur solitude, que quand l'un d'eux est nommé à la Prélature

(1) Les sardines, très-communes dans la Méditerranée, sont la nourriture ordinaire des galériens & du bas-peuple.

d'Abyſſinie, il faut un ordre du Bacha & un parti de Turcs pour le conduire enchaîné au Caire, où on le tient en priſon juſqu'à ce qu'il ſoit ſacré. Puis on le garde encore à vue, & on le force de s'embarquer pour l'Abyſſinie, d'où il eſt certain de ne jamais revenir.

Le nouvel Abuna ſe rendit à Suez; en repartit le 20 de Septembre, & arriva à la fin de Novembre à Jidda. Au mois de Février 1745, il fit voile de Jidda, emmenant avec lui Abd-el-Cader, enfin délivré de ſa priſon. Le 7 Mars, il débarqua à Maſuah, d'où il expédia un de ſes gens pour informer de ſon arrivée le Roi, la Reine & le Ras Welled de l'Oul, qui s'empreſſerent de le faire complimenter, & de l'inviter à ſe rendre immédiatement à la Cour. Mais le Nayb ne voulut pas le laiſſer partir qu'il ne lui eût donné de l'argent; & Yaſous ſembloit croire qu'il lui en avoit aſſez coûté & ne pas ſe ſoucier de payer davantage.

Toutefois les prêtres & les dévots de la province du Tigré deſiroient de retirer l'Abuna des mains du Nayb: mais ils voyoient en même tems que Yaſous ne ſongeoit point à faire de nouvelles avances, & que, quoiqu'il en dît, le Ras Welled de l'Oul laiſſeroit le Prélat paſſer ſa vie en priſon, plutôt que de donner une ſeule once d'or pour l'en ſortir. Dans ces circonſtances, ils s'adreſſerent à un Grec, nommé Janni, dont j'aurai ſouvent occaſion de parler par la ſuite. Il demeuroit à Adowa, étoit attaché à Michaël, & avoit beaucoup de rapports à Maſuah. Ils le prierent donc d'employer quelque ſtratagême pour délivrer l'Abuna; & Janni ſe concerta avec les Moines du Couvent de Bizan, deux

desquels profiterent de la nuit pour tirer l'Abuna de sa captivité, & le conduisirent à travers le désert dans leur Couvent, tenant d'une main le *Myron*, c'est-à-dire l'huile sainte, & de l'autre son missel. Ainsi l'Abuna fut mis hors de danger: mais malheureusement il n'avoit point été question de Théodore, qui resta prisonnier à Masuah.

LE Nayb, irrité de la fuite de l'Abuna, voulut s'en venger sur le malheureux Théodore. Il le chargea de fers & le renferma dans un cachot, où ce pauvre Prêtre resta pendant deux mois. Il n'y eut même pas d'autre moyen de l'en retirer que de payer quatre-vingt onces d'or, sans quoi il y seroit demeuré pour jamais.

CEPENDANT Yasous, étonné de toutes les insultes du Nayb, commença à s'en offenser. Il savoit déjà que non-seulement Michaël Suhul, Gouverneur du Tigré, mais même le Baharnagash, étoit le maître d'anéantir Masuah, sans prendre beaucoup de peine; & on lui apprit, en outre, qu'il régnoit une étroite amitié entre Michaël & le Nayb, & que c'étoit parce qu'il comptoit sur cette liaison, que le Nayb avoit traité insolemment, à plusieurs reprises, les envoyés du Roi.

YASOUS voulut alors vérifier les choses par lui-même; & pour rompre les nœuds d'une amitié dangereuse, il marcha en Tigré à la tête d'une armée considérable. En passant à Adowa, résidence de Michaël Suhul, il parut charmé de l'apparence guerriere que cette Ville lui offrit, & de l'ordre & de la subordination qui y régnoit. Il y avoit eu alors, dit-on,

une insurrection & beaucoup de troubles dans la province d'Enderta, où le Kasmati Woldo commandoit. La nation sauvage des Arabes, qui habitent le pays d'Azab, au-dessous de celui d'Enderta, & les Dobas, nation de Pasteurs, plus sauvage encore, s'il est possible, que la premiere, avoient ravagé les districts abyssiniens de leur voisinage, brûlé les Eglises, & égorgé tous les Prêtres qui étoient tombés sous leurs mains. Ces excès assez criminels, sans doute, furent encore aggravés par deux raisons différentes. La premiere, c'étoit de rendre odieux le Kasmati Woldo, ennemi juré de Michaël, & de faire croire qu'il étoit incapable de gouverner sa province; la seconde, d'empêcher le Roi de poursuivre ses projets contre Masuah, dont il avoit dit hautement qu'il vouloit punir le Nayb avec la plus grande sévérité.

L'on représenta donc au Roi, comme un devoir très-important & qui ne pouvoit point être différé, le soin de défendre ses sujets contre leurs sauvages ennemis. Alors il marcha vers l'Enderta avec sa rapidité ordinaire. Là, il fut joint par le Kasmati Woldo, Officier vieux & expérimenté, qui ne demandant aucune grace, aucun avancement, payoit son tribut avec exactitude, s'occupoit constamment à défendre ses frontieres contre les Dobas & les Azabos, & n'avoit point paru à la Cour depuis le regne de Tisilis.

Après avoir reçu les informations dont il avoit besoin sur le pays qu'il se proposoit d'envahir, le Roi prit avec lui les deux fils du Kasmati Woldo, & entra dans le Royaume de Dancali, petit état Mahométan, toujours allié de l'Abyssinie, & maintenant habité par un mélange de Gallas

étrangers, & de Taltals indigenes. Bientôt il atteignit Azasb, & il répandit la désolation dans toute l'étendue de cette Province, que la nature semble avoir destinée à n'être qu'un désert, mais que le commerce rendit autrefois l'un des plus riches endroits de la terre.

YASOUS tourna alors à droite, & fondit sur les Dobas, qui, ne s'attendant point à voir marcher contr'eux une aussi puissante armée, prirent la fuite. Les vainqueurs s'emparerent de tout leur bétail; & jamais peut-être on n'en vit une aussi grande quantité en Abyssinie. De retour en Enderta, Yasous confirma le Kasmati Woldo dans son gouvernement, & lui accorda les marques de la plus grande faveur. Puis, content de sa victoire, il reprit le chemin de Gondar, remettant à un autre tems le soin de punir le Nayb.

A Adowa les soldats du Roi & ceux de Michael avoient eu querelle ensemble, & il en étoit resté plusieurs sur la place, sans que l'avantage parût être d'aucun côté. Comme les uns étoient d'Amhara & les autres du Tigré, contrées qui fournissent le plus de troupes, il étoit à craindre que la dispute ne devînt générale entre ces deux Provinces. Cependant on n'en parla point quand le Roi marcha contre les Azabos; ce ne fut qu'à son retour que Michael le pria de vouloir bien faire en sorte d'accorder lui-même les deux partis. Mais ce Prince répondit qu'il ne croyoit pas que la chose en valût la peine, & que les soldats feroient eux-mêmes leur paix quand ils seroient las de se quereller.

L'ON ignore si ce fut cette affaire ou celle du Nayb qui fit

fit mander Michael à Gondar; mais le Roi ne fut pas plutôt arrivé dans ſa capitale, qu'il envoya le Kaſmati Ephraïm & le Shalaka Keſta en Tigré pour enjoindre au Gouverneur de cette Province de ſe rendre auprès de lui. Michael refuſa d'obéir. Il prétendit que le Kaſmati Woldo lui avoit enlevé l'affection du Roi, & que ce Monarque ne le demandoit à Gondar que pour le faire mourir, ſous prétexte que ſes ſoldats avoient eu quelque différend avec ceux de l'armée royale. Cette déſobéiſſance fut rapportée à Yaſous ſans le moindre palliatif. Soudain ce Prince ſe mit en marche, & campa ſur les bords de la riviere Waar, où peu de jours après il fut joint par le Ras Welled de l'Oul, dont l'intention étoit d'engager Michael à ſe ſoumettre; car Michael avoit été averti de ne pas ſe fier à la parole du Roi, à moins qu'il n'eût auſſi celle de Welled de l'Oul.

CEPENDANT la célérité du Roi déconcerta Michael Suhul. Quoique bien accompagné & excellent Général, il n'oſa point riſquer de combattre ſon maître dans la plaine; car Yaſous, facile & libéral envers les ſoldats, en étoit extrêmement chéri.

LA montagne de Samayat n'eſt pas une des plus eſcarpées du Tigré; mais défendue par des troupes bien armées & par un Général tel que Michael, elle pouvoit devenir d'un accès très-difficile. Il fit donc porter ſes effets les plus précieux dans cette fortereſſe naturelle, & il en garda toutes les avenues, réſolu d'y attendre le ſort que la fortune lui réſervoit. Le Roi s'avança alors juſqu'au pied de la montagne, & formant avec ſon armée un cercle tout autour, il

fit tenter l'assaut par quatre côtés à la fois. La premiere attaque étoit commandée par le Kasmati Ayo, Gouverneur du Begemder; la seconde, par le Kasmati Waragna, la troisieme, par le Kasmati Woldo, & la quatrieme par le Ras Welled de l'Oul. Le Monarque lui-même couroit sans cesse de tous côtés, donnant des ordres, encourageant les troupes, & combattant dans les rangs les plus avancés, comme un simple soldat. La montagne fut enfin escaladée de trois côtés, après beaucoup de perte; & Michael vaincu n'eut plus qu'un seul poste, qui bien qu'hors d'état de resister long-tems à l'armée du Roi, ne pouvoit être emporté sans beaucoup de sang répandu.

MICHAEL demanda à capituler. Mais avant de rendre son poste, il fit prier le Roi de lui envoyer un Officier de confiance, afin qu'il pût lui remettre tous ses trésors, qui, sans cela, seroient pillés par les soldats. On lui envoya deux Officiers au lieu d'un, & il leur donna, en effet, une quantité d'or immense, mais dont on ne sait pas précisément la valeur. Alors il descendit de la montagne, portant sur sa tête une pierre, & s'avouant coupable de trahison, ainsi qu'il est d'usage dans ces contrées, pour tous les rébelles vaincus.

CEPENDANT ce jour-là une tempête violente, mêlée de beaucoup de pluie, empêcha que Michael ne parût devant le Roi. Le Diable, à ce que croient les Abyssiniens, commença dès ce moment à entretenir avec Michael, un commerce qui a duré plusieurs années; & j'ai entendu souvent Michael, lui-même, se vanter d'être, depuis ce jour, en correspondance, non pas avec le Diable, mais avec l'Archange Michel, son patron.

LE 27 Décembre le Ras Welled de l'Oul ordonna à Michael de ſe vétir d'un habit de pénitent ; & ſuivi par ſes compagnons d'infortune, & environné d'un grand nombre de ſoldats qui marchoient au bruit du tambour & enſeignes déployées, il parut en préſence du Roi.

WELLED DE L'OUL avoit eu beaucoup de peine à obtenir du Roi la grace de Michael. Mais le génie d'Yaſous ſembla faire un dernier effort pour ſe dérober lui & ſa famille, au malheur qui l'attendoit. En voyant Michael proſterné devant lui, le Monarque s'abandonna à toute ſa colere. Il frappa le rébelle de ſon pied, dit qu'il retiroit ſon pardon, & ordonna qu'on lui donnât la mort à l'inſtant même. Auſſi-tôt le Ras Welled de l'Oul, le Kaſmati Waragna, le Kaſmati Woldo, & tous les principaux Officiers de la Cour & de l'Armée, tomberent la face contre terre, & implorerent la miſéricorde du Roi. Yaſous ne pardonna point, ſans doute, dans ſon cœur ; mais ne pouvant réſiſter à des ſollicitations ſi puiſſantes, il prononça ces paroles, qui furent bientôt après regardées comme une prophétie : » Je pardonne à ce » traître à votre ſeule conſidération, & parce que j'aime » mieux récompenſer votre mérite que punir ſon crime. Mais » je vous prends tous à témoins que je me lave aujourd'hui » les mains devant Dieu, de tout le ſang innocent que Mi- » chael verſera avant d'achever de ruiner ſa Patrie, comme » je ſais qu'il le médite depuis long-tems au fond de ſon » cœur «.

JE ne puis m'empêcher de rapporter à l'occaſion de ce diſcours, un fait dont j'ai été témoin à Gondar, dans le fort

de la tyrannie de Suhul Michaël. Un homme eut une querelle avec un autre, & l'accuſa devant Michaël d'avoir cité les paroles du Roi, dans une hiſtoire qu'il avoit écrite du regne d'Yaſous, telles que je viens de les citer moi-même. Le livre fut apporté, le paſſage lu, & je crus qu'il alloit être déchiré, ou que l'Auteur ſeroit pendu à un arbre, avec le livre attaché à ſon cou. Mais au contraire, le Ras ſe contenta de dire : « Si ce que cet homme a » écrit eſt vrai, pourquoi ſeroit-il blâmable ? » Puis ſe tournant vers Tecla Haimanout, l'un des Juges ſuprêmes, il ajouta, en faiſant une grimace : « Ne vous en ſouvenez-vous » pas ? Je crois qu'Yaſous parla ainſi. » Le livre fut ſoudain rendu à l'Auteur, ſans qu'on lui donnât ordre d'effacer le paſſage ; & il n'en fut même plus queſtion. Michaël ne vouloit point empêcher qu'Yaſous & ſes deſcendans fuſſent prophetes, il vouloit ſeulement qu'ils ne fuſſent point Rois.

QUAND Yaſous eut prononcé le pardon de Michaël, un ſilence profond régna autour de lui, au lieu des acclamations de joie qu'on fait preſque toujours entendre en pareil cas. Le Roi chargea le Ras Welled de l'Oul de ramener l'armée à Gondar, où ce Général rentra avec beaucoup de pompe, tandis que le Monarque, l'eſprit toujours rempli de ſes preſſentimens, ſe retira dans une iſle pour jeûner & ſe recueillir, d'après un vœu qu'il avoit fait. Sa dévotion accomplie, ce Prince retourna à Gondar ; & comme la paix régnoit autour de lui, il recommença les embelliſſemens interrompus de ſon palais. Une grande quantité de glaces venoit de lui être envoyée en préſent par le Nayb de Maſuah, qui après les revers de ſon ami Michaël, commençoit à craindre pour le ſort de ſon iſle.

Mais tandis qu'Yasous reprenoit son goût pour les arts, le Kasmati Ayo, Gouverneur du Begemder, lui manda qu'il venoit de vaincre, en bataille rangée, les habitans du Lasta, dans leur propre pays; que leurs montagnes étoient conquises, leurs troupes dispersées; & qu'enfin, il avoit soumis toute cette province, révoltée depuis Hatzé Socinios, c'est-à-dire, depuis plus de cent ans. Bientôt après, Ayo lui-même vint porter les trophées de sa victoire devant le Roi, & conduisit à sa suite les principaux habitans du Lasta pour leur faire prêter serment de fidélité.

Le Monarque eut beaucoup de satisfaction en apprenant ce succès, & sur-tout en recevant les hommages des Lastiens. Il donna à Ayo le gouvernement du Lasta, avec celui du Begemder qu'il avoit déja. Ensuite il fit parer ce Général d'un habillement superbe, ainsi que les Lastiens qui l'avoient accompagné. Cependant, la fin de cette année fut moins heureuse que le commencement. Des nuées de sauterelles couvrirent la campagne; & la famine parut inévitable, parce qu'en dévorant tout ce qui étoit verd, ces animaux, contre l'ordinaire, s'attacherent principalement au grain. Il faut observer, cependant, que ce fléau n'est pas si commun en Abyssinie, que les Jésuites l'ont prétendu. Ces bons Peres ont souvent imaginé, dans ce pays-là, des légions de sauterelles, afin de pouvoir les en chasser par leurs miracles.

Michael demeura quelque tems en prison, sous la garde du Ras Welled de l'Oul: mais il fut enfin mis pleinement en liberté. Le 17 Septembre 1746, & la dix-septiéme année

du regne d'Yasous, ce Prince fit une grande promotion d'Officiers généraux, & il rendit le gouvernement du Tigré à Michaël, qui soudain en alla prendre possession. Dès qu'il parut, ses soldats, ses anciens amis s'empressèrent autour de lui pour le féliciter sur un événement qu'ils regardoient tous comme un miracle. Michaël, loin de chercher à leur ôter cette idée, la fortifia, en faisant entendre à ses plus intimes amis qu'il avoit eu une révélation qui lui assuroit qu'il étoit désormais sous la protection immédiate de l'Archange Michel, & qu'il pouvoit le consulter toutes les fois qu'il en auroit besoin.

Aussi-tôt qu'il eut rassemblé une armée, il attaqua, sans aucune provocation, le Kasmati Woldo, qu'il vainquit deux fois en bataille rangée, & qu'il força de se retirer chez les Gallas. Là, Michaël acheta la mort de cet Officier par quelques légers présens; & Woldo fut bientôt après assassiné, destinée ordinaire de tous ceux qui ont recours à cette nation barbare.

Il doit sembler extraordinaire que Yasous qui connoissoit par expérience ces deux Officiers, & qui savoit que l'un étoit non moins distingué par sa fidélité, que l'autre par son esprit de rébellion, souffrît lâchement que le brave Woldo succombât à la haine du traître Michaël. Mais la vérité est que Michaël acquit de la faveur dès l'instant qu'il eut accès auprès du Roi & de la Reine sa mere. Justement regardé comme un des plus habiles guerriers de l'Abyssinie, il étoit encore plus habile dans les négociations & les intrigues de

la Cour. Parlant avec beaucoup d'agrément dans la converſation ordinaire, il entraînoit au conſeil par la force & l'abondance de ſes diſcours ; & ſa diction, ſoit qu'il parlât l'amharic ou la langue du Tigré, étoit beaucoup plus correcte & plus élégante que celle de tous les autres courtiſans. Ferme dans ſes projets, il ſavoit paroître y renoncer aiſément & ſans regret, quand il voyoit que les circonſtances ne lui étoient pas favorables ; & s'il ſe montroit ardent à acquérir des richeſſes dans ſon gouvernement, s'il n'épargnoit aucune eſpece de moyens pour s'en procurer, il prodiguoit l'or, dès qu'il arrivoit à Gondar ; car il ne faiſoit cas de ce métal, qu'autant qu'il lui ſervoit à corrompre les hommes pour arriver à ſes fins.

LORSQU'OBLIGÉ de céder à la force ſur la montagne de Samayat, il livra ſes tréſors, il en fit, dit-on, lui-même pluſieurs parts. La plus forte fut portée au Roi, qui crut avoir reçu le tout ; d'autres, deſtinées à l'Iteghé & au Ras Welled de l'Oul, leur furent remiſes par les Officiers, à qui il les confia, & qui ſe garderent bien de le divulguer, de peur de ſe faire de trop puiſſants ennemis. Le Kaſmati Waragna, & même le Kaſmati Woldo, ne furent point oubliés dans cette diſtribution, quoique Michaël fût l'ennemi de ce dernier qu'il pilla & fit égorger depuis. Tout Gondar s'attacha à ſon parti, parce qu'il captiva tous les eſprits par ſes généroſités. Enfin en plaçant ainſi ſon argent, il ne manqua pas d'en retirer par la ſuite un gros intérêt.

CEPENDANT Yaſous, tant de fois victorieux, avoit à cœur de tirer vengeance de la défaite de ſes troupes à Sennaar ;

quoique ſa fierté ne lui permît pas de regarder cet affront comme perſonnel. Il rentra donc en campagne, & il dirigea ſa marche vers l'Atbara : mais au lieu de côtoyer le Dender, il deſcendit le long des bords du Tacazzé. Arrivé au milieu des Paſteurs, & ne trouvant aucune réſiſtance de leur part, il fondit ſur la tribu des Daveinas, qui lors de ſa premiere expédition, avoit combattu l'armée du Ras Welled de l'Oul. Cette fois-ci, les Daveinas, à la premiere nouvelle de l'approche de Yaſous, s'empreſſerent à ſe ſoumettre : mais malgré toutes leurs promeſſes & leur deſir de conſerver la paix, il extermina leur tribu preſque toute entiere.

TANDIS que le Roi faiſoit la guerre ſur les frontieres de ſon Empire, Suhul Michaël ſe conduiſit comme le ſujet le plus vaillant & le plus fidèle. Il fit paſſer continuellement à ce Prince les avis les plus utiles ; il lui fournit des proviſions, il lui envoya des détachemens pour recruter ſon armée & pour garnir les poſtes les plus commodes & les plus importans, en cas qu'il eût beſoin de faire retraite.

YASOUS fut ſi ſatisfait de ſa brillante campagne, & ſi ſenſible au zele de Michael, qu'il le chargea de ſe rendre à Gondar pour y commander en ſon abſence. Ce ne fut point cette fois-ci comme avant la priſe de Samayat. Michael n'héſita pas à partir pour ſe rendre dans la capitale. Il s'empreſſa d'aller jouir de ſa place avant la ceſſation des pluies, & le 30 Août 1747 il arriva à Gondar chargé d'or, & avec peu de ſoldats, à la vérité, mais qui tous étoient des hommes choiſis & en meilleur ordre que ceux que le Roi avoit jamais pu avoir.

PERSONNE

PERSONNE ne penſa plus dès-lors qu'il fût poſſible d'arrêter le cours de la fortune de Michael. Lui ſeul ſembloit ne pas le croire. Il étoit plus modeſte & plus affable qu'auparavant. Il continuoit à répandre les préſens & les largeſſes pour ſe faire des créatures & des amis; & il y réuſſit ſi bien, qu'il en ajouta un nombre immenſe à la foule de ceux qu'il avoit déjà. A la Cour il n'afficha aucune hauteur; il ne prétendit à aucune diſtinction, pas même à celle qui étoit due à ſa place, & il ſe conduiſit comme ne devant jamais y fixer ſon ſéjour.

UN jour que Michael dînoit avec le Kaſmati Geta, Gouverneur du Samen, & l'un des freres de la Reine mere, il buvoit dans un verre commun qu'on appelle Brulhé, quoique le privilege & la coutume du Gouverneur du Tigré ſoit de boire dans une coupe d'or. Quelqu'un lui demanda pourquoi il n'uſoit pas de ſon droit? Tout mon or eſt au ciel, répondit-il, en faiſant alluſion à la montagne de Samayat, où il avoit diſtribué ſes tréſors, quand il avoit été obligé de ſe rendre, & dont le nom ſignifie ciel. Le Roi, qui aimoit beaucoup ces réparties, ces jeux de mots dans leſquels Michael excelloit, ayant entendu raconter celui-ci, envoya à ce Général une coupe d'or, avec un billet où étoit écrit: « Heureux ceux qui placent leur tréſor dans » le ciel »: & auſſi-tôt Michael fit graver ces paroles ſur la coupe même. Je ne ſuis pas sûr de ce que cette coupe eſt devenue. J'ai ſouvent déſiré de pouvoir l'acheter. Michael s'en ſervoit la premiere fois que je le vis dîner, au retour de ſon expédition contre l'Abbé Salama: mais de-

puis je ne l'ai remarquée ni à Serbraxos, ni ailleurs. J'ai seulement entendu dire à un Grec, que Michael l'avoit envoyée par Ozoro Esther, en présent à l'Eglise de S. Michel en Tigré.

En revenant de l'Atbara, le Roi ajouta au Gouvernement du Tigré l'Enderta, & bientôt après le Siré [& toutes les provinces qui sont entre le Tacazzé & la mer Rouge; de sorte que Michael se trouva maître de la moitié de l'Abyssinie.

La fin du regne de Yasous ne fut marquée par aucune guerre étrangere. Ce Monarque se livra tranquillement dans son palais à ses amusemens & à ses occupations ordinaires. Il y eut à la vérité quelques expéditions contre les Pasteurs, mais le commandement en fut confié au Palambaras Selassé, qui soumit presque tout jusqu'auprès de Suakem. Yasous se borna d'abord à ravager la péninsule d'Atbara, & ses armées ne passerent point à l'orient du Tacazzé: mais malgré cela elles appauvrirent tout le pays. Ensuite il donna ordre au Baharnagash & à quelques autres Généraux d'entrer dans la contrée de Derkin, qui s'étend entre le fleuve Mareb & la province d'Atbara, & de porter même leurs armes jusques dans cette partie, qui est entre les montagnes & le même fleuve Mareb, & qu'on connoît sous le nom d'Ajam. C'est là que le Baharnagash vainquit Hassine Wed Ageeb, & fit un grand carnage de ses troupes. Ensuite le Palambaras Selassé livra bataille à la nombreuse tribu des Pasteurs du Jibbel Musa, & les ayant défaits presque sans résistance, il prit leur Sheik, sa femme, sa famille &

ſes troupeaux, qu'il conduiſit en triomphe à Gondar. Là ce Sheik promit obéiſſance & fidélité au Roi, qui le traita amicalement, & qui non-ſeulement lui rendit tout ce qu'on lui avoit pris, mais encore le combla de préſens.

Cette même année, la vingt-quatrieme du regne de Yaſous, ce prince tomba malade, & mourut fort peu de tems après, le 21 Juin 1753. Comme il étoit encore jeune & d'une forte conſtitution, on crut qu'il avoit été empoiſonné par quelques parens de la Reine, qui déſiroient une ſeconde minorité, plutôt que de continuer à ſervir ſous un Roi, dont toutes les actions montroient qu'il ne vouloit point ſe laiſſer gouverner, & ſur-tout par eux.

Yaſous fut marié fort jeune à une femme d'une famille noble de la province d'Amhara, & il en eut deux fils nommés Adigo & Aylo. Mais la Reine-mere Welleta Georgis fut tellement bleſſée de ce que cette femme vouloit prendre quelque part au Gouvernement, & introduire ſes parens à la Cour, qu'elle engagea le Roi à exiler ſur la montagne de Wechné & ſon épouſe & ſes deux enfans.

Pour ſe mettre déſormais à l'abri de toute rivalité, l'Iteghé entreprit ce qu'on n'avoit point encore vu en Abyſſinie. Elle fit épouſer au Roi ſon fils une femme de la race des Gallas. Cette jeune perſonne ſe nommoit Wobit, & étoit fille de ce même Amitzo, qui avoit accueilli amicalement Bacuffa, lorſque, jeune encore, ce Prince s'étoit échappé de ſa priſon de Wechné. Amitzo étoit de la tribu

des Edjows, & de la diviſion des Tolumas, c'eſt-à-dire des Gallas méridionaux, qui habitent ſur les frontieres de l'Amhara. Ces Gallas ſont regardés comme moins barbares que les autres. Mais n'importe, ils ſont Gallas, & c'en eſt aſſez. Leurs guerres avec les Abyſſiniens ont fait couler des torrens de ſang; & il exiſte contr'eux des préjugés que tous les mariages poſſibles ne peuvent effacer. Cependant Wobit fut conduite à Gondar; on la baptiſa ſous le nom de Beſſabée, & elle épouſa Yaſous, dont elle eut un fils nommé Joas qui ſuccéda à ſon pere.

JOAS.

De 1753 à 1768.

Joas favoriſe les Gallas de ſa famille. — Déſſenſions qu'occaſionne leur introduction à la Cour. — Guerre du Begemder. Le Ras Michael vient à Gondar. — Il défait Ayo. — Mariam Barea refuſe de ſeconder la haine de la Cour. — Joas favoriſe Waragna Faſil. Bataille d'Azazo. — Le Roi eſt aſſaſſiné dans ſon palais.

Dès qu'on apprit la mort de Yaſous, tous les anciens Officiers de la couronne ſe rappellant le tumulte & les troubles qui avoient déſolé Gondar à l'avénemnt de ce Prince, accoururent du fond de leurs Gouvernemens, conduiſant chacun une petite armée bien diſciplinée & ſuffiſante pour

renforcer le parti de Ras Welled de l'Oul, qu'ils regardoient tous comme le pere de la patrie.

Le premier qui ſe préſenta dans la capitale étoit le Kaſmati Waragna, Gouverneur du Damot, puis vint Ayo, Gouverneur du Begemder, & bientôt après Suhul Michael, Gouverneur du Tigré. Ces trois Généraux entrerent dans le palais à la ſuite de Welled de l'Oul, & reçurent des mains de l'Iteghé le jeune Joas, qu'ils firent proclamer Roi, avec les formalités accoutumées, & ſans la moindre réſiſtance.

SOUDAIN on fit un grand nombre de promotions. Mais pluſieurs perſonnes obſerverent avec peine que les parens de l'Iteghé étoient en ſi grand nombre, qu'ils ſuffiſoient pour remplir déſormais tous les grands emplois, & qu'on ne donnoit plus rien aux anciennes familles nobles, qui avoient été jadis les ſoutiens du trône, à moins qu'elles n'euſſent quelqu'alliance qui les rapprochât de la Reine mere.

WELLED HAWARAYAT, fils de Suhul Michael, Gouverneur du Tigré, avoit épouſé la troiſieme fille de cette Reine, qu'on nommoit Ozoro Aſtash, & qui n'étoit preſque qu'un enfant. Long-tems auparavant Netcho de Tcherkin s'étoit marié à Ozoro Eſther, également fort jeune alors, quoiqu'elle fût l'ainée des trois; & enfin Suhul Michael, tout âgé qu'il étoit, déclara ſes prétentions ſur la cadette, Ozoro Welleta Iſrael. L'amour de ce vieillard fut reçu avec beaucoup de dédain par la jeune Princeſſe, qui le tourna ſi fort

en ridicule, que Michael vivement offenſé ne manqua aucune occaſion de lui en marquer ſon reſſentiment tout le tems qu'il eut la puiſſance en main.

LE premier qui troubla la paix du nouveau regne, fut Nanna Georgis, Chef d'une des Tribus des Agows du Damot. Accoutumé à haïr les Gallas, vivans ſur la rive du Nil oppoſée à ſon pays & ſes ennemis naturels, Nanna Georgis ne put voir qu'avec une peine extrême nommer Gouverneur du Damot le Kaſmati Waragna, homme de mérite, il eſt vrai, mais Galla, mais en état d'exterminer la province en un moment, s'il appelloit à ſon ſecours ſes barbares compatriotes.

WARAGNA ſavoit ſans doute combien il lui étoit aiſé d'employer un tel ſecours : mais il en redoutoit le danger pour ſa province. Auſſi en ſe plaignant dans le Conſeil du Roi de l'inſurrection de Nanna Georgis, il refuſa de ſe charger de le punir, à moins qu'on ne lui donnât pour adjoint dans cette commiſſion le Kaſmati Eshté, frere de la Reine, & Gouverneur d'Ibaba, l'une des réſidences royales.

LES Agows ſont ceux qui paient au Roi d'Abyſſinie le plus fort tribut en or, & qui fourniſſent à Gondar le plus de proviſions de toute eſpece; de ſorte que s'ils éprouvent la moindre calamité, elle ſe fait ſoudain reſſentir dans la capitale. Les Agows le ſavent, & cela leur inſpire un excès de confiance dont ils ont ſouvent été dupes, comme ils le furent en cette occaſion. Waragna & Eshté partirent de

Gondar à la tête d'une armée compoſée de vétérans de la maiſon du Roi, & de ſoldats du Maitsha dépendans d'Ibaba; & ſans qu'ils euſſent beſoin qu'un ſeul Galla paſsât le Nil pour venir à leur ſecours, ils triompherent aiſément des Agows. Les principaux guerriers de cette nation périrent, & la tribu de Nanna Georgis fut preſqu'entiérement détruite.

CEPENDANT Nanna Georgis lui-même, auquel on en vouloit principalement comme auteur de la révolte, eut le bonheur de s'échapper, quoiqu'il eût été bleſſé ſur le champ de bataille. La haine qui avoit éclaté depuis long-tems entre les Agows & la race de Waragna fut dès ce moment portée à l'excès, & s'étendit juſqu'à leur poſtérité, comme nous le verrons bientôt par le récit de la ſanglante & funeſte bataille de Banja.

A peine les troubles du Damot furent-ils appaiſés, qu'une autre querelle fixa l'attention du Gouvernement. LesMoines des rochers de Magwena porterent des plaintes contre le Kaſmati Netcho de Tcherkin, gendre de la Reine. Le diſtrict de Magwena comprend une chaîne de montagnes, dont les ſommets pierreux ſont une partie de l'année calcinés par un ſoleil brûlant, mais qui pendant quelques mois reçoivent des torrents de pluie, qui recueillies dans des cavernes profondes & ne pouvant s'évaporer, entretiennent dans quelques endroits abrités à l'entour une verdure charmante, & en rendent le ſéjour délicieux dans le tems le plus chaud de l'année. En outre comme ces montagnes ſont très-éle-

vées, l'air y eſt très-pur, & elles demeurent exemptes de ces fievres empeſtées qui déſolent les plaines.

NETCHO étoit homme de plaiſir; & il penſoit que puiſque les Moines, en ſe retirant ſur des rochers & dans des déſerts, prétendoient ſe mortifier, les gazons verdoyans & fleuris, les bocages de Magwena lui convenoient mieux pour goûter le bonheur avec la jeune & belle Ozoro Eſther, qu'à une troupe d'hommes auſteres toujours en guerre avec les plaiſirs. D'après ces principes, qu'il eût été aſſez difficile aux Moines même de réfuter raiſonnablement, Netcho s'empara d'un ſéjour qui, bien que poſſédé par des Saints, ſembloit fait pour d'autres jouiſſances que les leurs. Mais les Moines crierent ſoudain au ſacrilege. Le Kaſmati Netcho fut excommunié & dévoué à la vengeance divine. On envoya une armée contre lui. Il fut vaincu, pris & envoyé ſur une montagne dans le Walkayt, où il mourut peu de tems après. L'Iteghé n'avoit pu s'empêcher de témoigner ſon mécontentement, & avoit eu ſoin de prendre auprès d'elle Ozoro Eſther & ſon fils unique Confu, afin qu'ils ne fuſſent pas envelo ppés dans lavengeance des Moines, & qu'ils ne portaſſent pas la peine du prétendu ſacrilege de l'imprudent Netcho.

LE Kaſmati Waragnâ termina alors une carriere longue & glorieuſe. Quoiqu'étranger, ſa fidélité ne s'étoit pas un inſtant démentie, & il avoit pluſieurs fois ſauvé l'Etat par ſon activité, par ſa ſageſſe & par ſon courage. Il fournit à la fois l'exemple preſqu'unique dans l'hiſtoire d'Abyſſinie, d'un Général, d'un Gouverneur de Province, qui n'entra

dans

dans aucune conſpiration contre ſon Prince, & l'exemple non moins remarquable de la ſagacité de Bacuffa, qui, dans une ſeule converſation pendant que Waragna s'occupoit à laver ſa tunique, reconnut ſa capacité & lui confia enſuite les emplois dans leſquels cet Officier le ſervit utilement, lui, ſon fils, & ſon petit-fils.

PEU de tems après Ayo, Gouverneur du Begemder, & d'un âge très-avancé, arriva à Gondar, & remit ſon gouvernement entre les mains de la Reine, d'après un arrangement propoſé, par lequel cet emploi devoit paſſer à Mariam Barea, fils d'Ayo, jeune homme qui, de tous les Abyſſiniens de ſon tems, donnoit les plus belles eſpérances. Une autre marque de faveur, qui ſuivit bientôt celle-ci, & qui peut-être en fut la cauſe, c'eſt qu'Ozoro Eſther, veuve de Netcho, mais encore très-jeune, fut mariée au nouveau Gouverneur du Begemder, union qui fut généralement approuvée, en comblant les deſirs de la jeune Ozoro; car Mariam Barea poſſédoit toutes les qualités qui peuvent rendre un homme agréable au public, & il étoit impoſſible de voir & d'entendre Ozoro Eſther, ſans s'attacher à elle pour jamais.

CEPENDANT on murmuroit encore ſourdement de ce que les graces, les faveurs de la Cour ne cherchoient plus le mérite que dans la famille de la Reine; & le mécontentement devint bientôt ſi général, que la grande autorité du Ras Welled de l'Oul, frere de l'Iteghé, put ſeule empêcher ce feu caché d'éclater & d'embraſer le Royaume.

OZORO Wobit, mere du Roi Joas, étoit, comme nous l'avons dit, née parmi les Gallas. Auſſi à l'avénement de ce jeune Prince au trône, on lui envoya douze cents cavaliers Gallas comme appartenans à ſa mere. Pluſieurs de leurs compatriotes les ſuivirent, les uns pouſſés par un deſir de curioſité, & les autres par attachement pour leurs compagnons ou par envie de faire fortune; & enfin ils vinrent en aſſez grand nombre, pour qu'on pût en former un corps de ſix cents hommes d'infanterie, dont on donna le commandement à l'un d'entr'eux, nommé Wosheka. Par ce moyen, l'autorité de la Régente ſembla s'être encore affermie ſous le jeune Roi Joas, qui étoit entiérement ſoumis à ſa mere.

LA maiſon du Roi étoit compoſée de quatre corps de troupes abſolument dévouées au Monarque. La cavalerie Koccob étoit commandée par un jeune Arménien, qui n'étoit pas encore âgé de trente ans. Son pere l'avoit laiſſé en Abyſſinie, ſous le regne de Yaſous, & les Grecs avoient pris ſoin de ſon éducation. Il étoit encore extrêmement jeune, quand Yaſous commença à le diſtinguer, & l'envoya pluſieurs fois à Maſuah & en Arabie, ce qui le fit connoître du Ras Michaël. A la mort de Yaſous, l'Iteghé le *plaça* auprès de ſon petit-fils Joas, en qualité de Baalomal, c'eſt-à-dire de Gentilhomme de la chambre ou de Compagnon du Roi. Bientôt il devint Aſaleffa-el-Camisha, ce qui veut dire Ecuyer du Roi & enfin il fut élevé à l'emploi de Billetana Gueta Dakakin, c'eſt-à-dire de Grand Chambellan ou Maître de la Maiſon du Roi, la troiſieme place du Gouvernement, & qui donne droit de ſuppléer tous les Gouverneurs de Province lorſqu'ils ſont à Gondar.

IL n'y a nul doute que ſi Joas avoit régné auſſi long-tems que ſon pere, l'arménien ne fût devenu Ras d'Abyſſinie. Indépendamment de ſa propre langue, ce jeune homme s'énonçoit facilement en turc, en arabe, en malabar, & dans le langage du Tigré; & il étoit encore ſupérieur dans l'Amharic, qu'il parloit, dit-on, auſſi purement, auſſi élégamment que le Ras Michaël même. On aſſure qu'il avoit auſſi quelque connoiſſance en Juriſprudence. Je ne ſais pas où il l'avoit puiſée; mais les Juges en avoient ſi bonne opinion, qu'ils le prioient ſouvent de venir ſiéger à leur Tribunal; & alors il ſe mettoit au bout de la table à la place même réſervée au Roi, s'il veut y venir; mais on voit, d'après le témoignage de l'hiſtoire, qu'il n'y vient jamais. Le jeune arménien, dont nous parlons, faiſoit mieux. Il alloit s'aſſeoir certains jours de la ſemaine, avant le lever du ſoleil, dans la place du marché; & dès que le jour commençoit, il rendoit la juſtice.

QUAND je paſſai à Loheïa, je vis ce jeune homme qui revenoit alors des Indes avec ſon pere, & qui avoit à vendre une quantité conſidérable de diamans & d'autres pierres précieuſes. Ses larmes couloient en abondance quand il me parla (1) de l'Abyſſinie, d'où il étoit banni; & il me pria avec inſtance de le prendre avec moi : mais je fus obligé de le refuſer, car j'avois aſſez à faire de répondre pour moi, ſans oſer me charger de perſonne.

(1) Nous ne pûmes parler qu'arabe; car il n'entendoit aucune langue européenne.

LA maniere dont les Gallas étoient établis à la Cour d'Abyſſinie, engagea pluſieurs de leurs compatriotes à venir les joindre. Le jeune Roi appella auprès de lui deux de ſes oncles; & non-ſeulement ils ſe rendirent à ſon invitation, mais ils amenerent avec eux mille cavaliers. La Reine Wobit, ſœur de ces deux jeunes chefs Gallas, venoit de mourir quand ſes freres arriverent. L'un ſe nommoit Brulhè, & l'autre Lubo. Bientôt après qu'ils furent à la Cour, on n'entendoit plus parler que le Galla. Joas, lui-même, préféroit cette langue à toute autre. Il ſe confioit tout entier à ſes deux oncles, & comme ils étoient l'un & l'autre fort intrigans, ils réſolurent de ſe faire un parti dans l'Etat, & de mettre le Roi à la tête. Ce projet ne fut pas plutôt conçu, qu'ils commencerent à l'exécuter : mais les Abyſſiniens voyoient avec horreur un gouvernement Galla, un gouvernement ennemi établi dans le ſein de la capitale, & dominer toute l'Abyſſinie.

WOODAGE avoit été long-tems Gouverneur de l'Amhara. C'étoit lui qui, ſous le regne de Bacuffa, avoit remplacé le Palambaras Duré, lorſqu'il fut élevé à la dignité de Ras. Ils étoient enfin l'un & l'autre chefs des deux ſeules familles illuſtres d'Amhara, dans leſquelles le gouvernement de la province tomboit alternativement.

DANS une expédition en Atbara, Woodage avoit enlevé la fille d'un arabe Paſteur, & l'ayant fait baptiſer, il vécut avec elle comme avec ſa maitreſſe. Mais l'amour qu'avoit Woodage pour cette belle eſclave, n'étoit point payé de retour. Elle aimoit au contraire le fils aîné de ſon maître;

& la paſſion des deux jeunes amans fit tant de progrès, qu'elle fut bientôt découverte. Woodage en fut irrité. Mais au lieu d'avoir recours à un tribunal ordinaire, il fit venir ſes freres & quelques autres de ſes parens, & il examina l'affaire avec eux, en invitant ſon fils à ſe défendre. Le crime fut prouvé; & ſoudain, de ſa propre autorité, Woodage condamna le jeune homme à la mort, & le fit pendre à une des poutres de ſa maiſon. Quant à la belle eſclave, il ne lui infligea aucun châtiment, ſentant bien qu'elle n'étoit pas obligée à avoir de l'affection pour un maître, qui l'avoit privée de ſes parens & de ſa liberté.

Un exemple ſi ſévere de l'autorité paternelle étoit nouveau en Abyſſinie; & Bacuffa en fut ſi indigné, qu'il ôta à Woodage ſon emploi & le bannit de l'Amhara, où commanda de nouveau le Palambaras Duré. Une autre circonſtance lui fut encore très-défavorable : il étoit parent de la premiere femme de Yaſous, de cette même Reine que les intrigues de l'Iteghé avoient fait exiler ſur la montagne de Wechné, ainſi que le jeune Prince ſon fils, au préjudice duquel on avoit porté Joas ſur le trône.

Cependant le Palambaras Duré mourut, & comme ſon gouvernement revenoit de droit à Woodage, qui ne plaiſoit point au peuple, le Galla Lubo, oncle du Roi, le demanda & l'obtint. Tout Gondar murmura de cet étrange choix. Amitzo étoit déjà avec ſes Edjows campé ſur les frontieres méridionales de l'Amhara, & il n'étoit pas douteux que cette nomination ne l'engageât à ſe mettre pour jamais en poſſeſſion de cette province. Auſſi les Abyſſiniens vouloient-

ils prendre les armes pour s'oppoſer à l'inveſtiture de l'oncle du Roi. On penſoit même que l'Iteghé fomentoit par-deſſous main cette diſſenſion. Mais le Roi effrayé des emportemens & de la violence du peuple, ſe rétracta par les ſages conſeils du Ras Welled de l'Oul.

DANS ce tems-là Michaël Suhul, témoin de ces querelles, mais ſe gardant bien de s'en mêler, parce qu'il voyoit que les deux partis le ſervoient également l'un & l'autre par leur animoſité, vint à Gondar, chargé d'une commiſſion importante, & étala beaucoup de pompe & de magnificence.

BAADY, fils de l'Oul, Roi des Funges, ou plutôt comme on les appelle dans les annales abyſſiniennes, des Nobas (1), Baady, ce même Prince qui avoit défait l'armée de Yaſous devant Sennaar, fut détrôné en 1764, aprés un regne ſanguinaire & tyrannique de onze ans. Le Sheik Adelan, premier Miniſtre, & ſon frere Aboukalec, Gouverneurs du Kardofan, s'étoient réunis pour mettre, à la place de Baady, ſon fils Naſſer, & Baady, vint implorer le ſecours de Suhul Michaël, dont la renommée étoit étendue dans tout l'Atbara. Michaël l'accueillit favorablement & lui promit de le ſervir, de le reconduire avec une armée à Sennaar, de le remettre ſur ſon trône enfin, ſi le Roi d'Abyſſinie le lui commandoit.

MICHAEL préſenta Baady au Roi d'Abyſſinie; & le Prince

(1) *Noba*, dans le langage du Sennaar, ſignifie ſoldat. Il eſt probable que c'eſt de là qu'eſt dérivé l'ancien nom de *Nubie*.

détrôné s'humiliant d'une maniere indigne d'un Souverain, & que le ſucceſſeur de Joas n'auroit aſſurément point ſouffert, baiſa la terre & ſe déclara vaſſal de l'Abyſſinie. Joas lui aſſigna un grand revenu & lui donna le gouvernement du Ras-el-Feel, près des frontieres du Sennaar, où le Ras Welled de l'Oul lui conſeilla d'attendre patiemment que les diſſenſions, qu'il y avoit à la Cour, fuſſent appaiſées, & qu'on pût donner ordre à Michaël de le rétablir dans ſon Royaume. L'avis étoit ſage : mais celui qui le recevoit manquoit de ſageſſe, & il ne le ſuivit pas. Après avoir été quelque tems dans le Ras-el-Feel, Baady ſe laiſſa gagner par les intrigues d'Adelan, & quittant un aſyle sûr, il s'avança dans l'Atbara, où il fut fait priſonnier par Welled Haſſen, Sheik de Teawa, qui le fit égorger ſecrettement, comme nous le verrons par la ſuite.

CEPENDANT la mort du Ras Welled de l'Oul qui arriva en ce tems-là fut un ſignal de guerre pour tous les partis. Sa prudence reſpectée avoit pu ſeule les contenir. Mais auſſitôt qu'il eut fermé les yeux, on vit commencer une guerre civile qui étoit dans toute ſa force pendant mon ſéjour en Abyſſinie, & qui dure depuis ſans qu'on puiſſe en prévoir la fin.

L'ASCENDANT qu'avoient acquis les deux oncles du Roi & tous les autres Gallas, l'affection extraordinaire que ce Monarque leur témoignoit, les principes ſanguinaires & ſans foi qu'ils lui inſpiroient, tout enfin cauſoit de vives alarmes à l'Iteghé & à ſes parens, dont le crédit diminuoit chaque jour. La mort de Welled de l'Oul fut un coup ter-

rible pour eux, & ſembla les menacer d'une ruine totale. Cependant pour tâcher de balancer le pouvoir du parti Galla, ils s'aſſocierent Mariam Barea, qui avoit récemment épouſé la jeune veuve Ozoro Eſther, & qui étoit en poſſeſſion d'une province regardée comme la ſeconde pour ſa force & ſa richeſſe, & devenue encore plus importante par rapport à ſon Gouverneur. Le parti Galla trembla que Mariam Barea ne fût rappellé à Gondar, & nommé Ras à la place de Welled de l'Oul, tandis que d'un autre côté Mariam Barea & le Kaſmati Eshté, dès long-tems liés par inclination & maintenant par le ſang, craignoient pour leur propre exiſtence, & prirent le parti de chercher à s'affranchir pour jamais d'une rivalité trop dangereuſe.

En prenant le gouvernement du Damot, Eshté avoit trouvé les Djawis établis ſur les frontieres de cette province & très-inclinés à la révolte. Malgré la paix conclue entr'eux & les Agows, depuis la défaite de leur Chef Nanna Georgis, les Gallas avoient continué à commettre des actes d'hoſtilité & à piller tout ce qu'ils avoient pu.

Eshté étoit trop honnête-homme pour ſouffrir ces déprédations. Mais les Djawis regrettant encore la perte de Waragna, & ne ſongeant qu'à l'avantage d'avoir pour Gouverneur du Damot un homme tel que lui, vouloient par toutes ſortes de moyens obliger les Miniſtres de donner ce Gouvernement à Faſil ſon fils, & de le rendre héréditaire dans ſa famille.

Ce Faſil, que nous appellerons déſormais Waragna Faſil, pour

pour le distinguer de beaucoup d'autres Officiers Abyssiniens du même nom, étoit alors âgé d'environ vingt-deux ans, & avoit été attaché au Kasmati Eshté, qui venoit de lui donner un petit commandement chez ses compatriotes les Djawis du Damot. Il se conduisit dans cette place de maniere à faire espérer qu'il obtiendroit bientôt de l'avancement.

CEPENDANT l'insolence des Djawis s'accrut au point qu'ils offrirent la bataille à Eshté. Mais ils furent repoussés jusqu'au-delà du Nil, & ils allerent chercher un refuge chez leurs compatriotes. Eshté réveillé de son assoupissement, se montra, comme il l'étoit en effet, un très-brave guerrier. Il traversa le Nil dans un endroit où on n'avoit pas encore tenté de le passer; & quoiqu'il y perdit beaucoup de monde, il s'en dédommagea en quelque sorte par l'avantage qu'il eut de pouvoir tomber à l'improviste sur les Gallas. Il détruisit ou dispersa plusieurs de leurs tribus, il s'empara de leurs récoltes, de leurs troupeaux, de leurs femmes, de leurs enfans, & les força de consentir à la paix aux conditions qu'il lui plut de leur imposer. Après quoi il repassa le Nil, & il rendit aux Djawis soumis leur ancienne possession.

A la mort de Walled de l'Oul, Eshté sachant que les intentions de l'Iteghé étoient qu'il lui succédât dans la place de Ras, voulut faire la revue de ses troupes, pour pouvoir connoître les moyens qu'il avoit de soutenir ses prétentions. Les Damots, les Agows, les Gouttos, les Maitshas partirent soudain pour se joindre à lui, & Waragna

Fasil fut chargé de conduire les Djawis. Eshté partit de Buré avec peu de suite, pour aller à Goutto, lieu du rendez-vous, & quand il s'arrêta en route dans la plaine de Fagitta, près de l'Eglise de S. George.

MAIS le soir tandis qu'il étoit campé, on vint lui apprendre que tous les Djawis étoient partis de bonne volonté pour venir le joindre & l'accompagner à Gondar. Cette marque d'attachement lui plut beaucoup, & il la regarda comme la preuve de leur reconnoissance pour la maniere indulgente dont il les avoit traités après les avoir vaincus. Il fit placer un siege à l'ombre devant la petite maison où il étoit logé, & il s'y assit pour voir passer les troupes. Mais pendant qu'elles défiloient, Hubna Fasil, Officier Galla, qui commandoit ses compatriotes, profitant du privilege qu'il avoit de s'approcher comme Chef, perça Eshté d'un coup de lance, & le renversa roide mort. Au même instant les autres Gallas tomberent sur les gens de sa suite, les dispersérent, & proclamerent Waragna Fasil Gouverneur de la province de Damot & des Agows.

LA nouvelle de cet événement parvint bientôt à Gondar, & les deux Gallas, Brulhè & Lubo, firent si bien auprès du Roi, qu'il confirma à Waragna Fasil le gouvernement du Damot, quoique le traître eût acheté cette place par le meurtre du plus estimable de tous les Abyssiniens, grand-oncle du Roi lui-même & frere de l'Iteghé. Aussi ce malheur fit plus que contrebalancer le pouvoir qu'avoit acquis le parti de la Régente par le mariage d'Ozoro Esther avec Mariam Barea.

DANS les tems de trouble les plus petits accidens produiſent ſouvent de grandes révolutions. Ayo, pere de Mariam Barea, avoit toujours été brouillé avec Michael. Leur méſintelligence étoit d'abord née d'une émulation de gloire : mais depuis qu'Ayo avoit aidé Yaſous à aſſiéger Michael ſur la montagne de Samayat, celui-ci avoit voué à ſon rival une haine immortelle.

PEU de tems avant que le Kaſmati Ayo ſe défit du Gouvernement du Begemder en faveur de ſon fils, pour vivre en ſimple particulier, deux ſerviteurs de Michael s'enfuirent avec les deux épées qu'ils avoient coutume de porter devant lui, & allerent implorer la protection d'Ayo. Michael le ſomma de comparoître devant le Roi, qui embarraſſé pour prononcer lui-même ſur cette affaire, & n'étant point en ce moment pouſſé par les Gallas, accepta la propoſition que lui fit Michael d'en laiſſer la déciſion aux Juges. Mais en même tems Ayo quittant ſon Gouvernement, ce procès fut abandonné.

CEPENDANT bientôt après Mariam Barea étant nommé à la place de ſon pere, Michael lui fit parvenir l'ordre du Roi, portant que les Juges prononceroient entre le Gouverneur du Begemder & celui du Tigré. Mais Mariam Barea refuſa de s'y ſoumettre, & reprocha à Michael d'avilir la dignité de ſa place, en conſentant de s'en rapporter au jugement vénal de vieillards foibles, toujours remplis de préjugés & de partialité, & vendus à quelques partis. Il dit en même-tems à Suhul Michael, qu'étant l'un & l'autre

Lieutenans-généraux du Roi, représentans du Monarque dans leurs Gouvernemens, nobles de naissance & soldats de profession, ils n'avoient d'autre Supérieur que Dieu & leur Souverain; qu'ainsi ils ne devoient recevoir d'autre jugement que celui de Dieu, en s'en remettant à leurs épées, ou celui du Roi si son Arrêt leur étoit prononcé par un Officier convenable; que Suhul Michael pouvoit choisir entre ces deux manieres de décider leur différend, & que s'il acceptoit le dernier, il lui rendroit ses deux épées, dès que le Roi le lui commanderoit: mais qu'il mépriſoit trop les Juges pour se soumettre à leur tribunal.

Ce discours hardi fut transformé en crime de désobéissance & de rébellion. Mais Michael ne le poursuivit pas. Il savoit que la chose étoit en bonnes mains, & qu'on ne la perdroit pas de vue. Aussi lui seul ne fut pas surpris, quand on entendit proclamer à la porte du palais de Gondar, que le Roi privoit Mariam Barea du Gouvernement du Begemder, à cause de sa désobéissance, & qu'il donnoit cette place au Kasmati Brulhé.

A cette nouvelle l'Empire entier murmura hautement. On considéra avec plus d'attention le nombre, le pouvoir, le voisinage de cette race de Gallas, & on vit qu'on remettoit la plus importante barriere de l'Abyssinie dans les mains de cet ennemi cruel & héréditaire. Certes, on ne doutoit point que dès que Brulhé auroit pris possession de son Gouvernement, la Province ne fût envahie par toutes les forces de sa barbare nation: & la chose paroissoit d'autant plus dangereuse, que rien ne pouvoit alors sauver Gondar,

puiſqu'il n'y a que très-peu de diſtance de cette capitale aux frontieres du Begemder.

MARIAM BAREA, d'une des plus illuſtres familles de ſa Province, mais mettant de côté toute conſidération particuliere, étoit trop bon citoyen pour ſouffrir tranquillement la ruine du Begemder, pendant qu'il étoit encore ſous ſon commandement. En outre, il regardoit ſon honneur & ſes intérêts comme très-compromis; & il ne pouvoit endurer l'affront de ſe voir ſoumis, lui & ſes parens, à une race de Payens qu'il avoit ſi ſouvent vaincus dans les combats.

BRULHÉ ſe mit à la tête de l'armée royale pour aller prendre poſſeſſion de ſon Gouvernement. On eut beaucoup de peine à empêcher Joas d'y aller lui-même; mais cependant il reſta à Gondar ſous la tutelle de Lubo, le plus jeune de ſes oncles. Brulhé fut aſſez lent dans ſa marche. Tantôt l'armée ſe débandoit, tantôt elle ſe réuniſſoit de nouveau; & il s'écoula plus d'un an avant qu'il pût quitter les bords du lac Tzana, où il campoit, pour entrer dans le Begemder, dont il n'étoit qu'à une demi journée.

PENDANT ce tems-là Mariam Barea, tranquille dans ſon Gouvernement, rempliſſoit les devoirs de ſa place, & ſembloit mépriſer profondément tout ce que pouvoit faire Brulhé; mais d'un autre côté, il ne négligeoit rien pour appaiſer le Roi, & pour le faire renoncer à des meſures qui pouvoient être funeſtes à tout l'empire.

QUOIQUE jeune, Mariam Barea avoit toute la prudence

d'un homme avancé en âge; & après Michael Suhul, ſon rival & ſon ennemi, il étoit regardé comme le plus brave Soldat & le meilleur Général d'Abyſſinie. Mais ſon caractere étoit bien différent de celui de Michael. Plein de douceur, de franchiſe & de gaité, il étoit libéral à l'excès, mais non dans le deſſein d'augmenter par-là ſa réputation. Ne négligeant rien pour obtenir la victoire, il ſavoit en jouir ſans oſtentation. Modéré dans ſes plaiſirs, prompt à pardonner l'injure, & pardonnant toujours ſincérement; exact à tenir ſa parole, même pour des bagatelles, il étoit encore diſtingué par deux qualités très-rares en Abyſſinie, ſa piété ſans fanatiſme, & ſa conſtance pour ſa femme, à laquelle il ne fit jamais d'infidélité.

DANS ſa derniere juſtification, après avoir adreſſé au Roi pluſieurs proteſtations de devoir & d'obéiſſance, il lui rappella, » qu'au moment où il avoit eu l'inveſtiture de ſon » Gouvernement, les loix du pays lui impoſoient un ſerment » qu'il avoit prononcé en préſence de Sa Majeſté, & après » avoir reçu la communion, par lequel il avoit promis de » ne jamais ſouffrir un ſeul Galla dans le Begemder, & de » mourir plutôt l'épée à la main; qu'en manquant à cette » promeſſe, il croiroit outrager Dieu & le Roi, & troubler » le repos du pays qui lui étoit confié. Que la ſûreté des » Princes exilés ſur la montagne de Wechné dépendoit de » l'obſervation de ſon ſerment, parce qu'autrement ils ſe- » roient continuellement en danger d'être exterminés, comme » jadis ils l'avoient preſqu'entiérement été deux fois, ſur les » rochers de Damo & de Geshen. Mais que ſi malheureuſe- » ment il ne pouvoit pas trouver grace aux yeux du Roi, il le

» ſupplioit de donner le Gouvernement de la Province au » Kaſmati Gera, au Kaſmati Euſebe, ou à quelqu'autre noble » Abyſſinien ; & qu'auſſi-tôt il ſe retireroit pour vivre en » ſimple particulier avec ſon épouſe «.

IL conclut enfin en diſant : » Qu'il avoit formé une réſo- » lution, & qu'il croyoit qu'il étoit de ſon devoir de la ſou- » mettre au Roi, c'eſt que ſi Sa Majeſté prenoit elle-même » le commandement de ſon armée, il ſe retireroit aux ex- » trémités du Begemder, juſqu'à ce qu'il fût arrêté par » les frontieres des Gallas ; qu'ainſi bien loin de harceler » cette armée dans ſa marche, il aſſuroit le Roi que quoique » le nombre de ſes troupes fût augmenté, il fourniroit à » celles de ſa majeſté toute ſorte de proviſions & de raf- » fraîchiſſemens : mais que ſi, au contraire, des ſoldats com- » mandés par un Général Galla, ſe préſentoient pour prendre » poſſeſſion de ſa Province, il les attaqueroit au puits de Fernay (1), avant qu'aucun d'entr'eux pût y boire & faire » un pas dans le Begemder «.

QUAND Mariam Barea ne fut plus, cette déclaration fut écrite en lettres d'or, & dépoſée dans le Deſtar, par l'ordre du Ras Michael, & ſans doute à la ſollicitation d'Ozoro Eſther, jalouſe de conſerver la gloire de ſon époux. Elle a pour titre : La reſpectueuſe déclaration du Gouverneur du Begemder ; & elle eſt ſignée par deux Umbares ou Juges. J'ignore pourtant ſi l'original a été exactement copié.

(1) C'eſt un puits ſitué près de Karoota, un peu au-delà des frontieres du Begemder.

CEPENDANT le Roi ne répondit à cet écrit que d'une maniere très-dure, & pleine d'injure & de vanteries. Il annonçoit la prompte arrivée de Brulhé comme une victoire certaine, & pour montrer ſur quel autre ſecours il comptoit, il nomma le Ras Michael Gouverneur du Samen, Province placée entre Gondar & le Tacazzé, afin qu'aucun obſtacle ne pût arrêter ce Général s'il avoit beſoin de le faire venir du fond du Tigré où il commandoit.

L'ON a en Abyſſinie une eſpece de bouteille d'un verre très-mince, & qui pour ſa forme & pour ſa grandeur, reſſemble à un de ces flacons de Florence, où l'on met du vin. Le gouleau en eſt ſeulement plus large & renverſé, & la bouteille a un cliſſage qui lui ſert d'ornement. Ces bouteilles ſont fabriquées à Trieſte, & on en envoie une quantité immenſe en Arabie, qu'on tranſporte enſuite à Gondar, où ces bouteilles ſervent à mettre toutes ſortes de liqueurs. Elles ſont, comme je l'ai dit, fort minces, & conſéquemment très-fragiles, & on les nomme des *Brulhés*. Mariam Barea, indignement outragé par le meſſage du Roi, ſe contenta de répondre : » Le Roi » feroit mieux de ſuivre mes avis que d'envoyer ici ſes » *Brulhés*. Ils ſont frêles, & les rochers du Begemder ſont » durs. On fera donc bien de les faire avancer lentement, ſans » quoi ils peuvent être briſés en route «.

AUSSI-TÔT que cette réponſe fut rendue à Joas & à ſon Conſeil, on frémit de colere, & on s'apprêta ſoudain à marcher contre le Gouverneur du Begemder. Toute la maiſon du Roi, compoſée de huit mille vétérans, eut ordre de joindre l'armée de Brulhé. Mais quoique cette augmentation

de

de troupes ſervit à faire briller cette armée, elle ne lui fut d'aucun ſecours réel, parce qu'excepté les Gallas, tous les ſoldats promirent de ne verſer ni leur ſang ni celui de leurs freres, ſous un Général auſſi déteſté que celui qu'ils avoient.

MARIAM BAREA n'ignoroit point cette réſolution. Mais ni les avantages de la ſituation, ni la connoiſſance de la foibleſſe de Brulhé, ni aucune autre conſidération ne purent l'engager à faire un pas hors de ſa Province pour harceler ſon ennemi. Il ne voulut même pas permettre qu'on tirât un ſeul coup de fuſil, ni qu'on donnât un coup de ſabre, juſqu'à ce que Brulhé fût rendu ſur le bord du puits de Fernay. Après qu'il eut placé la cavalerie de la Province de Laſta vis-à-vis des Edjows Gallas, à qui il en vouloit, les armées s'approcherent, & les troupes du Roi ſe débanderent. Malgré cela les Edjows Gallas attaquerent vigoureuſement la cavalerie Laſtienne, non moins féroce, non moins ſauvage que la leur, & mieux montée & mieux armée. Dès que les troupes du Roi prirent la fuite, les trompettes de Mariam Barea ſonnerent la charge; mais la cavalerie du Begemder, qui connoiſſoit les intentions de ſon Général, entoura les Edjows & les tailla en pieces, ſans qu'il s'en ſauvât un ſeul, quoiqu'ils combattiſſent très-vaillament.

BRULHÉ fut tué parmi le reſte de ſes compagnons ſans ſe ſignaler par aucune action de valeur. Mariam Barea avoit cependant donné des ordres précis pour qu'on le prît en vie, ou du moins qu'on le laiſſât échapper; car il ne vouloit abſolument pas qu'on le tuât: mais un de ſes ſerviteurs, plus

jaloux de le venger que d'imiter ſa modération, pénétra au milieu des Gallas, où il ſavoit que Brulhé combattoit, & l'ayant percé de deux grands coups de lance, qui lui firent mordre la pouſſiere, il prit ſon cheval & vint le préſenter à ſon maître, comme un gage de ſa victoire. Mariam Barea apprenant le ſort de Brulhé, prévit à l'inſtant quelle en ſeroit l'infaillible conſéquence; & il s'écria avec un air très-affligé: » Michael, à la tête de toutes les troupes du Tigré, » marchera contre moi avant l'automne «.

Il ne ſe trompoit point. Le Roi n'eut pas plutôt appris la défaite & la mort de Brulhé, que cédant au reſſentiment & à la crainte qui gouverne toujours les ames foibles, ainſi qu'aux inſtigations de ſon oncle Lubo & des autres partiſans de Brulhé, déclara que Michaël ſeul pouvoit aſſurer le repos de l'Empire. On expédia donc un meſſage qui porta à Michaël l'ordre de ſe rendre à la Cour, & qui lui annonça que le Roi l'avoit nommé Ras, titre par lequel il ſe trouvoit inveſti de tout le pouvoir civil & militaire. Il y avoit déja long-tems que Michaël ambitionnoit cette place, & qu'il prévoyoit non-ſeulement qu'elle ne pouvoit lui échapper, mais qu'alors le Roi, la Reine-Mere & tous les partis ſeroient écraſés par lui. Bien plus; loin de ſe borner à de ſimples réflexions ſur la poſſibilité d'un tel événement, il avoit pris toutes les meſures néceſſaires pour en profiter, & il étoit prêt. Auſſi, à peine reçut-il le meſſage du Roi, qu'il partit d'Adowa, à la tête de vingt-ſix mille hommes, tous excellens ſoldats, & dont dix mille étoient armés de fuſils.

Les ordres du Monarque lui avoient été portés par deux

Azages & plusieurs autres grands Officiers, chargés de l'investir en même tems du gouvernement du Samen. Quand ils lui firent part de la situation des affaires, Michaël se récria sur la conduite du Roi & des personnes qui l'avoient conseillé, conduite qui devoit entraîner la ruine de la famille royale & peut-être celle de tout l'Empire. Il fit plus; il loua Mariam Barea comme le seul homme qui connoissoit son devoir & qui avoit le courage d'y persévérer; & il dit que pour lui, étant serviteur du Roi, il obéiroit strictement à ses commandemens, quels qu'ils pussent être: mais qu'ayant désormais entrée dans le Conseil du Prince, il lui déclareroit, sans déguisement, que la ruine de Mariam Barea seroit bientôt suivie de la ruine de son pays.

Après avoir ainsi fait connoître ses sentimens, Michaël se mit en marche avec son armée, qui n'étoit embarrassée, ni par son bagage, ni par ses provisions, ni par des femmes, ni par d'inutiles bêtes de charge. Ses soldats n'ayant d'autre soin que celui de tenir leurs armes en bon état, vivoient librement & licencieusement aux dépens du pays qu'ils traversoient, & qu'ils ravageoient comme s'il avoit appartenu à l'ennemi.

Ainsi, Michaël s'avança, non à la hâte, non par des marches forcées, mais avec une célérité réglée. Non content de faire subsister ses troupes de pillage, il leva des contributions en argent sur tout le pays qui n'étoit éloigné que d'une lieue de sa route; & quand on ne le satisfaisoit pas promptement, il faisoit mettre le feu aux maisons & massa-

crer les habitans. Le Woggora, grand magasin de Gondar, le Woggora, pays rempli de villes & de villages riches, fut entiérement brûlé par les ordres de Michaël ; & la capitale se remplit bientôt des malheureux Abyssiniens dépouillés de tout ce qu'ils possédoient, & fuyant devant l'armée du Ras, comme devant une armée de Gallas. Le Roi ouvrit un instant les yeux. Il vit clairement toute son imprudence & le mal qu'il s'étoit fait à lui-même, en appellant Michaël à son secours. Mais le sort en étoit jetté ; le repentir ne pouvoit être de saison ; il avoit hasardé sa couronne, & il falloit attendre l'issue des événemens.

MICHAEL s'approcha de Gondar avec son armée rangée en bataille ; & après avoir descendu des montagnes du Woggora dans les vallées qui environnent la capitale, il s'empara des bords des rivieres de Kahha & d'Angrab, qui seules fournissent de l'eau à cette ville. Il plaça aussi des détachemens à chaque entrée de Gondar, comme s'il avoit voulu en faire le siége. Cette conduite remplit de terreur tous ceux qui étoient dans la ville, depuis le Roi & la Reine, jusqu'aux derniers habitans. On passa la nuit dans l'horrible attente d'être massacré le lendemain, ou du moins, de se *voir livré* au pillage, ou condamné à une forte rançon.

CE n'étoit pourtant pas l'intention de Michaël. Il ne vouloit qu'épouvanter la capitale ; & il y entra de grand matin pour rendre hommage au Roi de la maniere la plus respectueuse. Joas lui confirma alors le titre de Ras ; & Michaël sortant du palais, accompagné de deux cens soldats & de tous les principaux habitans de Gondar, alla prendre posses-

ſion de la maiſon deſtinée à loger celui qui occupe l'emploi dont il venoit d'être revêtu, & il commença à rendre la juſtice, toutes les portes ouvertes.

QUELQUES ſoldats maraudeurs étoient entrés dans les maiſons, & continuant à faire comme dans leur route, ils avoient pillé les perſonnes qu'ils avoient cru ſans défenſe & ſans protection. Michaël en fut inſtruit ; & auſſi tôt il monta ſur ſa mule, parcourut la ville, & fit arrêter douze des fauteurs qui furent pendus en ſa préſence. Puis il rentra dans ſa maiſon, & il donna des ordres, d'après leſquels on pendit encore plus de cinquante autres ſoldats qui avoient pillé. Le même jour, il établit dans quatre quartiers différens, quatre excellens Officiers. Le premier étoit Kefla Yaſous, homme d'un rare mérite, & dont j'aurai ſouvent occaſion de parler dans la relation de mon voyage, comme d'un véritable ami ; le ſecond étoit Welleta Michaël, Billetana Gueta, ou Grand-Maître de la maiſon du Roi. Le Ras Michael, ſans conſulter qui que ce fût, mit le vieux Welleta Michael à la place du Galla Lubo, oncle du Roi. Ce Welleta Michael étoit d'un caractere chagrin, & je n'ai jamais eu aucune liaiſon avec lui. Le troiſiéme étoit le Billetana Gueta Tecla, fils de la ſœur du Ras Michael. Tecla avoit beaucoup de mérite, & il joignoit à la douceur qui diſtingue les habitans de l'Amhara, l'intrépide courage des Tigréens.

LE Ras ſe chargea de veiller lui-même ſur le quatriéme diſtrict. Il n'entendoit cependant pas établir un gouvernement militaire dans Gondar. Au contraire, ces Officiers devoient veiller à l'exécution des arrêts des Juges civils, & ils ne ju-

geoient eux-mêmes que les affaires du camp. Deux Umbares ou Juges ſuprêmes étoient obligés de ſe tenir dans chacun des trois diſtricts; deux reſtoient dans le palais du Roi, & les quatre autres avoient leur tribunal dans la maiſon du Ras.

Les citoyens de Gondar, à l'aſpect d'un gouvernement juſte & ſévere, qui promettoit de les protéger, bannirent leurs craintes, ſe réconcilierent avec *Michael*, dès le ſecond jour de ſon arrivée, & ne déplorerent plus que l'anarchie, dans laquelle ils avoient ſi long-tems langui ſous un gouvernement étranger.

A peine y avoit-il trois jours que le Ras Michael étoit dans Gondar, qu'il tint conſeil en préſence du Roi. Il fit un très-long diſcours, dans lequel il attaqua violemment les deux partis qui diviſoient la Cour. Il témoigna ſur-tout ſa ſurpriſe de ce que le Roi & l'Iteghé, après une ſi longue expérience, n'avoient pas reconnu qu'ils étoient incapables de gouverner le royaume & de maintenir l'ordre dans des provinces éloignées, puiſqu'ils faiſoient ſi peu d'attention à la police de la capitale. La plus grande partie de ce diſcours s'adreſſoit au Roi, qui, ſuivant la coutume, étoit, avec l'Iteghé & ſes Gallas, dans le même appartement & dans un balcon un peu élevé au-deſſus de la table du Conſeil; de ſorte qu'il pouvoit tout entendre.

Les troubles, la dévaſtation du Woggora & le peu de ſûreté des routes du Damot, avoient occaſionné la famine dans Gondar. L'armée du Ras Michael gardoit les deux rivieres, & ne ſouffroit pas qu'on prît de l'eau à volonté,

mais en accordoit seulement deux jarres par famille, deux fois le jour ; & quand les habitans revenoient pour en puiser davantage, on cassoit leurs cruches (1).

En sortant du Conseil, le Ras Michael ordonna qu'on exposât sur un tambour, dans la grande place du marché, un pain, une bouteille d'eau & une once d'or, sans que personne fût chargé de le garder. Mais quoique les Abyssiniens soient naturellement très-voleurs, quoique le boire & le manger fussent alors fort rares dans la ville, & l'or plus rare encore, quoiqu'il fût entré beaucoup d'étrangers à la suite de l'armée, & qu'enfin les nuits durassent douze heures, les articles exposés demeurerent nuit & jour, depuis le lundi jusqu'au vendredi, sans qu'on osât y toucher.

Les habitans de Gondar environnés d'une armée, jouirent de la paix & de la sécurité qu'ils avoient perdue depuis long-tems, & chacun redouta le tems où les rênes du Gouvernement sortiroient des mains puissantes qui venoient de s'en emparer. Tous les oppresseurs, tous ceux qui s'étoient regardés comme des chefs de parti, virent, avec un dépit dont ils se gardoient pourtant bien de laisser paroître les marques, qu'ils ne pouvoient enfin plus jouer qu'un rôle très-insignifiant.

Le Ras Michael ayant achevé de régler la maniere d'a-

(1) Dans les tems de trouble cet usage est toujours observé. On cherche à tenir les habitans dans la crainte, comme si on se proposoit de mettre le feu à la ville, & qu'on voulût les empêcher de l'éteindre.

près laquelle Gondar devoit être désormais gouverné, se prépara à partir pour la guerre du Begemder. Il enjoignit à tous les grands Officiers de l'Etat de lui amener toutes les troupes qu'ils pourroient lever, sous peine d'être sévérement punis en cas de désobéissance. Il insista aussi pour que le Roi marchât, & il ne voulut pas consentir à laisser un seul soldat dans Gondar, non qu'il eût besoin de ces troupes; mais voyant la perte de Mariam Barea décidée, il cherchoit à en rejetter le blâme sur le Monarque. Il affectoit de dire qu'il n'étoit que l'instrument du Roi & de son parti, & qu'il n'avoit aucun projet particulier. Il vantoit sans cesse les vertus & les talens militaires de Mariam Barea; il ajoutoit que lui-même étoit déjà vieux, & que Joas devroit agir avec plus de précaution, & considérer de quelle utilité le jeune Officier, qu'il vouloit perdre, pourroit être à sa famille & à son peuple.

CEPENDANT aux nouvelles de l'approche du Roi, Mariam Barea, qui campoit près des frontieres où il avoit vaincu Brulhé, se recula jusqu'à Garragara, au milieu de la province du Begemder. Le Roi le suivit avec l'air de vouloir livrer bataille sans perdre de tems; & Mariam Barea fit voir alors de quelle différente maniere il voyoit une armée à la tête de laquelle étoit son Souverain, ou une armée commandée par un Galla.

QUANT à Joas, il étoit bien loin de montrer de la modération. Ses troupes brûloient ou massacroient tout ce qui tomboit sous leurs mains. On voyoit clairement qu'il vouloit venger la mort de Brulhé sur la province du Begemder,

der, comme ſur Mariam Barea. Michael n'étoit ni fâché ni ſurpris de cette conduite. Ami de la paix & de l'ordre dans la capitale, il avoit pour principe invariable, dès qu'il entroit en campagne, de permettre aux ſoldats de s'abandonner au pillage & à toutes ſortes d'atrocités.

L'on ſavoit que les deux armées combattroient à Nefas Mura, parce que Mariam Barea avoit dit au commencement de la guerre, qu'il attaqueroit Brulhé avant qu'il entrât dans ſa province, mais qu'il reculeroit devant le Roi juſqu'à ce qu'il ſe fût rendu à l'extrémité de cette même Province. Joas ſuivit donc les traces de Mariam Barea, dévaſtant tout le pays où il paſſoit, & envoyant des détachemens de tous les côtés pour commettre les mêmes ravages. Allo Faſil, Officier de la maiſon du Roi, mais homme de baſſe naiſſance & de peu d'eſprit, & qui avoit coutume d'amuſer le Monarque comme une eſpece de bouffon, obtint par faveur un parti de cavalerie, avec lequel il déſoloit les vallées du Begemder.

L'on doit ſe rappeller qu'au commencement de cette hiſtoire nous avons fait mention de la révolution ſinguliere, qui mit ſur le trône un uſurpateur de la maiſon de Zaguè, & de l'abdication plus ſinguliere encore par laquelle un Prince de cette maiſon rendit la couronne aux deſcendans de la famille de Salomon, qui avoient été pendant pluſieurs ſiecles bannis en Shoa. Tecla Haimanout, fondateur de l'ordre des Debra Libanos, homme pieux, & le dernier des Abyſſiniens qui remplit la place d'Abuna, avoit eu l'adreſſe d'ob-

tenir cette abdication, & de réintégrer dans ſes droits la famille des anciens Princes. On ſait qu'il fut alors conclu un traité ſous la garantie de l'Abuna, & qu'on céda à perpétuité à la maiſon de Zaguè une partie du Laſta, franche de tout tribut & de tout ſervice quelconque, & qu'enfin les deſcendans de cette maiſon furent regardés comme indépendans. Le Prince de Zaguè fut alors mis en poſſeſſion de ſon territoire, & on lui donna le titre d'Y'Laſta Hatzé, ce qui veut dire, non le Roi du Laſta, mais le Roi en Laſta ou dans le Laſta (1). Il réſigna le trône à Icon Amlac, deſcendant de Salomon par la Reine de Saba; & c'eſt par Icon Amlac que ſe ſont juſqu'à ce jour perpétués les Princes de cette antique race.]

Ce traité ſi honorable pour ceux qui le conclurent, fut reſpecté depuis la fin du treizieme ſiecle juſques vers le milieu du dix-huitieme. Les Princes de Zaguè n'avoient jamais éprouvé la moindre injuſtice de la part des Rois d'Abyſſinie; & parmi tant de révoltes qui déſolerent tour-à-tour les provinces de l'Empire, & principalement le Laſta; parmi tant de Princes qui tenterent d'uſurper la couronne, jamais perſonne de la famille de Zaguè ne ſe préſenta ni ne chercha à fomenter la rébellion.

Comme Joas étoit un jeune Roi, & qu'il voyageoit pour la premiere fois dans le Begemder, & non loin de la Principauté de Zaguè, l'héritier de cette maiſon crut devoir venir

(1) On fait une diſtinction à peu près auſſi puérile en Angleterre, où l'on appelle le Roi des François, le Roi François.

le ſaluer à ſon paſſage, & le complimenter ſur ſon avénement au trône. En conſéquence, il ſe préſenta au Roi d'Abyſſinie en habit de paix, précédé, conformément au traité, de ſes tymbales ou nagareets d'argent, & accompagné de gardes ayant la pointe de leurs lances du même métal. Le Roi le reçut très-cordialement & avec beaucoup de magnificence, & ſans vouloir permettre qu'il ſe proſternât devant lui, il le fit aſſeoir. Le Ras Michael fit encore plus. Lorſque ce Prince entra dans ſa tente, il ſe découvrit juſqu'à la ceinture, comme il auroit pu faire en préſence de Joas. Il le reçût debout, & il l'obligea de s'aſſeoir ſur ſon ſiege ordinaire, puis quand s'aſſit lui-même, il s'excuſa ſur ce qu'il étoit eſtropié.

Joas fit halte un jour entier pour fêter ſon royal hôte. C'étoit un vieillard qui parloit peu, mais d'un caractere doux, gai & incapable d'offenſer perſonne. En un mot le Ras Michael, très-difficile ſur le choix de ſes amis, ſe laiſſa charmer par le Prince de Zaguè. On ſe fit de magnifiques préſens de part & d'autre, on ſe ſépara, & toute l'armée parut très-contente de la franchiſe & de la bonne intelligence qui avoient regné dans cette entrevue.

Le Prince de Zaguè étoit déjà dans ſes domaines, ſe retirant tranquillement chez lui, lorſqu'il fut rencontré par Allo Faſil, qui venoit de ravager le bas du Begemder, & qui ſans aucune provocation, ſans autre motif que ſon avarice & ſon orgueil, fondit tout-à-coup ſur l'innocent vieillard. La ſuite du Prince ſe repoſant ſur la foi publique, & plutôt armée pour ſe parer que pour ſe mettre en état

de défenſe, fut aiſément miſe en déroute, & le Prince fut égorgé par la main même d'Allo Faſil.

Auſſi-tôt l'aſſaſſin ſe remit en marche pour joindre le Roi, au bruit des tymbales qu'il avoit enlevées au Prince de Zaguè, & il ſe préſenta en triomphateur. Le lendemain le Ras Michael ignorant encore ce qui s'étoit paſſé, demanda quel étoit l'Officier qui avoit un nagareet dans l'arriere-garde? car il n'eſt permis qu'aux Gouverneurs de provinces d'en avoir, & tous les Gouverneurs qui devoient joindre le camp y étoient déjà rendus. Alors le malheur du Prince de Zaguè fut raconté au Ras, qui parut pénétré de la plus vive douleur. Les tentes étoient plantées; & Allo Faſil, ſuivant la coutume de tous les Officiers, qui reviennent d'une expédition, ſe rendit à celle du Ras Michael, & commença par ſe vanter de ſes exploits, & par vouloir plaiſanter avec le Général ſur ce qu'il étoit vieux, boiteux & impuiſſant.

Mais ces railleries que Michael ſouffroit ordinairement, n'étoient pas alors de ſaiſon. Les derniers mots parurent ſurtout d'autant plus piquants, que perſonne au monde n'aimoit plus les femmes que le Ras. Auſſi-tôt il ordonna à ceux qui étoient auprès de lui de faire deſcendre Faſil de cheval; mais celui-ci, qui vit le riſque qu'il couroit, prit le galop, & ſe réfugia dans la tente du Roi, à qui il porta des plaintes contre Michael. Le Roi entreprit de les réconcilier, & il envoya le jeune Arménien, qui commandoit la cavalerie noire, prier Michael de pardonner à Allo Faſil. Mais Michael refuſa, en diſant que quand il oublieroit les propos inſolens que Faſil lui avoit tenus à lui-même, cela ne ſer-

viroit de rien, puiſqu'il méritoit la mort pour le meurtre du Prince de Zaguè.

Le Roi renvoya alors un ſecond meſſage à Michael, car l'Arménien refuſa d'y retourner, en diſant courageuſement que, ſuivant les loix de toutes les nations, un meurtrier devoit être puni de mort. Joas fit dire au Ras qu'il le prioit de pardonner ſa propre injure, & non le crime commis envers le Prince de Zaguè, parce que lorſque le plus proche parent du Prince demanderoit ſatisfaction, il diroit ce qu'il faudroit faire. Le Ras Michael répliqua briévement: » Je ſuis » ici pour rendre la juſtice à tout le monde, & je veux le » faire ſans aucune conſidération pour perſonne «. Ainſi ce fut alors la quatrieme fois que l'Abyſſinie vit un Roi demander à l'un de ſes ſujets, la vie d'un autre, & ne pas l'obtenir.

Le Roi dit alors à Allo Faſil de ſe défendre lui-même comme il le pourroit; & par ce moyen l'affaire ſembloit devoir bientôt tomber dans l'oubli. Mais peu de tems après le fils aîné du Prince de Zaguè ſe rendit ſecretement la nuit, auprès du Ras Michael; & le lendemain matin, quand les Juges vinrent dans ſa tente, Michael chargea Hagos, l'un des plus braves & des plus heureux ſoldats de l'armée, & à qui il confioit la garde de la porte de ſa tente, d'aller ordonner à Allo Faſil de venir répondre au Prince de Zaguè, qui lui demandoit pourquoi il avoit aſſaſſiné ſon pere. Faſil étonné, refuſa de venir. Hagos lui répéta ſon ordre; & alors Faſil parut vouloir profiter de la permiſſion du Roi pour ſe défendre & pour raſſembler ſes amis: mais Hagos ne lui en

donna pas le tems; & le perçant d'un coup de lance, il lui coupa la tête & la porta dans la tente du Ras, à qui il rendit compte de ce qui s'étoit passé.

COMME en pareille occasion un refus passe pour une rébellion, Fasil fut puni suivant la règle. Un parti de Tigréens eut ordre d'aller piller sa tente, & toutes les dépouilles des pauvres habitans du Begemder devinrent la proie des soldats. La tête d'Allo Fasil fut offerte au Prince de Zaguè, comme une réparation de la violation du traité; le nagareet d'argent & les lances lui furent rendus. Le Roi ne dit jamais un mot de la maniere dont Michael avoit terminé cette affaire: mais on croit en général que ce fut là la premiere cause de leur brouillerie.

MARIAM BAREA voyant que le seul moyen d'empêcher la ruine totale du Begemder, étoit de mettre promptement un terme à cette querelle, résolut de tenir sa parole. Il se retira à Nefas Musa, & campa sur les limites de son Gouvernement, où il avoit derriere lui les Woollos Gallas, alliés des Amitzas, parens du Roi. Joas & le Ras Michael le suivirent sans perdre un instant; & ayant visité tous leurs postes, les deux partis se préparerent au combat.

IL étoit neuf heures du matin quand Mariam Barea se présenta en ordre de bataille. Le Ras Michael ayant donné ses ordres à Kefla Yasous & à Welleta Michael, pour faire ranger son armée, monta sur sa mule, & s'avança avec quelques Officiers, pour examiner les dispositions de l'ennemi. Le Roi, inquiet sur le sort de cette journée, par rapport à ce que

quelques perſonnes timides lui avoient dit de la contenance terrible des troupes de Mariam Barea; & voyant le Ras occupé à l'examiner, lui envoya demander ce qu'il penſoit du ſuccès. » Dites au Roi, répondit le vieux Général, qu'un » jeune homme tel que lui, qui combat contre un de ſes ſujets » qui lui eſt auſſi inférieur, devroit lui donner plus beau jeu pour » qu'il défendît ſa vie & ſa réputation. Le Roi devroit faire » avertir Mariam Barea de renforcer le centre de ſon armée; » en y plaçant les troupes du Laſta, ſans quoi nous le battrons en une demi-heure ſans aucun honneur pour lui ni » pour nous «. Cependant Joas ne voulut point faire cette galanterie; il trouvoit qu'une demi-heure de danger & d'incertitude étoit aſſez. Il donna ordre de mettre plus de mouſqueterie au centre de ſon armée, où commandoit Faſil, & par ce moyen il affoiblit ſon aile gauche.

Le Ras Michael, qui commandoit l'aile droite, s'étoit placé, avec ſes fuſiliers, ſur un terrein fort inégal, dont la cavalerie ne pouvoit pas approcher, & d'où il faiſoit feu comme d'une citadelle, ce qui obligea bientôt l'aile gauche de l'ennemi à faire retraite. Mais le Roi, Kefla Yaſous & Lubo, qui étoient de l'autre côté, furent fort maltraités par la cavalerie Laſtienne. Le Roi & Lubo abandonnerent le champ de bataille; & leur aile eût été totalement défaite ſi Kefla Yaſous n'avoit pas été chercher un renfort de ſoldats du Siré & du Temben, ce qui remit les choſes en ordre.

Waragna Fasil, à la tête de la cavalerie du Foggora & du Damot, & d'un nombre prodigieux de Djawis & d'autres Gallas, voulant ſe faire valoir & s'affermir par ſa bravoure,

dans le Gouvernement qu'il avoit ſi injuſtement acquis, attaqua, dans le centre, la cavalerie du Begemder; & non-ſeulement il la rompit en différens endroits, mais il l'obligea de fuir honteuſement. Mariam Barea qui voulut la retenir, fut bleſſé & entraîné avec elle, malgré toute ſa réſiſtance, & il s'écria, dans ſon déſeſpoir: » Eh! quoi! n'eſt il pas un ſeul » homme dans mon armée qui veuille s'arrêter & me voir » mourir en digne fils du Kaſmati Ayo? « Mais ce fut en vain. Powuſſen & un grand nombre de ſes Officiers l'obligerent de quitter le champ de bataille. Le pays qui eſt au delà de Nefas Muſa eſt très-ſauvage, couvert de forêts preſque impénétrables. Les Officiers qui amenoient Mariam Barea, s'y retirerent; & bientôt hors de la pourſuite de l'ennemi, ils ſe crurent en ſûreté ſous la protection des Wollos Gallas. Toutes les troupes du Begemder furent diſperſées, & Michael ne permit pas qu'on les pourſuivît long-tems.

. . . . . .

Ni le détail de cette bataille, ni ce qui la précéda depuis le meurtre du Prince de Zaguè, n'eſt dans les annales d'Abyſſinie, que j'ai ſuivies juſques-là. On n'a ſans doute point fait mention de ces événemens par ménagement pour Ozoro Eſther, par crainte pour le Ras Michael & par reſpect pour Mariam Barea, dont la mémoire eſt encore chere à ſon pays. Mais ces choſes m'ont été ſouvent racontées par Kefla Yaſous & les Officiers, qui en avoient été témoins comme lui, & qu'il avoit ſoin de queſtionner toutes les fois qu'il ne ſe rappelloit pas bien quelques circonſtances. Kefla Yaſous étoit d'une véracité ſcrupuleuſe; & rien ne lui faiſoit autant de plaiſir que de penſer que j'écrivois cette hiſtoire pour qu'on la lût dans

. . . . . .

mon

mon pays, quoiqu'il n'eût pourtant pas la moindre idée de l'Angleterre, ni de l'endroit où elle eſt ſituée.

QUANT à la converſation qui eut lieu immédiatement avant la bataille, je la tiens d'Ayto Aylo & d'Ayto Engedan, fils du Kaſmati Eshté. Ils étoient l'un & l'autre auprès de Michael, quand il répondit à l'envoyé du Roi; & le Ras les empêcha de combattre ce jour-là, par égard pour Mariam Barea, qui avoit épouſé leur tante.

APRÈS la bataille, le Roi & Lubo dépêcherent Woosheka aux amis qu'ils avoient parmi les Woollos; & ces barbares lui livrerent l'infortuné Général & douze de ſes Officiers qui étoient venus leur demander l'hoſpitalité. Mariam Barea, encore tout couvert du ſang qui avoit coulé de ſa bleſſure, fut conduit dans la tente de Joas. On lui avoit lié les mains derriere le dos, & on le jetta violemment, la face contre terre. A cet aſpect, un murmure général fit connoître les ſentimens des ſpectateurs; & le Roi lui-même ſe ſentit ſaiſi d'une telle horreur, qu'il lui fut impoſſible de s'en cacher.

J'AI ſouvent dit dans le cours de cette hiſtoire que la loi du talion eſt la loi pénale la plus rigoureuſement obſervée dans toute l'Abyſſinie; de ſorte que quand un homme eſt tué par un autre, il n'appartient pas au Roi de punir le coupable; mais les Juges le livrent aux plus proches parens du mort qui ont le pouvoir de le faire périr, de le réduire en eſclavage, ou de lui faire grace.

LUBO voyant que le Roi ſe laiſſoit fléchir par la ſeule

préſence de Mariam Barea, & que le plus grand crime, le crime de rébellion étoit pardonné, ſe leva avec rage, & accuſa cet Officier d'être le meurtrier de ſon frere. Mais Joas ne dit pas une ſeule parole ; & alors Lubo & ſes Gallas emmenerent l'infortuné Barea dans leur tente & le mirent à mort, avec un excès de cruauté qui devint enſuite contr'eux un ſujet de plainte. Lubo l'égorgea, dit-on, de ſa propre main, de la même maniere dont on égorge un mouton. Puis on mutila ſon corps & on lui coupa la tête qu'on porta à Michael, qui ne voulut point permettre qu'on la découvrît dans ſa tente. Cette tête fut enſuite envoyée dans le pays des Gallas, afin qu'ils viſſent la ſatisfaction qu'avoient obtenue les parens de leur ami Brulhé. Mais une telle circonſtance donna plus d'ombrage aux Abyſſiniens, que la cruauté même exercée envers Mariam Barea.

PLUSIEURS Officiers du Roi voyant les diſpoſitions ſanguinaires des Gallas, conſeillerent à Powuſſen & à ſes onze compagnons d'infortune, de s'enfuir dans la tente de Michael & d'implorer ſa protection ; & ces malheureux s'empreſſerent de ſuivre ce conſeil, d'accord avec Woosheka, à qui leur garde avoit été confiée. Lubo ayant exercé ſa vengeance ſur Mariam Barea, s'empreſſa de revenir auprès de Joas pour chercher les autres priſonniers, dans l'intention de les ſacrifier, comme leur chef, à la mémoire de Brulhé. Mais il apprit qu'ils s'étoient refugiés dans la tente de Michael, & il les envoya demander par Woosheka. Woosheka s'y prit de la meilleure maniere poſſible : mais à peine eut-il commencé a faire connoître ſa miſſion, que Michael s'écria avec fureur, qu'on le mît en pieces à la porte de ſa tente.

Woosheka fut pourtant assez heureux pour s'échapper : mais on verra par la suite que Michael ne l'oublia point, & que son châtiment fut bien plus terrible.

L'ON raconte que Michael voyant dans les mains d'un Galla la tête de Mariam Barea, qu'il n'avoit point voulu laisser exposer dans sa tente, fit cette réflexion : « Les gens » foibles & lâches sont toujours cruels. Si la femme de » Brulhé avoit coupé la tête de Mariam Barea, je le lui par- » donnerois. Mais que Joas, qui est un jeune homme & un » Roi, dont le cœur devroit être élevé par une premiere » victoire, soit de moitié avec les Gallas, les ennemis na- » turels de son pays, pour massacrer un noble Abyssinien, » cela me semble un affreux prodige qui n'annonce rien de » bon, ni pour lui, ni pour l'Etat. Je suis même bien trom- » pé, ou le jour n'est pas loin, qu'il maudira l'instant où les » Gallas ont passé le Nil, & qu'il cherchera un défenseur, » tel que Mariam Barea, sans pouvoir le trouver. » Michael étoit d'autant mieux fondé à faire une telle prédiction, qu'il connoissoit son propre cœur, & qu'il savoit bien les des- seins qu'il se proposoit de mettre à exécution.

IL n'est point étonnant que cette façon libre de s'exprimer engageât le Roi à se méfier de Michael. D'un autre côté, Waragna Fasil s'étoit beaucoup insinué dans la faveur du Monarque. La maniere dont il s'étoit comporté à la bataille de Nefas Musa, lui avoit donné une grande importance ; & la quantité de troupes qu'il commandoit, faisoit croire à Joas qu'il pouvoit être indépendant du Ras. Les troupes de

Waragna Fasil étoient au nombre d'environ trente mille hommes, dont vingt mille de cavalerie, composée de Payens Gallas, d'habitans du Bizamo & d'autres peuples vivans au sud du Nil. La terreur que ces barbares répandoient dans tout le pays, & les ravages qu'ils commettoient, fournirent à Michael un prétexte pour demander qu'on les renvoyât chez eux. Je dis que c'étoit un prétexte; parce qu'en effet, les soldats mêmes de Michaël étoient bien *plus cruels* & plus licencieux que les autres. Mais la guerre étant terminée, il falloit débander l'armée & congédier les étrangers. Ils le furent donc, à l'exception de 12000 Djawis, de la tribu de Waragna Fasil & de quelques-uns des meilleurs cavaliers du Maitsha, du pays des Agows & du Damot.

Ce fut là le premier sujet de querelle entre Waragna Fasil & le Ras Michael. Mais il survint d'autres événemens qui les firent bientôt éclater l'un & l'autre; & le premier de ces événemens fut le plus remarquable & le plus inattendu.

Il y avoit à Nefas Musa, non loin du champ de bataille, une maison appartenante à Mariam Barea, & où ce Gouverneur avoit coutume de résider, quand il étoit en guerre avec les Gallas de son voisinage. Cette maison étoit entourée de prairies bien arrosées, & par conséquent, bien verdoyantes; ce qui détermina Waragna Fasil à y camper avec sa cavalerie, ou du moins, s'il avoit d'autres raisons, on ne les connoissoit pas. Quoique toutes les portes de la maison fussent fermées, l'infortunée Ozoro Esther, déja instruite de la mort de son époux, y étoit secrettement, & avoit auprès d'elle Ayto Aylo, noble Abyssinien, très-riche & très-puissant à

la Cour, lequel ayant fait les campagnes du Sennaar, avoit pris tant d'horreur pour la guerre, qu'à son retour il s'étoit fait moine. Ayto Aylo n'étoit d'aucun parti, & avoit refusé toute espece d'emploi : mais ses lumieres & sa prudence l'avoient rendu agréable à tout le monde, & chacun le consultoit & se gouvernoit par ses avis.

Ayto Aylo étoit parent de l'Iteghé, & c'est à la sollicitation de cette Reine qu'il avoit accompagné Ozoro Esther à Nefas Musa : mais toujours fidèle à ses vœux, il ne s'étoit point trouvé à la bataille. Cependant, étant informé des mauvaises intentions du Roi, de la cruauté des Gallas & du pouvoir & de l'ambition de Waragna Fasil, dont les soldats campoient autour de son asyle, il dit à Ozoro Esther qu'il n'y avoit qu'un seul parti à prendre pour éviter de tomber entre les mains d'un des meurtriers de son époux.

Cette Princesse, sous les traits de la beauté la plus délicate, possédoit le courage d'une Romaine, & étoit la digne épouse de Mariam Barea dont elle avoit eu deux fils. Aussi suivit-elle avec empressement le conseil d'Aylo ; & accompagnée par lui & par plusieurs de ses amis & de ses serviteurs, elle vint se présenter de grand matin, tout le corps couvert, mais la tête entiérement nue, & sans aucune apparence de déguisement, à la porte de la tente de Michael, & elle fut aussitôt introduite avec son cortege. Aylo présenta Ozoro Esther au Ras, & elle se prosterna soudain devant lui.

Michael jouissoit d'une santé vigoureuse, mais il étoit estropié, & il ne s'attendoit point à une pareille entrevue ;

ce qui fut cauſe qu'il demeura quelque tems avant de pouvoir ſe lever & ſe découvrir devant la Princeſſe. Mais enfin, il y parvint. Ozoro Eſther refuſa de ſe lever, & Aylo dit au Ras qu'elle venoit pour réclamer ſa protection & pour lui offrir ſa main, comme au ſeul homme qui n'étoit point coupable de la mort de Mariam Barea, & qui pouvoit la ſauver, elle & ſes enfans, de *l'inſolente* cruauté des Gallas qui l'environnoient. Quelque choſe que *Michael* eût oſé eſpérer de ſa victoire, il n'en attendoit sûrement pas un ſi beau prix.

CERTES, ce Général étoit l'homme le plus capable de tout l'Empire, de bien juger des choſes à la premiere vue. Quoiqu'il n'eût jamais ſongé à Ozoro Eſther, il vit de quel avantage il ſeroit pour lui d'obtenir ſa main, & il l'accepta. Il penſa d'ailleurs que dans les diſpoſitions où étoit le Roi, il ne tarderoit pas à vouloir interpoſer ſon autorité. Il releva Ozoro Eſther & la plaça ſur ſon ſiége. Puis il manda Keſla Yaſous & ſes autres Officiers, & il leur ordonna de ranger, le plus promptement poſſible, ſon armée en bataille, comme s'il eût eu envie d'en faire la revue, pour connoître ſes pertes. En même tems, il envoya chercher un Prêtre & il fit planter des tentes pour Ozoro Eſther & pour les gens de ſa maiſon. Tout cela fut l'affaire d'un inſtant. Puis Michael conduiſant la Princeſſe à la porte de ſa tente, l'épouſa, aux acclamations de toute l'armée. Le bruit des applaudiſſemens parvint aux oreilles du Roi, & ce fut la premiere nouvelle qu'il eut de ce mariage. Il ne put s'empêcher d'en témoigner ſon mécontentement, & il l'exprima en termes très-déſagréables pour Michael, à qui ils furent preſqu'auſſi-tôt rendus par des courtiſans officieux.

LES effets du mariage du Ras avec Ozoro Eſther ſe firent bientôt ſentir, par la haine violente qu'il voua aux Gallas. La Princeſſe, qui n'avoit pu ſauver Mariam Baréa, ſe ſacrifia elle-même pour venger ſa mort, & la voir expiée par le ſang de pluſieurs milliers de ſes ennemis. Douce, ſenſible, bonne, comme je puis aſſurer qu'elle l'étoit, il ſembloit qu'elle changeoit de caractere dès qu'elle ſongeoit aux tourmens qu'on avoit fait endurer à ſon époux. Auſſi ſa vengeance ne put-elle jamais être raſſaſiée. Elle excitoit ſans ceſſe Michaël, déjà aſſez diſpoſé à verſer du ſang. Elle auroit voulu qu'il eût pu exterminer l'odieuſe nation des Gallas, qui l'avoit privée de toutes ſes eſpérances de bonheur.

Waragna Faſil, Galla d'origine, & le premier qui, rompant la cavalerie du Begemder, avoit bleſſé & mis en fuite Mariam Baréa, étoit conſtamment ſur la liſte des ennemis d'Ozoro Eſther. Ce Faſil avoit de plus maſſacré le Kaſmati Eshté, l'oncle chéri de la Princeſſe, l'intime ami de Mariam Baréa, & celui à qui elle devoit ſon mariage, avec un époux ſi regretté.

LA nouvelle faveur, dont Waragna Faſil jouiſſoit auprès du Roi, commença à inſpirer à Michaël une violente jalouſie; & les raiſons de ſon animoſité augmentant chaque jour, il réſolut d'anéantir ce rival, quand le Roi, lui-même, devroit périr avec lui. Les mêmes ſentimens étoient dans le cœur de Gusho d'Amhara, homme d'un mérite diſtingué, & dont le Ras Woodage ſon pere avoit rempli ſucceſſivement les premiers emplois de l'Etat ſous le regne précédent. Gusho étoit d'ailleurs exceſſivement riche. Il avoit d'abord épouſé

une fille du Ras Michaël; enſuite ſix ou ſept autres femmes, car il aimoit beaucoup le beau ſexe; & il venoit enfin de recevoir encore la main d'Ozoro Welleta Iſraël, l'une des filles de l'Iteghé. Gusho aimoit auſſi un peu à boire; il étoit engageant par ſes diſcours & par ſes manieres, bon Officier, ayant ſoin de ſes ſoldats, mais il avoit la réputation de faire peu de cas de ſa parole, lorſqu'il ne la donnoit pas à des gens de guerre comme lui.

Une ſimple bagatelle occaſionna bientôt entre le Roi & le Ras une rupture, qui ne permit plus de raccommodement. Tandis que l'armée étoit en marche, il faiſoit exceſſivement chaud, & un peu avant d'arriver à Gondar, en traverſant la vaſte plaine qui s'étend entre les montagnes & le lac Tzana, & où l'on a depuis verſé tant de ſang, le Ras Michaël ſe trouvant incommodé de la chaleur & de la reverbération du ſoleil, mit pour s'en garantir un mouchoir blanc ſur ſa tête. On le dit ſoudain au Roi, qui étoit avec Waragna Faſil au centre de l'armée, & qui envoya demander au Ras d'où provenoit cette nouveauté, & pourquoi il oſoit couvrir ſa tête en préſence de ſon Souverain? Michaël ôta ſon mouchoir, ſans rien répondre: mais il fut ſi ſenſible à cet affront, qu'il ne le pardonna jamais.

Il faut obſerver que, quand l'armée eſt en campagne, le Roi ſeul a le droit de porter autour de ſa tête une piece de mouſſeline, qui eſt nouée derriere & dont les bouts tombent fort bas. Les Gouverneurs de Province ſont coëffés de même dès qu'ils prennent poſſeſſion de leur Gouvernement; &

& en l'abſence du Roi, celui qui le repréſente, porte également cette marque de la ſouveraineté.

D'AILLEURS, jamais perſonne ne couvre ſa tête en préſence du Roi, ni même devant le palais où eſt le Monarque. Mais Michaël ne croyoit pas que marchant avec l'arriere-garde de l'armée & fort loin de Joas, il fût ſenſé être en préſence de ce Prince, ni que la malice & la jalouſie puſſent taxer de vanité, ce qui n'étoit occaſionné que par ſes infirmités.

QUAND l'armée fut dans les vallées près de Gondar, elle ſe ſépara. Waragna Faſil campa ſur les bords de la riviere de Kahha, & Michael le long de la riviere d'Angrab. Gusho étoit à la droite de Michael, à la gauche de Faſil, un peu au-deſſus de la riviere Kahha, & près du Palais de Koſcam, où réſidoit l'Iteghé. Il avoit là une maiſon qui lui appartenoit, & qui étoit entourée de belles prairies, ſéparées du camp de Faſil par la riviere. Les ſoldats & les domeſtiques de Gusho s'étant mis à couper de l'herbe pour les chevaux de leur maître, furent bientôt joints par les gens de Faſil, qui ſe mirent, ſans cérémonie, à en faire autant. Mais il s'éleva ſoudain une querelle entre les deux troupes; pluſieurs perſonnes furent tuées ou bleſſées de chaque côté; & enfin les ſoldats de Faſil furent obligés de faire retraite.

GUSHO ſe plaignit au Ras Michael de ce qu'on avoit attenté à ſes propriétés. Michael étant alors à Gondar, étoit, en qualité de Ras, Juge naturel des deux contendans, d'au-

tant qu'ils se trouverent l'un & l'autre hors de leurs Provinces, & dans celle de Michael. Malgré cela, Fasil étant cité, déclara qu'il ne se soumettroit point à la juriſdiction du Ras; & le cas ayant été diſcuté le lendemain au tribunal des Umbares, ils décidérent unanimement que Michael avoit droit de le citer, & que Waragna Fasil étoit coupable de rébellion. En conſéquence, une proclamation faite le lendemain à la porte du palais, deſtitua Fasil de son gouvernement du Damot & de tous les autres emplois qu'il pourroit tenir du Roi, & mit à sa place Boro de Gago, homme très-puiſſant dans le Damot & dans le Gojam, ainſi que parmi les Gallas des deux rives du Nil. Boro avoit en outre épouſé une ſœur du Kaſmati Eshté : mais c'étoit d'ailleurs un homme d'une capacité médiocre.

WARAGNA FASIL ayant eu ſecrettement, pendant la nuit, une longue conférence avec le Roi, partit de grand matin à la tête de son armée, alla camper à Azazo, ſur la route du Damot à Gondar, & intercepta toutes les proviſions qu'on portoit de ce côté-là dans la capitale.

LA maiſon où Michael réſidoit à Gondar, étoit fort peu éloignée du palais du Roi; de ſorte que par une fenêtre du palais qui s'ouvroit directement ſur cette maiſon, on pouvoit voir diſtinctement le Ras, quand il rendoit la juſtice. Un jour que preſque tous ſes gens s'étoient écartés de lui, il partit de cette fenêtre un coup de fuſil qui manqua Michael, mais qui atteignit ſi bien un nain, occupé à lui chaſſer les mouches, qu'il tomba mort aux pieds de ſon maître. Ce coup fut le ſignal des hoſtilités. Perſonne ne ſut de quelle main il partoit :

mais la fenêtre par où il avoit passé, montroit suffisamment que s'il n'avoit pas été tiré par ordre du Roi, ce n'étoit pas du moins à son insçu.

Joas ne perdit pas un moment. Il quitta son palais & alla camper à Tedda, d'où il expédia Woosheka à Michael, pour lui ordonner de se retirer dans son gouvernement de Tigré, sans se présenter devant lui. En même tems, il nomma Lubo Gouverneur du Begemder & de l'Amhara. Le Ras eut beaucoup de peine à consentir à voir Woosheka, & il lui répondit seulement : « Que le Roi devoit savoir que les seules per-» sonnes, dignes de communiquer entre le Monarque & le » Ras, concernant les affaires de l'Etat, étoient les Juges » de la ville ou du palais, non un vil esclave, tel que Woo-» sheka, dont la vie, ainsi que celle de tous les autres Gal-» las, étoit proscrite par les loix du royaume; qu'il lui dé-» fendoit donc de reparoître devant lui, parce que s'il l'osoit, » il seroit puni de mort. »

Le lendemain, le Roi envoya au Ras un nouveau message qui lui fut porté par quatre Juges. Ils lui défendirent de la part du Monarque de boire les eaux du Kahha & de l'Angrab; & ils lui enjoignirent d'abattre ses tentes & de s'en retourner en Tigré, sans quoi, il encourroit le déplaisir de Sa Majesté. — Michael leur dit : « Qu'il étoit bien vrai » qu'il commandoit dans la province de Tigré : mais qu'il » avoit aussi le gouvernement de tout le royaume; qu'il avoit » été revêtu d'un emploi extraordinaire pour prévenir la » ruine de sa patrie, parce qu'on savoit bien que le Roi

» n'étoit pas en état de le faire lui-même ; que le motif qui » l'avoit fait appeller, subsistoit toujours ; & qu'il deman- » doit aux Juges de prononcer solemnellement si le royau- » me, en ce moment, dans les mains des Gallas, n'étoit pas » plus en péril, que lorsqu'on avoit redouté l'influence de » Mariam Barea. Il ajouta qu'il espéroit que le Roi marche- » roit promptement contre Waragna Fasil, & que lui iroit » à sa poursuite dès le lendemain. »

Le Roi refusa absolument de marcher. Mais le Ras fit proclamer que tous les Gallas, quels qu'ils fussent, n'avoient qu'à sortir de la capitale, sous peine de mort, en cas de désobéissance ; déclarant qu'ils pourroient être légitimement tués par les premiers qui les rencontreroient, si après vingt-quatre heures ils restoient dans le territoire de Gondar, & après dix jours dans les autres parties du royaume. Ensuite il se mit en marche, accompagné de Gusho, pour aller déloger Fasil du poste important dont il s'étoit emparé à Azazo.

Le refus qu'avoit fait le Roi de marcher avec le Ras Michael fit croire que les troupes, qui composoient sa *maison*, resteroient en garnison dans le palais : mais Joas *aimoit* trop Waragna Fasil pour demeurer neutre. Michael campa le 21 Avril, au soir, au-dessus d'Azazo, sur le penchant d'une montagne, dont le terrein inégal étoit aussi favorable à ses fusiliers, que difficile pour la cavalerie de Fasil.

Dès le lendemain matin la bataille commença, & on versa des flots de sang toute la journée. Un neveu de Michael,

& ſon vieux Fit Auraris Netcho, furent tués, & l'armée de Faſil fut miſe totalement en déroute. Les Gallas, venus de l'autre côté du Nil, ne pouvoient ſe faire aux armes à feu de Michael, qui renfermoient des balles, qu'ils appelloient des zibibs, c'eſt à-dire des grains de raiſin. Waragna Faſil ſe retira en Damot, pour raſſembler une nouvelle armée, & tenter encore la fortune après la ſaiſon des pluies.

PARMI les priſonniers que fit Michael à Azazo, il ſe trouva par malheur quelques cavaliers kocobs de la maiſon du Roi. Eſclaves du Monarque, & n'obéiſſant qu'à ſes commandemens. Leur vue ſeule montra ſuffiſamment de quelle part ils étoient venus. Ils furent donc menés devant Michael, qui en interrogea d'abord deux, pour ſavoir ſi le Roi les avoit envoyés ou non : mais ils refuſerent de répondre ; & ſoudain on les égorgea à la vue de leurs compagnons ; celui qui fut appellé enſuite étoit un page du Roi, qui, voyant ce qu'il en coûtoit à ſes amis pour n'avoir pas voulu parler, avoua franchement au Ras que c'étoit par l'ordre exprès de Joas, qu'un corps conſidérable de la maiſon du Roi avoit été la nuit d'auparavant joindre l'armée de Faſil ; & il ajouta que c'étoit l'Arménien qui avoit également, par l'ordre du Roi, tiré de la fenêtre du palais un coup de fuſil ſur le Ras, & avoit tué ſon nain.

MICHAEL n'en demandoit pas davantage. Il renvoya auſſitôt tous les priſonniers. Son armée arriva le même jour ſur le chemin de Gondar ; & quoiqu'il eût jeûné toute la journée, il tint un Conſeil qui dura fort avant dans la nuit ; & à l'iſſue de ce Conſeil, il fit partir pour Wechné un émiſſaire qui,

dès le lendemain, fit descendre Hazzé Hannès au pied de la montagne. La même nuit le Shalaka Beero, le Nebrit Tecla, accompagné de ses deux fils, Lika Netcho, ayant également ses deux fils avec lui, & un Moine de Tigré nommé Welleta Christos, se rendirent au palais pour tuer le Roi. Ils n'eurent pas de peine à commettre ce meurtre; car ils trouverent Joas seul; ensuite ils l'enterrerent dans l'Eglise de Saint-Raphael, ainsi qu'on le verra quand nous rapporterons la confession d'un des assassins, qui fut arrêté quelque tems après.

Dans le moment même de ce meurtre, Michael offrit un étrange contraste dans la conduite qu'il tint avec l'Arménien, qui s'étoit refugié dans la maison de l'Abuna. Il le fit arrêter, & le bannit d'Abyssinie; mais avec tant d'égards qu'il le fit accompagner jusqu'à Masuah par un de ses gens affidés, chargé de lui fournir tout ce qu'il lui faudroit dans la route, de le faire embarquer, & de le préserver des extorsions du Nayb.

HANNÈS II.

1769.

Hannès, frere de Bacuffa, eſt elu Roi. — Il arrive de la montagne de Wechné. — On le couronne à Gondar. — Il refuſe de marcher contre Waragna Faſil. — Le Ras Michael le fait empoiſonner.

HANNÈS, âgé de plus de ſoixante-dix ans ſans qu'il fût appellé au Trône, fit ſon entrée dans Gondar le 3 Mai 1769. Il étoit frere de Bacuffa; & ayant voulu s'enfuir de la montagne, ſous le regne de ce Prince, il fut repris, & Bacuffa lui fit couper le poignet, & le renvoya en priſon.

Nous avons déja obſervé qu'il exiſte en Abyſſinie une loi tirée de Moïſe, d'après laquelle un homme mutilé, de quelque maniere que ce ſoit, ne peut être ni Roi, ni Prêtre. Ainſi, Hannès manquant d'une main, devoit être exclu du Trône: & c'eſt pour cela qu'on la lui avoit jadis coupée. Mais lorſque dans le Conſeil on fit cette objection à Michael, il éclata de rire, en diſant: » Et qu'eſt-ce qu'un Roi a » beſoin de faire avec ſes mains? Craignez-vous qu'il ne » puiſſe pas lui-même ſeller ſa mule, ou charger ſon bagage? » N'en ſoyez pas inquiet. Quand il ſe trouvera dans

» cet embarras, il n'aura qu'à m'appeller (1), & je l'ai-
» derai. «

HANNÈS étoit non-seulement fort vieux, mais d'une conſtitution très délicate. Et comme il n'avoit jamais converſé qu'avec des Prêtres & des Moines, ſon eſprit étoit encore plus affoibli que ſon corps. On ne put pas le réſoudre à prendre part au Gouvernement. Il paſſoit toutes ſes journées à réciter des prieres & à chanter des pſeaumes. Mais heureuſement que Michael avoit fait deſcendre avec lui de la montagne, deux de ſes fils, Tecla Haimanout, âgé de quinze ans, & George qui en avoit treize.

GUEBREA DENGHEL, iſſu de la plus illuſtre famille du Tigré, avoit épouſé une des filles de Michael, & il étoit né de ce mariage, une fille nommée Welleta Selaſſé, que Michael avoit deſtinée à Joas, pendant qu'il étoit bien avec ce Monarque. Hannès étoit d'un âge à n'avoir beſoin que d'une Sunamite, & Velleta Selaſſé, jeune, belle & méritant de jouer un autre rôle, fut pourtant ſacrifiée à un Roi caduc, pour ſatisfaire l'ambition de ſon grand-pere. Elle épouſa Hannès; mais le mariage ne fut point conſommé; quoiqu'elle vécût dans le Palais, il ne prit jamais aucun droit ſur elle; & elle ne fut enfin épouſe & Reine que de nom. L'amour n'avoit pas plus de priſe que l'ambition ſur le cœur glacé de ce Prince: & ces deux objets ſi ſéduiſans, une belle femme

(1) Ce qui rend ceci plus plaiſant, c'eſt que Michael étoit plus âgé qu'Hannès, & qu'il ne pouvoit ſe tenir debout tout ſeul, à cauſe d'une bleſſure qu'il avoit reçue à la cuiſſe.

&

& une couronne, ne purent pas l'engager à combattre pour les défendre. Michael fit tout ce qu'il lui fut poſſible de faire pour vaincre ſa répugnance & diſſiper ſes terreurs. Ce fut en vain. Hannès pleura, ſe cacha, ſe mit en priere, demanda à être renvoyé à Wechné, & refuſa abſolument de marcher à la tête de ſon armée.

CEPENDANT Michael qui avoit déja ſenti le danger de laiſſer un Roi derriere lui, tandis qu'il ſeroit en campagne, & qui vit qu'Hannès ne vouloit point ſortir de Gondar, eut recours au poiſon qu'on mêla dans le déjeûné de ce Prince. Ainſi, le Ras devint, en moins de ſix mois, le meurtrier très-volontaire de deux Rois.

TECLA HAIMANOUT II.

Tecla Haimanout ſuccede à ſon pere Hannès. — Portrait de ce Prince. — Sa conduite prudente. — Il cultive l'amitié de Michael. — Il marche contre Waragna Faſil. — Il défait l'armée rebelle. — Bataille de Fagitta.

TECLA HAIMANOUT ſuccéda à ſon pere. C'étoit un Prince de la plus agréable figure. Il étoit fort grand pour ſon âge; il étoit ſvelte, &, ainſi que tous les Princes nés ſur la montagne de Wachné, il avoit le teint beaucoup plus clair que le reſte des Abyſſiniens, c'eſt-à-dire, moins brun que les

Napolitains & des Portugais. Son front étoit extrêmement beau, ſes yeux grands, noirs, ſembloient un peu trop fiers. Il avoit le nez grand & bien fait, la bouche petite, les levres minces, les dents très-blanches & les cheveux fort longs. Tous ſes traits auroient été remarqués en Europe. Il étoit extrêmement ſoigneux de ſes cheveux, & il les arrangeoit de cent manieres différentes. Quoique Tecla Haimanout n'eût quitté ſa montagne natale que depuis peu de mois, il avoit déja l'air & les manieres nobles d'un Prince élevé auprès du Trône. Son eſprit répondoit à tant d'avantages, & ſa prudence ſurpaſſoit ce qu'on devoit attendre de ſon âge. L'on diſoit qu'il étoit naturellement très-vif; mais il ſavoit ſi bien ſe modérer, qu'il ne s'emportoit jamais en public. Enfin, il entra facilement dans toutes les vues de Michael, & il ne montra pas moins d'envie de marcher contre Waragna Faſil, que ſon pere n'avoit montré de répugnance.

DEPUIS l'avénement d'Hannès au Trône, Tecla Haimanout n'avoit donné à Michael que le nom de pere : & le Ras ayant été malade, ce Prince s'étoit tenu auprès de lui, & lui avoit prodigué les ſoins d'un véritable fils. J'étois arrivé à Maſuah dans le deſſein d'entrer en Abyſſinie, préciſément à l'inſtant où l'on commençoit à parler de la mort d'Hatzé Hannès.

L'ARMÉE partit de Gondar le 10 Novembre 1769, & prit la route d'Azazo & de Dingleber. Waragna Faſil étoit à Buré, où il avoit raſſemblé une nombreuſe armée de Damots, d'Agows & de Maitshas. En outre, Welleta Yaſous, ſon principal Lieutenant, lui en avoit mené une plus nom-

breuſe encore de ces ſauvages Gallas, qui habitent au-delà du Nil. Il avoit pourtant eu quelque peine à les y déterminer. Les zibibs, (1) c'eſt-à-dire les balles de fuſil qui avoient détruit un ſi grand nombre de leurs compatriotes à Azazo, leur déplaiſoient beaucoup; & ceux qui n'en avoient pas encore vu, ne les craignoient pas moins que les autres. Ce fût la premiere fois que ces barbares montrerent quelque répugnance à envahir les provinces des Abyſſiniens.

WARAGNA FASIL voulant leur ôter la peur des zibibs, chargea quelques fuſils à poudre ſeulement, & les tira de fort près ſur ſes amis, qui, comme on doit bien le croire, n'en furent point bleſſés. Enſuite il chargea un fuſil à balles, & le tira de loin ſur du bétail qu'il bleſſa: d'où il conclut que le zibib étoit dangereux à une certaine diſtance, mais que ſi l'on s'approchoit très-près, il ne pouvoit faire aucun mal.

AUSSI-TÔT que le rébelle apprit que Michael marchoit contre lui, il alla à ſa rencontre, afin de livrer bataille, s'il étoit poſſible, à l'armée du Roi avant qu'elle entrât dans les riches provinces des Agows, d'où il tiroit ſa ſubſiſtance, & auxquelles il vouloit impoſer un tribut. Mais la conduite de Michael s'oppoſoit à ce deſſein; car ce Général ne fut pas plutôt entré dans le Maitsha, partie du Gouvernement

(1) On a vu plus haut que zibib ſignifie grain de raiſin dans la langue de ce peuple.

de Fasil, qu'il mit tout à feu & à sang. Connoissant parfaitement le pays où il devoit combattre, Michael avoit déja choisi, dans son idée, le champ de bataille, & il fit tout ce qu'il falloit pour y attirer son ennemi.

CEPENDANT il ne continua ses ravages que pendant deux jours; après quoi il se rendit, par des marches forcées, à Fagitta, où il arriva beaucoup plutôt que Fasil ne le croyoit. Le champ de bataille, que le Ras avoit résolu de prendre, étoit d'un côté pierreux, inégal, coupé par des ravins, & de l'autre plane & couvert d'une herbe épaisse. Entre ces deux terreins, si différens, couloit une petite riviere, dont le lit étoit rempli de grosses pierres.

MICHAEL avoit le Nil à sa gauche, & il plaça ses lances & sa mousquetterie dans le terrein inégal; car il est bon d'observer qu'il comptoit toujours fort peu sur sa cavalerie. La grande Eglise de Saint-Michel & celle de Saint-George, éloignée l'une de l'autre d'une demi-lieue, & environnées d'un bosquet de cedres fort épais, se trouvoient sur ses deux flancs, ou plutôt un peu en avant de son front. Une vallée profonde étoit par-derriere le terrein uni, & descendoit avec peu d'inclinaison des fameuses sources du Nil, qui n'étoient pas à plus d'une journée de distance du champ de bataille.

LE Ras déploya son armée en arriere des deux Eglises qu'il avoit à droite & à gauche, & il plaça cinq cens fusiliers devant chacune de ces Eglises, où ils étoient cachés

par les cedres. Sa cavalerie forma le front de l'armée, parce que Michael ſavoit que les Gallas ne la redoutoient pas beaucoup, & qu'ils fondroient impétueuſement ſur elle; & il en donna le commandement à Powuſſen, Officier vaillant & expérimenté, & l'un de ces onze amis de Mariam Barea, qui ſe ſauverent dans la tente du Ras, après la bataille de Nefas Muſa. Powuſſen eut ſoin de balayer la plaine avec quelques cavaliers, dès qu'on vit les Gallas s'avancer du fond de la vallée.

Lorsque le ſoleil fit ſentir ſa chaleur, ces barbares ſe répandirent dans la plaine, & quoique toute leur armée n'y fût pas encore entrée, ils en occupoient la plus grande partie, quand Powuſſen feignant d'être épouvanté de leur nombre, & prenant la fuite, traverſa la riviere & rejoignit ſa cavalerie rangée en bataille entre les deux Egliſes. Les Gallas voulurent le pourſuivre : mais ils furent embarraſſés par les groſſes pierres qui étoient dans la riviere, & ils s'accumulerent au paſſage.

Ayto Welleta Gabriel, Maître-d'Hôtel d'Ozoro Eſther, homme très-fort, très-brave, plein d'eſprit, & qui, ſuivant un uſage aſſez commun en Abyſſinie, faiſoit quelquefois le bouffon pour amuſer le Ras, ſe trouvoit en ce moment pris de vin. Il étoit à pied & n'avoit pour toute arme qu'un mouſquet; malgré cela, il voulut aller eſcarmoucher comme la cavalerie de Powuſſen; & quand celui-ci ſe mit à fuir, Welleta Gabriel en fit autant & paſſa la riviere, ſans regarder derriere lui. Mais enſuite ſe retournant, il vit les Gallas arrêtés au milieu du gué, comme s'ils avoient tenu conſeil

Il les ajuſta alors avec ſon fuſil, & il eut le bonheur d'atteindre le principal d'entr'eux qui tomba mort ſous les pieds des chevaux.

CE coup fut ſuivi d'un moment de ſilence : mais bientôt le cri de Zibib ! Zibib ! ſe fit entendre ; & l'ennemi prit la fuite. Tous les Gallas qui étoient déja répandus dans la plaine, ſe rejetterent ſur ceux qui reſtoient de la vallée, & ceux-ci ſur les autres qui étoient plus en arriere. Le *cri de* Zibib Ali (1) ! Zibib Ali ! fut répété & répandit au loin la terreur. Cependant, perſonne ne ſavoit encore ce qui leur étoit arrivé. Welleta Yaſous qui commandoit l'avant-garde, fut entraîné par ſon eſcadron ; & Faſil qui n'étoit pas encore entré dans la vallée, avec ſes Agows & ſes Damots, demandoit envain pourquoi on fuyoit ainſi.

MICHAEL m'a ſouvent raconté que lui-même, qui, monté ſur ſa mule, obſervoit tout du haut d'une petite éminence, voyant la fuite & la confuſion extraordinaire des Gallas, n'avoit pu en deviner la cauſe. Quoique perſonne au monde n'eût plus de ſang-froid & de préſence d'eſprit que lui dans ces ſortes d'occaſions, il demeura quelque tems dans une ſorte de ſtupéfaction, ſans donner aucun ordre. Cependant les fuſiliers, cachés dans les boſquets de cedres, & Powuſſen, avec la cavalerie qui venoit d'eſcarmoucher, avoient bien diſtingué le coup de fuſil de Welleta Gabriel. Auſſi, ne perdirent ils pas un inſtant pour attaquer les Gallas dans

(1) Ils portent les raiſins avec eux.

la vallée, & Gusho & le reſte de l'armée ſe joignirent bientôt à eux.

WARAGNA FASIL, déſeſpéré d'une déroute dont il ne pouvoit connoître la cauſe, accourut au milieu des Gallas, & combattit vaillamment, tantôt faiſant face à ceux qui le preſſoient, tantôt eſſayant de ſoutenir ſes troupes pour mettre un peu d'ordre dans leur retraite. Mais les fuſiliers qui avoient été en embuſcade près des Egliſes, ſous le commandement d'Hezekias, au lieu d'entrer dans la vallée, s'avancerent ſur les montagnes qui la dominoient; & de là, ſans courir aucun riſque, ils tirerent tant qu'ils purent ſur les fuyards.

WARAGNA Faſil perdit une grande partie de ſon armée: mais appercevant un endroit propre à eſcalader la montagne, il ſe fit ſuivre par un détachement conſidérable de ſa cavalerie, gagna le terrein plane, derriere les fuſiliers de Michael, & en tailla en pieces, au moins trois cens. Content alors de cet avantage, & voyant ſon armée entiérement diſperſée, il paſſa le Nil à Géesh, deſcendit dans la plaine d'Aſſoa, & campa près du petit lac de Gooderoo, dans l'intention d'y paſſer la nuit & d'y recueillir les débris de ſes troupes.

LES ſoldats de Michael renoncerent bientôt à pourſuivre les fuyards: mais Powuſſen, avec un détachement choiſi de la cavalerie du Laſta & du Begemder, marcha ſur les traces de Faſil & l'atteignit ſur les bords du lac, un peu avant la nuit. Le carnage fut conſidérable. Tous les bleſſés de l'ar-

mée de Fasil, tous ceux que la fatigue empêcha de fuir, furent massacrés sans pitié. Pour Fasil, il se sauva, sans chercher à faire aucune résistance; & la troupe de Powussen s'en retourna rassasiée de sang.

Ce ne fut pourtant que le lendemain au soir que cet Officier rejoignit le camp, après avoir exterminé tout ce qui s'étoit présenté devant lui. Son retour & ses succès causerent beaucoup de joie à Michael, qui commençoit déja à craindre qu'il ne lui fût arrivé quelqu'accident.

Cette bataille, nommée *la bataille de Fagitta*, se donna le 9 Décembre 1769, précisément dans le même endroit, où, cinq ans auparavant, Fasil avoit fait assassiner le Kasmati Eshté. Ces Philosophes qui prétendent que la Providence ne regle pas les événemens de ce monde, peuvent calculer combien il faut de chances pour que dans un royaume aussi vaste que la Grande-Bretagne, un crime soit commis & puni au même endroit & le même jour, dans le court espace de cinq ans.

On traita les Gallas, qu'on prit après la bataille, avec une sévérité plus terrible encore que pendant leur fuite. Woosheka, dont j'ai déja eu occasion de parler, tomba entre les mains des cavaliers de Powussen & de Gusho; mais ils épargnerent sa vie. Ce Woosheka, cousin-germain de Lubo, étoit bien plus brave que son parent; il se mêloit peu des intrigues de la Cour, & on le regardoit généralement comme un homme d'un caractere doux & incapable de faire du mal.

Il

Il avoit été le camarade de Gusho & de beaucoup d'autres Officiers de l'armée; & après la bataille de Nefas Musa, c'eſt lui qui, gardant Powuſſen & onze autres Officiers Abyſſiniens, les avoit laiſſés s'enfuir dans la tente du Ras, pendant que Lubo égorgeoit Mariam Barea. Enfin, il étoit connu de Michael, il avoit été ſon ami, il ne l'avoit jamais offenſé directement; & comme il poſſédoit une aſſez grande fortune, on crut que le ſacrifice de ſes biens ſeroit plus que ſuffiſant pour le faire pardonner.

En conſéquence, Powuſſen & Gusho, après être convenus enſemble de ce qu'ils devoient faire, ſe rendirent le matin dans la tente du Ras Michael, & lui ayant préſenté leur priſonnier, ils lui demanderent grace en ſe proſternant le viſage contre terre. Mais le Ras oubliant à-la-fois & ſes propres intérêts & l'importance des Officiers qui s'humilioient devant lui, s'abandonna à toute ſa colere, leur dit des paroles outrageantes, & les renvoya chacun dans ſa tente, comme s'ils avoient dès cet inſtant été dans la diſgrace.

S'adressant alors à Woosheka, avec le ton le plus ſévere, il lui dit, s'il ne ſe rappelloit point qu'il lui avoit donné ordre à Tedda, de ſortir ſous dix jours de l'Abyſſinie? Enſuite, il demanda à ſes ſoldats, dans la langue du Tigré, s'il n'y en avoit aucun qui ſût faire une bouteille de cuir? On lui répondit qu'oui; & il ordonna qu'on en fit une de la peau de Woosheka, après qu'on auroit conduit ce malheureux devant le Roi. Les ſoldats entendirent fort bien l'ordre du Ras, que la victime ne comprenoit pas. Ils conduiſirent donc Woosheka devant le jeune Monarque qui ne

voulut pas l'entendre, & fit ſigne de la main qu'on l'éloignât; & alors, l'ayant mené au bord de la riviere, ils l'écorcherent vif, & porterent ſa peau remplie de paille au Ras Michael.

L'ON ne douta point qu'Ozoro Eſther, qui étoit alors dans le camp, n'eût décidé du ſort de l'infortuné Woosheka. Elle parut le même ſoir dans la tente du Roi, parée d'une robe de noce, qu'elle n'avoit point encore portée depuis la mort de Mariam Barea; & deux jours après, elle s'en retourna triomphante à Gondar, où la providence l'accabla de malheurs dans ſa famille, pour la punir de la dureté de cœur avec laquelle elle voyoit les maux des autres.

POUR moi, je demeurai pendant tout ce tems-là à Maſuah, où l'éloignement & le défaut de communication étoient cauſe qu'on ignoroit tous ces événemens. On croyoit même dans cette iſle qu'Hatzé Hannès vivoit encore; & j'avois une commiſſion de Métical Aga pour ſervir de Médecin à ce Monarque. Je vais à préſent commencer le récit de ce qui ſe paſſa à Maſuah, & je continuerai enſuite la relation de mon voyage.

Fin du Tome ſecond.

TABLE
DES SOMMAIRES
Contenus dans ce Volume.

LIVRE TROISIEME.

ICON AMLAC. De 1268 à 1283.

RACE de Salomon rétablie sous ce Prince. — Il continue à tenir sa cour dans la Province de Shoa. — Mort de Tecla Haimanout. — Motifs de la fabrication du prétendu Canon de Nicée. Page 1

ICBA SION. De 1283 à 1312. *Succession rapide de divers Princes. — Les mémoires de ces règnes manquent.* 4

AMDA SION. De 1312 à 1342. *Conduite licencieuse de ce Prince au commencement de son règne. — Il exerce beaucoup de rigueur envers les Moines de Debra Libanos. Ses Sujets Mahométans se révoltent. — Les royaumes de Mara & d'Adel lui déclarent la guerre. — Ils sont vaincus & soumis.* 6

SAIF ARAAD. De 1342 à 1370. *Ce Prince regne en paix. — Il protége le Patriarche des Coptes, au Caire, contre la persécution du Soudan.* 64

WEDEM ASFERI. De 1370 à 1380. *Les Mémoires de ce*

regne & du regne ſuivant manquent. 66

DAVID II. De 1380 à 1409. 67

THÉODORE. De 1409 à 1412. *Les Mémoires de ce regne, quoique très-eſtimés en Abyſſinie, ſont incomplets, &, probablement, ce ſont les Prêtres qui les ont mutilés.* 68

ISAAC. De 1412 à 1429. *Il n'y a point d'annales du regne d'Iſaac, non plus que des quatre regnes ſuivans.* 70

ANDREAS I, ou AMDA SION. 71

TÉCLA MARIAM, ou HASEB NANYA. De 1429 à 1433. Ibid.

SARWÉ YASOUS. Ibid.

AMDA YASOUS. 72

ZARA JACOB. De 1434 à 1468. *Il fait partir de Jéruſalem des Ambaſſadeurs pour le Concile de Florence. — Premiere entrée des Catholiques Romains en Abyſſinie, & diſputes ſur la Religion. — Zara Jacob perſécute les reſtes des Sabéens & des Idolâtres. — Les Provinces Mahométanes ſe révoltent, & ſont vaincues.* 72

BEDA MARIAM. De 1468 à 1478. *Il renouvelle l'ancien uſage de bannir les Princes dans la montagne. — Guerre d'Adel. — Mort du Roi. — Entrepriſes des Portugais pour faire des découvertes en Abyſſinie & dans les Indes.* 82

ISCANDER, ou ALEXANDRE. De 1478 à 1495. *Iſcander déclare la guerre aux peuples d'Adel. — Conduite ſage de ce Roi. — Il eſt trahi & aſſaſſiné par Za Saluce.* 121

NAOD. De 1495 à 1508. *Conduite ſage de ce Monarque. — Il ſe prépare à faire la guerre aux Maures. — Il conclut une paix honorable avec le roi d'Adel.* 128

DAVID III. De 1508 à 1540. *David, encore enfant, ſuccede à Naod.* —— *La Reine Régente envoie Mathew Ambaſſadeur en Portugal.* —— *David prend les armes.* —— *Il eſt vainqueur des Maures.* —— *Arrivée d'une ambaſſade de Portugal.* —— *Nouvelle guerre avec le roi d'Adel, & déſaſtres qui en ſont la ſuite.* 132

CLAUDIUS, ou ATZENAF SEGUED. De 1540 à 1559. *Commencement proſpere du regne de Claudius.* —— *Chriſtophe de Gama arrive en Abyſſinie.* —— *La ſaiſon des pluies l'empêche de joindre le Roi.* —— *Bataille d'Ainal.* —— *Bataille d'Offalo.* —— *Chriſtophe de Gama eſt tué.* —— *Bataille du Bet d'Iſaac.* —— *Défaite des Maures.* —— *Mort de leur Général.* —— *Conduite remarquable de Nur, Gouverneur de Zeyla, & Général des Maures.* 186

MENAS, ou ADAMAS SEGUED. De 1569 à 1563. *Rébellion du Baharnagash.* —— *Il fait proclamer Roi le Prince Taſcar.* —— *Il eſt vaincu par le Roi.* —— *Il cede Dobarwa aux Turcs, & ſe ligue avec le Bacha de Maſuah.* 222

SERTZA DENGHEL, ou MELEC SEGUED. De 1563 à 1595 *Sertza Denghel eſt couronné à Axum.* —— *Invaſion des Gallas en Abyſſinie.* —— *Tableau de ce peuple.* —— *Le Roi défait l'armée d'Adel.* —— *Il eſt vainqueur des Falashas, & tue leur Roi.* —— *Bataille du Mareb.* —— *Le Bacha Samur eſt tué, & les Turcs ſont chaſſés de Dobarwa.* —— *Empriſonnement de Sertza Denghel.* —— *Il nomme Za Dengel ſon ſucceſſeur.* 231

ZA DENGHEL. De 1595 à 1604. *Za Denghel eſt détrôné.* —— *Jacob eſt mis à ſa place.* —— *Rétabliſſement de*

Za Denghel. —— *Il exile Jacob dans le Narea.* —— *Il embraſſe la Religion Romaine.* —— *Bataille de Bartcho.* —— *Mort du Roi.* 258

JACOB. De 1604 à 1605. *Jacob fait des propoſitions à Socinios.* —— *Ses propoſitions ſont rejettées.* —— *Il entre en campagne.* —— *Imprudence & défaite de Za Selaſſé.* —— *Bataille de Debra Zeït.* —— *Jacob eſt vaincu & tué.* 273

SOCINIOS, ou MELEC SEGUED. De 1605 à 1632. *Socinios embraſſe la Religion Romaine.* —— *Guerre du Sennaar.* —— *Guerre des Paſteurs.* —— *Violente conduite du Patriarche Catholique.* —— *Révolte du Laſta.* —— *Les peuples du Laſta ſont vaincus à Wainadega.* —— *Socinios retablit dans ſes Etats la Communion grecque.* —— *Il réſigne ſa couronne à ſon fils aîné.* 283

LIVRE QUATRIEME.

FACILIDAS, ou SULTAN SEGUED. Depuis 1632, juſqu'en 1665.

BANNISSEMENT du Patriarche & des Miſſionnaires. —— *Ils ſe réfugient auprès des rebelles* —— *Ils ſont livrés au Roi, & envoyés à Maſuah.* —— *Révolte du Prince Claudius.* —— *Facilidas l'exile à Wechné.* —— *Mort & caractere du Monarque.* 438

HANNÈS Ier, ou ŒLAFE SEGUED. De 1665 à 1680. *Dévotion du Roi.* —— *Il mécontente ſon fils Yaſous, qui s'enfuit de Gondar.* 462

YASOUS Ier. De 1680 à 1704. *Brillante expédition du Roi*

à Wechné. —— *Guerre des Gallas & des Agows.* —— *Apparution d'une Comete.* —— *Campagne contre les Zéegams & les Shangallas orientaux.* —— *Voyage de Poncet.* —— *Ambaſſade de Murat.* —— *Ambaſſade de du Roule.* —— *Du Roule aſſaſſiné à Sennaar.* —— *Yaſous aſſaſſiné dans ſon Palais.* 464

TECLA-HAIMANOUT Ier. De 1704 à 1706. *Il écrit en faveur de du Roule.* —— *Il défait les rebelles.* —— *Il eſt aſſaſſiné dans une partie de chaſſe.* 563

TIFILIS. De 1706 à 1709. *Il diſſimule avec les aſſaſſins de ſon frere.* —— *Supplice des Régicides.* —— *Rebellion & mort de Tigi.* 580

OUSTAS. De 1709 à 1714. *Il uſurpe la Couronne.* —— *Il s'adonne à la chaſſe.* —— *Details ſur les Shangallas.* —— *Ouſtas ſignale ſon regne par ſon activité & ſa cruauté.* —— *Il a des entretiens particuliers avec les Prêtres Catholiques.* —— *Il tombe malade & meurt, mais ſans qu'on ſache comment.* 585

DAVID IV. De 1714 à 1719. *Convocation du Clergé.* —— *Prêtres Catholiques mis à mort.* —— *Seconde convocation du Clergé.* —— *Le Clergé inſulte le Roi.* —— *Le Clergé eſt puni ſévérement.* —— *Le Roi meurt de poiſon.* 627

BACUFFA. De 1719 à 1729. *Regne cruel.* —— *Bacuffa extermine ceux qui conſpirent contre lui.* —— *Il feint d'être mort.* —— *Il devient très-populaire.* 646

YASOUS II, ou ADIAM SEGUED. De 1729 à 1753. *Révolte au commencement de ce regne.* —— *Le Roi s'adonne à la chaſſe.* —— *Il protege l'Architecture & les Beaux-*

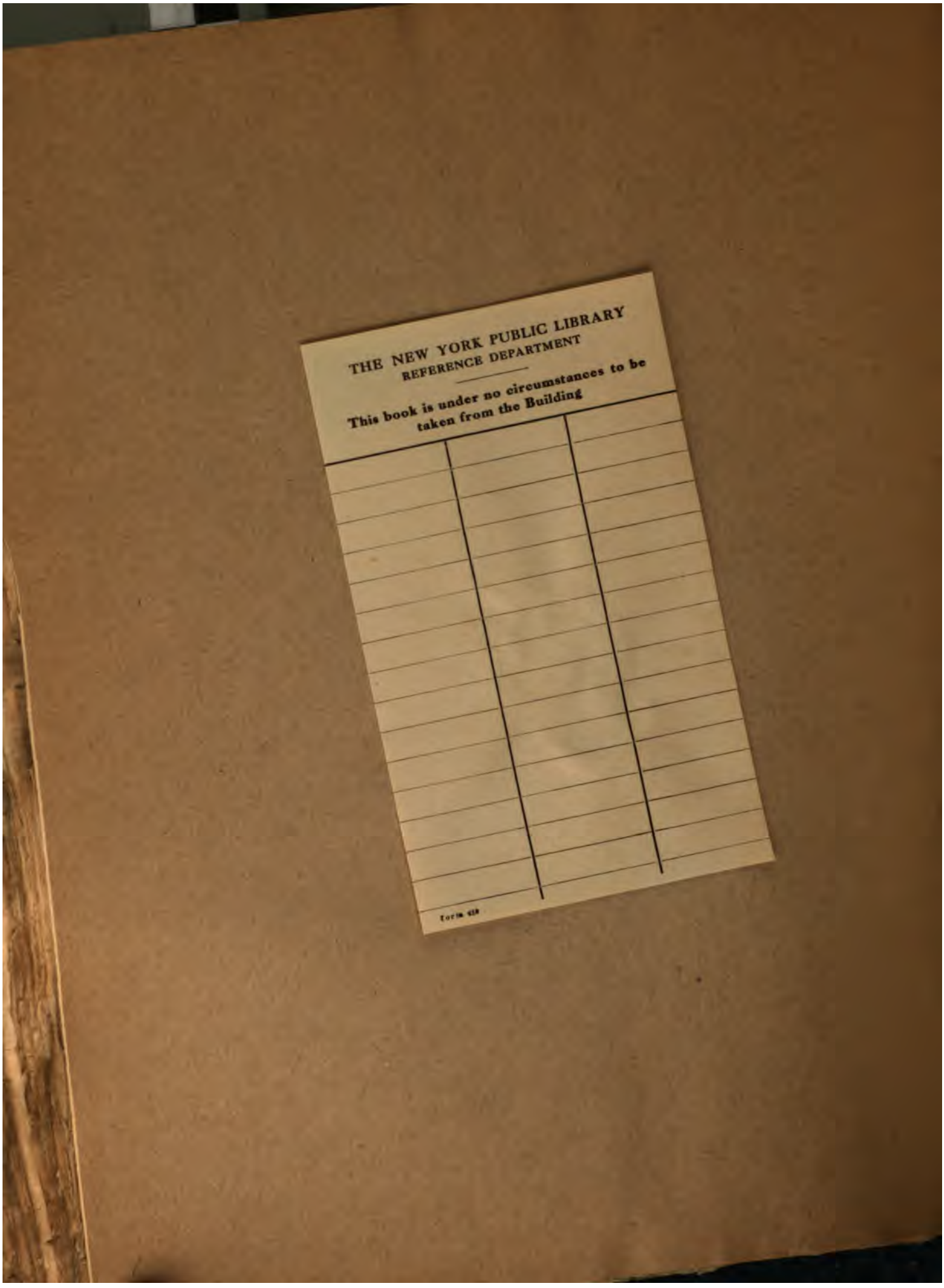
Arts. —— *Il déclare la guerre au Sennaar.* —— *Il perd ſon armée.* —— *Il prend Samayat.* —— *Il protege Baady, Roi de Sennaar.* 660

JOAS. De 1753 à 1768 *Joas favoriſe les Gallas de ſa famille.* —— *Diſſenſions qu'occaſionne leur introduction à la Cour.* —— *Guerre du Begemder.* —— *Le Ras Michael vient à Gondar.* —— *Il défait Ayo.* — *Mariam Barea refuſe de ſeconder la haine de la Cour. Joas favoriſe Waragna Faſil.* — *Bataille d'Azazo.* — *Le Roi eſt aſſaſſiné dans ſon palais.* 716

HANNÈS II. 1769. *Hannès, frere de Bacuffa, eſt élu Roi.* — *Il arrive de la montagne de Wechné.* — *On le couronne à Gondar.* — *Il refuſe de marcher contre Waragna Faſil.* — *Le Ras Michael le fait empoiſonner.* 767

TECLA HAIMANOUT II. *Tecla Haimanout ſuccede à ſon pere Hannès.* — *Portrait de ce Prince.* — *Sa conduite prudente.* — *Il cultive l'amitié de Michael.* — *Il marche contre Waragna Faſil.* — *Il défait l'armée rebelle.* — *Deſcription de la bataille de Fagitta.* 769

Fin de la Table.


THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT
This book is under no circumstances to be taken from the Building